Virus Dieu :
Le Sage de La Mecque

Anna K. Dick

Virus Dieu :
Le Sage de La Mecque

Du même auteur :

Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate Tome 1
Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate Tome 2
Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate Tome 3
ou la version courte des trois tomes en un seul livre :
Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate (version courte)

1
Bouquet final

C'était la fin.

Thomas Anderson regarda son ombre, cette ombre de lui-même qui se reflétait sur la surface miroitante de la piscine. Penchant sa tête en avant, il y vit son visage onduler doucement sur les reflets bleutés de l'eau.

Sur le moment, il ne se reconnut pas. Il eut l'impression de voir un autre homme que lui, un être au visage hagard, aux yeux d'azur perdus dans le vide, un étranger aux rides et aux cernes abyssaux. Il avait le haut du crâne dégarni, et ses cheveux, d'un blond grisonnant et triste, bataillaient avec une longue barbe hirsute. Depuis combien de temps n'avait-il pas pris soin de lui ?

Peu importait.

Il haïssait le regard sans âme de cet être n'ayant pas su sauver la seule personne qui comptait réellement pour lui.

« Tom, pourquoi l'as-tu abandonnée ? » semblaient lui reprocher ces yeux noyés dans une mer de colère.

Avec un rictus de mépris, Tom lâcha la bouteille de bière qu'il tenait en main : elle tomba dans l'eau et brisa son image en cercles concentriques exponentiels.

Son corps fut parcouru d'un frisson. Il releva la tête et la tourna vers le Soleil, essayant de réchauffer cette face glaciale qui lui servait de masque.

Au loin, entre les hautes montagnes des Alpes, l'astre de vie périclitait lentement, et il ne tarderait plus à disparaître

complètement sur un horizon rougeoyant, pour laisser enfin place au néant.

Et il en serait de même pour Tom.

De toutes les fins qu'il avait pu imaginer par le passé, cette mort qui allait le prendre lui sembla étrange, contre nature, voire ironique.

Car il allait mourir de sa propre main.

Lui qui avait tant de fois entendu le chuchotement des balles à ses oreilles, sifflant comme les fusées du bouquet final d'un feu d'artifice, allait lui-même créer le vide salutaire dans sa tête, par un ardent projectile qui hurlerait sa mort de la bouche froide d'un canon de revolver.

Mais il ne sentirait rien.

La balle viendrait si vite annihiler son cerveau que celui-ci ne serait pas en mesure de produire le moindre message, la moindre impulsion électrique ou la moindre perception, et encore moins une pensée, cette pensée qu'il était mort.

Un claquement de doigts, et tout s'éteignait à jamais.

Paradoxalement, cette mort qu'il voulait, qu'il désirait par-dessus tout, Tom ne pourrait jamais la constater, il ne saurait jamais s'il était bel et bien mort.

Seuls les autres le sauraient.

Tom mit en branle sa haute stature musclée, habillée d'un jean et d'une chemise noire. Titubant légèrement, il s'avança de cinq pas et s'assit sur une chaise en bois de teck, devant une grande table de jardin où il reprit une bière fraîche dans un seau de glace.

Se laissant aller sur le dossier du siège, il contempla le chalet qu'il possédait depuis plusieurs années.

En bois massif de teinte foncée, avec un toit en double pente, la maison qu'il avait fait construire au pied du flanc sud du massif montagneux était son nid d'aigle, son repaire secret. Il avait pu y trouver refuge toutes les fois où il avait eu besoin de se ressourcer.

Sur la façade ouest, à côté du portail du garage où était stationnée une puissante voiture tout terrain de couleur noire, un escalier extérieur donnait accès au balcon et à l'entrée principale de la demeure. Le balcon se prolongeait sur la façade sud où il s'élargissait en une terrasse carrelée et toujours ensoleillée, pour se

terminer, côté est, face à la piscine et au terrain de tennis que Tom avait fait aménager.

Au pied de la terrasse, le terrain s'étendait encore sur près de cent mètres, jusqu'au parapet de vieilles pierres taillées, haut d'une cinquantaine de centimètres. Au-delà, la montagne parachevait sa descente en pente douce vers la vallée où se nichait le village le plus proche. À toute heure du jour, le paysage y était magnifique, chaleureux, apaisant.

Un havre de paix.

Cependant, à quoi bon ce havre de paix, quand, à l'intérieur de Tom, tout était détruit, brisé et anéanti ? Camille était morte, et tout ce à quoi elle avait magiquement donné un sens à son existence n'avait plus lieu d'être.

Par le passé, si la vie avait eu un sens, il aurait fait demi-tour. Mais sa vie n'avait jamais eu vraiment de sens, alors il avait continué d'avancer mécaniquement à l'instar d'une fourmi instinctive et obéissante aux règles élémentaires de survie. Il avait survolé son existence, de mission en mission, de danger en danger, de ferventes croyances religieuses auprès du Pape, jusqu'à cette chute finale où la vérité sur le Christ était venue briser ses ailes d'enfant, pour le jeter plus bas que la poussière tel un ange déchu.

Puis, il avait rencontré un véritable ange sur terre : Camille. Ce jour-là, dans cette église de Rennes-le-Château, sa vie avait pris un autre sens, le seul sens sensé : celui de l'amour. Camille l'avait galvanisé, électrifié, en faisant enfin battre son cœur endurci de tout.

À présent, Camille n'était plus, et le sens de la vie avait disparu avec elle. Et sans ce sens là, il ne pouvait plus continuer d'avancer comme il l'avait fait par le passé.

Sans Camille, il n'était rien, vraiment plus rien.

Tom poussa un long soupir.

Il lui avait promis le paradis à ses côtés, mais elle avait sombré en enfer à cause de lui : elle avait fini enfermée dans une clinique privée pour le défendre, pour défendre l'homme qu'elle aimait. Et cet homme, ce misérable, n'était pas parvenu à la sauver en retour.

Était-il entièrement responsable de ce qui était arrivé à Camille ?

Certes non !

Par l'intermédiaire de ses sbires, décidé à préserver coûte que coûte la puissance temporelle de la papauté, le Vatican avait su mettre les deux amants hors d'état de nuire.

Tom se souvint que, lorsqu'il s'était mis en tête de publier le secret du Christ sous la forme d'un roman intitulé « Le rapport Ponce Pilate », il n'avait pas anticipé l'importance des moyens que mettrait en œuvre le Vatican pour tuer le livre dans l'œuf.

D'abord, toutes les maisons d'édition avaient refusé de publier sa fiction, les journalistes l'avaient censurée volontairement, obéissant docilement aux injonctions des grands patrons propriétaires des trusts médiatiques.

Ensuite, lorsqu'il avait pris la décision de diffuser gratuitement son roman sur internet, les hackers à la solde du Pape avaient systématiquement détruit tous ses fichiers en ligne. Ils avaient piraté les sites du Web qui en parlaient, noyant dans un déluge viral tous les hébergeurs du livre numérique.

Pour contrer la censure, Camille avait voulu publier de grands extraits dans le magazine catholique qui lui appartenait. Cependant, son père, son sénateur de père républicain, l'avait empêchée, prétextant le scandale, l'opprobre sur la famille et les élections prochaines. Elle avait voulu passer outre. En réaction, son père l'avait fait interner dans une clinique spécialisée, dans un centre de désintoxication pour drogués.

Au bout d'une dizaine de jours, n'ayant plus de nouvelles de Camille, Tom s'était lancé à sa recherche. Il avait fini par la retrouver, au bout d'un temps infini, enregistrée sous un faux nom, dans cette maudite clinique américaine.

Et son erreur avait été de ne pas utiliser la force pour la libérer : il avait préféré avoir recours à un juge fédéral. Les démarches avaient pris encore plusieurs jours, et lorsqu'il était parvenu à obtenir un sauf-conduit pour Camille, cette dernière s'était enfuie par elle-même de sa prison…

Inconsciemment, Tom serra le poing sur la bouteille de bière, menaçant de la briser en mille morceaux.

Dans sa fuite, voulant sans doute s'éloigner au plus vite des États-Unis et des hommes de main de son père, ignorant que Tom

était sur le point de l'extirper de l'enfer dans lequel elle se trouvait, Camille s'était embarquée sur son voilier et avait fait cap sur l'Europe. La vidéosurveillance des gardes-côtes américains avait filmé ce départ, et un bateau de croisière avait retrouvé le voilier vide dérivant sur l'Atlantique au milieu d'une tempête.

Sur le moment, la conscience de Tom avait refusé d'accepter cette mort, en se disant que tant qu'on n'avait pas retrouvé son corps, il y avait un espoir. Mais la logique pure et dure avait repris le dessus : à cette date de l'année, lorsqu'on tombait dans une eau si froide, il ne fallait que quelques minutes pour mourir d'hypothermie.

Et son corps avait finalement été repêché : les journaux avaient publié de nombreux articles sur la mort accidentelle de Camille, et de son enterrement. Ils avaient insisté sur l'image d'un père dévasté qui avait préféré faire son deuil en comité familial très restreint.

Un dimanche, sous un ciel pluvieux, Tom avait pu assister aux funérailles.

Par la force des choses, il était responsable de cette mort, il n'était qu'un assassin, un misérable meurtrier qui n'avait pas pris la bonne décision, la décision de lui venir en aide le plus rapidement possible, de faire ce qu'il savait faire, de faire ce pour quoi on l'avait formé en collaboration avec le Mossad : pénétrer, neutraliser et extraire, comme il s'était employé à le faire dix ans plus tôt en faveur d'un otage juif capturé en territoire ennemi. Au lieu de cela, il avait tergiversé ; et lui, l'expert en la matière, le spécialiste de la manipulation formé au MI6, avait finalement préféré les palabres de la négociation à l'action.

Le mal était irrémédiablement fait, et Tom n'aspirait plus qu'à la paix. Il ne supportait plus ce bruit dans sa tête, cette maudite voix, sa propre voix qui le harcelait sans cesse. Il allait bientôt la réduire à néant, et cette pensée reposante le rassura.

Passé la quarantaine, avec la baisse de la testostérone, la dépression pouvait s'installer. Toutefois, Tom n'était pas dépressif, il était juste fatigué d'avancer, de devoir avancer seul. Et puis, tout devait finir un jour, et ce jour était arrivé.

Tom eut un sourire triste.

Il y avait un temps infini de cela, lorsqu'il était négociateur pour les forces spéciales, il avait été parfois confronté à des suicidaires. Il en avait rencontré deux types : l'un au visage gris, l'autre au visage souriant. Le visage gris était compréhensible. On imaginait aisément cet être perdu, n'ayant trouvé que le suicide pour mettre fin à sa détresse. Le visage souriant, lui, avait pesé le pour et le contre du suicide, et il avait trouvé cette solution avantageuse à d'autres : il s'en trouvait comme soulagé, heureux de prendre cet aller-simple avec la mort, d'où le sourire sur son visage, plaisantant avec ses proches, distribuant même les cigares à ses amis comme pour fêter un heureux événement, à ceci près que les gens célébraient la mort annoncée de leur ami sans le savoir.

D'où leur effroi et leur incompréhension après l'acte fatal, n'ayant rien vu venir sur le visage balafré d'un rictus mortel…

Tom but sa bière d'un seul trait. Puis, par-dessus son épaule, il jeta la bouteille en verre qui atterrit dans la piscine. Se penchant en avant pour saisir une nouvelle bière fraîche dans le seau à glace, il interrompit son mouvement.

Sur la table du jardin, parmi une pile de livres éclectiques, un ouvrage électrifia son regard. Sa mâchoire carrée se crispa.

– Maudit Coran, murmura-t-il de sa voix grave teintée d'une légère consonance suisse-allemande.

D'un geste lent, il prit la version de poche du livre sacré des musulmans et, machinalement, la feuilleta.

Tom fit tourner les pages, sans accorder la moindre attention aux versets qui défilaient sous ses yeux. L'esprit rêveur, il se souvenait qu'après avoir fini la rédaction du rapport Ponce Pilate, il avait continué sur sa lancée pour écrire une suite, intitulée « Le Sage de La Mecque », pour moitié romancée, pour moitié en textes « académiques » sur les démoniaques secrets de Mahomet.

Encore une fois, il avait envoyé son roman aux éditeurs. Aucun n'avait été assez fou pour imprimer une telle bombe à retardement ; aucun éditeur n'avait osé diffuser cette diatribe sur Mahomet, craignant sans doute de voir d'autres fous, ceux d'Allah, débarquer à leur rédaction et mitrailler tout le monde à la kalachnikov. La peur bâillonnait la liberté d'expression, la liberté de pensée et la liberté tout court, faisant le jeu de l'autocensure de la critique sur l'islam.

Tom n'avait pas cette peur. À chaque fois qu'un carnage survenait au nom du Prophète, à chaque fois que des islamistes tuaient des innocents au nom de Dieu, il avait envie de hurler la vérité à ces sourds fanatiques, à ces oreilles soumises au joug de Mahomet.

Il aurait voulu leur crier la vérité pour les sauver d'eux-mêmes par la connaissance, pour les libérer des chaînes de l'ignorance, des chaînes transmises par leurs pères aussi ignorants qu'eux.

Mais il criait dans le désert, le désert médiatique.

Par leur silence, leur censure intellectuelle créant un désert médiatique, les médias occidentaux étaient responsables de la propagation du virus islamiste qui enchaînait les hommes. Ne voulant pas « stigmatiser » les « bons » musulmans, ils ne publiaient aucune critique de la religion de Mahomet : tous ceux qui avaient tenté de mettre en évidence le vrai visage de l'islam n'avaient trouvé aucune oreille pour donner quelque retentissement à leurs œuvres.

Il en avait été de même pour le roman « Le Sage de La Mecque ».

Ceux du Vatican savaient que l'islam était une religion-sœur, lourdement influencée par le mythe de Moïse, comme l'était aussi le judaïsme ; ils savaient que les trois religions du Livre tiendraient ou tomberaient ensemble ; ils savaient que s'ils commençaient à critiquer les dogmes et les absurdités de l'islam, leur propre église, elle-même tout aussi grotesque, commencerait à se fissurer et qu'elle finirait par s'écrouler autour d'eux.

Le Pape et ses sbires veillaient donc au grain, tirant les ficelles de l'information pour faire paraître Mahomet comme un législateur sage et tolérant, abreuvant les masses populaires de torrents de mensonges continus.

C'était d'autant plus aisé que les lettrés non-musulmans avaient depuis longtemps abandonné toute velléité de critique. Se régénérant sans cesse, cette paralysie cérébrale avait pris forme en Europe au dix-huitième siècle lorsque les écrivains chrétiens y avaient mis en relief le vice de leur propre religion. Ils avaient pointé du doigt l'inquisition d'un autre temps et la corruption de leurs institutions. Pour réveiller l'Occident de sa léthargie spirituelle, ils avaient alors eu recours au mythe réconfortant de la

sagesse de l'Orient, en exagérant la prétendue supériorité des cultures étrangères, en particulier celle islamique. N'ayant pas eu accès à de vraies sources historiques qui révélaient la véritable nature de l'islam, ces auteurs avaient fantasmé un mythique Mahomet bon et bienveillant, alors que, partout où sa religion était passée, massacres et conversions de force avaient forgé l'Histoire. Ils n'avaient pas imaginé un seul instant que Mahomet puisse être mauvais, puisqu'il avait fait sienne la doctrine du Dieu unique et reconnu les autres prophètes de l'Ancien Testament, ainsi que Jésus-Christ.

Leur vision avait été déformée par un prisme cognitif : celui du syndrome du touriste.

L'intimité avec leur propre culture avait engendré du dédain pour elle, comme des enfants qui trouvaient que la maison de leur ami était plus belle que la leur, ou des touristes qui trouvaient toujours que les autochtones faisaient mieux qu'eux. Les individus avaient toujours tendance à détourner leurs yeux des aspects embarrassants de la culture qu'ils admiraient. Celui qui visitait une terre étrangère ne voyait, pour des raisons émotionnelles ou théoriques, que ce qu'il voulait bien voir. Par ce syndrome du touriste, on avait tendance à penser du mal de ses proches voisins et, inversement, à penser du bien des groupes humains auxquels on n'appartenait pas.

Beaucoup de chrétiens souffraient de ce syndrome relativement à l'islam. Il en résultait une vision tronquée, un héritage collectif de connaissances inexactes sur la religion de Mahomet et sur le véritable visage de ce personnage.

Même les attentats du onze septembre 2001 n'avaient pas ouvert les yeux au monde sur ce monde musulman légué par le Prophète.

Aveuglement jusqu'au-boutiste.

À peine avait-on entrouvert les paupières : elles avaient été bien vite refermées, endormies par les politiciens jouant du pipeau au diapason du chef d'orchestre de Rome. Le mot d'ordre avait été de ne pas faire d'amalgame entre les terroristes et les musulmans, que ceux qui avaient fait ces atrocités n'étaient pas des musulmans, et que l'islam était une religion de paix. Pour se faire, il avait fallu inventer une flopée de mots nouveaux tels qu'*islamisme*, *islam*

radical, *fondamentalisme musulman* ou encore *islamo-fascisme*. Certes, il avait fallu légiférer pour punir les terroristes qui aimaient trop le Prophète ; mais ceux qui ne l'aimaient pas devaient, eux-aussi, être sanctionnés, et cette retenue salutaire devait être considérée au même titre qu'une déficience mentale : « l'islamophobie ». Docilement, les médias avaient donné la parole uniquement aux politiques, aux pseudo-experts faisant l'apologie de l'islam, la présentant naïvement comme une bonne et grande religion puisqu'on disait « paix sur toi » en guise de bonjour, dont les adeptes n'avaient rien à voir avec les méchants terroristes. Le Prophète y était également dépeint comme un être absolument magnifique, aux antipodes de ces terroristes disant agir en son nom. Mais c'était un mensonge : Mahomet était lui-même l'archétype du terroriste, et ses disciples sanguinaires étaient parfaitement dans le bon chemin en suivant pas à pas la route qu'avait tracée le fondateur de l'islam pour parvenir à ses fins.

Par ces dénis de réalité répétés en boucle, flattant son orgueil, l'islam restait à l'abri dans sa forteresse fanatique, tyrannique et intolérante, étouffant la libre pensée, régentant tous les aspects de la vie privée, de l'alimentation à habillement, des relations sexuelles aux relations professionnelles, depuis la naissance jusqu'à la mort. Prisonniers d'un système totalitaire, avant même de pouvoir lire ou écrire leur langue maternelle, des millions d'enfants musulmans de la terre entière continuaient donc à apprendre par cœur le Coran en langue arabe, jour après jour, sans en comprendre un traître mot, adoptant, sans la moindre possibilité de critique, la foi de leurs pères, simplement par habitude, sans discerner le vrai du faux. Pour ces enfants, ce qui tombait des lèvres des aînés était une leçon qui restait gravée en eux pour la vie, et ils acceptaient les croyances telles qu'elles étaient transmises.

Pourtant, affranchir ces enfants de cet enfer religieux était le plus grand bien qu'on puisse leur rendre : les premières victimes des fous de Dieu seraient au nombre de ces futurs « bons » musulmans. Adultes, lorsque certains d'entre eux découvriraient sous le masque de la propagande islamique le vrai visage de Mahomet, ils ne pourraient se libérer de leur propre religion. Par la terreur, on les maintiendrait dans la secte, le Prophète ayant

ordonné dans son Coran de tuer les apostats, ces musulmans qui reniaient sa religion sitôt qu'ils seraient découverts…

– « S'ils retournaient à l'infidélité, saisissez-les et mettez-les à mort partout où vous les trouverez », murmura Tom en citant un verset du Coran.

Il connaissait par cœur le livre qu'il tenait entre les mains, comme ces enfants prisonniers des écoles coraniques. Il l'avait étudié en arabe, appris chaque verset, chaque sourate sur le bout des doigts. Mais plus que tout, il savait ce que l'immense majorité des musulmans ignoraient : il savait où, quand et dans quel contexte historique chaque sourate avait été produite.

Et ce savoir était la clef de tout : elle permettait non seulement de lever le voile sur la création du Coran, mais également de faire tomber le masque de son mythomane créateur, de comprendre que la source de tous les maux de l'islam venait des mots de Mahomet lui-même.

Lorsque Tom avait directement appelé une grande maison d'édition pour faire publier son roman « Le Sage de La Mecque », évoquant le synopsis, le directeur s'était mis à rire nerveusement à l'idée qu'un imposteur ait pu être le fondateur d'une des plus grandes religions au monde. Malheureusement, le rire ne remplaçait pas les preuves irréfutables qu'avait avancées Tom dans son ouvrage. Le directeur avait pourtant poursuivi en affirmant qu'il était inconcevable que tant de personnes aient pu être trompées par un simple fou. La sincérité de Mahomet était attestée par le succès de sa religion : c'était la preuve par le nombre. Mahomet n'avait pas pu convaincre un si grand nombre de personnes par une fausse religion.

Posément, Tom avait rétorqué que le nombre d'adeptes de l'Église de Scientologie s'accroissait tous les ans : cela voulait-il dire que le degré de vérité de cette secte s'accroissait également d'année en année ou que son nombre grandissant de croyants en faisait une sincère religion légitime, moins pernicieuse pour autant ?

Concernant Mahomet, dans un premier temps, celui-ci n'avait convaincu que quelques centaines de personnes. Les autres n'avaient fait que suivre le mouvement de troupeau, l'une copiant l'autre. Par la suite, l'islam s'était développé non pas avec des

bonbons et des roses, mais avec des larmes et du sang, par des guerres et des massacres, par les ventres forcés des femmes, les conversions de force ou la mort avaient été le fer de lance de l'épée de l'islam.

Et, de nos jours, les musulmans suivaient aveuglement la religion de leurs pères comme quelque chose qui était pratiquement innée, sans aucune remise en question sur le père fondateur.

Tous ces musulmans étaient différents, des bons et des méchants, tolérants ou intolérants, pieu ou extrémiste, respectant les préceptes du Coran à la lettre ou s'en affranchissant. Cependant, tous avaient un point en commun indivisible : la vénération absolue de Mahomet, ciment de l'islam.

En théorie, il suffisait donc de montrer la face cachée du tyran pour que disparaisse son mythe et la folie du Virus Dieu coranique. Tout l'édifice de l'islam reposait sur les épaules d'un seul homme, bien humain et inhumain à la fois. S'il tombait, le reste tomberait.

En théorie.

Car en pratique, la vérité ne permettrait qu'aux générations futures indépendantes de ne pas sombrer dans l'obscurantisme. Pour les autres, déjà contaminées, prisonnières des traditions, des habitudes et des hadiths, le déni de réalité prendrait le pas sur la raison, et Mahomet resterait le messager de Dieu par excellence, le porteur d'une promesse d'immortalité. Il ne deviendrait jamais dans le cœur de ses enfants conditionnés, le mythomane d'Arabie qu'il était vraiment, pour ne pas abandonner le paradis promis.

Tom considéra le Coran entre ses mains, pensif sur la manière dont ce poison littéraire avait été conçu par ce visionnaire de Mahomet.

Celui-ci, par son métier de caravanier de La Mecque, parcourant à dos de dromadaire les contrées éloignées, avait vu un danger se profiler dans son proche horizon : le christianisme. Sa ville natale tenait sa prospérité certes du commerce, mais surtout par le pèlerinage annuel qui voyait un flot continu de voyageurs se déverser autour des trois cent soixante idoles de la Kaaba, sanctuaire principal de la ville.

Mahomet avait compris que la diffusion progressive du christianisme ruinerait à terme le culte hétéroclite des idoles, et que

les pèlerins finiraient tôt ou tard par se tourner vers une autre ville sainte : Jérusalem. Pour ne pas voir sa cité péricliter, il eut l'idée machiavélique d'imposer La Mecque comme la nouvelle Jérusalem, en instituant, non plus la religion polythéiste de ses ancêtres, mais une religion monothéiste universaliste, en reprenant à son compte le concept du dieu unique des juifs et des chrétiens. Il pouvait faire encore plus fort : se présenter lui-même comme l'ultime prophète de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'instar d'un Abraham, d'un Moïse ou d'un Jésus-Christ, pour en rétablir l'esprit et la pureté, pour détourner les juifs et les chrétiens de leurs lieux de cultes, et les obliger à se prosterner devant la nouvelle Jérusalem mecquoise.

Il lui fallait avant tout connaître les religions qu'il voulait détourner à son profit.

Ne sachant pas lire, ne pouvant donc apprendre à la source même du judaïsme et du christianisme, il s'entoura en secret dans la maison de son épouse d'une petite cour de lettrés, de poètes et de poétesses, collectant le plus largement possible toutes les mythologies auxquelles il pouvait avoir accès. Ainsi, avec l'aide de ces géniaux artistes de l'ombre, Mahomet se concocta une récitation, un savoir éclectique de traditions chrétiennes, gnostiques, talmudiques, mandéennes, locales, perses, voire grecques et hindoues. Mais un savoir approximatif, aux sources inexactes et chronologiquement fausses que Mahomet assaisonna d'invectives, de malédictions, d'un peu de fin du monde, d'un peu de paradis et de beaucoup d'enfer, tout en voulant conserver les coutumes des arabes païens : polygamie, esclavage, divorce facile et circoncision.

Les juifs et les chrétiens avaient leurs livres. Pour pouvoir supplanter la concurrence, Mahomet se devait également d'en avoir un. Il engagea des scribes pour rédiger son Livre, son *Coran*, cette récitation apprise, œuvre hypnotique, chantante et langoureuse qu'il dicta en privé ou en public devant les fidèles qui l'apprenaient oralement par cœur. Ces écrivains publics suivirent le Prophète tout au long de ses péripéties, et ils retranscrivirent fidèlement ses paroles, parfois, faute de mieux, sur des supports de fortune telles que des feuilles de palmier, des peaux, des omoplates de chameau ou des pierres…

Feuilletant le livre qu'il tenait entre les mains, le regard de Tom s'arrêta sur une page en particulier.

Un grand nombre de sourates du Coran portaient, soit pour titre, soit pour premier verset des lettres isolées, comme « A.L.M », dont la signification et la valeur étaient inconnues. Du moins, c'était ce que disaient certains traducteurs du Coran qui les avaient purement et simplement supprimées, décalant ainsi la numération des sourates traduites.

Pourquoi vouloir gommer la parole de Dieu, ne serait-ce que d'une lettre, alors qu'elle était censée être de nature divine ? Le Coran n'était-il pas de manière absolue la Volonté Céleste du Tout Puissant ? Quelle était la raison de cette incompréhensible censure volontaire ?

En fait, A.L.M signifiait « Amara Li Mohammed », qui pouvait se traduire par « ainsi m'a parlé Mahomet », ou encore « commande pour Mahomet ». Vestiges de feuillets originaux ayant échappé à la censure par ignorance, ces malencontreuses dédicaces des professionnels de l'écriture exposaient pleinement leur collaboration avec le Prophète, et mieux valait les supprimer plutôt que d'exposer l'imposture de la création du Coran.

Tom eut un sourire ironique.

Donc, après avoir appris sa leçon à réciter, après avoir engagé des scribes prêts à noter ses moindres mots, il ne restait plus à Mahomet qu'à entrer en contact avec Dieu pour dicter la volonté du Tout Puissant.

Il échafauda un minutieux plan avec sa comparse d'épouse Khadija, elle-même plus que motivée pour imposer la nouvelle Jérusalem mecquoise. Étant la plus riche des femmes de la cité, le commerce caravanier lui appartenant, elle voyait d'un mauvais œil le prosélytisme chrétien faire de l'ombre à ses affaires. Comme autres complices de la supercherie qu'il allait jouer pour le bien de sa ville, Mahomet pouvait compter sur son oncle Abou Talib, ainsi que sur Waraqa, aveugle érudit et cousin de Khadija.

Mahomet se devait de coller à la peau du personnage de Moïse qu'il devait détrôner. Le prophète juif avait reçu de Dieu les tables de la Loi sur une montagne, Mahomet ferait encore plus fort : il allait non pas y recevoir dix commandements gravés dans la pierre, mais carrément un livre entier de commandements divins gravé

dans sa tête, l'ultime volonté de Dieu dont l'original était supposé être écrit au ciel en lettres d'or.

Le problème avec cette rocambolesque histoire était que, si effectivement le livre de Dieu contenant sa volonté absolue avait été gravé dans la tête de Mahomet, il aurait suffit à celui-ci de le dicter en une seule fois pour obtenir un Coran pur et parfait, pouvant être diffusé rapidement au monde entier.

Et cela posait un problème sur la stratégie qu'avait élaborée Mahomet pour s'imposer comme le sceau des prophètes des religions monothéistes. Il n'était pas devin, et ne savait pas ce que l'avenir lui réserverait, il ne savait pas quels seraient ses besoins futurs, qui se mettrait en travers de son chemin et qui Dieu devrait maudire pour discréditer ces futurs opposants de l'ombre, comme ce fut le cas avec son oncle Lahab et sa tante. En conséquence, n'étant pas certain du contenu définitif du Coran, mieux valait diffuser la parole de Dieu, ou plutôt la volonté de Mahomet, au fur et à mesure des circonstances.

Alors, sur la montagne aux portes de La Mecque, Mahomet affirma y avoir reçu de Jibril, l'ange de Dieu, le livre d'Allah mais qu'il en avait oublié le contenu.

Heureusement, pour les croyants crédules, Jibril viendrait régulièrement rendre visite à Mahomet pour lui rappeler ce que sa mémoire défaillante avait occulté.

Pour se faire, le fantasmagorique Jibril apparaissait à Mahomet en rêve, en lui insufflant la révélation de Dieu dans le cœur ou en venant à lui sous forme d'un homme pour lui adresser la parole. Ces formes de contacts « divins » étaient surtout utilisées vers la fin de sa carrière, lorsque Mahomet n'avait plus à se donner du mal pour convaincre son auditoire soumis à sa volonté. Car à ses débuts, Mahomet utilisa une forme bien plus spectaculaire, plus théâtrale de mises en scène pour impressionner ses disciples : Jibril prenait possession de son corps.

Simulant des crises d'épilepsie inopinées, Mahomet s'évanouissait et chutait brutalement sur le sol, faisant des mouvements des lèvres sans émission de son comme si Jibril essayait de parler par cette bouche écumeuse. Puis, ayant assimilé le message, Mahomet se relevait, transpirant abondamment. On le couvrait, on prenait le temps de lui laisser retrouver ses esprits, et il

dictait alors les injonctions d'Allah. Ce processus merveilleux terriblement sensationnel auquel les spectateurs assistaient leur faisait donner une importance extraordinaire aux paroles du Prophète. Si quelques sceptiques étaient présents, le message de Jibril ne pouvait être déchiffré par Mahomet, et ils étaient chassés pour ne pas corrompre la divine volonté descendue du ciel. Par la suite, pour éviter ce genre de désagrément et la présence de trublions, les nouveaux adeptes devaient professer leur foi absolue bien avant d'être présentés à Mahomet, nul n'était admis à le voir s'il n'était pas convaincu de sa mission prophétique et s'il n'avait pas été préparé à le vénérer.

Avec le temps, Mahomet s'identifia de plus en plus avec son personnage, s'efforçant de vivre en conséquence, portant un voile pour rehausser sa solennité, acquérant des manières douces et pastorales. Lorsqu'il serrait la main, il ne la retirait jamais le premier, quand il regardait un homme, il attendait que l'autre détourne sa face en premier. Il prenait grand soin de sa personne : chaque nuit, il se fardait les paupières, et son corps était toujours parfumé. Il ne laissait pas sa chevelure dépasser ses épaules et la teignait au moindre signe de grisonnement. Il avait l'art de parler aux néophytes, trouvant les propos qu'il fallait pour flatter leurs inclinations personnelles ou pour évoquer une relation commune.

Mahomet avait cette intelligence des médiums modernes, connaissant les stratagèmes qui lui permettaient d'obtenir des informations d'ordre privé ou de donner l'impression de les posséder. C'était ce qui lui avait permis dans un premier temps de convaincre un petit cercle d'ingénus réuni en catimini dans la demeure de l'un d'eux. Mahomet y avait peaufiné son personnage mystique, créant autour de lui une garde de fidèles à la manière d'un gourou et de sa secte, un noyau dur de sombres croyants manipulés.

Lorsque cette base d'ombres fut prête, ces « ombres de Dieu sur terre » comme savait les flatter Mahomet, celui-ci décida qu'il était grand temps de s'imposer à La Mecque au grand jour.

Il se fracassa contre un mur.

– Obéissez à Dieu, obéissez à son Prophète, gloussa Tom, récitant un verset du Coran.

Malheureusement pour Mahomet, ce fut le contraire.

Par réactance, n'étant pas dupes, les Mecquois n'obéirent pas à l'injonction de ce dieu fantoche surgi de nulle part, et ils rejetèrent en bloc le Coran.

Au bout de cinq années de prêches incessantes, Mahomet parvint seulement à endoctriner moins d'une centaine de crédules, la plupart des pauvres et des indigents, tous heureux de s'abreuver à la bourse de Khadija.

Échec total.

Pire, il s'attira les foudres des divers clans de La Mecque, recevant moqueries, insultes, crachats voire jets de pierre. Certains de ses compagnons, hommes et femmes, furent torturés et tués pour ne pas avoir renoncé à la nouvelle religion. Mahomet fut obligé de leur enjoindre de quitter la cité et de se rendre en Abyssinie, l'actuelle Éthiopie, en attendant des jours meilleurs.

Mahomet, lui, ne risquait pratiquement rien. Il pouvait toujours se réfugier auprès de son oncle protecteur Abou Talib, et il usait de ce droit pour propager le message de l'islam. Les membres de leur puissant clan, indépendamment de ce qu'ils pensaient du mouton noir de la famille, étaient tenus, par la coutume, de le défendre s'il était attaqué. Et aucun autre clan n'était assez fou pour le tuer, car un assassinat aurait abouti à une guerre ouverte dans la ville. Le pouvoir de chacun dépendait de l'unité de tous.

Voyant qu'il ne parviendrait pas à rallier les clans à son Dieu unique, désespéré, Mahomet tenta un compromis, mettant de l'eau dans son vin.

Assis en compagnie de quelques hommes influents de La Mecque, sur l'esplanade de la Kaaba, Mahomet récita des versets. Il y affirma que les trois déesses préférées des citadins pouvaient être considérées comme des êtres divins, et qu'elles avaient le pouvoir d'intercéder auprès de Dieu. Ce retournement de situation fit grand effet, les idolâtres étaient ravis qu'il reconnaisse leurs divinités et, pendant un temps, ils prièrent main dans la main avec les musulmans, certains embrassant même cette nouvelle religion païenne.

Aussitôt, les relations s'apaisèrent entre les clans rivaux, et les exilés d'Abyssinie prirent le chemin du retour, croyant que les Mecquois s'étaient enfin convertis au véritable Dieu. Néanmoins, une fois chez eux, ce fut la consternation qui régna : à quoi avaient

rimé leurs souffrances s'ils devaient en définitive revenir à un polythéisme déguisé ?

Pour apaiser la grogne légitime, comprenant qu'au final ce compromis était contreproductif, Mahomet se devait de faire marche arrière. En outre, si sur le court terme, il avait plus ou moins rallié les Mecquois à sa cause, sur le long terme, il ne parviendrait jamais à convaincre les juifs et les chrétiens avec cette histoire des trois déesses du panthéon mecquois, des déesses présentées comme des intermédiaires entre les hommes et le Dieu Tout Puissant. Les juifs et les chrétiens se détourneraient du sceau des prophètes qu'il voulait incarner, et leur prosélytisme bien rodé finirait par avoir la peau de sa cité.

Ce qui avait été dit était dit, Mahomet ne pouvait effacer ses mensonges d'un simple claquement de doigts. Heureusement pour les croyants de la première heure, l'ange Jibril apparut au Prophète pour lui révéler un incroyable secret : les versets qu'avait récités Mahomet sur l'esplanade de la Kaaba lui avaient été soufflés par le Diable.

Des versets sataniques.

Les scribes purent donc les corriger sans contrainte, et les disciples les oublier sans remord. Même si certains, un peu plus lucides que d'autres, auraient pu se demander quel était le crédit du Messager de Dieu qui pouvait être aussi facilement corrompu par l'esprit du mal ? Ou encore, comment être certain que d'autres versets du Coran n'aient pas été inspirés par ce Satan ? Et surtout, pourquoi Dieu avait-il laissé faire le Diable, faisant germer dans les esprits sagaces la contradiction entre l'affirmation qu'il n'y avait qu'un dieu unique nommé Allah, et la reconnaissance d'un antagoniste qui, pour s'opposer à Dieu, ne pouvait avoir qu'un caractère divin équivalent…

Tom secoua la tête tristement.

Lorsque les versets sataniques furent rectifiés, les Mecquois abandonnèrent l'islam et revinrent à leur paganisme originel.

Et les persécutions contre les musulmans recommencèrent, plus fortes que jamais.

Mahomet lui-même était cette fois directement menacé : sa vieille et riche épouse Khadija, ainsi que Waraqa et Abou Talib, son oncle protecteur, étaient tous décédés. Pire, Abou Talib avait

refusé jusqu'à la fin de se convertir à la religion de son neveu, ne voulant pas s'attirer la malédiction des vrais dieux auxquels il croyait toujours. Il avait refusé d'embrasser une fausse religion qu'il avait pourtant contribuée à créer dans le but de sauver La Mecque d'un naufrage futur. Et ce refus de reconnaître l'islam comme religion véridique faisait le jeu des adversaires de Mahomet qui cherchaient la plus petite fausse note pour pouvoir enfin terrasser ce messager de mauvais augure.

Un des fers de lance de ces opposants était un autre de ses oncles, Abou Lahab. Celui-ci ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, il se fichait du prosélytisme chrétien dont il ne connaissait rien, il ne voyait que la perte du profit immédiat et la fuite des pèlerins s'il laissait son neveu détruire les idoles de la Kaaba pour imposer un dieu voulant le bien des indigents.

Dans cette période mecquoise, Mahomet n'avait pas été un être maléfique, il avait été au contraire un véritable sage, le Sage de La Mecque. Il avait vu le danger futur pour sa ville, et il avait essayé d'endiguer le raz de marée chrétien qui déferlait à l'horizon. Par la même, il avait essayé d'imposer plus d'humanité à son peuple, plus d'entraides, notamment pour les pauvres et les orphelins, essayant sincèrement d'améliorer leur quotidien, même s'il avait fallu user de mensonges pour parvenir à ses fins.

S'il avait mis dans la confidence son oncle Lahad, s'il avait partagé son plan secret avec les chefs des différents clans, peut-être auraient-ils accepté de jouer le jeu avec lui. La religion musulmane se serait alors propagée en paix à l'instar des croyances bouddhistes, promulguant le bien pour tous au lieu du djihad, la « guerre sainte » imposant par la force, les armes et les larmes le concept d'un dieu bienveillant.

Mais les animosités avec ses opposants étaient trop fortes pour les mettre dans la confidence, ils risquaient fort de dévoiler sur la place publique les mensonges de Mahomet et tuer sa petite secte naissante. Avec les années, cette crainte de voir son imposture éclater au grand jour finira par se transformer en paranoïa et Mahomet, après avoir maudit dans son Coran les poètes, fera exécuter certains de ceux qui l'avaient aidé à l'élaboration de sa merveilleuse récitation, comme le poète Kaab ben Ashraf ou la

poétesse Asma fille de Marwan, assassinés sur ses ordres, sous le terrible prétexte qu'ils avaient dénigré l'islam…

Les paupières de Tom se fermèrent un bref instant.

La vérité n'avait jamais été bonne à dire, à cette époque, tout comme en celle présente.

À La Mecque, le sage Mahomet avait dû jouer avec cette vérité pour le bien de sa cité. Nonobstant, il était toujours dans une impasse, et depuis le décès d'Abou Talib, la mort se profilait dans chaque défilé de rue, ses ennemis avaient décidé de se débarrasser une fois pour toutes de ce fauteur de trouble.

Après dix années à vouloir imposer sa volonté par l'intermédiaire d'Allah, sur un amer constat d'échec, Mahomet n'avait plus le choix : il devait fuir.

N'ayant pas réussi à trouver d'appui dans la ville proche de Taïf, il quitta La Mecque avec tous ses disciples pour se réfugier à Yathrib, située à quatre cents kilomètres plus au nord.

Sise dans une agréable oasis aux dattes succulentes, la cité était néanmoins la scène de conflits tribaux incessants. Des juifs se battaient contre d'autres juifs, et des Arabes contre d'autres Arabes ; des Arabes s'alliaient parfois à des juifs contre d'autres Arabes qui étaient alliés à d'autres juifs. Ces guerres avaient abouti à la mort des chefs et toutes ces tribus affaiblies cherchaient à sortir de l'impasse. Tandis que La Mecque prospérait, Yathrib vivait dans la misère, et elle avait urgemment besoin d'un arbitre, d'un leader garant d'un traité de paix négociée qui arriverait à unir ses différents habitants, pour enfin pouvoir tous y vivre en sérénité.

Venus en pèlerinage à La Mecque, des hommes de Yathrib avaient rencontré le Prophète dont la grand-mère paternelle était justement issue d'une des tribus arabes de leur cité. Ils avaient été enthousiasmés par son message de paix et d'entraide. Ils avaient rapporté son message, l'espoir gagna les cœurs, et bientôt il n'eut plus une seule maison de la cité n'ayant entendu parler de l'islam et de son Messager. Tous avaient cette question à la bouche : n'était-il pas le « Messie » qu'attendaient les juifs depuis si longtemps ?

En tout cas, il serait le bienvenu en tant que médiateur. En effet, Mahomet jouissait d'une excellente réputation dans la région de par son métier de caravanier, il avait par le passé résolu de

nombreux litiges commerciaux de manière juste, et on l'estimait digne de confiance en toutes circonstances. De plus, l'aura de son puissant clan mecquois calmerait les ardeurs guerrières des différentes factions présentes.

Du moins, c'était ce que pensaient naïvement ces habitants qui étaient las des conflits internes, voulant enfin vivre en bonne harmonie entre eux. Ils ne se doutaient pas un seul instant qu'ils allaient faire entrer un terrible loup sournois dans leur bergerie.

Car Mahomet n'était plus le même homme, il n'était plus le Sage de La Mecque.

La mort de son épouse adorée l'avait profondément métamorphosé. Ce décès, et celui de son oncle Abou Talib, était survenu pendant un douloureux épisode : les différents clans de La Mecque avaient fini par s'accorder un droit de boycottage contre celui de Mahomet, et tous les membres de sa tribu, ainsi que lui-même, avaient été bannis de la ville.

Tant qu'ils soutiendraient le Prophète.

Pendant de très longs mois, solidaire par coutume, son clan avait dû faire face dans le désert à la fournaise du Soleil, à la froideur des nuits, à la faim et à la soif. Quelques bons samaritains mecquois s'activèrent finalement pour faire annuler l'interdiction, et le clan de Mahomet put revenir à La Mecque. Mais le mal avait été fait, la chaleur et les privations avaient eu raison de la santé de Khadija. À soixante-cinq ans, elle était morte dans les bras de son époux. Celui-ci, sur son lit de mort, avait dû lui promettre de continuer le combat, qu'elle ne mourrait pas vainement, qu'il punirait dans la souffrance tous les Mecquois responsables de leur réclusion, et qu'il finirait seul ce qu'il avait commencé avec elle.

Quel qu'en soit le prix, même et surtout le prix du sang.

Tom comprenait parfaitement Mahomet. Dans une autre vie, s'il avait été celui-ci et si Camille avait été Khadija, il aurait fait mille fois pire pour venger son âme sœur, il aurait pu détruire l'humanité entière pour elle. Lorsque l'amour d'un être chéri disparaissait, disparaissait avec lui le noble cœur qui battait avec, une mécanique froide et destructrice prenait alors le dessus, et une inhumaine bête humaine naissait.

Pendant une période, Tom avait songé à se venger, à tuer tous ceux qu'il jugeait responsables de la mort de Camille. Néanmoins,

comprenant que de tous les tuer ne l'aurait jamais ramenée à la vie, il avait abandonné cet insensé projet pensé sous le coup de la colère.

Mais pas Mahomet.

Son projet de se venger, de parachever la mission prophétique qu'il s'était assignée, tout cela prendrait forme en fuyant à Yathrib. Il arbora cet événement comme la traversée du désert de Moïse qu'il disait incarner par la grâce de Dieu, établissant un parallèle entre le départ de son groupe de La Mecque et la fuite des Hébreux d'Égypte vers la Terre promise.

Un nouvel exode divin d'où naîtrait une guerre sainte pour reconquérir La Mecque.

Connu sous le nom de l'*hégire*, cet exil vers Yathrib marqua à jamais les esprits musulmans qui démarrèrent leur calendrier à cette date, changeant également le nom de cette cité en *Madinatu an-Nabî*, « la ville du prophète », et même en *Al-Madina*, « la ville » : Médine.

S'y présentant comme le Messie, Mahomet imposa aux différents groupes présents, juifs, arabes et musulmans, la signature de la *Constitution de Médine*, un traité de protection mutuelle des habitants et de solidarité dans l'adversité. Mahomet le rédigea au nom d'Allah, avec le titre de prophète, et s'y affirmait comme juge et arbitre des conflits, s'imposant comme un chef d'état religieux, politique et militaire. Tout problème important devait être réglé uniquement par lui, lui et Dieu, juge et partie. Sournoisement, il garantissait à tous les citoyens la liberté de conscience, confirmant les juifs dans leur religion et leurs possessions, leur assignant des droits mais surtout des devoirs, dont un en particulier : défendre le Prophète par les armes contre toute attaque ennemie.

Les juifs ne virent pas de mal à cette clause de *casus belli*, croyant signer un acte de paix commun, alors qu'ils signaient un acte d'obligation de guerre. Ils ne pensaient aucunement à devoir se battre pour le Messager de Dieu qui était venu au contraire pour prescrire la paix à tous les belligérants de leur cité. Ils ne pouvaient pas imaginer un seul instant que cet homme si doux, si gentil, qui leur disait amicalement « paix sur vous », puisse être un manipulateur sanguinaire.

Si les juifs avaient été bien naïfs, d'autres au contraire avaient parfaitement compris quelles étaient les intentions de Mahomet en s'installant à Médine.

Depuis toujours, il avait gardé des contacts avec la tribu arabe de Médine, les Khazraj, dont descendait sa grand-mère. Il s'était lié secrètement avec celle-ci, puis avec la tribu des Aws, par des serments forts. Par cette alliance de l'ombre, ces Arabes devenaient ses hommes de main, ses protecteurs qu'on appelait Ansars ou Auxiliaires. Ces mercenaires violents n'avaient que deux idées en tête : sexe et richesse. Ils convoitaient les fortunes des Mecquois ainsi que les revenus de la Kaaba. Ils n'avaient jamais pu attaquer La Mecque, directement ou indirectement, sans avoir à faire face à toutes les tribus arabes pour qui le sanctuaire était sacré. Avec Mahomet à leur tête, représentant d'une dynastie en charge du lieu saint, l'attaque devenait enfin légitime. En outre, par ses espions restés sur place, Mahomet était bien informé des départs de caravanes que les Mecquois envoyaient régulièrement vers la Syrie.

En contrepartie de la protection de Mahomet et l'asile offert à Médine, les Ansars avaient négocié non seulement la promesse de rapines futures, mais également celle de devenir les seuls véritables maîtres de Médine, sous la conduite d'un homme, un des leurs par la généalogie, qui s'affirmait comme le légitime représentant du dieu des juifs. Même si les Auxiliaires espéraient se débarrasser des tribus juives pour s'accaparer leurs richesses, Mahomet tempéra leurs ardeurs. En fin stratège, il préférait rallier les juifs à lui : s'il arrivait à convaincre ceux de Médine qu'il était le sceau des Prophètes de l'Ancien Testament, les juifs se convertiraient à l'islam et tous les autres de la région suivraient sans guerre, par effet grégaire. Il avait aussi besoin de l'argent de cette communauté pour équiper ses guerriers à la reconquête de La Mecque.

Art suprême de la manipulation, Mahomet usa ainsi de la flatterie pour mener les juifs par le bout du nez, veillant à bien les caresser dans le sens du poil. En premier lieu, il perpétua ce qu'il avait déjà institué : la direction de la prière.

Les fidèles devaient prier Dieu la tête tournée vers Jérusalem, le Prophète l'avait ordonné pour s'affirmer comme le légitime Messie

héritier de la cité sainte, et si les juifs pieux priaient trois fois par jour, les musulmans devaient se montrer encore plus respectueux du Tout Puissant en pratiquant cinq prières quotidiennes.

Toujours dans le même but, Mahomet s'accapara sans vergogne leurs coutumes : il fixa le jeûne si cher aux juifs pendant leur fête de l'Expiation, il adopta leur calendrier avec des mois réglés sur les cycles de la Lune, et il imposa les interdits alimentaires relatifs au porc. C'était d'autant plus facile qu'il n'y avait aucun cochon en Arabie et il y était encore moins consommé. Mahomet aurait pu tout aussi bien proscrire le steak d'autruche ou de dinosaure, cela ne l'engageait à rien, il n'y en avait pas dans la région.

Simulant ses crises d'épilepsie, Mahomet joua probablement de nouveau sa comédie, et Dieu prit possession de son corps par l'entremise de son ange. Puis, se relevant, enveloppé d'un voile, il récita la leçon qu'il avait apprise dans la maison de Khadija : Allah relata les épisodes marquants du peuple élu et son Alliance avec lui, parlant de leurs anciens prophètes et présentant Mahomet comme leur digne successeur.

Le mythomane de Médine ne vit pas les yeux arrondis des juifs, leurs sourires en coin et les discrets coups de coude. Pendant de longs mois, il crut tenir son auditoire qu'il supposait acquis à sa cause, répondant aux questions fines ou à double sens, ne réalisant pas qu'on se moquait ouvertement de lui à son insu.

Jusqu'au jour où Mahomet finit par découvrir l'effroyable erreur.

Un rabbin imprudent vendit un ouvrage à un musulman lettré et celui-ci, sidéré, l'avait rapporté à Mahomet. C'était justement cet ouvrage que Waraqa, le cousin de son épouse, avait traduit en arabe et fait apprendre par cœur à Mahomet pour composer son Coran. Cette version n'était nullement le récit biblique officiel des juifs, pas plus que la Genèse ou même l'Exode : il s'agissait tout simplement d'un livre de contes pour enfants mettant en scène les prophètes…

Les yeux de Tom s'illuminèrent d'une flamme amusée.

Mahomet avait toujours cru avoir eu accès aux savoirs suprêmes des hébreux, il n'avait pas imaginé un seul instant qu'on avait composé sa récitation sur un livre d'histoires fantastiques, plein de merveilleux et de miracles brodés sur les thèmes bibliques.

Élaborés quelques siècles avant Mahomet, ces recueils mythologiques, qui variaient localement, étaient racontés aux petits enfants le soir au coin du feu.

D'où la surprise parmi l'auditoire juive, ne sachant pas s'il fallait rire ou s'effrayer des élucubrations de Mahomet. Se rendant compte de la situation, ce dernier acheta des livres « officiels » auprès des tribus juives, ainsi qu'auprès des chrétiens, et il chargea un musulman lettré de les traduire.

Mahomet réalisa alors pleinement l'ampleur de sa méprise : il s'était ridiculisé en véhiculant des légendes sur les prophètes et sur Moïse en particulier, bien embêté de se trouver confronté à sa véritable source « divine », prétendument mystique et révélée par l'ange Jibril, connue des juifs sous la forme de fables pour enfants. Il s'était totalement discrédité auprès des juifs, mais également auprès des chrétiens pour avoir confondu dans sa récitation la mère de Jésus, Marie, avec la sœur de Moïse qui portait le même nom. Non seulement Mahomet n'avait pas eu accès à la *Torah*, mais il avait aussi bâti ses connaissances de la Nativité sur des évangiles apocryphes et non sur le Nouveau Testament. D'où son savoir approximatif sur les croyances chrétiennes, pensant que la Sainte Trinité se composait de Dieu, du Christ et de la Vierge Marie, persuadé que Jésus avait reçu les Évangiles de Dieu de son vivant, que son ange fétiche Jibril alias Gabriel était aussi le Saint-Esprit des chrétiens.

Les mensonges de Mahomet pouvaient être ingurgités par des incultes, mais pas par les prêtres garants des cultes qui détenaient les connaissances justes des textes fondateurs, pas par ces rabbins instruits et dédiés à la préservation de traditions qui avaient survécu aux pires persécutions. En toute logique, ils refusaient de se mettre à genoux devant un imposteur.

Craignant que cette imposture soit dénoncée par les juifs, Mahomet se demandait ce qu'il devait faire, lui qui avait construit son savoir sur un conte pour enfants, un merveilleux château de sable du désert arabique qui risquait de s'effondrer au moindre souffle de vent, au moindre murmure.

Il ne pouvait faire machine arrière, les affabulations coraniques qu'avaient consciencieusement consignées ses scribes avaient déjà été diffusées, conservées précieusement, et Mahomet ne pouvait

refaire le coup des versets sataniques, il aurait perdu tout crédit, accusé d'être une marionnette de Satan.

Nonobstant, pour éviter d'être confronter de nouveau à ce genre de situations dans le futur, il fallait pourvoir abroger tout verset ancien si nécessaire, tout en affirmant ne pas l'abolir. Ainsi, pour réussir ce tour de passe-passe tiré par les cheveux, l'ange Jibril proclama qu'aucune des révélations d'Allah ne seraient désormais abrogées ou oubliées sans qu'il ne soit substitué quelque chose de mieux ou de similaire.

Plus le mensonge était gros et plus il marchait.

Cette pirouette en arrière octroyait à Mahomet l'immense avantage de pouvoir changer d'avis à tout moment, d'imposer un ordre « divin » contraire du jour au lendemain, et de faire passer les commandements girouettes d'Allah comme des épreuves testant le degré de foi des musulmans.

Fort de ce nouveau verset, le pernicieux chat mahométan retomba sur ses pattes, et il se prépara à sortir ses griffes contre la petite souris juive. Mahomet n'avait pas le talent poétique nécessaire à l'élaboration de nouveaux textes coraniques et, au prix fort, il engagea les moins dupes parmi les poètes-scribes qui le suivaient pour noter ses moindres mots.

Alors, balayant sa religion de paix pour imposer un culte de la haine, au moyen de sa nouvelle propagande récitée, Mahomet s'attaqua aux juifs qu'il qualifia d'hypocrites encourant la colère de Dieu, ainsi qu'aux chrétiens qu'il désigna comme ceux qui s'étaient égarés. Il les accusa d'avoir corrompu le message de Dieu, d'écrire eux-mêmes de faux livres vendus à prix d'or, couvrant la Vérité du Coran avec de la fausseté, incriminant les pervers rabbins de falsifier les écrits anciens, de cacher des informations et de détourner la volonté divine pour s'opposer au Prophète, reprochant aux chrétiens de rendre un culte au Christ et de le considérer à tort comme le fils de Dieu.

Il traita les juifs d'ânes, de singes ou de porcs qui consommaient des aliments interdits, accusés d'alimenter le feu de la guerre et de semer la discorde sur terre. Il apparaissait donc légitime de ne plus lire leurs faux ouvrages blasphématoires qu'étaient devenus l'Ancien mais aussi le Nouveau Testament. Seule la récitation pieuse du Coran était prescrite, car une lecture

intelligente ou l'étude détaillée d'un texte, comme le pratiquaient les rabbins, risquait d'exposer l'imposture de Mahomet et ses versets basés sur des contes pour enfants.

Tous ces juifs et ces chrétiens étaient sortis du droit chemin d'Allah, ils devaient donc être ramenés, de gré ou de force, à la vraie et seule religion de Dieu dont Mahomet était le seul représentant authentique. Allant crescendo dans sa haine de ces opposants qui n'avaient que leur liberté de penser à lui opposer, Mahomet finira par ordonner, par Coran interposé, de leur couper les pieds et les mains, de les crucifier ou de les décapiter.

En l'an 627, pour mettre un terme définitif aux attaques de leurs caravanes, aux tueries, aux viols et aux pillages perpétués par les Ansars sous la houlette de Mahomet, les Mecquois décidèrent d'assiéger le mythomane de Médine. Cependant, pendant des semaines, ils furent incapables de franchir une tranchée que les musulmans avaient creusée sur le conseil de Salman le Perse. Quand les Mecquois se retirèrent, par la volonté d'Allah comme l'affirma Mahomet, celui-ci fanfaronna et décida d'exterminer le riche clan hébreu des Qurayza qui lui avait pourtant accordé l'asile lors de sa fuite de La Mecque. Il les accusa de connivence avec ses ennemis, car ces juifs pacifiques n'avaient pas pris activement les armes pour défendre le Prophète. En vertu de la Constitution de Médine qu'ils avaient signée, les juifs étaient dans l'obligation de le faire. Puisque les « gens du Livre » ne respectaient pas leur engagement, Mahomet pouvait lui aussi se dégager du sien, et ne plus perpétuer la garantie de leur intégrité physique.

Mahomet fit emprisonner ces hommes et ces adolescents innocents, pendant que des tranchées étaient creusées sur son ordre place du marché. Ensuite, les Ansars emmenèrent les captifs par petits groupes, et tous sans exception furent décapités, leurs corps tombant dans les tranchées. En ce jour sombre, plus de huit cents victimes furent exécutées pour le simple fait d'appartenir à une communauté différente.

C'était un crime de guerre. Pire, un crime contre l'humanité.

Les femmes et les enfants de ces suppliciés furent vendus aux enchères comme esclaves, les richesses des juifs étaient énormes, leurs biens fonciers et leurs commerces prospéraient depuis des siècles. Mahomet s'en réserva la part du lion, et il octroya les

maisons, les terres et les biens aux Ansars, aux orphelins et aux pauvres.

Il était loin le temps du Sage de La Mecque, Mahomet avait abrogé cette noble époque pour imposer aux musulmans une toute autre facette de sa personnalité qu'il arborait désormais avec ostentation : celle du Meurtrier de Médine.

Lorsque Tom avait discuté au téléphone avec le directeur de la grande maison d'édition, celui-ci avait été choqué par la teneur de ces affirmations, disant que ces accusations de crime contre l'humanité étaient extrêmement graves, et il se demandait où Tom avait pu trouver ces informations pour étayer ses dires.

Tom avait ri.

Car la source historique de ces crimes était le Coran lui-même, le Meurtrier de Médine avait signé sa confession sanglante dans le livre de confession des croyants, y affirmant qu'il n'avait jamais été donné à un prophète de faire des prisonniers sans commettre de grands massacres sur la terre.

Consultant le Coran qu'il tenait entre les mains, Tom s'arrêta sur la sourate intitulée « les Coalisés ». Dans sa tête, les versets qu'il avait sous les yeux coulèrent telles des larmes dans une averse de mots et de maux.

« Dieu a fait descendre de leur forteresse ceux des gens du Livre ralliés aux factions coalisés. Il a jeté dans leurs cœurs la terreur et le désespoir. Vous en avez tué une partie, vous en avez réduit en esclavage une autre. Dieu vous a rendu héritiers de leurs terres, de leurs maisons et de leurs richesses. D'une terre que vous n'aviez jamais foulée jusqu'alors de vos pieds. Dieu a pouvoir sur toutes choses. »

Bien sûr, certains musulmans capables de compassion furent horrifiés par ces massacres, ne sachant pas de surcroît s'il fallait accepter cet héritage spolié dans le sang de leurs proches voisins. Ce fut justement pour cela qu'une « révélation » descendit du ciel immédiatement après cette ignoble barbarie infligée aux juifs pour justifier l'injustifiable. Comme souvent, Allah était le Dieu du fait accompli : d'abord les sbires de la secte commettaient leurs crimes, ensuite, tel un prestidigitateur qui sortait un lapin de son chapeau, Mahomet produisait un verset pour les justifier.

Faisant un virage théologique fondamental, Mahomet ne se présenta plus comme le Messie des tribus juives, il renonça à représenter le judaïsme et commença à développer une religion qui se référait à l'autorité d'Abraham, et non plus à celle de Moïse. L'islam était désormais une religion indépendante, de loin supérieure aux autres croyances judéo-chrétiennes.

S'étant affranchi des Israélites, Mahomet flatta le nationalisme arabe et désigna son peuple comme le nouveau peuple élu de Dieu, le meilleur des peuples élevé au-dessus des autres. Les êtres humains étaient désormais inégaux : les non-croyants étaient inférieurs aux musulmans, les femmes aux hommes, les esclaves aux maîtres. Mahomet définit une hiérarchie raciste : tout en bas de son échelle était l'apostat, ensuite, identifiés à des chiens et promis à l'enfer, venaient les non-musulmans, puis enfin l'homme musulman qui pouvait être polygame, invité à bénéficier du butin de guerre et violer les captives, ayant plusieurs devoirs religieux dont la « charité » qui alimenterait aussi bien la guerre que les nécessiteux.

Tout en haut de cette échelle s'était positionné le Prophète.

Il possédait des privilèges spéciaux sur le butin, autorisé à avoir toutes les femmes qu'il désirait, il était l'exclusif et le dernier législateur sous forme de révélations divines. Ainsi, toute tentative de modérer l'islam se heurtait à ce problème majeur : nul n'avait autorité que celui qui était mort en l'an 632.

En ayant balayé le culte de Moïse, Mahomet s'était autoproclamé représentant authentique du culte d'Abraham, présenté comme l'ancêtre des Arabes, et avait développé le mythe d'Ismaël mis en avant pour expliquer l'origine de la Kaaba.

Après le Temple de Jérusalem, La Mecque devenait donc le nouveau royaume de Dieu sur terre, vers où les fidèles devaient à présent diriger leurs prières. Allah la girouette le justifia comme étant une épreuve, pour tester ceux qui suivaient le Messager et les séparer de ceux qui lui tournaient les talons. Cependant, Mahomet dût rassurer ses crédules adeptes qui considéraient la prière comme un acte magique comptabilisé pour obtenir les meilleures places au paradis, en leur garantissant que les anciennes prières faites tournées vers Jérusalem ne seraient aucunement défalquées du divin comput…

Dégouté, n'en pouvant plus de cette hypocrisie littéraire qui lui brûlait les doigts, Tom jeta le Coran dans la piscine.

De nos jours, les musulmans étaient immunisés contre toute forme de pensée rationnelle et refusaient de regarder la vérité en face. Certains d'entre eux avaient lu le Coran sans voir aucune forme de haine, se focalisant sur les versets du Sage de La Mecque, occultant ceux du Meurtrier de Médine, tel un déni de grossesse pour une femme enceinte, refusant de donner le jour à un monstre. D'autres, prenant comme modèle à suivre celui du tueur qu'était devenu Mahomet à la fin de son existence, perpétuaient des actes de terreur par amour du Prophète, trouvant parfaitement légitimes les massacres orchestrés au nom de Dieu.

Car toutes les anciennes sourates appartenant à la douce période mecquoise avaient été abrogées par les nouvelles révélations de la période médinoise, celles qui ordonnaient les mutilations, les décapitations et les exécutions. Le fameux verset de Médine, « tuez les infidèles partout où vous les trouverez », annulait de fait cent vingt-quatre versets de La Mecque qui enjoignaient la tolérance et la patience.

Autrement dit, Dieu avait abrogé la tolérance par l'intolérance.

Et les terroristes, qui obéissaient avec un plaisir bestial aux ordres d'un tyran mythomane et ravageur, étaient dans leur bon droit divin en appliquant les ultimes volontés d'Allah prescrites dans le Coran.

Il était faux de dire que les musulmans pouvaient être sunnites, chiites ou autres. Il n'y avait de fait que deux groupes de croyants : les Médinois et les Meccans

Les Médinois étaient ces intégristes religieux qui prônaient un modèle de vie sur les versets abrogatoires du Meurtrier de Médine. Les Meccans étaient l'écrasante majorité de l'humanité musulmane mettant en pratique les vertus des versets abrogés du miséricordieux Sage de La Mecque, occultant les ordres sectaires de Mahomet qui leur disaient de ne pas prendre pour ami ou patron un non-musulman. Par cette occultation volontaire, ils évitaient le repli communautaire.

Mais il était faux de dire que leur vision du monde était ouverte. Pour eux, le monde se divisait en deux catégories : les musulmans et les autres.

Et seul l'islam comptait…

Posée sur la table de jardin, la couverture d'un magazine attira le regard de Tom.

Il s'agissait d'une photo d'une femme portant une *burqa* noire.

Les yeux de Tom s'enflammèrent d'un regard ardent.

Et dire que l'existence de ces musulmanes aurait été différente si Mahomet n'avait pas imposé le voile à cause de l'étrange mal dont il souffrait. Personne ne se doutait que le Prophète était…

Interrompant le fil de ses pensées, une mélodie retentit.

Depuis la vieille, son téléphone portable n'avait pas cessé de sonner à intervalles réguliers. À chaque fois, c'était un numéro inconnu et personne ne laissait de message sur le répondeur. Tom prit le smartphone de sa poche de jean, y jeta un bref coup d'œil machinal et, d'un geste brusque, le lança dans la piscine.

Il n'avait pas envie de parler à un ami, à la famille ou à quiconque. Il voulait juste penser dans le silence. Et même ces maudites pensées commençaient à lui être pesantes.

Il était temps d'en terminer avec tout cela.

Au-dessus de Tom, le ciel était à présent étoilé, surmonté d'une lune naissante. Celle-ci, ainsi que le doux éclairage qui s'était mis automatiquement en route, dressait des ombres géantes qui semblaient vouloir fuir ces lieux solitaires.

Tom se leva, prit une bière dans le seau de glace, l'ouvrit et but à grandes gorgées. L'enivrant liquide coula autant dans sa bouche que dans sa barbe. Il posa la bouteille à moitié vide sur la table et s'essuya du revers de la manche. En titubant légèrement, il s'avança sur la terrasse et entra dans la demeure. Sa main lourde actionna un commutateur, les spots muraux embrasèrent le long corridor et, après avoir parcouru cet interminable couloir, il se retrouva devant la porte ouverte de sa chambre.

Lorsque Tom appuya sur l'interrupteur, il ne put retenir un juron.

– *Scheiße...*

L'ampoule du lustre venait de claquer.

D'un mouvement naturel, Tom plongea la main dans la poche du jeans à la recherche de son smartphone pour utiliser la fonction flash de l'appareil comme lampe.

– *Scheiße*, grommela-t-il de nouveau, réalisant que son téléphone était en train de rendre l'âme dans l'eau chlorée.

Il n'allait certainement pas changer une ampoule maintenant. De toute façon, la lumière du couloir était suffisante pour faire ce qu'il devait faire.

Tom contourna le grand lit blanc à baldaquin, fit coulisser les miroirs de la penderie et, penchant son visage sur le digicode du coffre fort mural, composa la date de naissance de Camille.

D'une main, il se saisit de son revolver, ouvrit le barillet vide et tâtonna dans les petites boites sombres en carton pour y prendre une unique cartouche. Il la glissa dans l'une des six alvéoles libres de l'arme à feu. En sortant dans le couloir, il s'assura visuellement que l'étui métallique de la cartouche était bien enfoncé. Alors, il referma le barillet et le fit tourner plusieurs fois : la roulette russe était à présent prête à jouer avec les derniers instants de sa vie.

Tom retourna dehors s'assoir sur la chaise, il bascula la tête en arrière et mit le six coups dans sa bouche. Au-dessus de lui, le firmament constellé le fixait de ses minuscules judas lumineux. Tom les contempla un instant puis, brusquement, pressa la détente du révolver.

Clic…

Tom resta un moment sans réaction, immobile et froid, comme déjà mort.

Mais il était toujours vivant.

Alors ses pupilles suivirent la course des quelques nuages épars. Assez épais, ils se déplaçaient avec rapidité, naviguant sur les violents vents d'altitude. Un premier passa dans le champ de vision de Tom, avec sa belle structure moutonnante, rayonnant sous la clarté de la lune. Sous l'action des souffles cisaillant, le second nuage qui le suivait de près, lui, se décomposa dans le ciel et se modela en une forme différente, pour donner naissance à un corps d'animal replié sur lui-même et une tête aux grandes oreilles allongées.

Le nuage ressemblait à présent à un lapin blanc.

Clic…

Le percuteur de l'arme ne trouva qu'un emplacement vide. Tom venait de nouveau d'appuyer sur la gâchette.

Un troisième nuage arriva et se métamorphosa à son tour, dessinant une sorte de visage à la longue barbe, rehaussé d'un typique turban et aux grands yeux cotonneux. En distinguant cette figure qu'il identifia à Mahomet, Tom fut parcouru d'un frisson électrique, un frisson de rage.

Il ôta l'arme de sa bouche, la posa sur la table devant lui et, de ses deux poings, se frappa les tempes à plusieurs reprises, essayant de chasser cette vision démoniaque qui gangrenait son cerveau. Tom voulait faire le vide en lui. Pourtant, cette image satanique de Mahomet revenait sans cesse dans son esprit, comme un avant-goût de l'enfer promis avant le grand saut dans l'au-delà. Il avait beau taper plus fort, le spectre du Prophète continuait à le hanter jusqu'aux dernières secondes de son existence, tel un fantôme d'un autre temps, tel un être chimérique n'existant que dans sa tête, n'existant que dans la tête des gens comme lui avait affirmé son ami Patrick…

Le regard de Tom se troubla.

Il se rappela le dernier appel qu'avait passé son ami, trois jours plus tôt, depuis l'Arabie saoudite. Patrick était un génial universitaire canadien francophone, brillant spécialiste du monde arabe et de l'islam en particulier. Pendant des années, il avait travaillé sur les différents ouvrages en sa possession, sur le Coran, paroles de Dieu ou encore sur les hadiths, paroles et actes attribués à Mahomet. Il y avait étudié les signaux faibles, ces informations qui passaient la plupart du temps inaperçues par le faible degré d'importance qu'on leur prêtait, insignifiants pour la plupart, mais pas pour ceux qui savaient y consentir une attention particulière, cartésienne et logique. Parmi les signaux faibles, Patrick s'était penché sur la signification du nom « Mahomet », sur l'âge de ses enfants ou sur celui d'Aïcha lors de son mariage avec le Prophète.

Ce fut justement cette dernière goutte d'eau de doutes qui avait fini par faire déborder chez Patrick le vase de la suspicion. L'âge d'Aïcha lors des noces avait été le petit fil dépassant de la bobine du mensonge et, méthodiquement, Patrick avait tiré dessus, y déroulant patiemment une histoire diamétralement opposée aux récits des manuels scolaires qu'on enseignait aux élèves, aux antipodes des connaissances de Tom.

Car, pour Patrick, Mahomet n'était qu'un mythe.

Le Prophète n'avait jamais existé autrement que dans la tête des gens. Ce n'était pas un personnage historique, uniquement un être fantasmagorique dont l'existence avait été calquée sur les légendes de Moïse.

Patrick en aurait bientôt la preuve formelle, même s'il n'avait pas encore expliqué les tenants et les aboutissants de cette future découverte. Il avait simplement sollicité l'aide de Tom pour faire triompher la vérité. Néanmoins, Patrick n'avait pas appelé la bonne personne : Tom avait déjà pris une autre résolution inavouable...

Tom empoigna la bouteille de bière devant lui et but une gorgée. Puis, de son autre main, il reprit le revolver en le considérant un instant.

Et si Patrick, au final, avait raison ? N'aurait-il pas eu besoin de lui pour mettre au jour une si extraordinaire découverte ?

Certainement.

Mais Tom était las de tout, il ne voulait plus se battre contre ces malades qui ne voulaient pas guérir, qui n'accepteraient jamais de remède à leurs maux.

Tom accola le canon de l'arme contre sa tempe.

Au-dessus de lui, le singulier nuage avait disparu, et cette vision de la voûte céleste vide, étrangement, le réconforta.

Dans le ciel étoilé, il imagina le colérique pantin Mahomet maniant l'épée de l'islam sous la croix d'attelle d'un poète marionnettiste intemporel, livrant ses meurtriers combats à grand renfort de plumes glissant sur les parchemins parsemés d'embuches grammaticales, syntaxiques et consonantiques.

Tom eut un sourire aux lèvres.

Boom…

La détonation le foudroya instantanément.

Son corps bascula sur le côté, brisant la chaise sur laquelle il reposait et s'écrasa contre le sol carrelé de la terrasse.

De sa tempe ensanglantée, longtemps, coula le sang.

2
La révélation

D'un pas décidé et agile, Muhammad grimpait vers le haut de la montagne.

Sous un soleil à son zénith, il ne se préoccupait pas de cette terrible chaleur qui faisait dégouliner les grosses gouttes de sueur le long de son large front. Tels des barrages infranchissables, ses ténébreux sourcils longs et courbés retenaient ce déferlement d'eaux salées et poussiéreuses, protégeant ses yeux sombres qui scrutaient, avec la vigueur de l'homme assuré, les périlleuses pierres roulantes du rude sentier étroit.

Habillé d'une unique et longue tunique brune qui collait à sa belle peau claire, Muhammad avait enveloppé sa grosse tête avec un grand turban vert émeraude, protégeant par la même son ample barbe noire. Sous ce léger habit en toile, dissimulant des articulations imposantes, les poils qui descendaient de la solide poitrine jusqu'au nombril formaient une longue ligne où coulait la transpiration du randonneur.

Celui-ci jeta un regard derrière lui, observant le chemin qu'il avait emprunté dans la plaine à la sortie de la ville pour parvenir jusqu'ici.

Tout autour, un paysage de désolation se perdait à perte de vue, on y voyait un ocre désert stérile consumé par un brasier infernal.

L'enfer…

Cette vision était-elle les prémices de l'enfer comme le décrivaient les gens du Livre ? Non, loin de là ! Au contraire, pour

Muhammad, cet endroit était un paradis, son havre de paix qui lui avait donné naissance quarante ans auparavant.

Orphelin, il n'avait pas connu son père, ni très longtemps sa mère qui était décédée lorsqu'il avait six ans. Celle-ci l'avait de surcroît confié à une nourrice pour l'allaiter et lui faire passer sa tendre enfance dans une tribu bédouine, en dehors de la ville. On considérait cela comme propice au développement d'une santé solide, mais aussi comme un retour aux sources et une occasion de profiter de la liberté que procurait l'immensité du désert. Muhammad passa donc plusieurs années avec une famille bédouine, s'occupant des moutons dès qu'il fut assez grand pour marcher, apprenant à vivre comme les gens du désert et à aimer ce dernier…

De nouveau, Muhammad focalisa son attention vers son ultime destination.

Ses jambes musclées, aux pieds épais chaussés de sandales en cuir, gravirent sans peine les derniers mètres qui les séparaient du sommet.

Lorsque le quadragénaire arpenta enfin le plateau désolé, s'inclinant légèrement vers le devant, il s'avança de sa dynamique démarche si particulière comme s'il descendait de fait une pente.

Sans une hésitation, sa droite et noble stature se dirigea vers la grosse roche qui surplombait l'escarpement où, tout en s'asseyant, Muhammad essaya de reprendre son souffle. Les délicates narines de son nez fin sifflèrent presque imperceptiblement. Du revers de sa manche et de sa paume épaisse, il fit disparaître les flots sillonnant les rides de son visage.

Alors, paisiblement, Muhammad contempla l'impudique cité qui s'offrait à ses pieds.

La Mecque…

Pour les voyageurs y venant pour la première fois, la Mecque apparaissait semblable à une divine cité sortie comme par magie du sable d'or qui l'entourait, une oasis de paix et de beauté qui saisissait les visiteurs d'admiration et de réconfort après la longue route anhydre pour y parvenir. Dans les faubourgs, le fouillis de maisons humbles et basses était la règle architecturale mais au centre, là où habitaient les grandes familles de caravaniers, elles étaient agglomérées telle une gigantesque roue autour du puits de

Zamzam. Ces maisons blanches, sur le sol ocre du sol et des montagnes environnantes, faisaient ressembler La Mecque à une perle inestimable dans un angélique écrin.

Au fil du temps, la ville commerçante était devenue prospère, visitée par des myriades de caravanes marchandes pour le négoce d'encens, d'épices, de soierie et d'ivoire, de perles ou d'armes. Elle faisait la fierté et la fortune des différentes tribus qui y vivaient, notamment celle des Quraychite, tribu fondatrice de la cité. Muhammad était lui-même, de par son père, un descendant du patriarche fondateur de La Mecque. Pourtant, Muhammad préférait de loin la tribu Hashimite de son oncle paternel Talib. C'était celui-ci qui l'avait élevé à la mort de sa mère.

Oncle Talib…

Grand de taille et puissant de stature, Talib imposait naturellement le respect, et Muhammad vouait un amour infini à ce beau et long visage barbu, aux profonds yeux océan dans lesquels on aimait à s'y plonger, à s'y noyer, à s'y endormir calmement.

Il le considérait comme un père, car Oncle Talib avait bien pris soin de lui lorsqu'il s'était retrouvé sans proche famille et à l'âge de neuf ans, le jeune orphelin l'avait accompagné en Syrie, au sein d'une caravane afin d'apprendre les rudiments du commerce et parfaire ses connaissances du monde.

De retour à La Mecque, Muhammad s'était alors distingué de ceux de son âge. Il était fort, judicieux dans ses propos, énergique dans ses expressions, fidèle à ses amis, et plus encore à ses promesses, plein de candeur dans ses actions, évitant avec un soin extrême tout ce qui pouvait faire soupçonner en lui quelque goût pour le vice…

Muhammad poussa un soupir et examina la montagne aride.

Il y effectuait souvent des retraites spirituelles, il aimait à se retirer à l'extérieur de la ville et il se réfugiait sur cette hauteur où il méditait longuement. Cela lui était nécessaire, car il se sentait toujours un peu mal à l'aise à La Mecque.

Khadija…

À cet instant, sa pensée alla vers sa femme adorée, l'élue de son cœur.

À l'époque, des mauvaises langues avaient affirmé qu'il avait épousé sa patronne Khadija, une riche veuve commerçante de quinze ans son aînée, pour sa fortune. À vingt-cinq ans, Muhammad était devenu l'homme de confiance de cette quadragénaire après s'être fait agréablement remarquer pour son intégrité à conduire son commerce caravanier vers les contrées du Nord. Khadija lui avait alors proposé le mariage, et Muhammad avait accepté avec une résignation désespérée.

Comme il aurait voulu s'étourdir des sucs de ces jeunes femmes à peine pubères, s'abrutir de ces visages ensorcelants de beauté et s'abreuver de leur source intime comme les hommes heureux pouvaient s'enivrer d'alcool.

Cependant, il ne le pouvait pas.

Déjà, adolescent, il avait voulu se rendre à une fête et il fut pris d'un sommeil inexplicable, si bien qu'il n'avait pu assister à l'événement. Par la suite, ceci s'était reproduit à chaque fois qu'il avait été proche de festivités. De même, en présence de jeunes filles, leur grande beauté faisait battre son cœur au-delà de l'entendement et un voile noir l'envahissait, brouillant durablement sa vision. Comme il aurait voulu que ce voile noir soit sur ces visages angéliques et non plus sur le sien : il était las de subir cet aveuglement incompréhensible en leur présence et il escomptait qu'un jour, il puisse vivre une vie normale comme les autres hommes.

Il avait espéré qu'avec le temps, le maléfice s'en irait.

Le maléfice…

Mais, malgré toutes ces années passées, le mal perdurait en lui, encore et toujours.

Alors, en désespoir de cause, il s'était marié avec Khadija. La beauté écaillée de cette femme semblable à une reine mûre lui avait permis de vivre sa passion d'homme : elle lui avait donné des enfants. Elle lui avait également fait connaître le véritable amour, un amour authentique loin des pulsions libertines de la jeunesse qui poussaient à changer souvent de femmes pour le plaisir de la chair.

Sa vie de couple avec Khadija se passait très bien, il était un honnête homme, sincère et aimé. Il continuait les affaires commerciales et, par ailleurs, il réglait les litiges entre les gens : son sens de la justice et son intégrité lui avaient valu le surnom du

« digne de confiance », ce qui avec son nom signifiant « le Glorifié », rendait Muhammad plus que respectable aux yeux de tous.

Que demander de plus au ciel ?

Submergé par ses pensées, Muhammad resta ainsi, tel un être pétrifié, n'ayant plus conscience du temps qui passe, n'ayant plus conscience de son propre corps ou de ce qui l'entourait.

Lorsqu'il releva enfin la tête vers le ciel, l'astre de vie avait déjà commencé sa course vers les ténèbres.

Muhammad défit le grand turban vert émeraude, exposant son visage aux derniers rayons de soleil et un petit vent chaud souleva sa longue chevelure noire, noire comme la pierre de la Kaaba.

La Kaaba…

Haut d'une dizaine de mètres, cet édifice cubique de grande beauté avait été construit par la main même d'Adam, l'ancêtre de tous les hommes. Détruit à plusieurs reprises. Abraham en personne, aidé de son fils Ismaël, avait redressé ce tout premier temple sur terre devant honorer le seul et unique Dieu.

Cependant, avec le temps, les hommes avaient oublié tout cela et s'étaient détournés de Dieu.

Les siècles qui les séparaient des grands patriarches et des prophètes, conjugués à leur isolement dans le désert contribuèrent à l'apparition de l'idolâtrie parmi eux. Ils se mirent à invoquer de petites divinités afin qu'elles intercèdent auprès de Dieu en leur faveur, s'imaginant qu'elles avaient le pouvoir de lui transmettre leurs prières. Chaque tribu, chaque maison possédait sa petite divinité personnelle. Trois cent soixante idoles furent installées à l'intérieur même de la Kaaba et dans sa cour extérieure. Non seulement ces hommes égarés adoraient les idoles sculptées dans la pierre, y faisant même un pèlerinage annuel, mais ils vénéraient également tout ce qu'ils considéraient comme surnaturel telle la pierre noire de la Kaaba.

Gabriel…

Donnée par l'ange Gabriel au fils d'Abraham, cette inestimable pierre surgie du firmament était pour eux l'âme de La Mecque, elle était ce pour quoi les idolâtres y demeuraient fidèles. Elle était devenue le sublime but des hommes venus de contrées lointaines,

la raison d'être de ces êtres sans raison qui traversaient les immensités arides pour la contempler.

Muhammad frotta ses deux mains épaisses l'une contre l'autre.

Lorsqu'il était encore jeune, les fondations de la Kaaba avaient été gravement touchées par des pluies torrentielles. Menaçant de s'effondrer, le sanctuaire avait dû être démoli, les Quraychites, gardiens du temple, en avaient alors profité pour l'agrandir. Quand il avait fallu y replacer la pierre noire, les tribus de La Mecque ne s'étaient pas accordées sur le choix de celui qui aurait l'honneur de l'y replacer. En secret, les chefs des tribus avaient alors convenu qu'il reviendrait au premier qui se présenterait le lendemain à la porte du temple. Oncle Talib avait prévenu Muhammad, il lui avait affirmé que c'était à lui, lui le descendant du père fondateur de La Mecque, d'avoir le privilège de s'occuper de la pierre. Après quelques réticences, Muhammad avait fini par accepter de jouer le rôle qu'escomptait son oncle.

Le fameux matin, il s'était présenté à la porte du temple. Feignant la surprise, il avait été invité à insérer la pierre dans son emplacement. Pour ménager les susceptibilités, sur les consignes de son oncle Talib, il avait enlevé sa cape pour la poser au sol et il y avait déposé délicatement l'objet de tant de convoitises. Puis, il avait demandé à deux Anciens des tribus influentes de lever sa cape : il y avait pris la pierre et l'avait placée sur la Kaaba. De bouches à oreilles, tous les habitants de La Mecque s'étaient précipités pour assister à ce spectacle orchestré par oncle Talib, leurs applaudissements avaient accueilli la touche finale de cette cérémonie, leurs regards approbateurs avaient été enchantés par tant de noblesse d'action de la part du jeune homme.

Muhammad leva sa grosse tête vers les premières étoiles naissantes.

Comme il était las de toutes ces tribus avides d'autorités spirituelles et de richesses, des tribus comparant sans cesse leurs splendeurs respectives, croyant comparer leur propre éclat de soleil aux autres, simple scintillement d'étoiles.

Il détestait leur argent et leur usure, il haïssait ces riches profiteurs des pauvres. Ayant été lui-même orphelin, il comprenait plus que quiconque l'importance d'aider ces personnes abandonnées de tous, rejetées, exploitées, humiliées.

Dans son fort intérieur, il espérait qu'un jour, ces miséreux d'aujourd'hui, ces orphelins de demain ne seraient plus qu'un mauvais rêve passé.

Un jour, Dieu y pourvoira...

Pensif, Muhammad était perdu dans ses réflexions. Lorsqu'il réalisa enfin que la nuit était tombée, il en fut surpris.

À ses pieds, la cité s'était embrasée comme par enchantement, les feux des hommes essayaient de rivaliser avec le ciel étoilé. Surgie de derrière les hautes montagnes couronnant la région, une lune pleine jetait ses ombres sur les rochers alentours.

Muhammad se leva lentement, étirant longuement ses muscles endoloris par tant d'heures d'inactivité. De sa besace, il prit une outre contenant du thé vert que son épouse avait préparé pour la journée.

Le matin même, il était redescendu chez lui pour se réapprovisionner en eau et nourriture. Puis, bien vite, il était reparti vers cette montagne qu'il bénissait tant.

Faisant lentement couler le liquide divin dans sa gorge, Muhammad savoura le breuvage.

Depuis combien de jours était-il ici ? À vrai dire, il ne savait plus très bien et il s'en moquait. Sa retraite spirituelle finirait quand elle finirait, même si c'était la toute première fois qu'il y restait aussi longtemps.

Avant tout, ainsi isolé, il désirait comprendre pourquoi les rêves qu'il faisait la nuit finissaient parfois par se réaliser.

Mes rêves prémonitoires…

Avec l'âge, était-il devenu une sorte de devin ? Pouvait-il vraiment voir les proches événements du futur ? Telles étaient les questions qui assaillaient à présent son esprit.

Il se souvint qu'une nuit, il avait rêvé de la visite de son oncle Talib. Le lendemain, au réveil, son oncle était venu lui rendre une visite impromptue : il était habillé comme dans son songe, dans une belle et longue tunique bleue que Talib venait d'acheter le matin même, une tunique qu'il n'avait jamais vue auparavant, mis à part dans son rêve.

Une autre fois, il rêva de sa femme Khadija. Et à son réveil, dans l'après-midi, il la vit revenir du marché portant un foulard

tout neuf, le même foulard rouge si caractéristique qu'il avait vu la nuit en rêve.

Comment était-ce possible ? Que signifiaient ces représentations du futur qui l'assaillaient pendant son sommeil et qui étaient comme une lueur semblable à la clarté de l'aurore ?

Muhammad avait fait part de sa vision à son épouse. En riant, Khadija lui avait alors demandé s'il était devenu prophète.

Son rire résonna encore en lui tel le son d'une cloche.

Revenant à la réalité présente, Muhammad rangea l'outre de thé vert dans sa besace. D'une main fatiguée, il lissa sa grosse barbe noire où, signe de sagesse, les premiers poils blancs étaient apparus il y a peu. Ensuite, avec la dextérité de l'homme du désert, il alluma un feu juste devant la petite grotte de quatre mètres de long sur deux de large où il vivait habituellement la journée pour se protéger de la fournaise extérieure.

Machinalement, assis en tailleur, il mangea quelques dates avant de goûter au gâteau d'épice qu'avait cuisiné Khadija : il était vraiment délicieux, et il le mangea entièrement.

Muhammad laissa échapper un bâillement de fatigue. À présent, il était temps de se coucher.

Il jeta sur le feu une bûche, étala une couverture sur le sol poussiéreux de la grotte et s'allongea près de l'entrée. Au-dessus de lui, prenant vie des rayons du soleil caché par la terre des hommes, la Lune reflétait sa lumière et diffusait un doux éclairage.

Il essaya de résister encore au sommeil mais il eut beau lutter, ses paupières se fermèrent d'abord par à-coups, puis définitivement.

Au bout d'un instant, une sensation étrange l'envahit.

Était-il en train de dormir ?

Des picotements se firent à ses pieds, comme s'ils étaient recouverts par des fourmis. Une sensation de chaleur l'envahit, comme une boule de feu qui naissait en lui. Elle remonta lentement le long de son corps jusqu'à sa gorge et Muhammad commença à transpirer à grosses gouttes.

Brusquement, un étau terrible pressa sa gorge. Il essaya de crier mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Alors, plein de terreur, Muhammad ouvrit les yeux.

Flottant juste au-dessus de lui, un être de lumière lui serrait le cou de sa main brillante et, de l'autre, il tenait un rouleau d'étoffe couvert de signes.

« Lis ! » ordonna une voix émanant de nulle part et de partout à la fois.

En vain, Muhammad essaya de se débattre, de briser le carcan qui lui coupait la respiration.

Je ne sais pas lire…

Comme s'il entendait ses pensées les plus intimes, l'être de lumière insista.

« Lis ! »

L'être de lumière relâcha son étreinte.

– Je ne sais pas lire ! parvint à crier Muhammad, tentant de résister.

De nouveau, l'étreinte brisa sa gorge et sa volonté.

« Lis ! Au nom de ton Seigneur qui a tout créé, qui a créé l'homme à partir d'un caillot de sang. Lis ! Ton Seigneur est le Très Généreux, qui a enseigné par la plume, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. »

Je ne sais pas comment lire…

La main tenant le rouleau d'étoffe s'enfonça brutalement dans le cœur de Muhammad.

« Je suis Jibril envoyé par ton Seigneur et tu es le Messager qu'il a choisi ! »

La douleur fut terrible et Muhammad se réveilla totalement. Les yeux hagards, il distingua Jibril s'éloigner dans le ciel étoilé, puis y disparaître complètement.

Se frottant la poitrine, comme marquée au fer rouge, Muhammad eut la sensation étrange qu'un livre était écrit dans son cœur. Lentement, il se redressa et, levant la tête, chercha Jibril du regard.

Alors, il vit la Lune qui l'observait fixement. Mais ce n'était plus la Lune, c'était un iris énorme, incroyablement immense. Lorsqu'il réalisa pleinement à qui appartenait cet œil, Muhammad poussa un hurlement de terreur et se précipita hors de la grotte. Courant à en perdre haleine, il dévala la montagne au risque de se rompre le cou.

« Muhammad ! Tu es le Messager de Dieu et je suis Jibril. »

Il entendait la voix sortir de chaque pierre, de chaque colline lointaine. Se retournant vers la Lune, il aperçut de nouveau un Jibril métamorphosé, monstrueux, qui occupait tout l'horizon. Et à présent, dans toutes les directions où il regardait, Muhammad ne voyait que lui. Baissant le visage pour ne plus être le témoin de cette vision cauchemardesque, il continua à fuir.

Au bout d'un temps infini, il parvint enfin à sa blanche demeure où il entra en trombe.

Khadija ne dormait pas, elle était là, assise sur des coussins à même le sol, semblant l'attendre. D'une main, elle leva une petite lampe à huile, donnant vie aux ombres de la maison qui dansèrent tels des hommes ivres.

– Couvre-moi ! dit Muhammad d'une voix haletante. Couvre-moi !

Tremblant de peur et de froid malgré la sueur qui perlait sur son front, il se jeta à plat ventre sur les coussins, y enfouissant sa tête au plus profond.

Les sourcils blancs de Khadija se froncèrent sur son visage marqué par l'âge. Mais, bien vite, comme comprenant la situation, elle reposa la lampe à huile sur le sol et se leva pour prendre le premier manteau qu'elle trouvât.

Elle couvrit le corps et le haut du crâne de son époux. Celui-ci frissonnait de tout son être.

Il fallut un long moment avant que Muhammad ne reprenne complètement ses esprits.

Lorsqu'il fut calmé, Khadija glissa sa main sous le manteau et caressa délicatement les longs cheveux trempés.

– Que s'est-il passé ? finit-elle doucement par s'enquérir.

La voix étouffée par les coussins, Muhammad expliqua sa rencontre avec l'être de lumière.

– Je crains pour ma vie, ajouta-t-il. J'ai cru devenir fou…

Relevant la tête, Muhammad rouvrit les yeux et se retourna lentement.

Puis, prudemment il glissa la tête hors du manteau pour observer les ombres menaçantes qui se dandinaient au gré de la petite lampe à huile.

– Je crains de devenir possédé par un démon…dit-il d'une toute petite voix.

– Pourquoi cela ? lui demanda-t-elle.

– Je remarque en moi les signes des possédés, j'entends des voix qui sortent de chaque pierre, de chaque colline. Cette nuit, j'ai vu cet être énorme qui s'est présenté à moi, ce Jibril… Un être dont la tête touche le sommet du ciel et les pieds qui touchent la terre. Je ne sais pas qui il est, mais lui, il me connaît et il s'approche de moi…

– Chut… murmura Khadija, en lui caressant doucement sa chevelure, comme voulant rassurer un enfant qui venait de faire un mauvais rêve.

Elle se pencha et l'embrassa affectueusement sur le front.

– Tu me crois, tu me crois, n'est ce pas ?

– Oui, je te crois ! Je crois en toi et en ce que tu as vu…

Apaisé, priant pour que ce cauchemar ne se reproduise plus jamais, Muhammad ferma de nouveau les yeux.

– Jamais Dieu ne te déshonorera, reprit son épouse. Tu entretiens de bonnes relations avec ta famille. Tu aides les pauvres. Tu sers tes invités généreusement, et tu portes secours aux victimes de calamités.

Khadija colla ses lèvres sur son oreille et lui susurra des mots apaisants :

– Rien de mal ne peut t'arriver, Muhammad, car tu es dans le camp de Dieu le Bienfaisant…

Lorsque le Soleil mit un terme à sa terreur nocturne, emportant dans leurs tombes les spectres dansants, Muhammad accompagna son épouse chez le cousin de celle-ci, Waraqa, un savant versé dans les écritures saintes des Juifs et des Chrétiens.

S'il y avait une quelconque explication à l'étrange épreuve à laquelle Muhammad avait été soumis, nul doute que Waraqa la trouverait. C'était en tout cas ce que semblait croire Khadija. Le couple se déplaça donc vers la maison où résidait ce proche cousin et, après avoir écarté le rideau qui barrait l'entrée de la pièce principale, le duo se retrouva devant le vieil homme qui était assis à même le sol, sur le beau carrelage à la fraîcheur apaisante.

Aveugle depuis quelques années, le vieillard à la longue barbe et toge blanche écouta sagement le récit qu'il s'était déroulé pendant la nuit aux portes de La Mecque, puis il se mit à réfléchir en silence. Son visage, marqué de rides profondes, fut parcouru de petits tics nerveux qui firent papillonner les cils de ses paupières fermées.

Jadis, au temps où ses yeux pouvaient encore lui transmettre la lumière, il avait traduit en langue arabe le livre saint des Nazaréens. Il en connaissait par cœur chaque chapitre, chaque verset. Peut-être même aurait-il pu les réciter dans l'ordre, sans se tromper. Il savait que Dieu s'adressait que rarement aux hommes. Plutôt que d'intervenir directement, Dieu préférait confier cette mission à son ange de la révélation : Gabriel.

– Jibril est l'ange Gabriel ! s'exclama Waraqa de sa voix aiguë. Il s'agit du gardien des secrets célestes, celui qui est apparu à Moïse ! L'ange du buisson ardent… Muhammad, mon enfant, Dieu t'a choisi ! Tu es son élu et il t'a trouvé digne de recevoir sa révélation…

Le visage rayonnant, Waraqa poursuivit en affirmant que Muhammad était l'homme que les Saintes Écritures décrivaient comme le prophète tant attendu. Sous la lumière aveuglante du jour et au cours des nuits claires du désert scintillant d'étoiles, les retraites spirituelles de Muhammad l'avaient préparé, sans qu'il ne le sache, à recevoir une importante révélation, et à se voir confier une mission colossale : devenir prophète et transmettre à son peuple, ainsi qu'à l'humanité tout entière, la vérité provenant de Dieu.

Par cette nuit du destin, avait débuté avec elle la plus extraordinaire des histoires, celle de l'ultime révélation de Dieu à l'humanité, révélation qui demeurerait en vigueur jusqu'à la fin des temps. La rencontre de Muhammad avec l'ange Gabriel, le même qui était allé voir Marie, la mère de Jésus, était un événement d'une importance si capitale qu'elle allait bouleverser la vie de tous les hommes sur terre sans exception, parce que de cette rencontre, telle une eau vive, jaillirait le paradis promis aux foules qui se soumettraient à la volonté de Dieu.

Le regard effaré, Muhammad écouta Waraqa sans oser l'interrompre. Pourtant, mille questions ne demandaient qu'à sortir de sa bouche, dont une qui lui brûlait particulièrement les lèvres.

Suis-je réellement l'élu de Dieu ?

C'était comme si la foudre s'était abattue sur lui.

Ô seigneur ! Pourquoi moi ?

Il ne se sentait pas capable d'endosser ce statut tellement inattendu. Et surtout, il ne voulait pas revivre l'atroce douleur émanant de sa confrontation avec l'ange Gabriel.

Plus jamais.

Brusquement, ne voulant plus rien savoir, Muhammad prit congé de Waraqa et repartit en toute hâte. Il se calfeutra dans sa maison et congédia les servantes. Pendant quatre jours, avec Khadija à ses côtés, il vécut comme un reclus, sursautant au plus petit bruit de la rue, défaillant au moindre frémissement du vent.

Au cinquième jour, l'oncle Talib et Waraqa furent introduits dans sa demeure par son épouse. Le trio resta à l'écart, comme impuissant face au mutisme de Muhammad.

Dans la grande salle où ils se trouvaient, de lourds rideaux de tissu sombre obstruaient les ouvertures, plongeant la pièce et ses occupants dans une presque totale obscurité. Muhammad se tenait assis dans un coin de la pièce, là où Khadija lui avait installé de confortables coussins. Ses traits étaient tirés par l'insomnie, déformés par la crainte, l'esprit vagabondant loin d'un présent qu'il refusait obstinément.

Ce fut alors qu'un tintement se fit entendre, et que les lourds rideaux furent violemment secoués par une bourrasque qui semblait venir de l'extérieur. Tout à coup, une intense lumière envahit la pièce.

Et tout redevint calme.

Les trois compagnons, apeurés, s'étaient regroupés dans l'angle de la pièce où se trouvait Muhammad et celui-ci, comme soulevé par une force surhumaine, se dressa sur ses pieds. Devant eux, ils virent une entité prendre forme au milieu de la pièce. C'était elle le foyer rayonnant de lumière : un ovale vertical se transformant lentement en une forme humaine immobile.

Waraqa fut le premier à rompre le silence.

– Je le vois, je le vois…

L'aveugle pointa son doigt en direction de l'être entièrement nu qui se tenait à cinq mètres d'eux.

– Je vois un tout jeune garçon aux longs cheveux d'or…

Tous étaient abasourdis devant la vision de cet enfant surgi de la lumière.

– C'est l'ange Gabriel, s'écria Waraqa. Oh, mon Dieu !

Immédiatement, il se mit respectueusement à genoux. Talib et Khadija l'imitèrent.

Muhammad, lui, était incapable du moindre geste. Les pupilles dilatées par la peur, il était paralysé d'effroi.

L'ange s'approcha de deux pas et, un sourire espiègle sur les lèvres, prit la parole d'une voix enfantine :

– Ahmad, tu es l'Élu de Dieu ! Son Messager auprès des hommes… Ne crains rien, tu n'es pas possédé par un démon…

Gabriel laissa échapper un petit rire cristallin.

– Je viendrai vers toi aussi souvent qu'il le faudra, gloussa-t-il. Je te lirai la Mère du Livre qui repose sur une table gardée au ciel de Dieu.

Pendant quelques brèves secondes, la créature divine incarnée en enfant s'inclina poliment. Puis, elle se redressa et s'immobilisa dans la même posture majestueuse qu'elle avait à son arrivée. Alors, par un tintement céleste, la forme lumineuse s'évanouit dans le néant.

Enthousiasmé d'avoir retrouvé la vue pendant un bref instant, Waraqa s'exclama :

– Je n'en reviens pas, j'ai vu l'ange Gabriel ! Maintenant, je peux mourir l'âme sereine. Parce que je sais que Dieu est Dieu, et que Muhammad est son Messager !

Sept jours plus tard, aux consonances prophétiques, les paroles de Waraqa résonnèrent en Muhammad : Khadija ferma définitivement les paupières du vieil homme, le choc de la rencontre avec l'ange Gabriel avait eu raison du cœur de l'aveugle. Khadija insista auprès de son époux pour qu'ils ne révèlent jamais à quiconque cet épisode de leur existence avec l'ange de la révélation, de peur que les habitants de la cité ne voient en Gabriel qu'un malfaisant ange de la mort, à cause du décès de Waraqa.

Muhammad en fit la promesse et scella à jamais ses lèvres sur cette histoire.

Et puis, à qui donc pouvait-il raconter tout cela ? Personne ne l'aurait cru, on l'aurait accusé de n'être qu'un menteur avec beaucoup d'imagination.

Pourtant, tout est vrai, Dieu m'en est témoin…

Et avec l'accusation de mensonge viendrait le déshonneur.

Muhammad ne voulait pas être la risée de ses voisins, de ses amis ou de son clan, et la seule solution honorable qu'il s'offrait à lui était de fuir cette vie, d'échapper à cette aube de honte et d'humiliation qui se dessinait à l'horizon.

Alors, par trois fois, à l'insu de tous, il gravit la montagne pour se jeter dans le vide. Mais par trois fois, Gabriel lui apparut pour l'empêcher de commettre l'irréparable.

« Ô, Muhammad, tu es vraiment l'Envoyé de Dieu »

À chaque fois, ces mots suffirent à calmer son cœur et apaiser son âme.

De retour chez lui après sa dernière tentative de suicide, en fin de soirée, Khadija s'inquiéta face au visage sombre de son homme. Elle lui demanda ouvertement ce qu'il était parti faire à la montagne. Comme un enfant pris en faute, Muhammad lui avoua ses desseins de mort et les apparitions de l'ange de la révélation venu pour l'en dissuader.

Pour toute remontrance, son épouse l'embrassa sur le front.

– La nuit porte conseille, lui dit-elle. Repose-toi bien…

Elle partit se coucher dans sa chambre.

Muhammad fit de même, il se déchaussa et s'allongea sur une paillasse à même le sol, dans la cour à ciel ouvert de sa demeure, blotti sous une vieille couverture.

Exténué, physiquement et mentalement, il trouva rapidement le sommeil sous le regard paisible des étoiles.

Et Gabriel prit possession de son corps.

Cette sensation ne fut pas douloureuse. Au contraire, Muhammad sentit une grande plénitude en lui. Lentement, il se sentit se détacher de cette force divine qui clouait toute chose à terre. Avec surprise, il constata qu'il n'était plus lui-même : il était incarné en Gabriel.

« Je prendrai possession de ton corps pour parler aux hommes de leur vivant, mais avant cela, Dieu te donne possession de mon corps pour découvrir où séjournent les hommes lorsqu'ils sont morts. »

La voix de l'ange de la révélation parut résonner en Muhammad. Cependant, celui-ci réalisa que ce n'était pas la voix de Gabriel qu'il percevait, mais son esprit : Muhammad voyait par ses yeux, entendait par ses oreilles et avait accès à toutes ses pensées.

Émerveillé, Muhammad flottait dans le corps de l'ange, au-dessus de son propre corps endormi sur la paillasse.

Alors, tournant son nouveau visage aux longs cheveux d'or vers le ciel étoilé, Muhammad s'envola vers les jardins des délices.

Le paradis de Dieu.

S'élevant de plus en plus haut, il traversa un épais nuage gris et, de l'obscurité de la nuit, il bascula dans une lumineuse clarté. Tel un oiseau aux ailes déployées, il survola un paysage magique. Sous lui, à perte de vue, ce n'étaient que vergers, vignes et jardins luxuriants. Parmi des rivières d'une eau claire parsemée de rubis et de diamants, des ruisseaux de vins, de miel pur ou de lait au goût inaltérable coulaient à flot. Accompagnée de chants, une musique céleste émanait de la douceur de l'air et berçait le cœur de ces lieux prodigieux.

Près d'une source limpide, l'ange descendit vers un jardin, bordé d'arbres majestueux aux divers fruits succulents et qui étendaient leur ombrage tout autour d'eux. Des éclats de rire et de joie retentissaient : se faisant face, ils émanaient d'hommes vêtus d'habits de satin vert et de soie, ornés de bracelets d'argent. Dans une totale béatitude, ils étaient allongés sur des lits ornés de pierreries, assis sur des sièges d'or ou accoudés sur des tapis aux revers de brocart et aux coussins couleur émeraude.

Circulant nus entre les lits bien alignés ou les sièges, des enfants doués d'une jeunesse éternelle servaient une multitude de mets différents, dans des récipients d'argent et des coupes cristallines : des fruits, de la viande exquise et de la chair d'oiseaux les plus rares. Dans des vases tenus par les anses, ces jeunes éphèbes offraient également d'inépuisables vins savoureux qui ne

provoquaient ni ivresse, ni somnolence parmi les buveurs qui gardaient toute leur raison.

Pourquoi ont-ils besoin de manger ou de boire s'ils sont morts ?

La conscience de Gabriel ne répondit pas immédiatement à la question de Muhammad. Comme si elle interrogeait Dieu en personne, elle finit par répondre que, en se nourrissant de ces denrées de jouvence, les croyants ressuscités préservaient leur immortalité.

« Les hommes demeurent ici éternellement jeunes, comme les vierges créées spécialement pour eux par Dieu. »

Du regard, Gabriel désigna ces femmes au teint éclatant, aux grands yeux noirs et modestes qui se tenaient docilement aux côtés des hommes festifs. Entièrement nues, indemnes de toutes imperfections, elles étaient d'une beauté irrésistible.

Allongés face à face, après avoir bu une boisson mêlée de gingembre, deux hommes se levèrent de leurs lits. L'un prit un jeune garçon par la main, et l'autre une vierge aux allures d'adolescente.

Invisible aux yeux de tous, volant au-dessus d'eux, Gabriel accompagna le quatuor qui se dirigea vers de grands pavillons en toile recouverts de perles blanches. Les deux couples se séparèrent, et Gabriel pénétra dans la tente à la suite de l'homme et de la vierge. À l'intérieur, celle-ci alla rejoindre d'autres créatures de rêves, couchées entièrement nues, attendant dans des positions lascives sans équivoque, exhibant leurs seins arrondis et leurs intimités sucrées à la virginité conservée. L'homme, qui semblait être âgé d'une vingtaine d'années, se déshabilla rapidement et sa longue chevelure noire retomba en cascade sur une puissante musculature. D'une vigueur perpétuelle et démesurée, il se mit à honorer ces femmes soumises à ses désirs les plus inavouables.

Dans ces plaisirs sans fin, dans ces orgasmes qui semblaient être l'exclusivité des mâles, Muhammad se demanda où se trouvaient les mères, les épouses ou les filles mortes sur la terre, car les vierges créées spécialement pour le paradis n'étaient visiblement pas les femmes décédées dans son bas-monde. Par les yeux de Gabriel, Muhammad dévisagea l'homme à la longue chevelure noire, et il eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Il fit un

effort de concentration et, avec stupeur, il réalisa qu'il connaissait parfaitement cet inconnu.

Waraqa !

En effet, le jeune homme à la puissante musculature n'était nul autre que l'aveugle mort dans les bras de Khadija. Sans sa longue barbe blanche et avec ses vingt ans retrouvés, Muhammad avait eu du mal à identifier le vieillard.

Gabriel confirma.

« Il s'agit bien de Waraqa, mort depuis peu. Maintenant, Muhammad, tu vas découvrir où demeurent les hommes qui se donnent volontairement la mort. »

Flottant dans l'air, l'ange de la révélation traversa le voile de la tente. Il se retrouva dans un espace entièrement gris et nuageux, où se dressait une porte rougeoyante. De celle-ci, lorsqu'elle s'ouvrit en libérant des cris, se propagea une fumée noire qui plongea les nouveaux lieux dans l'obscurité. Gabriel franchit ce rideau suffocant et pénétra dans l'antre de l'horreur.

L'enfer.

Fouettés par des vents pestilentiels et de fournaises, de tous âges, des centaines d'hommes et de femmes nus subissaient les pires tourments, entravés par des chaînes ou des carcans. Dans un cycle ininterrompu, purulentes de plaies, les peaux étaient écorchées, les corps éventrés et les crânes fracassés par des masses de fer. Sous les hurlements des gorges enchaînées, les bouches étaient forcées de boire une eau bouillante qui déchirait les entrailles des malheureux.

Les cris retentissaient et des voix terrifiées demandaient à Malik, le gardien de l'enfer, de supplier Dieu de les achever.

Mais rien ne pouvait arrêter toutes ces atrocités, les corps immortels se régénéraient en permanence et les tortures recommençaient inlassablement.

Attachés dans le vide, un groupe d'hommes et de femmes étaient en proie à des flammes vives qui leur rôtissaient la chair. Et celle-ci, une fois carbonisée dans des souffrances abominables, était remplacée par une autre peau humaine, pour que le châtiment des prisonniers ne cesse jamais.

En train de s'y consumer, le cou tendu en direction de Gabriel, un vieillard appela au secours. Pour toute aide, il eut en retour un jet liquide de métal fondu qui le défigura.

L'ange de la révélation flottait à quelques mètres au-dessus du sol qui n'était, jusqu'à l'horizon, qu'un immense brasier de charbon ardent, balayé par de colériques feux éternels. L'intensité de la chaleur commença à rôtir la plante des pieds de Gabriel, et une sensation de mal terrible se diffusa dans son esprit.

Muhammad ressentit cette brûlure dans ses propres pieds. De manière instantanée, il reprit possession de son corps terrestre encore endormi sur la paillasse. Il se réveilla en hurlant : ses pieds nus se consumaient de mille flammes invisibles. D'un bond, il se leva et plongea tout habillé dans le petit bassin central de la cour. Après des minutes interminables, l'eau parvint à tempérer quelque peu la douleur de sa peau brûlée. Assis, du bout des doigts, Muhammad toucha délicatement les cloques qui étaient apparues sous ses voûtes plantaires.

– L'enfer existe vraiment, murmura-t-il d'un air abasourdi. L'enfer existe…

Levant ses yeux sombres vers le ciel étoilé, Muhammad pria pour ne plus jamais y retourner.

3
Aller simple pour l'enfer

L'enfer existe !

Ce fut la première pensée que l'esprit embrumé de Tom fit parvenir à sa conscience naissante.

Son visage était en train de brûler, ses poumons se consumaient de l'intérieur comme par la présence de souffre, et dans sa gorge coulait une sorte de lave incandescente.

Tom tenta d'ouvrir les paupières sur les ténèbres qui l'entouraient, mais il les referma aussitôt : ses yeux venaient de cuire dans leurs orbites.

Il poussa un grognement de douleur.

Malgré la peur qui le submergeait, il essaya de comprendre ce qui lui arrivait. Son cerveau, bien qu'amoindri, lui restitua une position : il était allongé sur le ventre, contre une surface hérissée de lames de rasoir tranchantes qui torturaient sa chair, le lacérant à la moindre respiration, au moindre mouvement.

Mais il ne pouvait pas rester sans bouger, le brasier infernal s'étendait tout autour de lui. Se faisant violence, il déploya les bras devant lui, leur faisant décrire un grand demi-cercle. Ce qui généra une nouvelle douleur : il sentit le tranchant des lames entailler les paumes de ses mains.

Dans le geste incontrôlé qui s'en suivit, sa main droite butta sur un tube métallique qu'elle propulsa au loin.

L'objet glissa sur le sol et tomba dans le vide avec un bruit caractéristique.

Plouf...

Poussant un rugissement de bête blessée, Tom se mit à quatre pattes et, à l'aveugle, avança rapidement vers le liquide salvateur, espérant y éteindre l'incendie qui ravageait tout son être. Il n'avait pas parcouru deux mètres que le sol se déroba sous ses mains et il culbuta, tête première, dans l'inconnu.

Son corps s'enfonça dans un univers liquide, jusqu'à ce qu'il sente une résistance sous ses pieds. Prenant appui sur ce qui semblait être le fond, Tom propulsa ses jambes de toutes ses forces pour remonter à la surface. Il y parvint, aspirant l'air qui carbonisa encore un peu plus ses entrailles.

Cette eau n'éteignait pas l'incendie qui était en lui. Bien au contraire, c'était comme si elle en ravivait la flamme.

Était-il tombé au cœur d'un volcan en fusion ? Pourtant, le liquide dans lequel il était plongé était plutôt froid. Alors pourquoi brûlait-il toujours ?

Se frottant rapidement les paupières du revers de ses mains meurtries, Tom s'obligea à ouvrir les yeux.

Et ce qu'il distingua de sa vision troublée lui fit pousser un juron.

– *Scheiße...*

Tom n'était nullement en enfer, pas plus qu'il n'était mort.

Il était bien vivant, et il était en train de barboter lamentablement dans sa piscine, sous le regard moqueur d'une lune lumineuse.

Malgré la douleur occasionnée par chacun de ses gestes, il nagea vers l'échelle et sortit du bassin à l'eau sombre. Ruisselant, la vision floue, il vit néanmoins la chaise brisée sur laquelle il se trouvait quelques minutes plus tôt. Sur cette partie de la terrasse, le doux éclairage automatique fixé sur les murs extérieurs de la demeure exposait un cliché sinistre : sur plusieurs mètres, dans un tourbillon macabre, des traînées de sang se mêlaient à des tessons de verres aux mille éclats verts. Tom réalisa qu'en se tirant la balle dans la tête, son corps était tombé sur la bouteille de bière et lui avait occasionné de sérieuses coupures.

Cependant, comment se faisait-il qu'il était toujours en vie ?

– *Scheiße*, pesta-t-il.

Tom venait de comprendre la raison pour laquelle la cartouche n'avait pas fait son office, découlant sur la nature des invisibles flammes qui le dévoraient.

Larmoyant, le visage cramoisi, il courut dans sa maison et se précipita dans la salle de bain. Au-dessus de lavabo, entre deux vomissements, il fouilla dans l'armoire à pharmacie, renversant les produits de santé au sol avant de trouver le précieux sésame : du sérum physiologique en spray.

Il s'aspergea le visage, en particulier les yeux pour annuler les effets du gaz CS qui le rongeait. Car c'était bien une cartouche lacrymogène qui était en cause : entre celle-ci et une autre létale, la différence était minime, et elles possédaient le même étui métallique. D'où la confusion de Tom, ayant par erreur mis la main dans la mauvaise boite.

L'arme contre sa tempe, la déflagration aurait pourtant dû être mortelle. Néanmoins, ces cartouches lacrymogènes étaient très anciennes et la poudre à l'intérieur avait dû perdre de sa puissance.

Chance ou malchance ? Un étrange sentiment d'échec venait s'ajouter à la douleur physique.

Il s'assit à même le sol, attendant tant bien que mal que le produit réduise au silence la hurlante douleur.

Au bout d'un temps qui lui parut infini, il finit par se relever. Un examen des plaies et des contusions s'imposait. Il se déshabilla avec précaution et, une fois entièrement nu, il scruta son ventre et son torse : quelques coupures, certes, mais rien de grave. Il enfila le peignoir bleu accroché derrière la porte.

Alors, sur le miroir de l'armoire à pharmacie, il découvrit le visage du monstre à la barbe ensanglantée qui lui faisait face. Du côté où le révolver avait craché la mort escomptée, un cratère noirâtre s'étendait. À l'opposé, au niveau de la tempe, un gros morceau de verre était encore présent, encastré dans sa chair dont le sang avait fini par coagulé après avoir longtemps coulé. D'un coup sec, sans aucune précaution, Tom arracha le verre et le sang se remit à ruisseler sur sa peau.

La plaie nécessitait au moins trois ou quatre points de suture mais, après l'avoir essuyée avec une serviette, Tom la referma simplement avec un long morceau de scotch médical.

Son corps était entièrement endolori. La douleur qu'il ressentait était insignifiante, comparée à la terrible fin qu'avait dû endurer Camille à cause de lui. Elle était morte noyée dans un océan glacé, elle s'était vue mourir lentement, dans la terreur de la vague fatale emportant avec elle son dernier espoir.

Tom, lui, aurait la chance de ne rien sentir.

Ce n'était pas parce qu'il avait loupé son rendez-vous avec la mort qu'il avait renoncé à mourir. Il sortit de la salle de bain et retourna sur la terrasse. Des yeux, il chercha son révolver. Il eut beau scruter chaque centimètre carré du sol carrelé, il ne le trouva pas.

Tom réalisa alors que l'objet métallique qu'il avait fait glisser dans la piscine à son « infernal » réveil était justement son révolver.

Les pieds nus, évitant les morceaux de verres sur le sol, il s'avança au bord du bassin et y plongea son regard. Le fond était sombre. Tom distingua sous le reflet de la lune un premier objet rectangulaire : son téléphone portable. Puis, un peu plus loin sous les eaux, il vit l'arme noire, juste à côté d'un second objet rectangulaire blanc.

Le Coran.

Tom avait cru, qu'avant de mourir, il aurait vu sa vie défiler devant lui. En fait, c'était l'existence d'un autre qui avait défilé.

Celle de Mahomet.

Celui-ci, comme semblait le croire son ami Patrick, était peut-être le pantin imaginaire d'un prédicateur d'un autre temps, mais le Coran qui gisait au fond de cette piscine, lui, en revanche, était bel et bien réel.

Dans le silence de la nuit, Tom le contempla.

Les musulmans disaient à son sujet qu'il était impossible d'en comprendre le sens profond car il était codé. Le prétendu « Prophète » avait affirmé que le Coran contenait des versets explicites, et d'autres ayant un sens caché que seul Dieu connaissait. Néanmoins, Dieu n'avait nullement été le seul à en connaître la véritable teneur : il y avait eu une multitude d'initiés.

Le Coran était effectivement codé, cependant ce n'était pas d'un codage divin comme semblaient le croire les exclus du savoir. Le

livre sacré des musulmans possédait un codage à double sens tout à fait terre à terre, qui apparaissait d'une simplicité affligeante quand on en était initié, et il ne fallait aucunement y chercher des interprétations transcendantes.

C'était d'une telle évidence, si visible, écrite noir sur blanc à la huitième sourate, cette sourate que connaissaient pourtant par cœur les aveugles cœurs dévots, et dont le titre aurait dû éveiller en eux la suspicion.

N'y avait-il pire aveugle que ceux qui ne voulaient pas voir ?

Parce que les musulmans n'avaient pas la force de renoncer à Dieu, ils ne parvenaient pas à comprendre toute l'affaire pour ce qu'elle était vraiment, ils continuaient à croire à un codage surnaturel, convaincus que le Coran contenait les paroles du Tout Puissant.

Ils se trompaient lourdement.

Car le Coran n'était nullement le livre d'Allah.

En vérité, le Coran était le livre secret d'une mafia.

Et si certains versets possédaient un sens caché, c'était pour une raison bien pragmatique : il servait à dissimuler aux croyants crédules le fait que le Meurtrier de Médine ait été le cerveau d'une entreprise criminelle mafieuse.

Lorsque Mahomet avait fui à Médine, il avait mis en place un système de communication, simple et élaboré à la fois, pour donner à ses mercenaires Ansars des ordres publics en toute discrétion. Les organisations criminelles utilisaient souvent un langage codé qui dissimulaient les mauvaises actions aux non-initiés : comme l'argot des voyous incompréhensible par les « pigeons », et qui ne se comprenait qu'à condition d'être « affranchi ». De même, Mahomet avait utilisé des périphrases pour désigner ses opérations criminelles à ses hommes de main « affranchis » tout en les escamotant de l'esprit des dévots « pigeons ». Ces volatiles consciences avaient à leur insu œuvré pour une secte mafieuse, complices involontaires, acteurs passifs, paralysés par déni de réalité, otages et finalement véritables victimes du tyran.

À l'époque de Mahomet, il y avait eu deux types de musulmans : d'un côté les naïfs qui avaient prié sincèrement un dieu imaginaire et, de l'autre côté, les bandits initiés qui avaient

exploité sciemment le filon religieux pour le sexe, le pouvoir et l'argent. Caché derrière une métaphysique faite d'affabulations naïves, le Coran n'était autre qu'un manuel élaboré de banditisme, un *vade-mecum* mafieux encore actif de nos jours qui exposait la manière de faire passer des actes de criminalité pour des actes de piété. Le surnaturel n'y était qu'un prétexte, tandis que l'extorsion et l'organisation d'une entreprise mafieuse se trouvaient au cœur de sa rédaction.

Faisant un effort de concentration, Tom ferma les yeux.

Les versets s'illuminaient sous leur véritable jour quand on comprenait que Mahomet s'y désignait lui-même par différentes épithètes narcissiques : il était Allah le Tout Puissant, l'Omniscient qu'on devait craindre, le Suffisant en tout à qui tout revenait, le Vivant ayant pouvoir sur toute chose, le Tout Voyant qui observait les actions des bandits à sa solde, le Seigneur auquel appartenait tout ce qui était aux cieux et sur terre...

C'était la ruse habituelle des voleurs qui consistait à affirmer que les richesses qu'ils convoitaient leur appartenaient de droit et, par déni du droit de propriété, qu'ils ne faisaient que récupérer leurs biens.

Les mots à double sens pour les gangsters étaient à profusion dans le Coran comme le « mal » qui désignait le fait de rire des prétentions, d'objecter ou de s'opposer au faux prophète, comme le « bien » qui signifiait combattre, se soumettre ou reverser sa part au chef de la pègre de Médine qui exigeait un cinquième des rapines. Dans la morale psychopathe de Mahomet, le bien était ce qui nourrissait son égo, son prestige et ses coffres, tandis que le mal était ce qui entraînait le sevrage de son narcissisme par les critiques, la dénonciation de son imposture ou de ses crimes. Les croyants, les gagnants, ceux qui profiteraient et goûteraient aux fruits étaient ceux de son organisation, et les transgresseurs, les pervers ou ceux du feu désignaient les victimes de la mafia religieuse.

Pour les brigands, dans la bouche du parrain, le cryptogramme « faire le bien » était aussi une injonction à se procurer des armes et des montures, mots que les vertueux comprenaient naïvement au sens chrétien du terme.

Les versets au sens caché étaient aussi innombrables que les grains de sable du désert sur lequel le Pablo Escobar d'Arabie avait bâti son maléfique empire criminel islamique.

Le mot « islam » se traduisait par « soumission », les musulmans étaient ceux qui étaient en sécurité vis-à-vis des exactions de la secte parce qu'ils s'étaient soumis à Allah, ou plus exactement à Mahomet et à ses sanguinaires auxiliaires Ansars. Ces derniers « imposaient ce qui était juste » : ils attaquaient à main armée les caravanes mecquoises, ils tuaient ou rançonnaient les prisonniers, et ils rackettaient les villages alentour. Et s'ils étaient découverts dans leurs crimes, le parrain de la pègre inventait des sourates pour les justifier aux yeux des « pigeons » horrifiés.

C'était pour cette raison que la huitième sourate du Coran avouait sans se cacher un titre si criminel et exposait au grand jour l'intrinsèque nature mafieuse de la secte du désert.

Cette sourate s'intitulait « le butin ».

Outre les centaines de versets se consacrant à la guerre qu'on trouvait dans le Coran, cette sourate enseignait qu'il était légitime de voler, violer ou s'approprier en tuant au nom d'Allah. C'était l'abécédaire des criminels qui ordonnait d'exterminer les non-musulmans en leur coupant la tête, affirmant que ce n'était pas les musulmans qui tuaient mais Dieu par leur entremise : un divin dédouanement intellectuel ou comment la folie d'un seul devenait l'irresponsabilité collective de tous.

Peu au fait du danger véritable que représentait le guide du brigand, le manuel de mort qu'était le Coran, les gens pensaient que les fous d'Allah qu'ils voyaient à la télévision interprétaient les paroles du boucher de Médine pour perpétuer à leurs comptes les pires viols, tueries ou massacres de masse.

C'était faux.

Ils ne les interprétaient nullement : ils les appliquaient simplement.

Tom rouvrit les yeux.

Mahomet n'était pas un messager de Dieu. Il n'était qu'un parrain d'une petite mafia locale qui avait pris de l'essor par la force des armes. Et ce fait historique indéniable aurait dû être

mentionné dans les encyclopédies modernes, au lieu des mensonges imprimés en dépit de l'Histoire, en dépit du bon sens et en dépit de ce qui était pourtant relaté dans le Coran.

Sur le ton de l'humour noir et provocateur, Tom avait mis en ligne sur une encyclopédie communautaire l'histoire du parrain de Médine et de sa mafia religieuse, distillant des véracités assassines pour l'assassin d'Arabie. Elle avait été bien vite écartée des réseaux par d'obscurs censeurs.

Tom avait commencé par relater que c'était presque une guerre des gangs pour le contrôle du territoire lucratif de La Mecque qui avait contraint Mahomet à s'exiler à Médine. Heureusement pour lui, il avait conclu des alliances avec différents clans mafieux régionaux. Nouveau parrain de la pègre locale, Mahomet s'était alors lancé dans les raids contre les caravanes mecquoises. Ses premiers succès avaient amené à lui les désœuvrés de la région en quête de butins et de femmes, grossissant les rangs des bandits.

Néanmoins, il avait fallu discipliner ces truands abêtis. Mahomet avait établi des lois sur le partage des rapines et des captives qui devenaient légitime de violer. Seuls les vols au sein de la bande étaient sévèrement punis. De même, il était interdit de prendre les femmes des autres membres de la congrégation mafieuse.

En revanche, hors du groupe, tout était permis : les brigands avaient carte blanche.

Flattant leur égo de brutes décervelées, Mahomet avait permis à ses hommes de battre leurs femmes, et ces dernières ne pouvaient leur refuser les rapports sexuels. Il les avait fait voiler pour une raison personnelle inavouable et pour réduire dans le groupe les convoitises. Autorisant la polygamie, Mahomet avait de son côté pratiqué la pédophilie avec Aïcha âgée seulement de neuf ans, faisant des émules, puisque le Prophète était réputé être un beau modèle à suivre sans hésiter.

En accroissant le nombre de ses adeptes, le cartel de Médine était devenu une puissance locale, qui établissait des alliances avec ceux qu'il ne pouvait pas encore vaincre et attaquait ceux qui étaient plus faibles en les accusant de trahison. Le vocabulaire des versets émis à cette époque était typique : on parlait d'alliances, de fausses alliances, de trahisons, de complots, de rançons, de tributs,

de protections. À chaque fois, il était question d'Allah, mais on ne comprenait parfaitement le texte qu'en remplaçant le nom d'Allah par celui de Mahomet.

Lorsque les persécutions des populations avaient fini par apporter la ruine à cette économie de prédation, Mahomet décida d'accorder un statut d'infériorité sans engagement de durée contre argent comptant, imposant aux non-musulmans un racket digne des mafias actuelles. Pour les rabaisser, on obligeait les victimes terrorisées à se tenir debout, courbées devant le percepteur armé qui était lui assis et, lorsqu'ils payaient le tribut, on les frappait derrière la nuque pour les humilier un peu plus.

On avait donné à ces innocents le nom de *dhimmi*. Ce mot tirait son origine dans l'attaque qu'avait perpétuée Mahomet contre l'oasis de Khaybar en l'an 628. Après avoir confisqué leurs terres et avoir torturé un des chefs juifs pour savoir où se trouvaient les trésors de la tribu, le tyran avait permis aux habitants martyrisés de continuer à cultiver son oasis à la condition de lui donner la moitié de leurs récoltes. Cette servitude inhumaine fut baptisée *dhimma*, et les souffre-douleur prirent l'appellation de *dhimmi*, terme devenant générique pour désigner tous les non-musulmans en terre d'islam qui devaient s'acquitter, de nos jours encore, d'un impôt racket en échange de leur « protection ».

Dans son rôle du parrain de la pègre, Mahomet avait aussi surtout commandité l'assassinat des gens qui le gênaient, ce qu'on appelait « contrat » en langage mafieux. Par la suite, la secte des Hashshashin s'en était fait une spécialité, et la fatwa de mort en était l'expression moderne. De la même manière que dans la mafia on ne quittait pas l'organisation sans se faire « descendre », éliminant ceux qui en savaient trop, les apostats qui renonçaient à l'islam étaient considérés comme des traîtres et devaient être tués.

Tel était le système véreux que l'humanité avait hérité du mafioso du désert.

Et ce n'était pas tout.

Comme les organisations mafieuses possédaient leur propre système de charité, l'organisation de Mahomet avait mis en place un impôt-charité, le *zakat*, pilier de l'islam, qui finançait non seulement la solidarité entre les membres, mais aussi les frais occasionnés par les actions violentes.

Comme les organisations mafieuses présentaient une façade commerciale « honnête » à la société qu'elles parasitaient, l'organisation de Mahomet présentait une façade acceptable au monde sous la forme d'une religion, qu'une propagande dûment prescrite présentait comme tolérante et pacifique.

Comme les organisations mafieuses avaient leurs succursales dans les prisons qui organisaient et disciplinaient les rapports entre les détenus, l'organisation de Mahomet était très active parmi les prisonniers pour y puiser de nouvelles recrues fanatiques ayant la haine des autres...

Tom soupira.

Le but de toute organisation criminelle était naturellement de conquérir et d'exploiter le plus de territoire possible, il en était de même avec celle que Mahomet avait mise en place : il avait fourni aux siens un instrument pour la conquête de l'Arabie sous un système totalitaire, de nature mafieuse et d'apparence religieuse. Il avait permis la conquête ultérieure d'un empire, mais au prix terrible d'avoir anéanti des nobles civilisations, victimes du djihad. Telle une tempête du désert, cette « guerre sainte » avait balayé les arts, la science, l'éducation, le progrès et le bien être des populations conquises.

Aujourd'hui, le monde musulman était le plus pauvre, le plus violent et le plus arriéré de la planète, parce qu'on ne pouvait construire une civilisation sur le modèle de la Mafia.

L'islam s'était construit sur le crime, la violence, la peur et l'oppression. Son projet politique, à l'idéologie morbide, était figé, criminel et obsolète.

Et lorsque quelque chose n'allait pas, d'une robe trop courte à un tremblement de terre, les croyants étaient persuadés qu'Allah demandait davantage d'islam, ils étaient convaincus qu'un monde cent pour cent musulman ferait naître une félicité planétaire sous la clémence du Miséricordieux.

La paix régnerait-elle enfin si l'islam s'imposait au monde entier ?

Non, loin de là.

On verrait naître ce qu'avait toujours engendré l'islam : l'obscurantisme, l'écroulement des économies, la famine, la terreur

et surtout d'incessantes guerres sectaires aussi atroces et barbares que celles que se livraient les sunnites et les chiites.

Qui avait envie de faire partie d'une mafia mondiale s'entredéchirant dans des guerres de gangs ?

Pas Tom en tout cas.

Il ne voulait plus vivre dans ce monde contaminé par le virus Dieu. Il était temps de laisser gérer cette folie aux autres, de laisser aux générations futures cet héritage idéologique qui constituait le péril le plus sérieux que l'humanité n'ait jamais connu.

Tom dénoua la ceinture de son peignoir de bain et se déshabilla. Le vêtement glissa sur le sol carrelé et, entièrement nu, Tom plongea la tête la première dans la piscine. D'une main, il attrapa l'arme reposant à côté du Coran, puis il remonta à la surface.

Ruisselant, il sortit du bassin et pénétra dans sa maison. Derrière chacun de ses pas, ses pieds nus laissaient des traces d'eau sur le parquet flottant du long corridor qu'éclairaient les spots muraux. Au bout de cet interminable couloir, sa chambre serait sa dernière demeure terrestre : il n'allait pas cette fois jouer à la roulette russe, il mettrait six cartouches dans le barillet et en finirait définitivement.

Dans moins d'une minute, tout serait terminé.

Le révolver au bout de son bras ballant, Tom avançait d'une démarche calme et déterminé : l'adrénaline produite par son organisme, lorsqu'il s'était réveillé en « enfer », avait amoindri les effets de l'alcool dans son sang, et il sentait en lui une sérénité grisante.

Il n'était plus qu'à quelques pas du seuil de sa chambre lorsqu'il s'immobilisa brusquement, comme foudroyé par un éclair.

Sur sa gauche, à un mètre à peine de lui, le craquement d'une marche d'escalier venait de déchirer le silence de la nuit. L'attention de Tom se focalisa instantanément sur l'encadrement sombre qui descendait au garage.

Tous ses sens furent aux aguets, comme décuplés. Le moindre son lui parvint avec une intensité insensée : il eut l'impression que chaque goutte d'eau qui dégoulinait de son corps nu tombait sur les lattes en bois avec autant de fureur qu'une boule de billard. Ses

yeux étaient devenus deux puissants phares balayant la moindre parcelle d'obscurité.

Alors, comme au ralenti, il vit apparaître le bout d'un canon de fusil d'assaut.

Instinctivement, Tom se jeta sur le porteur de l'arme.

En se saisissant à pleines mains du fusil, Tom lâcha son propre révolver qui dégringola l'escalier en colimaçon. Tom tira de toutes ses forces, tentant d'arracher la machine de mort du colossal spectre noir : elle cracha deux hurlantes balles de feu qui s'évaporèrent dans le plafond.

Tom réalisa qu'il était impossible de soustraire l'arme du titan surgi des abysses, car elle était solidement sanglée à son corps. Alors, profitant de l'avantage d'être en hauteur par rapport à l'assaillant, Tom lui porta un terrible coup de genoux dans la mâchoire et, simultanément, lâcha sa prise pour ne pas être emporté dans la chute.

Dans un fracas de bois, de métal et de chair, l'homme dévala les marches en poussant un bref cri rauque.

Une voix se fit entendre au fond de la cage d'escalier.

– La *target* nous a décelés. Elle est au niveau de sa chambre…

Pendant une fraction de seconde, telle une statue de pierre, Tom sembla figé.

La voix venait de s'exprimer distinctement en langue arabe.

Le cerveau de Tom se mit à fonctionner à la vitesse de la lumière : il lui fallait une arme. Son unique révolver hors d'atteinte, il fallait se rabattre sur une arme blanche.

Traversant le corridor, Tom se précipita dans la cuisine et, à côté de la table de cuisson, dans la pénombre, il se saisit d'un grand couteau en céramique.

Tom se retourna vers la porte qu'il venait de franchir, le manche du couteau fermement positionné dans sa main. Mais au lieu de voir les tueurs arabes débarquer, il ne vit que le point rouge d'un laser qui se déplaça rapidement sur le mur blanc, de la droite vers la gauche, pour disparaître brusquement de son champ de vision.

Derrière lui, une matraque télescopique fracassa la porte vitrée donnant accès à la terrasse. Tels les fulgurants crocs d'un cobra,

deux ardillons harponnèrent le dos de Tom et crachèrent leur venin électrique.

Tom poussa un hurlement où se mêlaient la surprise et la douleur. Il tomba la tête en avant, et elle heurta le rebord du vaisselier. Sonné, à demi-conscient sur le planché, il eut l'impression qu'on était en train de s'acharner sur son dos à l'aide de battes de baseball. Les cinq secondes que dura la décharge du *taser* sembla durer une minute interminable.

Lorsque les diaboliques fils de cuivre reliant le pistolet électrique au corps martyrisé cessèrent leurs crépitements, Tom dressa péniblement la tête.

Tout dansait autour de lui.

Sur le seuil de la cuisine, il vit un homme vêtu d'une combinaison noire, cagoulé et porteur d'une petite caméra fixé au niveau de sa tempe. L'individu s'approcha à pas de loup, se pencha et prit le couteau en céramique que Tom avait lâché dans sa chute.

Dans un instinct de survie, Tom voulut se relever.

Mais une petite voix se fit en lui, brisant sa volonté, le berçant doucement de ses mots rassurants. Elle lui disait de ne plus se battre, de se laisser aller, que tout allait bien se passer, que tout allait bientôt finir. Elle lui disait qu'il était ridicule de vouloir lutter pour vivre alors que tout son être recherchait justement cette sublime mort : peu importait qui serait celui qui l'emporterait dans le paradisiaque océan de l'oubli.

Alors, sur cette image du couteau dans la main gantée du tueur, Tom ferma les yeux.

Et le néant se fit enfin.

*

* *

Les pas caractéristiques d'Ali résonnèrent dans la grande demeure qui baignait dans une semi-obscurité et, d'une allure boiteuse, le vieil homme gravit avec une surprenante agilité les escaliers en marbre précieux.

À l'étage, sa puissante main actionna la poignée d'une porte, puis l'interrupteur mural : un halogène sur pied embrasa sa silhouette montagneuse lorsqu'il pénétra dans sa salle de travail.

Vêtu d'une large tunique blanche, son visage était quasiment dissimulé par sa grande barbe grise, par une paire de lunettes aux verres teintés, ainsi qu'un foulard traditionnel rouge et noir qui couvrait ses longs cheveux ternes.

D'une démarche bancale, Ali alla s'assoir sur le confortable canapé d'angle et reposa ses jambes fatiguées par une journée de marche sur un petit guéridon en bois d'acajou. Son regard suspicieux balaya la pièce, comme à la recherche d'une hypothétique micro-caméra espionne installée pendant son absence. Mais tout semblait en ordre : sa table de bureau fonctionnelle et son ordinateur ultra puissant, son épais fauteuil en cuir noir ainsi que les deux autres réservés aux éventuels invités et, sur les murs couleur crème, les tableaux de maîtres. Rien n'avait bougé. Pas même d'un millimètre.

Ali sortit un smartphone de la poche intérieure de sa tunique. Son index fit défiler les fichiers à la recherche de la vidéo qu'il voulait visionner et, une fois celle-ci trouvée, il la diffusa sur l'écran géant de télévision encastré dans le mur qui lui faisait face.

De l'ombre à la lumière, des coups de feu aux cris, Ali regarda le film des évènements avec un certain détachement très professionnel. Néanmoins, imperceptiblement, son buste se pencha légèrement en avant lorsque, sur l'écran, apparut la lame brillante d'un couteau qui trancha cette gorge tendue, dans une gerbe de sang qui éclaboussa l'objectif de la caméra.

Le smartphone d'Ali émit une douce mélodie aux consonances orientales, et l'image sur la télévision se figea.

Sa main droite activa l'oreillette dissimulée sous ses cheveux.

– Je vous écoute, dit-il en arabe de sa voix grave.

Son correspondant parla longuement, lui faisant un rapport détaillé de la situation.

– Il est bien mort, vous confirmez ? s'enquit Ali en fronçant les sourcils. Vous savez ce qu'il vous reste à faire du corps. Nettoyez aussi la maison d'Anderson et que tout paraisse nickel de l'extérieur…

Ali ne voulait pas qu'un voisin signale la disparition soudaine de Thomas Anderson, ni que la police scientifique décèle dans sa demeure des impacts de balles ou des traces de sang, ni que les gros titres des journaux s'emparent de l'affaire.

– Recontactez-moi quand tout ça sera fini.

Ali raccrocha.

Pensif, son regard flou semblait comme hypnotisé par cet arrêt sur image sanguinolent qu'affichait l'écran de télévision, et mille questions se bousculaient dans sa tête.

Est-ce que la carte Thomas Anderson était la bonne carte à jouer ? À présent, Ali en doutait fortement. Cependant, n'était-il pas trop tard pour faire machine arrière ?

Songeur, Ali enleva sa chaussure gauche, ôta la cale en plastique de trois centimètres qui provoquait volontairement sa claudication et se rechaussa.

Il se leva et, de sa naturelle démarche prédatrice, se dirigea vers sa table de bureau. Il y déposa ses lunettes ainsi que le foulard rouge et noir. Puis, délicatement, il décolla sa fausse barbe grise et sa perruque qu'il rangea dans un tiroir.

Alors, après avoir éteint le téléviseur et l'halogène sur pied, Ali sortit de la pièce plongée dans l'obscurité.

Et le silence se fit.

*

* *

Le monde d'après était un néant absolu.

Tout y était noir et silencieux.

Était-il cette fois vraiment en enfer ? Condamné pour l'éternité dans un univers vide de tout pour ses crimes terrestres ou damné pour avoir simplement voulu dénoncer des mensonges séculiers ?

Naviguant sur un océan d'incompréhension, la pensée émergente de Tom venait de s'extraire de sa prison cérébrale pour tenter de décrypter les signaux que ses sens lui retransmettaient. Pour la seconde fois, Tom se réveillait dans le monde des morts. Toutefois, cette fois-ci, il ne brûlait pas : il n'avait aucune

sensation véritable à part celle de flotter dans l'espace et de sentir un agréable air frais.

Il essaya de bouger.

Mais tout son être était immobilisé par des forces invisibles.

Se rappelant sa chute dans la cuisine, il se demanda si celle-ci ne l'avait pas rendu tétraplégique. Il fut vite rassuré : il pouvait bouger ses mains et ses pieds.

Alors, progressivement, il réalisa qu'il devait être probablement sanglé sur une couche, qu'il avait les yeux bandés et qu'un casque antibruit l'empêchait d'entendre son environnement. Le doux bercement qui dandinait son corps provenait certainement des vibrations d'une voiture roulant vers un aller-simple pour l'enfer.

Tom songea qu'il aurait mieux valu être mort : ses ravisseurs allaient le questionner, le torturer longuement, lui faisant vivre l'enfer sur terre avant de l'expédier pour un voyage sans retour.

Qui en était le commanditaire ?

Les hommes cagoulés s'étaient exprimés en arabe. Travaillaient-ils pour un État terroriste ? Était-ce les services spéciaux d'un pays arabe ? Mais surtout, quelle était la raison de son enlèvement ?

Immédiatement, Tom pensa à son roman « Le Sage de La Mecque ».

Si le commanditaire de son enlèvement était bien un Arabe musulman et qu'il avait eu accès à une copie numérisée du roman envoyée aux maisons d'édition, la raison devenait évidente : le blasphème et la fatwa de mort étaient en filigrane dans chaque chapitre que Tom avait gravé dans la pierre numérique.

Dans son style sans langue de bois, Tom y révélait toutes les vérités cachées sur Mahomet qui pouvaient fâcher le plus tolérant des musulmans.

La tolérance…

Lorsqu'un djihadiste perpétuait les pires atrocités dans le monde occidental en massacrant des innocents, apparaissait immédiatement aux journaux télévisés un représentant du culte musulman, l'imam des médias, pour se désolidariser de ce « fou », dédouanant l'islam en affirmant que sa religion, à l'inverse d'une religion de haine, était une religion d'amour et de tolérance. Et

pour preuve de cette tolérance, l'imam des médias citait invariablement l'unique et même verset du Coran.

« Nulle contrainte en religion. La Vérité se sépare de l'Erreur. Donc, quiconque mécroit au Diable tandis qu'il croit en Dieu saisit l'anse la plus solide, qui ne peut se briser. »

Ce verset pouvait rassurer les ignorants occidentaux sur le véritable danger que représentait le religieux livre mafieux d'Orient.

Mais ce verset était sorti de son contexte historique, il prouvait au contraire la totale intolérance de l'islam.

En juillet 625 à Médine, Mahomet avait décidé de faire déporter la tribu juive des Nadir parce que, au nom d'Allah le Tout Puissant Voleur, il s'estimait légitime propriétaire de leurs biens. Sournoisement, il accusa les juifs de projeter de le tuer en lançant une pierre d'un toit et, dans un ultimatum, il leur ordonna d'évacuer la ville. Les juifs refusèrent et se retranchèrent dans leur fortin. Mahomet fit abattre leurs palmiers, les fit brûler et, au bout de plusieurs jours de siège, les Nadir se rendirent, ne voulant pas combattre. Leurs terres volées, toutes les familles juives durent partir.

Pour légitimer ces actes barbares, Mahomet produisit la sourate numérotée 59, y justifiant la spoliation des juifs et leur déportation.

Cependant, consternation, des familles arabes étaient dans l'effroi : parmi les Nadir se trouvaient des enfants arabes de pure souche convertis à la religion de Moïse. En effet, en période préislamique, il arrivait parfois qu'une mère arabe convertisse son enfant à la religion juive pour conjurer le mauvais sort de ses autres enfants morts en bas âge.

Mahomet rassura les familles arabes en produisant son fameux verset affirmant qu'il n'y avait nulle contrainte en religion : par ces mots, le Prophète annulait purement et simplement la conversion de ces enfants arabes et leur évitait ainsi l'exil ; la Vérité, l'islam, se séparait de l'Erreur, le judaïsme.

Par contre, ce que ne disait jamais l'imam des médias, c'était que l'inverse était impossible : l'apostat qui délaissait l'islam pour une autre religion devait être mis à mort.

L'imam des médias occultait sciemment tous ces innombrables versets qui ordonnaient de tuer tous ceux qui n'étaient pas ou plus musulmans, ayant même l'audace de dire le contraire en affirmant que le Coran interdisait de tuer un être humain, et il citait alors un verset qu'il édulcorait, issu de la sourate « la table ».

« Qui tue un homme, tue l'humanité entière. »

Toutefois, le véritable verset incriminé, dans sa version officielle, disait que quiconque tuait une personne non coupable d'un meurtre ou d'une *corruption* sur la terre, était comme s'il avait tué tous les hommes.

Et, implicitement, cette *corruption* qu'on était en droit d'assassiner légitimement, tout comme le coupable d'un meurtre, pouvait prendre diverses formes aux yeux des fous d'Allah : être homosexuel, ne pas croire en Dieu ou simplement manger du porc.

Tout ce qui n'était pas musulman était potentiellement *corruption* et pouvait être tué.

Tom soupira intérieurement.

Ersatz d'un légendaire Moïse, s'étant présenté auprès des Hébreux comme son digne héritier, Mahomet avait balayé les Tables de la Loi et l'ordre divin de ne pas tuer.

Des dix nobles commandements gravés dans la pierre, de cet édifice humain aux dix piliers universalistes, il ne restait au monde musulman que cinq piliers tronqués : les cinq piliers de l'islam que tout croyant devait impérativement appliquer.

Le premier de ces piliers, comme aux temps de la dictature nazie, communiste ou fasciste, était le culte de la personnalité. On avait donné un nom à ce culte : la chahada.

À l'instar, du *Führer*, du *Père des peuples* ou du *Duce*, les musulmans devaient une obéissance absolue, une vénération sans limite au *Guide Patriarcal Chef* de Médine comme les inconscients peuples d'Europe l'avaient fait avec Hitler, Staline ou Mussolini, avant de découvrir leurs véritables natures inhumaines dissimulées par leurs sournoises propagandes. Malheureusement pour le genre humain, la propagande coranique n'avait pas, elle, était renversée à la mort du despote d'Arabie comme les autres dictatures défaites : seuls les vainqueurs pouvaient réécrire

l'Histoire, et l'islam avait gagné sa guerre mondiale contrairement au nazisme ou au fascisme.

Aux yeux du monde vaincu, Mahomet gardait donc éternellement un doux masque chevaleresque qui dissimulait sa monstruosité, et on continuerait à l'aduler dans un culte de la personnalité sans visage puisqu'il était interdit de représenter le tyran œuvrant dans l'ombre des foules dévotes, comme un insaisissable parrain de la mafia sans visage tirant les ficelles des pantins de son organisation criminelle religieuse.

Dans sa tête, Tom récita une phrase en arabe.

« Il n'y a d'autre divinité qu'Allah et Mahomet est son Prophète. »

Tel était le slogan du culte de la personnalité islamique qu'on appelait chahada, premier pilier de l'islam, slogan devant être répété inlassablement, à la moindre occasion, en boucle dans un incurable bogue cérébral.

Au cours de leurs exactions meurtrières, les hommes de main de Mahomet avaient pour consigne d'épargner les victimes qui prononçaient la chahada, car cette dernière impliquait l'acceptation de la soumission à l'autorité du dictateur, exprimée par la prosternation envers son avatar céleste Allah, et découlant sur le deuxième pilier de l'islam : la prière.

Par cinq prières quotidiennes, de jour comme de nuit, Mahomet avait imposé la vénération de son double éthéré, rappelant ainsi à tous qu'il était son incarnation terrestre à qui l'on devait l'obéissance absolue. Par ce cycle ininterrompu de prières devant purifier l'esprit, comme autant de lavage de cerveau, le Messager d'Allah avait maintenu son emprise sur ses victimes en escamotant leurs consciences, conditionnées pour ne plus réfléchir mais croire aveuglement. À chaque nouvelle prière, le chant des vierges sirènes du paradis résonnait dans les oreilles des navigateurs voguant sur les flots du Coran, évitant les écueils des amicales mains tendues des infidèles, s'éloignant chaque heure un peu plus de la terre des hommes, vers l'océan du repli où ils finissaient noyés.

Tel un rapace du désert, Mahomet avait élevé ses proies au-dessus de l'entendement, de la raison, à l'horizon de l'oraison et, de ses serres divines lacérant l'intellect soumis, il avait déployé ses

ailes d'ange de la mort, dont l'ombre planait éternellement dans le ciel vide d'esprit.

Par ces prières, dont la posture humiliante sous-entendait l'acte sexuel, Mahomet avait instauré une bestiale domination, non pas spirituelle mais physique, de mâle à femelle ou de maître à esclave, d'Allah le Dominateur aux soumis musulmans ou du Sadique Tout Puissant aux masochistes dévots. Dans un verset, le Prophète avait même poussé le vice en ordonnant à ses adeptes, lors de leurs prosternations, de se faire des bosses sur le front en se frappant la tête par terre, afin d'exhiber les marques de leur dolorisme.

Ce masochisme, cette soumission mentale et physique, engendrait fatalisme, déresponsabilisation et renoncement à tout bien être qu'un autre pilier de l'islam venait parachever : le ramadan.

Par ce mois de jeûne extrême, de l'aube au coucher du soleil, les masochistes dévots prouvaient à tous leurs soumissions totales. Chaque bouchée de pain qu'ils ne mangeaient pas, chaque goutte d'eau qu'ils n'avalaient pas, étaient autant de coups de fouet jouissifs infligés volontairement à leurs corps martyrisés. Et, par ce manque d'hydratation sévère, les hallucinations pouvaient survenir, provoquant des expériences qu'on croyait mystique, renforçant l'auto-persuasion erronée de l'existence de Dieu.

Le néocortex, le cerveau dit intelligent, n'avait plus l'énergie nécessaire pour s'activer, il occultait donc l'humain en lui pour laisser les commandes au reptilien, le cerveau ancestral de la survie, changeant les êtres en morts-vivants qui œuvraient à des actes primaires, les métamorphosant en zombies fanatisés n'aimant plus leur vie, mais seulement la mort et les promesses que Mahomet leur en avait fait dans le Coran.

Voilà ce en quoi le sorcier d'Arabie avait transformé ces victimes, des victimes qui payaient religieusement le racket mafieux imposé par un autre pilier de l'islam : le *zakat*.

Sous couvert d'aider les plus démunis, Mahomet les avait rançonnées comme les sectes et les mafias du monde moderne le faisaient, garantissant en contrepartie l'intégrité physique et intellectuelle de leurs victimes tombées entre leurs griffes. De nos jours, certes, une partie de ce racket finançait encore les activités terroristes comme au temps du Meurtrier de Médine mais, dans un

moindre mal, la grande majorité de cet argent tombait dans l'escarcelle de la communauté des adeptes du Sage de La Mecque.

C'était justement dans cette cité que se dressait le dernier pilier de l'islam, Mahomet était parvenu avec succès à son but ultime : faire de La Mecque la nouvelle Jérusalem ainsi que sa fortune, par l'afflux continu de croyants ayant l'obligation dogmatique de pèlerinage dans la ville sainte d'Arabie saoudite...

Une interrogation émergea dans l'esprit de Tom.

Son ami Patrick était justement en Arabie saoudite quand il l'avait appelé au téléphone pour lui parler du mythe Mahomet.

Était-ce pour cette raison qu'on l'avait kidnappé ?

Mille questions se bousculèrent dans sa tête.

Il ne connaissait pas la nature de la preuve derrière laquelle Patrick courait. La seule chose qu'il savait, était que Patrick se trouvait en Arabie saoudite ; mais, cette information, il ne la donnerait jamais à ses tortionnaires. Il fallait seulement espérer que ces derniers se lassent vite de le torturer et qu'il puisse enfin mourir en paix.

Néanmoins, voulait-il encore de cette mort ? En tout cas, il ne voulait pas mourir de cette manière, il ne voulait pas être filmé devant une caméra, égorgé comme un cochon pour ensuite être la victime macabre d'une propagande islamiste diffusée sur les réseaux sociaux. Par le sang de sa gorge tranchée, par sa tête décapitée exhibée tel un trophée de guerre, il ne voulait pas incarner le symbole de la terreur chez les hommes et les femmes qui continuaient à se battre pour faire éclater la vérité sur la nature réelle de Mahomet et de sa religion.

Tom eut un haut de cœur.

Il venait d'y avoir un trou d'air.

Tom réalisa qu'il n'était pas dans une voiture : il était à bord d'un avion et, comme pour confirmer cette découverte, un train d'atterrissage se déploya faisant subir à l'aéronef des vibrations caractéristiques.

Après une brève descente, les roues touchèrent le tarmac et l'avion finit par s'immobiliser.

On souleva la couche de Tom et, flottant dans un monde sans perception, il fut ballotté vers un endroit inconnu.

Tom se sentait étrangement bien, il ne percevait aucune douleur alors qu'il aurait dû logiquement avoir mal à la tête. Ses ravisseurs lui avaient probablement injecté des antidouleurs. Pourquoi autant d'attention après avoir voulu le tuer ? Cela ne présageait rien de bon : on voulait qu'il ait toutes ses capacités intellectuelles pour répondre aux questions qu'on allait lui poser.

Malgré le casque antibruit, le son d'une sirène hurlante parvint à ses oreilles.

Elle enveloppait tout son être, et Tom comprit qu'on le transportait dans une ambulance.

Le trajet sembla durer une éternité, aux ordres de l'avertisseur sonore qui balayait tout devant son passage, balayant également les moindres pensées de Tom, incapable d'émettre la plus petite idée cohérente dans ce raffut ambiant.

Puis le silence se fit de nouveau.

Le véhicule roula sur des graviers et, un pied lourd sur la pédale de frein, arrêta instantanément sa course. Tom essaya de focaliser son attention sur les voix qui le transportèrent. Néanmoins, ce fut en vain : elles étaient quasiment inaudibles. Sans certitude, il eut l'impression qu'il descendait des escaliers, qu'une porte était poussée et qu'on reposait la couche sur laquelle il était sanglé à même le sol. L'air frais vivifia son odorat, mais aucune odeur particulière ne put le renseigner sur l'endroit où il était maintenu prisonnier.

Même la température environnante ne pouvait lui fournir une indication : son corps nu était recouvert d'une vieille couverture qui lui piquait la peau.

Tom était dans le flou le plus complet, mais il savait qu'il devait s'attendre au pire.

Dans l'espoir de les rompre, il tira brusquement sur ses entraves : les ceintures de cuir protestèrent à peine.

Aussitôt, une main ôta le casque antibruit des oreilles de Tom.

– Parle ! s'exclama une voix puissante en anglais.

Tom s'y était préparé.

Immédiatement, escomptant faire perdre son sang froid à l'un de ses ravisseurs et donner naissance à une mortelle balle rageuse, Tom lança une phrase en arabe :

– Allah n'existe pas et Mahomet est un mythomane impuissant…

Aucune réaction.

Calmement, de manière coordonnée, les bruits des pas se déplacèrent dans la pièce.

Et l'infernal supplice prit forme : une serviette fut plaquée sur le visage de Tom, on inclina la couche pour que sa tête se retrouve plus basse que ses pieds, et l'eau coula en lui en cascades écrasantes.

Tom connaissait cette technique, il savait qu'aux mains de bourreaux compétents, la noyade était improbable, car ses poumons étaient placés plus hauts que sa bouche. Ainsi, la torture pouvait durer indéfiniment, avec cette angoisse permanente d'une mort prochaine par asphyxie.

Pourtant, Tom n'allait pas encore mourir, seulement souffrir.

Inévitablement, les réflexes de suffocation s'enclenchèrent. Tom se fit violence pour que la peur panique de la noyade qui commençait à le submerger ne l'emporte pas dans un océan d'abandon.

Il ne devait pas craquer et, surtout, ne pas supplier ses tortionnaires.

Le temps terrestre s'échappa dans une autre dimension, les interminables secondes se transformèrent en minutes de tourments, et les minutes en mort imminente.

Lorsque l'infernal déluge cessa, dans des quintes de toux, Tom cracha le poison liquide qui brûlait en lui.

– Parle ! réitéra la voix en anglais.

Avant que son calvaire ne reprenne, Tom s'étonna qu'on lui demande de parler, alors qu'on ne lui avait encore posé aucune question. Il respira une bouffée d'air frais, et une effluve singulière s'insinua dans ses synapses, attisant les neurones de sa ténébreuse conscience amoindrie, pour éveiller un souvenir qui sommeillait dans un coin perdu.

Et dans l'obscurité où tout son être était plongé, une lumière embrasa sa pensée.

Alors, venant du plus profond de lui-même, jaillissant comme de la lave en fusion, un rire explosa dans sa gorge en éclats saccadés.

Ce n'était pas un rire pour déstabiliser ses ennemis : c'était un rire sincère, un fou rire incontrôlable et inextinguible.

Un rire de dément.

4
X^ième Commandement : le mythe de Moïse, tu comprendras

Bien que cela puisse prêter à rire pour certains ignorants, susciter l'incompréhension pour tous les musulmans ou paraître totalement logique pour ceux qui réfléchissent au lieu de croire naïvement, Moïse n'est nullement un personnage historique.

Il n'est pas réel comme vous et moi.

L'héroïque Moïse a été inventé de toutes pièces par Josias. Ce roi juif a fait rédiger la quasi-totalité de l'Ancien Testament vers l'an 600 avant l'ère commune, dans le but de galvaniser ses troupes, pour unifier et établir le grand royaume d'Israël. Sous la houlette de Josias, ses scribes ont fait jaillir dans les cœurs et les esprits la fable du libérateur Moïse ainsi que sa Terre promise, produisant un acte notarié pour légitimer aux yeux de tous, et notamment aux yeux du peuple hébreu devenu « élu », le droit « divin » à exiger la terre d'Israël et le devoir de se battre contre l'ennemi égyptien qui aspirait à l'époque à annexer la contrée juive.

Les hiéroglyphes décryptés grâce à Champollion ont parlé, refaisant vivre les témoins de l'administration égyptienne qui notaient absolument tout, des grands évènements jusqu'aux actes de gestion quotidienne : sur des siècles d'archives, il n'y a pas une seule inscription monumentale sur les murs des temples, pas une seule inscription funéraire, pas un seul papyrus, pas un seul mot mentionnant la présence d'Israélites en Égypte alors

qu'ils y sont restés 430 ans selon la Bible. Et les preuves archéologiques confirment le mensonge de l'Ancien Testament : les soi-disant 600 000 familles juives ayant fuit l'Égypte sous l'égide de Moïse n'ont laissé aucun vestige, pas le moindre tesson de poterie, ni la moindre sépulture alors qu'elles sont censées avoir résidé des dizaines d'années dans une oasis du désert du Sinaï.

Comment Mahomet et surtout Allah ont-ils pu se tromper aussi lourdement dans le Coran en reconnaissant l'historicité d'un mythique Moïse ?

Vous l'avez parfaitement déduit, Mahomet n'était aucunement le messager de Dieu, c'était un homme sans éducation littéraire ayant la même attitude vis-à-vis de l'écrit que le paysan illettré du moyen âge : si c'est écrit, c'est forcément vrai.

Croyant être dans le vrai historique, Mahomet cite Moïse à plus de cent reprises dans son Coran, persuadé qu'il s'agit d'un homme fait de chair et de sang qui s'est réellement battu contre Pharaon, alors que le libérateur d'Égypte n'est que le héros fantasmagorique issu de l'imagination de Josias. De son vivant, dans son Coran, Mahomet a rapporté toutes les fables enfantines contenues dans l'Ancien Testament. Il a crédité aveuglement les mensonges de Josias en confirmant la farce ridicule du déluge et de l'arche de Noé, de Jonas avalé par un poisson ou d'Adam chassé d'Éden.

Et quand Mahomet s'est démarqué des juifs pour faire des Arabes le nouveau peuple élu, il a mis en avant la fabuleuse histoire d'Abraham, présenté comme son noble ancêtre.

Mais Abraham est lui aussi un mythe que l'archéologie moderne a su démonter.

Selon la chronologie du *livre des juifs*, Abraham s'était mis en route avec son troupeau de chameaux pour le pays de Canaan, le futur Israël, en 1800 avant Jésus-Christ. Cependant, le chameau n'était pas domestiqué à cette époque, il n'y a aucune trace d'ossements, aucune représentation sur les vases, sur les poteries ou les décors monumentaux. Le chameau n'a été domestiqué et utilisé dans la région que mille ans plus tard…

L'ignorant Mahomet a construit son mensonge sur un autre mensonge littéraire, et lorsque le vent de la connaissance, du souffle des générations futures, balayera la mythique pyramide du roi Josias sur laquelle l'islam s'est hissé, du Coran, il ne restera que le rire des enfants.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

5
L’ascension

Sous un soleil de midi brillant de mille feux, une forme obscure suivait Muhammad.

À un mètre derrière lui, elle le collait comme une ombre.

Avec un léger temps de latence, elle s’immobilisait quand il s’arrêtait, repartait quand il reprenait sa marche.

Un léger rire s’échappa de ce vêtement à la couleur d’une nuit sans lune qui, de la tête aux pieds, recouvrait son hôte. Derrière le voile troublant sa vue, la petite silhouette essayait de ne pas se cogner contre Muhammad qui avançait aux côtés de son oncle Talib. Devant ceux-ci, la place du marché grouillait de monde : des Mecquois, des bédouins arabes et des étrangers, des hommes dont les couleurs de peau s’échelonnaient du jaunâtre au noir luisant. Tous étaient là pour leurs affaires. Et tout ce monde piaillait. C’était au plus offrant, au plus rusé, dans un incessant roulement d’argent.

Muhammad avait du mal à se frayer un passage dans cette foule en perpétuel bouillonnement, mais la plupart de ceux qui croisaient son chemin s’écartaient bouche bée, s’immobilisant pour observer l’étrange être sans visage qui marchait derrière le duo. Sans se préoccuper de ces regards ébahis, du doigt, Talib désigna un coin ombragé près de la fontaine de Zamzam : sous une toile tendue, Lahab, un autre oncle de Muhammad, y avait installé sa boutique de caravanier.

Avec surprise, dans sa belle tunique brune, le vieux marchand malingre à la barbe blanche regarda arriver son neveu et Talib,

ainsi que cette mystérieuse personne dissimulée sous un voile intégral.

– Qui est-ce donc ? demanda-t-il en guise de bonjour.

D'un geste du bras, Talib éluda la question.

– Muhammad va nous le dire. Il doit prendre la parole devant le peuple, parce qu'il a une révélation à nous faire.

Lahab hocha gravement la tête, tout en dévisageant son neveu. Celui-ci semblait différent, comme habité par un esprit malfaisant, avec son teint cireux et son regard glauque. Il semblait épuisé, et Lahab se demanda quel mal singulier le mettait dans ce triste état. Pensif, le vieux caravanier se saisit de sa corne qu'il portait autour du cou et y souffla vigoureusement : le long son produit balaya progressivement les cris, les rires et les conversations. Les gens les plus proches se retournèrent et se turent ; puis les autres, et les autres encore. Le silence se répandit sur la place comme une onde sur l'eau. Bientôt, la foule entière cessa toute activité et seuls quelques murmures inquiets se firent entendre.

– Mes amis ! cria Lahab d'une voix vive, mon neveu Muhammad, le Digne de confiance, a quelque chose d'important à vous dire… Écoutez-le !

Aidé par la main bienveillante de Talib, Muhammad monta péniblement sur une chaise pour se faire voir de tous.

La nuit précédente, une transe particulièrement violente l'avait secoué, oppressé dans tout son être. Puis, la crise s'était calmée, et Gabriel une fois encore, lui était apparu. Et, avant qu'il ne parte aussi brutalement qu'il était venu, son ultime ordre avait été clair : « Sors ! Va sur la place, et parle à ton peuple ! ».

Pour Muhammad, le temps avait semblé disparaître avec l'ange de la révélation. Des souvenirs enfouis au plus profond de lui avaient surgi dans sa conscience, pour conter des événements qu'il avait oubliés : lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant confié à sa famille bédouine, alors qu'il jouait avec d'autres gamins de son âge, l'ange Gabriel était apparu et avait retiré le cœur de Muhammad de sa poitrine, il en avait enlevé une boule noire, la partie du diable en lui. Gabriel avait ensuite lavé le cœur avec de l'eau du puits de Zamzam, avant de le remettre en place. Les autres enfants s'étaient enfuis en hurlant, croyant que Muhammad venait d'être assassiné, mais lorsque les secours, qu'ils avaient appelés,

étaient arrivés sur les lieux, il était seul, terrifié et le visage exsangue. Seule une cicatrice témoignait de ce qui venait de se produire.

Muhammad avait toujours cru que la cicatrice qui courait sur son torse était due à une chute qui s'était produite à la montagne.

Il s'était trompé.

Au point du jour, avec Khadija pour le soutenir, il était allé trouver son oncle Talib et lui avait narré cette nouvelle mémoire qui vivait en lui, ensevelit jusqu'à lors comme un trésor caché, et qu'il avait retrouvée après l'avoir oubliée pendant des décennies.

– Je crois qu'il est temps que je te dise un secret, lui avait avoué Talib de sa voix douce. Je ne te l'ai jamais révélé pour te préserver, Muhammad. Saches que tu n'as pas été circoncis lorsque tu étais enfant. Tu dois savoir qu'en fait, tu es venu au monde déjà *circoncis* !

Khadija avait sursauté.

– La preuve ultime d'une naissance prophétique ! s'était-elle écriée. C'est un signe à la gloire de Dieu !

– Oui, avait approuvé Talib en caressant sa barbe blanche, et c'est pour cette raison qu'on t'a donné le nom de « Glorifié ».

Après un silence, dévisageant Muhammad de ses yeux bleus, Talib avait poursuivi :

– Je me souviens de l'année de ta naissance. Cette année-là, une puissante armée étrangère s'est présentée avec une troupe d'éléphants pour démolir le sanctuaire de La Mecque. Dieu est intervenu pour nous défendre, et j'ai vu de mes propres yeux la riposte miraculeuse d'oiseaux qui jetaient des pierres brûlantes sur nos ennemis. J'ai compris que cette année de l'éléphant serait une année de miracles, et l'autre miracle de Dieu, il se dresse devant moi : c'est toi Muhammad…

Ne sachant que répondre, Muhammad avait humblement baissé le regard. Il avait alors pris pleinement conscience d'être protégé du vice grâce au lavement de son cœur par Gabriel, acte qui l'avait emplit de foi et de piété. Il avait réalisé que c'était la raison pour laquelle il avait été pris d'un sommeil inexplicable à chaque fois qu'il avait voulu se rendre à une fête. C'était également la cause de

sa vision brouillée d'un voile noir en présence de jeunes filles à la beauté semblable aux vierges du paradis.

Ce maléfice qui vivait en lui n'en était pas un, c'était au contraire un bénéfice de Dieu qui le préservait de toute turpitude. Gabriel avait fait comprendre cette réalité à Muhammad et, selon les ordres de l'ange de la révélation, l'heure était à présent venue de prendre la parole pour communiquer celle de Dieu à son peuple, et lui révéler la Vérité.

Debout sur la chaise, Muhammad commença par questionner la foule rassemblée devant lui :

– Mes frères, mes sœurs, vous ai-je déjà trompé ?

– Non, répondit un vieillard. Tu es un homme sincère, véridique et sûr. Nous n'avons jamais entendu de toi un mensonge !

Un hochement approbateur agita les têtes. Le sang remonta aux joues de Muhammad, et son regard retrouvait le feu ardent qui lui était habituel.

– Alors sachez que je suis le Messager de Dieu envoyé vers vous. Adorez seulement Dieu et abandonnez les idoles, sinon un châtiment terrible descendra sur vous du ciel et vous serez exterminés !

Une question s'éleva au-dessus des murmures affolés.

– Pourquoi dis-tu cela ?

Avec force détails, Muhammad leur narra la nuit de la révélation et sa rencontre avec l'ange Gabriel. Il leur parla du Livre de Dieu gardé au ciel et de la Vérité écrite en lettres d'or. Puis, il raconta sa relation avec l'ange de la révélation.

Dans la foule, la consternation était la plus totale. Tous étaient accrochés aux lèvres de cet homme dont la stature, à nouveau, dégageait une puissance hors du commun

Certains chuchotaient que Muhammad n'était pas homme à fabuler, qu'il n'avait pu inventer cette histoire de toutes pièces. Et si c'était le cas, il ne pourrait feindre la comédie et duper sa femme, l'intègre Khadija, car elle le connaissait trop bien, puisqu'ils vivaient ensemble depuis de si longues années. Elle aurait vite fait de faire un démenti sur cette soi-disant rencontre.

D'ailleurs, où était-elle ?

– Où est Khadija ? osa interrompre une voix féminine.

L'ombre de Mahomet leva la main.

– Je suis là ! s'exclama Khadija, en agitant son bras au-dessus du voile noir.

Stupéfaction.

Était-elle souffrante ? Pourquoi se dissimulait-elle sous cet étrange habit ?

De son regard sombre, Muhammad contempla les Mecquois.

Dois-je tout leur dire ?

Pour lui éviter tout inconfort visuel résultant du lavage de son cœur prodiguée par Gabriel, par l'entremise de ce dernier, Dieu avait ordonné le voile aux femmes. Mais avant tout, Muhammad savait que ce voile permettrait à celles-ci d'être protégées du vice des hommes qui portaient toujours le diable en eux.

– Les femmes doivent se couvrir d'un voile. C'est la marque de leur vertu et un frein contre les propos des hommes. Elles en seront plus vite reconnues et éviteront ainsi d'être offensées. Telle est la volonté de Dieu qui est indulgent et miséricordieux…

– Que Muhammad porte le voile lui-même ! cria une voix goguenarde.

Il y eut des rires gras ou nerveux, des sourires forcés qui masquaient l'inquiétude ambiante.

Muhammad essaya de faire abstraction de ces hommes ou de ces femmes qui lui objectaient de laisser la beauté féminine en liberté.

– Si tu es vraiment le Messager de Dieu, pourquoi avoir attendu tout ce temps avant de nous le dire ? interrogea une voix suspicieuse.

– Dieu estimait que ce n'était pas le moment, répondit Muhammad. À présent, je dois vous révéler qu'il n'y a d'autres divinités que Dieu et que je suis son Messager. Pour votre salut, vous devez m'écouter…

Pendant de longues minutes, Muhammad entama un monologue où il dénonça la folie insensée de l'idolâtrie face aux merveilleuses lois du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, de la croissance et de la décrépitude, signes du pouvoir de Dieu attestant de son unicité. Le Tout Voyant dénonçait les riches et les puissants, ainsi que les marchands mecquois, idolâtres, arrogants et avides de

fortune. Dieu les abjurait de se soumettre à lui, de suivre son Prophète et de distribuer l'argent aux plus pauvres. S'ils désobéissaient à la volonté de Dieu, ils seraient punis. Mais pour l'heure, le plus grand des péchés, le plus grand des crimes, consistait à associer une autre divinité à l'Être absolu, au Dieu unique et transcendant.

Le sentiment d'inquiétude s'accentua au sein de la foule. Les gens se regardaient les uns les autres, murmurant à voix basse, ne sachant s'il fallait ou non prendre ces paroles au sérieux.

– Vous qui m'êtes proches, continua Muhammad, sachez que Dieu m'a demandé de vous avertir !... Et je ne puis rien vous garantir de bon sur terre et dans les cieux si vous ne vous débarrassez pas des idoles de la Kaaba…

Lahab, qui était resté jusqu'à lors en retrait de son neveu, s'interposa en levant ses bras décharnés au-dessus de lui. Pour le vieux marchand, se débarrasser des idoles qui faisaient vivre la cité par les venues des pèlerins, revenait à couper les palmiers d'une oasis : c'était la mort assurée pour tous.

– N'écoutez pas mon neveu, s'exclama Lahab. Il est ivre ! Il n'a pas l'habitude de l'alcool…

– Muhammad n'est pas ivre ! le coupa Talib d'une voix puissante.

– Alors, c'est qu'il est devenu fou ! s'écria Lahab.

Les deux oncles se firent face. De ses yeux bleus, Talib foudroya Lahab. Pendant un instant, les gens crurent qu'ils allaient en venir aux mains.

Mais Dieu sembla en décider autrement.

– Muhammad a bien vu l'ange Gabriel, gronda Talib. C'est l'ange de la révélation…

Comme si ces derniers mots avaient suffit à ouvrir les portes du firmament, l'ange Gabriel prit possession du corps de Muhammad. Celui-ci s'écroula de sa chaise et tomba dans les bras de ses deux oncles qui le rattrapèrent avant qu'il ne touche le sol. Ils l'aidèrent à s'asseoir sur la chaise.

Alors, aux yeux des spectateurs abasourdis, commença la récitation publique de l'homme qui ne savait pas lire.

D'une voix étrange, presque enfantine, Muhammad se mit à déclamer une prose rimée d'une beauté absolue et hypnotique, qu'aucun homme n'avait jamais entendue jusqu'à ce jour. Les paupières fermées, comme endormi, Muhammad récita les paroles de Dieu que lui susurrait Gabriel dans son esprit. Pendant de longues minutes, ses lèvres remuèrent rapidement. Elles lurent les pages de ce livre divin qui se trouvait au ciel et qui avait été gravé au plus profond du cœur du Messager.

Puis, aussi brutalement qu'il était apparu, l'ange de la révélation disparu.

Dans la foule abasourdie, certains finirent par crier à la sorcellerie ou la supercherie. D'autres leur rétorquèrent qu'il s'agissait d'un miracle de Dieu, et que Muhammad était vraiment son Prophète : ils venaient d'en avoir la preuve. Des disputes éclatèrent. Lahab mit un terme au vacarme en soufflant énergiquement dans sa corne. Il invita le peuple à se retirer, leur ordonnant de se disperser car le marché était à présent terminé.

Avant de partir, Lahab toisa son neveu. Toujours assis, ce dernier avait le visage rouge. Il transpirait abondamment et avait dû mal à respirer. Malgré son immobilité et le regard baissé, il paraissait avoir repris un semblant de conscience.

– Toi, Muhammad, tu veux nous appeler à une autre religion. Sois maudit, toi et ta religion de malheur.

Sur ces dernières paroles, le vieux marchand disparut dans la foule.

Après son départ, en toute discrétion, quelques spectateurs vinrent trouver Muhammad pour se convertir à la véritable volonté de l'Être unique et obéir aux pages du Livre.

La « Soumission » à Dieu pour nouvelle religion, les croyants se firent appeler les « Soumis ».

Au début, les Mecquois dédaignèrent cet étrange petit groupe, voyant en Muhammad qu'un cas désespéré d'auto-illusion, ne suscitant chez eux que sourires ironiques et moqueries. Toutefois, au fil des mois, ils vinrent à réaliser que ce qu'il prêchait, et qui attirait de plus en plus de fidèles parmi les pauvres et les indigents, représentait une réelle menace à leur religion et à la prospérité de leur cité. Les riches commerçants n'appréciaient également guère que Muhammad leur promette de terribles punitions de la part de

Dieu. Ils s'activèrent donc à dénigrer les Soumis et leur Prophète. La tension augmenta progressivement, au fur et à mesure que l'influence spirituelle de Muhammad se répandait, influence qui finit par ébranler le pouvoir des notables en créant la division et la discorde au sein de leurs propres familles.

Alors, par la force tyrannique, ils opposèrent la brutalité à la spiritualité, escomptant ainsi tuer définitivement dans l'œuf cette idée dangereuse de se débarrasser des divinités sculptées dans la pierre, acte dément qui aurait déclenché la colère des dieux.

Pour les plus nobles des Soumis, les insultes, les crachats ou les jets de pierre furent leur sort quotidien. Quant aux exclus et aux plus déshérités d'entre eux, les persécutions prirent vite une tournure bien plus dramatique.

Ce fut le cas d'un esclave noir, Bilal, ligoté nu sous un soleil brûlant. Ses tortionnaires déposèrent sur son torse une énorme pierre. S'il voulait que les tortures cessent, ils le pressèrent de se détourner de Muhammad et d'abjurer la Soumission. Mais Bilal préférait mourir plutôt que de renier sa foi.

– Dieu est unique ! leur cria Bilal de sa voix puissante. Dieu est unique !

L'Être suprême veilla sur cet homme, grand et mince, au visage de corbeau sous des cheveux gris. Abou Bakr, un Soumis de haut rang, fut guidé jusqu'à Bilal, et il mit fin aux tourments en rachetant l'esclave à ses maîtres pour une somme exorbitante.

Cependant, tous ne purent être sauvés par la main de Dieu : Sumayyah, une mère de famille torturée à mort, allait devenir la toute première martyre des Soumis.

Face à l'oppression incessante, pour ceux qui le purent, Muhammad n'eut d'autre choix que d'inviter ses fidèles à se réfugier temporairement en Abyssinie. Dans ce proche pays où un roi chrétien régnait, les Soumis seraient en sécurité. Les croyants qui restèrent à La Mecque n'eurent pas cette chance, et ils continuèrent de subir, sous l'égide des différents clans de la cité, les attaques de leurs opposants.

Parmi ceux-ci, l'un des plus féroces se nommait Omar.

Lutteur renommé maîtrisant les arts martiaux, intelligent et charismatique mais peu doué pour le commerce, Omar était un

géant à la force colossale. D'une rage impitoyable, ce trentenaire répandait la peur, la douleur et la mort parmi les disciples de Muhammad. Continuellement assoiffé de vins et des larmes des Soumis, il prenait un plaisir animal à les torturer pour les détourner du chemin de la Soumission.

Lorsque Omar apprit que le Prophète avait donné l'ordre aux Soumis de fuir en Abyssinie, il entra dans une colère noire. Il l'accusa de séparer les fils des pères, et les frères entre eux. À l'entendre, Muhammad était l'unique responsable de tous les malheurs qui accablaient La Mecque.

Omar décida d'y mettre un terme en l'assassinant.

Depuis le début de ses prêches, le Prophète avait été préservé des exactions contre sa personne de par sa noblesse de rang et de par la protection de son oncle Talib. Mais Omar n'avait cure des vengeances ou des guerres de clans que pouvait engendrer la mort de Muhammad, la haine de ce dernier troublait sa vision de l'avenir.

Alors, l'alcool aidant, le jour vint où il prit finalement la résolution de mettre en œuvre son macabre projet, et il déambula en ville à la recherche du Prophète.

Mais Dieu mit sur sa route son meilleur ami Nou'aym qui s'était secrètement converti à la Soumission, et Omar lui confia ouvertement ses intentions.

– Tu veux tuer Muhammad ? s'enquit son ami, le regard affolé.

Nou'aym chercha ses mots, essayant de trouver un moyen de détourner momentanément Omar de son but, le temps d'aller prévenir Talib du danger de mort qu'encourait son neveu. Ne sachant trop que dire, sous l'effet de la peur, la vérité sortie involontairement de la bouche de Nou'aym :

– Tu prétends vouloir éliminer Muhammad, alors que sa propagande a ses supporters au sein même de ta famille !

D'une main hargneuse, Omar saisit son ami à la gorge.

– Que veux-tu dire ? rugit-il.

– Ta sœur a renié ta religion, avoua Nou'aym d'une voix étranglée.

Fou de rage, Omar fit demi-tour et se rendit chez sa sœur Fâtima. De l'extérieur de la maison, il entendit un homme

déclamer une des récitations du Prophète dictée par l'ange Gabriel, et qui avait été retranscrite sur un feuillet. Omar frappa à la porte en hurlant. De manière précipitée, Fâtima dissimula le feuillet sous son vêtement et ouvrit à son frère. Celui-ci questionna Fâtima ainsi que son mari présent. Brusquement, ne se contrôlant plus, il se rua sur son beau-frère, et Fâtima s'interposa en lui avouant leur conversion. Saisissant son couteau, Omar frappa sa sœur au visage avec le manche.

Le sang coula abondamment du nez.

– Oui, je suis une Soumise, dit Fâtima en pleurant. Fais ce que tu veux…

Omar aperçut le feuillet qui dépassait du vêtement. De peur qu'il ne le détruise, Fâtima refusa de lui donner, arguant du fait qu'Omar n'était pas digne de le toucher, car il n'était pas purifié. Calmement, observant sa sœur du coin de l'œil, Omar fit méticuleusement les ablutions, et Fâtima n'eut d'autre choix que de lui montrer le feuillet.

À la lecture des mots de Dieu, une soudaine transformation sembla s'opérer en Omar.

Comme s'il devenait une autre personne.

Alors, il prononça l'attestation de foi.

– J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu, s'exclama-t-il avec émotion. Et que Muhammad est l'envoyé de Dieu !

Devant ce miracle, Fâtima et son époux furent émerveillés. Ils indiquèrent la maison où se trouvait le Prophète. La joie au cœur, ils invitèrent Omar à se présenter auprès de Muhammad, afin de lui révéler sa conversion à la Soumission.

Lorsque Omar frappa à la porte de la demeure du Prophète, ses proches compagnons furent effrayés et ne voulurent pas ouvrir. Mais Muhammad laissa entrer Omar. L'ennemi d'hier avoua son projet meurtrier du jour, et il conta ce qui s'était passé chez Fâtima, ainsi que sa miraculeuse conversion.

– Dieu est le plus grand ! crièrent abasourdis les gens présents. Dieu est le plus grand !

Ils hurlèrent si fort que tous les habitants de La Mecque durent l'entendre.

Les yeux humblement baissés, Omar questionna Muhammad :

– Messager de Dieu, sommes-nous sur le chemin de la Vérité ?

– Bien sûr, lui répondit Muhammad.

– Dans ce cas, pourquoi se cacher ?

Sous la conduite d'Omar, les Soumis présents sortirent en deux groupes et filèrent jusqu'à la Kaaba où, auparavant, ils étaient interdits d'accès. Lorsque les gardiens virent les Soumis avec Omar à leur tête, ils n'osèrent s'interposer et les laissèrent pénétrer dans l'enceinte. Dès lors, les Soumis purent y prier en toute quiétude, sous la farouche protection d'Omar.

Par la conversion de cet homme les plus en vue dans la cité, l'équilibre des alliances finit par vaciller. Alors, pour ne pas voir leur autorité imploser, quelques chefs des tribus se montrèrent pragmatiques. S'ils avaient échoué à stopper la propagation de la Soumission, s'ils ne pouvaient rien contre le sourire irrésistible de Muhammad et son grand charisme capable d'inspirer loyauté et affection, s'ils ne pouvaient gagner contre lui, autant triompher avec lui.

Ils proposèrent au Prophète un compromis : ils embrasseraient sa religion à condition qu'il la modifie, de telle sorte à y inclure leurs divinités pour intercéder auprès de Dieu. En retour, Muhammad deviendrait leur roi.

Les instigateurs de cette proposition étaient certains que Muhammad accepterait cette offre. Ils en étaient d'autant plus persuadés que, pendant un temps dans sa récitation publique, Muhammad avait lui-même reconnu que les trois déesses préférées des Mecquois avaient le pouvoir d'intercéder auprès de Dieu. Mais cette récitation avait été inspirée par Satan, et Dieu l'avait corrigée depuis.

Gabriel apparut à Muhammad et lui ordonna de refuser catégoriquement cette reconnaissance de l'idolâtrie.

– Même s'ils me mettaient le Soleil dans la main droite et la Lune dans la main gauche, je n'abandonnerai pas ma mission.

Telle était l'inlassable réponse du Prophète.

Les plus virulents ennemis des Soumis purent alors imposer leur commandement et exiger leur vision des choses : expulser Muhammad et les siens.

Par la force des armes, ils les chassèrent de La Mecque. Ils rédigèrent également un document officiel interdisant tout commerce avec le clan de Muhammad, tant que celui-ci ne serait pas banni par les siens, et nul n'aurait le droit d'épouser une de leurs femmes, ni de donner leur fille à l'un de leurs hommes.

Pendant un temps qui parut infini, Muhammad et ses proches subirent cet exil dans la froideur et la fournaise du désert, dans la faim et dans la soif, retranchés dans un fief situé dans une des gorges montagneuses descendant vers La Mecque.

Certaines bonnes âmes parmi les Mecquois trouvèrent à redire à cette exclusion de leurs vieux amis et voisins. Ils firent pression pour obtenir une révision du document officiel qui avait été placardé à l'intérieur de la Kaaba. Quand les habitants de la cité découvrirent que le feuillet avait été presque entièrement détruit par des fourmis blanches, à l'exception des mots « en ton nom ô dieu », ils en furent effrayés. Craignant la colère des divinités, les esprits superstitieux pressèrent les chefs des tribus de faire annuler l'expulsion de Muhammad, et celui-ci fut autorisé à retourner dans la cité.

Mais, désormais, le Prophète était bien plus seul que lors de son isolement forcé : son épouse bien-aimée, Khadija, était décédée, et Talib était également parti quelques temps auparavant.

Étrangement, sur son lit de mort, Muhammad avait invité plusieurs fois Talib à embrasser la Soumission, et celui-ci avait obstinément refusé, préférant mourir dans la religion de ses ancêtres que Dieu pourtant combattait.

La force et la loyauté de cet oncle, combinées à l'amour et à la compassion de Khadija, avaient aidé Muhammad à demeurer ferme face à l'adversité et à aller de l'avant dans la transmission du message de Dieu. Avec la disparition de ses deux êtres chers, le Prophète se sentait perdu, terrassé de chagrin, d'autant plus que Gabriel l'avait aussi quitté : depuis la mort de Talib, l'ange de la révélation ne lui était plus apparu.

La tristesse s'installa durablement dans la conscience de Muhammad, et Satan lui souffla parfois l'idée de suicide. Le souvenir de l'enfer le dissuadait de tout acte irresponsable qui l'aurait conduit vers les tortures éternelles, loin de son épouse et du paradis où elle l'attendait.

Pour se réconforter, Muhammad gardait à l'esprit sa dernière entrevue avec Gabriel. Comme toujours, l'ange lui était apparu sous la forme d'un enfant dont le visage possédait que rarement les mêmes traits. Un sourire espiègle au coin des lèvres, Gabriel s'amusait de pouvoir se transformer selon sa guise, par la grâce de Dieu.

Avec sa voix fluette, l'ange avait énoncé que, lorsqu'une personne se soumettait réellement à Dieu, les douleurs et les peines de la vie servaient à éprouver sa foi. Ces épreuves, toutefois, étaient toujours suivies d'une consolation.

Cependant, pour Muhammad, cette compensation ne survenait pas, et Gabriel paraissait l'avoir définitivement abandonné.

En réalité, le Prophète se trompait.

Gabriel ne l'avait nullement délaissé, il lui avait réservé la plus formidable des consolations : une rencontre avec Dieu au septième ciel.

Ce rendez-vous céleste prit jour lors d'une nuit étoilée.

Après une journée éreintante, Muhammad avait trouvé le repos dans la maison d'une sœur d'Ali, le fils de feu oncle Talib. À mi-chemin entre le sommeil et l'éveil, le Prophète était allongé sur une paillasse lorsque le plafond de sa chambre se sépara en deux, faisant apparaître au-dessus de lui une myriade d'étoiles scintillantes. Sur le moment, il pensa qu'il rêvait.

Où suis-je ?

Il crut, un court instant, qu'il était revenu magiquement dans sa propre demeure. L'esprit embrumé, devant ses yeux ébahis, trois êtres de lumière apparurent. Des ailes étincelantes battirent l'air, jetant un souffle frais dans la pièce. Muhammad fut incapable de décrire ces visiteurs qui venaient à lui : leur apparence paraissait inconstante, en perpétuel changement.

Le Prophète n'était nullement effrayé par ces intrus, il savait que parmi eux se trouvait Gabriel.

Avec un détachement absolu, Muhammad vit l'ange s'approcher et lui ouvrir la poitrine, de la gorge au bas de l'estomac. Gabriel y prit le cœur pour le déposer dans un récipient d'or où il le lava avec de l'eau du puits de Zamzam. Puis, l'ange le remit à sa place.

– Lève-toi, dit la voix de Gabriel à la consonance nouvelle.

Le Prophète s'exécuta et l'ange le conduisit jusque dans la cour ouverte de la maison. D'un pas maladroit, Muhammad heurta un vase aux ablutions. Il tendit une main pour l'empêcher de se renverser mais, la seconde d'après, il se retrouva sur l'esplanade de la Kaaba.

Gabriel vint à lui, tirant par la bride un étrange cheval noir aux reflets argentés, plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet, possédant des ailes d'une blancheur éclatante.

– C'est une jument, annonça l'ange de la révélation. Elle s'appelle *Bouraq* car elle est aussi rapide que l'*éclair*.

Muhammad considéra la tête de Bouraq aux longues oreilles, voyant dans la finesse de ses traits comme un visage de femme douée de parole. Brusquement, l'animal se cabra et Gabriel le sermonna. Honteux, Bouraq se mit à suer abondamment, jusqu'à devenir tout trempé.

Bouraq…

Le regard émerveillé et amusé, le Prophète se demanda si son nom ne signifiait pas plutôt *transpiration* au lieu d'*éclair*. D'ailleurs, Muhammad lui-même transpirait énormément malgré la fraîcheur de la nuit.

– Monte, ordonna Gabriel.

La jument se montra difficile, l'ange l'a fit tourner en la tirant par l'oreille, et il aida Muhammad à grimper sur le dos scellé.

D'un battement d'aile, Bouraq bondit dans les airs et Gabriel en fit autant.

– Où allons-nous ? s'écria Muhammad.

– À Jérusalem ! répondit l'ange.

Penché sur le cou de sa monture, sourire aux lèvres, Muhammad trouva un équilibre stable et il se sentit en parfaite sécurité. En un instant, La Mecque ne forma plus qu'une masse sombre qu'ils laissèrent derrière eux. À plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, ils se dirigèrent vers l'occident jusqu'à la mer, puis vers le nord, et ce à une vitesse que seuls peuvent atteindre les êtres d'origine céleste. C'est ce que pensait Muhammad en voyant défiler sous ses yeux ébahis les monts et les

plaines, les rivières et les lacs, les bourgs et les villes éclairées par la Lune.

Dans ce voyage nocturne, l'œil avait peine à suivre la course de Bouraq et, très vite, ils parvinrent au-dessus de Jérusalem. Le tableau de la cité s'empreignit en Muhammad comme une image inoubliable. Le Prophète n'était jamais venu dans la ville sainte des Juifs et des Chrétiens, mais il comprit tout de suite, par une petite voix en lui, que le lieu où Bouraq était en train d'atterrir n'était autre que l'esplanade de l'ancien temple détruit jadis par les Romains.

Après avoir attaché la bride de sa monture à un anneau contre un mur, Muhammad se laissa guider par Gabriel jusqu'à l'intérieur du lieu d'adoration. Muhammad y retrouva Abraham, Moïse et Jésus, ainsi que d'autres prophètes de Dieu. Avec grande émotion, il dirigea la prière devant tous ces messagers réunis en son honneur. Lorsqu'il sortit, Gabriel l'attendait avec deux coupes en main : l'une de vin, l'autre de lait.

Muhammad prit celle de lait et la but d'un trait, tant il était assoiffé.

– Tu as choisi la véritable religion ! approuva l'ange en agitant ses ailes étincelantes.

Soudain, brisant la quiétude de la nuit, des trompettes retentirent, d'un son venant d'en-haut. Des anges apparurent de part et d'autre d'un escalier qui, dans une lumière céleste, brillait tels des diamants. Quand le silence s'installa de nouveau, Gabriel encouragea le Prophète d'un geste de la main.

D'un pas vigoureux qui laissa son empreinte sur la roche, Muhammad s'élança. Mais à peine s'était-il engagé sur les premières marches que de noirs démons l'environnèrent, menaçants, sous les ordres de Satan. Aussitôt, des anges armés de glaives enflammés les écartèrent et escortèrent l'homme dans son ascension.

Il y avait des milliers et des milliers de marches à franchir. Pourtant, Muhammad les escalada sans effort, en un court instant, comme si les lois de la nature avaient disparu. Dans un temps infime, il visita les sept cieux : au ciel inférieur, il rencontra Adam, au second, Jésus et Jean le Baptiste, au troisième il vit Joseph fils

de Jacob, au quatrième Hénoch, au cinquième Aaron et au sixième Moïse.

Au septième ciel, Abraham était là, ainsi que Gabriel qui l'avait conduit jusqu'à l'extrême limite des cieux.

L'ange de la révélation resta en retrait.

– Nous voilà dans l'ultime paradis, dit-il. Je ne peux aller plus loin avec toi…

Muhammad acquiesça, tout en pensant que, depuis le début de son aventure, il y avait tant d'épisodes qui s'offraient à lui que sa mémoire ne parvenait pas à les retenir. Il avait l'impression qu'il les oubliait au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Gabriel entendit l'inquiétude du Prophète et le rassura, lui promettant que sa mémoire lui serait rendu indemne à son retour, et qu'il se souviendrait des moindres détails que son esprit n'arrivait plus à saisir.

– J'attends ce moment depuis si longtemps, ajouta Gabriel. Moi, depuis que j'ai été créé, je suis dans l'expectative de cette nuit. Ce voyage nocturne était déjà écrit dans le Livre. Tout est écrit d'avance, comme le fait qu'Ali soit un jour ton successeur. C'est écrit. Dieu connait l'avenir qu'Il a créé. Il est maître du temps. Il avance et arrête sa course comme bon lui semble. À présent, va à sa rencontre !

Devant Muhammad, s'élevaient les deux battants d'un immense portail fait de diamants. Les deux battants s'ouvrir, laissant apparaître une lumière d'une extrême intensité. Le Prophète fut d'abord ébloui, puis ses yeux s'habituèrent. Le bruit des plumes qui écrivent la destinée parvinrent à ses oreilles. Ce fut alors qu'il vit le trône du ciel, et sur ce trône, quelqu'un était assis. Sa silhouette était grande et majestueuse. Son vêtement était blanc comme la neige.

Dieu…

Par un étrange phénomène, Muhammad voyait son visage, mais ne parvenait pas à le mémoriser. Si on lui avait demandé de le décrire, il en aurait été incapable.

Alors, Dieu lui parla.

Sa parole n'était pas faite de mots arabes, ni d'une toute autre langue : elle résonna simplement dans le cœur de Muhammad, et

celui-ci comprit la volonté du Créateur qui prescrivait cinq prières quotidiennes aux croyants.

Dieu invita ensuite le Prophète à lire entièrement le Livre qui se trouvait sur un chevalet à droite du trône, pour que son Messager puisse le réciter sur la terre. Bien qu'il ne sache pas lire, Muhammad s'exécuta. Il lut le Livre rapidement, car le texte semblait se dédoubler et pénétrer dans sa tête, les pages se tournant d'elles-mêmes.

Quand la lecture fut terminée, Muhammad se retrouva miraculeusement sur Bouraq, toujours attaché au mur. Gabriel n'était plus là pour le guider, mais la créature ailée connaissait l'itinéraire.

Accroché à sa monture, Muhammad réalisa qu'il avait déjà oublié les pages du Livre. Sa mémoire lui jouait encore des tours. Néanmoins, il savait que l'ange de la révélation reviendrait pour lui dicter la récitation de Dieu.

Et le voyage retour débuta.

En cours de vol, Muhammad fut pris d'une terrible soif. Bouraq dut ressentir le besoin de l'homme, et la monture se posa près d'une caravane constituée de dromadaires qui se dirigeait, elle-aussi, vers La Mecque.

Sous le regard d'une lune rieuse, le chef de la caravane vit surgir du ciel la créature ailée et son cavalier. Celui-ci lui demanda de l'eau. Ne sachant s'il avait affaire à un homme ou à un démon, quelque peu effrayé, le marchand s'exécuta, tout en expliquant à Muhammad que tous ses compagnons étaient partis à la recherche d'un chameau perdu. Une fois désaltéré, le Prophète remarqua la présence d'une jument blanche parmi la caravane.

Oh ! Comme j'aimerais posséder cet animal !

Bouraq battit des ailes, et Muhammad arriva à une vitesse fulgurante à La Mecque. Le Soleil n'était pas encore levé, mais l'horizon se teintait déjà de rouge, rendant visible la cité. Avant de disparaître dans les airs, la créature céleste déposa son cavalier dans la cour ouverte de la maison. À peine était-il arrivé, que Muhammad eut juste le réflexe de tendre la main pour empêcher le vase aux ablutions de se renverser, le même vase qu'il avait heurté des heures auparavant lorsque Gabriel était venu le réveiller dans sa chambre.

Miracle ! Le temps n'est pas ce qu'il semble être dans l'univers de Dieu…

Dans la matinée, enthousiaste, Muhammad rassembla ses proches. Il leur conta son voyage nocturne, ainsi que son ascension jusqu'au trône de Dieu. Hormis Abou Bakr, son récit fut accueilli avec scepticisme, et ses amis l'engagèrent à ne point diffuser cette incroyable histoire. Muhammad repoussa ce conseil, et il s'exprima librement devant les Soumis, ainsi que tous les habitants de la cité. Croyant qu'il mentait, quelques-uns de ses disciples abjurèrent la Soumission, et le Prophète fut assailli par une tempête de railleries de la part des Mecquois.

Ceux qui avaient déjà voyagé à Jérusalem le questionnèrent et, à leur grand étonnement, comprenant qu'il disait vrai, Muhammad décrivit précisément la ville sainte qu'il avait survolée.

Certains, plus suspicieux que d'autres, lui demandèrent une preuve vérifiable. Muhammad leur parla de sa rencontre avec le chef de la caravane, de ses compagnons partis à la recherche du chameau perdu et de la présence de la jument blanche.

Et lorsqu'en fin de journée cette fameuse caravane arriva à La Mecque, avec à sa tête une jument blanche, les gens se précipitèrent vers le chef pour l'interroger. Quand celui-ci confirma avoir discuté avec Muhammad pendant la nuit et qu'il l'avait vu de surcroît chevaucher une monture ailée, un trouble sans précédent agita les cœurs et les passions de la cité.

6
Fatima

Sur l'esplanade, les mains de l'enfant ouvrirent la cage et la colombe prit son envol.

De battements de plumes énergiques, elle quitta sa petite prison aux barreaux de fer sous les applaudissements ou les cris de colère.

L'infini ciel bleu l'aspira de ses courants ascendants pour l'élever au-dessus des étranges tumultes passionnés, abandonnant ces attentionnés ou violents êtres sans ailes. Des siennes, la colombe survola la coupole du dôme, dont l'or scintillait comme un soleil déchu. Mue par un commandement invisible, elle se dirigea vers le chaleureux astre qui avait enflammé deux heures plus tôt les angoissantes ténèbres.

L'oiseau blanc aurait voulu voler indéfiniment vers ce paradis de feu, il se déchaîna dans un tourbillon de vents qui le propulsa plus haut au firmament. Cependant, progressivement, les forces lui manquèrent, et il fut inexorablement attiré vers la terre des hommes.

Alors, à regret, la colombe se laissa glisser sur l'air de la félicité pour redescendre vers la cité de Jérusalem et, d'un dernier battement d'ailes, elle se posa sur la sombre balustrade d'un balcon.

À l'autre extrémité de la rambarde, une immense statue immobile s'ébranla et tourna sa tête pour observer le nouvel arrivant. Vêtu d'un pantalon noir surmonté d'une veste de même couleur, d'un bandage blanc recouvrant entièrement le haut de son crâne et de deux autres entourant les paumes de ses mains, Thomas

Anderson se demanda d'où provenait cette colombe symbole de la paix.

Car elle n'avait pas sa place ici.

Comment pouvait-il en être autrement lorsque, dans cette contrée, deux livres de Dieu s'affrontaient ? Comment pouvait-il en être autrement lorsque, sur la Terre promise, deux peuples « élus » avaient échu d'un même et unique royaume divin ?

Les juifs et les musulmans étaient persuadés d'avoir une alliance, un pacte d'exclusivité avec Dieu et d'être chacun d'entre eux le peuple préféré du Tout Puissant. Et, exhibant la *Torah* ou le Coran, ils s'estimaient les légitimes légataires de cette cité qu'ils s'entredéchiraient, notamment pour l'emplacement où était construit le Dôme du Rocher : Mahomet y était arrivé depuis La Mecque lors de son voyage nocturne en chevauchant sa monture Bouraq et d'où il était monté au paradis, Abraham y avait voulu offrir à Dieu son fils en sacrifice et Salomon y avait bâti l'ancien Temple de Jérusalem.

Dans cette ville sainte, les enfants de l'Éternel, dieu colérique et capricieux imaginé par le roi Josias, affronteraient toujours les fidèles d'Allah, création de Mahomet.

Par la loi du Talion érigée en commandement divin, les juifs répliqueraient immanquablement aux héritières exactions, criminelles et modernes du Prophète, alimentant dans un continuel flot de sang la folle roue à aubes des existences perdues.

Pour les musulmans, ces existences n'étaient pas perdues, elles n'étaient que la consécration d'une destinée de soumission, que l'accomplissement fatal de la volonté céleste les conduisant immanquablement aux portes du paradis.

Ils étaient convaincus que Mahomet était le dépositaire de l'ultime révélation de Dieu à l'humanité, révélation qui demeurait en vigueur jusqu'à la fin des temps par l'entremise d'un livre.

Pour eux, le Coran était l'infaillible parole révélée de Dieu, valide de tout temps et en tout lieu. Ce qu'il contenait était absolument véridique, éternel et ne pouvait être critiqué. S'interroger sur son contenu revenait à mettre en doute la parole même de Dieu et était un blasphème. Le devoir des musulmans étaient de croire et d'observer les commandements que Dieu avait directement envoyés à Mahomet, sur terre, par l'intermédiaire de

l'ange Gabriel. Celui-ci avait dicté les révélations au Prophète, qui les lui avait répétées et ensuite les avait révélées au monde, révélations qui avaient été préservées telles qu'elles avaient été transmises à Mahomet, sans aucune modification, ni addition ou altération.

Pour les musulmans, le Coran était un livre non créé, descendu du ciel tel quel, dont l'original, la Mère du Livre, reposait sur une Table gardée dans le firmament étoilé…

Tom secoua la tête.

Il savait que le Coran n'était pas descendu du ciel tel quel, loin de là.

Mahomet avait été impressionné par la connaissance des saintes écritures que possédaient les juifs instruits : ils connaissaient le Livre comme ils connaissaient leurs propres enfants. En imitation, Mahomet avait voulu donner un livre en arabe à ceux qui le suivaient, qu'ils pourraient apprendre de la même manière et dans le même esprit.

S'il en avait eu le temps, Mahomet aurait lui-même supervisé la création d'un Coran définitif, à l'instar d'une *Torah* fabriquée par le roi Josias.

Cependant, le temps lui manqua : il décéda brutalement avant de pouvoir compiler son œuvre. Vainqueur, peut-être se serait-il assagi et aurait supprimé les versets guerriers de Médine pour mettre dans son Coran uniquement les prêches du Sage de La Mecque. Néanmoins, cela aurait été fort peu probable. L'inverse aurait même était plus logique, le Meurtrier de Médine, après avoir conquis La Mecque, voulait conquérir Jérusalem et le monde entier, un projet que ses successeurs accomplirent avec brio.

Ce fut l'un de ses successeurs, le troisième calife Othman, qui, selon la tradition, avait élaboré le Coran vingt ans après la mort du Prophète. Pour se faire, Othman avait rassemblé tous les textes en possession des musulmans, des écrits rédigés sur des supports divers comme des morceaux de papyrus, des pierres plates, des feuilles de palmier, des omoplates et des côtes d'animaux, des morceaux de cuir et des panneaux de bois, tout autant que la mémoire des compagnons de Mahomet encore de ce monde. Puis, une fois la dictée recopiée au propre sur du beau papier sacré, Othman ordonna de détruire tous les écrits originaux.

Et le Coran naquit, non pas descendu du ciel de la main d'Allah, mais de la plume des scribes d'Othman le Tout Puissant, le Tout Sachant, le Tout Écrivant.

Dans sa compilation, Othman conserva pieusement tous les textes, de la période du Sage de La Mecque à celle du Meurtrier de Médine, y laissant les erreurs grossières sur l'histoire de Moïse issue des fables pour enfant, sans savoir que ces erreurs dévoilaient l'ignorance totale de Mahomet.

Othman était satisfait du travail élaboré.

Pourtant, un détail le tracassait.

Comment Allah, qui était censé parler à la première personne par la bouche de Mahomet, pouvait-il demander à lui-même de maudire les ennemis du Prophète ? Comment pouvait-il dire dans un verset « qu'Allah les maudisse », alors qu'il aurait dû dire « je les maudis » ?

La réponse était simple : parce que, dans son délire d'imposture, Mahomet oubliait souvent qu'il récitait soi-disant les paroles de Dieu, qu'il était simplement la bouche humaine parlant à la place du Très Haut et que tout le Coran était supposé être l'expression d'Allah à la première personne. À plusieurs reprises, Mahomet confondait les pronoms personnels, mélangeant son alter ego avec Allah, Allah qui n'était rien d'autre que lui-même.

Le Coran n'était pas la parole divine, car il contenait de nombreux passages où il était impossible de dire qui, de Dieu ou de Mahomet, prenait la parole.

Certes, les musulmans pouvaient rétorquer que Mahomet n'était qu'un messager, qu'il récitait avec application ce que l'ange Gabriel lui avait dit pendant son sommeil ou en vision, que Mahomet essayait de faire au mieux et qu'il pouvait parfois confondre, il n'était qu'un humain faisant des erreurs comme quiconque. Mais s'il s'était trompé sur cela, sur le mythique Moïse ou sur les versets sataniques, que restait-il au final à la valeur intrinsèquement divine du Coran ? Si Mahomet s'était fourvoyé sur tout cela, où avait-il encore fait des erreurs ?

Pour clore tout début de polémique, Othman trouva une solution : il ajouta aux versets nécessaires l'injonction « dis », faisant croire à un ordre adressé à Mahomet de s'exprimer à la

première personne, permettant d'atténuer le souci des pronoms personnels.

Un tout petit mot, un tout petit arbre qui cachait la forêt du mensonge...

Tom s'accouda à la balustrade et, effrayée, d'un vigoureux battement d'ailes, la colombe s'envola vers d'autres lieux, vers d'autres cieux en quête d'inconnus.

Songeur, Tom observa l'oiseau de paix s'éloigner.

Les musulmans, eux-aussi, étaient partis en quête d'inconnus.

Si les chrétiens étaient partis à la quête du Graal, les musulmans, eux, s'en étaient allés à la quête de leur passé, ou plus exactement à la recherche du temps perdu : ils avaient voulu en savoir plus sur la vie de leur Prophète, combler les vides de l'Histoire et balayer les inconnus de leurs mémoires. Ils avaient voulu interroger les différents témoins de l'époque, questionner les compagnons vivants de Mahomet pour connaître les merveilleux détails de son existence, ce qu'il avait dit, ce qu'il avait fait en dehors de restituer les divines paroles de Dieu consignées dans son Coran.

Les musulmans avaient donné un nom à cette quête.

– Les hadiths, murmura Tom.

Les chrétiens qui étaient partis à la recherche du Graal étaient tous rentrés les bras ballants, la tête basse et les poches vides.

Mais pas les musulmans.

Ces derniers ne rapportèrent pas moins de 700 000 hadiths, paroles et actes certifiés de Mahomet ou de ses compagnons.

C'était d'autant plus fort que tous les compagnons vivants du Prophète étaient morts depuis très longtemps : en effet, la quête des hadiths n'avait pris forme que soixante-quinze ans après la disparition du Prophète et, ces recueils d'actes et de paroles de Mahomet, n'avaient été mis par écrits que deux cents ans plus tard.

Opportunément pour la mythique Histoire de l'islam, par un téléphone arabe d'avant heure, les témoignages avaient afflué du désert, de la bouche même de l'homme qui avait vu l'homme, qui avait vu l'homme, qui avait vu le Prophète…

Tom gloussa.

Aussi vénérés que le Coran lui-même, les hadiths n'étaient pourtant qu'une vaste escroquerie historique.

Si quelques hadiths pouvaient vraisemblablement remonter jusqu'au temps du Prophète, par une chaîne orale plus ou moins fiable, la majorité étaient des contes de mille et une nuit. Sentant le bon filon, les hadiths étaient le fait de conteurs professionnels qui avaient gagné leur vie en inventant des histoires divertissantes sur Mahomet et ses compagnons, histoires que les foules avaient gobées avec crédulité. Pour attirer le chaland, les conteurs n'avaient reculé devant aucune énormité, et la transmission des hadiths s'était vite transformée en une véritable industrie très lucrative pour ces escrocs de l'Histoire qui s'étaient fait passer pour des sources fiables.

Les disciples du Sage de La Mecque n'avaient pas été en reste et, pour contrer le Meurtrier de Médine, refusant ce père assassin, ils avaient inventé des hadiths décrivant leur Prophète comme un saint en toutes circonstances, alors que le Coran prouvait le contraire. Ils l'avaient transfiguré en un être enfin humain, un modèle à suivre et non plus un sanguinaire tyran à craindre.

La dynastie adverse, les opposants politiques, tous ceux qui avaient voulu être calife à la place du calife, avaient également grassement payé pour la fabrication des hadiths, avec cette volonté expresse de prouver la légitimité de leur clan contre celui ayant la main mise sur le pouvoir. On avait fait dire au Prophète que son oncle Abou Talib, le père d'Ali, se trouvait au plus profond de l'enfer pour discréditer la dynastie Alides. Et, évidemment, les descendants d'Ali avaient de leur côté produit des hadiths glorifiant Abou Talib, toutes étant paroles certifiées de Mahomet.

Par la fabrication de textes mensongers qui s'opposaient dans l'affabulation, croyant que la parole de Dieu elle-même se trouvait dans les hadiths au même titre que le Coran, les musulmans s'étaient immanquablement retrouvés dos à dos. Ces faux livres contradictoires de traditions rapportées avaient servi de base aux lois islamiques, créant des courants contraires, engendrant des conflits violents entre les branches de la secte, comme entre les chiites et les sunnites qui ne s'accordaient pas sur les différents recueils.

Mais comment pouvait-il en être autrement lorsque les hadiths avaient été fabriqués par des opposants dans un but personnel et politique, par des dissidents en soif de pouvoir ou par des charlatans en quête d'argent…

Toc, toc…

On frappait à la porte.

– Entre ! dit Tom d'une voix forte en français, sans même se retourner.

La porte s'ouvrit et se referma bien vite, une ombre géante se glissa jusqu'au balcon pour s'y accouder. Dehors, les rayons du soleil jouaient avec les branches des grands arbres verdoyants qui ceinturaient la résidence aux hauts murs gris.

– Bien dormi ? s'enquit le nouvel arrivant d'un ton grave.

Tom tourna la tête vers son ami.

Depuis leur dernière rencontre à Jérusalem, Alain avait physiquement changé. Si l'agent du Mossad avait toujours sa chevelure blanche et drue coupée en brosse, le visage carré de l'Israélien n'était plus barré par une longue balafre qui courait du menton jusqu'au front, en passant par son œil droit absent. La chirurgie esthétique avait fait des prodiges, et c'était à peine si on distinguait encore l'affreuse cicatrice. Même son œil bleu disparu avait réapparu comme par miracle, mais c'était un œil sans âme, froid et dur.

Un œil de verre.

– Tu me tortures et ensuite tu me demandes si j'ai bien dormi ? pesta Tom.

Posément, de la poche intérieure de son costume sombre, Alain sortit une boite métallique et y prit un cigarillo qu'il alluma. Les volutes de fumée, aux effluves parfumés, s'élevèrent au-dessus de sa large silhouette.

– Je voulais savoir si tu avais toujours la rage de l'existence en toi, s'excusa Alain. Je devais savoir si tu préférais vivre ou bien mourir. Mais, au final, la mise en scène n'a pas duré longtemps, tu as deviné que j'étais là. Au fait, comment tu as su ?

– Ton cigarillo, je me suis rappelé que tu fumais cette merde quand on était plus jeune. J'ai senti l'odeur et tout s'est éclairé dans mon esprit. T'as arrêté la cigarette ?

Alain acquiesça silencieusement, puis, au bout d'un instant, il ajouta :

– J'avais besoin de te parler. J'ai téléphoné, mais tu ne répondais pas.

– Tu pouvais laisser un message, protesta Tom.

– J'ai fait mieux, j'ai envoyé un messager. Et il t'a vu jouer à la roulette russe. Alors j'ai donné l'ordre à son équipe d'aller chez toi.

Tom soupira.

– Et ils ne pouvaient pas taper à la porte comme tout le monde ?

– Tu aurais ouvert ? demanda Alain. J'en doute. Tu semblais si déterminé. Souffres-tu au point de te tuer ?

Tom eut un sourire en coin.

C'était avec ce genre de phrase toute faite que les négociateurs entamaient le dialogue avec un suicidaire.

Tom éluda la question et changea de sujet.

– Au fait, j'espère que ton gars qui est tombé dans mes escaliers va bien.

– Pas trop… pour tout de dire, il est mort, la nuque brisée, dit Alain d'un ton parfaitement détaché, comme s'il annonçait la météo du jour.

– *Scheiße* ! s'exclama Tom. Je suis désolé, c'est un accident…

– Je sais. Nous sommes en guerre et chaque jour des Juifs meurent dans le monde. Je perds des soldats et des frères. C'est comme ça et on ne peut rien y faire. Son corps a été rapatrié dans l'avion qui t'a emmené ici. Il aura droit aux honneurs…

Le portail automatique de la résidence s'ouvrit, et une voiture noire aux vitres teintées roula lentement sur les graviers blancs, avant de se stationner juste sous la fenêtre où discutaient les deux amis.

Vêtu d'une longue djellaba écrue, un homme sortit du véhicule et, voyant Alain accoudé à la balustrade, lui parla en arabe.

– *Salam alikoum*, Ali. Tout s'est passé comme prévu…

Alain lui fit un signe amical de la main et l'homme s'éloigna.

– Ali ? gloussa Tom.

– Oui, c'est mon personnage arabe, c'est mon rôle de composition, répondit Alain. Et si tu m'entends toujours parler arabe avec mes hommes, c'est normal, ça nous permet d'être immergés en permanence dans cette langue. Tu sais, c'est primordial lors des missions d'infiltration de penser en arabe au lieu de l'hébreu, pour ne pas être démasqué par les musulmans…

Alain tira une bouffée sur son cigarillo. Il réfléchit un instant, puis, un imperceptible rictus au coin des lèvres, demanda :

– Que penses-tu de Mahomet ?

Sous le bandage qui entourait le haut du crâne, les sourcils de Tom se froncèrent. Il se demandait où voulait en venir son ami par cette question. Réfléchissant quelques secondes, il finit par répondre :

– Je pense que Mahomet est un escroc qui a exploité à fond la ruse antique de l'invocation divine. Allah est devenu l'artifice qui a permis à Mahomet de présenter son Coran comme une révélation divine, mais Allah n'est autre que Mahomet lui-même. Et c'est d'ailleurs pour ça qu'il ne fait que des louanges sur lui-même dans le Coran. Mahomet s'est présenté comme l'unique interprète du divin, c'est à dire le seul à pouvoir s'exprimer tout court pour imposer sa propre opinion. Il s'est présenté comme le modèle de moralité et de bonne conduite que tout fidèle doit imiter. Mais ce beau modèle de conduite serait aujourd'hui accusé à La Haye de crime contre l'humanité, car Mahomet et son Coran sont les pires ennemis de la civilisation, de la liberté et de la vérité que le monde ait jamais connus…

Du coin de l'œil, Tom observait les réactions de son ami.

–…et je te parle, mais tu ne m'écoutes déjà plus. Tes paupières sont en train de cligner rapidement, signe d'activités cognitives intenses dans ton cerveau, tu penses à autre chose, ton esprit est ailleurs, tu ne m'écoutes plus, alors pourquoi me demander ce que je pense de Mahomet ?

Alain sourit.

– À ce que je vois, tu es toujours prompt à détecter les mensonges dans le langage non verbal du corps… Je te charriais à l'instant pour Mahomet, je sais exactement ce que tu penses de lui, j'ai eu accès à ton roman, « Le Sage de La Mecque »…

Comme se rappelant une bonne blague, Alain se mit à rire.

– Une salle de shoot pour martyrs ? fit-il, hilare. Sérieux ?

Dans son roman, sur le ton de l'humour noir, Tom avait proposé la création d'une salle de shoot pour martyrs. À l'instar des salles de shoot pour les toxicomanes où ceux-ci se voyaient injecter de la drogue par des professionnels de la santé, on pouvait créer des salles de mort réservées aux kamikazes islamiques désireux de se faire exploser au milieu de mécréants, pour accéder instantanément au paradis promis.

Pour soigner le mal par le mal, il suffisait de leur mettre une ceinture d'explosifs et de les isoler dans une salle entourée de vitres blindées derrière lesquelles se trouvaient des non-musulmans, des médecins juifs, des chrétiens ou d'infidèles athées. Les kamikazes pouvaient donc actionner le détonateur en toute quiétude, ils mourraient en martyr dans le chemin d'Allah.

Tom acquiesça.

– Oui, tout à fait sérieux. Et c'est d'autant plus vrai que c'est l'unique façon d'accéder directement au paradis d'Allah sans aller en enfer.

– Je ne comprends pas, de quoi tu parles ? s'enquit Alain.

Tom eut un sourire énigmatique.

– Je veux dire par là que tous les musulmans vont en enfer…

– En enfer ? s'étonna Alain.

Tom chercha ses mots avant de répondre.

– Quand tu signes un contrat qui t'engage pour plusieurs années, par exemple avec une banque, il y a toujours une phrase dans le contrat qui semble sans importance, au bout de laquelle se trouve pourtant un astérisque. Et cet astérisque te renvoie à un paragraphe en bas de page écrit en tout petit, un paragraphe capital que tu ne lis d'ailleurs jamais, mais qui engage pourtant ta personne à une obligation souvent contraignante et que le rédacteur du contrat n'a bien évidement pas voulu écrire en trop gros…

Tom se tut un instant avant de poursuivre :

– Dans le coran, dans la sourate « Marie », il y a un astérisque coranique, un verset qui stipule que tous les musulmans seront précipités en enfer à leur mort, avant le jugement de Dieu, avant de se voir attribuer une place dans l'un des sept paradis. Les

musulmans l'occultent consciemment ou inconsciemment. C'est un terrible mécanisme de fabrication de fanatiques suicidaires, car eux échappent à l'enfer par la clause d'un autre verset. Les martyrs ont même droit en prime à l'accès au plus haut des cieux, au septième ciel du paradis, aux côtés de Dieu. Les musulmans croient que les kamikazes vont en enfer pour les atrocités qu'ils commettent, mais c'est le contraire. Par leurs gentillesses, les musulmans vont en enfer pendant que les pires assassins détiennent un passe-droit. Pour aller directement au paradis sans passer par les affres de l'enfer, les croyants n'ont d'autre choix que de mourir les armes à la main, dans le sentier de Dieu. Pour échapper à l'enfer, les croyants sont obligés de devenir des combattants-meurtriers. Voilà ce qu'ordonne l'astérisque coranique du contrat auquel ils sont soumis. Alors, la création de salles de shoot pour martyrs n'est pas au final une si mauvaise idée pour le bien de tous…

Pensif, Alain garda le silence pendant quelques secondes. Il finit par se tourner vers Tom et le fixa de son œil unique.

– Tu sais, s'il y avait eu des livres comme le tien disponibles dans le monde arabe, il n'y aurait jamais eu de printemps ou de révolutions islamiques dans tous ces pays en guerre.

Tom fut touché par ce compliment, même s'il savait qu'Alain ne disait jamais les choses d'une manière désintéressée. Il voulait certainement quelque chose ou alors simplement remonter son estime personnelle après sa tentative de suicide.

– Viens-en aux faits, pourquoi tu voulais me voir ? interrogea Tom.

Pour toute réponse, Alain prit son smartphone de la poche de sa veste. Il coinça son cigarillo entre l'index et le majeur de la main gauche, plaça l'appareil au creux de sa paume qu'il enserra de son pouce et des deux autres doigts libres. Sa main droite balaya rapidement l'écran à la recherche d'un fichier.

– Tu le reconnais ? demanda Alain.

Tom examina la photo que lui présentait son ami. C'était celle d'un homme souriant d'une trentaine d'années, au visage ovale dont les petites oreilles étaient parfaitement symétriques, aux yeux verts pétillants, au nez fin et droit, aux belles dents perlées et au large front intelligent qu'une chevelure brune coupée courte

parachevait dans sa beauté d'Apollon. Tom reconnut cet homme au regard vert, le même que celui de Camille.

– Oui, c'est Charlie. C'est le frère jumeau de Camille…

Alain approuva.

– Que sais-tu sur lui ? demanda l'Israélien.

– Pas grand-chose. Je l'ai rencontré qu'une seule fois. Je sais qu'il est officier dans l'armée américaine. Pourquoi tu me demandes ça ?

Les lèvres d'Alain s'allongèrent en une grimace.

– Il a disparu il y a plusieurs mois de ça, lors d'une mission en Afghanistan. On se doutait qu'il avait été kidnappé, mais il y avait aucune demande de rançon ou de revendications particulières. Il y a une dizaine de jours, on a eu un renseignement fiable. On a localisé Charlie et les Américains ont envoyé un groupe d'assaut pour le libérer…

Alain entra dans la chambre où avait dormi Tom. Sur le mur en face du lit défait, un écran géant de télévision était encastré. Alain l'alluma et, à partir de son smartphone, diffusa un enregistrement vidéo.

– Approche, dit Alain. Je vais te montrer une vidéo. C'est la vidéo transmise en direct par la caméra frontale du chef du groupe qui a donné l'assaut.

Tom avança devant le téléviseur.

Spectateur attentif, il regarda les militaires des forces spéciales progresser en colonne, passant de l'ombre de la nuit jusqu'à une bâtisse lumineuse. Un fusil à pompe fit voler en éclats la serrure d'une porte, les coups de feu crépitèrent et des cris résonnèrent. Avec son binôme, le chef de groupe s'avança vers l'entrée d'une chambre qu'un drap noir occultait. Vêtu d'une longue tunique blanche, tel un ange glabre, Charlie était dans cette pièce bien éclairée, allongé sur le dos, sur un vieux matelas à même le sol. Bâillonné, les mains ligotées devant lui, Charlie supplia du regard les deux hommes du commando pour venir le délivrer. Lorsque le premier militaire se pencha le cou en avant, la lame brillante d'un couteau apparut comme par enchantement dans la main de Charlie, et il trancha cette gorge tendue, dans une gerbe de sang qui éclaboussa l'objectif de la caméra.

– Voilà, dit Alain en éteignant la vidéo. Aucun des hommes du groupe d'assaut n'est revenu vivant. Ils ont tous été tués. Ils sont tombés dans un piège. La plupart ont été égorgés par l'otage qu'ils étaient venus libérer…

Le visage fermé, Tom réfléchissait. Mille questions se bousculaient dans sa tête. Il finit par en formuler une à voix haute :

– Qui t'a donné le renseignement pour la localisation de Charlie ?

Alain s'approcha de Tom et lui montra une nouvelle photo sur son smartphone.

– Une espionne de la CIA a réussi à infiltrer le groupe terroriste où se trouve Charlie. Elle s'appelle Fatima…

Silencieusement, Tom contempla le visage jovial de la femme aux yeux noirs.

*
* *

Fatima avait l'impression de n'être qu'un fantôme.

Nul ne la voyait, personne ne percevait cette ombre aux yeux noirs qui déambulait dans l'immense palace semblable à un palais des mille et une nuits.

Ou tout du moins, les gardes armés en faction faisaient semblant de ne pas la voir : ils avaient ordre de ne pas poser leurs regards sur les femmes du harem.

Alors, vêtue d'un *niqab* noir ne laissant qu'entrevoir son regard sombre des nuits d'Afrique, aussi invisible que l'air, Fatima avançait librement dans la demeure de Sultan.

Il lui avait été facile de s'introduire dans la tanière du loup, car Sultan étant continuellement à la recherche de nouvelles brebis pour assouvir son appétit sexuel maladif. Par le biais d'un site internet, sous couvert de mannequinat, le fortuné Sultan invitait ces postulantes de tous pays à vivre une romantique histoire d'amour auprès de lui dans son harem.

Il leur faisait signer un contrat d'une année contre une somme d'argent faramineuse, un bail renouvelable qui lui donnait un accès illimité et exclusif à ces frêles corps cupides.

Ce n'était évidemment rien d'autre que de la prostitution. Cependant, Fatima n'avait pas eu le choix : pour parvenir à ses fins, elle avait dû passer par la couche de Sultan.

Celui-ci avait été très doux, attentionné et nullement bestial comme elle l'avait craint lors de la première nuit. Sultan ne frappait pas ses esclaves sexuelles si elles étaient bien soumises. Son harem était composé d'une centaine de femmes, d'adolescentes à d'autres plus mûres et expérimentées, de toutes les couleurs de peau, un avant-goût du paradis auquel aspirait Sultan à sa mort. Comme un drogué ne pouvant se passer de son héroïne, Sultan ne se séparait jamais de ses jouets sexuels, il les gardait en permanence auprès de lui, affrétant même un avion spécial lors de ses déplacements à l'étranger.

La liberté de ces lascives captives volontaires se limitait au bon vouloir de Sultan qui les gardait confinées dans son immense palace. Fatima s'accommodait parfaitement de cette prison sans barreaux, puisque Charlie y résidait également.

Et c'était justement pour lui qu'elle déambulait le long de ces titanesques couloirs de marbre blanc, aux colonnes d'argent soutenant des voûtes d'or incrustées de mille émeraudes.

De ses ballerines murmurant des caresses sur les dalles resplendissantes, Fatima avançait d'une démarche qu'elle voulait moins féline qu'à son habitude lorsque, brusquement, ses pas se figèrent.

Devant elle, des voix se rapprochaient : elle venait de reconnaître celle aiguë de Sultan et l'autre plus suave de Charlie.

Pour ne pas paraître suspecte, elle se remit en marche. À l'intersection du corridor, les deux hommes barbus apparurent dans leur long habit blanc que surmontait un foulard traditionnel arabe. Ils se turent en voyant la petite silhouette cheminer vers eux.

Le cœur de Fatima se mit à battre plus vite quand les yeux verts inquisiteurs de Charlie se posèrent sur ceux de l'espionne. Mais, ne prêtant guère attention à cette ombre au regard sombre, les deux hommes la croisèrent sans un mot et reprirent leur conversation un peu plus loin.

Fatima accéléra le pas.

Elle connaissait les lieux comme sa poche : en faisant le tour du couloir sur la gauche, elle allait de nouveau tomber nez à nez avec eux.

Elle parcourut une trentaine de mètres, parvint devant l'entrée des toilettes pour dames, et elle se cacha derrière la porte en chêne massif dont elle ne laissa qu'un léger entrebâillement.

Il était temps.

Les deux hommes venaient d'apparaître dans le champ de vision de Fatima.

Charlie s'exprimait en américain.

– Si Allah le permet, nous vengerons les enfants du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*.

Pensif, Sultan approuva tout en caressant son interminable barbe noire qu'un visage émacié accentuait un peu plus la longueur.

– Oui, le Grand Satan doit payer pour ce qu'il a fait à nos frères. As-tu pensé à une date précise ?

– Oui, répondit Charlie après un instant de réflexion. Et ils se souviendront à jamais de ce jour où les flammes de l'enfer s'abattront sur leurs maudites cités, ils se souviendront à jamais de ce nouveau onze septembre…

Les deux hommes s'éloignèrent et leur conversation devint indistincte.

La main de Fatima réajusta le voile qui dissimulait son visage effaré et, après quelques minutes d'attente, une ombre se glissa silencieusement dans le couloir.

*
* *

Accoudés à la balustrade, pensifs, les deux amis regardaient sans les voir les ombres immobiles des grands arbres verdoyants qui entouraient la résidence.

Tom finit par rompre le silence.

– Qui est Sultan ?

Alain fit une grimace.

– C'est un richissime Saoudien, un bon fils à papa plein de pétrole. Mais il est surtout à la tête d'un réseau terroriste islamique, et il déteste le grand Oncle Sam. Fatima a confirmé qu'il envisage de commettre un attentat du type du onze septembre 2001, d'une ampleur jamais égalée. Et ça, ça va être avec l'aide de Charlie.

– Comment va Charlie ? s'enquit Tom.

Avant de répondre, Alain alluma un nouveau cigarillo, et les effluves parfumés s'élevèrent en volutes de fumée.

– Charlie semble souffrir d'un classique syndrome de Stockholm, voire même d'un syndrome islamique de Stockholm, si tu vois ce que je veux dire…

Tom acquiesça en silence.

Il voyait parfaitement ce que voulait dire Alain : dans son roman « Le Sage de La Mecque », Tom avait longuement évoqué cette réaction psychologique étrange.

Elle avait pris forme en 1973 dans la ville de Stockholm, lorsqu'un évadé de prison avait tenté de commettre le braquage d'une banque et s'y était retranché en prenant en otage quatre employés. Au bout de six jours de négociation, le ravisseur avait fini par libérer ses otages. Curieusement, ceux-ci s'étaient interposés entre les policiers et leur tortionnaire pour le protéger. Par la suite, ils avaient refusé de témoigner contre lui, contribuant au contraire à sa défense et lui rendant visite en prison. Une incompréhensible histoire d'amour s'était même développée entre le malfaiteur et l'une des otages.

Le syndrome de Stockholm venait d'apparaître à la face abasourdie du monde.

Pourtant, il existait depuis la nuit des temps.

Au lieu de développer un sentiment en phase avec la crise, à savoir une haine légitime de la victime à l'égard de son agresseur, le soulagement de ne pas être tué engendrait le sentiment profond de gratitude, ainsi que de la peur, le tout se mélangeant confusément dans le cerveau. Ce dernier était alors dans l'incapacité d'établir des pensées négatives à l'encontre du bourreau.

Par l'envie de survivre plus forte que l'impulsion de haïr la personne qui avait créé son dilemme, le cerveau déployait des

stratégies absurdes pour rester coûte que coûte en vie : il développait un sentiment de confiance, voire même de la sympathie mêlée de crainte, à l'égard de son agresseur, essayant de le satisfaire dans ses moindres désirs et, par déni de réalité, il allait même jusqu'à adopter le point de vue du tyran.

Aux mains de cette démoniaque matrone à qui il ne pouvait échapper, qui lui ordonnait quand ou quoi manger, lui disant où et quand faire ses besoins, l'otage retournait à l'état primaire, il revenait au stade de l'enfance à la totale dépendance physique et au manque d'initiative, à l'incapacité d'agir ou simplement de décider.

Par cette reconnaissance infantile des besoins vitaux, par cette gratitude d'être encore en vie, l'esprit se focalisait sur les marques de douceur et anesthésiait de sa mémoire les actes brutaux de la matrone : les perfides gentillesses de celle-ci guérissaient les traumatismes qu'elle avait créés.

Obsédée par la survie, l'empêchant d'avoir une réaction normale au traitement inhumain qu'elle subissait, la victime finissait par voir dans le tyran un être tout-puissant qu'elle se devait d'aimer.

Il en avait été de même avec les hommes et les femmes convertis de force à l'islam.

Macabre précurseur, Mahomet avait opéré le même type d'agression que le truand de Stockholm, et il avait posé à ses victimes le dilemme entre la soumission ou la mort.

Ses contemporains s'étaient retrouvés devant une peur démultipliée par la confusion entre Mahomet et Allah, son cruel double éthéré. La frayeur de mourir s'était doublée de la panique de passer l'éternité en enfer, un enfer auquel ils ne pouvaient échapper.

Mahomet et Allah avaient formé une seule instance psychique qui avait promis les pires châtiments à tous ceux qui ne l'écoutaient pas, dans cette vie et dans l'au-delà. La prédication de Mahomet avait été extrêmement simple et moyenâgeuse : si on l'écoutait, on allait au paradis, si on lui désobéissait, on allait en enfer.

Il suffisait de feuilleter le Coran pour réaliser le nombre de menaces violentes que Mahomet avait prononcé à l'encontre des

hommes. Des centaines de versets s'acharnaient à terrifier ou à anesthésier l'esprit avec de perfides gentillesses paradisiaques. Il en avait résulté une peur bleue de Dieu et de son enfer, ainsi qu'une terreur immédiate du sabre du Prophète qui avait exécuté tous ceux qui lui avaient désobéi, en les accusant de trahison.

Les victimes de Mahomet s'étaient retrouvées dans le même état de détresse psychologique que les otages de Stockholm. Ils avaient développé exactement les mêmes symptômes et les mêmes stratégies absurdes pour survivre : le sentiment de confiance absolue mêlé de crainte et de gratitude à l'égard du Prophète, lui obéissant dans ses moindres injonctions et adoptant aveuglement sa conception du monde.

Une des conditions nécessaires à l'apparition du syndrome était justement cette conception du monde : l'agresseur devait être capable d'une conceptualisation idéologique pour pouvoir justifier son acte de terreur au regard de ses victimes. Tout comme le truand de Stockholm qui avait imposé son point de vue comme le seul possible, Mahomet avait détourné les concepts judéo-chrétiens pour élaborer l'unique vision du monde envisageable aux yeux des musulmans, aux yeux de ces otages soumis.

En prêchant son idéologie à tous les hommes sans distinction de races ou de couleurs, Mahomet avait soigneusement écarté toute opposition ethnique qui aurait pu constituer un obstacle de soumission en son avatar céleste. Il était devenu cette démoniaque matrone qui avait infantilisé ces dépendantes nuques courbées, incapables d'agir, de décider ou de penser en dehors du Coran. Par un manque d'initiative à la fatalité maladive, ces enfants prisonniers d'eux-mêmes avaient obéi à cette matrone. Elle leur avait ordonné quand ou quoi manger, imposé des interdits alimentaires comme le porc ou les heures de repas du ramadan.

Tel était le syndrome islamique de Stockholm qui avait surgi du désert arabique.

Il aurait pu disparaître aussi vite qu'il était apparu, balayé par les vents de la raison.

Cependant, par amour inconditionnel de leur bourreau, ce virus contagieux s'était propagé par les malades eux-mêmes : les victimes initiales étaient devenues les alliés de leur ravisseur, ils avaient reproduit le même chantage à l'égard de ceux qui étaient

encore libres, répandant la peur de l'enfer et les perfides promesses paradisiaques, pour soumettre les autres, exactement comme ils avaient été eux-mêmes soumis.

Ils avaient également soumis leur amitié, car Mahomet avait interdit de prendre pour ami un *kâfir*. Ils avaient aussi soumis leur amour, puisque Allah n'autorisait pas le mariage avec un insoumis. Ils avaient engendré des enfants soumis qui avaient, à leur tour, perpétué la soumission aux générations futures.

L'islam se résumait à un simple commandement : « Tu soumettras ton prochain comme toi-même ».

C'était la raison principale pour laquelle cette religion s'était maintenue et continuait de se maintenir, entretenant dans une spirale sans fin le syndrome islamique de Stockholm qui faisait de l'islam une gigantesque prise d'otages.

Tom poussa un soupir intérieur.

Avant de découvrir le vrai visage de Mahomet, Tom s'était toujours étonné de l'étrange susceptibilité des musulmans et des violences disproportionnées qu'ils déployaient à la moindre critique à l'encontre de l'islam.

La susceptibilité était toujours suspecte, car elle trahissait un doute intellectuel qui se conciliait mal avec l'affirmation de détenir l'ultime vérité écrite descendue du ciel. Lorsqu'on était sûr de son fait, on ne pouvait pas avoir une telle irritabilité : on devait avoir au contraire une indifférence, voire une compassion infinie envers ceux qui n'étaient pas éclairés des mêmes lumières divines. Alors, pourquoi les musulmans était-ils si susceptibles ? Eux qui étaient certains que tous les autres êtres humains iraient en enfer, pourquoi réagissaient-ils aussi violemment à la plus petite pique ironique sur l'islam ou à des attaques aussi bénignes que des caricatures du Prophète ?

La réaction des musulmans à la critique semblait disproportionnée seulement si on ignorait que la moindre critique pouvait faire vaciller l'autorité du preneur d'otages nommé Mahomet. Aucun jugement, aucun point de vue antagoniste ou vision du monde divergente ne devait apparaître dans les esprits prisonniers, car la condition *sine qua non* pour l'apparition et le maintient d'un classique syndrome de Stockholm ou islamique

était justement l'absence de perspective différente de celle du tortionnaire.

Il en découlait l'interdiction à peu près totale des manifestations prosélytes des autres religions sur le sol des pays musulmans, l'interdiction de lire la Bible ou de fréquenter les non-musulmans, le tout dans un souci de préserver une seule perspective sur le monde, celle de Mahomet, et une seule conception de la divinité, celle d'Allah.

L'otage qui remettait en cause l'autorité ou la vision du ravisseur était systématiquement éliminé du cercle des captifs : il en était de même pour l'apostat islamique qui devait être tué, de peur de voir l'insoumission se propager comme une traînée de poudre, par mimétisme, de peur de remettre en question la vision des moutons prisonniers, bêlant sagement le Coran comme de pieux perroquets.

Tout comme les otages de Stockholm avaient défendu leur ravisseur contre la police et s'étaient montrés hostiles aux forces de l'ordre venues en sauveur, les otages de l'islam défendaient becs et ongles l'honneur du rapace de Médine. Ils se montraient hostiles à toutes formes intrusives de connaissances salvatrices pouvant les libérer des griffes de Mahomet qui avait ravi leurs esprits ravis.

Pourtant, la simple connaissance du syndrome de Stockholm suffisait pour en être immunisé, et il pouvait en être de même avec son dérivé islamique. Malheureusement, l'ignorance du mal perdurait : chaque jour, se comptant par milliers, des nouveaux clients inconscients pénétraient dans la miroitante banque coranique, et ils se retrouvaient otages d'un tyran d'un autre temps, un tyran qui avait fracassé les libertés en violant le coffre fort de l'humanité.

Une colère grondait en Tom.

Plus que de la colère, hurlait en lui une profonde haine pour Mahomet.

Et elle était parfaitement légitime.

L'attitude saine à avoir devant un preneur d'otage était exactement celle condamnée par tous les défenseurs de l'islam : la haine. Il était parfaitement normal d'éprouver de l'aversion contre ce qui se présentait comme une menace envers sa personne. Ressentir de la haine contre Mahomet et son idéologie

moyenâgeuse, qui menaçaient à la fois du feu de l'enfer et du feu terroriste tous ceux qui ne se soumettaient pas, était la réaction saine par excellence.

C'était le manque d'aversion envers un tel danger explicite qui était une folie.

Tom n'avait aucunement honte de sa haine envers Mahomet. C'était au contraire aux croyants de rougir de leurs amours, c'était à ces otages de rougir de leur lâcheté.

Car le syndrome islamique de Stockholm auquel ils avaient succombé n'était rien d'autre que l'autre nom de la lâcheté, puisqu'il apparaissait lorsque l'envie de survivre de la victime était plus forte que son impulsion à haïr la personne qui avait créé son dilemme.

Au lieu de se tenir droit et fort devant l'adversité islamique, les otages soumis s'étaient courbés devant leur bourreau.

Le simple fait d'exposer toutes ces vérités au monde aurait engendré une levée de boucliers de la part d'associations musulmanes criant au loup islamophobe.

Pourtant, l'accusation d'islamophobie était justement le premier pas dans la direction de l'instauration de l'attitude mentale soumise et irrationnelle des otages, victimes du syndrome islamique de Stockholm. Elle visait à la fois à faire peur et à interdire d'avoir peur de l'islam. C'était une exigence contradictoire, dont le but était de paralyser l'aversion devant le danger coranique, et de tuer dans l'œuf toute résistance devant l'agression liberticide.

Le siècle des Lumières avait résisté et délivré l'humanité de l'obscurantisme catholique. Cependant, l'obscurantisme islamique perdurait à cause de ce couperet accusateur d'islamophobie. Agitant systématiquement ce spectre pour défendre leur bourreau, niant le mal qui les rongeait de l'intérieur, les esprits prisonniers refusaient de concevoir que des hommes libres puissent vivre en dehors du chantage islamique qu'ils appelaient leur foi, outragés de voir la liberté insouciante de l'humanité nullement effrayée de leur puéril peur de l'enfer…

– Tu as l'air pensif, dit Alain en interrompant le fil des pensées de Tom. Tu penses à quoi ?

Comme redescendant sur terre, Tom finit par répondre :

– À rien… Et toi, tu pensais à quoi en me faisant venir ici ?

Alain eut un sourire énigmatique.

– J'ai besoin de toi pour Charlie…

– C'est-à-dire ?

Alain tira une grande bouffée sur son cigarillo.

– Je ne sais pas encore quel est le rôle exact que Sultan va faire jouer à Charlie. Mais si on veut déjouer son projet d'attentat, il nous faut un maximum d'informations. Et c'est là que tu entres en scène… Il te connaît, il se méfiera moins de toi. Et puis, tu es un expert dans la manipulation. Tu as été comme moi à la meilleure école. Je sais que tu peux y arriver, tu es doué, très doué, tu es sans doute l'un des meilleurs que je connaisse…

Tom eut un sourire en coin. Alain était tellement habitué à manipuler les gens qu'il ne s'apercevait même plus qu'il utilisait l'étiquetage positif avec son propre ami, qu'il le cataloguait avec cette phase d'amorçage dans une flatteuse qualité pour obtenir son fier consentement, en accord avec les traits caractéristiques donnés.

– Et comment tu veux que je rencontre Charlie ? s'enquit Tom.

– J'ai un plan, dit Alain. C'est assez simple. Écoute…

Pendant une dizaine de minutes, l'agent du Mossad exposa minutieusement son plan avant de conclure :

– Bien sûr, pour arriver jusqu'à Charlie, tu vas devoir faire des sales choses. Mais je te le demande : que vaut la vie de quelques-uns pour en sauver des milliers ?

Songeur, Tom ne pensa pas sur le moment à ces milliers de vies à sauver. Il ne pensait qu'à celle de Charlie.

Camille aimait énormément Charlie, elle parlait de son frère jumeau comme de son propre fils auquel elle aurait donné sa vie s'il avait fallu, et Tom se sentait dans l'obligation morale de faire de même.

Si Tom n'avait pas pu sauver son âme sœur, s'il avait échoué à secourir Camille, il pouvait encore sauver son ombre masculine, il pouvait aider Charlie à sortir de l'emprise machiavélique de Sultan, et par là même empêcher le sanglant attentat à venir.

Ce projet sembla apaiser le cœur meurtri de Tom.

– J'accepte la mission, annonça-t-il à son ami.

Comme pour le remercier, Alain posa sa puissante main sur l'épaule de Tom, puis de la poche intérieure de son costume sombre, il sortit un petit livre aux motifs verts.

Il s'agissait d'un exemplaire du Coran.

– Je pense que tu auras grandement besoin de ça pour ta mission, dit Alain.

Prenant le livre de ses deux mains bandées de blanc, Tom acquiesça en silence.

7
IX^{ième} Commandement : le Coran, tu liras

Lorsque le calife Othman, le seul et véritable créateur du Coran, termina la mise en page de la toute première compilation des versets légués par le Prophète, il se retrouva devant un livre d'incompréhension.

De manière tout à fait logique, Othman avait classé chronologiquement les différents versets en sa possession, du plus ancien au plus récent, dans l'ordre précis où ils avaient été révélés à Mahomet au cours de son existence.

Néanmoins, dans cet ordre de lecture, les contradictions des paroles divines apparaissaient de manière flagrante : Allah commandait une chose et les sourates suivantes, Allah s'était rétracté et affirmait même le contraire de ce qu'il avait ordonné en première instance.

Une aberration consternante.

Cette première ébauche de Coran compilée par Othman était semblable au journal intime d'un dément basculant progressivement dans la contradiction, la paranoïa et la folie schizophrénique.

Il montrait le caractère fluctuant d'Allah ou plutôt de Mahomet qui avait imposé sa volonté pendant plus de vingt ans, selon ses humeurs du moment, une volonté tâtonnante et défaillante.

Alors, Othman décida de mélanger tous les textes en sa possession et les ordonna par ordre décroissant de longueur, un artifice qui permettait d'atténuer un tant soit peu l'incompréhension émanant des versets contradictoires.

Le Coran était né.

Pour noyer un peu plus le poisson de ce poison littéraire, pour tromper l'Histoire, Othman a aussi entremêlé des épisodes de la vie de Mahomet avec d'autres versets historiquement éloignés, mélangeant le Sage de La Mecque au Meurtrier de Médine ou comment passer du coq à l'âne en quelques lignes.

Cet âne là, ne le soyez pas !

Lisez le Coran pour comprendre toute l'ampleur de la supercherie d'Othman et de son gourou Mahomet.

Vous comprendrez alors pourquoi des hommes et des femmes, des êtres normaux comme vous et moi, se transforment en monstres inhumains, en kamikazes aimant plus la mort que la vie par amour du Prophète, comme les SS le firent pour Hitler.

Si les Européens avaient pris la peine de lire *Mein Kampf*, au lieu d'écouter la propagande nazie affirmant que le *Führer* ne voulait pas la guerre, jamais Hitler n'aurait pu exterminer les juifs en envahissant les nations démocratiques. On se serait mobilisés pour neutraliser l'aigle germanique avant qu'il ne prenne son essor et ne mette en œuvre son ambition meurtrière divulguée dans son livre.

De même, au lieu d'écouter la propagande islamique affirmant que Mahomet était un pacifique prophète d'une religion de paix, si on avait ne serait-ce que feuilleté le Coran, jamais on aurait laissé sa secte guerrière s'insinuer dans nos existences démocratiques, sous prétexte de liberté de conscience.

Des deux venins littéraires dévoilant leurs futurs assassins, l'humanité n'a pas voulu voir la vérité écrite en lettres de sang.

Lâchement, on a laissé les Allemands vendre leurs âmes à Satan et, l'histoire se répétant, on a laissé les musulmans vendre les leurs à un Allah céleste, à un meurtrier terrestre nommé Mahomet qui n'a rien à envier au Diable.

Des deux peuples tombés dans l'obscurantisme idéologique, l'un a ouvert les yeux et s'est réveillé le fusil à la main sur une innocente terre ensanglantée, l'autre continue de vivre dans un divin cauchemar qui nous conduit tous, non pas au paradis, mais vers une fin inéluctable.

La fin de l'humanité.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

8
La paix

La mort était là, si proche.

Dans la douceur de la nuit, Muhammad pouvait sentir son odeur. Ou plus exactement leurs odeurs : la sueur nauséabonde des tueurs, qui étaient cachés juste à l'angle de l'habitation, parvenait aux narines du Prophète.

Celui-ci n'osait plus bouger, le dos collé contre le mur de sa maison, ne sachant s'il fallait courir ou bien faire demi-tour dans la ruelle, au risque de tomber nez à nez avec d'autres gens armés.

Ô Dieu ! Que dois-je faire ?

Les ennemis de Dieu avaient décidé d'assassiner son Messager pendant son sommeil. La mort de son oncle Talib avait privé Muhammad de son principal protecteur parmi les hommes. Retenus jusqu'alors par la crainte de subir une vengeance tribale, les notables de La Mecque s'étaient finalement décidés à supprimer celui qu'ils considéraient comme un danger pour la prospérité de leur cité. Pour mettre en œuvre leur complot, ils avaient concocté un plan fort simple : choisis parmi les différentes tribus, des jeunes Mecquois porteraient simultanément un coup mortel, de sorte que le sang du Prophète se retrouve sur chacun d'entre eux. Ainsi, le clan de Muhammad ne pourrait exiger le prix du sang de tous ces clans à la fois.

Et les assassins resteraient à jamais impunis.

Mais Dieu voyait et entendait tout.

Par l'entremise de l'ange de la révélation, Dieu avait prévenu Muhammad.

Gabriel…

Depuis la disparition de Talib, l'ange n'était plus apparu sous une forme humaine. La nuit, il venait simplement rendre visite à Muhammad pendant son sommeil, et seule sa douce voix se faisait entendre, comme si le corps de Gabriel n'était plus, comme si son enveloppe terrestre était morte.

Ne plus le rencontrer sous les traits d'un enfant était surprenant. Avait-il commis un péché aux yeux de Dieu pour se voir supprimer une partie de ses pouvoirs d'incarnation ?

Muhammad l'ignorait, et il ne s'en plaignait pas.

Intérieurement, le Prophète détestait que l'ange prenne possession de son corps. Cet inconfort physique s'accompagnait parfois d'une sorte de son de cloche qui résonnait comme au fin fond d'un cauchemar éveillé. Cette sensation de ne plus être maître de lui-même était particulièrement pénible. Pour cette raison, Muhammad était heureux que Gabriel, désormais, ne lui dévoile la volonté divine qu'au creux de l'oreille, lors de son sommeil…

Surgie du néant, une main se posa sur l'épaule du Prophète.

Le cœur de ce dernier s'arrêta de battre une fraction de seconde. Lentement, le souffle court, il tourna la tête.

La Lune refléta son mince croissant sur cette lame de sabre menaçante, dressée vers le ciel étoilé. Fermant les paupières, le Messager de Dieu se prépara à mourir sur cette vision effroyable.

– C'est moi, murmura une voix. C'est Abou Bakr…

Muhammad rouvrit les yeux et, soulagé, considéra cet homme au visage maigre dissimulé par un long turban noir qui ne laissait entrevoir que son regard de braise. L'arme à la main, Abou Bakr colla sa bouche drapée contre l'oreille du Prophète.

– Où est Ali ? demanda-t-il.

Quelques minutes plus tôt, pour jouer le rôle du Prophète le temps nécessaire à sa fuite, Muhammad avait remis son manteau à Ali et l'avait fait étendre sur son lit. Quand les tueurs pénétreraient dans la chambre, Ali ne risquerait rien : personne n'oserait faire le moindre mal au fils de feu oncle Talib.

– C'est bon, répondit Muhammad. Ali a pris ma place.

Abou Bakr acquiesça en silence. D'un signe de la main, il invita le Prophète à le suivre dans les ruelles sombres. Le sabre toujours

au bout du bras, il le guida jusqu'à sa propre maison. Ils y récupérèrent des vivres et une grosse outre de thé vert. Puis, ils quittèrent discrètement la cité.

Leur marche les conduisit vers une caverne située dans une montagne déserte. Ils y demeurèrent terrés le reste de la nuit, ainsi que la journée suivante.

Lorsque la fuite fut découverte, les ennemis du Prophète envoyèrent des hommes à sa recherche. Méticuleusement, ils ratissèrent les proches environs de La Mecque. Un groupe passa en hauteur, à quelques mètres à peine de l'entrée de la cachette, et les paroles de ceux qui traquaient Muhammad parvinrent jusqu'à lui.

Abou Bakr osa un regard furtif à l'extérieur, puis il s'approcha du Prophète pour lui chuchoter à l'oreille.

– Si l'un d'eux vient à regarder vers le bas, il va nous voir…

Muhammad hocha la tête, avant de lui murmurer :

– Que penses-tu de deux personnes dont le troisième compagnon est Dieu ? Ne crains rien, car Dieu est avec nous !

Comme s'il doutait des paroles du Prophète, Abou Bakr sortit son sabre du fourreau, et il se prépara à bondir pour éliminer la menace.

Étonné par la réaction de son ami, Muhammad posa l'extrémité de ses doigts sur le bras armé.

– La violence ne résout jamais rien, lui dit-il. Dieu seul va nous protéger...

Effectivement, Dieu envoya une invisible armée d'anges qui prirent soin de détourner les pas de ses ennemis.

Quand le danger se fut éloigné, Muhammad s'assis sereinement sur le sol.

D'une main, il chercha quelques dattes dans la besace d'Abou Bakr. Il en retira un gros livre, fort ancien et relié de cuir.

– Qu'est-ce donc ? questionna Muhammad.

Le regard toujours focalisé vers l'entrée de la caverne, Abou Bakr tourna la tête vers son compagnon.

– Ce n'est rien ! s'exclama-t-il d'une voix aiguë en s'approchant du Prophète. Rien d'important…

Il se saisit du livre et le remit dans sa besace. Puis, découvrant son visage enturbanné, il s'assit en face de Muhammad. Celui-ci resta silencieux quelques secondes, avant de demander :

– Ce vieux livre semble cher à ton cœur.

Les yeux de braise d'Abou Bakr se posèrent sur la besace.

– C'est un cadeau de ton oncle Talib. Un souvenir qu'il m'a offert avant de mourir. J'y tiens beaucoup.

Muhammad lui sourit amicalement.

– En quelle langue est-il écrit ?

– C'est du latin…

– Qui l'a écrit ?

L'esprit d'Abou Bakr sembla s'envoler vers un passé perdu.

– Un grand homme comme toi, finit-il par murmurer. Il y a fort longtemps…

– Voudras-tu me le lire ? s'enquit Muhammad.

– Certainement ! Cela sera avec grand plaisir. Mais pour le moment, nous ferions mieux de garder le silence. Les voix portent loin, et nos ennemis ne sont justement pas loin de nous…

Muhammad approuva. Pensif, il se mit à réfléchir sur son devenir.

La situation n'étant plus tenable à La Mecque, les habitants voulant leur perte, Dieu avait ordonné au Prophète d'émigrer avec ses disciples. Par petits groupes, ceux-ci s'étaient déjà mis en route discrètement pour Yathrib. Un pacte secret avait été établi avec cette cité pour qu'elle accueille tous les Soumis. À ce sujet, les compagnons du Prophète étaient persuadés qu'il était lui-même à l'origine de ce traité mais, en réalité, il était le fait d'Abou Bakr. Ce dernier avait travaillé en toute bienveillance aux accords entre les habitants de Yathrib et les Soumis, définissant le rôle de chacun et notamment celui prédominant du Prophète.

Agissant au nom de Dieu, Abou Bakr n'avait pas voulu que la gloire du pacte retombe sur sa personne, et il avait humblement affirmé qu'il était l'œuvre du Prophète lui-même. Appréciant cette grande modestie, Muhammad l'avait laissé dire, non sans avoir été surpris par la clause de guerre qui avait été ajoutée à l'alliance des différentes communautés. Cette clause stipulait que les habitants de Yathrib devaient défendre le Prophète, par les armes si

nécessaire, en cas d'attaque extérieure contre sa personne ou ses fidèles.

Ce serment de guerre ne servirait jamais, Abou Bakr l'avait fait rédiger par excès de zèle, craignant pour la vie du Messager. Il était totalement inutile, car jamais une cité arabe n'en attaquerait une autre, jamais des frères ne se tueraient entre eux, même pour d'obscures raisons. Et d'ailleurs, il n'y aurait aucune raison de vouloir faire la guerre à ceux qui ne prêchaient que l'amour et l'entraide pour tous.

Certes, il y avait des assassins qui voulaient éliminer le Prophète. Cependant, Dieu veillait sur lui et sur le futur de sa communauté. Dieu allait effacer les esprits criminels par ce départ des Soumis, un exode qui était les prémices d'une glorieuse paix à venir.

Dans cette émigration voulue par Dieu, comme elle fut imposée à Moïse par le passé, Muhammad pourrait compter sur quatre indéfectibles compagnons pour faire face à l'adversité.

Abou Bakr…

Muhammad avait une véritable affection pour cet ami de longue date qui, sans hésiter une seule seconde, avait été le premier homme libre à embrasser la Soumission. Son regard de feu, qui brûlait dans ses orbites enfoncées, contrastait avec celui d'Othman, plus posé, presque timide en présence du Prophète. De la même génération qu'Abou Bakr et Muhammad, Othman était également un ami qui avait su obtenir les faveurs de son cœur. Avec ce duo loyal sur lequel sa conscience pouvait se reposer à tout instant, Omar était venu parfaire la quiétude du Messager de Dieu.

Depuis sa conversion à la Soumission, Omar, celui-là même qui avait voulu tuer le Prophète, était devenu le plus passionné des Soumis. Par la grâce divine, le géant à la force colossale n'était plus ce farouche ennemi d'hier : au contraire, il était venu parachever ce petit cercle d'amis que le Prophète comptait sur les doigts d'une main.

Mes quatre amis…

Le jeune Ali était le dernier à avoir rejoint ce fidèle carré sur lequel Muhammad, sous la bénédiction de Dieu, pouvait s'appuyer les yeux fermés. Le Prophète considérait le fils de son oncle Talib

comme le sien. Il l'avait d'ailleurs lui-même élevé, et il lui vouait un amour exalté qui se mêlait à un sentiment de confiance absolue.

Avant de devoir quitter la cité, c'était justement à Ali que Muhammad avait demandé de restituer, aux légitimes propriétaires, les biens qu'on lui avait confiés : même si les Mecquois l'accusaient de sorcellerie et d'imposture, le Prophète était le seul homme véritablement honnête de La Mecque à qui l'on pouvait remettre en main propre, l'âme sereine, des fortunes entières.

De fait, Muhammad n'était pas intéressé par les richesses de son monde, puisque seuls les biens du ciel avaient de la valeur. Ceux d'ici-bas n'apportaient que la perdition des hommes, et le Prophète espérait désormais non plus sauver les Mecquois d'eux-mêmes, mais apporter le salut aux habitants de Yathrib.

Alors, œuvrant à cette noble tâche, après être encore resté caché quelques temps dans la caverne, Muhammad put enfin se mettre en route vers cette oasis qui, avec fièvre, attendait sa venue.

Sur le dos d'une chamelle et sous les vivats, Muhammad entra triomphalement dans Yathrib. Le Soleil était encore haut dans le ciel. Comme s'ils avaient obéi à un mot d'ordre, la quasi-totalité des habitants s'était concentrée sur la grande place entourée de maisons, toutes baignées de lumière. Les Arabes étaient majoritaires en nombre ; mais, à n'en point douter, il y avait aussi beaucoup de Juifs. Muhammad se sentait envahi d'une indicible exaltation. Indiscutablement, il vivait un grand moment de son existence.

Les années d'humiliation, de persécutions et de succès mitigés faisaient maintenant partie du passé. Si La Mecque s'était détournée de Dieu, Yathrib recevait son Messager avec bienveillance, dans un esprit de fraternité et de liberté. Jusque-là, Muhammad n'avait été qu'un prêcheur : désormais, il était considéré comme un nouveau roi, humble médiateur de paix et d'amour, avec les prérogatives d'un chef d'état et d'un arbitre au noble cœur, garant d'une vraie justice. Pour tout bagage, gage d'avenir, Muhammad apportait une promesse de félicité pour tous.

Les habitants de la cité n'avaient jamais connu un jour plus heureux que celui-là, il y eut de la musique et on dansa.

Quand les réjouissances cessèrent, la première décision du Prophète fut de construire un lieu de prosternation où les Soumis pourraient honorer Dieu. Ayant jusqu'à lors été un acte individuel accompli en secret, la prière devrait être accomplie ouvertement, devenant ainsi le symbole de la société des Soumis. L'époque où la Soumission était opprimée et écrasée était révolue. Dorénavant, l'appel à la prière allait être prononcé à voix haute et sa clameur retentirait dans chaque demeure, afin de rappeler à tous de respecter ses obligations envers son Créateur.

Ce lieu de prosternation serait également une école où les Soumis apprendraient les divers éléments de leur religion, un lieu de rencontre où les différends seraient résolus, où l'on gérerait toutes les facettes de la vie quotidienne.

Lorsque cette Maison de Dieu, qui était bâtie à partir de troncs et de branches de palmiers, fut achevée, Muhammad édifia des habitations de chaque côté, pour sa famille.

Doté d'une force de caractère alliée à des talents diplomatiques extraordinaires, le Prophète veilla aussi à réconcilier les différentes factions ennemies de Yathrib : ne ménageant pas sa peine, il y parvint avec brio.

Avec l'arrivée des nouveaux émigrants, il devenait également essentiel de créer un réseau de soutien pour eux. Afin qu'ils s'intègrent plus facilement, Muhammad imagina un système de jumelage où chaque croyant de la cité allait prendre un Soumis de La Mecque comme frère, devant le traiter comme tel en toutes circonstances, jusqu'à le faire hériter à égal des autres membres de sa famille. À l'exception de quelques-uns, les émigrants avaient tout perdu et étaient totalement dépendants de leurs nouveaux frères. Certains habitants allèrent même jusqu'à leur offrir la moitié de ce qu'ils possédaient en biens immobiliers, en actifs, en terres et en palmeraies. Dans la plupart des cas, tous s'efforcèrent de donner aux émigrants une part équitable de leurs biens. Par la grâce de Dieu, cet esprit de fraternité fonctionna miraculeusement bien, la force de la foi ouvrant les cœurs des croyants.

Une fois la communauté des Soumis totalement installée, en l'honneur de leur nouveau dirigeant, les habitants rebaptisèrent la cité de Yathrib. À présent, elle s'appelait la « Cité du Prophète ».

Muhammad était particulièrement fier du travail accompli. Mais Dieu ne le laissa pas se reposer pour autant. Une nouvelle mission incombait à son Messager : convertir les Juifs de la Cité du Prophète à la Soumission.

Pour se faire, Dieu avait fait l'honneur d'évoquer son peuple élu dans la Mère du Livre gardée au ciel. Il leur conta, par la bouche de Muhammad, leur histoire, leur Alliance et leurs anciens prophètes. Inspiré par Gabriel, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, le Prophète récita la parole divine qui le présentait comme le dernier des messagers de Dieu.

Étrangement, malgré toutes les vérités récitées par Muhammad, les Juifs semblaient tergiverser. Devant lui, ils disaient qu'ils allaient se convertir à la Soumission, qu'ils le reconnaissaient bien comme un prophète de Dieu. Toutefois, dès que Muhammad avait le dos tourné, ils faisaient des grimaces, haussaient les épaules ou même riaient de lui.

C'était en tout cas ce que lui avaient rapporté certains Soumis.

Les Juifs agissaient comme s'ils avaient affaire à un homme ivre à qui l'on disait oui pour être tranquille, comme avec un dément à qui l'on faisait oui de la tête pour ne pas subir sa colère.

Tous savaient que les Juifs attendaient l'arrivée d'un prophète, et tous savaient pertinemment qu'il s'agissait de Muhammad : les miracles de sa récitation l'attestaient. Alors, pourquoi les Juifs se moquaient-ils du Prophète ? Pourquoi refusaient-ils de s'en remettre à la Soumission ?

Lorsque Muhammad finit par en découvrir la raison, il fut comme foudroyé par le ciel, comme poignardé par la main de Dieu en personne.

Pendant des jours, il ne sut que faire, que dire ou que penser. Totalement désemparé, en proie à de terribles doutes, il décida d'ouvrir son cœur anéanti à ses quatre amis.

En une fin d'après-midi, il les convia à le rejoindre dans une palmeraie un peu à l'écart de la cité. Sous les branches apaisantes de hauts palmiers, tous vêtus de tuniques blanches et de turbans, les cinq hommes se retrouvèrent assis en cercle.

De sa besace, Muhammad prit un objet rectangulaire enveloppé dans une étoffe verte.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Abou Bakr, tout en caressant son maigre visage parsemé d'une mince barbe poivre et sel.

Pour lui répondre, Muhammad déplia délicatement l'étoffe verte et en sortit un ouvrage relié de cuir.

– Regardez ce livre. Tout ce que Gabriel m'a fait réciter sur les Juifs, sur leur histoire, sur leurs prophètes, tout cela se trouve dans ce livre.

– Évidemment ! s'exclama le jeune Ali de sa voix chantante. C'est le Livre des Juifs. Pourquoi t'en soucies-tu ?

Même si les grands yeux noirs d'Ali n'avaient pas l'aura bleue de son défunt père, ils n'en étaient pas moins enivrants quand ils plongeaient dans ceux de Muhammad.

Les paupières de celui-ci papillonnèrent. Lentement, se baissant vers le sol, son regard se détourna de ce beau visage à la peau mate où courait une large barbe noire.

– Non Ali, répondit le Prophète, ce n'est pas le Livre des Juifs. Ce livre que vous voyez est un livre de contes que les parents racontent à leurs enfants. Ce n'est pas le Livre de Dieu que vénèrent les Juifs.

Les iris d'Omar semblèrent s'injecter de sang et son épaisse moustache fournie s'agita de haut en bas. De ses mains énormes, le colosse enleva son turban blanc, et il gratta énergiquement de légères rougeurs sur son crâne dégarni.

– Quelle différence ? demanda sa voix grondante. Un livre est un livre, et ils racontent tous la même histoire : celle de Dieu !

Muhammad secoua la tête, comme un cheval cherchant à se débarrasser des mouches qui parasitent sa crinière.

– Non, justement, ce livre pour enfants ne raconte pas la même histoire que le Livre des Juifs. Il diffère sur de nombreux faits. Or, c'est ce livre que Dieu me fait réciter pour rallier les Juifs à la Soumission…

Le regard humblement baissé, ayant gardé un silence respectueux jusqu'à lors, Othman passa ses longs doigts dans sa grosse barbe grise, et il prit la parole sur un ton dubitatif.

– Messager de Dieu, comment sait-tu qu'il est différent ? Tu ne sais pas lire…

Les lèvres du Prophète se resserrèrent.

– Je ne sais pas lire, mais je sais écouter ceux qui savent lire. Un Soumis versé dans les écritures est venu me voir. Il a acheté à prix d'or ce livre ainsi que le Livre des Juifs. Il me les a lus tous deux. Voilà comment je sais qu'ils sont différents.

Muhammad leva un index interrogateur vers le ciel.

– Pourquoi Gabriel me fait-il réciter des erreurs au lieu de la vérité ? Pourquoi me fait-il réciter un livre qui n'est pas la parole de Dieu ? Ce livre n'est pas le fait de Dieu, il est le fait des hommes. Oui, ce livre n'est qu'une invention d'hommes…

Devant les mines consternées de ses quatre amis, il crut bon de préciser :

– Ce livre est faux, vous comprenez ? Et pourtant, Dieu me le fait réciter !

Le Prophète se tut un instant, avant de questionner :

– N'est-ce pas plutôt Satan qui récite par ma bouche ? Ne suis-je pas plutôt guidé par le Diable ?

– Non ! gronda Omar. Dieu est le plus grand ! Il ne peut te laisser être dupé par Satan…

– C'est impossible ! surenchérit Abou Bakr. Tu n'es pas le jouet de Satan…

Othman l'interrompit en levant la main et par ces paroles pertinentes :

– Messager de Dieu ! Et si tu faisais erreur ? Et si nous faisions tous erreurs ? Qui nous dit que ce livre que tu tiens en main n'est pas l'œuvre de Dieu ? Et si ce livre, au contraire, est l'original préservé par la grâce de Dieu ? Et si le Livre des Juifs était un faux ? Et s'il avait été perverti, détourné par le Diable ou par cupidité humaine ? Et si les Juifs gardaient leurs savoirs et les portes du paradis pour eux-seuls en paradant de faux livres ?

Ali opina de la tête.

– Par la grâce de Dieu, ce livre que tu tiens entre les mains est certainement l'œuvre du Créateur, et il est parvenu miraculeusement jusqu'à toi pour nous révéler le mensonge des Juifs ! J'en tiens pour preuve ceci : pourquoi les Juifs réciteraient ce livre à leurs enfants s'il était faux ? N'est-il pas plutôt la clef d'un savoir secret qu'ils gardent pour le salut de leurs enfants ? Le peuple élu est un peuple égoïste, ils n'ont jamais voulu partager

avec nous les richesses de leurs terres. Pourquoi partageraient-ils celles du ciel avec nous ?

Les autres approuvèrent à leur tour et, devant la justesse des propos d'Ali, Muhammad fit de même.

Il a peut-être raison…

– À n'en pas douter, dit Abou Bakr, les Juifs sont des hypocrites qui dissimulent la vérité aux autres…

– Ils ne sont pas les seuls ! coupa Omar. Dans la Cité du Prophète, certains Arabes disent oui à la Soumission devant nous, mais dans leur cœur la réalité est tout autre. Ce sont aussi des hypocrites !

Ali acquiesça, avant d'aborder un sujet qui semblait le préoccuper.

– Et que dire sur les Chrétiens si les Juifs nous trompent ? Eux-aussi veulent nous égarer comme ils s'égarent eux-mêmes. Ils inventent des fausses histoires sur le prophète Jésus à qui Dieu a donné son livre. Les Chrétiens colportent que Jésus est le fils de Dieu, alors que c'est faux. C'est totalement ridicule : Dieu n'a pas de fils, pas plus que Dieu n'a de filles !

Othman leva les mains et les yeux au ciel.

– Ô Messager de Dieu ! Garde à l'esprit que tous ces gens du Livre sont des menteurs. Que Gabriel m'en soit témoin, j'ai l'intime conviction que Dieu ne laissera pas impuni tous ces méchants qui agissent contre lui, contre la Soumission et contre son Messager !

D'inspiration divine, ces dernières paroles se révélèrent particulièrement justes.

Sans que Muhammad ne s'en doute, l'ange de la révélation avait participé en secret à la réunion des quatre amis. Comme si Dieu avait pris connaissance des manigances des Juifs ou des Chrétiens lors de cette discussion, son courroux se déchaîna par la bouche de son Prophète.

Nuit après nuit, aux consonances colériques, Gabriel lui dicta une nouvelle récitation qui damnait en enfer tous les hypocrites ou les égarés, lieu où ils subiraient la punition éternelle du Tout Puissant.

Dans la Mère du Livre, Dieu eut des mots particulièrement terribles envers les Juifs, et la malédiction s'abattit sur ceux qui avaient détourné la Vérité à leur profit. Rejetant l'Alliance passée, Dieu désigna les Soumis comme son nouveau peuple élu, le meilleur d'entre tous les peuples. Dans un futur proche, Dieu finirait même par se détourner complètement des Juifs et de Jérusalem, changeant la direction de la prière rituelle au profit de la pierre noire de la Kaaba. Cette épreuve de Dieu permettrait de démasquer les vrais fidèles des infidèles, de séparer les hypocrites de ceux qui acceptent véritablement la Soumission, et les Juifs auraient beau critiquer ouvertement Muhammad en l'accusant de n'être qu'un faussaire changeant sans cesse de récitation, rien n'infléchirait la volonté de Dieu.

Car Dieu savait ce qu'Il faisait et les Juifs non.

Pour l'heure, ces derniers ne prirent pas au sérieux la malédiction divine, et ils se moquèrent de Dieu ainsi que de son Prophète.

« Dieu est pauvre et nous sommes riches ».

Voilà, à présent, ce qu'osaient dire les Juifs pour railler la pauvreté de Muhammad.

Bien qu'il soit comme le roi de sa propre cité, Muhammad n'en restait pas moins un homme sans aucun bien, et ce depuis sa fuite hors de La Mecque. Le manque de tout était devenu son lot quotidien, comme son repas principal qui était seulement composé de gruau, de dattes et de lait. Il restait souvent sur sa faim, au point d'attacher une pierre plate sur son estomac pour en soulager la douleur. Ceux qui avaient de petits surplus lui apportaient de la nourriture. Néanmoins, il était rare qu'il la garde assez longtemps pour avoir le temps d'y goûter, car il trouvait toujours quelqu'un qui en avait encore plus besoin que lui. De même, le jour où une Soumise lui donna une cape dont il avait cruellement besoin, dans cette même journée, il n'hésita pas à l'offrir à une personne qui la lui demandait pour en faire un linceul.

Cette existence de misère n'en était pas une aux yeux de Muhammad : elle était au contraire une vie pleine d'un riche bonheur travaillant au salut des hommes. Dans son rôle de Messager de Dieu, Muhammad était heureux de ce privilège, et il savait humblement se contenter de ce modeste quotidien.

Cependant, Dieu n'aimait pas voir son Prophète dans cet état de dénuement total. Le Tout Puissant corrigea donc cette injustice en offrant à Muhammad la richesse qu'il méritait.

Cette toute première fortune surgit du désert sous la forme d'une caravane aux divers trésors.

Elle pénétra dans la Cité du Prophète sous les yeux arrondis des habitants. À sa tête, Ali en chevauchait un chameau. Le fils de Talib avait, comme les douze autres Soumis qui l'accompagnaient, le crâne entièrement rasé. Au bout de la caravane, attachés par les mains, deux vieillards aux visages terrifiés étaient reliés à une longue corde au dernier chameau.

Et, de la bouche même d'Ali, une histoire se répandit dans la cité horrifiée : en ce mois sacré, aux ordres de Dieu, les Soumis s'étaient rasé la tête pour se faire passer pour des pèlerins, et ils avaient pu ainsi s'approcher d'une caravane mecquoise pour l'attaquer. Dans la bataille, ils avaient tué un gardien d'une flèche, un autre était parvenu à fuir, et ils avaient capturé deux commerçants.

Toutes leurs précieuses marchandises appartenaient désormais aux Soumis et à leur Prophète.

Quand celui-ci fut informé de ce qu'il s'était passé, il accourut, affolé.

Mon Dieu ! Ali est devenu fou !

Comme s'il ne réalisait pas l'horreur de ses actes, le fils de Talib l'attendait devant les chameaux volés, le sourire aux lèvres parmi la foule présente.

– Regarde ! s'écria-t-il avec joie à l'approche du Prophète. Par la grâce de Dieu, nous avons réussi !

– Mon enfant ! gronda Muhammad. Qu'as-tu fait ?

Le sourire d'Ali s'effaça pour laisser place à la consternation.

– J'ai fait ce que tu m'as demandé de faire…

– Je ne t'ai jamais demandé d'attaquer une caravane ! s'exclama le Prophète. Ni de tuer quelqu'un !

Ali le dévisagea, comme s'il avait affaire à un homme qui venait de perdre l'esprit.

– Tu plaisantes ? Tu es venu me voir la nuit avant que je parte…

– Tu as rêvé ! s'écria Muhammad.

– Non, ce n'était pas un rêve, protesta Ali. C'était bien toi. Je t'ai bien vu comme je te vois maintenant…

Pendant d'interminables secondes, les yeux noirs d'Ali scrutèrent ceux du Prophète.

– Tu ne te souviens plus de ce que tu m'as dit cette nuit-là ? finit-il par demander. Tu ne te souviens vraiment plus de ce que Dieu, par ta bouche, nous a ordonnés de faire ?

Abasourdi, Muhammad secoua la tête.

Qui a-t-il vu ? Était-ce vraiment moi ? Ou n'était-ce pas plutôt le Diable qui a pris possession de mon corps sans que je m'en souvienne ?

Sidéré, le Prophète ne savait plus quoi penser. En tout cas, il fallait étouffer cette affaire au plus vite, quitte à inventer une autre histoire, et ne surtout pas dire qu'Ali y avait participé : si les Mecquois apprenaient la vérité, ils en auraient exigé le prix du sang, et Muhammad ne voulait pas perdre ce fils qu'il chérissait tant.

Mais dans le cœur du Prophète, celui-ci avait bien plus peur du courroux de Dieu que de celui des habitants de La Mecque.

Est-ce qu'Ali va être condamné en enfer pour avoir participé à la mort de cet homme ?

À la grande stupéfaction du Prophète, lorsque Gabriel vint le retrouver cette nuit-là, Dieu glorifia l'action d'Ali et la disparition de cet incroyant voué à l'enfer. Il était certes répréhensible de combattre pendant un mois sacré mais, pour le Créateur, demeurer infidèle était un péché au combien plus grave. En vue d'étendre partout la Soumission, il était légitime de faire la guerre à ceux qui rejetaient Dieu, son Prophète et les Soumis. Excusant le meurtre de mécréants, l'infidélité était pire que n'importe quel carnage à leur encontre.

Et, dans l'esprit de Muhammad, la stupéfaction fit place à l'incompréhension la plus totale quand, nuit après nuit, murmure après murmure, Gabriel libérera une folie guerrière qui justifiait les tueries à venir, les décapitations et les crucifixions.

À chaque nouveau matin, comme perdue, la conscience émergente de Muhammad hésitait à rapporter aux Soumis cette

récitation meurtrière qui soufflait au loin les douces paroles du passé, qui effaçait à jamais les délicieux mots de paix pour tous. Avec effroi, le Prophète avait l'impression de contredire Dieu en personne lorsqu'il ordonnait de couper les mains des voleurs tandis que, d'un autre côté, il légalisait le vol des honnêtes commerçants mecquois par les Soumis.

Gabriel lui faisait-il réellement apprendre la parole de Dieu ? L'ange de la révélation avait-il pu être corrompu par Satan ? Et si c'était effectivement le cas, depuis combien de temps ? Dans cette récitation que Muhammad avait transmise aux Soumis, quelle était l'œuvre de Dieu et quelle était celle du Diable ? Comment Satan avait-il pu arriver à ses fins sans que Dieu ne s'en aperçoive ?

Toutes ces questions n'avaient aucun sens, parce que Dieu était le Tout Puissant. Il aurait empêché cette récitation satanique de perdurer si elle n'était pas écrite dans la Mère du Livre. Un doute pernicieux s'immisça cependant dans l'esprit de Muhammad, d'autant plus que Gabriel lui ordonnait de participer personnellement à l'attaque des riches caravanes.

En plus d'être le Messager d'une communauté aux nouveaux droits assassins, n'était-il devenu qu'un chef de brigands du désert, qu'un bandit imposant la Vérité à la pointe d'un sabre ?

L'horreur, l'incertitude et la consternation faisaient tourner la tête du Prophète dans une ronde sans fin, dans une danse folle qui abrutissait sa conscience et ses sens.

Seconde après seconde, minute après minute, heure après heure, Muhammad sentait qu'un terrible secret lui échappait, un secret de Dieu caché au plus haut des cieux.

9
Septième ciel

L'ange flottait au-dessus du tumulte.

D'un air bienveillant, il regardait la terre des hommes qui se bousculaient, criaient ou pleuraient sous ses pieds nus. Alors, immensément démesurées, il déploya un peu plus ses ailes blanches qui sifflèrent dans l'air. Son corps se mit à s'enflammer et devint plus brillant qu'un soleil.

La créature céleste plongea à la vitesse de la lumière vers la sombre planète perdue dans le firmament. D'une chute en piqué, il se dirigea vers ces êtres désemparés dont les mains, tendues et suppliantes, imploraient le ciel.

Une main plus chatoyante que les autres attira l'ange comme un aimant spirituel. Alors, il corrigea sa trajectoire, donnant de violents battements d'ailes qui provoquèrent des soubresauts au monde.

L'homme eut un haut le cœur.

Malgré tout, il s'accrocha à la vision de l'être flamboyant chutant sur lui. D'une manière désespérée, il tendit le bras pour toucher cette silhouette ardente qu'il croyait reconnaître. Mais le contact ne pouvait se faire : un invisible mur d'incompréhension s'était dressé entre eux, et ce mur se fit de plus en plus douloureux pour l'homme dont le bras, dévoré par des milliers de fourmis, lançait des signaux de détresse à la conscience endormie…

Brusquement, Tom ouvrit les yeux.

Il mit quelques secondes à émerger complètement de son rêve et à effacer totalement l'être de lumière de son esprit.

Dans la vibrante pénombre de l'avion, Tom bougea rapidement son membre ankylosé, déplia et replia plusieurs fois son avant-bras pour faire disparaître les picotements désagréables. D'une main, il gratta sa longue barbe, tandis que, de l'autre, il consulta sa montre : tout au plus, il s'était assoupi une quinzaine de minutes. Dans une dizaine d'autres, l'aéronef arriverait sur la zone de largage.

Dans la petite carlingue aux hublots calfeutrés, Tom jeta un bref regard à l'étroite ouverture du poste de pilotage où l'unique pilote s'activait à maintenir le cap. À l'intérieur du cockpit aux multiples cadrans lumineux, la noirceur de la nuit laissait progressivement la luminosité d'un jour nouveau pénétrer, pour donner vie à des ombres jusqu'à lors blotties dans l'obscurité.

Assis de part et d'autre sur d'inconfortables banquettes escamotables, les onze hommes des forces spéciales américaines étaient prêts. Tout comme Tom, ils étaient vêtus d'une combinaison de saut noire, d'un casque rehaussé d'une paire de lunettes aux verres transparents. Leurs armes, des Kalachnikovs, étaient rangées dans la poche principale du gros sac couleur sable qui reposait sur leurs cuisses. Sans exception, tous les militaires arboraient une barbe courte ou longue. Dans les yeux de ces chuteurs opérationnels, Tom y lisait un professionnalisme sans faille. Ils n'attendaient plus que le signal lumineux rouge pour se lever et s'extraire de cet air confiné pour un autre bien plus vivifiant.

Au pied de son maître, Bella, la chienne spécialisée en détection d'explosif, était elle aussi sur le qui-vive. Au moindre soubresaut de l'avion, de ses yeux malicieux, le malinois levait sa truffe vers son maître pour dénicher d'éventuels effluves corporels pouvant trahir l'excitation du grand saut à venir.

N'y décelant vraisemblablement rien de tangible, l'animal tourna la tête vers Tom et renifla curieusement ses mollets. Celui-ci, d'un geste machinal, lui caressa longuement le cou.

Pensif, Tom se ressassa le plan qu'avait concocté son ami Alain pour parvenir jusqu'à Charlie, le frère jumeau de Camille.

Il était assez simple.

Depuis plusieurs mois, les informaticiens du Mossad avaient créé une identité fantôme sur internet : celle d'un ancien militaire

ayant des compétences dans la fabrication d'explosifs. Converti récemment à l'islam et voulant faire le djihad, il avait fini par attirer l'attention d'un recruteur islamiste à la solde de Sultan, nommé Jawad. Celui-ci avait convié l'ancien militaire à le rejoindre en Afghanistan pour la cause d'Allah. Le poisson avait été ferré. Restait à trouver celui qui jouerait le rôle du faux djihadiste. Et c'était là que Tom entrait en scène. Officiellement, il allait traverser la frontière pakistanaise à pied pour rejoindre Jawad dans une petite ville afghane au nom imprononçable. Officieusement, Tom allait être accompagné par une troupe aguerrie, les bandits de grands chemins pullulaient dans la région, et Tom était trop précieux pour prendre une balle perdue. L'escorte le conduirait jusqu'à un village de montagne abandonné. De là, sous l'œil permanent d'un satellite, Tom n'aurait plus qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir jusqu'à la bourgade où l'attendait Jawad. L'escorte, elle, l'attendrait quelques jours au village abandonné, en cas de repli ou de besoin d'extraction d'urgence.

Le Mossad, et surtout Alain, aurait bien sûr préféré faire sans les Américains, mais eux seuls avaient les moyens technologiques et militaires dans cette partie du monde. De plus, l'espionne Fatima travaillait pour la CIA. Il était donc impossible de faire sans eux…

De sa langue râpeuse, Bella lécha affectueusement la main de Tom. Ce dernier donna une tape amicale à la chienne.

En face de Tom, l'officier en charge de la mission lança un petit clin d'œil complice et Tom lui répondit par un bref sourire.

La veille, sur la base américaine, Tom avait longuement discuté avec ce capitaine d'une trentaine d'années, aux yeux couleur noisette et au visage fin coiffé d'une chevelure bouclée mi-longue. Son sourire enjôleur jaillissait d'une jeune barbe noire qu'il avait laissée pousser pour la mission car, habituellement, il aimait à être rasé de près. Tom avait vite sympathisé avec cet Américain musulman d'origine afghane qui se prénommait Abdel.

Assis à ses côtés, se trouvait son adjoint, le sergent Smith. La barbe blonde et bouclée, ce quadragénaire de petite taille avait le visage affecté, marqué par les rudes années de son existence. Les profonds sillons qui labouraient son front court, les paupières érodées par les torrents de larmes qui abritaient deux amers

gemmes verts, murmuraient les conflits qu'il avait endurés, chuchotaient tristement les pertes de ses frères d'armes morts dans ses bras.

De sa main gantée, il extirpa de son cou une fine chaîne en or d'où pendait une petite croix chrétienne : il l'embrassa interminablement avant de la glisser de nouveau dans sa combinaison. Puis, fermant brièvement ses yeux verts, il se signa d'un rapide mouvement de la main.

En pensant à cette ridicule pratique qui était censée conjurer le mauvais sort, Tom eut un sourire triste.

Depuis la nuit des temps, les superstitieux avaient inventé la déesse Fatalité pour expliquer les accidents, et les signes pour s'en prémunir. Lorsqu'une personne mourait brutalement par accident, ils l'interprétaient systématiquement comme une volonté divine, alors que l'accident était simplement un évènement absurde, imprévisible et cruel, qui frappait à l'aveugle aussi bien les ignobles ou les bons pères de famille aimés et respectés.

Par un mécanisme similaire, les menteurs religieux avaient affirmé que tel ou tel événement était la volonté de la divinité qu'ils servaient, la preuve ultime que la doctrine qu'ils promouvaient était valide. Ainsi, une victoire était-elle interprétée comme la volonté d'un dieu imaginaire, tandis qu'une défaite était interprétée comme une épreuve, un test envoyé par le même dieu imaginaire.

Mahomet avait agi de même en interprétant sa première victoire comme l'affirmation du signe de la volonté divine qu'il prétendait représenter.

Et lorsque les défaites étaient survenues, Mahomet avait prétendu qu'elles étaient des épreuves voulues par Dieu, pour tester la foi des croyants. Le parrain de la pègre de Médine avait aussi et surtout agité l'épouvantail du Diable responsable de tous les malheurs : dans le Coran, cette divinité du mal, qui s'opposait à Allah le bienfaisant, était désignée sous le nom de *taghout*.

Tout ce qui avait dérangé Mahomet avait été diabolisé sous le terme de *taghout*, tous ceux qui avaient osé s'opposer à son désir de toute puissance avaient subi la même sentence. Héritage moderne de cette diabolisation pathologique, les islamistes appelaient l'Amérique le grand *taghout*, l'Europe le petit *taghout*,

la démocratie était *taghout*, tout était plus ou moins *taghout* à leurs yeux intolérants.

Cette notion délirante de *taghout* témoignait du déséquilibre mental de Mahomet : il voyait des démons partout autour de lui, et il les avait évoqués dans de nombreux versets du Coran, allant même jusqu'à leur consacrer un chapitre entier intitulé « les *djinns* ».

Créés d'un feu pur sans fumée selon la fabulation coranique, ces *djinns* étaient le miroir qui reflétait la schizophrénie de Mahomet. Dans un hadith, les symptômes caractéristiques de la maladie avaient été confirmés par son épouse, la femme-enfant Aïcha : le Prophète avait été « ensorcelé » et était en proie à de telles hallucinations qu'il s'imaginait faire ce qu'en réalité il ne faisait nullement.

Ce trouble comportemental légué par un fou sanguinaire s'était propagé de génération en génération. Et cette psychose instituée en dogme, délirante croyance ineffable et ineffaçable, faisait de l'islam une titanesque confrérie de déments imaginant des êtres qui n'existaient pas.

L'islam n'était rien d'autre qu'une immense schizophrénie collective dont les patients infectés craignaient des démons chimériques, louaient des anges fictifs ou priaient un Allah fantasmagorique qui n'était que l'avatar céleste d'un schizo.

Et nier ouvertement la vision de tous ces contaminés aurait engendré un mal encore plus grave : la paranoïa.

Lorsqu'un schizophrène hallucinait, prisonnier d'un rêve éveillé aux visions cauchemardesques, il percevait des êtres imaginaires qu'il prenait pour vrais, qui lui parlaient et qui lui voulaient souvent du mal. Sa conscience ne comprenait pas la raison pour laquelle les personnes autour de lui ne voyaient également pas ces êtres maléfiques. Alors, avec le temps, il finissait par conclure que ces gens qui riaient de ses délires faisaient semblant de ne pas voir ses démons, qu'ils complotaient contre lui et qu'ils étaient *de facto* les complices de ces démoniaques ennemis voulant sa perte.

Et la paranoïa prenait le dessus.

Il en avait été de même pour Mahomet qui avait développé une paranoïa assassine. Angoissé par les moqueries sur ses dires et des complots imaginaires sur sa personne tels que relatés dans le

Coran, il n'avait pas hésité à ordonner de tuer tous ceux qui avaient réfuté la réalité des *djinns* sortis de ses délires psychotiques.

Et quand le Meurtrier de Médine n'avait pu physiquement se débarrasser de tous ceux qui avaient parfaitement compris ses comportements criminels ou maladifs, il avait eu recours à ce qu'il savait faire de mieux : le jeté de sorts.

Le puéril bédouin était friand de ce genre de superstition. Lorsqu'il ne parvenait pas à convaincre un adversaire, il préférait un duel de malédictions à des arguments raisonnables, surtout lorsqu'il était à bout d'argument pour convaincre son auditoire.

Dans le Coran, retranscrit fidèlement par ses scribes, Mahomet s'était flagorné d'avoir gagné par forfait un de ces duels contre des rabbins : dans le challenge de sorciers qu'il leur avait proposé, les participants devaient solennellement déclarer « par le Dieu X ou Y, que je meure si je mens ! » ou bien faire d'autres proclamations graves du même genre, chargées d'imprécations effrayantes, incluant sa famille ou sa tribu, dans un lieu consacré en présence de témoins et en suivant quelque rituel.

Mais la victoire avait été facile pour Mahomet : par l'un des dix commandements, il était interdit aux juifs d'invoquer en vain le nom de leur Dieu, et le sournois Prophète avait pu tout au long de ses prêches nier les réalités qui le dérangeaient en invoquant la malédiction d'Allah pour point de conclusion.

De fait, le Coran était un recueil criminel de menaces, de sorcellerie arabe et de malédictions qui se concluait par celle à l'encontre de l'oncle Abou Lahab, dont l'unique crime avait été de dire, non sans humour, qui lui paraissait indécent de lever les fesses plus haut que la tête lors de la prosternation...

De nos jours, cette malédiction religieuse était la défense préférée des musulmans.

À la moindre critique, dès qu'ils perdaient de précieux points au décompte des arguments face aux libres penseurs, les musulmans faisaient ce que Mahomet avait ordonné dans son Coran, à savoir ne pas discuter avec ceux qu'Allah avait prétendument endurcis dans leur cœur pour les rendre aveugles. Puis, comme savait si bien le faire leur superstitieux gourou, ils lançaient une malédiction dans une courageuse fuite, donnant rendez-vous en enfer aux libres penseurs.

Tom soupira.

On ne pouvait faire entendre raison à ces croyants qui vous maudissaient au plus petit avis contraire, qui refusaient d'écouter la vérité ou bien, lorsqu'ils daignaient considérer les preuves qui étaient pourtant écrites dans le Coran, ils se mettaient rapidement en colère en voyant rouge…

Un voyant rouge venait de s'allumer dans la carlingue de l'appareil.

– *Red*, cria Abdel pour se faire entendre de tous.

Il se leva, et tous ses hommes l'imitèrent.

Tom également.

Semblables à des diables aux visages de sang, les binômes s'activèrent à vérifier leurs parachutes ainsi qu'à bien ajuster leurs lunettes. Le maître de chien mit une muselière à son fidèle compagnon et le sangla contre sa poitrine.

Couvrant à peine le bruit des moteurs, laissant pénétrer un froid glacial, la tranche arrière de l'appareil s'abaissa lentement et se positionna en une plateforme de saut de deux mètres de côtés.

Tout en consultant les coordonnées GPS sur le cadran de sa montre, Abdel s'approcha du bord. Sur l'horizon parsemé d'étoiles à l'agonie, éclatait une trouée de lumière : le Soleil d'une rougeur de braise commençait à incendier la plaine immense dans un flot d'or qui roulait de l'orient à l'occident. Sous le ciel naissant, les montagnes ressemblaient par endroit à un paysage lunaire désolé qu'une autre lune, encore accrochée à la voûte céleste, contemplait d'une face immuable.

Depuis son décollage, l'avion avait volé bas, à moins de cinq cents mètres d'une terre endormie, et le pilote avait donné du manche pour élever son bimoteur au double. À présent, au-dessus de l'objectif, le pilote diminua sa vitesse en réduisant les gaz, puis il actionna un commutateur sur son tableau de bord.

Dans la carlingue, un voyant vert remplaça celui rouge.

– OK ! Ready ! Set ! Go ! décompta Abdel.

Le premier militaire à s'élancer dans le vide fut le sergent Smith. Il fut rapidement suivi de deux autres soldats à trois secondes d'intervalles.

Tom était le quatrième.

En deux enjambées, il plongea dans l'invisible rivière de fraîcheur. Sans ménagement, le courant assourdissant l'attrapa et fit faire un demi-tour au corps du parachutiste pourtant expérimenté. Tom se retrouva dans le même sens que l'avion aux ailes noires. Rapidement, l'appareil rapetissa dans les cieux comme aspiré par les rares nuages d'altitude.

Sous lui, Tom vit les trois voiles bleues de ses précurseurs. Ils naviguaient déjà sagement les uns derrière les autres, les sacs couleur sable ballant entre leurs jambes.

Les ombres allongées du sol arrivaient vite, l'attirant à elles à une vitesse vertigineuse, Tom devait se presser de déployer son parachute. Il porta la main sur la poignée d'ouverture. Néanmoins, pendant des secondes interminables, sa main gantée sembla hésiter.

La vision du soleil aux rayons pourpres qui jouaient avec les montagnes environnantes était hypnotique. La sensation de flotter dans le ciel était grisante, voire paradisiaque.

Il suffisait simplement de fermer les yeux pour y demeurer à jamais ; il suffisait simplement de se laisser aller et, en un instant, tout finirait là.

Et la mort le draperait d'une toge de paix éternelle.

Mais Tom se fit violence.

D'un geste rageur, il tira la poignée et, l'instant d'après, un mur de silence stoppa net sa chute, à trois cents mètres à peine du sol.

Dans la plaine verdoyante, le sergent Smith venait d'atterrir. Le gardant en point de mire, Tom tira sur sa manette gauche et le parachute descendit en tournoyant sur lui-même. Après un ultime virage, aux ordres des commandes, les suspentes firent cabrer la voile pour permettre une approche en douceur.

Dès qu'il fut au sol, Tom ramassa la toile du parachute qu'il enserra dans ses bras.

Dans le ciel, le ronronnement de l'avion retournant vers sa base laissa la place aux sons feutrés des dernières voiles qui claquaient sur l'air et qui finirent par se poser en un bruissement final.

Le parachute entre les bras, le casque vissé sur la tête et les lunettes de saut encore sur son visage, Abdel s'approcha de Tom.

– Tu as ouvert bas, dit-il en anglais. Un souci ?

– Non, pas de soucis ! répondit Tom en esquissant un sourire qu'il voulait rassurant. Tout est OK…

– Si tout est OK, alors, allons-y ! fit l'officier.

Les douze chuteurs se rassemblèrent, enlevèrent leurs combinaisons noires et enfilèrent les vêtements contenus dans les gros sacs couleur sable. Une kalachnikov en bandoulière, ils étaient à présent vêtus comme la plupart des habitants de la région : un pantalon bleu, blanc ou beige sous une longue toge de couleur assortie, d'une veste foncée sans manche et, sur la tête, ressemblant à une sorte de crêpe ou à un soufflé mal préparé, d'un plat bonnet écru.

Tom, dont le crâne rasé de près contrastait avec sa longue barbe fournie, ajusta précautionneusement la coiffe sur ses tempes meurtries : du côté où la balle lacrymogène avait explosé en un cratère noirâtre, une croûte badigeonnée d'un iode jaunâtre tapissait la peau brûlée ; et là où un morceau de verre avait profondément entaillé la chair, Tom avait eu droit à quelques points de suture. Les paumes de ses mains blessées avaient bénéficié des mêmes soins infirmiers.

Une fois les parachutes dissimulés sous de grosses pierres, les hommes se mirent en branle derrière le maître de chien que tous appelaient par son surnom : Winnie.

Celui-ci devait avoir une trentaine d'années, athlétique avec une figure fine, encadrée de grands cheveux bruns et d'une barbe légère. Ses dents blanches et pointues, sa bouche et son nez minces, le rose de son teint, lui donnaient un air de fille, un air de douceur entêtée, que le reflet gris de ses yeux d'acier ensauvageait par éclairs.

Débarrassé de sa muselière, la truffe à l'air au-dessus de l'herbe, le malinois tira sur la corde que Winnie tenait fermement et, en file indienne, la troupe s'avança vers le chemin de montagne qui se perdait au bout de la plaine.

Là, commençait ce sentier rocailleux et escarpé, taillé à même le flanc d'une première colline qu'un ruisseau limpide descendait lentement, pour se finir en une large nappe dormante d'un azur pâle.

Bordant le cours bleuté, les arbres, hauts et majestueux, enfonçaient dans l'eau des ombres inquiétantes et, sous les chants

insouciants des oiseaux, les douze hommes avancèrent prudemment.

Bella rythma leur progression : la langue pendue, elle humait l'air et le sol, décryptant les différents effluves qu'elle dénichait, s'arrêtant ici et là pour mieux apprécier une saveur animale particulière ou pour se délecter du souffle humide de l'eau qui murmurait son éternelle course entre les pierres sombres. De temps à autre, le maître de chien invitait celui-ci à ne pas se laisser distraire par toutes ces futiles odeurs, pour se focaliser sur l'unique raison de sa présence : la détection des mines artisanales qui pullulaient dans les parages.

Quatre heures de marche s'écoulèrent sans que le malinois ne décèle quelque chose d'anormal.

Comme blondi par l'astre de feu, le chemin jaune s'était parsemé d'un tapis de cailloux, seuls fruits que cette terre semblait porter à présent. Le ruisseau avait disparu au cœur des roches ; les arbres, plus éparses, avaient fait place à des rocs énormes entre lesquels se montraient, à chaque pas, des bouts de la vallée verdoyante. L'immense ciel tout bleu, en amont et en aval, s'était à peine teinté d'un frisson blanc nuageux et la clarté du jour, jaillissant d'un soleil de midi, tombait d'aplomb sans une ombre.

La poussière, soulevée par un vent léger, se mêlait à la chaleur pour se coller aux visages moites et tendus, colorant les barbes de boucles d'or. La sueur coulait sur les fronts des hommes qui avançaient toujours d'une marche mécanique, sans un mot, les regards constamment aux aguets.

Au détour d'un virage, brusquement, Bella s'arrêta : elle s'assit sagement et, la langue pendante, tourna son museau malicieux vers son maître. Immédiatement, Winnie leva le poing en l'air et la troupe s'immobilisa.

Prudemment, le sergent Smith avança et chercha ce que le chien avait marqué par sa pose. D'une main délicate, il balaya le sol et finit par trouver un fil de cuivre dissimulé sous un centimètre de terre meuble.

Ne voulant pas prendre de risque, il fit signe de faire demi-tour. Les hommes se réarticulèrent une cinquante de mètres plus bas et Winnie en profita pour donner la récompense qu'escomptait Bella pour son travail salvateur.

Le maître félicita l'animal et lui jeta l'objet de tous ses désirs : son « boudin » de motivation, un long et mince morceau de toile de jute rembourré, à la couleur rouge. Pendant que Bella se délectait de son jouet à grand coups de crocs, Abdel donna des ordres et la formation contourna le danger en quittant le chemin sur une centaine de pas, à travers la lande.

Une heure s'écoula sans autre incident.

Et le village abandonné finit par apparaître au bout de la route qui courait comme une blessure au cœur de la montagne.

Nichées sur un flanc abrupt rocheux, englouties par la végétation verdoyante qui reprenait ses droits, la vingtaine de petites habitations carrées aux toits plats s'empilaient les unes sur les autres, de niveau en niveau, comme un château de cartes d'un jaune sale. Dépourvues de portes, de fenêtres ou de volets intacts, les ouvertures gardaient en mémoire les exactions meurtrières qui avaient poussé les habitants à fuir leurs habitations ; gravés dans la pierre, les impacts de tirs témoignaient des exécutions sommaires qui avaient transformé cette résidence de vie en une place de mort.

Les douze étrangers s'invitèrent au milieu de ce lieu de désolation. Abdel rassembla son unité autour de lui pour donner les consignes d'installation.

À trois cents mètres d'eux, pendant que le capitaine s'exprimait, un reflet derrière un bosquet d'arbres attira l'attention de Tom. Sur le moment, il crut qu'il s'agissait d'un bout de verre qui brillait sous les rayons de soleil.

Lorsqu'il réalisa son erreur d'appréciation, il était déjà trop tard.

Le balle siffla à ses oreilles et finit sa course dans la tête du sergent Smith. Tel un pantin désarticulé, le militaire s'écroula au sol, ses yeux verts tournés vers le ciel, comme une ultime supplique où se mêlaient étonnement et réprobation.

Et, moins rapide que le projectile, la détonation du fusil de précision se fit entendre.

*
* *

Comme immobile au-dessus du ciel, Dieu contemplait la Terre.

Dans le silence infini de l'espace, il observait cette parcelle terrestre où l'un des douze venait de perdre la vie.

Était-ce l'émissaire ? Était-ce Thomas Anderson ? Qui était le judas qui l'avait tué ? Tout cela, il n'allait pas tarder à le voir, il finissait toujours par tout voir.

Son œil froid et sans âme retransmit les scènes qu'il captait, jusqu'à une grande salle d'une lumineuse blancheur enfouie quelque part dans les entrailles de la terre.

Là, confortablement assis, une dizaine d'opérateurs s'activaient sur leurs consoles d'ordinateurs, décryptant, analysant les images diffusées sur leurs écrans par ce satellite. Ils l'avaient surnommé « Dieu », parce qu'il était omniprésent, omnivoyant et aussi omnipuissant lorsqu'il était couplé avec des drones pouvant déclencher la colère divine venue du ciel.

Théoriquement, rien ne pouvait échapper à l'objectif de la machine en orbite géostationnaire autour de la planète.

Pourtant, il n'avait pas décelé la présence du sniper, et cette erreur venait de coûter la vie à l'un des membres du commando.

C'était ce que pensait Alain à cet instant, spectateur impuissant devant l'écran géant du centre de commandement de la CIA, où l'agent du Mossad avait été convié en tant que consultant.

Debout à ses côtés, donnant les ordres, se tenait Mike. Le crâne rasé, le chef régional de la CIA était un quinquagénaire afro-américain frôlant les deux mètres, une stature mince dans un sombre costume trop cintré.

Depuis le début de l'opération, par l'intermédiaire du satellite, Mike avait suivi l'avion, de son départ jusqu'aux sauts en parachute. Il avait continué à escorter, de son regard noir sur les consoles, les minuscules silhouettes aux faciès microscopiques qui s'étaient infiltrées en territoire hostile, jusqu'au village abandonné. De l'œil de « Dieu », il les avait observés crapahuter dans l'univers numérisé en deux dimensions des plats écrans de contrôles, toujours dans une vision haute et large, englobant plusieurs centaines de mètres de terrain pour une sécurité accrue, faisant paraître les hommes en une indéfinissable cohorte lilliputienne.

À présent, Mike avait besoin d'un visuel bien plus précis, d'un grossissement bien plus conséquent.

– Faites un gros plan sur le corps, ordonna-t-il de son accent texan.

Sur l'écran géant, l'image zooma rapidement : un visage ridé, aux yeux fixes et verts, y apparut avec une parfaite netteté.

– C'est le sergent Smith, rapporta l'un des opérateurs.

Intérieurement, Alain poussa un soupir de soulagement : Tom allait bien.

Du moins, jusqu'ici.

Les onze hommes du commando s'étaient immédiatement réfugiés dans les habitations du village et, pour le moment, ils étaient plus ou moins à l'abri des tirs du sniper.

– Trouvez-moi où se trouve le tireur, commanda Mike. Utilisez le capteur therm…

– Je l'ai ! s'exclama un opérateur dont les épaisses lunettes trahissaient la myopie. Regardez, Monsieur, il fuit…

Sur l'écran principal, on voyait une moto de petite cylindrée quitter lentement le village par l'unique route carrossable. Vêtu d'un treillis militaire kaki, un fusil à lunette sur le dos, le pilote à la barbe courte accéléra brusquement et, un bandana vert sur le front, ses longs cheveux noirs se mirent à flotter aux vents.

– Ne le perdez pas ! Je veux savoir où il va.

L'opérateur acquiesça et stabilisa l'œil de « Dieu » sur le fugitif.

Pendant cinq kilomètres, la moto roula à vive allure.

– Fuck ! lâcha Mike. D'où ils sortent ceux-là ?

Sept pick-up noirs et deux camions bâchés venaient d'apparaître sur la route. L'arrière des voitures tout terrain était bondée d'hommes armés de kalachnikovs. L'homme à la moto s'arrêta, discuta brièvement avec le conducteur du premier véhicule, puis faisant demi-tour, il ouvrit le chemin à ses comparses en direction du village abandonné.

– Où est le foutu drone ? s'enquit Mike.

Pivotant sur son siège en cuir, l'opérateur aux yeux myopes lâcha son écran de contrôle et se tourna vers son supérieur hiérarchique.

– Il sera sur zone avant que l'ennemi n'arrive dans le village, Monsieur.

Mike eut un sourire carnassier, dévoilant ses dents d'une grande blancheur.

– Parfait !

L'opérateur entra les coordonnées du drone et le coupla avec le satellite. Puis, il sélectionna toutes les cibles à détruire.

Silencieusement, sur l'écran géant, Alain observa chaque élément du convoi ennemi marqué d'un réticule rouge, et un décompte de trois minutes s'afficha. Intérieurement, l'agent du Mossad jubila en considérant ces secondes qui s'égrainaient semblables à des goutes de sang s'échappant d'un mourant, synonymes de destruction totale de cette bande de terroristes islamistes.

Cependant, un événement insolite se produisit : le convoi s'arrêta net.

Le conducteur du véhicule de tête descendit, le téléphone à la main. Il regardait le ciel, comme cherchant à distinguer quelque chose. Il marcha à grand pas et cria des ordres en direction du premier camion. Immédiatement, la bâche noire du truck fut repliée et un missile sol-air se dévoila sur la benne.

– What the fuck ! pesta Mike, les yeux ronds.

Impuissant, il assista à la mise à feu du missile qui foudroya un instant plus tard le drone.

Le visage blême, Mike demanda d'une voix lente :

– Où sont les autres drones ?

– Je vérifie, Monsieur…

– Ok, pendant ce temps, contactez le Capitaine et dites-lui de retourner sur la zone de saut avec ses hommes pour…

– Monsieur ! l'interrompit un autre opérateur. L'ennemi se déplace également par le chemin de montagne.

Sur l'écran principal, s'afficha une file d'une quinzaine de moto-cross qui n'allaient pas tarder à arriver aux abords du village.

– Fuck ! juronna Mike. Quand arrive ce foutu drone ?

– Monsieur, les autres drones ne sont pas disponibles immédiatement, se vit-il répondre. Le plus proche sera sur zone dans minimum trente minutes.

– Trente minutes, murmura-t-il comme pour lui-même, dans trente minutes, il sera trop tard…

Dans la salle de commandement, la stupeur fit place à l'effroi : le commando était condamné. Dans une demi-heure, le drone serait inutile, il ne pourrait utiliser son système d'armement contre l'ennemi sans risquer de tuer ses propres hommes qui allaient immanquablement être encerclés dans les minutes suivantes.

Seul un miracle pouvait les sauver.

Mais le *deus ex machina* n'existait qu'au cinéma ou dans les livres.

Alain, lui aussi, était sidéré.

Son cerveau bouillonnant, fonctionnait à une allure vertigineuse.

Comment les terroristes avaient-ils pu savoir pour le drone ? Qui avait pu donner cette information confidentielle ? Qui était au courant pour la mission de Thomas Anderson ?

Immédiatement, son esprit accusateur se tourna vers Fatima, l'agent de la CIA infiltrée dans le harem de Sultan. Ce dernier avait-il pu retourner la jeune femme ? Était-elle devenue un agent double ? Avait-elle cédé aux sirènes de l'argent ?

Mais tout cela ne semblait pas logique.

Un signal d'alarme résonna dans sa tête.

Alain avait l'impression qu'on lui cachait quelque chose, que les Américains ne lui avaient pas tout dit. Il en avait le pressentiment. Or, ses pressentiments ne le trompaient que rarement.

Alors, le doute au fond de son œil unique, il s'éclipsa discrètement des entrailles de celui de « Dieu ».

*
* *

L'astre à son déclin roulait sur les toits des petites habitations carrées aux toits plats, s'écornant derrière la montagne : un

coucher éblouissant, une lente descente au milieu de nuages, qui se changèrent en un treillis de pourpre, dont toutes les mailles lâchaient des flots d'or.

Avec la nuit, la Lune coulerait comme un fleuve de lumière pâle et les assaillants en profiteraient pour donner l'assaut final.

Et tout serait fini.

Assis à même le sol, adossé contre une cloison, Tom considéra la pièce en forme de L dans laquelle il se trouvait avec ses autres compagnons : cinquante mètres carrés de vide et une centaine de douilles de kalachnikov jonchant le plancher poussiéreux.

Lorsque le sniper avait tué le sergent Smith, Abdel avait ordonné de se mettre à couvert dans les maisons délabrées du village. Il avait formé deux groupes de quatre soldats qui étaient rapidement partis investir les demeures abandonnées. Le Capitaine avait gardé Tom à ses côtés ainsi que Winnie et sa chienne. Le trio et Bella avaient pris position dans l'une des habitations un peu en retrait des autres.

De là, par contact radio avec ses hommes et avec le centre de commandement, Abdel avait cru pouvoir orchestrer leur défense. Cependant, très vite, un imprévisible piège s'était refermé sur eux, et ils avaient été encerclés par un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Dans les premières minutes de combat, Tom avait pu bloquer l'entrée de leur refuge par de vieilles planches et une lourde cuisinière rouillée. Pendant des heures, avec Abdel et Winnie, Tom avait échangé des tirs à travers l'encadrement d'une petite fenêtre, sans que les insurgés ne parviennent à venir au contact pour y jeter une grenade synonyme d'une fin foudroyante.

Les deux autres groupes n'avaient pas eu cette chance là.

Après plusieurs explosions retentissantes, le contact radio avait été rompu.

Le trio savait que ses frères d'armes étaient tous décédés et que son tour viendrait bientôt : il était à court de munitions et ne pourrait repousser une autre attaque.

C'était déjà un miracle que les trois hommes et la chienne ne soient pas encore morts. Les balles adverses avaient transpercé de

part en part un pan du mur jauni, le faisant ressembler à un immense morceau de gruyère.

Blottie dans un coin de la pièce, Bella se laissait caresser docilement par Winnie. Elle essayait d'évacuer ce stress nouveau qui s'immisçait en elle par l'entremise de son maître. Le corps de celui-ci dégageait involontairement une étrange odeur d'anxiété, le parfum d'une peur inconnue que Bella n'avait jamais sentie auparavant.

Et ce parfum de peur était l'effluve de la mort imminente, une mort inéluctable qui luisait tristement dans les yeux gris de Winnie.

Dans les yeux d'Abdel, scintillait une toute autre émotion, un sentiment qui aurait pu surprendre au premier regard.

Car ses prunelles couleur noisette irradiaient une sérénité absolue face à cette mort prochaine : dans son esprit, cette fin n'était nullement effrayante, elle était au contraire synonyme de félicité. Abdel n'allait pas mourir, il allait simplement rejoindre le paradis d'Allah pour y côtoyer le divin, pour demeurer à jamais au septième ciel.

Il en était persuadé, intimement convaincu.

La veille, sur la base américaine, entre deux bières, Tom avait sympathisé avec Abdel. Ils avaient pu longuement s'entretenir sur la mission à venir, mais également, au cours de la conversation, l'alcool aidant, ils avaient évoqué l'islam.

Habituellement, Abdel ne parlait que très peu de sa religion, voire jamais avec des non-musulmans. Tant de fois, à l'unique science coranique, le petit chat de sa conscience avait été échaudé par les critiques factuelles et, désormais, il craignait la glaciale froideur de la libre pensée objective.

Toutefois, comme tout bon négociateur, Tom avait su l'écouter d'une oreille attentive, sans confronter les rêves coraniques d'Abdel au despotique monde réel. Il l'avait écouté comme on écoutait un enfant rêvant de ses futurs jouets d'un décembre festif, auquel on ne pouvait révéler le lourd secret du père Noël sans briser irrémédiablement son innocente candeur.

Des rares amis musulmans comme Abdel, Tom en avait déjà eu, et il connaissait par cœur le cœur croyant qui battait au plus profond de son être.

Abdel était l'archétype du Meccan, le parfait clone générationnel du disciple du Sage de La Mecque.

Il était intelligent, avait fréquenté les meilleures écoles et universités, il aimait les filles, faire la fête et boire de l'alcool. Il avait été éduqué dans une religion d'amour, de solidarité et de tolérance.

Son enfance avait été des plus heureuses auprès de parents musulmans attentionnés et extrêmement instruits ; sa mère ne portait probablement pas le voile islamique et son père, espiègle et drôle, était le papa idéal que tout enfant rêvait d'avoir.

Abdel avait eu aussi un second père, un héros surgi tout droit d'un livre magique : Mahomet.

Les enfants imaginaient toujours leurs papas comme des super héros, et Abdel avait pu fantasmer ce merveilleux génie surgi du Coran, un être bon aux pouvoirs divins, puisque Dieu pouvait parler par sa bouche. Son noble cœur n'avait pu concevoir un seul instant que le Prophète puisse être mauvais car, grâce à lui, l'alliance avec Dieu avait été reconduite, de l'unique peuple juif à l'humanité tout entière, et il avait ouvert les portes du paradis à des millions d'hommes sans distinction de race.

Abdel respectait les religions juives et chrétiennes qui lui avaient donné une naissance spirituelle, il les respectait comme un enfant affectionnant ses grands-parents. Toutefois, il chérissait plus que tout ce père qui lui avait insufflé le salut par son ouvrage céleste, un livre qu'il connaissait par cœur.

Dans l'océan de barbarie qu'était le Coran, Abel n'avait pas vu la moindre goutte de haine. Alors, en toute bonne foi, il avait fait du prosélytisme tout autour de lui, essayant de sauver les âmes qui avaient croisé son chemin de compassion, pour le salut de tous ces insouciants, par sincère empathie, par amour ou amitié.

Abdel avait été réellement persuadé de venir en aide aux ignorants, pour leur bien, comme on tendait la main à des naufragés perdus sur une infernale île désertique et hostile, voulant les embarquer sur son vaisseau de croyances pour naviguer vers les

flots du paradis, plutôt que de les voir périr dans les flammes de l'enfer par leur ignorance métaphysique.

Mais à force d'être confronté à des incrédules goguenards s'employant à réfuter ses arguments de foi par des arguments de raison, Abdel s'était refermé sur lui-même, telle une huitre des récifs coraniques, conservant pour lui seul la perle nacrée du salut qu'il avait voulu offrir à ces âmes perdues, dérivant sur un océan de bêtise.

Et, désormais, pour ceux qui refusaient d'appliquer ce divin manuel explicatif qu'était le Coran, tant pis pour eux ! Abdel leur refusait le dialogue comme on le refusait à un fou.

Sauf que le fou, c'était lui.

Il était en dehors de la réalité, définition de la folie, et vivait toujours dans son monde imaginaire enfantin issu d'une interprétation éhontée du Coran.

Lorsqu'on voyait ces contrées islamiques où les musulmans punissaient dévotement les homosexuels, fouettaient religieusement les femmes adultères ou préféraient les emmurer vivantes dans leurs maisons, des États qui appliquaient à la lettre les ordres meurtriers du Prophète contenus dans le Coran, on pouvait s'étonner de voir une religion d'amour et de tolérance émerger d'un manuel de bandit, issu d'un schizo assassin. On pouvait se demander comment des disciples, tel qu'Abdel, avaient pu faire de l'islam une religion de paix à l'instar du culte chrétien.

Certes, pour instituer l'islam en doctrine de paix, ils pouvaient s'appuyer sur les prêches du Sage de La Mecque que fut Mahomet à son commencement. Cependant, ces prêches ne pouvaient occulter les versets plus récents du Meurtrier de Médine. Pire, les anciennes sourates attribuées au Sage de La Mecque avaient été abrogées par les révélations sanguinaires de la période médinoise, celles qui ordonnaient les mutilations, les décapitations et les exécutions.

Alors, comme des enfants refusant l'existence d'un père assassin et de ses paroles meurtrières, ne pouvant les supprimer de leur livre de rêves, Abdel et ses pairs avaient réinterprété le Coran : ils l'avaient revu et corrigé.

Pour un Meccan tel qu'Abdel, il ne fallait pas prendre les propos du Messager au pied de la lettre et surtout pas au premier

degré comme le faisaient les Médinois. Pourtant, ces derniers avaient parfaitement compris le sens littéral et unique du Coran, Mahomet et son avatar céleste s'étaient adressés de manière directe à ses hordes de brutes écervelées, avec des promesses concrètes d'or, d'esclaves et de viols comme dans la sourate intitulée « Le butin ».

Cependant, les Meccans refusaient d'admettre que la lecture des Médinois soit correcte, ils refusaient d'appeler un chat un chat, un meurtrier un meurtrier ; ils s'étaient mis à croire que Dieu, qui s'était manifesté aux hommes par l'intermédiaire du Prophète, avait sans nul doute eu recours à un langage mythique. Ainsi, ils avaient cherché la preuve de cette croyance farfelue dans le Coran et, par un biais cognitif, ils avaient cherché ne serait-ce qu'un unique indice qui corroborerait leur idée et non pas les innombrables autres qui l'infirmeraient.

Dans une sourate, ils avaient trouvé l'attestation que Dieu avait utilisé un langage symbolique à double sens : communiquant par code avec ses bandits, Mahomet y avait dit qu'il y avait des versets explicites et d'autres ayant un sens caché.

C'était suffisant aux yeux des Meccans pour croire que le Coran possédait un double sens divin, pour croire qu'il fallait des années d'études en religion et en langue arabe pour commencer à entrevoir toute l'étendue spirituelle contenue dans ses pages.

Ils auraient tout aussi bien pu dire cela de n'importe quel manuel, on trouvait toujours ce qu'on voulait quand l'imaginaire prenait le pas sur la raison par l'interprétation ; le Coran n'en restait pas moins un manuel élaboré de banditisme, un mode d'emploi de brigand sous couvert du religieux qu'il ne fallait nullement lire au second degré mais, malheureusement, bien au premier degré comme l'avait conçu le parrain de Médine.

À chercher des doubles sens métaphysiques là où il n'y en avait pas, les Meccans auraient tout aussi bien pu les trouver dans un manuel de pêche : les poissons devenant les âmes humaines, les hameçons étant les péchés des hommes et Allah incarnant le Grand Pêcheur Céleste à la Toute Puissante Canne, propulsant en enfer les incrédules prises.

Mais un manuel de pêche restait un manuel de pêche, et le Coran demeurait un manuel de truand, un manuel qui exposait la

manière de faire passer des actes de criminalité pour des actes de piété.

Malgré cette évidence, par déni de réalité, les Meccans avaient réinterprété le Coran jusqu'à ses moindres mots.

Ainsi, selon eux, il fallait comprendre que les descriptions précises du paradis dans les sourates étaient symboliques, et qu'on devait en finir avec la dérision d'un ciel peuplé de *houris* lascives où coulaient les rivières de vin et de miel, elles n'étaient qu'une imaginaire projection poétique adressée par Allah aux valeurs suggestives des bédouins d'Arabie.

De même que le djihad n'était nullement à l'origine la guerre sainte au nom de l'islam, mais le combat qu'on devait mener contre soi-même, pour s'améliorer moralement et spirituellement, le djihad faisant partie du quotidien du musulman comme la bonté envers les parents. Cependant, au fil du temps, une bande de fanatiques, ivres de pouvoir et de puissance avaient complètement détourné ce beau concept pour en faire la barbarie qu'on connaissait actuellement.

Devant les contradictions et les incohérences des traditions, les Meccans comme Abdel rejetaient la faute sur les intégristes islamistes qui avaient déformé, corrompu et mal traduit les vrais enseignements du Coran. Les sourates médinoises ne devaient pas être expliquées ou prises au sens premier du terme comme le faisaient les extrémistes Médinois, elles devaient être interprétées dans leurs sens symboliques aux consonances métaphysiques.

Ou bien, déployant une logique alambiquée devant ces sourates violentes du Meurtrier de Médine, Abdel croyait que l'agressivité du discours de Dieu traduisait soit l'idée de menace, soit l'incapacité de passer à l'acte, comme un parent qui menace un enfant pour l'éduquer sans jamais le frapper.

Et pour les sourates meurtrières qu'il ne pouvait justifier, bien que la barbarie reste de la barbarie quelle que soit l'époque où on la trouve, Abdel disait « autres temps, autres mœurs » pour légitimer les tueries de Mahomet. Il était persuadé que les versets incitant à tuer les ennemis du Prophète n'étaient valables qu'uniquement en leur temps, et cette époque de guerre nécessaire pour faire triompher la parole de Dieu était révolue et caduque depuis des siècles.

Abdel ne désavouait nullement certains faits : il en niait simplement le sens.

Comme pour les juifs de Médine qui s'étaient opposés à la tyrannie de Mahomet. Pour Abdel, ces juifs avaient rejeté Mahomet par cupidité, car l'idée que les juifs se faisaient d'un Prophète était celle d'un homme qui les ferait régner sur les autres. De plus, ils auraient voulu qu'il soit juif et non Arabe. Par ailleurs, les juifs avaient grandement profité des querelles entre les tribus arabes et c'était à travers cette instabilité, dans la région, qu'ils s'étaient hissés au-dessus des autres dans le domaine du commerce. Ils avaient donc vu la paix qu'avait offerte Mahomet aux tribus de Médine comme une menace, non comme une bonne nouvelle, et ils avaient cherché des alliances secrètes avec les Mecquois pour trahir les habitants de Médine.

Et lorsque le Prophète avait ordonné de se débarrasser de ces juifs qui complotaient pour le tuer, c'était évidemment en état de légitime défense, tout comme le concept de martyr qui ne pouvait se concevoir que pour se défendre contre une agression injuste, jamais pour attaquer, et il fallait surtout garder à l'esprit de pardonner à ses ennemis comme le Sage de La Mecque l'avait prescrit dans ses prêches.

Sur toutes les pages du Coran, Abdel voyait une mauvaise interprétation, une mauvaise traduction, notamment en ce qui concernait les versets tant décriés autorisant l'homme à battre sa femme ou l'infériorité de celle-ci par rapport au sexe fort. Au contraire, la femme était l'égal de l'homme : le premier musulman était une musulmane en la personne de Khadija, l'épouse du Prophète. Et le voile islamique qu'était censée porter la femme n'était nullement une obligation, mais une simple recommandation dont on pouvait s'affranchir, tout comme on pouvait boire de l'alcool car un verset, avant l'interdiction totale, le déconseillait simplement : Abdel pouvait avoir la conscience tranquille, l'enfer ne lui était pas réservé pour ses petits écarts de conduite.

Par ce déni permanent du Coran, ce n'était ni plus ni moins qu'une réécriture de ses sourates, une réinterprétation de ses versets et une édulcoration de ses mots tyranniques. De la sorte, Abdel et ses frères Meccans s'étaient réinventés un nouveau culte aux antipodes de celui légué par Mahomet à sa mort, instituant une

flambante religion de paix à l'opposé de la folie meurtrière intrinsèque de l'islam des origines, pour se débarrasser définitivement du Meurtrier de Médine et de ses dogmes infâmes. Comme l'avaient déjà fait avant eux les musulmans des premiers temps par la création, innombrable et mythologique, des hadiths.

Inventés de toutes pièces des décennies, voire des siècles après le décès du gourou d'Arabie, ces légendaires paroles et actes du Prophète idéalisé avaient paralysé les mensonges du Coran par d'autres mensonges encore plus grossiers, dépeignant un Mahomet humble, doux et chevaleresque, à l'inverse de la vraie personnalité du tueur du désert. Par ses merveilleuses fabulations, les hadiths avaient comblé les vides juridiques et historiques du Coran, réinterprétant l'Histoire, pour contrer et faire de la religion des origines autre chose qu'une guerre de succession mafieuse comme ce fut le cas à la disparition du parrain de l'islam.

Avait-on vu les apôtres de Jésus se déchirer pour son héritage ? Non, car Jésus n'avait pas légué une mafia à gérer à ses fidèles lieutenants, contrairement à Mahomet.

L'islam des origines n'avait été que guerres de succession de parrains mafieux appelés califes, s'entretuant pour le pouvoir de la mafia coranique et la main mise absolue dessus, chacun voulant être calife à la place du calife, engendrant les assassinats de ces premiers califes par des règlements de compte digne de la pègre.

Les disciples de feu le Sage de La Mecque avaient voulu en finir avec cette période trouble et les hadiths avaient vu aussi le jour pour cette raison. Il fallait faire disparaître des mémoires la réalité historique du legs de Mahomet ayant dégénéré en guerres de gangs.

Avec le temps, par des mensonges réitérés inlassablement, tout finissait par s'effacer des consciences. Et l'islam des origines avait pu faire peau neuve, donnant naissance à un nouveau-né Meccan de paix, bien que né dans la souffrance des libertés et des ventres conquis de force.

Répétés cent fois par jour dans les médias exhibant de fallacieux hadiths et un texte coranique frelaté, ces mensonges enfantaient une dangereuse ignorance des occidentaux sur l'islam des origines et sur son Prophète, finissant même naïvement par croire que nul verset n'ordonnait de tuer au nom de Dieu, que nulle

sourate ne mentionnait le paradis promis aux martyrs musulmans mourant en trucidant des innocents.

Affirmant qu'ils étaient les seuls vrais représentants de la religion de Mahomet, Abdel et les intellectuels meccans avaient le monopole absolu de la parole dans ces médias qui ne diffusaient que des fallacieux reportages allant dans leur sens. Ils occultaient volontairement le Meurtrier de Médine en ne donnant la parole qu'à de sages historiens meccans qui perpétuaient la réinterprétation de l'Histoire, pour faire triompher un islam de paix et d'amour dans les pays démocratiques.

Est-ce que cet islam flambant neuf était compatible avec les valeurs démocratiques modernes ?

Bien sûr, il était évident que l'islam revu et corrigé par Abdel était conciliable avec les valeurs démocratiques, à l'instar de la religion chrétienne. Mais pour en être démocratiquement compatible, l'islam meccan n'en était pas pour autant légitime, car faux et reposant sur d'autres mensonges séculiers, tout comme le christianisme.

Les démocraties occidentales respectaient tant les maladies religieuses qu'elles laissaient se diffuser en son sein celle d'Abdel, au lieu de s'en vacciner par la simple connaissance du vrai visage de Mahomet. Il y avait des campagnes nationales de vaccination contre les maladies infectieuses, et il aurait dû en être de même avec le virus islamique : une campagne nationale d'informations montrant la face cachée de Mahomet, pour s'en immuniser définitivement. Cependant, les démocraties de culture chrétienne étaient crédules, elles s'imaginaient que tout culte monothéiste agissait pour le bien, était tolérant et devait être protégé. Ainsi, leurs droits de l'homme assuraient la liberté de religion en garantissant le droit d'être infecté par le Virus Dieu, d'être malade sans obligation de soin. Comme si de dangereux schizophrènes avaient le droit d'être malades sans obligation de se soigner, et qu'ils avaient en plus le droit de propager aux autres leurs folles visions du monde comme une juste vision pandémique, dans un asile démocratique à ciel ouvert.

Chaque jour des gens sains succombaient à ce mal religieux, leurs esprits papillons se brûlaient sur cette flamboyante flamme illusoire et, par mimétisme grégaire, ils se convertissaient à cette

folie schizophrénique islamique. Ignorant les véritables fondements de leur religion, voyant en Abdel un modèle à suivre, ces moutons moins intelligents et instruits que lui, croyaient qu'il était dans le vrai. Mais l'islam meccan ou médinois était une forme d'aliénation mentale qui touchait même les plus intelligents.

Abdel n'échappait pas à cette constante psychologique, étant lui-même un mouton meccan, une brebis ingénue, un agneau de Dieu inoffensif à l'opposé des barbares loups médinois.

Et si l'islam de ces derniers était dangereux, celui d'Abdel, lui, ne l'était nullement.

Il était simplement contagieux…

Le flot de pensées coulant en cascade saccadée dans l'esprit de Tom fut interrompu par un bruit de pas sur du verre brisé, un bruit qui éventra les entrailles silencieuses de la nuit tombante.

Dans la pénombre de la pièce, sans mouvement brusque, Tom se releva et, par la petite fenêtre, jeta un coup d'œil à l'extérieur.

À cent mètres de là, un autre œil observait, collé sur la lunette du fusil de précision. Lorsqu'il vit l'ombre se découper dans l'encadrement, l'index se contracta instinctivement sur la détente et le percuteur frappa d'un feu vengeur l'amorce de la cartouche, vomissant l'enfer dans le long tube du canon rayé : la balle incandescente se désolidarisa de l'étui et, tournoyant sur elle-même, quitta la bouche de l'arme en un lent hurlement explosif, pour s'envoler à une vitesse supersonique.

L'instant d'après, elle embrassa d'un baiser mortel la tête immobile, pulvérisa la boite crânienne d'une fureur métallique, figeant les pensées au néant et, allant à son destin, renvoya au firmament les félons rêves d'existence.

10
VIII^{ième} Commandement : des maux édulcorés, tu ne goûteras

De nos jours, lorsqu'un kamikaze islamiste se fait sauter, tuant avec lui des innocentes victimes, les disciples du Sage de La Mecque s'insurgent dans les médias contre cet odieux crime, et ils se demandent si ce fou de Dieu a vraiment lu le Coran qui interdit, prétendent-ils, de tuer quiconque.

Toutefois, la question que ces disciples meccans devraient plutôt se poser est la suivante : ont-ils tous lu la même version du Coran ?

Car à force de publications édulcorées de tous termes violents, par une autocensure des versets assassins, de traductions revues et corrigées pour promouvoir une religion de paix en Occident, il ne reste plus grand-chose de l'authentique Coran des origines que les disciples du Meurtrier de Médine lisent pieusement, sans en travestir un seul mot, comme le travestissent pourtant les Meccans.

Par exemple, ceux-ci édulcorent la sourate « le butin » où l'on peut lire : « Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts ». À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'une recommandation à punir un galopin ayant fait une bêtise par une petite tape amicale dans le cou ou un mauvais élève par un coup de baguette sur ses doigts.

Cependant, dans la version véritable en langue arabe, la signification non édulcorée est à comprendre dans le sens de

« Décapitez les têtes et tranchez les doigts des non-musulmans ».

Dans ces ersatz de Coran diffusés en Occident, les travestissements typiques faits par les Meccans n'ont aucune limite, et sont en perpétuelles réécritures de camouflage.

Demain, une énième version édulcorée du Coran verra encore le jour : le verset ordonnant de battre les femmes disparaîtra, remplacé par une injonction faite aux hommes de prendre de la distance avec elles, parce que le mot arabe utilisé dans ce passage peut également signifier non pas « frapper » mais simplement « s'éloigner ».

Et dans un futur proche, les Meccans pousseront l'édulcoration du Coran à son paroxysme : « tuez les infidèles partout où vous les trouverez » se voilera pudiquement, non pas en « repoussez-les fermement », mais en « embrassez-les tendrement ».

Par déni de la personnalité diabolique qu'est devenu leur gourou après l'hégire, refusant son passé criminel et qu'Allah puisse ordonner la barbarie, les Meccans agissent en toute quiétude, persuadés d'être dans le vrai.

Ils rectifient les « erreurs » du Coran en édulcorant les maux des mots des versets. Et si les sournois Médinois ne s'insurgent pas de cette trahison littéraire, c'est par ruse guerrière : l'islam se propage sur toutes les terres où elle est minoritaire.

Mais, par un effet mécanique grégaire et démographique, le jour viendra où elle sera majoritaire. Alors, sans faux-semblants, comme le phénix renaissant de ses cendres, l'authentique Coran de la Mecque en langue arabe finira par resplendir de nouveau, son pouvoir tyrannique balayera les libertés individuelles et, muselant les musulmans meccans et leur Coran édulcoré, le sabre de l'islam abattra sa main tranchante sur les nuques courbées.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

11
La guerre

La tête du Mecquois roula au sol, coupée nette.

Pendant une interminable seconde, Muhammad regarda cet horrible faciès couvert de poils noirs, aux longues dents blanches et monstrueuses. Des flammes jaunes crépitèrent au creux des orbites clouées sur le soleil ardent, tandis qu'un feu liquide, fuyant tel un serpent, coula lentement du cou tranché.

Telles des œillères occultant une vision insupportable, pour ne plus voir cet être à la solde de Satan, Muhammad leva ses paumes ouvertes au niveau des tempes, tout en dressant la tête vers le ciel.

Il marcha quelques pas, puis s'arrêta devant sa jument blanche. Il n'eut plus un regard pour cet éclaireur mecquois qu'on avait capturé et décapité sur son ordre.

Plissant les yeux, le Prophète se mit à scruter l'horizon.

Au loin, l'armée de La Mecque semblait protégée par un nuage de sable que soulevaient des milliers de pieds, comme prêts au combat. Parmi tous ces Mecquois venus se battre, Muhammad savait qu'il y avait des anciens amis et des proches, des jeunes gens qu'il connaissait depuis leurs naissances. Il savait également qu'il allait devoir les transpercer du sabre qu'il portait à la ceinture.

Derrière le Prophète, quelques trois cents hommes allaient aussi se jeter dans cette bataille fratricide qui verrait des frères, des fils et des pères s'entre-tuer.

Car telle était la volonté de Dieu.

Comment en est-on arrivé là ?

Et dire que tout avait commencé par une simple rumeur.

Dans les foyers démunis, on racontait que les habitants de La Mecque s'étaient appropriés les biens qu'avaient laissés les Soumis dans cette cité, lors de leur émigration pour Yathrib, et qu'ils avaient décidé d'aller les vendre au Nord. Une caravane de mille chameaux avait quitté La Mecque avec toutes les richesses volées aux Soumis. Ceux-ci avaient demandé au Prophète d'intercepter la caravane pour récupérer leurs biens. Muhammad n'avait pas donné son aval, ne sachant pas vraiment si la rumeur était fondée.

Toutefois, après un temps d'absence, Dieu avait fini par dépêcher l'ange de la révélation pour lui donner l'ordre d'attaquer la caravane. Muhammad s'était empressé de lever une troupe de trois cents hommes. Cette dernière avait été mise sur pied trop tard : les mille chameaux étaient déjà hors de portée. Le Prophète avait alors décidé de surprendre le convoi à son retour vers La Mecque. À la tête de sa troupe et de soixante-dix chameaux, Muhammad avait chevauché sa jument blanche pour couper la route à la caravane qui revenait au pays avec une richesse des plus fabuleuses, issue de la vente des biens spoliés.

Mais de sournois espions avaient prévenu les Mecquois. Ces derniers avaient vu l'occasion de combattre ouvertement le Prophète et ses disciples. Ils avaient érigé une armée trois fois plus nombreuse : mille hommes allaient les attaquer, et probablement déferler sur la Cité du Prophète pour prendre les vies, les propriétés et les biens des Soumis.

Lorsque ses propres espions l'avaient informé de l'arrivée imminente de cette force militaire, Muhammad était resté embarrassé sur la décision à prendre : intercepter la caravane comme l'ordonnait Dieu ou bien combattre l'armée mecquoise. Il avait tenu une réunion consultative afin d'établir un plan d'action. Il n'avait pas voulu influencer les Soumis, et plus particulièrement les Auxiliaires qui composaient la majeure partie de la troupe, car ceux-ci n'étaient pas tenus, par le serment de guerre, de combattre au-delà de leurs territoires et de participer à une bataille avec laquelle ils n'étaient pas nécessairement d'accord.

Néanmoins, sans hésiter, tous avaient décidé d'affronter la terrible menace mecquoise et, le soir de cette réunion, l'ange

Gabriel était lui-même venu conforter Muhammad dans ce choix courageux.

La troupe des Soumis et des Auxiliaires s'était donc rapidement transportée au devant de l'ennemi, les soixante-dix chameaux portant trois hommes à tour de rôle…

– Les Mecquois sont là, comme nous l'avions prévu !

La voix chantante d'Ali venait de résonner. Le jeune homme s'avança avec Abou Bakr et Omar aux côtés du Prophète. Entièrement drapé de noir, le trio avait le visage enturbanné, ne laissant entrevoir que ses yeux.

– Par la grâce de Dieu, ajouta Ali en posant sa main sur la cape verte du Prophète, la tactique du point d'eau a parfaitement fonctionné !

Cette stratégie avait consisté à envoyer des hommes dessécher les puits où l'ennemi aurait pu se désaltérer, le forçant ainsi à se rendre à l'endroit choisi pour la bataille à venir : le puits de Badr que tenaient les Soumis.

– Ils sont à court d'eau, affirma Ali. Ils sont assoiffés et le terrain nous est favorable…

Omar secoua la tête en grondant.

– Ils ont beau être assoiffés, ils n'en restent pas moins mieux armés que nous. Ils ont tous des cottes de mailles et des épées ! Les nôtres, je peux les compter sur les bouts de mes doigts.

Sa main de géant désigna l'armée mecquoise.

– Là-bas, ils sont un millier. On rapporte qu'ils ont mille montures : sept cents chameaux et trois cents chevaux. Alors que nous, nous n'avons que trois chevaux…

Ali lui fit un clin d'œil complice et amical.

– Mais Dieu est avec nous ! Le ciel nous protégera…

– Et la caravane ? rugit la voix d'Omar. Tu y as pensé ? Elle va certainement les rejoindre et leur apporter à boire…

– Non, coupa Abou Bakr. Je viens justement d'apprendre que la caravane a pris la route de la mer. Elle ne sera pas un problème pour nous.

Pensif, le Prophète acquiesça en silence.

Ô Dieu ! Dois-je donner l'ordre d'attaquer maintenant ?

L'effet de surprise était primordial.

Pour se faire, il avait été décidé de ruser en passant outre la tradition ancestrale : à chaque fois que des tribus ennemies se rencontraient sur un champ de bataille, il était d'usage, pour chacune, de faire venir son meilleur poète, qui louait alors la bravoure et la noblesse des siens en couvrant de mépris l'ignoble opposant. Pour les Bédouins, les mots étaient aussi puissants que l'épée. À travers cette poésie, ils louaient le courage et la liberté, honoraient leurs amis et raillaient leurs adversaires, exaltaient la vaillance des hommes de leur tribu et la beauté de leurs femmes. Ils psalmodiaient leurs poèmes dans l'infinie étendue du désert, sous le vaste ciel bleu, attestant de la grandeur de cette minuscule créature humaine qui voyageait interminablement à travers les espaces désertiques de la terre. Ces batailles de mots, dont le point culminant était les combats entre champions rivaux, relevaient plus de la joute d'honneur que de la guerre : c'étaient des moments de tumulte, de vantardise et surtout d'exhibitions de force qui faisaient beaucoup moins de victimes que les véritables guerres. Un des deux groupes finissait par vaincre, et jamais le vainqueur ne poussait trop loin son avantage, car cela allait à l'encontre du concept d'honneur qui se devait d'être respecté. Lorsqu'un des deux groupes reconnaissait la défaite, on comptait les morts de chaque côté et les vainqueurs devaient payer le prix du sang aux vaincus, afin de conserver un certain équilibre entre les forces relatives de chaque tribu.

Mais ce temps était révolu.

La Vérité devait triompher coûte que coûte. Il n'y avait plus de place aux simulacres d'honneur face aux sbires de Satan.

Certes, pour les cœurs nostalgiques, les conteurs pourraient fabuler une attaque des Mecquois qui surviendrait après les duels préliminaires, au cours desquels certains notables de La Mecque perdraient la vie. Enragé, l'ennemi foncerait sur un prophète chevauchant humblement une chamelle, et sur les Soumis qui avaient gardé une position de défense stratégique, ce qui allait provoquer de terribles pertes chez les Mecquois.

Voilà pour l'Histoire…

Par l'effet de surprise d'une charge héroïque, les Soumis et les Auxiliaires devaient absolument massacrer un maximum

d'ennemis, pour porter un coup décisif et prendre rapidement le dessus. Cette attaque non-coutumière allait jeter l'effroi dans les cœurs mecquois, et Dieu pourvoirait à la victoire finale.

Muhammad leva les yeux et les mains au ciel.

La nuit précédent l'affrontement, il l'avait déjà passée en prières et en invocations. Néanmoins, Dieu avait été sourd à ses suppliques. Le Prophète se devait d'insister : il ne pouvait affronter une armée trois fois plus nombreuse sans un soutien du Tout Puissant.

Intérieurement, il se mit à supplier son Seigneur de toutes ses forces, tendant les bras si haut que sa cape verte se décrocha de ses épaules et glissa sur le sol.

Ô Dieu ! J'implore ta miséricorde pour la victoire sur nos ennemis…

Alors, en réponse, un coup de tonnerre gronda dans la plaine. Il fut suivi par un pesant silence qui figea les silhouettes des Soumis et des Auxiliaires, comme transformés en muets soldats de pierre. Et le Soleil lui-même suspendit sa course dans le firmament. Là-haut, de sombres nuages menaçants se déployèrent à la vitesse d'un cheval au galop, de l'Est à l'Ouest, semblables à un immense tapis déroulé par des mains titanesques.

Avec émerveillement, Muhammad réalisa que ce n'était pas des nuages de pluie qui obscurcissaient sa vision jusqu'à l'horizon, mais des essaims d'anges où grouillaient des ailes battantes.

Les anges…

Ces créatures célestes formaient une immense armée qui volait aile contre aile. De leurs corps démesurés, elles en tapissaient le ciel et occultaient le Soleil devenu soudain invisible.

Comment vaincre de front mille hommes aux mille montures ? Dieu venait d'apporter la solution : mille anges allaient combattre les infidèles dans une charge divine venue du plus haut des cieux.

Une voix intense, puissante et grondante confirma cette réalité à Muhammad.

Et cette voix qui résonnait dans la conscience du Prophète n'était pas celle de Gabriel : c'était celle de Dieu, et elle faisait plus de bruit que mille tonnerres.

« Je vais vous aider en vous envoyant un millier d'anges qui vont déferler les uns à la suite des autres. »

Dans la tête du Prophète, venues du trône glorieux, ces paroles réconfortantes retentirent en promesse de victoire. Un large sourire aux lèvres, fort de ces mots de Dieu gravés à jamais dans sa mémoire, Muhammad se tourna vers ses hommes.

– La victoire est devant nous ! leur cria-t-il. Ne nous suffit-il pas que Dieu envoie trois mille anges à notre secours ?

Il se précipita vers sa jument blanche.

Au moment où il allait la chevaucher, son esprit le poussa à faire un acte qui pouvait paraître étrange. Il prit une poignée de sable et la jeta en direction de l'ennemi.

– Que vos faces soient confondues ! hurla-t-il.

Dieu commanda au vent de porter ce sable aux yeux des infidèles, et Muhammad vit au loin un gigantesque nuage de poussières aveugler les rangs mecquois.

Égaillé par ce nouveau miracle de Dieu, le Prophète se hissa sur sa monture. Du plat du sabre qu'il sortit de son fourreau, Muhammad frappa la croupe de sa jument, et celle-ci bondit en avant à la vitesse de l'éclair.

Le brusque départ du Prophète venait de surprendre quelque peu la troupe. Les soixante-dix cavaliers fouettèrent les chameaux qui se mirent à partir d'un trot égal, immédiatement suivis par les hommes à pieds, courant aussi vite qu'ils le purent pour ne pas se faire distancer. Le Prophète avait déjà plus de cent mètres d'avance sur eux, et il continuait de foncer droit sur l'ennemi.

Le vent soufflait intensément sur le visage de Muhammad. Au-dessus de lui, les anges avaient pris les devants. Ils n'allaient pas tarder à fondre sur les premières lignes mecquoises. Celles-ci étaient disloquées, elles avaient rompu leurs formations dans la plus grande confusion : l'ennemi abandonnait le champ de bataille avant même que les combats ne commencent.

Sur le dos de sa monture, Muhammad se retourna.

Derrière lui, les Soumis et les Auxiliaires s'étaient disposés en deux lignes d'attaque. Par un effet d'optique miraculeux, noyés dans un nuage de sable, Muhammad avait l'impression qu'ils

étaient dix fois plus nombreux. Cette immense armée fantôme, ainsi que la vision des anges, avait jeté l'effroi parmi les Mecquois.

« J'ai jeté la terreur dans le cœur des mécréants ! »

La voix de Dieu venait de gronder dans le ciel, et tandis que les premiers anges brisaient les forces adverses, le Tout Puissant leur donna un ordre :

« Frappez au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts ! »

Les anges exécutèrent le commandement de Dieu et, à une cinquantaine de mètres de là, Muhammad arrêta brusquement sa monture, fasciné par ce miraculeux renfort. La scène le laissa sans réaction. Pendant un temps qui dura une éternité, Muhammad devint un spectateur immobile, les yeux fixés sur ces créatures célestes qui pourchassaient de partout cet ennemi aux yeux affolés.

Tenant dans leurs mains des bâtons, les anges en frappaient les infidèles tombés au sol. Chaque coup qu'un ange portait à un soldat semblait lui briser tous les os, depuis la tête jusqu'aux pieds, et lui rompait les veines et les nerfs. Les hommes ainsi touchés remuaient convulsivement, sans qu'aucune blessure n'en soit visible sur leur corps, sans même que le sang ne coule.

Telle était la puissance de Dieu.

« Ils seront bientôt mis en déroute et fuiront ! »

De nouveau, le Tout Puissant venait de gronder dans le ciel.

Ce fut à ce moment précis que la cavalerie du Prophète arriva à sa hauteur. Au trot, elle pénétra en profondeur sur le champ de bataille. Elle fut particulièrement surprise d'y trouver des corps étendus au sol, ainsi que des Mecquois qui, à pied, à chameau ou à cheval, fuyaient du vent fou de la panique. Elle chargea néanmoins une grosse troupe de cavaliers ennemis qui essayait de se remettre en formation, et le choc frontal fut des plus brutal.

La troupe à pied des Soumis et des Auxiliaires arriva également. Elle se jeta sur les victimes frappées par les anges, s'acharnant à coup de masse ou de couteau pour faire couler le sang sur ces étranges corps qui avaient subi le courroux divin, agonisant sans blessure apparente. Toutefois, certains Mecquois avaient eu la nuque brisée, d'autres avaient été décapités, et cela n'était pas le fait des hommes de Muhammad.

Celui-ci se mit à leur crier ce que Dieu venait de lui dire dans sa tête :

– Ce n'est pas vous qui les avez tués, mais Dieu ! Ce n'est pas moi qui ai jeté la poussière, mais Dieu !

– Menteur ! hurla une voix.

Comme surgi du sable du désert, l'arme à la main, un soldat mecquois se précipita sur le Prophète qui était toujours aussi immobile qu'une statue sur sa monture. Prise de peur, celle-ci se cabra et, désarçonné, son cavalier chuta lourdement en arrière. Le Mecquois au visage haineux crut qu'il lui serait facile d'achever un homme à terre. Il se jeta en avant sans voir l'épée d'Omar : elle lui trancha nette la gorge.

Le sang gicla sur le visage et la tunique blanche du Prophète qui, une sourde douleur dans le dos, se laissa aller sur le sable chaud en fermant les yeux. Lorsque Muhammad les rouvrit, Omar était agenouillé à ses côtés, veillant sur lui. Le Prophète finit par se relever sur ses deux jambes, grimaçant, tandis que le Soleil, toujours invisible, reprit sa course temporelle dans le firmament, aux ordres de Dieu.

Alors, la douce plainte des blessés, presque chantante, ne cessa de s'élever dans ce ciel couvert de l'ombre des anges. Des râles d'agonie résonnèrent également dans les gorges aux mâchoires fracassées, dans une bouillie sanglante de dents. Et les mains cassées, aux doigts tombant retenus à peine par un fil de peau, se dressaient de toute part pour implorer l'aide des vivants.

Les chameaux et les chevaux mecquois avaient aussi subi le choc frontal de l'attaque, victimes collatérales de la furie des passes d'armes. La plaine était bossuée de ces corps couchés. Certains, dans des attitudes affreuses, les flancs crevés, laissaient couler leurs entrailles. Des chevaux, sur le dos, dressaient en l'air leurs quatre jambes raidies. Quelques-uns n'avaient pas rendu leur dernier souffle, et ils levaient au moindre bruit leur tête souffrante, la balançaient à droite, à gauche, la laissaient retomber ; tandis que d'autres, immobiles, jetaient par instants un grand cri, cette plainte du cheval mourant, si particulière, si effroyablement douloureuse, que l'air en tremblait.

D'un pas lent, le Prophète marcha parmi cet enchevêtrement d'animaux, d'êtres bons et mauvais. Son regard perdu allait d'un

soldat à un autre, d'un ami à un ennemi, dans un incessant battement de paupières. Et, déjà, des essaims de mouches bourdonnaient au-dessus des chairs ouvertes, revenaient obstinément, par centaines, boire le sang frais des blessures.

Devant ce macabre spectacle de désolation, Muhammad n'était pas triste, il était au contraire heureux pour les Soumis partis côtoyer le divin. La mort était la plus grande merveille qui puisse arriver aux hommes, à condition, bien sûr, de mourir en état de Soumission.

Merci Dieu pour cette victoire…

Le ciel déchira son carcan nuageux, libérant un mince rayon de soleil qui descendit sur la dépouille d'un Soumis. Avec ce faisceau de lumière éblouissant, descendirent avec lui deux jeunes femmes entièrement nues, à la beauté irrésistible.

Les vierges du paradis…

Muhammad détourna modestement les yeux de ces compagnes célestes venues prendre soin du corps terrestre de leur époux. L'attention du Prophète se fixa alors sur deux têtes décapitées qui se trouvaient l'une à côte de l'autre, se faisant face dans une grimace figée d'incompréhension.

Immédiatement, Muhammad mit un nom sur ces deux visages mecquois qu'il connaissait depuis des années.

– Oh, Walid ! s'écria-t-il. Oh, Amir ! Vous auriez dû écouter Dieu et son Prophète. Nous autres avons obtenu ce que Dieu nous a promis ! En est-il de même pour vous ?

Omar, qui suivait Muhammad de quelques pas, s'étonna de ces propos.

– Tu t'adresses à des corps sans vie ! s'exclama-t-il.

Le Messager se retourna. Il plongea son regard dans celui de son compagnon entièrement drapé de noir qui ne laissait entrevoir que ses yeux consternés. L'étonnement se lisait également sur les visages de la dizaine d'Auxiliaires et de Soumis présents derrière Omar.

– Par celui qui tient mon âme, leur dit le Prophète, ils m'entendent aussi bien que vous tous…

Et je les entends moi-aussi !

Le murmure des âmes n'ayant pas encore quitté leur dépouille terrestre parvenait aux oreilles de Muhammad. Ce dernier les entendait comme il les voyait, tels qu'il les avait d'ailleurs entrevus bien avant les combats. Car, la veille, le Prophète était venu reconnaître le terrain et, devant ses yeux émerveillés, Dieu lui avait donné l'image du jour d'après, un aperçu du positionnement des futurs corps mecquois qui mourraient le lendemain. De sa main, l'avenir en tête, Muhammad avait alors désigné à Ali l'emplacement de ces tués à venir. Ce miraculeux tableau intemporel était en train de se révéler exact : à chaque endroit où le Prophète avait montré un ennemi mort, Ali pouvait en témoigner, se trouvait précisément un cadavre mecquois.

À présent, parmi tous ces corps étendus au sol, Muhammad voyait également bon nombre de génies.

Les génies…

Leurs visages étaient, pour la plupart, d'une horreur sans nom, à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Certains avaient des faciès proches du chien, aux longues canines blanches, d'autres ressemblaient bien plus à des singes ou à des porcs recouverts de poils noirs. Leurs yeux, effroyablement lumineux à la clarté du jour, brûlaient d'une flamme sans fumée, capable de pénétrer en un instant dans tout homme, d'un simple regard, si on n'y prenait garde.

Dans la Cité du Prophète, lorsque celui-ci avait commencé à percevoir ces êtres diaboliques parmi les habitants de l'oasis, il avait d'abord cru être devenu fou. Puis, l'idée qu'il avait été ensorcelé l'avait gagné. Il n'avait plus osé se regarder dans son petit miroir, de peur de voir en son reflet, incarné dans ses traits, le Diable en personne. Pour se prémunir des ombres pesantes de ces horribles créatures présentes jusque dans sa propre demeure, Muhammad avait ordonné que, désormais, plus aucun feu n'y soit allumé : il préférait le froid de la nuit à la vision de l'effroi. La journée, il s'était déplacé le regard baissé, adoptant une sorte de posture humble qui lui permettait de ne plus croiser le regard de ces êtres maléfiques qui l'étreignaient de toute part.

Pendant des jours entiers, Muhammad avait longuement prié dans le lieu de prosternation, implorant silencieusement le ciel de lui venir en aide. Mais Dieu n'avait pas arrêté le sortilège.

Bien au contraire.

Une soirée, devant les Soumis réunis, un démon avait tenté d'interrompre les prières du Prophète. Il avait dû se battre contre cet être imperceptible que lui seul voyait, devant les spectateurs abasourdis. Après un combat acharné, il avait pris le dessus sur le démon. Il avait voulu le lier à l'un des piliers du lieu de prosternation mais, après réflexion, il avait préféré le laisser repartir en état d'humiliation.

Peu de temps après cet épisode incroyable, dans une pièce vide, Muhammad n'avait pas pu s'asseoir, parce que tous les sièges étaient occupés par des anges. Et lors d'une prière, le Prophète s'était penché en avant pour attraper les fruits du paradis qui venaient d'apparaître devant lui. Alors, après tous ces singuliers événements, les Soumis avaient fini par le regarder étrangement, échangeant des murmures inquiets derrière son dos.

Je ne suis ni fou, ni ensorcelé…

Muhammad le savait à présent, tout ce qu'il avait vu n'était pas lié à une folie, ni à un ensorcellement. Le Prophète avait tout bonnement hérité d'un don du ciel : l'Œil de Dieu.

Ce troisième œil secret permettait de voir le monde tel qu'il était réellement. Gabriel était finalement venu rassurer Muhammad sur cette nouvelle capacité à percevoir son environnement, lui donnant des explications précises sur cet univers qui restait invisible aux hommes. Car, si dans le firmament les anges côtoyaient les démons, sur terre, les humains cohabitaient tous les jours, sans le savoir, avec d'autres créatures de Dieu.

Les génies…

Lorsque Dieu avait fabriqué l'homme à partir d'une argile sonnante comme la poterie, Il avait également créé les génies de la flamme d'un feu sans fumée. Généralement invisibles, les génies pouvaient prendre différentes formes : animale, comme le serpent, ou bien humaine. Incarnés en homme, ces êtres de feu étaient capables de manger, de boire, de se reproduire et de mourir, soumis au salut futur ou à la damnation. Disposant de pouvoirs surnaturels, ils pouvaient influencer spirituellement et mentalement le genre humain, voire même en prendre physiquement possession.

Un morceau de peau exposée leur suffisait pour s'introduire dans tout corps humain.

Au fait de cette menace, Muhammad comprenait mieux l'ordre de Dieu d'imposer le voile intégral aux femmes. Comme lui avait avoué son ami Othman, le sexe faible était une proie idéale pour les mauvais génies, et le Diable à travers eux.

Et dire qu'Othman est un génie…

De taille moyenne, doté d'une très grande mémoire, Othman avait la barbe grise épaisse, les épaules larges, les bras longs et recouverts de poils. Son beau visage, blanc avec une rougeur, laissait apparaître des cicatrices suite à une maladie enfantine. Le génie en lui avait dû, probablement, pénétrer dans son corps à cette époque.

Lorsque Muhammad avait découvert que son ami était un monstre incarné, il avait voulu le tuer. Pourtant, son désir d'assassinat avait tourné court : le sabre sur la gorge, Othman avait convaincu le Prophète, par ses explications, de la nature intrinsèque de ceux de son espèce.

Car les génies n'étaient pas tous un peuple mauvais. Certains étaient bons, comme Othman, et ils vénéraient Dieu. De peur de la réaction des hommes si on découvrait leur véritable visage, ils demeuraient cachés derrière leur apparence humaine. Comme les hommes, les génies étaient la création de Dieu, comme les hommes, les génies pouvaient désobéir à Dieu et commettre des péchés, et comme tout homme, un génie pouvait se détourner du Créateur pour servir les desseins du Diable.

Othman avait expliqué à Muhammad que la présence sur terre de ces mauvais génies était la raison pour laquelle tous les hommes ne s'étaient pas convertis à la Soumission, malgré le miracle de sa récitation : à la solde du Diable, les mauvais génies avaient influencé les hommes, pour les détourner de Dieu, de son Prophète et de la Soumission.

Personne ne se doutait des agissements de ces ennemis de l'ombre, œuvrant au mal, puisque aucun être humain n'était capable de les voir, hormis Muhammad et son Œil de Dieu.

Les mains jointes, Othman avait conjuré Muhammad d'accepter ses excuses, pour ne pas lui avoir dit la vérité avant. Il l'avait supplié de ne jamais révéler son secret, et le Prophète avait accepté, scellant son silence par un pacte : Othman serait celui qui dénoncerait les mauvais génies, celui qui pointerait du doigt les

hommes sous leurs influences. Dans les rangs des Soumis et des Auxiliaires, Othman avait pu rassurer Muhammad sur la présence unique de bons génies parmi eux, œuvrant de tout cœur à la Soumission. Mais tout cela était un secret de Dieu que les hommes ne devaient pas savoir, au risque de les voir tuer ces bons génies, par peur de ces êtres différents. La présence d'autant de génies parmi les Soumis était le fait du Prophète lui-même car, par le passé, il en avait converti un grand nombre sans le savoir. Ces singulières conversions, ainsi que toutes ces vérités révélées par Othman, avaient été confirmées par la bouche même de l'ange Gabriel quelques nuits plus tard.

En gage de sincérité, Othman n'avait pas été avare de détails. Il avait relaté que certains génies, qui vivaient depuis si longtemps dans un corps d'homme, en oubliaient même leur véritable nature, persuadés d'être humains. Il avait également donné au Prophète des formules de protections permettant de se prémunir des génies. Désormais, Muhammad connaissait une panoplie de jets de sorts particulièrement efficaces.

Néanmoins, le Prophète s'était promis de ne jamais dévoiler une partie de son anatomie à Othman. Certes, il avait confiance en lui, mais la prudence était mère de sureté : il ne voulait pas qu'Othman, sur un coup du Diable, prenne possession de son corps. Par précaution, le Prophète l'avait également invité à ne pas participer à la bataille de Badr : ses révélations étant récentes, il voulait qu'Othman fasse d'abord ses preuves, avant de pouvoir le compter de nouveau comme un proche compagnon ayant sa place à ses côtés. Muhammad l'avait excusé auprès de la troupe prête au combat, prétextant un problème familial…

Omar posa son immense main sur l'épaule du Prophète, et celui-ci revint à la réalité du champ de bataille.

– Comment te sens-tu ? gronda la voix du géant.

Le regard soucieux, Omar s'inquiétait pour le Prophète dont la barbe, ainsi que sa tunique blanche, était couverte du sang ennemi. Le sabre tremblant au bout du bras, il semblait comme prêt à frapper quiconque s'approcherait trop près de lui.

– Je vais bien, lui répondit Muhammad.

Les yeux du Prophète se figèrent sur les corps des génies.

Dans les temps anciens, les hommes avaient cru voir en eux des demi-dieux aux pouvoirs extraordinaires. Ils les avaient même divinisés pour certains, les vénérant tels des dieux, alors que les génies n'étaient qu'une œuvre de Dieu, comme les humains.

Ils paieront tous pour leurs blasphèmes !

Sur terre, le libre arbitre protégeait tous les hommes et les génies de la mort. C'était d'ailleurs cette faculté d'avoir le choix qui avait permis à Satan, tout comme Adam et Ève, de désobéir à Dieu. Et Dieu avait maintenant besoin du sabre des Soumis pour envoyer en enfer tous ceux qui transgressaient ses commandements, pour que le Tout Puissant puisse les punir éternellement dans des feux vengeurs.

Durant plus d'une décennie, les Soumis opprimés avaient été de purs pacifistes, ils avaient été les victimes d'insultes, de menaces et de persécutions, et ils n'avaient jamais levé le petit doigt pour s'y opposer. Cette période était désormais révolue. Dieu avait donné l'ordre de se défendre, pour protéger les fidèles des attaques de tous ceux, mauvais génies ou hommes complices, qui vaquaient sournoisement aux machinations du Diable. Il y avait certes des moments pour la paix, avec son lot de patience et d'indulgence, mais il y avait aussi des moments pour une guerre juste contre Satan et ses sbires. Si la Soumission voulait survivre, dans ce monde et jusqu'à la fin des temps, la paix n'était plus possible : tôt ou tard, le Diable finirait par asservir l'humanité par ses légions de mauvais génies.

La bataille de Badr n'était que l'accomplissement de cette lutte ancestrale, une lutte entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan. Par cette victoire, par la grâce du Tout Puissant, Muhammad avaient prouvé aux yeux de tous la véracité de sa mission prophétique, la légitimité de ses actes et de ses paroles, l'authenticité de sa récitation.

Ce jour était un jour nouveau, un jour où la Vérité venait de resplendir à la face du monde, un jour de discernement entre la lumière et l'obscurité, entre le vrai et le faux. Et la nouvelle de ce jour où une armée d'anges venait de terrasser les troupes mecquoises allait se répercuter de bouche en bouche dans tous les esprits effarés. Le succès engendrait fatalement le succès, et les

tribus arabes comprendraient rapidement de quel côté se trouvait Dieu : elles allaient être nombreuses à se rallier à la Soumission.

Sur son trône glorieux, Dieu était satisfait du jour de ce combat décisif. Ses plumes allaient en écrire quelques lignes dans la Mère du Livre. Pour en commémorer la date, pour ne jamais l'oublier, Dieu imposerait prochainement un jeûne rigoureux d'un mois lunaire : il serait désormais interdit de manger et de boire pendant cette période, de l'aube au coucher du soleil. Ceux qui s'y soumettraient, verraient en récompense leurs péchés effacés, gage de paradis assuré.

Comme tous les Soumis, Muhammad allait se plier humblement à cette volonté divine rapportée par Gabriel. Et en ce mois d'abstinence drastique, sous le regard d'une lune contemplative, l'Œil de Dieu du Prophète finirait par disparaître de manière inattendue, rendant sa perception du monde de l'invisible inaccessible, effaçant pour toujours sa vision des génies, des bons comme des mauvais.

12
Collabo

Dans la pénombre de la nuit tombante, la balle siffla dans l'air pendant une fraction de seconde, et la détonation suivit l'instant d'après, emportant avec elle le bruit de la chute du corps sans vie.

Tom se retourna à la vitesse de l'éclair.

Le cadavre d'Abdel gisait au milieu de la pièce sombre et poussiéreuse. Il avait commis une imprudence, il s'était avancé dans l'encadrement de la petite fenêtre et son erreur avait été fatale.

Mais était-ce réellement une imprudence ? Abdel n'avait-il pas provoqué le destin pour en finir rapidement ? Avait-il succombé aux chants des sirènes du paradis d'Allah ? S'était-il laissé aveugler par les chuchotis des houris pour mourir à leurs yeux en martyr ?

À présent, reposant sur un miroir de sang noir, Abdel n'était plus et ses rêves de félicité l'avaient accompagné dans le néant.

Pendant une longue minute, le cerveau de Tom fut en ébullition.

Lui, Winnie et sa chienne Bella étaient condamnés sur le court terme s'ils ne faisaient rien. Il fallait gagner du temps, se donner l'espoir d'un prochain secours plutôt que l'imminence d'une fin inéluctable.

Alors, une seule solution s'imposait : il fallait se rendre à l'ennemi.

Concoctant rapidement un plan dans son esprit, Tom s'approcha de Winnie et lui murmura à l'oreille ses instructions. Après une

brève hésitation, caressant machinalement sa chienne blottie entre ses jambes, la figure fine de Winnie acquiesça en silence. D'un sourire triste, sa bouche mince dévoila ses dents blanches et pointues.

À pas de loup, Tom avança vers la cuisinière rouillée qui, avec des vieilles planches, bloquait l'entrée du refuge. Un genou à terre, il replia la crosse métallique de sa kalachnikov, démonta entièrement l'arme qu'il connaissait par cœur et cacha les différentes parties à l'intérieur du compartiment four de la cuisinière. Délicatement, il en referma l'opaque porte vitrée qui protesta faiblement par un léger grincement.

Aucune preuve visible dévoilant son appartenance aux forces américaines ne devait subsister.

À l'opposé de l'entrée, Tom s'allongea près de la cloison après s'être bâillonné à l'aide d'un mouchoir noir. Winnie lui attacha les jambes et les mains derrière le dos à l'aide de liens en plastique.

Winnie posa sa kalachnikov au sol, prit son couteau de poche et découpa une grande bande blanche de sa tunique. Puis, tenant le collier de Bella d'une main, il alla prudemment à la fenêtre.

– Je me rends, cria-t-il en anglais, ne tirez pas ! Je suis seul… j'ai votre homme ici, avec moi…

Il agita le morceau de tissu blanc.

– Ne tirez pas, répéta-t-il, je me rends !

À l'extérieur, d'incompréhensibles voix résonnèrent dans la fraîcheur du soir.

Tout se précipita : les bruits des pas, les cris et les lumières aveuglantes.

Avec une fureur déchaînée, les assaillants défoncèrent les vieilles planches obstruant l'entrée. D'un coup de pied, une ombre propulsa la cuisinière rouillée qui glissa sur le sol, et le côté de sa porte vitrée finit sa course contre un mur.

Devant cette intrusion fracassante, sous les torches éblouissantes, le malinois se mit à montrer les crocs. L'animal bondit en avant, et Winnie ne put le retenir par le collier.

Les balles transpercèrent Bella.

Elle se mit à japper de douleur devant cette bruyante avalanche de feu et, faisant demi-tour, alla se réfugier contre les jambes de

Winnie. Au milieu des lumières dansantes, sentant cette vie insouciante fuir son corps, Bella chercha les mains douces et salvatrices de son maître. Elle leva son museau interrogateur vers lui, comme cherchant une réponse à cette inconnue mortelle qui l'attirait déjà au loin. Dans un dernier baiser funeste, s'unissant à son amour à genoux, sa langue râpeuse lécha avec affection la barbe légère et le front rose où tombaient les grands cheveux bruns.

Et la mort l'emporta.

Le visage de douceur de Winnie s'enflamma, et une colère incontrôlable ensauvagea le reflet gris de ses yeux d'acier. D'un geste brusque, il sortit son couteau de poche. La lame courte se déploya, en proie à une soif de sang inextinguible.

Une rafale de tir foudroya Winnie sur place. Lâchant son couteau, il s'écroula sur le plancher poussiéreux en poussant un bref cri de douleur. Deux balles l'avaient touché, l'une au-dessus du genou, l'autre dans le bas-ventre. Trois ombres se jetèrent sur lui, lui portant de terribles coups de pied et de poing à la tête. Sous cette déferlante de violence, le nez et les dents brisées, Winnie perdit connaissance. Tandis qu'il gisait à terre, il fut ligoté solidement avec du fil de fer.

Des lampes balayèrent la pièce et, brusquement, les faisceaux lumineux se figèrent sur Tom. Dans le feu de l'action, les assaillants n'avaient pas immédiatement remarqué ce corps immobile.

Un quadragénaire à la longue barbe rousse s'approcha de Tom, s'accroupit en braquant une lumière cinglante sur le visage bâillonné. L'étonnement s'entendit dans sa voix lorsqu'il parla avec ses acolytes.

Tom ne comprenait pas leur langue, mais il se doutait de la teneur de leur propos : qui était donc cet Américain ? Et pourquoi avait-il été attaché par les autres Américains ?

L'homme se releva, prit un téléphone portable de la poche de sa veste et composa un numéro. Il dialogua avec son correspondant pendant une brève minute.

Visiblement, les consignes qu'il reçut étaient de ne rien faire, d'attendre les ordres à venir. Il laissa donc Tom tel quel et, après être sorti avec ses comparses, il revint seul avec une lampe à gaz

qu'il déposa au milieu de la pièce. La lumière froide et figée enflamma l'obscurité dans un imperceptible sifflement de serpent. Une kalachnikov sur les genoux, le quadragénaire s'assit en tailleur contre une cloison, surveillant d'un œil suspicieux les deux prisonniers étrangers.

Barberousse, comme le désigna mentalement Tom, n'était pas enclin à se laisser amadouer par ce mystérieux détenu américain qui lui lançait des regards suppliants, qui essayait d'articuler des mots distincts à travers son bâillon.

Mais rien n'y faisait, Barberousse restait de marbre.

Tom abandonna tout espoir de dialogue avec son geôlier. L'inquiétude lui tenaillait l'esprit et mille questions se bousculaient dans sa tête. Est-ce que Winnie allait bien ? Ses blessures étaient-elles mortelles ? Était-il en train de se vider de son sang dans l'indifférence totale de Barberousse ?

Un nouvel arrivant pénétra dans la demeure.

Ce djihadiste au type arabe, à peine âgé d'une vingtaine d'années, était vêtu d'un treillis militaire kaki. Un bandana vert barrait son front, retenant de longs cheveux noirs bouclés qui tombaient sur une barbe courte. Un fusil à lunette en bandoulière, un pistolet et une machette à la ceinture, il s'arrêta au milieu de la pièce.

Pendant quelques secondes, ses yeux marron clair contemplèrent les deux corps sans vie : celui d'Abdel et de Bella. Il alla s'agenouiller devant le malinois et, avec une certaine tristesse, caressa longuement les poils souillés de sang.

À côté de la chienne, un objet attira son attention. Il se pencha en avant, s'appuya sur sa main et, de l'autre, se saisit du couteau de Winnie. Le miroir de la sombre lame en carbone ne reflétait que le néant, et cette vision semblait lui être particulièrement jouissive.

Du bout des doigts, un infime sourire aux lèvres, il testa le fil du rasoir, touchant précautionneusement les dents acérées de sa partie basse.

Comme s'il se souvenait soudain de la raison de sa présence en ces lieux, il se releva brusquement. Il glissa le couteau replié dans sa poche, s'avança devant le cadavre d'Abdel et le considéra d'un air satisfait. S'agenouillant, il enfonça son petit doigt dans le front

de sa cible, là où la balle avait marqué d'une cavité son passage mortel.

Puis, d'une manière totalement détachée, il sortit la machette de son fourreau.

Et, d'une violence volcanique, comme jaillissant d'un imprévisible cratère endormi, il trancha la tête d'Abdel en trois coups de machette.

Radieux, il essuya consciencieusement la lame sur le corps décapité et la remit à sa ceinture. Il prit la tête de sa victime par les cheveux, se releva et sortit un iPhone blanc de la poche de son treillis. D'un pouce adroit, il activa la caméra frontale de l'appareil et, le bras tendu devant lui, il se mit à enregistrer une vidéo en mode *selfie*.

– *Salam alikoum*. C'est Rachid, dit-il en français, d'un ton enjoué au fort accent de banlieue. Regarde mon frère ! Regarde le sort qu'on réserve à ce mécréant américain ! Viens faire le djihad au nom du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*…

Rachid arrêta l'enregistrement et, lâchant la tête d'Abdel pour aller s'asseoir à la droite de Barberousse, il visionna la courte vidéo. Le sourire aux lèvres, il semblait ravi de sa macabre mise en scène.

Ligoté sur le sol poussiéreux, Tom se retenait de crier. Il avait envie de hurler son dégoût et sa rage face à cette bestialité humaine gratuite. Cependant, pour sa survie et celle de Winnie, il devait rester maître de lui-même.

Relâchant ses muscles involontairement contractés, il se concentra sur sa respiration, pour oxygéner calmement tout son organisme, essayant de tempérer les effets de l'adrénaline qui s'était succédée en décharges vigoureuses, tels des shoots de drogue, sous le joug du stress des combats.

Tom ferma ses paupières pendant quelques secondes : on ne devait voir en lui aucune forme de rejet, consciente ou non, envers ses geôliers, aucun reflet de réprobation dans son regard.

Son attitude corporelle et le message de ses traits devaient être en parfaite harmonie avec son personnage de composition, surtout lorsqu'il aurait l'occasion de s'exprimer sur la raison de sa présence en ces lieux.

S'il voulait survivre, il devait être convaincant, mettre en pratique ses années d'expériences dans le domaine de l'emprise et de la dominance de l'autre.

Tom rouvrit les yeux. Minutieusement, il observa Barberousse et Rachid.

Dans l'art de la négociation et de la manipulation, la première phase opérationnelle était de savoir à qui on avait affaire en dressant rapidement le profil psychologique, notamment névrotique ou psychotique : on ne dialoguait pas de la même manière avec un paranoïaque rationnel, mais interprétant systématiquement les faits sous un biais de persécution, ou avec un schizophrène irrationnel imaginant de fantasmagoriques êtres menaçants sortis tout droit d'un cerveau malade.

Tom avait été formé aux meilleures écoles d'espionnage et aux différents groupes d'interventions étrangers. Il était devenu un expert en profilage, sachant capter les moindres signaux faibles du langage du corps, pour les interpréter et, d'un simple regard, dresser le profil psychologique d'un individu.

Barberousse, avec le menton légèrement relevé en port de tête altier et ses froncements de sourcils permanents, était une personnalité paranoïaque. En Europe, ce genre d'individu méfiant était caractérisé par l'appartenance à une mouvance, politique ou syndicaliste, voire religieuse, attaché à une cause ; il fallait absolument un méchant contre qui se battre, un juif comploteur ou un patron exploiteur, un diabolique ennemi concret contre qui déchaîner son agressivité maladive. On n'agressait l'autre que si on se sentait soi-même agressé. Or, Barberousse se sentait agressé en permanence, même quand aucun danger ne se profilait à l'horizon de sa suspicieuse vision.

Sur le vieux continent, ce froid mégalomane susceptible, sarcastique et méprisant, adepte des armes à feu, trahissait sa personnalité par la conduite de véhicules puissants : il adorait les 4x4 noirs, à l'instar d'un survivaliste pouvant ainsi aisément fuir une horde de zombies lancée à ses trousses. Cela ne signifiait pas que tous les conducteurs de 4x4 noirs étaient des paranos, cela voulait simplement dire que tous les paranos, dans leur grande majorité, conduisaient des 4x4 ou bien des BMW et des Mercedes de couleur sombre.

Avec ce genre d'individu rigide et conflictuel, durci au fil du temps, à la pensée unique et aux a priori, qui ne se remettait jamais en cause, qui avait toujours raison et ne laissait pas la place à l'erreur, il fallait éviter le bluff et ne surtout pas commettre d'impair. Sinon, on avait vite fait d'être catalogué comme faisant partie du complot. Alors, il fallait s'attendre à subir son violent courroux.

Face à lui, mieux valait rester zen, ne pas se laisser submerger par ses effrayants yeux inquiets et gérer cette crainte qu'il générait en nous. Néanmoins, cette crainte n'était rien en comparaison de la peur que le schizophrène provoquait de son regard perçant, glaçant notre sang en un instant.

Dans une vision altérée, il nous observait avec les yeux d'un chien fou prêt à mordre, n'écoutant pas ce qu'on lui disait, n'écoutant que le langage non verbal émanant des postures du corps, croyant y déceler un démon dissimulé ou un bras d'*alien* pouvant surgir à tout moment de notre ventre.

Si le parano pouvait quelque fois être convaincant dans sa théorie du complot, puisque usant de faits concrets mais en réinterprétant leur sens, le schizo, lui, n'était nullement crédible dans ses propos : il évoquait systématiquement Dieu ou les extraterrestres qui communiquaient avec lui dans sa tête.

Et quand il était assis devant la radio ou la télévision, il avait l'impression que l'animateur s'adressait directement et uniquement à lui, persuadé que les informations diffusées lui étaient personnellement destinées. Perturbé, ne se lavant plus, parlant ou riant seul, il s'isolait pour écouter de la musique, pour ne plus entendre les voix souvent menaçantes qui résonnaient dans sa tête ou, pire, dans ses oreilles.

Lorsque ses proches ou les docteurs lui disaient qu'il était sous l'emprise d'un cauchemar éveillé, que ses visions n'étaient que des constructions mentales inexistantes, le schizo ne pouvait concevoir que ce qu'il voyait parfaitement ou entendait distinctement n'existait nullement. Il finissait alors par basculer fatalement dans la paranoïa, persuadé que ceux qui voulaient lui venir en aide complotaient contre lui, pour le détourner des voix de Dieu ou de la connaissance des extraterrestres.

Tout dialogue rationnel devenait impossible avec lui. Tout comme avec un intégriste religieux...

Tom considéra Rachid.

Celui-ci n'était pas schizo, il n'était pas psychotique : il était psychopathe.

Avec ce type de personnalité névrotique, on devait veiller à flatter son ego et à ne pas lui faire perdre la face. Comme le besoin de réciprocité innée n'existait pas chez lui, il fallait établir une relation de type donnant-donnant, si besoin en jouant cartes sur table, voire à user de bons mots, contrairement avec Barberousse qui était hermétique à l'humour des autres.

N'ayant pas de sens moral, de culpabilité ou de remords, Rachid était une personne déloyale, égoïste et manipulatrice qui ne supportait pas la frustration, qui rejetait systématiquement la faute sur les autres car estimant n'avoir jamais tort. Charmeur, il aimait se montrer au volant de belles voitures puissantes, souvent aux couleurs vives. Il affectionnait particulièrement le pouvoir, contrôler les autres et surtout les faire souffrir.

Même si la détection des égoïstes et la soif de justice étaient innées chez les tous petits enfants, s'ils ne s'entretuaient pas dans la cour de récréation, c'était parce qu'ils n'avaient pas d'armes à feu à leur disposition.

Sinon, en toute quiétude, ils auraient commis un véritable carnage.

Avant un certain âge avancé, les enfants n'avaient pas d'empathie, ils ne percevaient ni le mal, ni la douleur qu'ils pouvaient faire aux autres.

Rachid était resté à ce stade enfantin : il n'avait pas développé la capacité à se mettre à la place d'autrui. Dans son enfance, par des sévices sexuels, par des maltraitances ou des négligences, son empathie était restée en phase embryonnaire. Il était devenu sourd et aveugle aux sentiments de ses semblables, comme un sourd ou un aveugle de naissance écarté de fait de la connaissance d'une partie du monde extérieur.

En grandissant, il était devenu une coquille vide, sans véritables sentiments humains, ne fonctionnant plus que sur le mode pouvoir, sexe et argent.

Si le parano et le schizo n'avaient pas conscience de leur folie, le psychopathe savait pertinemment qu'il était différent des autres. Alors, pour se fondre dans la masse des gens normaux, il mettait un masque humain, amical et souriant sur le théâtre de la vie. Cependant, comme un homme travesti essayant d'imiter une femme, son sourire sonnait faux : le pourtour de ses paupières aux yeux intelligents et calculateurs ne se plissait pas, trahissant de la sorte l'anormalité de sa véritable nature.

Car Rachid était un être humain sans âme qui aspirait, paradoxalement, à en avoir une au ciel. Il avait trouvé en Allah l'excuse de ses pulsions de bête humaine, en soif de sang.

En France, Rachid avait dû être un voyou perdu, malmené par la justice, entre vols et violence sur fond de trafic de drogue. Dans les quartiers défavorisés de l'Hexagone, l'islam était la religion pour les délinquants repentis, avec son dieu qui pardonnait tout, même et surtout aux criminels. Adepte de la *ghanima*, croyance légitimant le vol contre les non-musulmans à condition de le commettre pour le djihad et de reverser une partie du butin à la cause islamique, Rachid était devenu un voyou de Dieu.

Il avait embrassé, non pas la doctrine meccane du Sage de La Mecque dans laquelle il avait été pourtant élevé, mais celle du Meurtrier de Médine qui correspondait parfaitement avec sa nature humaine dénaturée.

Et le loup médinois était né en lui.

Involontairement, Tom jeta un coup d'œil sur le corps décapité d'Abdel.

Même si, pour un regard extérieur, Abdel et Rachid avaient de similaires symptômes d'une maladie unique, il ne fallait pas faire l'amalgame entre les Meccans et les Médinois ; les uns étaient de candides fous gentils, les autres de dangereux hommes névrotiques ou psychotiques, des mâles en mal de mal.

Aucun amalgame n'était possible entre l'islam meccan et médinois : l'un était une ingénue religion de paix contagieuse, l'autre une religion de haine conquérante.

Et si Abdel était l'archétype du disciple du Sage de La Mecque, Rachid était celui du Meurtrier de Médine, monstruosité enfantée par Mahomet après l'hégire.

Tout opposait Abdel et Rachid.

Sauf leur amour inconditionnel pour l'égocentrique Prophète.

Par bien des points, transpirant du Coran, on pouvait dire que Mahomet était une personnalité narcissique. Il n'était pas adulte, il n'acceptait pas l'existence de l'autre et il voulait être l'objet unique de toute adoration. À la manière d'un enfant, il voulait attirer toute l'attention de ses proches et il le manifestait par du chantage, des menaces et des colères.

À l'instar d'un Rachid.

De nouveau, Tom focalisa son attention sur le meurtrier d'Abdel.

Au lieu de dire que Rachid suivait simplement les pas du sanguinaire Mahomet, que le voyou avait pris le parrain de Médine pour modèle, les docteurs bien pensants disaient sobrement qu'il s'était radicalisé, qu'il avait été endoctriné et embrigadé, pour finir par partir faire un djihad idéalisé.

Et lorsque, partis faire la guerre sainte comme Rachid, de jeunes français islamistes revenaient en métropole, souvent traumatisés par les horreurs des massacres qu'ils avaient perpétués au nom du Prophète, la justice de la République essayait de les déradicaliser, comme on pouvait désendoctriner un jeune embrigadé dans une secte.

Pour ce dernier, cela fonctionnait parfaitement : on arrivait à le désintoxiquer, comme on le faisait avec un drogué, en lui prouvant qu'il avait été victime d'un gourou, en lui expliquant comment il avait été manipulé, telle une marionnette. Il pouvait alors rejeter les croyances fallacieuses et toxiques de son cerveau, et redevenir un sage citoyen, loin de la secte.

Pour les repentis du djihad, il ne pouvait en être ainsi.

La déradicalisation des intégristes islamistes ne pouvait fonctionner : les docteurs en charge des patients étaient contaminés par le même mal qu'ils étaient censés guérir…

En d'autres termes, les docteurs faisaient partie intégrante de la secte et étaient aux ordres du feu gourou d'Arabie : ils étaient musulmans.

Croyant bien faire, par respect de la religion musulmane, les autorités françaises avaient mis en place une structure de

déradicalisation chapotée par des docteurs meccans. Elles avaient surtout cédé à la pression des associations musulmanes qui auraient crié au scandale si les intégristes islamistes avaient eu le courage d'abandonner leur folle secte et leur gourou présenté sous son véritable jour.

Sous couvert d'humanitaire, ces lobbies paralysaient toutes tentatives de faire éclater la vérité sur Mahomet. Systématiquement, elles attaquaient en procès toute personne voulant révéler les secrets contenus dans le Coran, en l'accusant d'incitation à la haine raciale. La liberté d'expression était totalement muselée. Pour la plupart, ces associations étaient financées par des États islamiques, et cette cinquième colonne œuvrait en toute impunité à faire disparaître les libertés démocratiques, pour imposer celles inexistantes de l'islam.

À cause de ces associations mafieuses infiltrées, le mal essayait de guérir le mal, des docteurs meccans essayaient de guérir des intégristes médinois, des malades mentaux pour soigner d'autres malades mentaux.

Comme si des schizos pouvaient soigner des paranos.

Aucune guérison n'était envisageable, mais les sereins docteurs meccans s'y attelaient pourtant, persuadés d'être dans le vrai, convaincus de venir en aide aux jeunes radicalisés. Ils mettaient en avant quantités d'arguments pour expliquer le cheminement du conditionnement, de l'endoctrinement à l'embrigadement ; à leur sens, ces jeunes terroristes n'étaient que des voyous qui s'étaient « paranoïsés », des délinquants psychopathes qui s'ennuyaient dans leur plaisir de destruction et qui avaient succombé aux fausses interprétations médinoises. Cependant, les docteurs meccans ne désignaient jamais le véritable coupable, l'élément déclencheur de leur cheminement meurtrier.

Ce facteur déclenchant était Mahomet.

Au lieu de l'appeler par le terme de « gourou imposteur », ils continuaient à le désigner sous le noble terme de « Prophète ». Et tant que l'on remettait dans la boucle neuronale l'élément déclencheur, le mal persistait.

C'était comme remettre de l'huile sur le feu.

Contaminés eux-mêmes, les docteurs meccans étaient dans l'incapacité d'identifier ce facteur déclenchant, et ils présentaient

la doctrine du Sage de La Mecque comme la seule alternative à l'endoctrinement médinois.

Comme l'islam était une bonne religion, reconnue par toutes les instances mondiales, ils pouvaient en toute tranquillité faire passer le radicalisé de sa condition de Médinois à celle de Meccan.

On le disait alors déradicalisé, voire guéri.

Mais c'était faux : il n'était pas sorti de la secte, il avait juste été éloigné d'une idéologie meurtrière de son gourou.

Infecté des mêmes maux, il continuait à vénérer Mahomet. De façon illusoire, il avait goûté au statut privilégié de Dieu, en combattant en son nom. Pour lui, une place au plus haut du paradis trottait encore dans sa tête. Il avait touché du bout des doigts le ciel étoilé et il était retourné sur le méprisable bas monde terrestre. Ce brutal atterrissage lui laissait un goût amer dans la bouche, il pouvait à tout moment ne plus vouloir une place de second choix sur terre comme au paradis d'Allah, et il risquait de rechuter dans sa maladie religieuse en reprenant le chemin du djihad.

Le requin qui avait mangé un nageur par accident, devenait à jamais un tueur d'hommes par goût.

Si Tom connaissait parfaitement tous les prétendus rouages de la déradicalisation, c'était pour une raison bien simple : sa meilleure amie d'enfance, Alice, était la psychiatre responsable d'une cellule qui prenait en charge des djihadistes repentis.

Le mois dernier encore, Tom s'était longuement entretenu avec elle par téléphone.

De culture chrétienne, Alice s'était convertie à l'islam meccan par amour, pour son mari musulman, psychanalyste de renommée internationale. L'amour rendait aveugle, et elle était tombée amoureuse d'un tueur en la personne de Mahomet, croyant que le gourou de la secte du désert était un prophète comme les autres, à l'instar de Moïse et de Jésus, un messager de Dieu apportant une suite, le Coran, un livre divin dans la parfaite continuité de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Par une distorsion de la réalité, Alice ne mélangeait pas les délires de ses patients et les siens ; la psychiatre qu'elle était, qui connaissait parfaitement les délires psychotiques, affirmait pourtant qu'il fallait stopper tous les fantasmes et les croyances

qu'avait fait naître le monde invisible qui nous entourait, et en enseigner sa réalité aux gens. Pour elle, l'islam avait donné tous les moindres détails de ce monde de *djinns*, que nous ne pouvions voir, mais avec lequel nous étions en permanente interaction. Il nous fallait apprendre les formules de protections léguées par Mahomet, et puis expliquer, transmettre, avec bienveillance et miséricorde, la véracité de cet univers des esprits.

Pour Alice, le paranormal était une normalité, elle croyait que les preuves de ces existences fantômes étaient légions aux quatre coins du globe, des preuves quasiment scientifiques, même si encore inexpliquées. Elle prenait pour argent comptant tous les racontars œuvrant dans le sens d'un monde de *djinns* invisibles, tous les incroyables récits d'expériences de mort imminente, toutes les histoires de miracles que la science ne comprenait pas encore et toutes les légendaires apparitions spectrales. Cependant, avec un professionnalisme sans faille, elle rejetait les identiques récits émanant des schizophrènes qu'elle devait soigner.

Paradoxe psychiatrique.

Semblable à un déni de grossesse, Alice rejetait la vision du monstre caché derrière le visage de son père spirituel, refusant de comprendre que Mahomet avait agi à son époque comme un dangereux psychopathe et que l'erreur consistait à considérer son Coran comme un livre de religion, alors qu'il n'était que l'instrument d'un despote manipulateur, sans morale et sans scrupules.

Tom avait eu beau lui dire que sa religion était une secte qui avait réussi, elle n'en démordait pas, comme un schizophrène s'attachant à ses constructions mentales imaginaires.

Alice avait évoqué la perfection de Dieu et, sur le ton de la plaisanterie, Tom lui avait rétorqué que son Dieu si parfait avait pourtant ordonné la circoncision, comme pour corriger une erreur de conception sur la parfaite chaîne de montage de l'usine Éden.

Vexée, Alice avait clos la conversation téléphonique par un traditionnel « qu'Allah guide tes pas et te conduise à la vérité. »

Malheureusement pour la vérité et l'Histoire de l'humanité, chaque assassin religieux était suivi d'un sophiste armé d'une éponge…

Le téléphone de Barberousse se mit à sonner.

Celui-ci décrocha et dialogua avec son interlocuteur pendant une longue minute. Le front et les paupières plissés, fixant Tom d'un regard inquisiteur, il finit par raccrocher en maugréant. Il se pencha à l'oreille de Rachid pour lui parler en toute discrétion, comme si Tom ne devait pas entendre.

Silencieusement, Rachid acquiesça, puis se releva.

Il s'avança vers Tom pour fouiller minutieusement le corps ligoté sur le plancher poussiéreux. Rachid trouva un passeport suisse au nom de Thomas Anderson et un petit livre aux motifs verts : il s'agissait de l'exemplaire du Coran qu'avait remis Alain à Tom avant son départ.

Tel un précieux diamant, Rachid exhiba le Coran au-dessus de sa tête et Barberousse marmonna quelques mots. Rachid sourit et lui répondit dans cette langue que Tom ne comprenait pas.

Glissant le passeport et le Coran dans la poche arrière de son pantalon kaki, Rachid s'agenouilla et enleva le bâillon du prisonnier.

– *Salam alikoum*, mon frère, dit Tom en français. Je suis venu ici pour faire le djihad au nom du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*. J'étais en route pour rencontrer un ami qui s'appelle Jawad dans la ville d'à côté. Mais ces fils de chiens d'Américains devaient être sur mes traces… La CIA a voulu me capturer mais grâce à Allah, *jalla jallālah*, tu étais là…

Les yeux brillants, Rachid pencha sa tête vers celle de Tom.

– Tu me prends pour un bouffon ou quoi ? gloussa-t-il. On a retrouvé les parachutes des Américains… y'en a douze de parachutes… et toi, t'es le douzième homme…

Rachid prit le pistolet à sa ceinture et le posa contre la tempe de Tom.

D'un geste sec, il appuya sur la détente.

Dans une gerbe de feu, la détonation résonna au plus profond de la nuit.

*
* *

Les soubresauts de l'avion réveillèrent Alain.

De son œil unique, il consulta la montre de sport à son poignet. Il n'avait dormi que trente minutes à peine. Pourtant, il avait l'impression d'avoir dormi toute une vie.

Il étira les muscles de ses bras et de ses jambes, puis il réajusta les plis de son costume gris. Seul, assis dans un confortable Jet privé aux hublots fermés et à la lumière agressive, Alain avait le visage des mauvais jours.

La mission d'infiltration de Thomas Anderson avait été un fiasco total. À cette heure, Tom était probablement mort, tué par ces satanés salamalikoums.

Par dérision, Alain appelait tout musulman par le sobriquet « salamalikoum » : ils lui disaient toujours *salam alikoum*, ils lui souhaitaient la paix, mais ils semblaient avoir en arrière pensée qu'Alain était juif et qu'ils devaient donc prendre leurs distances avec lui, comme le commandait le Coran. Pire, certains pouvaient avoir la folle idée de sortir un couteau et d'appliquer l'injonction d'Allah ordonnant de tuer les juifs.

Comment ne pas sombrer dans la parano en présence d'un salamalikoum ?

Et lorsqu'un salamalikoum lui disait que Mahomet, Allah et son Coran étaient les amis du peuple hébreu, Alain se retenait d'exploser à la face de ces hypocrites : il ne comptait plus les incalculables sourates qui crachaient la haine contre son peuple, ainsi que les passages historiques dévoilant le génocide racial orchestré par Mahomet.

À la mort d'Hitler, les nazis avaient dû rendre des comptes sur les massacres des juifs. Les salamalikoums, eux, jamais, parce qu'à la mort de Mahomet, l'empire qu'il avait bâti avait gagné.

Si les nazis avaient eux aussi gagné, on apprendrait à l'école que l'extermination des juifs était légitime pour le salut des races, et on adulerait encore de nos jours Hitler, comme on adulait encore Mahomet.

C'était toujours les vainqueurs qui réécrivaient l'Histoire dans les livres.

En pensant à ceux de son ami, Alain soupira.

De Tom, il ne restait plus que les silencieux cris de ses écrits.

Sur la tablette devant lui, Alain fixa la couverture du livre « Le Sage de La Mecque » avec ses hypnotiques serpents tournants. Tom n'avait pas trouvé d'éditeur pour cette bombe littéraire qu'était son roman, mais Alain en avait fait imprimer un exemplaire pour lui-même.

Alain était d'accord avec son ami lorsque Tom écrivait qu'il était plus facile d'exploiter les failles d'une croyance préexistante et que les sectes aux visées lucratives ou politiques élaboraient justement sur l'héritage judéo-chrétien, sur le messie et la fin des temps, en affirmant que leur message en était le seul représentant authentique.

Mahomet n'avait pas agi différemment, et son Coran avait servi d'instrument pour imposer sa dictature : ainsi, le texte coranique avait été rédigé au fur et à mesure des besoins du parrain de Médine, pour justifier les crimes commis par la secte naissante, pour satiriser ses ennemis et exterminer les juifs, pour intimider les superstitieux, pour inciter au combat les fidèles ou pour organiser le partage du butin et des esclaves sexuelles, en réservant bien sûr la part du lion au chef de la mafia.

Car la religion de Mahomet était bien une mafia : comme pour celle-ci, on ne quittait l'islam que les pieds devant et un contrat s'appelait fatwa.

Au XVème siècle, Gutenberg avait offert l'authentique texte biblique à l'Europe. Il en avait résulté des persécutions, des massacres et des bûchers. De nos jours, sans faux-semblant édulcoré, le monde avait redécouvert le mafieux Coran des origines, et il en résultait des attentats, de la barbarie et des guerres.

Quand l'humanité cesserait-elle de croire à toutes ces vieilles inepties ?

Pour l'heure, on continuait à mutiler les enfants juifs et musulmans en les circoncisant. Cet acte inhumain, barbare et ridicule provenait des anciens qui croyaient que la Lune donnait la vie et la reprenait. Pour éviter une reprise précoce d'une vie, pour éviter de perdre des enfants en bas âge, les ancêtres sacrifiaient à la Lune, par analogie, un croissant de chair qui était le prépuce.

La circoncision n'était rien de plus qu'une superstition héritée d'un culte lunaire polythéiste.

Athée, Alain regrettait parfois ces temps anciens où régnait le polythéisme, avant la terrible invention de l'intolérant monothéisme juif, chrétien ou musulman.

Car l'intolérance n'était indispensable qu'au monothéisme : un dieu unique était par nature un dieu jaloux qui ne tolérait pas l'existence d'un autre dieu. À l'inverse, les dieux polythéistes étaient par nature tolérants : ils vivaient et laissaient vivre.

Les idolâtres acceptaient avec plaisir les dieux de la même religion et, ensuite, cette tolérance s'étendait aux dieux étrangers qui étaient reçus avec hospitalité, et à qui on accordait plus tard, dans certains cas, l'égalité de droits.

Seuls les cultes monothéistes avaient offert le spectacle des guerres de religion, des persécutions, des tribunaux de l'inquisition et les destructions des représentations des dieux étrangers, la démolition des temples hindous et des colosses égyptiens qui étaient tournés vers le Soleil depuis trois mille ans.

En limitant le pouvoir et les fonctions de ses divinités, l'idolâtrie admettait naturellement les dieux des autres sectes et des autres nations, rendant compatibles toutes les diverses divinités, tous les différents rites ou traditions.

À l'opposé, les monothéistes ne reconnaissaient qu'un seul objet de dévotion, convaincus que leurs adorations étaient pleinement agréables à la déité et, comme nul ne concevait que la même déité puisse être satisfaite par des rites et des principes différents, les différentes sectes monothéistes éprouvaient mutuellement de l'animosité et déversaient l'une sur l'autre ce zèle et cette haine sacrés, qui étaient les plus implacables des passions humaines.

Toute religion qui imposait une obéissance aveugle ne pouvait produire des peuples capables de penser de façon critique, librement et indépendamment de la doctrine.

Toute religion était fausse, futile dans son enseignement et dans ses promesses de vies meilleures d'outre-tombe. Leur seule utilité était d'offrir une raison d'espérer pour tous les souffre-douleur de la terre, esclaves d'un système global qui les enchaînaient comme des bêtes de somme à leur outil de travail. Par le paradis promis, ils pouvaient mieux vivre leur enfer terrestre. Mais, à leur mort,

lorsque leur calvaire terrestre finirait, du paradis, ils n'en verraient jamais les portes.

Du bout des doigts, Alain effleura l'ouvrage de Thomas Anderson.

Tom était mort et son roman finirait aussi dans l'oubli.

Dans ce livre, le beau et bon Mahomet était l'arbre qui cachait la forêt du mensonge coranique : Tom avait abattu ce bois pourri et l'esprit, délivré d'une vision tronquée, pouvait y avancer librement, se faufilant entre les racines des mystifications médiatiques, allant bon gré mal gré au bout du chemin de la vérité, là où la route de la liberté commençait.

Mais il y avait des secrets que l'humanité ne devait pas connaître, le remède étant parfois pire que le mal.

De toute façon, Alain n'avait pas son mot à dire, ses supérieurs avaient tranché depuis longtemps et lui avaient dit que le « mouton est un perroquet, sinon il ferme sa gueule ». Alors, le moindre grain de sable de doute pouvant enrayer le rouage intellectuel de la machine humaine prisonnière, du « Sage de La Mecque », il ne resterait que cet unique exemplaire imprimé…

Dans la poche de sa veste, le téléphone d'Alain se mit à vibrer.

D'une main, il consulta le message que venait de lui envoyer son espion au sein de la CIA.

Ses sourcils blancs se froncèrent.

Ainsi, Alain avait raison : par omission, les Américains lui avaient bien menti à propos de Charlie, ils n'avaient pas tout révélé à son sujet.

Comme toujours, si après avoir analysé toutes les données la seule explication possible était improbable, alors l'improbable devait être forcément vrai.

À présent, avec le recul, Alain comprenait mieux pourquoi la mission de Thomas Anderson avait été un fiasco total et avait découlé sur la mort de son ami.

Son œil bleu unique se posa sur la couverture du roman aux serpents tournants ; prenant vie comme par magie, ils se mirent à s'animer dans un mouvement rotatif menaçant.

En pensant à cette menace bien réelle que représentait Charlie, Alain ne put s'empêcher d'écraser un poing rageur sur les serpents tournants.

Et l'illusion d'optique cessa sa danse hypnotique.

*
* *

Rachid fut secoué d'un énorme rire tonitruant, un rire aux froids éclats mécaniques qui, dans une symphonie désagréable, résonna au plus profond de la nuit, comme avait résonné un instant plus tôt la balle qui avait fini sa course contre la cloison.

Au tout dernier moment, la main de Rachid avait légèrement relevé le canon de l'arme : le souffle mortel avait caressé la tempe de Tom de sa gerbe de feu.

– T'as cru voir les vierges du paradis ? gloussa Rachid entre deux quintes de rire. Si tu verrais ta gueule…

Brusquement, il reprit étrangement son sérieux ; il remit le pistolet à sa ceinture et sortit le couteau de Winnie de la poche de son treillis.

Il coupa les liens en plastique qui entravaient les jambes et les mains de Tom. Lui tendant la sienne, il aida l'ex-prisonnier à se relever.

Pendant quelques secondes, les deux hommes se dévisagèrent.

– Je sais t'es qui, finit par dire Rachid un sourire aux lèvres. Jawad m'a parlé de toi y'a quelques jours de ça. Moi, j'ai pas fait le rapport quand je t'ai vu. C'est Jawad qui vient de nous téléphoner. Il a compris que peut-être c'est toi qu'a été capturé par ces mécréants.

Tom acquiesça en silence et il allait le remercier quand deux combattants pénétrèrent dans la pièce. Visiblement attirés par le coup de feu, la kalachnikov à la main, ils interrogèrent Rachid de leurs yeux étonnés.

Mentalement, Tom baptisa ces deux trentenaires Joe et Averell, car leur ressemblance avec les frères Dalton de la bande dessinée était risible : l'un était tout petit avec une pauvre moustache

d'adolescent pubère et l'autre était un grand dadais édenté, à la longue barbe et au regard idiot.

Dans cette langue incompréhensible pour Tom, Rachid leur expliqua brièvement la situation avant de leur donner un ordre. Opinant du chef, Joe et Averell sortirent.

Rachid se saisit de la lampe à gaz au milieu de la pièce, et faisant un petit écart, donna un coup de pied amusé dans la tête décapitée qui roula plus loin. Il posa la lampe devant Barberousse. Ce dernier, toujours assis en tailleur contre une cloison, la kalachnikov sur les genoux, avait assisté sans broncher au simulacre d'exécution. Les sourcils froncés, son visage fermé et suspicieux continuait d'observer Tom.

– Viens t'asseoir, mon frère, invita Rachid.

À même le sol, Tom s'installa vis à vis de Barberousse.

Rachid plaça sur le plancher poussiéreux un mouchoir ayant pour motif le drapeau algérien. De la poche arrière de son pantalon kaki, il retira le Coran qu'il avait trouvé en fouillant Tom et le mit délicatement sur le mouchoir avant de s'asseoir à côté.

Par tradition, rien ne devait être posé au-dessus d'un Coran, même un autre livre : il ne devait jamais être empilé sous d'autres ouvrages, mais toujours se trouver à leur sommet.

Une image fugace et incongrue se forma dans l'esprit de Tom : celle du casse-tête d'un libraire islamiste, dans l'incapacité superstitieuse d'empiler sur les rayons de sa bibliothèque des exemplaires du Coran, les uns sur les autres.

Par leur retour, Joe et Averell balayèrent la vision de Tom.

Ils apportaient avec eux des gobelets en carton et une brûlante théière odorante d'où s'échappaient des volutes de fumée. S'asseyant autour de la lampe à gaz, Joe et Averell distribuèrent la chaude boisson au fort parfum de menthe.

Silencieusement, pensifs, les djihadistes burent à petites gorgées.

Tom fit de même.

Le regard immobile sur la lumière froide et fixe de la lampe, il n'osait jeter un coup d'œil sur sa droite, là où Winnie se trouvait.

Était-il toujours inconscient ? Était-il mort ?

Comme s'il pouvait lire dans les pensées de Tom, Rachid dirigea ses yeux vers Winnie. Sur son visage, la haine de l'Américain transpirait.

Tom se doutait que, pour un Français d'origine algérienne comme Rachid, tout agent de la CIA était le symbole vivant de l'impérialisme américain, héritier direct du colonialisme français qu'il haïssait plus que tout. En son for intérieur, Rachid fustigeait ces coloniaux pour avoir, par la force, imposé leur langage, leur culture et leur décadence matérialiste dans le monde entier, et notamment en Algérie.

Bien qu'il fasse porter à l'impérialisme européen et américain la responsabilité de tous les maux de la création, trahissant la mémoire de ses nobles ancêtres, l'ombre de ses pères qu'était Rachid s'enorgueillissait d'un autre impérialisme auquel il avait prêté allégeance.

L'impérialisme arabe.

C'était pour lui sa fierté, qu'il louait et admirait.

Docilement, Rachid fermait les yeux sur cet islam qui avait colonisé par l'épée des territoires qui appartenaient à des civilisations anciennes, écrasant et réduisant à néant ces innombrables cultures comme celle berbère, celle de sa propre origine.

En Algérie, l'impérialisme arabe avait non seulement imposé une nouvelle langue à un peuple dont la langue maternelle était le berbère, mais il avait même convaincu ce peuple qu'ils étaient ethniquement des Arabes, ce qui n'était pas le cas et, encore plus fort, il les avait convaincus d'embrasser une religion qui était totalement étrangère à leurs propres traditions religieuses.

Comme les collabos pendant l'Occupation ayant courbé le dos vers l'Allemagne nazi, n'y avait-il meilleur symbole de soumission à l'impérialisme musulman que l'image du peuple algérien qui se prosternait cinq fois par jour vers son conquérant situé en Arabie ?

La plupart des musulmans à travers le monde avaient été convaincus d'embrasser une religion qui avait été inventée à des milliers de kilomètres de distance, de lire un livre dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils apprenaient à lire et à écrire avant leur propre langue maternelle ou la langue officielle de leur pays. Ces musulmans connaissaient mieux l'histoire d'un peuple

qui leur était tout à fait étranger géographiquement et ethniquement que l'histoire de leur propre pays avant l'invasion de l'islam. Une autre conséquence malheureuse du triomphe de l'islam était d'avoir coupé des millions de personnes de leur origine, de leur propre héritage culturel, riche et non musulman.

Mais Rachid, le collabo psychopathe, n'en avait cure.

Pour lui, la mise en esclavage par les musulmans des populations berbères et françaises du pourtour méditerranéen pendant un millénaire n'était qu'un détail ; leurs invasions sanglantes, les têtes tranchées et le fouet claquant sur les épaules de galériens capturés sur les côtes de Kabylie et de Provence, une amabilité mal reconnue ; la répression féroce, les ventres violés et les conversions forcées, une farce sans importance ; l'accaparement des richesses des peuples soumis par le sabre et la destruction de leurs cultures respectives, un petit écueil dans l'océan d'amour islamique.

La haine de l'impérialisme occidental occultait de la conscience de Rachid le fait historique que les Français, en 1830, étaient venus à Alger pour détruire les repaires barbaresques musulmans qui pillaient la Méditerranée, libérer les dizaines de milliers d'esclaves et, finalement par le siècle des Lumières, affranchir les consciences prisonnières, apportant de même les progrès scientifiques, médicaux et technologiques.

Rachid aurait réfuté ces faits historiques en dénonçant l'inconsistance, la décadence et l'athéisme de l'Occident ainsi que son matérialisme, par contraste avec la supériorité présumée de l'islam qui était spirituel et réfléchi. Il aurait argué que les Européens et les Américains avaient conquis le monde pour le bien matérialiste, et que l'islam l'avait fait pour la spiritualité des peuples.

Cependant, en quoi l'obéissance aveugle à un livre pouvait-elle être de la spiritualité ?

De surcroît, dire que l'islam n'était que spiritualité était le comble de mauvaise foi : le paradis d'Allah était le summum de la recherche matérialiste d'outre-tombe avec ses vierges à déflorer éternellement, un bordel pour soldats en goguette où, dans des palaces merveilleux, de dociles esclaves célestes œuvraient à servir de succulents mets et des rivières de vin coulant à flot.

Le bien être terrestre que l'impérialisme musulman avait été incapable d'offrir aux peuples soumis, l'islam l'avait illusoirement transposé dans le firmament…

Claquant la langue, Barberousse posa son gobelet en carton sur le sol. D'un ton sombre, tout en dévisageant Tom de son regard suspicieux, il s'adressa à Rachid. Celui-ci approuva, puis relaya en français.

– Il comprend pas pourquoi on a trouvé douze parachutes et qu'il y a seulement onze Américains dans le village. Il me demande de te demander si tu sais pourquoi.

Tom haussa les épaules.

– Qu'est-ce que j'en sais ? fit-il. Vous avez fouillé tout le village ?

– Oui, mais ç'a rien donné. Mais, t'inquiète mon frère, on finira par le retrouver, par la volonté d'Allah, *jalla jallālah*. À moins qu'un hélico des ricains est déjà venu le récupérer.

Tom acquiesça. Jouant la complicité avec Rachid, il ajouta :

– Dis-leur que c'est peut-être le parachute du chien…

Rachid gloussa en lui faisant un clin d'œil. Il traduisit et Averell, de son regard niais, opina de la tête.

Barberousse s'empourpra et donna une claque derrière la nuque d'Averell. Il maugréa quelques phrases puis, prenant son pistolet à sa ceinture, il enleva le chargeur et tendit l'arme à Tom. Surpris, ce dernier se saisit néanmoins du Beretta que Barberousse lui offrait.

– Il te fait pas confiance, dit Rachid. Il croit que t'es un agent de la CIA. Mon frère, même si tu jures sur le Coran de La Mecque, il voudra pas te croire. Alors comme ça, tu dois lui prouver que t'es bien qui tu es.

Les djihadistes se levèrent et Tom les imita, l'arme à la main.

Rachid s'approcha de Winnie toujours inconscient sur le sol. Goguenard, il urina sur le visage du prisonnier. Puis, il donna des coups de pied pour réveiller ce corps immobilisé par du fil de fer. Lorsque Winnie ouvrit ses yeux hagards en gémissant doucement, Joe et Averell le forcèrent à se mettre à genoux, l'encadrant de chaque côté en le maintenant par le dessous des bras.

– Vas-y, mon frère, tue-le ! ordonna Rachid.

Sur le moment, Tom pensa qu'il s'agissait juste d'une épreuve, que l'arme qu'il avait en main n'était pas chargée. Cependant, son œil expert démentit cette pensée : l'indicateur de chargement faisait saillie sur le dessus de la culasse, preuve de la présence d'une munition à l'intérieur du canon.

Il ne s'agissait donc pas d'un bluff.

D'une marche lente, Tom avança et posa le canon sur le front de Winnie.

Trois mètres derrière Tom, se tenait Barberousse avec sa Kalachnikov et, sur sa droite, Rachid avait sorti son iPhone pour immortaliser la scène : il venait d'activer le flash pour filmer la mise à mort de l'Américain.

Malgré son calme apparent, le cerveau de Tom était en feu.

Il n'avait qu'une seule cartouche : il pouvait se retourner, abattre Barberousse d'une balle dans la tête et se saisir de son fusil d'assaut pour tuer les trois autres djihadistes. Mais d'autres combattants étaient à l'extérieur et, la minute suivante, lui et Winnie seraient morts.

Il pouvait prendre en otage Barberousse pour fuir en voiture avec Winnie. Néanmoins, ses chances de parvenir à maîtriser le suspicieux parano qui avait le doigt posé sur la détente de sa Kalachnikov étaient nulles.

Alors, quelle option devait-il choisir ? Aucune n'était viable…

Le regard de Tom croisa celui de Winnie.

Et ce regard lui brisa l'âme.

Car Winnie se savait perdu : la blessure par balle au bas-ventre était en train de le tuer à petit feu et, faute de soins, il ne lui restait que quelques heures à vivre.

Mais plus que tout, Winnie voulait le succès de la mission. Il ne voulait pas que ses frères d'arme soient morts pour rien. Il y avait aussi dans la balance les milliers de vies en jeu, victimes potentielles d'un attentat futur, et la sienne ne valait rien face au devoir de tout soldat.

Le sens de l'honneur, du courage et de l'abnégation.

Il était prêt à se sacrifier pour la liberté et la sécurité de ses concitoyens.

Alors, de ces yeux d'acier aux reflets gris, il implorait Tom de lui donner une mort rapide.

– *We can be Heroes just for one day*…fredonna Winnie d'une voix à peine audible.

Dégoulinant d'urine, son visage tuméfié eut un sourire triste et, acquiesçant de manière quasi imperceptible, il ferma les paupières.

Après une brève hésitation, comprenant qu'aucune autre alternative ne s'offrait à lui, Tom fit de même.

Les yeux clos, il ne voulait pas voir ce qu'il était en train de faire, comme si le fait de ne pas voir l'absolvait du crime qu'il commettait.

Et lorsque l'arme cracha son projectile dans un hurlement de mort, Tom n'ouvrit pas immédiatement les yeux, pensant pouvoir encore échapper quelques secondes à cette macabre réalité le métamorphosant en un assassin sans âme.

– *Allahou akbar*, cria joyeusement Rachid.

L'iPhone à la main, il filmait le cadavre de Winnie.

Puis, il se retourna et fit un zoom sur le visage de Tom.

– *Allahou akbar*, répondit Tom, un sourire forcé. *Allahou akbar*…

Pendant un instant, il ferma les yeux, voulant cesser d'être l'esclave de sa vision, espérant que son environnement n'était pas réel, voulant croire que cette réalité qui l'oppressait n'en était plus une.

Mais la réalité était ce qui refusait de disparaître quand on cessait d'y croire.

13
VII^{ième} Commandement : au héros, tu ne joueras

Nous sommes toujours de parti pris.

Même si nous le désirons, nous ne pouvons rester neutres.

Si nous regardons une partie de tennis et que nous ne connaissons aucun des joueurs, qui sont de nationalités différentes de la nôtre, nous pensons que nous allons pouvoir regarder un match sans avoir de favori, sans prendre partie pour l'un ou l'autre. En fait, dès les premières minutes, une partie de notre cerveau se met en marche, activant les circuits d'identification et nous finissons par choisir l'un des joueurs, espérant qu'il gagne, nous enflammant pour lui. Nous le faisons parfois par miséricorde ou par admiration, nous le faisons surtout par identification. Cet apanage de l'homme remonte des temps anciens où l'homme des cavernes devait prendre rapidement une décision sur quel clan il allait rejoindre, ne pouvant rester neutre pour sa propre survie.

Et cet héritage d'homo sapiens s'est perpétué dans notre cerveau jusqu'à l'homme moderne, nous poussant toujours à prendre position pour une cause, un groupe ou un individu.

De cette caractéristique comportementale, paralysant rapidement toute neutralité, découle toujours deux factions : celle qui adhère et celle qui rejette, celle qui protège et celle qui attaque, les pourfendeurs s'opposant systématiquement aux défenseurs d'un idéal martyr.

Une triade se forme alors : un persécuteur, un sauveur et une victime.

Appelé triangle dramatique de Karpman, on peut aisément le retrouver sur les forums de discussion des journaux en ligne : dès qu'il y a une actualité avec une victime ou un individu présenté comme tel, se déchaînent les passions humaines où l'on défend ou non, où l'on cautionne ou critique, où l'on endosse le costume de Zorro ou celui de bourreau.

Ce dernier, qui se sent droit dans ses bottes, dévalorise, accuse et ironise. Il n'est pas nécessairement le « méchant », car il peut pointer du doigt les vrais travers de la victime en dévoilant des vérités indéniables.

Dans cette triade théâtrale, se percevant comme bon et juste, le sauveur pense endosser le rôle le plus gratifiant. Il n'est pas forcément un « gentil » mais un être narcissique qui ne peut s'empêcher d'aider pour se valoriser, intervenant même si on ne lui demande pas, plaçant ainsi la victime en incapacité de se défendre seule et pouvant devenir lui-même un futur bourreau par une absence de reconnaissance de celle qu'il couve de sa cape de Zorro.

Se sentant irréprochable, la victime se plaint, s'apitoie et attire l'attention sur elle, se complaisant dans son rôle de souffre-douleur, de Calimero au statut de vilain petit canard réel ou fictif.

Car peu importe, au final, que la soi-disant victime en soit une vraie, pour faire naître un héros narcissique volant à son secours.

Dans l'art de la victimisation, l'islam a tout compris au fonctionnement psychologique du triangle de Karpman : il crie au loup en se présentant comme dénigré par de méchants persécuteurs injustes et, de manière habile, il fait éclore une opinion publique salvatrice jouant au sauveur de ses intérêts coraniques.

L'humanité inconsciente doit cesser de croire au sournois subterfuge d'un islam victime de pourfendeurs qui le stigmatisent. L'humanité aveugle doit arrêter de jouer au héros, car cela fait le jeu des islamistes et propulse à l'inique rang de bourreaux tous ceux qui tentent de dévoiler le véritable visage assassin de Mahomet.

L'islam n'est pas la victime, loin de là, il est au contraire le bourreau des consciences qui imposera un jour son sectaire Coran aux héros ignorants.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

14
La ruse

Sous un soleil radieux, Ali réajusta son turban noir qui, à part ses yeux rieurs, masquait entièrement son visage.

Puis, de son épée ensanglantée, il trancha la tête du second poète.

Dans ce délicat rôle de bourreau, comme convenu, il avait su parfaitement interpréter le signe secret du Prophète : lorsque celui-ci se détournait brusquement d'un prisonnier, c'est qu'il s'agissait de mauvais génies, ce que Muhammad avait d'ailleurs confirmé en ordonnant d'exécuter ces deux monstres aux faciès horribles. En chef d'accusation, pour ne pas semer le trouble dans la troupe par la présence de ces deux êtres de feu, Ali avait menti en affirmant que, par le passé, le duo avait persécuté et assassiné des Soumis.

D'une poigne ferme, Ali se saisit de la tête décapitée. Il alla la jeter aux pieds de Muhammad qui patientait assis sur un siège, posé sur un tapis rouge et à l'ombre d'une épaisse toile couleur d'or, tendue entre deux hauts piquets en croix. Hésitant quelque peu, le Prophète finit par baisser le regard sur cet ennemi de longue date.

Sous les traits d'un poète, ce génie n'avait eu de cesse de dénigrer la Soumission. Du temps où Muhammad déclamait sa récitation à La Mecque, ce suppôt de Satan avait pris systématiquement place à la suite du Prophète pour y raconter ses propres histoires, en se vantant toujours que les contes du Messager de Dieu n'étaient pas meilleurs que les siens. Il avait accusé le Prophète de plagier les légendes loufoques des Anciens

pour sa récitation personnelle. La poésie démoniaque de ce génie se concluait toujours par cette question adressée à l'auditoire : qui de Muhammad ou de lui composait la meilleure prose ?

Ta prose diabolique est désormais finie. Elle brûle en enfer avec toi…

Désignant de la main la tête décapitée, Muhammad eut un sourire chaleureux pour Ali.

– Merci, cela m'est plus agréable que le plus beau chameau de toute l'Arabie !

Réunis silencieusement sur plusieurs rangs autour du Prophète, les Soumis et les Auxiliaires attendaient de lui d'autres paroles : celles qu'il devait prendre concernant les autres prisonniers.

La veille, pendant son court somme, Gabriel était venu voir Muhammad. Il lui avait dicté la volonté de Dieu après sa glorieuse victoire, au puits de Badr, sur l'armée de La Mecque, et ce grâce à l'aide de mille anges. En préambule, celui de la révélation lui avait susurré que tous les biens sur terre appartenaient à Dieu, puisque issus de sa création, et tous ces biens étaient également en droit d'appartenir au Messager que Dieu avait choisi. En compensation des biens spoliés aux Soumis par les Mecquois lors de l'Exil, Gabriel avait révélé les conditions de partage du prodigieux butin récolté sur le champ de bataille, en octroyant un cinquième au Prophète. Cependant, Gabriel n'avait pas précisé la volonté de Dieu concernant le sort des prisonniers capturés.

Devant ces paroles manquantes, Muhammad devait donc décider par lui-même.

Ô Dieu ! Que dois-je faire ?

Pour rendre la bonne sentence, il avait consulté ses compagnons. Certains proposaient d'échanger les prisonniers contre une rançon. D'autres, en revanche, étaient partisans de tous les exécuter. Ce dernier choix était aussi celui d'Ali : son épée était encore assoiffée du sang des soldats ennemis. Le jugement d'Ali était une intuition divine que Muhammad n'écouta malheureusement pas.

Le Prophète préférait opter pour la rançon, privilégiant ainsi la vie et la pitié. Par ailleurs, l'argent ainsi obtenu permettrait d'aider les Soumis. Et puis, les mauvais génies étant morts, leurs

influences néfastes sur ces prisonniers n'étaient probablement plus : bon nombre d'entre eux allaient se convertir à la Soumission pour la plus grande gloire de Dieu.

Donnant sa parole de Prophète devant ses hommes, Muhammad déclara solennellement que tous les prisonniers seraient libérés contre une rançon.

La nuit suivante, Gabriel, lui, libéra la colère de Dieu. Il compléta les divines paroles manquantes qui apostrophèrent le Prophète pour son mauvais choix. Certes, Muhammad avait droit à l'erreur, mais ses erreurs, comme souvent, lui étaient vite reprochées par une révélation du Tout Puisant.

« Un prophète ne devrait pas faire de prisonniers avant d'avoir massacré tous les mécréants sur la terre. Vous désirez les biens de ce monde, et Dieu veut vous donner ceux de l'autre. Il est Puissant et Sage. Si la révélation faite précédemment n'avait pas semblé vous y autoriser, Dieu vous aurait fait expirer, par des châtiments douloureux, la rançon des captifs à Badr... »

Implorant le ciel de lui pardonnait ses erreurs passées et futures, le Prophète n'en rentra pas moins triomphalement dans sa Cité. Cependant, les nouvelles qu'il y apprit de la bouche d'Othman n'étaient pas bonnes : en une nuit initiatique, de mauvais génies avaient colonisé les trois tribus juives, en prenant possession des corps des hommes. Même s'ils avaient une apparence parfaitement humaine aux yeux de tous, et même aux yeux du Prophète, les mâles juifs œuvraient désormais pour Satan. Pire, d'autres habitants commençaient à être aussi infectés : pour preuve, ils tramaient des plans secrets avec les génies, dans le but d'assassiner Muhammad.

Othman avait également intercepté plusieurs missives de complots qu'échangeaient les chefs de La Mecque avec de hautes personnalités de la Cité du Prophète, avec des Soumis hypocrites qui avaient secrètement renié leur foi. Ces messages, Othman les avait lus à Muhammad. Celui-ci réalisa pleinement l'ampleur de la conspiration lorsque Gabriel lui confirma les obscurs projets de meurtre à son encontre.

Pour préserver la Soumission et le Messager de Dieu, il fallait rapidement prendre les mesures qui s'imposaient. Avant tout, on devait protéger Muhammad en postant des gardes armés devant sa

demeure, voire user d'un sosie lors de certains déplacements. Sous son vêtement, le Prophète se devait de porter en permanence plusieurs couches de cotte de mailles, pour se prémunir des flèches de ces ennemis tapis dans l'ombre, qui guettaient ses moindres faits et gestes, attendant sournoisement l'occasion de le terrasser.

Toutefois, Dieu veillait sur son Messager par une armée d'anges. Et le Tout Puissant savait comploter bien mieux que les conspirateurs eux-mêmes, pour éliminer un par un ces serviteurs du Diable.

Mais si Satan ne pouvait transpercer d'une lame aiguisée les cottes de mailles de Muhammad, il savait que les mots avaient plus de force que l'épée ; il avait à sa solde des poètes qui s'évertuaient à corrompre la Soumission, à jeter le discrédit et la haine sur le Prophète par des vers assassins. Certains allaient même à réclamer haut et fort la mort de Muhammad.

Le Prophète n'eut d'autre choix que de donner son aval pour se débarrasser de tous ces ennemis qui décochaient les mots telles de mortelles flèches empoisonnées.

Ocba, un poète capturé lors la bataille contre les Mecquois, fut conduit devant le Prophète.

– Pourquoi suis-je traité différemment des autres captifs ? protesta le prisonnier en voyant l'immense sabre dans les mains d'Omar. Je ne suis venu à Badr que pour réciter ma poésie, que pour louer la bravoure des miens…

Muhammad eut un regard méprisant pour cet homme agenouillé devant lui.

– En raison de ton inimité envers Dieu et son Prophète…

– Mais tu as donné ta parole de tous nous épargner contre une rançon !

Le Prophète fit semblant de ne pas entendre.

– Et ma petite fille ! implora Ocba. Qui prendra soin d'elle ?

– Les feux de l'enfer ! rugit le Prophète.

Sur ces paroles, le sabre d'Omar fendit en deux le corps d'Ocba.

– Misérable que tu es ! continua Muhammad. Persécuteur ! Mécréant qui ne croit ni en Dieu, ni en son Prophète, ni en la Mère du Livre ! Je remercie le Seigneur qui t'a tué et qui a ainsi consolé mes yeux !

La mort de cet homme, aux vers sataniques, n'arrêta malheureusement pas les autres sbires du Diable et, sur les conseils avisés d'Othman, Muhammad ordonna l'exécution d'Afak, un poète qu'on disait centenaire. Sous couvert de la sagesse de son grand âge, il n'en demeurait pas moins un agent de Satan, dont la langue claquait tel un fouet aux oreilles des Soumis.

Pendant son sommeil, la main de Dieu œuvra à lui trancher la gorge.

Mais d'autres soldats du mal prirent le relais d'Afak, comme Asma, la fille de Marwan, qui appela ouvertement au meurtre du Prophète après la disparition du poète centenaire.

N'y aura-t-il pas un homme d'honneur qui profitera d'un moment d'inattention de sa part pour mettre fin aux espoirs des gogos ?

Gravée à jamais dans sa tête, telle était la conclusion des vers composés par Asma à l'encontre du Prophète.

Muhammad émit le même espoir :

– N'y aura-t-il donc personne pour me débarrasser de la fille de Marwan ?

Omeir, un Soumis qui était aveugle, entendit le souhait du Prophète. Au creux de l'oreille, il lui murmura qu'il allait exécuter ses désirs. La nuit même, Omeir s'introduisit dans la maison d'Asma, pendant qu'elle dormait entourée de ses deux enfants. L'un d'eux était couché sur son sein.

Guidé par la main justicière de Dieu, l'aveugle se mouvait dans l'obscurité comme un poisson dans l'eau. Sans un bruit, il écarta délicatement le bébé qui allaitait, et il transperça de son épée le cœur d'Asma. Puis, tendrement, sur le sein assassiné, Omeir reposa le bébé qui reprit sa tétée au nouveau goût sanglant.

Le lendemain, au moment de la prière, Muhammad vint trouver Omeir.

– As-tu tué la fille de Marwan ? lui demanda-t-il.

– Oui, répondit l'aveugle. Mais dis-moi, doit-on craindre quelque chose ?

Il s'inquiétait d'une possible vengeance de la famille de Marwan. Le Prophète le rassura :

– Deux chèvres ne se disputeraient même pas pour ça !

Devant tous les Soumis rassemblés dans le lieu de prosternation, Muhammad loua Omeir pour le service qu'il avait rendu à Dieu et à son Prophète.

Malgré le trépas d'Asma qui rôtissait désormais en enfer, les forces du Diable n'en étaient pas moins fortes : elles pouvaient compter sur les légions de mauvais génies qui, à l'insu de tous, avaient colonisé les tribus juives. Kaab était l'un d'entre eux, l'ange Gabriel l'avait confirmé, et il représentait une double menace pour la Soumission, puisque tout à la fois génie et poète. Après la bataille de Badr, cette marionnette de Satan était allée à La Mecque pour y composer des oraisons funèbres en hommage aux vaincus, pour y écrire des satires contre Muhammad et ses compagnons. Kaab avait également incité les Mecquois à prendre les armes et leur revanche contre les Soumis et leur Prophète.

Se croyant intouchable par le pouvoir de sa tribu de mauvais génies, il retourna crânement dans la Cité du Prophète en ayant à la bouche les mots du Diable.

Pleurez, pour que l'on pense que Muhammad est mort, et que sa religion cesse d'exister…

Cet appel au malheur de Kaab ne cessait de résonner dans l'esprit du Prophète.

Dans le lieu de prosternation, il se mit à prier à haute voix.

– Seigneur, délivre-moi de Kaab, le fils d'Ashraf, de la manière qui te semblera bonne, parce qu'il s'est rebellé contre toi et que ses vers sont séditieux.

Un groupe de Soumis entendit la prière du Prophète. Mais les membres de la tribu juive du fils d'Ashraf étaient suffisamment puissants pour protéger Kaab depuis leur forteresse, et les hommes qui s'étaient portés volontaires pour le tuer expliquèrent à Muhammad que seule la ruse leur permettrait d'accomplir leur devoir.

– La ruse et la traîtrise font partie des mœurs de la guerre, affirma l'un d'eux. Et personne ne peut s'en abstenir, même toi, Ô Messager de Dieu !

Ces paroles s'ancrèrent au plus profond du cœur de Muhammad. Il donna sa bénédiction lorsqu'on lui demanda la

permission de dire du mal de la Soumission et du Prophète pour piéger Kaab.

Parmi les hommes chargés de terrasser l'ignoble ennemi de Dieu, se trouvait un de ses frères de lait. À la nuit tombée, ce dernier alla frapper à la porte de la forteresse de Kaab et parvint, par d'habiles mensonges, à le faire sortir dans un proche verger. Lorsque les multiples mains de Dieu jetèrent la tête du poète à ses pieds, le Prophète les félicita du bon travail qu'ils venaient d'accomplir pour la cause divine.

Le lendemain, la surprise, la terreur et l'incompréhension pouvaient se voir sur les visages des Juifs.

Muhammad n'était pas dupe de leur comédie. Il connaissait parfaitement leur véritable nature, perverse et sournoise qui agissait à la gloire de Satan, pour la perte de l'humanité. Toutefois, Muhammad ne pouvait dire cette vérité aux habitants encore sains de la Cité car, dans la panique, ceux-ci l'auraient fui pour ne pas être contaminés par les mauvais génies, et le Prophète se serait retrouvé seul à la merci des forces du mal.

Aux yeux de Muhammad, il était plus que temps d'éradiquer cette épidémie du Diable.

Alors, sans explication, il donna simplement un ordre à ses fidèles :

– Tuez tout homme juif dont vous vous emparez !

Un Soumis, Muhayyisah obéit à l'injonction du Prophète et, à travers lui, à celle de Dieu. Une matinée, Muhayyisah croisa un bon ami juif de sa famille avec lequel il entretenait de chaleureuses relations commerciales. Les bras ouverts, il s'avança amicalement vers le commerçant avant de lui trancher brusquement la carotide de son couteau.

Lorsque Muhayyisah finit par rentrer chez lui après avoir erré dans la Cité du Prophète à la recherche d'autres Juifs à tuer, son frère aîné, Huwaysah, l'attendait.

– Ennemi de Dieu ! s'écria Huwaysah. Est-ce vraiment toi qui l'as tué ?

Le regard fixe et froid, Muhayyisah acquiesça silencieusement.

– Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? interrogea son grand frère. Te rends-tu compte qu'il y a de la graisse dans ton ventre qui vient de l'argent de notre ami ?

Muhayyisah exhiba son couteau à la lame rouge de sang.

– J'ai reçu l'ordre de Dieu de le tuer, et si par la bouche de Muhammad, Dieu m'ordonne de te couper le cou, je le ferai…

Se reculant de quelques pas, Huwaysah porta une main anxieuse à sa gorge.

– Une religion qui te rend ainsi est extraordinaire…

Dans l'heure, ce frère aîné, qui n'avait pas encore embrassé la véritable religion de Dieu, se convertit à la Soumission.

Muhayyisah rapporta au Prophète toute l'histoire, ainsi que la conversion, par la grâce de Dieu, de son grand frère.

Le Messager de Dieu n'était pas aveugle comme Muhayyisah, il avait parfaitement compris que Huwaysah s'était converti à la Soumission par peur de voir, un jour, son jeune frère exécuter ses menaces. Ainsi, la terreur l'avait sauvé de l'enfer et, par la grâce d'une lame sanglante, il pourrait rejoindre le paradis. Si la terreur était l'arme de Dieu pour sauver les âmes humaines et les conduire vers la lumière divine, alors la terreur était légitime, tout comme le meurtre des êtres œuvrant dans l'ombre de Satan, même si cruel et amoral.

L'assassinat du commerçant juif n'était pas une dérive fanatique impitoyable de l'enseignement du Prophète, il était au contraire une juste reconnaissance des paroles divines auxquelles les Soumis devaient obéir, des paroles émanant d'une bouche à la vertu irréprochable. Car, malgré les erreurs que Muhammad pouvait commettre en tant qu'homme, sa vertu d'inspiration divine était au-dessus de toute suspicion : il n'était pas un comédien, ni un fou criminel, ni un bandit du désert comme le disaient ses détracteurs, mais bien le Messager de Dieu devenu son bras armé sur terre, agissant pour le bien de tous les peuples sans exception.

Et pour le bien des hommes, Muhammad se devait de les débarrasser des génies sataniques qui peuplaient la terre. Néanmoins, son injonction à éliminer les Juifs entraîna une réplique de leur part : ils assassinèrent tout Soumis qui tuait l'un des leurs. Une escalade sanglante et vengeresse ravagea la Cité du

Prophète. Les représailles de chaque camp firent beaucoup de morts, tandis qu'une rumeur courait : toutes ces tueries avaient débuté parce qu'un orfèvre juif un peu vicieux avait simplement soulevé le voile d'une Soumise…

Muhammad trouva l'excuse de ces tensions meurtrières pour justifier son plan d'attaque contre l'une des trois tribus juives : celle des Qaynuqa. Et si le Prophète était lié par un traité de paix avec elle, Gabriel lui apporta un commandement de Dieu qui permettait de s'en affranchir.

Si tu crains quelque perfidie de la part de certaines gens, rejette leur traité en agissant de la même manière à leur égard…

Alors, perfidement, le Prophète alla trouver les Qaynuqa pour leur offrir une alternative : soit ils se convertissaient à la Soumission, soit la guerre était déclarée.

Muhammad savaient pertinemment que les mauvais génies, aux ordres du Diable, refuseraient de se convertir à la religion de Dieu. Ainsi, les troupes des Auxiliaires et des Soumis purent se déployer pour faire le siège de la forteresse des Qaynuqa. Ceux-ci, assoiffés et affamés, finirent par capituler au bout de quinze jours.

Quand les Soumis ligotèrent les centaines de génies agenouillés, Muhammad ordonna leur décapitation.

Un chef des Auxiliaires, Oubayy, s'interposa vigoureusement.

– Ô Messager de Dieu ! s'écria-t-il d'une voix puissante. Il ne convient pas d'anéantir en une seule matinée quatre cents hommes sans cuirasses, et trois cents hommes cuirassés !

D'un doigt qui semblait menaçant, Oubayy fit signe au Prophète d'approcher et lui murmura à l'oreille :

– Ils sont très bons forgerons et ils auront une dette envers moi. Ils fabriqueront de nouvelles épées pour nous et nous les paieront avec leurs biens confisqués. Nous sommes entièrement gagnants. Et s'ils ne sont pas obéissants, il sera toujours temps de massacrer ces Juifs sans armes que nous allons bannir. Laisse-les partir avec les femmes et les enfants. Ils m'en seront que plus reconnaissants, ils baiseront mes pieds et le tranchant des lames fabriquées n'en sera que meilleur…

Après un instant de réflexion, Muhammad approuva cette ruse. Si les mauvais génies étaient assez stupides et cupides pour

l'accepter – et ils l'étaient –, ce plan ingénieux permettrait d'armer plus de Soumis pour combattre les deux autres tribus juives.

– Ils sont à toi ! s'exclama le Prophète en jouant l'agacement face à Oubayy.

Muhammad aurait voulu sauver les femmes et les enfants de la tribu des Qaynuqa en les séparant des hommes métamorphosés en êtres de feu. Mais il était trop tard, Othman l'avait confirmé quelques minutes plus tôt : sans exception, tous les membres des Qaynuqa étaient désormais infectés.

Tous les Qaynuqa furent donc forcés à l'exil. Ils laissèrent derrière eux une immense richesse qui fut rapidement répartie entre tous les vainqueurs. Muhammad en reçut un cinquième, et il l'accepta pour obéir à l'injonction de Dieu sur le butin. Cette fortune, il la redistribua bien vite aux pauvres, aux orphelins et aux achats de nouvelles armes.

Le Prophète escomptait rapidement purifier les deux tribus juives restantes. Toutefois, Dieu tempéra les ardeurs de son Messager. Le temps d'affronter les autres génies sataniques n'était pas venu, car un danger plus éminent pouvait à tout moment fondre sur les Soumis : l'armée mecquoise se préparait pour prendre sa revanche ; sous l'emprise du Diable, elle se mobilisait pour empêcher l'éradication des forces du mal encore présentent dans la Cité.

Une nouvelle bataille approchait à grand pas.

Oubayy, en tant que l'un des principaux chefs des Auxiliaires, était partisan d'attendre de pied ferme l'armée mecquoise dans la Cité du Prophète. Celui-ci était également d'accord sur cette stratégie défensive. Cependant, bon nombre de ceux qui s'étaient battus à Badr, croyant que Dieu les aiderait en toutes circonstances, voyaient comme une honte le fait d'attendre derrière des murs. Face à leur foi et leur ferveur, le Prophète finit par se ranger à l'avis de la majorité : ils se porteraient au devant des Mecquois pour les combattre.

Lorsque l'armée ennemie quitta La Mecque, elle était forte de trois mille hommes. De son côté, Muhammad avait réuni mille Soumis et Auxiliaires qui se mirent immédiatement en marche pour stopper les forces du mal.

À mi-parcours, un messager rattrapa le Prophète pour lui transmettre une missive de ses espions restés dans la Cité : les Juifs tramaient un complot et un coup d'état était à craindre.

Ô Dieu ! Que dois-je faire ?

En secret, Muhammad réunit ses quatre amis, Abou Bakr, Omar, Ali et Othman, ainsi qu'Oubayy. Il fut décidé de faire rebrousser chemin à ce dernier et, par la ruse ou la force, de mettre un terme à cette rébellion juive qui couvait.

Avant l'arrivée du Prophète à Yathrib, gaillard charismatique à la barbe rousse et un brin manipulateur, Oubayy en avait été le dirigeant. Il avait su gagner la confiance des Juifs et entretenait avec certains de bonnes relations. Par la suite, il s'était converti à la Soumission et s'était mis humblement au service du Prophète. Ses détracteurs disaient qu'Oubayy était un grand hypocrite, qu'il n'avait accepté la véritable religion de Dieu que pour la forme, et qu'il pouvait trahir à tout moment pour ses propres intérêts.

Muhammad, ainsi que ses quatre amis, avait toute confiance en la loyauté d'Oubayy. Même si Ali aurait préféré le garder avec eux pour la bataille à venir, ils lui confièrent la délicate mission de maintenir l'ordre dans la Cité du Prophète.

Pour que les espions juifs n'apprennent pas la vraie raison de son retour dans la Cité, Oubayy joua la comédie : avec ses trois cents hommes, il déserta l'armée de Muhammad, prétextant être en désaccord avec la stratégie offensive adoptée.

Parmi la troupe tronquée d'un tiers de sa force, certains Soumis suggérèrent au Prophète de demander de l'aide aux Juifs, conformément à la clause de guerre qui les liait à lui.

Les mauvais génies ne peuvent combattre leur propre armée satanique…

Muhammad secoua la tête et éluda la proposition :

– Nous ne devons pas nous faire aider par des idolâtres contre des idolâtres.

La victoire future ne dépendait pas du nombre de soldats, elle n'était qu'une question d'intelligence devant mettre à profit le terrain : le Prophète campa donc sa troupe dans un défilé du mont Ouhoud, et il disposa cinquante archers sur les hauteurs pour empêcher tout passage ennemi sur ses arrières.

– Gardez vos positions et couvrez-nous de derrière. Si vous nous voyez triomphants, ne vous mêlez pas à nous et si vous nous voyez massacrés, ne nous prêtez aucune assistance.

Tels furent les recommandations du Prophète avant l'arrivée de l'armée du Diable.

Pour la sécurité de Muhammad, Ali lui adjoignit deux gardes du corps drapés de blanc de la tête aux pieds, semblables à deux anges veillant sur le Messager de Dieu. Celui-ci, armé de deux sabres, avait revêtu une lourde armure qui le faisait mouvoir difficilement.

Dans la bataille qui s'en suivit, par la grâce de Dieu et la configuration des lieux, les Soumis et les Auxiliaires prirent le dessus sur les premières lignes mecquoises. Ils se ruèrent sur cet ennemi déjà en proie à la débâcle. Cependant, certains soldats auxiliaires s'arrêtèrent pour commencer à dépouiller les morts et les blessés. De leur hauteur, les archers crurent que leur armée avait d'ores et déjà gagné la guerre et, oubliant les consignes du Prophète, ils descendirent de la montagne par crainte de voir leur part du butin leur échapper. Seuls quelques archers campèrent sur leurs positions en exhortant les autres hommes à garder leurs places.

La victoire finale promise au Prophète lui échappa.

Satan venait de guider la cavalerie ennemie qui s'engouffra dans le passage déserté et, par surprise, elle fonça sur les arrières des Soumis et des Auxiliaires. Prise en tenaille, l'armée du Prophète se disloqua. Certains éléments commencèrent à grimper sur les flancs de la montagne pour abandonner le combat.

Commandant suprême, Muhammad était légèrement en retrait du gros de ses forces. Il se mit à leur crier de nouveaux ordres. Ce fut à ce moment-là qu'une charge de chevaux le percuta. Ses deux gardes du corps se sacrifièrent pour lui : ils se jetèrent sur ces épées qui les transpercèrent de toute part et, dans leur dernier souffle, ils s'écroulèrent sur le Prophète qui était lui-même tombé au sol. Leur sang abreuva le tissu blanc qui les drapait, faisant disparaître Muhammad sous un linceul rougeoyant.

Un Soumis, qui avait vu le Prophète être projeté à terre, se mit à crier qu'il était mort. Sur toutes les bouches, cette rumeur courut à la vitesse d'un cheval lancé au galop, et la panique s'installa dans

la troupe qu'il n'eut plus qu'une obsession : fuir ces lieux de malheur.

Tandis que la débâcle de son armée était à présent totale, un Soumis reconnut le visage ensanglanté de Muhammad. Coincé sous les deux cadavres, ne pouvant se relever à cause de ces poids qui écrasaient sa lourde armure, le Messager de Dieu reposait sur le dos. Ses yeux hagards fixaient le ciel, et sa tête, blessée, saignait abondamment.

– Le Prophète est vivant ! hurla le Soumis en gesticulant. Le Prophète est vivant…

D'un bras, Muhammad lui fit signe de se taire : il craignait que les forces sataniques n'en profitent pour venir l'achever.

L'instant d'après, Omar surgit dans son champ de vision.

Il dégagea le Prophète de l'étreinte des deux morts et, avec l'aide de cinq autres soldats, il l'emporta au loin.

Quand les ennemis de Dieu virent ce corps habillé d'une si belle armure, ils comprirent qu'il s'agissait du Prophète. Le croyant décédé, ils poussèrent des rugissements de victoire qui mirent immédiatement fin aux hostilités.

Après cette cuisante défaite, les Soumis et les Auxiliaires rentrèrent la tête basse dans la Cité du Prophète, unis dans la tristesse d'avoir perdu tant des leurs sur ce maudit champ de bataille. Des espions rapportèrent que les Mecquois festoyaient à Ouhoud, pensant toujours que Muhammad était mort. Lorsque l'ennemi finirait par découvrir que le Prophète était encore en vie, il marcherait sur la Cité.

Muhammad devait prendre les devants.

Malgré les blessures et la grande fatigue, le Prophète et ses partisans se remirent en route pour camper à une vingtaine de kilomètres de la Cité. Là, ils allumèrent de grands feux, afin que l'on puisse les voir de loin et croire qu'ils étaient très nombreux. Puis, Muhammad envoya un ami bédouin à la rencontre de l'armée mecquoise.

– Muhammad est toujours vivant ! leur affirma le bédouin. Il est à la tête d'une armée dont l'effectif dépasse tout ce que j'ai connu jusqu'à présent. Les Soumis sont mus par une haine terrible, et ils sont assoiffés de vengeance !

Le mensonge fonctionna, et Dieu sema la panique dans ces cœurs sataniques qui regagnèrent bien vite La Mecque. Ce danger enfin écarté, l'âme apaisée, Muhammad retourna auprès des siens pour prendre un repos bien mérité.

Aussitôt, des voix discordantes se firent entendre : elles émanaient de Soumis pacifistes qui avaient, depuis toujours, refusé de prendre les armes. Elles reprochaient la mort de leurs frères qui auraient mieux fait de rester à l'abri dans la Cité, loin de cette futile affaire de guerre qui avait conduit à une amère défaite.

Par la bouche du Prophète, Dieu leur répondit que les Soumis tombés aux combats n'étaient pas morts : ces martyrs vivaient éternellement auprès de lui au plus haut des cieux. Et que même s'ils étaient restés dans leurs foyers, la mort aurait frappé dans leur lit ceux dont le trépas était inscrit là-haut.

Personne ne pouvait échapper à la destinée écrite par Dieu.

De surcroît, la défaite n'en était pas une : elle n'était qu'une épreuve de Dieu pour reconnaître les vrais Soumis des faux. Et si Dieu n'avait pas envoyé d'anges à la rescousse des Soumis et des Auxiliaires, c'était un avertissement à ceux qui avaient privilégié le butin à l'éradication des forces du Diable : la bataille d'Ouhoud se serait soldée par une victoire encore plus grande que celle de Badr si les archers n'avaient pas enfreint les ordres du Prophète.

Désobéir au Prophète revenait à désobéir à Dieu, et ce péché conduisait en enfer. Toutefois, Dieu était clément. Il pardonnait à tous les transgressions faites à Ouhoud.

Rassurées par ces paroles divines, pour effacer des esprits l'humiliation du combat perdu, les bouches se mirent à broder de beaux contes sur cette bataille, et elles narrèrent, d'une mémoire collective pleine de fantastiques miracles, la pugnacité guerrière de Muhammad et de ses proches compagnons, bien que les deux sabres du Prophète n'aient transpercé aucun ennemi de Dieu.

Si aux yeux du Messager, d'un point de vue moral, Ouhoud était une défaite, d'un point de vue militaire, elle n'avait aucunement entamé sa puissance : le Prophète disposait de toutes ses forces quasi-intactes. Et, après avoir combattu l'ennemi de l'extérieur, le temps était venu d'affronter l'ennemi de l'intérieur : les mauvais génies qui avaient pris possession des corps des Juifs.

Ceux de la tribu de Nadir projetaient d'assassiner le Prophète – Dieu l'avait prévenu – en jetant, lors de son passage, une pierre du toit d'une maison. De plus, ils ourdissaient des alliances secrètes avec les habitants de La Mecque pour trahir les Soumis.

Muhammad voulait massacrer ces êtres sataniques. Toutefois ses quatre amis l'en dissuadèrent, tout comme Oubayy. Celui-ci proposa au Prophète de laisser partir les Nadir rejoindre les forgerons juifs de la première tribu expulsée, celle des Qaynuqa, pour que tous ces gens sataniques continuent la fabrication d'armes. Dans quelques mois, il serait toujours temps d'exterminer tous ces exilés affaiblis. Pour l'heure, tant qu'une puissante troisième tribu juive, celle des Qurayza, était encore présente au sein de la Cité, mieux valait ruser pour ne pas voir l'ennemi de l'intérieur s'unir pour combattre les Soumis.

Le Prophète accepta l'idée d'expulser les Nadir en les bernant, en les divisant pour mieux gagner. Dans un ultimatum, il leur ordonna d'évacuer la Cité dans les dix jours sous peine de mort. Les Juifs refusèrent de partir car Oubayy, jouant un double-jeu, leur promit de venir les aider avec ses hommes dans cette guerre contre le Prophète. Comme Muhammad l'avait prévu, les Nadir se retranchèrent dans leur fortin. Dans le siège qui s'en suivit, ils virent leurs palmiers être abattus et brûlés, mais aucun secours de la part d'Oubayy, ni de la troisième tribu juive. Celle-ci était persuadée qu'Oubayy allait intervenir avec ses hommes. Tout ce petit monde satanique leurré, les mauvais génies finirent par capituler, et le Prophète imposa les conditions d'exil : les Nadir devaient partir sans leurs armes et leurs biens, chacun ne pouvant emporter avec lui que la charge d'un chameau. Dans la Mère du Livre, Dieu saurait sagement répartir toutes ces richesses abandonnées.

Au moment où les mauvais génies s'apprêtèrent à partir, Othman se manifesta : parmi eux, certains des Nadir n'avaient pas été contaminés par les êtres de feu. Étrangement, ces Juifs ne l'étaient pas depuis toujours, ils étaient de naissance arabe, mais convertis au judaïsme par leurs mères superstitieuses. Il fallait absolument sauver tous ces humains encore sains des mauvais génies et, pour leur salut, les ramener dans la vraie religion de Dieu.

Muhammad approuva. Il fit expulser les génies sataniques, et tous les Juifs soigneusement sélectionnés par Othman durent se convertir à la Soumission, condition unique pour préserver leurs biens et leur vie.

Quelques temps plus tard, Gabriel vint apporter la divine parole qui approuva le choix du Prophète : il n'y avait nulle contrainte dans la véritable religion de Dieu, on pouvait aisément tendre la main aux êtres qui croyaient en Dieu et rejeter ceux qui vénéraient le Diable.

La Vérité triomphait toujours de l'Erreur.

15
Narco

Dans un paysage lunaire de désolation, la route sale et triste semblait sans fin. Droite et large, elle courait jusqu'à l'horizon qui se perdait derrière les montagnes. Au-dessus, un ciel bleu sans nuage essayait, en vain, d'embellir une terre désertique brûlée par un soleil de plomb.

Seule au milieu de ce néant stérile, la puissante Mercedes noire flambant neuve roulait à une allure modérée. Ses vitres teintées ne laissaient rien entrevoir de l'habitacle climatisé dans lequel se trouvaient trois occupants, assis sur de confortables sièges en cuir sombre.

Au volant, de son air méfiant, Barberousse conduisait prudemment. De temps à autre, il levait ses sourcils froncés vers le ciel, comme cherchant à déceler de sa vision suspicieuse un satellite espion de la CIA. Un pistolet calé entre ses cuisses prêt à faire feu, il s'attendait à voir à tout instant une escouade ennemie surgir de nulle part.

À ses côtés, décontracté et souriant, des écouteurs blancs sur les oreilles, Rachid s'égaillait de musiques rap stockées sur son iPhone, martelant ses genoux du bout des doigts, au rythme des harangues endiablées.

N'ayant pas conscience de l'imperceptible souffle de mort dans leurs cous, les deux hommes ne prêtaient guerre attention à la personne installée à l'arrière du véhicule.

Vêtu d'une *burqa* bleue intégrale, les mains également gantées, Tom releva le voile de son visage.

Après la tentative d'enlèvement des forces américaines, Jawad, le recruteur islamiste à la solde de Sultan, avait préféré annuler sa rencontre avec Tom. Pour brouiller les pistes, il avait fixé un nouveau rendez-vous à Kaboul, à la nuit tombée.

Et, par prudence, on avait affublé Tom de cet accoutrement pour le long trajet en voiture.

Le regard calme, ayant pris une décision irrévocable, Tom observa froidement Barberousse et Rachid : avant la fin de cette sinistre route, viendrait leur fin.

Car Tom allait les tuer.

Il se l'était promis, pour Winnie, pour Abdel et pour leurs frères d'arme ayant perdu la vie dans l'accomplissement du devoir.

Tom savait pertinemment que c'était une erreur, une stupidité sans nom, que cela ne ferait pas revenir ses compagnons et qu'il pouvait compromettre sa mission d'infiltration, rendant de surcroît leur mort inutile.

Mais il n'en avait cure.

Il avait soif de vengeance, et sa raison n'avait pas pu endiguer cette indescriptible haine jouissive qui, à présent, coulait à flot dans ses veines, frappant ses tempes d'un sang qui criait au meurtre.

Alors, avant la fin de cette journée, abandonnés aux vautours, deux cadavres pourriraient le long de la route.

Tom rêvait d'avoir la force d'arracher de ses mains le cœur de cet être sans âme qu'était Rachid : il imaginait être comme lui, être comme ce psychopathe sans émotions et remords qui était l'ultime évolution de l'homo sapiens, un être parfaitement adapté aux sociétés modernes, froides et individualistes, puisque le temps des tribus empathiques, vivant dans les cavernes et devant affronter l'adversité de manière soudée, était révolu.

Le cerveau reptilien de Rachid, en soif de hiérarchie, se conformait pourtant à la majorité empathique qui engendrait la normalité. Cependant, si cette majorité était constituée de déments, de paranoïaques tel Barberousse, alors les fous, tout comme Rachid, s'en seraient donnés à cœur joie, sans plus aucune limite ou d'interdit à leurs perversions, leur folie devenant normalité à leurs yeux.

Il en était de même avec l'islam.

Tant qu'il était minoritaire, il n'imposait rien, il se conformait aux prescriptions des sociétés qu'il parasitait, invoquant humblement la liberté de culte. Néanmoins, dès qu'il devenait majoritaire, l'islam infligeait sa folle normalité et contaminait de ses déviances mentales les personnes saines. Il imposait de déments interdits liberticides au reste de la population reptilienne qui se conformait docilement à la nouvelle norme…

Le regard flou, ne voulant pas que les deux hommes décèlent quelque indice du projet meurtrier dans ses yeux, Tom remit le voile devant son visage.

Il eut l'impression d'être de nouveau en cage.

Et dire que cette prison portative avait été imposée aux femmes par Mahomet à cause de sa maladie.

Avant cette époque, avant l'avènement de la folie d'un homme comme norme de civilisation, la femme d'Arabie était une créature libre comme la femme occidentale moderne pouvait l'être de nos jours.

L'épouse bédouine travaillait au côté de son mari, elle jouissait d'une liberté et d'une indépendance considérable. Menant une vie nomade, s'occupant du bétail, elle n'était jamais recluse ni voilée, mais au contraire active. Sa contribution à la vie de la communauté était appréciée et respectée.

La société arabe que Mahomet avait détruite valait mieux, puisque la femme pouvait choisir son époux, comme Khadija l'avait fait avec lui. Indépendante, elle avait le choix sur l'homme de sa vie, elle cherchait ou attendait un mari qu'elle trouvait à son gré, sous le rapport intellectuel, comme sous les autres rapports.

Elle pouvait prétendre à un statut social élevé, diriger une entreprise ou simplement écrire de la poésie.

Avec l'avènement de l'islam, la position de la femme s'était totalement détériorée, et elle avait perdu l'influence intellectuelle et morale qu'elle exerçait.

Les apologistes affirmaient pourtant le contraire, exagérant le rôle de la femme musulmane au sein de leur religion, mettant en avant celui des épouses du Prophète, alors que le Coran l'avouait

ouvertement : Allah leur ordonnait de rester cloitrées à la maison, et il était interdit aux visiteurs de leur parler en tête-à-tête.

Avec l'islam, la femme était vouée à être une prisonnière dans sa propre demeure, une prisonnière en cage de son propre corps.

Fabulant son importance pour mettre en valeur la supériorité présumée de l'islam, les exégètes brandissaient la coutume religieuse d'enterrer vivantes les petites filles tout juste nées, par crainte de la pauvreté, et ils créditaient leur gourou d'avoir aboli cet acte barbare qui était, en fait, extrêmement rare.

Pragmatique, Mahomet avait considéré qu'il valait mieux des épouses sexuelles soumises pour ses fanatiques soldats et une armée de ventres pré-pubères à conquérir, plutôt que de voir disparaître de la chair fraîche sous terre.

Alors, victimes de la religion en tout temps, la poignée de malheureuses sauvées de l'ensevelissement avaient rejoint les légions de matrices soumises aux assauts du mâle dominateur. Au lieu de périr rapidement étouffées dans un sépulcre de sable brûlant, elles avaient été enterrées vivantes sous un voile bien plus oppressant, lourd comme une chape de plomb. Et dans une lente agonie de décennies, à chaque respiration, elles avaient laissé échapper un peu plus le souffle douloureux de leur vie brisée, dans ce désert de sable, véritable tombeau à ciel ouvert.

Le Virus Dieu coranique avait fatalement engendré une politique hypernataliste, destinée à maximiser la transmission verticale du même gène culturel à la descendance ou à combler les pertes humaines lors des guerres de conquêtes. Dans ce misogyne monde viral, la femme oppressée n'était qu'une machine à procréer, réduite à son appareil génital.

Elle n'avait pas le droit de refuser son intimité, même sur la selle d'un chameau, elle n'était qu'un champ que l'homme pouvait labourer selon son bon plaisir, comme l'affirmait cyniquement un verset du Coran. Ce dernier fut produit par Mahomet lorsque des femmes étaient venues lui demander son opinion sur une relation contre nature, leur homme les possédait aussi bien par-devant que par-derrière.

Et comme le texte ne mentionnait pas le consentement de l'épouse pour ces rapports, le viol était implicitement légitime. Le mâle croyant devenait un prédateur sexuel impuni qui avait le droit

d'assouvir légalement toutes ses paraphilies sur ses épouses, mais également sur toute musulmane à condition d'en payer le tribut, comme l'ordonnait le Coran. Prostitution légalisée dans la sourate « les femmes », l'homme qui ne pouvait payer son rapport tarifié avec une convertie pouvait toujours violer gratuitement l'une de ses esclaves non-converties, même si elle était mariée.

Si Mahomet avait limité la polygamie à quatre épouses croyantes, il n'avait aucunement limité ce que l'homme pouvait « posséder de sa main droite » : un nombre infini d'esclaves femelles captives, tel un petit avant-goût du paradis promis.

Comme le Coran était écrit dans le ciel auprès d'Allah, ses paroles célestes sur la condition de la femme, sur son accouplement forcé ou l'esclavage étaient toujours d'actualité. Ce n'était pas une réalité d'un autre temps puisqu'il était un devoir pour tout musulman de se soumettre à la volonté de Dieu retranscrite dans le Coran.

Pour celles qui désiraient s'échapper de ce machiste enfer terrestre, qui voulaient enlever le carcan de toile cryptant la vision de la beauté du monde, Mahomet avait ordonné dans un verset de les enfermer et de les battre jusqu'à ce qu'elles obéissent docilement, pour redevenir des ventres tourmentés.

L'homme étant le maître par droit divin, la femme avait fini par se résigner à sa condition de sous-être imposée par Allah, adoptant devant l'univers masculin une attitude de respect et de foi.

Elle n'aspirait plus qu'au paradis promis pour échapper à son triste sort.

Néanmoins, même une fois au plus haut des cieux, sa condition d'esclave sexuelle ne finissait pas. Dans ce paradis machiste, il n'y avait pas de beaux compagnons romantiques fabriqués spécialement pour elle par Allah, comme Mahomet l'avait promis pour chaque homme musulman avec ses houris. Dans le Coran, il n'y avait nulle sourate décrivant la destinée de la femme au paradis mais, heureusement, interpolant des versets, les intellectuels musulmans en avaient déduit que les hommes, en plus d'hériter de soixante-douze vierges, voyaient aussi leurs épouses terrestres leur revenir de droit. La femme finissait donc son existence dans le harem de son époux, subissant son éternelle fougue sexuelle, esclave encore et toujours des désirs luxurieux de l'homme.

Son calvaire ne prenait jamais fin, même et surtout dans l'au-delà.

Qu'en était-il de la femme divorcée ? Mahomet disait que les femmes formaient la majeure partie des gens de l'enfer, ce qui poussait l'épouse à être soumise à son mari terrestre coûte que coûte, dans le doute et l'effroi.

Malgré l'affirmation mensongère des Meccans, la femme n'était pas l'égal de l'homme dans le Coran, elle était une créature inférieure à tous points de vue : physiquement, intellectuellement et moralement. De nombreux versets consacraient cette inégalité par rapport au mâle : une fille ne pouvait hériter que de la moitié perçue par son frère et, êtres psychologiquement inférieurs à la mémoire défaillante, il fallait deux femmes pour que leur témoignage égale celui d'un homme devant un tribunal.

En acceptant le témoignage de deux êtres dont les facultés de raisonnement étaient supposées être défaillantes, on n'obtenait pas une seule personne au raisonnement parfaitement logique.

Mais ainsi fonctionnait l'arithmétique islamique.

Toujours dans cette même logique, si le témoignage de deux femmes valait celui d'un homme, alors le témoignage de quatre femmes aurait dû dispenser de celui d'un homme. Mais il n'en était pas ainsi : dans l'islam, la règle était de ne jamais accepter le seul témoignage des femmes.

Dans l'absolu, s'il n'y avait pas de témoin masculin, un croyant pouvait violer une dizaine de collégiennes dans un dortoir sans être puni…

Sous son voile, Tom soupira.

Les pays musulmans étaient le pays des droits de l'homme.

Là-bas, la femme n'en avait aucun, seul l'homme en avait.

Résignée, la femme acceptait cette supériorité de l'homme établie par Dieu. Alors, sans autre perspective, elle s'enfermait sous un voile qu'elle croyait garant d'une liberté qui n'existait que dans sa tête, elle agonisait volontairement sous ce carcan de toile qui était supposé la protéger des yeux libidineux de l'homme.

Mais ce n'était pas à la femme de se voiler la face : c'était à l'homme de contrôler cette excitation sexuelle reptilienne qui

brouillait sa conception de l'autre, c'était à lui et à lui seul à baisser son regard déluré.

Et c'était ce qu'aurait dû faire Mahomet.

Si le tyran de Médine avait imposé à toutes les femmes le port du voile, c'était justement à cause de son incapacité à baisser son regard devant elles. Lorsqu'il essayait de les regarder en face, lorsque leur beauté fatale se reflétait dans ses yeux vicieux, elles se muaient en une forme noire fantasmagorique. Sous l'effet de l'excitation, sa vision s'effondrait, il était pris de troubles visuels insurmontables et il finissait même dans les bras de Morphée.

Car Mahomet était narcoleptique.

Tel était l'infection dont souffrait le Prophète.

Inconnue à l'époque, cette étrange maladie faisait de Mahomet un spectateur impuissant de la vie, l'aveuglant d'un voile noir en présence des visages angéliques.

Alors, n'acceptant plus sa propre vision voilée à cause des femmes, il avait flouté la leur. Pour vivre une vie normale sans contrainte, il avait contraint les autres à son mal secret plutôt que l'inverse. Désormais, le monde tournait autour de lui, il se dandinait sur son pas de danse et s'enivrerait de sa valse folle, tourbillonnant dans une ronde maladive.

Le bal des « narco ».

Perception intime exposée à la face de tous, Mahomet avait imposé à l'humanité son sombre tableau des ombres aux yeux sans visage. Et ces insaisissables spectres féminins, ces fantômes noirs avaient été enfermés dans des prisons de cotons.

Toute son existence, il essaya de conjurer ce maléfice en s'octroyant des droits spéciaux, se dispensant des lois qu'il avait imposées à sa nation. Dans le Coran, son avatar céleste produisit des versets l'autorisant à avoir plus de quatre épouses, sans avoir l'obligation de partager ses nuits entre elles de façon équitable.

Il inventa également une sourate tout entière pour justifier sa liaison avec Marie, sa concubine copte. Sa passion pour la femme de Zaid, son propre fils adoptif et son ami intime, fut l'objet d'un divin message, tombant comme toujours à point nommé, par lequel Allah balayait ses simulacres de scrupules, permettant le divorce

du couple et ordonnant au Prophète de se marier avec l'objet de son désir.

Le sexe féminin, sans réserve, était abandonné à son plaisir.

Mahomet s'était constitué un harem impressionnant avec plus d'une dizaine d'épouses, sans compter toutes ses esclaves lascives attendant son bon vouloir.

Le bruit courait que le Prophète était capable d'honorer tous ses devoirs conjugaux en une matinée. Mais c'étaient des mensonges machistes pour donner le change à sa troupe d'assassins.

Malgré tous ses efforts pour conjurer le sort, Mahomet demeurait un homme sexuellement impuissant qui s'évanouissait avant de pouvoir s'accoupler. À la mort de Khadija, il ne retrouva jamais une compagne telle que sa première femme à la beauté écaillée qui parvenait à temporiser son excitation maladive et qui lui avait donné des enfants.

En vieillissant, le narco en lui ne s'estompa pas, il s'amplifia.

Mahomet évitait donc les contacts physiques avec les femmes, prenant grand soin de ne pas les toucher, telles des lépreuses contagieuses. Beau modèle à suivre, les fanatiques actuels s'appliquaient à copier ce comportement maladif de leur Prophète en ne serrant jamais les mains féminines tendues poliment.

Alors que la logique aurait voulu que Mahomet ait une descendance très nombreuse avec toutes ces épouses et esclaves dans son lit, la réalité était sans appel : malgré les multiples concubines qu'il était supposé honorer chaque jour, sur une période de dix ans, il n'avait eu aucun enfant.

La narcolepsie expliquait cette singularité qui ne titillait aucun esprit critique.

Certes, Mahomet avait eu un fils avec Marie la Copte. Cependant, connaissant la réputation volage de celle-ci au sein du harem, nul doute que le rejeton n'était pas du sang du Prophète.

Celui-ci n'avait pas peur de cette infidélité sexuelle, mais que l'une de ses femmes ne parle de son secret, qu'elle raconte qu'il était impuissant. Par précaution, il produisit de divins versets pour leur intimer de rester cloitrées dans leur maison et de ne parler aux visiteurs que derrière un rideau. Dans son Coran, Mahomet avait

aussi formellement interdit d'épouser toutes femmes avec lesquelles il avait essayé d'avoir commerce.

Et ce commerce, il l'étendit probablement aux jeunes garçons comme il l'avait fantasmé au paradis, il le trouva surtout dans les bras d'une enfant. Car pour s'affranchir de son mal, pour retrouver un semblant de sexualité, le vieux Mahomet n'hésita pas à se transformer en un prédateur pédophile.

Avec une fillette âgée de six ans, sa narcolepsie n'avait pas d'emprise. Pendant trois années, il put pratiquer avec Aïcha le *moufakhada*, frottement du pénis entre les cuisses, avant de la déflorer à l'âge de neuf ans.

De nos jours, un tel comportement aurait découlé sur des poursuites criminelles, et on pouvait s'attendre à ce que les musulmans ressentent de la honte devant cette facette abominable de leur Prophète.

Mais il n'en était rien.

Au contraire, sur les forums internet, les commentateurs ne tarissaient pas d'éloges sur la délicatesse de Mahomet dans la pratique du *moufakhada* avec Aïcha. L'idée qu'un vieux pervers abusant sexuellement d'une fillette méritait d'être mis au ban de l'humanité ne leur venait pas à l'esprit. S'agissant de Mahomet, l'acte pervers devenait un acte de grâce, et ils se pâmaient d'admiration devant les récits détaillés de la dépravation.

Le syndrome islamique de Stockholm qui emprisonnait les musulmans par la peur affectait gravement leur sens moral. Pour les parents qui avaient quelques culpabilités à voir leurs filles impubères devenir des jouets sexuels avant l'heure, Dieu anesthésiait leurs consciences outragées dans la sourate « le divorce », y légalisant la pédophilie la plus abjecte.

À cause d'un fou narcoleptique, l'humanité avait perdu jusqu'à son âme d'enfant. Elle avait été anéantie par la perversité d'un homme qui avait éradiqué toutes conduites de dépendances non-religieuses pouvant représenter une concurrence à sa religion, comme les jeux de hasard ou l'alcool. Pour ce dernier, après l'avoir plus ou moins toléré, Mahomet avait fini par imposer sa prohibition, puisque sa maladie n'était pas compatible avec la consommation de vin qui accentuait les hallucinations.

Car le mal caché de Mahomet provoquait également des hallucinations, similaires à la schizophrénie, et il était fort probable qu'une partie des visions délirantes du Meurtrier de Médine étaient liées à sa narco...

– Pause pipi ? questionna Rachid.

Sous sa *burqa*, la flamme du regard raviva une lueur assassine.

L'heure était venue.

– Je veux bien, répondit Tom.

La voiture roula encore une centaine de mètres avant de se stationner sur le bas-côté. Délabrées en partie, les planches en bois d'un abri bus jetaient des ombres minces sur la route sale, offrant un semblant de fraîcheur à des voyageurs inexistants. Rachid et Barberousse sortirent de l'habitacle climatisé et, instantanément, la chaleur étouffante les enveloppa d'une moiteur collante.

Tom sortit à son tour.

Aussi loin que son regard puisse porter derrière son voile, ce n'était qu'un paysage de désolation où aucune âme ne semblait vivre.

Tom attendit que ses deux compagnons de route finissent de se soulager derrière l'abri bus pour y aller. Il releva son voile, le bas de sa *burqa* et, tout en urinant, chercha des yeux un objet long et pointu. Mais aucun clou n'était apparent, aucun morceau de bois effilé ne se détachait des planches cassées.

Il fallait agir autrement.

L'œil rivé au ciel, Barberousse était en train de discuter avec Rachid devant la Mercedes noire. Tom repositionna sa prison de coton devant son visage. D'un pas rapide, il se dirigea vers le véhicule et monta à la place qu'occupait Rachid depuis le départ. Tout en claquant sa portière, il ouvrit la trappe de la boîte à gants. Malgré sa vision cryptée par le coton, il trouva ce qu'il cherchait et il le dissimula en le faisant glisser sous son gant gauche. Puis, il referma la trappe.

Il était temps.

De son regard suspicieux, bouclant sa ceinture de sécurité, Barberousse reprenait déjà le volant de la voiture.

Rachid s'installa à l'arrière.

– Tu restes devant ? demanda-t-il à Tom.

– Si ça te dérange pas, répondit ce dernier en se retournant brièvement. J'ai un peu mal au cœur derrière.

– Pas de problème, mon frère. Tant qu'une femme conduit pas, c'est bon pour moi.

Il éclata d'un rire aux froids éclats mécaniques et Tom se força à l'imiter. Ne comprenant pas le français et la raison de l'hilarité des deux passagers, Barberousse bougonna en démarrant la Mercedes qui s'élança sur la route déserte.

– Laisser conduire les femmes, c'est le début de la décadence, affirma Rachid en reprenant brusquement son sérieux. Une femme au volant, c'est l'incarnation de l'impérialisme occidental et la négation de nos valeurs. L'image même d'une femme française au volant, ça incite nos sœurs musulmanes à la débauche. C'est de la provocation ! Tu le sais bien, toi qu'a vécu en France, il est avéré que quand ces chiennes conduisent seules, le Diable prend leurs corps, elles deviennent infidèles et ça mène fatalement à la prostitution. De par sa nature même, la femme est un être faible et vulnérable à la tentation. Si tu la laisses sortir de chez elle hors de la surveillance de son père, de son frère, de son mari ou de son oncle, elle aura vite fait de se laisser entraîner dans la voie du péché.

Rachid pointa l'index de sa main droite vers le plafonnier.

– Allah, *jalla jallālah*, a imposé le voile pour la protéger des hommes et du Diable. Mais qui la protège d'elle-même ? On devrait toutes les forcer à porter une ceinture de chasteté. Ça serait même mieux de toutes les inciser pour calmer leur excitation diabolique. Le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*, a dit qu'il peut pas y avoir de tête-à-tête entre un homme et une femme sans que le Diable s'en mêle et provoque le pire. Les femmes sont charmantes, des jouets capricieux capables de détourner l'homme du droit chemin. Les femmes ont été créées d'une côte, mais la partie courbe de la côte. Si t'essayes de la redresser elle se cassera, si tu fais rien, elle continuera à être tordue. Muhammad a dit aussi que s'il y aurait pas eu Ève, aucune femme aurait été infidèle à son mari et que toute femme qui se met du parfum et qui passe devant des hommes est une fornicatrice. Il avait observé une certaine confusion au moment de la sortie de la mosquée, et c'est pour ça qu'il a dit aux femmes qu'elles avaient pas le droit de marcher au

milieu des hommes, et qu'elles doivent marcher sur les côtés et non pas au milieu de la rue. Quand une femme venait lui prêter serment de fidélité et qu'elle voulait lui serrer la main, il refusait, il touchait jamais la main des femmes. À celui qui touche la paume d'une femme qui lui est légalement pas permise, Allah mettra des charbons ardents dans la main au jour du Jugement Dernier…

Après un court silence, comme se parlant à lui-même, Rachid reprit son monologue fanatique.

– Allah a créé la femme pour être une épouse et une mère. L'envoyer à l'école est contre sa nature, contre ses besoins et ceux de sa famille. Le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*, a dit de pas enseigner aux femmes l'écriture, juste leur apprendre à filer et la sourate *Al-Layl*. Dès qu'un mari commence à obéir à tous les caprices d'une femme, Allah le jette lui et sa femme en enfer. Malheur à celui qui est l'esclave d'une femme ! L'enfer est peuplé de femmes ingrates : elles montrent jamais la moindre gratitude envers leur époux pour tout ce qu'elles ont reçu de lui. Même quand durant toute une vie, t'as comblé ta femme, elle trouvera toujours quelque chose d'insignifiant à te reprocher, et un jour elle te dira que t'as jamais rien fait pour elle…

Depuis un instant, Tom n'écoutait plus les élucubrations misogynes de Rachid.

Au bout de la longue route droite, se profilait enfin un virage.

Et son mortel bras vengeur.

Alors, de sa main droite, discrètement, Tom se saisit de l'objet qu'il avait dissimulé sous son gant.

Un stylo en plastique.

*
* *

Tel un ange, tout de blanc vêtu, Charlie franchit le large rayon de lumière qui s'invitait dans le couloir de marbre laiteux. Les colonnes d'argent, soutenant les voûtes d'or incrustées de mille émeraudes, reflétèrent sa silhouette qui déambulait d'un pas lent.

Un téléphone tenu à l'oreille, le regard flou, Charlie conversait en anglais.

– Quelle est la réalité qui, mieux que la mort, traduit cette vérité d'une façon claire et sans équivoque ? Par la mort, Allah courbe le front de tous les habitants de la terre depuis l'aube de la vie jusqu'à la fin des temps. Beaucoup d'hommes accomplissent leur passage sur terre égarés, noyés dans leurs richesses, leurs sciences ou leurs inventions. Seule une grande vérité les empêche de demeurer infatués d'eux-mêmes et à se soumettre humblement à la volonté d'Allah. Cette vérité est que toute âme est destinée à la mort. C'est un sort inéluctable auquel nul n'échappe. Que ceux qui prétendent connaître la science et la civilisation moderne et se vantent de conquérir l'espace, joignent leurs efforts et leurs énormes possibilités et utilisent toutes leurs fusées. Ils n'arriveront jamais à éloigner d'eux cette force aveugle qui les terrasse et les humilie, ni à relever ce défi qu'Allah nous lance. Toute âme est destinée à la mort, les hommes ne peuvent qu'édifier des châteaux qui satisfont leur vanité au point de se prendre pour Dieu et qui reflètent leur despotisme, leur tyrannie et leur égoïsme. Mais, ils feraient mieux de contempler ces tombes dans lesquelles ils ne seront que des cadavres et cette terre qui les engloutira un jour…

Charlie écouta son interlocuteur avant de lui répondre.

– Non, bien sûr que non ! Nous avons besoin de ses services. Rappelle-lui que le djihad n'est pas une guerre défensive comme le donnent à croire certains. Dans son essence, le djihad ne vise ni l'attaque, ni la défense. Son seul but est de faire triompher la parole d'Allah, d'édifier une société islamique saine et de fonder l'État de Dieu sur terre, quel qu'en soit le moyen. Ainsi, selon les circonstances, le djihad peut se limiter aux conseils et à l'orientation pacifique, ou à une guerre défensive alliée à la prédication, ou encore à une guerre d'assaut. Dans ce dernier cas, le djihad atteint son point culminant selon la volonté d'Allah.

La voix suave de Charlie s'empreignit d'une irritation contenue.

– Le djihad est un devoir sacré lorsqu'il y a une chance de succès contre les infidèles. L'islam impose à tout homme adulte, dans la mesure où il n'est pas handicapé ou invalide, de se préparer à la conquête des nations, afin que les commandements d'Allah soient partout obéis. Ceux qui ne connaissent rien à l'islam véritable prétendent qu'il met en garde contre la guerre. Ceux-là sont des idiots. L'islam dit : tuez tous les incroyants tout comme ils

vous tueraient tous ! Cela veut-il dire que les musulmans doivent attendre paisiblement qu'on les massacre ? Non, bien sûr que non. Nous devons tuer les mécréants avant qu'ils tuent nos enfants. L'islam dit : tuez-les non-musulmans, passez-les par l'épée et dispersez leurs armées. Cela veut-il dire qu'il faille attendre jusqu'à ce que les non-croyants triomphent de nous ? Nous ne pouvons plus attendre, il est temps de passer à l'action, au nom du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*.

La main libre de Charlie passa ses doigts rageurs dans sa longue chevelure brune, ainsi que dans sa barbe coupée courte.

– L'islam dit : tuez au service d'Allah ceux qui pourraient vouloir vous tuer. L'islam dit : le bien n'existe que grâce à l'épée et à l'ombre de l'épée. Les gens ne peuvent pas devenir obéissants si ce n'est sous la menace de l'épée. L'épée est la clef de la porte du paradis, qui ne peut être ouverte que pour les saints combattants ! Il y a des centaines de psaumes et des hadiths qui exhortent les musulmans à aimer la guerre et à combattre pour Allah. Alors, peut-on encore décemment croire que l'islam est une religion qui empêche les hommes de faire la guerre ? Je crache sur les âmes folles qui tiennent de tels propos…

Charlie s'interrompit brusquement.

Au détour d'un couloir, Sultan venait d'apparaître, accompagné de son lieutenant Jawad. De petite taille, ce dernier avait revêtu la tenue privilégiée de Sultan : un long habit blanc que surmontait un foulard traditionnel arabe. Les deux hommes s'arrêtèrent à la hauteur de Charlie qui, après une brève formule de politesse, coupa court à l'appel téléphonique.

Sur son nez large et tordu, Jawad réajusta ses lunettes rondes. Ses broussailleux sourcils sombres s'agitèrent à la lisière des verres fumés cerclés d'une monture rouge. Fixes et froids, invisibles aux regards des autres, ses minuscules yeux noirs se figèrent sur ceux de Charlie.

– *Salam alikoum*. As-tu un problème ? demanda-t-il en anglais d'une voix étonnamment grave.

Il caressa doucement son long visage blafard rasé de près.

De ses belles dents blanches, Charlie eut un sourire rassurant.

– *Alikoum salam*. Il n'y a aucun problème qu'Allah ne puisse résoudre. Et l'argent s'occupe du reste. Tout à un prix. Avec l'argent, on peut tout faire.

Jawad eut un sourire carnassier, dévoilant une dentition malsaine.

– Que fais-tu ici, mon frère ? interrogea Charlie. Je croyais que tu étais dans le Nord du pays.

– Je ne fais que passer. Je dois rencontrer ma nouvelle recrue.

Charlie acquiesça.

– Par la grâce d'Allah, j'espère que ses qualités d'artificier sont avérées.

– Je vais vite le découvrir. J'ai rendez-vous avec… comment s'appelle-t-il déjà ? J'ai oublié son nom…

D'une poche, il sortit un papier plié en quatre qu'il déplia. Dessus, se trouvait la photocopie en noir et blanc d'un passeport.

– Ah ! oui… Anderson, dit Jawad. Thomas Anderson.

La foudre sembla frapper Charlie. D'une voix blanche, il questionna :

– Tu veux dire que le Français dont tu m'as parlé s'appelle Thomas Anderson ?

Jawad opina de la tête et montra le papier à Charlie. Silencieusement, celui-ci considéra la photo d'identité.

– Connais-tu cet homme ? finit par demander Sultan de sa voix aiguë.

Charlie acquiesça.

– Oui, c'est le fiancé de ma sœur.

– Le fiancé de ta sœur ? s'étonna Jawad. En es-tu certain ?

Pour toute réponse, sur le téléphone qu'il tenait à la main, Charlie chercha rapidement un cliché dans ses dossiers.

– Regardez…

Il présenta l'écran de l'appareil.

Prise lors d'un dîner de gala de charité, au milieu d'autres invités, la photo réunissait Thomas Anderson, Camille et Charlie. Côte à côte, le trio renvoyait une image insouciante et souriante.

– On dirait que c'est bien lui, confirma Jawad en comparant la photo du téléphone avec celle de la photocopie du passeport.

Pensif, son visage émacié penché sur le téléphone de Charlie, Sultan eut une impression de déjà-vu. Il caressa machinalement sa longue barbe noire et chassa cette sensation saugrenue de son esprit.

– Je dois voir Thomas Anderson dès que possible, dit Charlie.

– Pour quelle raison, mon frère ? s'enquit poliment Jawad.

Charlie souleva sa veste blanche et sortit un révolver argenté de son étui.

– J'ai un petit cadeau pour lui…

Ses yeux verts s'illuminèrent d'une lueur radieuse.

*
* *

Le Soleil se mourait lentement.

Derrière l'horizon, déjà englouti par une terre de désolation qu'il avait rôtie d'un jour sans nuage, son sang d'or s'échappait dans d'ultimes brumes rougeoyantes. Ses rais n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes et, dans une dernière lueur décroissante, l'astre flamboyant finit par s'éteindre complètement.

Sur une nappe de poussière balayée par ses puissants phares, le vieux bus blanc et orange roulait à allure modérée dans les artères de Kaboul.

Celles-ci étaient pratiquement désertes.

Sous les réverbères aux vives ampoules jaunes, les rares citadins se pressaient de rentrer chez eux avant l'heure du couvre feu. Imposé dans la capitale afghane après une série d'attentats meurtriers, il était interdit d'y circuler de nuit.

Après une longue avenue, le bus arriva à la gare routière et se stationna sur un emplacement vide. La porte avant s'ouvrit dans un grincement désagréable, libérant une vingtaine de passagers qui s'échappèrent de l'inconfort des sièges vétustes. D'un pas rapide, ils s'engouffrèrent dans des taxis ou les rues avoisinantes.

Le conducteur coupa le moteur. D'un succinct regard fatigué, avant de sortir à son tour, il vérifia que tous les voyageurs étaient bien descendus.

Il referma la porte à clef et s'éloigna d'une démarche boiteuse.

Quelques minutes plus tard, prudemment, Tom se releva de derrière les sièges. D'un regard minutieux, il scruta les alentours. À part quatre ou cinq employés s'affairant autour des bus, la gare routière semblait vide.

Tom s'était attendu à voir des policiers à son arrivée. Mais, visiblement, les forces de l'ordre devaient être afférées ailleurs.

La chance était de son côté.

Même s'il avait récupéré son passeport sur le cadavre de Rachid, il n'avait pas de visa pour séjourner en Afghanistan. Il devait donc éviter les vérifications d'identité en faisant semblant d'être un natif de la région. À cet effet, il avait revêtu les vêtements de Barberousse ainsi qu'un plat bonnet écru qu'il avait enfoncé jusqu'aux sourcils. Avec sa longue barbe, à la faveur de la nuit, Tom escomptait passer entre les mailles des contrôles.

Par prudence, Tom décida de rester caché encore quelques minutes avant de s'aventurer dans les rues de Kaboul.

Sur le plancher du bus, il avait trouvé un vieux plan déchiré de la capitale. Avec sa mémoire photographique, il saurait se repérer dans la ville. De surcroît, le point de rendez-vous avec Jawad n'était pas très éloigné de la gare routière, il y serait en moins d'un quart d'heure.

En chemin, s'il trouvait un téléphone, devait-il contacter Alain pour lui dire qu'il était bien vivant ? Tom chassa cette idée de sa tête. Il n'avait pas envie de parler à l'agent du Mossad, il n'avait pas vraiment envie de donner des explications sur le meurtre de Winnie qu'il avait commis.

De plus, Tom n'était pas certain d'être encore vivant dans une heure : Jawad croirait-il l'histoire qu'il allait inventer à propos de la mort de Barberousse et de Rachid ? Au moindre doute, au moindre commencement de soupçon, Tom risquait de mourir d'une balle en pleine tête.

Et il n'y aurait pas de procès.

Dans un verset du Coran, Mahomet donnait carte blanche au proche parent du défunt pour venger son meurtre, la famille était autorisée à se faire justice elle-même et assassiner le coupable désigné. En contradiction complète avec la *Torah* et son commandement « tu ne tueras point », Mahomet avait légalisé la

vengeance personnelle. Par cette vendetta sans jugement, il avait légué un système de violence et de tueries tribales incontrôlées, il avait plongé la société islamique dans le chaos au lieu de la civiliser. C'était la logique des brutes injustes, la litanie des conflits ethniques absurdes, sans fin, faits de barbaries aveugles, de surenchères macabres et d'attentats vengeurs.

Au final, comme souvent avec le parrain du désert, tout n'était qu'une question d'argent : il avait ajouté dans son verset une clause financière lavant le prix du sang, permettant aux meurtriers les plus riches de s'acheter l'impunité devant la loi.

Cette loi, c'était la loi islamique, la charia qui faisait bouillonner le cerveau de Tom à chaque fois qu'il y pensait.

Dans son roman « Le Sage de La Mecque », Tom avait longuement expliqué que pour comprendre la charia, il fallait avant tout comprendre qu'elle reposait littéralement sur le Coran, avec ses commandements sectaires et assassins, mais également sur la sunna.

Pour les musulmans, le Coran était la parole même de Dieu, sa loi divine à laquelle ils devaient une obéissance absolue, sous peine d'enfer. Même si le Coran contenait des règles sur le mariage, le divorce ou l'héritage, il ne formulait aucun principe général. De nombreuses questions juridiques y étaient traitées de manière superficielle et un nombre encore plus grand de questions vitales n'étaient tout simplement pas abordées.

Prise seule, la loi islamique émanant du Coran ne pouvait engendrer qu'une société anarchique.

Pour clarifier les imprécisions du Coran et pour combler les silences de Dieu, s'appuyant notamment sur de mythiques hadiths, les musulmans avaient dû légiférer les actes et les paroles du Prophète. Ils avaient normalisé ce qu'ils croyaient avoir été fait ou dit en sa présence, légalisé ce que Mahomet n'avait prétendument pas interdit.

La sunna était ainsi née.

Sans elle, les musulmans n'auraient eu aucun repère pour régler les menus problèmes de leur vie quotidienne. Avec pour socle le Coran, la sunna était devenue l'expression des commandements divins, la volonté irrévocable et impénétrable d'Allah, à laquelle

on devait obéir aveuglément, sans hésitation, sans question ni réserve.

Et, à l'aube des temps abbassides, la loi islamique avait fini par se figer, mortifiée sur elle-même, gravée dans la pierre de l'obscurantisme, sans changement possible.

La charia était devenue immuable.

Comme les différents systèmes de jurisprudence musulmans n'intervenaient qu'après le Coran et la sunna, la jurisprudence de la loi islamique se limitait aux questions qui n'y étaient pas traitées. Et puisque aucune jurisprudence islamique ne pouvait remettre en cause ce qui était clair dans le Coran ou les hadiths, les fondements même de la charia n'étaient pas réformables.

La loi islamique ne pouvait donc pas s'adapter face à l'évolution constante des réalités sociales comme le faisaient toutes les lois démocratiques, notamment avec les droits et les libertés individuelles des femmes ou des homosexuels. Par sa définitive interprétation infaillible des textes sacrés mitonnés par Allah, l'avatar céleste de Mahomet, la loi islamique était impénétrablement divine et rigide, ne pouvant être appréhendée par l'intelligence des hommes, à l'opposé des lois démocratiques humaines et évolutives.

Alors que les lois démocratiques étaient à l'écoute d'une humanité présente qui évoluait heureusement sans cesse, la charia était toujours aux ordres d'un dieu colérique ou, plus exactement, d'un mythomane narcoleptique d'un autre temps. La charia n'était qu'un système de despotisme à l'intérieur et d'agression à l'extérieur, qui ordonnait dans des versets de ne pas obéir aux non-musulmans ainsi qu'à leurs lois démocratiques contraires à celle du Coran. Les pays qui construisaient leur identité sur ses mensonges étaient pris dans un piège temporel qui les obligeait à vivre sous le joug et la barbarie d'un tyran incompétent du bas moyen-âge.

Aussi longtemps que les musulmans penseraient que le Coran était éternellement vrai et que sa charia apportait une réponse à tous les problèmes du monde moderne, il n'y aurait aucun progrès, aucune évolution possible.

Pourtant, pour les musulmans, pour ces sournois Médinois ou d'inconscients Meccans, la charia n'était pas une option de l'islam, elle était un but à atteindre là où elle ne s'appliquait pas encore...

Tom soupira.

Avec la charia imposée au monde, un non-musulman ne pourrait plus témoigner contre un musulman. Avec la loi islamique régnant sur l'absurdité, s'il n'y avait pas d'autre témoin, un musulman pourrait cambrioler le domicile d'un non-musulman, en sa présence, en toute impunité.

La parole d'un musulman malhonnête aurait plus de valeur que celle d'un athée honnête.

La charia était parfois tellement aberrante que les musulmans eux-mêmes s'en détournaient par de grossiers artifices. C'était le cas avec l'usure qui était formellement interdit par le Coran. Comme les prêts usuraires étaient vitaux pour le commerce, tout en respectant la prohibition religieuse, les musulmans avaient inventé un stratagème par la double vente : le débiteur vendait une esclave au créancier et la rachetait immédiatement à un prix plus élevé, payable à une date ultérieure. La différence entre les deux prix représentait l'intérêt.

Mahomet s'en serait retourné dans sa tombe.

Mais que son cadavre putréfié se rassure sur ces rares dérives : l'ordre divin d'emmurer vivante les femmes adultères s'était dévoyé en une tradition de lapidation tout aussi cruelle, et la justice de trancher les mains des voleurs ou des voleuses était toujours d'actualités…

Les poings de Tom se serrèrent.

La tentation de s'accaparer du cerveau reptilien était parfois plus forte que la raison et un petit enfant chapardant un bonbon méritait-il ce sort atroce ?

Il était clair que la justice d'Allah n'était pas celle des pays démocratiques comme la France. Là-bas, par soucis de liberté, la République avait pourtant laissé la petite souris coranique s'introduire dans sa trompe d'éléphant européen, se laissant tromper par ces habiles mensonges, camouflés par le mot « paix ».

N'ayant pas vu le danger, la République avait voulu rester neutre et s'était séparée des religions, instituant une charte de laïcité. Dans ses écoles, cette indépendance avait créé un vide intellectuel, une censure volontaire, et on y enseignait toutes les

matières d'un point de vue scientifique sans jamais évoquer la religion, devenue sujet tabou.

Au nom de la neutralité, les enseignants de la République n'avaient pas le droit d'en parler, d'en dire la vérité. Dans certaines classes, s'ils faisaient lire quelques récits bibliques, tel l'arche de Noé, ce n'était qu'une présentation sans explication, comme s'ils présentaient le cycle des marais et qu'ils laissaient le choix aux élèves de croire à l'attraction lunaire ou la volonté divine pour expliquer le phénomène.

Par principe de liberté, les enfants devaient donc apprendre les religions par eux-mêmes, ils devaient tester eux-mêmes le divin venin religieux pour comprendre s'il s'agissait d'un poison ou non. C'était aussi irresponsable que de laisser les enfants goûter à de la cocaïne par principe de liberté.

L'école de la République avait failli à ses obligations de vérités. Elle laissait les enfants écouter les dealers religieux incultes vendre leurs cultes addictifs, leur faisant croire qu'un Moïse avait ouvert la mer en deux, qu'un Jésus avait marché sur les eaux ou qu'un Mahomet avait été le sceau des prophètes bon et sincère.

Au lieu de révéler les secrets séculaires sur cette propagation virale religieuse qui avait contaminé l'humanité, au lieu de laisser ses docteurs en sciences vacciner les vérités aux petites têtes blondes, l'école laïque laissait les schizo-religieux propager leur folie jusque dans la cour de récréation.

Pour ne pas heurter les consciences abruties, quitte à mentir, l'école laïque aurait pu tout aussi bien ne plus enseigner que la Terre était ronde, car cela contredisait un verset du Coran, ne plus évoquer Darwin et l'évolution des espèces, puisque le Coran confirmait la thèse créationniste d'Adam et Ève, issue de la fable de l'Ancien Testament.

Cependant, le rôle de l'école était justement de ne pas mentir, d'enseigner les choses vraies, le savoir juste d'un point de vue objectif.

Tom eut un sourire triste.

Il aurait voulu que ses romans soient lus, discutés, voire disséqués dans ces classes de la République, dans son pays d'accueil et de cœur qu'était la France. Il aurait voulu chasser les fausses croyances de ces petites têtes candides. Mais il savait

pertinemment que ses romans ne seraient jamais diffusés à l'école de son vivant. Jamais on n'y enseignerait les mythes de la Bible inventés par le roi Josias, comme on y apprenait pourtant les mythes de la religion grecque. S'étant édifiées sur les mensonges de Josias, les lobbies des trois religions monothéistes veillaient à ce que la vérité ne soit jamais divulguée au grand jour, étouffant le scandale de ses serres nébuleuses.

« Malheur à l'homme par qui le scandale arrive » disait Jésus par peur des secrets révélés. Mahomet avait surenchéri en élaborant un verset ordonnant de crucifier ceux qui s'opposaient à lui ou simplement œuvraient au scandale.

Le scandale de la vérité.

Tom ne serait pas celui par lequel la vérité arrive.

Il avait baissé les bras face aux mensonges des mythiques textes sacrés, il avait jeté l'éponge face au Virus Dieu qui était devenu l'intrinsèque nature humaine.

À quoi bon ?

Ne pas être fou, ne pas être en dehors de la réalité, était devenu un crime. Dans cet asile psychiatrique institué sur terre, et en particulier en terre d'islam, la folie était obligatoire. Aucun médecin athée n'y était admis.

Parmi les grands péchés pointés du doigt par la charia, l'incroyance était le plus honni, bien plus que le meurtre, le vol ou l'adultère, et était sanctionné par la peine capitale. Avec sa longue barbe, Tom aurait fait un beau crucifié sur la croix des vérités, un faux christ, mais un vrai messie altruiste, ayant voulu sauver le monde malgré lui.

Tom ferma les yeux.

Les croyants disaient que leur religion rendait les hommes bons, voire plus altruistes. C'était un mensonge, car les hommes étaient généreux par nature, et c'était d'ailleurs pour cette raison que les religions aux messages d'entraides avaient pu se construire autour de cette caractéristique humaine. Il était faux de dire que la religion rendait les hommes plus altruistes.

C'était le contraire.

Le fait d'être croyant rendait les hommes moins charitables, voire égoïstes, car ils pensaient être des bonnes personnes et, par

un effet psychologique de licence morale à l'absolution acquise, cette pensée bloquait leurs agissements concrets. Ils venaient moins en aide aux autres, alors que les personnes sans religion, n'ayant pas eu leur nature altruiste innée dénaturée par la religion, œuvraient bien plus au quotidien aux biens des hommes.

Certes, un monde sans Dieu était souvent un monde eugéniste, froid et autoritaire. Mais ce monde sans Dieu était tellement humain…

Tom rouvrit ses yeux et consulta sa montre.

Il était temps d'y aller, il avait que trop laissé son esprit vagabonder et il devait se focaliser sur son rendez-vous avec Jawad.

Dans la gare routière, les employés qui s'étaient afférés autour des véhicules avaient disparu. Tom fit coulisser la fenêtre et, avec l'agilité d'un contorsionniste, se glissa en dehors du bus.

D'un pas rapide, après s'être assuré que personne ne l'ait vu, il s'élança dans le cœur d'un Kaboul désert, longeant au plus près les murs des habitations, fuyant les réverbères et leurs lumières dénonciatrices. Grâce à sa mémoire photographique et du plan de la ville qu'il avait trouvé, Tom évita les axes principaux, privilégiant les dédalles des rues sombres.

Les minutes s'égrainèrent derrière cette ombre étrangère.

Elle finit par arriver à un croisement mal éclairé où se bousculaient les enseignes criardes et hétéroclites d'un quartier commerçant, composé de bâtiments carrés de deux ou trois étages, aux toitures en tôles sales et délabrées. Les grilles métalliques descendues sur la plupart, les devantures des rez-de-chaussée dissimulaient derrières des rideaux épais leurs étals alimentaires ou leurs rayons aux babioles inestimables.

Tom n'était plus qu'à une centaine de mètres de son objectif lorsqu'un aboiement se fit entendre derrière lui. Simultanément, une torche électrique surpuissante enflamma sa silhouette, projetant son ombre noire et disproportionnée sur le trottoir.

D'une voix grave, une injonction résonna dans le silence de la nuit.

Tom ne se retourna pas, il savait pertinemment qu'il était en présence de militaires ou de policiers. Il se mit à courir, s'engouffrant dans un passage sans éclairage sur sa gauche.

Des cris et des aboiements se précipitèrent à sa suite.

Tom n'avait qu'une cinquantaine de mètres d'avance. Au moment où il allait disparaître à l'angle d'une nouvelle ruelle, une rafale d'arme automatique cracha un tonnerre grondant. Tout en accélérant, Tom se demanda si ces coups de feu étaient accidentels ou intentionnels. Si les forces de sécurité avaient la gâchette facile, mieux valait ne pas rester dans leur ligne de mire.

Il obliqua dans une ruelle obscure à droite, puis une plus étroite à gauche.

S'il entendait toujours au loin les cris sporadiques de ses poursuivants, les aboiements avaient cessé depuis une dizaine de secondes. Dans sa course folle, Tom n'avait pas capté ce détail pourtant crucial.

Cette inattention aurait pu lui être fatale.

Toutefois, de sa fulgurante foulée, le chien renversa bruyamment une poubelle sur son passage. Instinctivement, Tom s'immobilisa et, portant la main à sa ceinture, eut juste le temps de se tourner face au molosse qui bondissait déjà, les crocs en avant.

Dans un flash aveuglant, la détonation immortalisa l'instant présent.

L'homme et l'animal roulèrent ensemble sur le sol.

Et le temps sembla se figer.

Pour le chien, il l'était pour toujours : la gueule fracassée, la balle l'avait tué sur le coup. Pour Tom, sonné par la violence du choc, les secondes défilèrent comme des minutes. Tel un boxeur groggy, se dégageant du lourd cadavre, Tom se releva. Le pistolet de Barberousse au bout des doigts, titubant légèrement, il porta son autre main à la tête. En sentant la paume sur son crâne lisse, il réalisa qu'il avait perdu son bonnet. Le cerveau marchant au ralenti, des yeux, il chercha sa coiffe dans l'obscurité, comme s'il était devenu crucial de la retrouver plutôt que de fuir.

Au loin, les décibels d'une sirène hurlante électrifièrent son esprit, le ramenant à la réalité temporelle en une fraction de seconde.

Et les secondes reprirent leur cours.

Rangeant son arme à sa ceinture, Tom se remit à courir dans les ruelles sombres. Il finit par déboucher dans les pâles lumières du quartier commerçant qui paraissait désert.

Son sens de l'orientation l'avait reconduit à son point de rendez-vous. Il sprinta vers une enseigne rouge où l'inscription « Photo Studio Kabul » était peinte en lettres d'or.

Tom poussa la vieille porte à la gauche de la boutique et la referma sans un bruit. Du revers de la manche, il essuya son front dégoulinant de sueur. Son cœur battait la chamade, et il lui fallut plusieurs minutes avant de pouvoir reprendre son souffle.

Dans la rue, une voiture de police passa en trombe, sirène hurlante.

Tom ne s'en préoccupa pas. Il savait qu'il n'avait pas été vu et qu'il était en sécurité ici.

Du moins, si Jawad croyait son mensonge d'accident de la route.

Tom ferma les yeux.

Les évènements de la journée revinrent le hanter.

Il se revit en *burqa* sortir le stylo de sous son gant. Après avoir soulevé son voile, Tom avait ôté le capuchon en plastique, puis il avait pivoté vers Barberousse en lui souriant. Sa main gauche était allée se glisser derrière la nuque du conducteur et, d'un geste prompt, sa main droite était venue poignarder l'œil à l'aide du stylo. Celui-ci s'était enfoncé de cinq centimètres dans l'orbite crevée, tuant instantanément Barberousse. Tom avait lâché le stylo et donné un violent coup de volant. La voiture avait fait six ou sept tonneaux avant de s'immobiliser dans un champ, sur ses quatre roues.

Rachid n'avait pas bouclé sa ceinture de sécurité : il avait été éjecté par la lunette arrière à vingt mètres du véhicule. Son crâne avait violemment heurté le bitume. Il avait péniblement geint au milieu de la route, le corps désarticulé, dans une mare de sang.

Tom était sorti de la Mercedes par le pare-brise cassé.

– Pourquoi mon frère ? avait réussi à articuler Rachid de sa bouche ensanglantée.

– Je ne suis pas ton frère, avait grondé Tom en se penchant sur lui.

Longtemps, il avait serré cette gorge offerte, enfonçant ses doigts vengeurs dans la chair tendre…

Tom devait chasser cette vision de sa tête.

Il devait se construire un faux souvenir, une autre réalité dans son esprit : au détour d'un virage, un chien avait traversé la route, Barberousse avait donné un coup de volant et la voiture était partie en tonneaux. Tom était l'unique survivant, et il avait prudemment caché les deux corps dans le coffre de la Mercedes pour éviter la venue de la police. Le véhicule accidenté était donc toujours au milieu d'un champ, Jawad pouvait s'assurer de la véracité de ses dires.

Tom avait minutieusement concocté un savant mélange de mensonges et de faits réels pour qu'il ait un goût parfaitement naturel en bouche. Il suffisait à présent de le verser sur la vérité et de le servir à Jawad.

Tom rouvrit les yeux.

D'un pas lent, il gravit les escaliers menant à l'appartement situé au-dessus de la boutique de photo.

Sur le palier, il frappa à l'unique porte.

Aucune réponse.

Tom toqua de nouveau.

Dans un petit grincement, la porte finit par s'ouvrir.

Tom avança d'un mètre dans la pièce obscure.

Et un révolver se posa sur sa tempe.

16
VI^{ième} Commandement : la charia, tu ne charrieras

Est-ce que l'on peut rire de ses propres convictions religieuses ?

Pour le savoir, une expérience psychologique a été réalisée.

Dans un premier temps, des volontaires de toutes confessions ont visionné des symboles liturgiques, des images mystiques ainsi que des extraits de films mettant en scène la vie de Moïse, du Christ ou de Mahomet.

Dans un second temps, on a mesuré leur sens de l'humour, leur réaction devant des blagues sur la religion ou sur des caricatures de ces prophètes.

Résultat, après avoir vu ces films ou ces images pieuses, leur sens de l'humour avait diminué de manière drastique.

Il s'avère que la religion et l'humour ne font jamais bon ménage.

Les symboles ou les dessins religieux inhibent le sens de l'humour, ils diminuent les capacités à traiter des caricatures religieuses, à les percevoir sous un mode humoristique.

L'humour joue sur la pluralité des interprétations, sur le détournement des mots et des symboles. Ce qui est tout le contraire de la religion, car il n'y a qu'une vérité qui est professée, dont on doit se tenir grâce aux dogmes établis.

La structure cognitive de l'humour est à l'opposée de la structure cognitive de la religion.

Il est donc difficile de rire du sacré, de se moquer de sa propre croyance, esclave d'une vision unique instituée en loi, telle la charia pour les musulmans.

Pour eux, le ridicule de la charia ne les fait par rire. Ils trouvent tout à fait sérieux de débattre pour savoir si les démons peuvent être comptés pour atteindre le quorum de participants nécessaires à la prière du vendredi. Puisque ces êtres maléfiques prennent fréquemment l'apparence humaine, il est légitime que la charia légifère à ce sujet, mais également sur l'épineux problème de la descendance d'une union entre un être humain et un démon déguisé en homme…

Le ridicule ne tue pas.

Alors, immortelle et immuable, la charia contrôle dans les moindres détails les activités politiques et sociales des individus. Elle orchestre sans aucune restriction la vie des fidèles et s'assure que les autres religions ne puissent pas gêner l'islam.

Elle s'immisce partout, de l'hébergement des esclaves jusqu'à l'usage du cure-dents ou la manière dont les besoins naturels doivent être obligatoirement satisfaits.

Puisque Dieu le veut.

En acceptant d'être soumis au Tout Puissant, de vivre en esclave de sa loi divine, l'homme apprend à être libre.

L'esclavage, c'est sa liberté.

Car, dans l'islam, la liberté personnelle réside dans la soumission à la volonté divine. Elle ne peut pas être atteinte en se libérant de toute contrainte extérieure. Comme la liberté de l'individu s'arrête là où commence celle de la communauté, les droits de l'homme n'existent qu'en relation avec les obligations de l'homme. Ceux qui n'acceptent pas ces obligations n'ont pas de droits, ils doivent être, au mieux, exclus, au pire, éliminés.

Individuellement, l'islam est une fourmi gentille et sociable, soumise et agréable. En groupe, elle devient une véritable fourmilière à l'intelligence collective dogmatique, capable de tout détruire sur son passage pour imposer la volonté de la reine coranique.

Mais son intelligence collective reste mortifiée par l'angoisse de l'enfer. Au point qu'une petite fourmi libre et indépendante peut parfaitement être plus intelligente que toutes ses colonies

réunies, parce qu'elle conserve mieux sa pensée critique seule que sous l'influence des autres.

Soyons justement cette fourmi libre, indépendante et critique, douée d'un rire communicateur.

Sans charrier la peur des autres.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

17
L'amour

Face à ce ciel immense et étoilé, Muhammad avait la sensation de n'être rien : il se sentait aussi infime que ces grains de sable, encore brûlant d'une journée de feu, sur lesquels il était allongé.

Un bras calé sous sa nuque, il avait cette impression de n'être plus qu'une petite fourmi à l'intérieur d'un livre qui courait sur des pages écrites d'avance, sans savoir comment l'histoire finirait, comme prisonnier du bon vouloir d'une main inconnue qui tournait inlassablement les feuilles de sa vie.

Ô Dieu ! Que dois-je faire ?

Depuis un mois, Muhammad avait beau prier chaque jour à en avoir le front meurtri, rien n'y faisait : Dieu restait muet sur la culpabilité ou non d'Aïcha.

Les yeux perdus dans l'infini de la nuit, sous le regard d'une lune mourante, Muhammad laissa sa mémoire voguer sur les flots de pénibles souvenirs.

Ils avaient pris forme sur un chemin retour, après une expédition contre des ennemis de Dieu. Comme la Cité du Prophète était toute proche, celui-ci avait ordonné à ses hommes de se remettre en marche au cours de la nuit. Par tirage au sort entre toutes ses femmes, sa très jeune épouse Aïcha avait été désignée pour accompagner Muhammad dans son périlleux voyage. La petite rouquine était donc présente parmi la troupe en train de lever le camp. Elle en avait profité pour s'éloigner et satisfaire un besoin naturel. À son retour, elle s'était rendu compte que son collier était tombé. Affolée, Aïcha s'en était de nouveau allée, cette fois à la

recherche du bijou perdu. N'ayant plus la notion de temps, loin du regard des siens, elle avait fini par retrouver son collier sous une lune bienveillante. Pendant son absence, les gens chargés de sa monture avaient soulevé son palanquin aux longs voiles et, croyant la frêle Aïcha à l'intérieur, l'avait chargé sur un chameau.

Lorsque Aïcha avait enfin regagné le camp, tout le monde était parti. Elle s'était retrouvée seule, perdue au milieu du désert. Plutôt que de marcher inutilement, elle avait décidé d'attendre sur place, sachant qu'on aurait fini par découvrir, tôt ou tard, sa disparition.

Fort heureusement – ou bien était-ce le Diable ? –, un soldat était arrivé au petit matin après avoir trotté toute la nuit. Il s'agissait de Sawan, un homme de l'arrière garde chargé de suivre la troupe à distance, et il avait découvert Aïcha allongée sur le sable. La belle endormie s'était réveillée et, le regard troublé, avait remis le voile sur son visage. Aïcha avait chevauché la chamelle de Sawan, et celui-ci l'avait tenue par la bride, marchant jusqu'au soleil de midi pour parvenir à rejoindre l'armée de Muhammad.

Après le retour de la troupe dans la Cité du Prophète, une rumeur pernicieuse avait fini par se propager sur les bouches de ses habitants : Aïcha et Sawan avaient eu une aventure amoureuse dans le désert…

Ô ma petite Aïcha !

Avait-elle réellement succombé aux charmes de Sawan ? Elle qui était toujours vierge, s'était-elle laissée tenter par l'appel de la chair ?

Aïcha jurait que non.

Néanmoins, Muhammad savait que son épouse était une petite menteuse qui inventait sans cesse des histoires. Pour se valoriser, elle racontait souvent n'importe quoi. Et même, lorsqu'un jour adviendrait la mort du Prophète, Aïcha prétendrait y avoir assisté, en donnant des détails tout droit sortis de son imaginaire enfantin, juste pour que les autres s'intéressent à elle.

Comment savoir si Aïcha dit la vérité au sujet de Sawan ?

Dès son plus jeune âge, la fragile Aïcha avait très vite appris à mentir pour survivre dans le monde des grands. Elle le faisait avec un tel aplomb extraordinaire que personne ne pouvait discerner ce

qui sonner vrai ou faux dans sa bouche aux perles blanches et aux rires cristallins.

Tout le monde l'avait crue quand elle s'était mise à raconter que le Prophète l'avait déflorée avant sa dixième année. Même si c'était faux, elle continuait de murmurer autour d'elle que Muhammad veillait à l'honorer dès qu'il le pouvait. Ces fausses affirmations avaient jeté l'effroi parmi les autres épouses du Prophète : dans le harem, ses femmes avaient peur qu'Aïcha ait un enfant avec Muhammad et que celui-ci, par amour paternel, finisse par toutes les rejeter. C'était peut-être à cause de ces mensonges qu'une rumeur vengeresse était née des lèvres amères de l'une des femmes du harem.

À moins qu'Aïcha n'ait fait des confidences à l'une d'entre elles et que la vérité ait été révélée par une oreille indiscrète...

Muhammad poussa un soupir.

À l'époque, il avait accepté le mariage avec cette enfant aux grands yeux adorateurs, pour la préserver des vices des hommes et la conduire au paradis avec lui. Il avait surtout voulu faire plaisir à son père Abou Bakr qui n'avait cessé de le harceler pour qu'il accepte cette union contre nature. Depuis, beaucoup de Soumis avaient suivi son exemple et, d'une perversité cachée, s'étaient amourachés de femmes-enfants.

Muhammad trouvait ces rapports dérangeants, malsains, voire diaboliques : il considérait Aïcha comme sa propre fille et jamais il n'aurait pu avoir une relation intime avec elle, son mariage à lui n'étant qu'une forme de protection paternaliste. Pourtant, ce genre d'union, maritale et sexuelle, était devenu parfaitement légitime : Dieu l'avait désormais autorisé, comme si le Prophète, paradoxalement, dictait la parole du Tout Puissant par sa conduite.

Ce n'était pas l'unique fois où la volonté du Prophète avait coïncidé ou devancé celle de Dieu et, dans la Mère du Livre, y avait reçu un écho bienveillant.

Muhammad se rappela l'épisode avec la femme de son fils adoptif, Zaid. Un jour, il était sorti pour rendre visite à ce fils aimé. Toutefois, celui-ci était absent lorsque le Prophète avait frappé à sa porte. Ce fut l'épouse de Zaid qui lui avait ouvert et, d'un regard ensorceleur, avait invité le Messager de Dieu à pénétrer dans sa demeure.

Zaynab…

La femme de son fils adoptif avait pour nom Zaynab. Elle était d'une beauté incroyable et, ce jour-là, elle ne portait pas le voile sur son visage aux traits harmonieux. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules découvertes. Elle était vêtue d'une tenue toute légère et, de son sourire angélique, elle avait fixé le Prophète droit dans les yeux. Comme Muhammad était resté immobile sans rien dire, Zaynab avait fait glisser son vêtement sur le sol. Elle s'était retrouvée entièrement nue. Muhammad avait été paralysé par cette vision, semblable à celle d'une vierge du paradis.

Les yeux couleur noisette de Zaynab, aux reflets sans équivoque, ne demandaient qu'à être cueillis et ses lèvres, comme rouges d'un vin divin, avaient irrésistiblement attiré Muhammad vers une ivresse des sens.

– Doux Seigneur ! Dieu du Ciel ! s'était exclamé le Prophète d'une voix perdue. Comme tu tournes le cœur des hommes !

Devant le saisissant spectacle, le temps s'était arrêté. Muhammad avait été envoûté par cette créature de rêve. Mais plus que tout, ce qui l'avait profondément consterné, c'était que son maléfice, ou plus exactement le bénéfice de Dieu qui le préservait de toute corruption, n'avait pas agi : il ne s'était pas endormi sous l'effet de l'excitation, sa vision ne s'était pas brouillée d'un voile noir. Alors, avait jailli une convoitise inavouable, un désir de brute, un souffle de bête qui avait ravivé la flamme de son cœur éteint.

Avait-il enfin trouvé le véritable amour, celui qui succéderait à sa première femme Khadija ?

Sans mot dire, comme honteux, Muhammad avait fui loin de la maison de son fils adoptif. Quand celui-ci était revenu chez lui, Zaynab lui avait raconté ce qui s'était passé lors de la visite du Prophète, en omettant de dire qu'elle s'était mise toute nue devant son père.

– Il est tombé amoureux de moi ! lui avait-elle affirmé.

Zaid savait que son couple n'allait déjà plus très bien, et que tous deux avaient pour projet de se séparer. Il était donc allé trouver le Prophète et lui avait proposé de divorcer : ainsi ce père, qu'il chérissait tant, pourrait prendre pour femme Zaynab.

Cependant, Muhammad avait refusé.

– Garde ton épouse et crains Dieu, lui avait-il répondu.

Zaynab ne l'avait pas entendu de la même oreille et elle s'était mise à maltraiter son mari en lui montrant que, désormais, elle ne s'intéressait plus à lui. N'en pouvant plus, Zaid avait fini par demander le divorce.

Muhammad, également, n'en pouvait plus de cacher ce foudroyant amour pour Zaynab. Malgré cela, ce qui l'avait empêché de déclarer sa flamme à l'ex-femme de son fils adoptif, était une loi des Anciens : considérée comme incestueuse, elle stipulait qu'il était interdit à un père d'épouser les femmes de ses fils. Aux yeux du Prophète, cette interdiction ancestrale était ridicule : un fils adoptif n'était pas légal d'un fils naturel.

L'amour étant plus fort que tout, Muhammad avait fini par décider de passer outre. Et peu importait les qu'en-dira-t-on.

Il avait donc demandé à Zaid de faire l'entremetteur. Celui-ci était allé trouver son ancienne épouse qui était en train de préparer du pain et lui avait proposé le mariage avec son père.

– Dieu doit me dire de l'épouser, avait-elle répondu d'un ton légèrement effronté, pensant de la sorte se faire désirer un peu plus par le Prophète.

Elle avait ajouté qu'elle partait prier dans le lieu de prosternation.

Zaid avait rapporté la conversation à Muhammad et à son entourage qui attendait lui-aussi la réponse de Zaynab.

Alors, Dieu avait répondu à cette femme tant désirée.

Pendant la sieste de l'après-déjeuner, tandis que Zaynab se trouvait toujours dans la Maison de Dieu, Muhammad avait reçu la visite de Gabriel : le Tout Puissant autorisait son futur mariage, car le temps de l'ignorance des Anciens était révolu par l'avènement de la Vérité. Se réveillant de sa transe prophétique, Muhammad s'était précipité dans la salle commune et avait déclamé la nouvelle récitation que l'ange de la révélation venait de lui dicter.

Une fois finie, les yeux brillants, il s'était exclamé :

– Qui ira féliciter Zaynab et lui dire que le Seigneur l'a unie à moi en mariage ?

Aïcha, qui était présente avec d'autres proches, lui avait lancé de sa petite voix candide cette suspicieuse allusion :

– En vérité, ton Dieu semble avoir été bien rapide pour satisfaire tes prières…

Ce jour-là, Aïcha l'avait dévisagé étrangement, comme si elle ne croyait pas en la parole divine, comme si Muhammad avait menti, comme s'il avait inventé cette récitation de lui-même. Cependant, le Prophète n'était pas un menteur comme Aïcha : il n'était que le Messager de Dieu qui récitait fidèlement, sans rien altérer, la volonté du Tout Puissant.

Certes, pour un esprit critique, toutes ces récitations qui arrivaient toujours au bon moment, ou juste après pour justifier des actes, étaient quelque peu étranges : elles pouvaient faire croire que Muhammad les composait lui-même, au fur et à mesure des circonstances pour des intérêts personnels. Mais ces coïncidences étaient la volonté de Dieu qui n'avait d'autre choix que d'avoir un temps de retard dans la lecture de la Mère du Livre.

Des Soumis s'étaient étonnés que la parole divine ne vienne qu'après les faits et non avant. Si Dieu savait que Muhammad allait tomber amoureux de Zaynab, pourquoi n'avoir pas promulgué la loi autorisant à marier les femmes de fils adoptifs bien avant le coup de foudre du Prophète, au lieu de le faire au tout dernier moment ? Si tout était écrit d'avance dans la Mère du Livre, pourquoi annoncer les choses qu'après coup ? Et si Dieu avait connaissance de tout, pourquoi attendre que les événements soient définitivement accomplis avant de les valider ou les réprimer ?

Face à ces interrogations somme toute légitimes, Muhammad avait compris que si Dieu, dans sa grande sagesse, avait parfois un temps de retard, c'était pour préserver les hommes des œuvres de Satan. En effet, la prédestination était une chose normalement immuable, elle était fixée par Dieu dans son décret éternel et ne pouvait pas être remis en question. Sauf que le libre arbitre des êtres humains pouvait les détourner du chemin de Dieu : s'ils avaient à connaître, avant l'heure, le futur écrit dans les pages de la Mère du Livre, le Diable triomphant aurait pu influencer certains hommes pour les conduire sur le choix d'une autre route, sur un chemin de perdition en désobéissant aux desseins de Dieu…

Oh !...

Une étoile filante venait de traverser la voûte céleste : c'était le dard lancé par les gardiens de Dieu contre un démon qui avait tenté de pénétrer le premier ciel.

Zaynab est comme cette étoile filante : brillante et éphémère…

Son amour pour la femme de son fils adoptif n'avait été qu'une chimère, qu'une illusion temporaire. Dernièrement, Muhammad avait revu Zaynab pour les préparatifs de leur futur mariage : son visage et son sourire angéliques s'étaient alors floutés de cet éternel voile noir qui brouillait la vision du Prophète.

À présent, Muhammad savait qu'il ne pourrait avoir de commerce avec Zaynab. Celle-ci l'ignorait encore, croyant filer le parfait amour avec le Messager de Dieu. Elle se vantait, à qui voulait bien l'entendre, que les autres femmes de Muhammad lui avaient été données par leurs familles, alors que ce nouveau mariage à venir avait été ordonné par Dieu depuis plus de sept cieux.

Comme toutes les autres femmes – épouses, concubines ou esclaves –, Zaynab rejoindrait le harem du Prophète et serait initiée à son secret : depuis la mort Khadija, celle-ci était irremplaçable et Muhammad n'avait plus eu de rapport sexuel avec une autre. Comme toutes, Zaynab allait devoir porter son voile en permanence pour ne pas incommoder le Prophète par sa beauté. Comme toutes, Zaynab scellerait à jamais cet étrange secret dans son cœur, si elle ne voulait pas être répudiée et damnée en enfer.

Le confort du harem, son privilège exclusif et la garantie du véritable septième ciel en faisaient le tombeau des murmures où aucune indiscrétion n'avait filtré jusqu'à lors. Et si des mots voulaient s'en échapper, Dieu saurait bien protéger son Messager par d'autres mots écrits dans la Mère du Livre pour rappeler à l'ordre les langues déliées de leur promesse.

Pour l'heure, son harem grossissait, comme le ventre d'une jeune fille enceinte, du flot des captives ou du fruit des ambassades mandatées pour quérir l'épouse parfaite : par la grâce de Dieu, peut-être trouverait-il la perle rare, celle qui pourrait enfin lui faire revivre un amour idyllique auprès d'une femme aimante, semblable à Khadija.

En son fort intérieur, Muhammad ressentait comme une honte à cette situation. Elle était certes la volonté de Dieu, mais elle lui

était terriblement inconfortable : il ne voulait pas que son secret se sache, de peur d'être la risée des poètes à la solde de Satan qui proliféraient à La Mecque, de crainte que l'homme qu'il était devenu, adulé de tous, hissé sur un divin piédestal, n'emporte dans sa chute, par la tempête des moqueries, la récitation du Prophète.

Et si Aïcha se met à parler…

Elle en était bien capable.

Pour l'adultère commis, si elle était vraiment coupable, Aïcha serait emmurée vivante dans une maison : la Mère du Livre était stricte sur cette condamnation. Cependant, il fallait quatre témoins pour confirmer l'acte d'accusation. Pour l'instant, il n'y avait que trois accusateurs, dont la propre sœur de Zaynab, qui affirmaient tenir leurs certitudes de confidences de Sawan – lui jurait que non – ou d'une femme du harem de Muhammad, sans vouloir la nommer pour la protéger de représailles.

À tout moment, un quatrième témoin pouvait survenir et faire condamner définitivement Aïcha.

Que devrait alors faire le Prophète ?

Le serpent qui se mort la queue…

Si Muhammad laissait Aïcha être emmurée vivante, elle crierait à tous son honteux secret. La petite inconsciente essaierait de sauver sa vie en ridiculisant, par les moqueries à l'encontre du Prophète, la valeur des lois divines de la Mère du Livre qui la condamnaient à mort. En voulant briser le mur de la demeure derrière lequel elle serait emprisonnée, elle ferait écrouler celle de Dieu sur terre.

Si Muhammad laissait impuni le crime d'Aïcha, le péché commis fissurerait lui-aussi l'édifice des opinions sur la vertu irréprochable du Messager de Dieu et de sa récitation, emportant avec lui la Soumission dans la tourmente des œuvres du Diable.

Un dilemme insoluble…

Comme un intermède divin, apaisant sa conscience meurtrie, une nouvelle étoile filante vint interrompre le fil de la pensée du Prophète.

Alors, il laissa son regard égaré se perdre un peu plus dans le firmament qui brûlait du feu calme des pierreries. Malgré l'aube encore lointaine, le voile laiteux, qui cerclait le monde des hommes

de son écharpe de lumière blanchâtre, parut pâlir d'un frisson, tandis qu'une poussière d'or, presque invisible, continuait de poudrer la voûte silencieuse d'un sable pailleté d'étincelles.

À chaque fois qu'il faisait face à ce fourmillement d'astres grandissants, Muhammad était toujours ébloui et pris de picotements de plaisir. Derrière les milliers d'étoiles, d'autres milliers étoiles apparaissaient inlassablement, comme par enchantement, dans la profondeur infinie du ciel. C'était un perpétuel épanouissement de l'âme que d'assister à la puissance visible et démesurée de Dieu.

Et cet univers ainsi illuminé de points brillants tels de minuscules clous d'or, là-haut, tournait sur son axe, dans une splendeur sacrée, pendant que, sur la terre ténébreuse, dans ce désert au sable éteint, ne s'élevait qu'un petit souffle de vent, une haleine douce et chaude de femme endormie.

Ma petite Aïcha…

Il aimait son souffle d'enfant sur son visage vieillissant. Lorsqu'elle dormait à côté de lui, elle était semblable à une petite chatte câline qui se roulait en boule, qui cherchait du dos la chaleur des corps, qui l'agrippait de ses longs doigts aux ongles délicats, pour ne pas le laisser partir au loin, en l'invitant à prolonger la nuit qui mourait sans fin au point du jour.

Pour éviter toute jalousie entre ses femmes, même s'il n'y avait entre eux aucun acte charnel, Muhammad avait l'habitude de partager son temps de façon équitable, passant tour à tour une nuit avec chacune d'entre elles. Pourtant, il n'y prenait aucun plaisir. Sauf les soirs où il se retrouvait dans les bras d'Aïcha : de son aura juvénile, émanait une douceur et une innocence qui le conduisaient dans des rêves merveilleux, et souvent le Prophète repoussait cet instant où il allait sombrer dans un sommeil divin, afin de pouvoir contempler le plus longtemps possible, sous le regard de la Lune, ce petit bout d'ange endormi qui lui insufflait un indescriptible bonheur de père.

Ô Aïcha…

Au loin, le hennissement d'un cheval en approche brisa le calme de la nuit. Muhammad se redressa sur ses coudes et tourna la tête vers ce cavalier inconnu qui trottait vers lui. Celui-ci, tout vêtu de noir sur sa monture marron, s'arrêta à une vingtaine de mètres de

là. D'un bond, il descendit de son cheval et l'attacha avec la jument blanche du Prophète, elle-même liée par une corde à l'un des piquets d'une grande tente en toile claire. Le nouvel arrivant jeta un coup d'œil à l'intérieur puis, n'y voyant personne, se mit à regarder tout autour de lui.

Dans l'obscurité, à la lueur d'un infime croissant de lune, il finit par distinguer la silhouette sombre du Prophète. Il lui fit un signe amical du bras.

– C'est moi, dit-il d'une voix chantante, c'est Ali !

Aussitôt, le Prophète se releva et vint chaleureusement embrasser la barbe noire de ce fils tant aimé.

– Tu m'as beaucoup manqué ! s'exclama Muhammad.

Il n'avait pas revu Ali depuis plusieurs semaines : le jeune homme était parti pour lier des alliances avec des clans arabes contre ceux de La Mecque.

– Je n'ai pas de bonnes nouvelles à t'annoncer, répondit Ali en préférant aller droit au but. Les Mecquois préparent une nouvelle attaque contre nous. Ils seront bientôt à nos portes. En ton absence, j'ai pris l'initiative d'écouter un bon conseil militaire et nous avons commencé à faire creuser une fosse infranchissable pour protéger la Cité.

Dans la nuit, le sourire triste d'Ali brilla sur son visage mat.

– Rentrons dès maintenant à la Cité, proposa-t-il. Ta présence est indispensable…

– Indispensable ? le coupa Muhammad. Vous pouvez très bien vous passer de moi, tout comme Dieu…

Ali entendit l'amertume dans la voix du Prophète. Il comprit que Muhammad faisait référence à une récitation que Gabriel avait transmise après les combats d'Ouhoud, bataille où le Messager de Dieu avait failli perdre la vie : en substance, elle disait que le sceau des Prophètes n'était pas immortel et que le jour où il serait tué, la Soumission devrait continuer d'avancer sans lui.

– Certes, un jour de malheur finira par arriver, dit Ali d'un ton triste. Mais pour l'instant, il y a tant de chose que Gabriel doit encore te dire. Ta récitation de la Mère du Livre n'est pas encore finie, j'en suis certain ! L'histoire est belle et elle va continuer encore longtemps…

De ses yeux noirs, Ali scruta l'obscurité autour d'eux.

– Au fait, que fais-tu ici tout seul ? Tu le sais, c'est dangereux, les ennemis de Dieu sont partout…

– J'avais besoin de m'isoler, de ne plus entendre les murmures de la Cité, les rumeurs qui courent sur Aïcha…

Silencieusement, Ali acquiesça de la tête.

– Viens, lui dit Muhammad en le prenant par l'épaule.

Les deux hommes allèrent s'asseoir à l'endroit où le Prophète était allongé quelques minutes plus tôt.

Avant qu'il ne parte en mission, Muhammad avait demandé à Ali s'il pensait Aïcha coupable, et s'il devait la répudier avant que toute cette affaire ne prenne une tournure catastrophique. Ali lui avait répondu que Dieu n'avait pas mis son Messager trop à l'étroit concernant ses épouses : il avait beaucoup d'autres femmes. Muhammad pouvait donc faire comme bon lui semble. Ali n'avait pas pleinement réalisé à quel point le Prophète tenait à Aïcha et que la rumeur qui courait à son sujet était en train de lui déchirer le cœur.

Ali s'en rendait compte à présent.

Dans la Cité du Prophète, certains disaient que c'était Oubayy, l'un des principaux chefs des Auxiliaires, qui avait colporté en premier l'adultère d'Aïcha, et Ali en fit part à Muhammad.

– Il paraît que toute cette calomnie est partie d'Oubayy. Cela m'étonne grandement car j'ai toute confiance en lui…

– Ce n'est pas Oubayy, le coupa Muhammad d'un ton morne. Aïcha n'aime pas Oubayy depuis le jour où il lui a dit qu'elle n'est qu'une petite fille capricieuse, possessive et jalouse, qui obtient tout ce qu'elle veut de moi. Aïcha essaye de se venger dans son malheur en l'accusant à tort. Mais crois-moi, Oubayy n'a rien à voir avec cette histoire. Aïcha n'aime pas Oubayy également à cause d'une plaisanterie qui circule dans le harem : par moquerie, une de mes femmes a dit un jour qu'Oubayy est peut-être le vrai père d'Aïcha, parce qu'ils ont tous deux les cheveux roux…

Le père et le fils se mirent à rire de la blague. Longtemps, les éclats firent écho dans la douceur de la nuit, les doutes ou les démons décochèrent les traits d'étoiles filantes, et les voix, finalement apaisées, rivalisèrent avec la sérénité du firmament.

Au petit matin, après avoir discuté sans interruption, les deux hommes levèrent le camp pour rentrer à la Cité du Prophète. Celui-ci installa sa tente à l'extérieur de l'agglomération, à proximité du fossé qui était en train d'être creusé, pour en superviser les travaux et s'isoler des rumeurs qui couraient toujours.

Alors, dans sa grande mansuétude, Dieu décida de mettre un terme définitif à la calomnie d'Aïcha.

Pendant le somme du Prophète, Gabriel vint le trouver et lui apporta cette divine révélation : Aïcha était innocente du crime dont on l'accusait.

Fort de cette nouvelle récitation, Muhammad se leva de sa couche pour se précipiter dans la Cité. Il y fut porté par une foule de disciples, tous heureux de retrouver leur Prophète, et il déclama sur la place publique les flambantes feuilles de Dieu écrites dans la Mère du Livre.

À travers la voix du Prophète, Dieu sermonna les habitants pour avoir fait courir, de bouche en bouche, les atroces rumeurs sur Aïcha, alors qu'elles étaient des mensonges évidents. Dieu aurait pu faire abattre un châtiment terrible sur tous pour ces bruits propagés. Toutefois, le Tout Puissant était miséricordieux et pardonnait le péché commis.

Mais Dieu ne pardonnait pas aux trois diffamateurs.

Si ces calomniateurs n'avaient pas pu produire quatre témoins, alors ils étaient menteurs devant Dieu, et ils devaient être punis pour ce crime odieux.

Désormais, nouvelles punitions fixées par décret divin, l'homme et la femme adultères recevraient cent coups de fouets, ou quatre-vingts pour les accusateurs n'ayant pas de quatuor attestant de la vérité. Ainsi, une fois sa récitation fidèlement retransmise, Muhammad donna l'ordre de faire subir la peine prescrite au trio criminel qui avait bafoué l'honneur et l'intégrité d'Aïcha.

Le fouet lacéra les chairs dans des cascades de sang qui lavèrent, de leurs flots rougeoyants, l'affront subi. Avec ces larmes, ces cris de douleurs et ces futiles implorations, au son de claquantes lanières de cuir, toutes les bouches de la Cité se purifièrent des mots sataniques qui avaient, depuis plusieurs semaines, brûlé les langues d'un avant-goût de l'enfer.

En cette journée, par la grâce de Dieu, la diabolique rumeur disparut complètement des esprits. Toutefois, effet involontaire de la révélation divine, un autre bruit se mit à courir à la vitesse d'un cheval au galop, une nouvelle rumeur d'une nature, non plus démoniaque, mais divine, une histoire merveilleuse qui allait enflammer les cœurs et les consciences des Soumis.

Elle débuta le matin même où le Prophète était parti sur la place publique pour y proclamer l'innocence d'Aïcha.

Sawan, celui-là même que la rumeur accusait d'adultère, était en proie à un dilemme : devait-il aller voir le Messager de Dieu pour lui dire ce qu'il avait vu ? Car les évènements qui s'étaient déroulés quelques heures plus tôt ne cessaient de le troubler et tournaient en boucle dans sa tête. Pendant la nuit, ne trouvant pas le sommeil, Sawan s'était mis à marcher le long de la fosse en construction à laquelle il participait, et il s'était retrouvé à une trentaine de mètres de la tente du Prophète. Celle-ci s'était brusquement éclairée de l'intérieur, comme embrasée d'une lumière intense. Sawan avait vu une silhouette agenouillée à l'extérieur, le visage collé contre la toile de la tente. Sortant son épée, Sawan s'était précipité, croyant avoir affaire à un ennemi du Prophète. Quand le tranchant de l'arme s'était posé sur le dos offert, un géant s'était lentement tourné, et Sawan avait immédiatement reconnu Omar. Sawan était resté muet, ne sachant que faire. Il avait bien vu qu'Omar était en train d'espionner le Prophète par un petit trou pratiqué dans la toile de tente. Dans celle-ci, la lumière était toujours vive et une douce voix s'était élevée dans un murmure chantant. D'un regard noir, Omar avait silencieusement ordonné à Sawan de partir, et ce dernier avait obéi en quittant rapidement les lieux.

Lorsque le jour s'était levé, Sawan faisait face à un doute légitime. Il avait fini par décider d'aller trouver Omar pour lui demander des explications.

– Je n'espionnais pas le Prophète, avait grondé Omar. J'étais là pour sa protection !

– Mais je t'ai vu regarder par le trou ! avait rétorqué Sawan, le ton suspicieux.

Après un instant de réflexion, Omar avait acquiescé.

– Oui, c'est vrai. Quand j'ai vu la lumière, je me suis inquiété et j'ai regardé à l'intérieur. Je n'aurai pas dû, je sais, mais j'avais peur pour le Prophète. Je n'aurai pas dû voir ce que j'ai vu…

– Qu'as-tu donc vu ?

Après quelques secondes d'hésitation, Omar lui avait révélé la vérité :

– J'ai vu l'ange de la révélation, un être de lumière qui flottait au-dessus du sol et qui récitait la parole de Dieu à l'oreille du Prophète...

Abasourdi, Sawan avait écouté ce récit extraordinaire.

– Et quand Gabriel est parti, avait ajouté Omar, il a disparu en un instant, comme ça…

De sa main droite, Omar avait claqué des doigts.

– Et tout est redevenu noir !

Sawan avait promis à Omar de ne jamais raconter cette histoire. Mais les promesses n'engageant que ceux qui y croient, la tentation de se pavaner étant plus forte, Sawan n'avait pu tenir sa langue.

Alors, la nouvelle se retrouva bien vite sur toutes les lèvres de la Cité du Prophète.

18
Vent divin

Une goutte d'eau perla sur son front.

Du revers de la manche, Tom la fit disparaître.

L'attention focalisée sur les fils électriques dénudés, Tom faisait abstraction de son environnement. Il n'entendait plus le ronronnement du climatiseur qui crachait son air glacial dans la petite pièce aux murs blancs et aux fenêtres calfeutrées. Assis sur un tabouret métallique, le buste penché en avant sur une vieille table de cuisine, Tom s'activait à l'étape la plus délicate de son travail : le raccordement du détonateur au déclencheur manuel.

Sous la vive lumière d'un néon, Tom relia délicatement les fils. Il savait qu'à la moindre erreur, tout pouvait finir en un instant, aussi rapide qu'un claquement de doigts. Lorsqu'il eut terminé, du bout de l'index, il vérifia que tout le circuit électrique était parfaitement relié. À première vue, tout semblait correct.

Le dernier gilet explosif était prêt.

Le bas du dos douloureux, Tom se redressa.

– C'est fini, dit-il en anglais.

Assis devant lui, six yeux se mirent à briller de mille éclats.

Tom se força à leur sourire amicalement.

Avec sa longue barbe, il avait l'impression d'être devenu le père Noël et qu'il était en présence de trois enfants un peu déments. Ceux-ci, de leurs regards émerveillés, l'avaient observé silencieusement fabriquer les gilets explosifs, comme s'il s'agissait

des jouets qu'ils découvriraient, un heureux matin de décembre, au pied de leur sapin.

Sauf que ces jouets seraient des cadeaux mortels.

Mais c'était exactement ce qu'espérait le trio kamikaze.

Quatre jours plus tôt, Tom avait brutalement fait connaissance avec le plus jeune, lorsque celui-ci lui avait posé un révolver sur la tempe. Après avoir expliqué la raison des sirènes de police dans la rue et dissipé le malentendu, en attendant l'arrivée de Jawad, Tom avait sympathisé avec ce ressortissant britannique prénommé David.

Âgé de dix-neuf ans, les yeux bleus surmontés de sourcils fins, David possédait un visage angélique avec une courte barbe blonde et de longs cheveux bouclés.

Avec ses tatouages et les marques des divers piercings, Tom avait rapidement décelé la personnalité de David : un *borderline*.

Ayant le sentiment, à tort ou à raison, d'avoir été délaissés dans leur enfance, les *borderline* se construisaient avec la crainte permanente du regard des autres. Impulsifs, émotifs et angoissés, se dévalorisant sans cesse, ils se considéraient comme des imposteurs dans leur propre existence à laquelle ils essayaient d'échapper par la drogue, par les tentatives de suicides ou, n'osant se faire du mal, en détruisant par la violence l'imposture du monde.

Très influençable, David avait mis du vernis sur sa vie avec la religion. De famille chrétienne, il s'était converti à l'islam et avait rencontré un gourou islamiste. Alors qu'il n'était rien, qu'il se sentait vide, le prêcheur avait insufflé une étincelle divine en lui et David s'était senti investi d'une mission, se croyant devenu l'élu de Dieu.

Comme tous les manipulateurs, le prêcheur l'avait isolé de sa famille, lui disant qu'il était le justicier d'Allah, bien plus intelligent que tous les autres et, contrairement à ce que les gens mauvais affirmaient dans son dos, qu'il n'était pas un *looser*.

David avait cru ces grossiers mensonges, ne pouvant voir la réalité en face de peur inconsciente de redevenir le dépressif qu'il était. Il était tombé dans les griffes d'une secte non plus à petite échelle, non plus artisanale voire familiale, mais dans une secte

mondiale nommée islam, une secte qui prodiguait le lavage de cerveau de manière industrielle...

– Cet après-midi, je revois mon petit frère ! s'exclama en français la seule voix féminine du groupe.

Tom eut un sourire tendre pour Sabrina.

À part la petite voix mélancolique qui s'échappait comme à regret de sous la *burqa* bleue, Tom ne connaissait rien d'elle, ni son visage constamment voilé, ni même son prénom.

Ou du moins, jusqu'à ce matin.

Après le petit déjeuner, Sabrina s'était ouverte à Tom et lui avait avoué qu'elle désirait rejoindre le paradis d'Allah où l'attendait son petit frère qui était mort dans ses bras, suite à une maladie, quelques années auparavant.

Comme pour remercier l'homme qui allait lui octroyer le précieux ticket pour le paradis par la fabrication d'un gilet explosif, Sabrina lui avait même dévoilé une partie de son intimité : son visage.

Non pas en vrai – elle n'aurait jamais osé soulever le voile qui la protégeait du monde extérieur – mais sur l'écran de son téléphone portable. Sabrina lui avait montré une vidéo enregistrée, où elle participait à une émission de télévision française sur la religion musulmane et la laïcité.

Porteuse d'un simple foulard sur les cheveux qui ne mettait nullement à mal sa beauté italienne aux yeux couleur noisette, Sabrina clamait avec force et conviction qu'elle était stigmatisée au pays des droits de l'homme, notamment à cause du port du voile intégral qui lui était interdit dans l'espace public.

Dans sa tête, la conscience de Tom s'était mise à protester silencieusement : n'était-ce pas au contraire Sabrina qui stigmatisait les autres citoyens en refusant les lois républicaines ?

Lors du débat télévisé, Sabrina avait également relayé la vidéo d'une Africaine musulmane qui exhortait les nations du monde riche à venir en aide à son continent dévasté, pour éviter de voir des refugiés venir par hordes chercher l'asile en Europe. Entièrement voilée de noir, ne laissant qu'une infime partie de son visage sombre exposée à la caméra, l'Africaine était filmée devant une mosquée où elle ne cessait de scander le même mot : liberté.

Néanmoins, comment pouvait-on venir en aide à une personne qui était volontairement prisonnière ? Comment libérer un otage qui, paradoxalement, criait par les barreaux de la banque Afrique, mais ne voulait cependant pas qu'on s'en prenne au criminel appelé islam qui la retenait séquestrée ?

Victime du syndrome islamique de Stockholm, elle ne pouvait concevoir que les maux qui l'accablaient prenaient source dans ses croyances tronquées, que la raison de sa misère était le fait de sa religion même…

– Cet après-midi, je revois enfin mon petit frère ! répéta Sabrina, d'une voix plus joyeuse.

Elle applaudit de ses mains gantées.

– Si telle est la volonté d'Allah, tu le retrouveras !

La voix nasillarde qui venait de s'exprimer en français était celle de Mohamed.

Tom avait eu le temps de faire connaissance avec ce cousin de Rachid, un cousin germain à l'apparence physique quasi identique. Issu d'une famille française musulmane très pieuse, Mohamed avait grandi dans l'amour de Mahomet et de son Coran, sans pourtant en avoir lu une seule page. Comme lui, elles étaient nombreuses ces petites têtes tendres à avoir adopté aveuglement cette religion par amour paternel, suivant la tradition familiale par mimétisme séculaire, sans jamais avoir feuilleté les versets qui berçaient leurs candides existences.

Parce que les enfants construisaient aussi la perception de leur être par les syllabes qui résonnaient glorieusement en eux, comme tatoués dans l'intimité de leurs gènes, leurs prénoms s'insinuaient au plus profond de leur personnalité. Parce que les prénoms islamiques pouvaient aussi influencer ces personnalités futures, les parents qui baptisaient leurs nouveau-nés de celui du Meurtrier de Médine, ou de ceux de sa troupe de brigands, semaient involontairement en eux des graines assassines.

Pour Mohamed, par un sentiment d'injustice émanant de la pauvreté de son milieu social, ces graines avaient commencé à germer pendant son adolescence, le faisant sombrer dans la petite délinquance. Et ces graines s'étaient totalement épanouies le jour où, par une lecture studieuse du Coran, elles avaient fini par découvrir le vrai islam.

Depuis lors, Mohamed ne rêvait plus que d'une chose : le septième ciel.

La croyance populaire laissait entendre que tous les musulmans avaient droit au même paradis, à la même récompense dans le firmament pour leur soumission.

Toutefois, cette croyance était erronée.

Du moins, d'après le Coran.

Celui-ci stipulait bien, dans sa quatrième sourate, que les musulmans qui restaient sagement chez eux n'étaient pas égaux par rapport à ceux qui se battaient pour faire triompher l'islam. Le verset précisait que Dieu avait mis les combattants au-dessus des non-combattants en leur accordant une rétribution supérieure : le plus haut des cieux à ses côtés.

Tout comme il y avait sept enfers dont certains réservés spécialement aux chrétiens, aux juifs ou aux athées, il y avait sept paradis dont le plus haut était exclusivement réservé aux combattants, un endroit privilégié peuplé de vierges, où ils pouvaient également côtoyer le Prophète.

Dans les cieux hiérarchisés, le navire paradis avait différents niveaux d'accréditation : les passagers de troisième classe étaient les adeptes du Sage de La Mecque tandis que, dans cette croisière céleste, les disciples du Meurtrier de Médine bénéficiaient du plus haut degré de confort en première classe.

Si le croyant voulait atteindre le pont supérieur du navire amiral, il n'avait d'autre choix que de devenir un combattant, avec l'obligation de tuer les infidèles au nom de Dieu, pour imposer l'islam par les larmes, ou bien en mourant les armes à la main, en martyr, comme l'escomptait Mohamed.

Mis en avant par les gourous islamistes manipulateurs, l'avantage du statut de martyr, par rapport à celui de combattant-meurtrier, était de voir ses péchés rachetés par Allah. L'absolution de celui qui mourait les armes à la main permettait de laver ses diverses offenses à Dieu, effaçant les vols de la petite délinquance à sa consommation d'alcool, et même ses plus odieux crimes.

Tous ces précieux passe-droits, du combattant au martyr, poussaient fatalement le croyant vers le tableau sanglant du djihad,

avec en toile de fond des versets coraniques qui menaçaient d'enfer ceux qui refusaient d'y participer.

Et cette guerre sainte n'était pas, comme l'affirmaient les Meccans, un combat d'un autre temps, voire une croisade morale ou une bataille métaphorique : elle était un devoir sacré, une obligation religieuse établie dans le Coran en institution divine, pour infliger définitivement, par la force assassine, l'islam à toute l'humanité.

Certes, n'aspirant qu'à vivre en paix, les Meccans étaient dans le déni de cette réalité, accusant les martyrs médinois de n'être que des fous n'ayant jamais lu le Coran. Comme dans un hôpital psychiatrique, ne voulant pas remettre en cause leur propre maladie mentale, ils reprochaient aux Médinois d'être des déments ayant une autre folie que la leur. Les Meccans affirmaient que les martyrs étaient des illuminés, qu'ils n'étaient que des criminels inhumains, des Satan et que l'islam n'avait jamais appris à faire du mal, à tuer. Au contraire, le Coran était amour, entraide et respect de l'autre.

Pour corroborer ces illusions, un représentant du culte musulman meccan s'exprimait régulièrement à la télévision. Cet imam des médias assurait que le cheminement de la radicalisation, celui qui poussait un croyant à devenir un assassin kamikaze, était complexe. Pourtant, ce cheminement était d'une simplicité enfantine : Allah l'ordonnait dans ses sourates.

L'imam des médias essayait de convaincre ou, plutôt de se convaincre, que le profil type du martyr était celui de jeunes désœuvrés, paumés et qui, aussi inconcevable que cela puisse paraître, trouvaient dans la mort une forme d'aventure. Néanmoins, ce n'était plus si inconcevable lorsqu'on prenait connaissance des versets qui promettaient l'exclusivité du septième ciel à ces soldats tués dans les combats contre les mécréants.

Mettant un filtre cognitif sur ces versets pour continuer à vivre de doux rêves coraniques, l'imam des médias osait même dire que les textes que lisaient les Médinois étaient faux, que ce n'était pas le Coran. Comme s'il y avait un vrai et un faux Coran, comme s'il pouvait y avoir deux livres distincts. Malheureusement, il n'y avait qu'un seul Coran, faux ou vrai, et il ordonnait de tuer en faisant le djihad.

À l'opposé de l'islam « intégriste », l'islam « modéré » des Meccans était présenté par l'imam des médias comme le seul véritable islam. Mais l'islam n'était pas une religion modérée, il n'y avait que des musulmans modérés qui, malgré les préceptes de violences du Coran, désobéissant à Dieu, n'observaient pas ses versets meurtriers.

Et l'islam des Meccans n'était pas l'islam véridique, c'était au contraire celui des Médinois qui reflétait fidèlement les enseignements de l'islam, tels qu'ils se trouvaient dans le Coran, dans les actes et les paroles du Prophète, ou encore dans la loi coranique. Leur intégrisme, leurs actes de terrorisme et leur folie meurtrière avaient le mérite d'être logiques, voire honnêtes, par rapport aux commandements d'Allah.

Tous les musulmans n'étaient pas des terroristes, mais tous les terroristes étaient des musulmans qui étaient en totale adéquation avec les préceptes contenus dans le livre de Dieu, un livre qu'ils avaient parfaitement lu.

En appliquant à la lettre ces ordres assassins, en agissant légitimement au nom de Dieu, les Médinois étaient dans le vrai, dans le vrai islam, celui des origines légué par le Meurtrier de Médine, avant que les hadit des disciples du Sage de La Mecque ne mettent un véto à toute sa barbarie.

Les Médinois n'étaient pas de déments irresponsables qui usurpaient l'identité islamique pour justifier l'inqualifiable, ce n'étaient pas des pseudo-musulmans qui interprétaient faussement le Coran. C'était au contraire les Meccans qui étaient des ersatz de Mahomet et qui avaient métamorphosé l'islam vrai en une autre religion, diamétralement opposée à l'originale.

Pour les cerveaux ignorants avides d'informations simples et rassurantes, les médias occidentaux œuvraient systématiquement dans le sens de la propagande meccane. Ils ne donnaient la parole, ne diffusaient des reportages pour les masses endormies qu'uniquement du point de vue des Meccans. Leurs pseudo-historiens qui s'y exprimaient étaient tous des musulmans adeptes du Sage de La Mecque. Ceux-ci pouvaient perpétuer les mensonges auxquels ils croyaient, et on n'entendait la voix des Médinois qu'à travers leurs abominables crimes.

Lors de tels évènements sanglants, l'imam des médias intervenait sur le vif pour dénigrer les Médinois et leurs martyrs, en affirmant que ces fous déformaient le Coran de manière éhontée, qu'ils travestissaient les versets de leur véritable signification.

En vérité, c'étaient les Meccans qui altéraient le Coran, qui sortaient ses textes de leur contexte ou, par déni du passé assassin de leur gourou, qui refusaient le vrai contexte historique. Les Médinois, eux, étaient en cohérence avec les ordres meurtriers de Mahomet, leurs croyants étaient en parfaite concordance avec les préceptes violents du Coran et l'islam véritable qu'ils mettaient en pratique était en conformité avec les commandements de Dieu.

N'étant nullement une minorité d'égarés ignares comme voulaient le faire croire les médias à la solde des Meccans, les candides occidentaux effaçaient de leurs esprits ces hommes et ces femmes voilées, ces millions de Médinois à travers le monde qui connaissaient par cœur le Coran et qui, criant dans le désert médiatique, œuvraient humblement aux principes déments gravés dans le marbre coranique. L'Histoire oubliait ces innombrables leaders médinois instruits, tel l'ayatollah Khomeiny, qui avaient savamment étudié le Coran pendant des décennies avant d'initier des états à la stricte charia liberticide, avant d'instaurer le vrai islam légué par Mahomet et de voir des peuples entiers se prosterner par croyance sincère, fuyant les démocraties contraires au livre de Dieu.

Tom avait tenté de raviver ces vérités occultées des consciences somnolentes.

En vain.

Son roman était mort-né.

Et s'il avait était disponible en librairie, les Médinois n'auraient jamais laissé ces vérités se propager, jamais ils n'auraient laissé les secrets blasphématoires éclater au grand jour, jamais ils n'auraient accepté que Tom écrive en leur nom pour faire retentir leur voix et leur islam véridique.

Une fatwa en guise de remerciement aurait été décrétée, une sentence de mort comme savait si bien le faire Mahomet, lui qui n'avait aucun scrupule à obtenir vengeance ou régler une querelle par l'assassinat politique.

Ironiquement, avec la publication de son roman, Tom aurait réussi le tour de force de réunir les Meccans et les Médinois, main dans la main, pour une lapidation publique dans tous les sens du terme.

Car, dès que l'on pointait du doigt le fabuleux Prophète d'Arabie, les frères ennemis s'unissaient pour protéger d'un bouclier de férocités leur patriarche mytho…

– As-tu fini ? demanda une voix en anglais.

Surpris, comme redescendant sur terre, Tom se retourna.

Sans un bruit, Jawad venait de pénétrer dans la pièce.

– Oui, c'est fini, répondit Tom.

Sur son nez large et tordu, Jawad réajusta ses lunettes rouges qui avaient tendance à glisser. Invisibles derrière des verres ronds et fumés, ses minuscules yeux noirs scrutèrent ceux de Tom.

Ce dernier se demanda encore une fois si Jawad l'avait vraiment cru pour l'histoire de l'accident de la route qui était censé avoir causé la mort de Rachid et de Barberousse. Est-ce que Jawad jouait un double-jeu pervers ? Attendait-il que Tom ait fini d'assembler les explosifs pour l'éliminer ? Rien n'était certain avec cet homme de petite taille dont le long visage blafard rasé de près ne reflétait aucune expression tangible.

– Et la voiture, est-elle prête ? s'enquit Jawad en grattant d'une main sa chevelure noire coupée courte.

Il avait chargé Tom d'installer un dispositif de mise à feu dans une camionnette bourrée d'explosifs. Le véhicule devait être placé au milieu d'un marché de Kaboul pour provoquer un carnage.

Tom avait hésité à le faire.

Néanmoins, avait-il eu vraiment le choix ? S'il avait refusé, un autre que lui l'aurait fait, on l'aurait tué et sa mission d'empêcher un nouveau onze septembre 2001 aurait été un échec. Et en repensant à Camille, sa conscience chaude avait pris le dessus : il devait sauver Charlie de lui-même.

Alors, occultant de son esprit ces victimes afghanes qu'il allait devoir porter sur le cœur, Tom s'était attelé sur cette bombe. Cependant, il n'avait relié qu'un quart des détonateurs aux blocs de C-4, espérant qu'une partie de ceux-ci n'exploserait pas malgré l'onde de choc, sauvant potentiellement des dizaines de vie.

– Oui, la bombe de la voiture est aussi prête, répondit Tom.

Jawad eut un sourire carnassier, dévoilant sa dentition malsaine.

– Parfait ! En fin d'après-midi, tu auras le privilège de conduire la voiture jusqu'au marché.

Tom acquiesça d'un signe de tête.

– C'est un honneur, merci.

Silencieusement, Jawad considéra le crâne rasé de Tom aux multiples blessures. Il porta une attention plus particulière à la longue barbe blonde parsemée de poils gris.

– Tu vas devoir te teindre la barbe en noir, finit par dire Jawad.

– Pourquoi ? s'étonna Tom.

Jawad pointa son index maigre au plafond.

– Rachid était toujours prompt à diffuser des vidéos de propagande sans demander mon avis. Tu sais, tu es devenu une vraie star américaine sur internet…

Fronçant les sourcils, Tom ne comprit pas sur le moment la signification des propos de Jawad.

*
* *

Alain cliqua sur la souris.

Assis devant le grand écran de son ordinateur, l'agent du Mossad visionna pour l'énième fois la vidéo qui circulait sur les réseaux sociaux.

Filmée à l'aide d'un téléphone portable, la mise en scène était balayée par le flash de l'appareil qui faisait danser des ombres inquiétantes autour de deux protagonistes. On y voyait une silhouette de dos qui braquait un pistolet sur le front d'un homme à genoux. Puis le coup de feu, le sang qui giclait et le corps sans vie qui s'écroulait sur le sol.

Alain cliqua de nouveau sur la souris pour interrompre la vidéo.

La suite, il la connaissait par cœur : un caméraman qui criait joyeusement un « *allahou akbar* » tout en filmant de près le cadavre, suivi d'un zoom très net sur le visage du tueur qui, le

sourire aux lèvres, scandait lui aussi un « *allahou akbar* » à deux reprises.

Pensif, fermant ses paupières fatiguées à l'œil unique, Alain se laissa basculer en arrière dans l'épais fauteuil en cuir noir.

Ainsi, Tom était toujours vivant et, s'il ne devait sa survie qu'au prix d'un sacrifice immense, sa mission d'infiltration semblait être un succès.

Excellent.

Certes, tout n'était pas parfait car Alain avait eu la confirmation de l'identité de la victime de Tom : il s'agissait du maître de chien qui l'avait accompagné lors du parachutage.

Néanmoins, on ne faisait jamais d'omelette sans casser des œufs, surtout dans le domaine de l'espionnage, même si les œufs étaient ses propres œufs.

Alain se remémora la conversation téléphonique qu'il avait eue avec Tom, peu de temps avant qu'il ne s'embarque dans l'avion en direction de l'Afghanistan.

Alain lui avait rappelé qu'il aurait sans doute des choix difficiles à faire pour gagner la confiance de Sultan et parvenir jusqu'à Charlie. On lui ordonnerait très probablement de fabriquer des bombes qui tueraient des innocents. Il fallait garder à l'esprit que l'existence de quelques-uns permettrait de préserver celle de milliers.

Tom lui avait dit qu'il essaierait de garder la conscience froide. Alain lui avait demandé ce qu'il entendait par là, et Tom lui avait narré une histoire aux choix cornéliens : celle d'une petite fille kidnappée qui avait été ligotée sur la voie d'un chemin de fer, l'arrivé sur ces rails d'un train à grande vitesse avec cinq cents enfants à bord et la possibilité de faire dérailler le train pour sauver la petite fille ou l'alternative de ne rien faire.

Soit on laissait la petite fille mourir, soit on tuait cinq cents innocentes victimes.

Tel était le dilemme.

La conscience froide optait pour la solution la moins horrible, et on laissait mourir la petite fille plutôt que cinq cents autres.

Tom avait alors demandé à Alain d'imaginer que cette petite fille n'était pas une simple inconnue sans visage et sans nom mais

sa propre enfant. Qu'aurait fait Alain ? Laisser mourir sa propre fille ou bien tuer délibérément cinq cents enfants en provoquant le déraillement du train ?

Alain avait répondu qu'il aurait vraisemblablement fait dérailler le train pour sauver sa fille, et Tom lui avait dit que sa conscience chaude avait pris le pas sur sa conscience froide...

Alain rouvrit ses paupières.

Tom avait gardé sa conscience froide jusqu'au bout, il avait préféré sacrifier la vie du maître de chien pour continuer sa mission et pouvoir sauver des milliers de vies à venir en tentant d'éviter un nouveau onze septembre.

Passant sa main dans sa chevelure blanche et drue coupée en brosse, Alain fut parcouru d'un rictus.

Le problème qui se présentait désormais à lui était que les Américains ne l'entendraient peut-être pas de cette oreille : Tom avait tué sciemment un agent des forces spéciales qui travaillait pour la CIA et cette dernière ne laissait jamais impuni un crime contre l'un des siens.

Si Tom parvenait à ses fins, s'il arrivait jusqu'auprès de Sultan et de Charlie, Fatima, l'agent de la CIA infiltrée, se trouverait sur son chemin. Et Fatima n'aurait peut-être plus le feu vert pour l'aider, elle aurait au contraire l'ordre de l'arrêter, voire de le tuer pour le crime qu'il avait commis.

Alain sortit son smartphone de sa veste et composa un numéro.

La partie allait s'annoncer serrée avec les Américains et la CIA, mais Alain saurait bien leur faire entendre raison : seule la mission de Tom comptait.

Coûte que coûte.

*

* *

À coup de klaxon, roulant au pas, la vieille camionnette blanche avançait difficilement.

Au volant, Tom conduisait parmi le flux de piétons qui, tel un lent torrent aux couleurs bigarrées, paraissait intarissable. Après un pénible jeu de pied sur la pédale de frein ou d'accélérateur, Tom

parvint au bout de la rue où, matérialisé par une guérite en bois délabrés, un poste de contrôle filtrait les voitures entrantes.

Tom baissa sa vitre latérale et tendit le laissez-passer que lui réclamait l'unique militaire en arme. La kalachnikov en bandoulière sur une combinaison vert foncé, l'homme à la courte barbe grise fit un discret clin d'œil complice. Après avoir fait semblant de vérifier l'authenticité du document, il le rendit au conducteur.

– *Allahou akbar*, chuchota-t-il d'une voix à peine audible pour ne se faire entendre que de Tom.

Celui-ci acquiesça en silence et le véhicule se remit en branle. Dans le rétroviseur extérieur, Tom vit le soldat abandonner son poste, pressé de s'éloigner des lieux qui allaient devenir dans quelques minutes un véritable enfer.

Tout en pensant que Jawad avait décidemment des hommes de main de partout, Tom s'engagea sur la grande place du marché.

Encadrée par quatre blocs de bâtiments hauts de deux étages, percée de nombreuses rues étroites sur sa périphérie, la place rectangulaire courait sur une centaine de mètres dans sa largeur et au double dans sa longueur. Dans une anarchie apparente, elle avait été prise d'assaut par des hordes de vendeurs qui avaient étalé à même le sol leurs marchandises, quadrillant le goudron d'un damier de toiles multicolores. Dans le ciel clair de Kaboul, les odeurs des épices se mêlaient, dans un brouhaha bon enfant, aux saveurs des cuissons qui se dégageaient des petites étales ambulantes auxquelles les citadins étaient venus s'approvisionner avant l'heure du couvre feu.

C'était une cohue populaire et joyeuse, une course à la nourriture où ils ressortaient toujours gagnants avec de grands cabas remplis de fruits, de légumes et de viandes fraiches.

Tom essayait de faire abstraction de cette foule si humaine.

À travers le pare-brise sale du véhicule, il évitait de fixer ces hommes, ces femmes voilées d'une simple écharpe autour du cou et de la tête, ou ces autres sans visage, invisibles derrière leur *burqa*. Il ne voulait pas croiser le regard de ces gens qu'il allait assassiner.

Comme lui avait ordonné Jawad, Tom gara la camionnette à côté d'un marchand de glaces qui était adossé contre l'échoppe d'un maraîcher.

Après avoir coupé le contact, Tom pivota sur lui-même, fit coulisser la trappe de visite et, d'un ultime regard, inspecta la cabine arrière : sous une bâche noire, la bombe était prête à semer la mort.

Tom resta un moment à contempler, non pas l'engin qu'il avait assemblé, mais une autre bâche sombre, bien plus grande, qui se trouvait au fond de la cabine.

Étrange.

Lorsqu'il avait finalisé la mise en place des explosifs le matin même et qu'il avait refermé les portes arrière du véhicule, cette bâche ne s'y trouvait pas.

Que pouvait-elle dissimuler de si volumineux ?

Tom consulta sa montre. Il n'avait plus beaucoup de temps devant lui.

Quelque peu intrigué, il referma la trappe, puis descendit de la camionnette et la verrouilla. La barbe teinte, affublé d'une perruque noire et d'un plat bonnet marron, il glissa la clef du véhicule dans la poche de sa longue tunique bleue.

D'une marche qui se voulait rapide, il se dirigea vers la rue où se trouvait la guérite du poste de contrôle. Jouant parfois poliment des coudes, il se fraya un chemin parmi ces femmes et ces hommes dont il semblait être le parfait clone natif par sa tenue vestimentaire. Mais si, extérieurement, il était qu'une goutte d'eau identique dans une marée humaine de similitude, intérieurement, Tom étaient aux antipodes de ces croyants.

Car il était un « miraculé » de la religion.

Par le passé, telle une araignée, le catholicisme l'avait entortillé dans un cocon de mensonges afin qu'il obéisse docilement aux dogmes établis. Prier, s'adresser à ce qui n'existait pas, espérer des avantages magiques à la suite de quelque rituel étaient des actes insensés, et sa religion lui avait offert la possibilité d'assumer ces actes de dément d'une façon socialement acceptable, individuellement ou collectivement.

Psychologiquement rassurant, son esprit avait été semblable à un petit caneton piaillant de peur lorsqu'il était isolé, mais qui cessait de se sentir séparé de ses pairs dès que l'on mettait un miroir devant lui : son propre reflet le persuadait qu'il n'était plus seul, le reflet décuplé des chrétiens l'avait convaincu qu'il était indubitablement dans le vrai puisqu'ils étaient si infinis à être semblables.

En soif d'ordres, d'autorités et d'appartenance à une communauté puissante, son cerveau reptilien s'était abreuvé au mirage du chiffre des chrétiens à travers le monde, occultant ces autres milliards de personnes qui ne faisaient pas partie du groupe, gommant de sa conscience ces juifs, bouddhistes ou musulmans d'un cocasse adage récurrent, alors qu'il aurait dû l'appliquer à sa propre religion : « ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont forcément raison…».

Heureusement, par de miraculeuses vérités assénées en électrochoc, Tom avait eu la chance de guérir du Virus Dieu catholique et de s'immuniser contre sa souche sœur islamique.

Et celle-ci était bien plus virulente que la pandémie originelle.

Paradoxe temporel d'avant-garde, elle avait agi à la manière d'un virus informatique dont la première étape, le cheval de Troie, exploitait une faille du système hôte.

Chez les Arabes de la première heure, cette faille avait été leur ignorance en matière de religion monothéiste. En accumulant des thèmes tirés des traditions judéo-chrétiennes qu'un auditoire inculte ne pouvait identifier, en les présentant comme une inspiration divine personnelle, en paralysant les intellects par des messages de peur à répétition, Mahomet était parvenu à s'immiscer dans le cerveau de quelques adeptes ignares.

Dans les esprits de ces premiers convertis superstitieux, puisque les versets leur étaient impénétrables, ils ne pouvaient venir de l'un d'entre eux, ils étaient donc probablement d'origine surnaturelle, peut-être divine, voire miraculeuse.

À partir du moment où le texte était attribué à ce qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne pouvaient en saisir les risibles imperfections, ils n'avaient pu juger de son contenu ni s'en défendre. Et ils avaient été incapables d'évacuer cette araignée

coranique qui avait lentement tissé sa toile à l'intérieur de leurs têtes.

Dans une deuxième étape offensive, insérant dans l'intellect des lignes de code malveillantes, le virus islamique avait anéanti les défenses de ces hôtes arabes en détruisant trois sens vitaux : l'ouïe, la vue et la parole.

Les croyants étaient devenus sourds aux autres parce que Mahomet interdisait de discuter de ses versets avec eux, ils étaient devenus muets car, de peur de blasphémer, ils ne s'exprimaient plus, et ils étaient devenus aveugles en ne voyant plus autre chose que le Coran, puisque celui-ci stipulait qu'Allah était suffisant en tout.

Infériorisés par rapport au Puissant Créateur et à son *hacker*, par crainte de sacrilège, les Arabes n'avaient pas osé s'opposer aux abus moraux ou aux crimes répétés de celui qui avait piraté leur petite voix intérieure.

Pire.

Dans l'étape finale de l'infection, le virus islamique avait pris possession non seulement de leurs esprits, mais également de leurs corps, les faisant avancer le sabre à la main, tels des robots reconfigurés, vers des tueries de voisinage qu'ils n'avaient jamais imaginées, même dans leurs cauchemars les plus horribles.

Ne cherchant plus qu'à plaire au programmateur divinisé, disloquant leur âme humaine, les hôtes automatisés avaient propagé le virus dans le sang de leurs connaissances.

Sans plus de cœur, ces machines abêties avaient pris la vie de leurs prochains pour que la leur ne prenne jamais fin : cette quête d'immortalité virtuelle détruisait toute raison, tout ce qui était naturel dans l'instinct, tout ce qui y était bénéfique, tout ce qui favorisait l'existence ou garantissait un futur. Pourquoi un sens commun, pourquoi une quelconque gratitude envers sa descendance ou ses ancêtres, pourquoi coopérer, promouvoir et envisager un quelconque bien-être commun ?

Vivre de telle manière qu'il n'y avait plus aucun sens à la vie était désormais le vrai sens de la vie de ces marionnettes infectées. L'épidémie islamique les avait transformées en morts-vivants décérébrés, courant vers l'abîme éternel conçu par le maître viral Mahomet.

De nos jours, les héritiers de cette immortalité veillaient à ce qu'aucun juriste ne vienne remettre en cause l'assurance-décès qu'ils avaient contractée en embrassant l'islam.

À la moindre critique des clauses du contrat de Dieu, ils criaient au blasphème et descendaient dans rue pour faire éclater leur colère de client mécontent, n'acceptant pas qu'un quelconque expert rationaliste prouve que le Coran était un faux en écriture.

Même les plus intelligents d'entre eux ne pouvaient admettre qu'ils étaient dans l'erreur. Au contraire, ils pensaient que les autres étaient fous de ne pas être comme eux, et ils souhaitaient corriger cette folie en généralisant leur affection coranique.

Mais le fou ne savait pas qu'il était fou.

Pour le fou, c'étaient les autres qui l'étaient, qui étaient en dehors de sa réalité, exclus de son univers, de sa vision et de sa vérité.

Lorsque Tom marchait parmi ces gens contaminés, il avait l'impression de déambuler dans un immense asile de fous à ciel ouvert, de voir des patients arborant fièrement un voile islamique ou une chachia comme s'ils étaient porteurs d'un entonnoir sur la tête. Tous ces déments se souriaient béatement, se saluaient niaisement, en n'ayant aucunement conscience qu'ils avaient l'esprit contaminé par un virus cognitif qui déviait leur moindre raisonnement, leur moindre question existentielle vers des réponses comportementales irrationnelles.

Tom avançait dans cette foule à l'instar d'un médecin parmi des malades, parmi de saints croyants se croyant sains. Il cheminait tel un psychiatre entouré de schizophrènes potentiellement dangereux, dangereux s'il avait osé émettre un doute sur leur fausse perception du monde, s'il avait voulu leur prescrire un antidote de vérités.

Pour Tom, l'unique différence qu'il y avait entre un de ces croyants et un schizophrène était le fait que, lorsque celui-ci parlait à Dieu, Dieu lui répondait…

– Oh !

L'esprit ailleurs, sans la voir, Tom venait de bousculer une fillette de six ans qui était devant lui, et celle-ci avait lâché le cornet de glace qu'elle tenait à la main.

Un court moment, elle considéra la glace tombée au sol puis, réajustant le voile pourpre autour de son visage angélique, elle leva son regard innocent vers Tom.

Il en eut le vertige.

Les grands yeux de sa victime étaient d'un vert immense, d'une beauté d'émeraude, similaires à ceux de Camille. À travers eux, Tom eut l'impression de la revoir, de sentir sa présence en ces lieux comme si elle était descendue du ciel pour l'empêcher de commettre l'irréparable.

Émerveillé par cette vision irréelle, Tom aurait voulu laisser le temps s'envoler, voulu que ces quelques secondes se figent pour l'éternité.

Cependant, surgissant de nulle part, le bras d'un spectre se saisit de celui de l'enfant. À regret, Tom vit s'éloigner dans la foule, main dans la main, la douce silhouette de la petite fille et celle fantomatique de sa mère en *burqa*.

Un brusque coup de tonnerre éclata dans l'esprit de Tom.

– Non, pas par-là…murmura-t-il inconsciemment.

Pendant un instant, il fut paralysé d'effroi.

Il venait de réaliser que la maman de la fillette la ramenait au marchand de glaces, à l'endroit précis où la camionnette piégée était stationnée.

Que devait-il faire ? Il ne pouvait laisser mourir cette incarnation de Camille.

Mais que faire ?

Tom consulta sa montre. S'il ne se pressait pas, Jawad allait déclencher la bombe à distance sans attendre son retour. Le timing devait être respecté lui avait rappelé Jawad avant son départ.

Tom imagina se précipiter vers la petite Camille, la prendre dans ses bras et fuir au loin. Ou encore parler à sa mère et les forcer à quitter le marché. Néanmoins, tout cela ne semblait plus réalisable : les minutes étaient comptées.

Il ne restait qu'une unique solution.

Le visage tendu, Tom s'engouffra dans la foule en bousculant sans ménagement les gens sur son passage. Après un temps qui lui parut infini, il déboucha sur l'avenue qui bordait le nord du marché. Large de quatre voies, elle était occupée par des files

anarchiques de taxis ou de véhicules stationnés le long des trottoirs bondés de monde.

À une trentaine de mètres de Tom, de l'autre côté de l'avenue, une Mercedes noire aux vitres teintées lui fit un appel de phare. D'un pas rapide, il traversa la route et monta à l'avant de la puissante voiture qui était garée entre deux autres berlines.

– Tu arrives pile-poil pour le spectacle, gloussa Jawad en anglais.

Au volant de la voiture, l'homme aux lunettes rouges tenait un téléphone portable à la main.

– Attends ! fit Tom.

– Quoi, qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Jawad en dévisageant son passager.

Le cerveau de celui-ci se mit à bouillonner.

La seule alternative qu'avait Tom était de gagner du temps, de laisser de précieuses minutes à la petite Camille pour acheter sa glace et s'éloigner loin du chaos à venir.

Il fallait donc improviser une histoire, n'importe laquelle, une crédible, la première qui lui venait à l'esprit.

– Il y a un problème avec la fourgonnette, commença Tom.

Du bout des doigts, Jawad gratta son nez large et tordu.

– Elle n'est pas à la bonne place ?

– Si, si, c'est pas ça… Avant de sortir, j'ai regardé à l'arrière. Il y a une bâche à côté de la bombe et elle n'y était pas ce matin…

– Ne t'inquiète pas, le coupa Jawad de sa voix grave. C'est une arrivée de dernière minute. J'ai pu me procurer des caisses de TNT. Je les ai moi-même mises dans la voiture. Cela va faire un plus beau feu d'artifices.

Il se mit à rire joyeusement.

Tom se força à lui sourire alors que, intérieurement, sa conscience hurlait.

L'ajout de la TNT allait provoquer une déflagration bien plus terrible que celle prévue initialement. Le nombre de morts allait s'envoler, tout comme l'existence de la petite Camille si elle ne s'éloignait pas suffisamment.

Il fallait empêcher ce carnage.

– Puis-je avoir l'honneur de déclencher la colère d'Allah ? demanda Tom.

Jawad acquiesça.

– Si tu veux, mon frère.

Il donna le téléphone à Tom.

– Appuie sur la touche verte, ordonna Jawad. Le numéro est déjà composé.

Le numéro en question était celui de l'autre téléphone qui était relié au détonateur dans la camionnette.

Froidement, en un instant, Tom analysa les possibilités qui s'offraient à lui.

S'il neutralisait Jawad dans la voiture, cela en était fini de sa mission d'infiltration, jamais il ne parviendrait jusqu'à Charlie et il ne pourrait pas empêcher un nouveau onze septembre.

Néanmoins, d'un autre côté, sa conscience ne pouvait pas laisser cette bombe exploser sur le marché. La donne avait changé, le nombre de vies en jeu était devenu trop colossal. Et la petite Camille devait toujours se trouver dans la zone mortelle.

Tom essaya de jouer un va-tout.

– Sur la place du marché, j'ai vu des musulmans, des vrais musulmans, des sœurs voilées convenablement. Nous allons les tuer et Allah nous l'interdit formellement. Celui qui tue un croyant volontairement aura l'enfer pour récompense…

Tom venait de citer un verset, pensant faire mouche dans l'esprit de Jawad.

Si le Coran ordonnait de tuer les incroyants, il interdisait en revanche de tuer les musulmans, Mahomet ne tolérait pas leur mort sauf en cas d'apostat. Il avait établi ce commandement pour empêcher que sa troupe d'assassins ne s'entretue dans des duels idiots. Et puis, qui était assez fou pour ordonner de tuer les propres membres de sa secte ? Pas le gourou de Médine en tous cas.

La réaction de Jawad ne se fit pas attendre.

Comme par enchantement, il sortit un révolver de sa poche et le pointa sous le menton de Tom.

– La vie est un éternel recommencement, gloussa Jawad. J'ai déjà eu cette conversation. Non pas avec toi, mais avec un autre. Il refusait de tuer des vrais musulmans, comme tu dis. Mais ces

sœurs que tu as vues ne sont pas des vraies musulmanes. Elles fréquentent ce lieu de débauche, elles cohabitent avec ces autres femmes qui ne sont pas voilées, elles qui ne couvrent pas leurs visages pour exciter le diable en nous. Toutes ces femmes sont complices les unes des autres, elles cautionnent passivement tout cela par leur présence en ces lieux. Ce marché est l'antre de Satan. Tous ceux qui viennent ici sont dans l'antre du démon et ils doivent êtres tous punis par la main d'Allah.

Jawad se tut un instant avant de reprendre :

– Maintenant, soit tu appuies sur la touche verte, soit je le fais. Mais dans ce cas-là, tu ne seras plus de ce monde pour voir la colère d'Allah à l'œuvre…

Du pouce, Jawad arma le chien du révolver.

– Je compte… trois, deux, un…

L'enfer sur terre se déchaîna.

Tom venait d'actionner la touche du téléphone.

D'abord, semblable à un Big Bang naissant d'une simple étincelle, un soleil titanesque surgit de l'infiniment petit. Glouton à la faim incommensurable, il avala tout ce qu'il touchait. De ses langues de feu, il se délecta des substances proches de lui, les vaporisa en un instant, incinérant les corps de ceux ayant eu l'audace de se croire immortels.

Ensuite, s'attaquant aux êtres qui n'avaient pas eu le privilège de partir en fumée, il les liquéfia dans un bouillonnement de chairs, les fragmenta en mille morceaux pour les rejeter d'un brûlant souffle de premier-né. Et cette onde de choc qui venait de prendre vie propulsa le puzzle humain à une vitesse supersonique, repoussant ces restes de victimes loin de la scène de crime.

Ces morceaux d'hommes, de femmes et d'enfants devinrent des complices assassins : composés d'os fragmentés, ils frappèrent d'un vent mortel d'autres innocents, comme autant de lames de rasoirs ou de couteaux lancés. Dans une tornade destructrice, ils fusionnèrent aux objets de la vie courante, des clefs ou pièces de monnaie, pour devenir les bourreaux de ceux qui avaient cru pouvoir échapper à l'inéluctable. Rattrapées par l'onde meurtrière et l'escadrille hétéroclite de débris volants, les ultimes cibles furent balayées comme des fétus de paille.

Alors, s'époumonant dans le hurlement douloureux de sa naissance, la détonation résonna en emportant avec elle le bruit des vitres soufflées et les lamentations de quelques édifices limitrophes qui s'effondraient sur eux-mêmes.

Se sachant déjà mourant, pour clore ses secondes éphémères, le soleil de mort ponctua son existence de longues funérailles : il se transforma en un épais nuage de fumée qui s'étendit rapidement tout autour de lui. Tel un pudique linceul, il peigna d'un rideau obscur la place du marché ravagée, ainsi que les rues adjacentes où fuyaient les rescapés.

Une nuit d'horreur en plein jour.

Dans la Mercedes noire, avant que le voile gris ne l'enveloppe de son brouillard compact, Tom venait d'en avoir un avant-goût : une pluie de débris divers était descendue sur l'avenue, une tête humaine décapitée avait percuté le capot du véhicule et avait roulé sur le trottoir.

Tom en avait saisi comme un cliché : celui d'un visage dépourvu de nez, de lèvres et de paupières, celle d'une tête brûlée appartenant à une femme ou plus probablement à une enfant.

Était-ce la petite Camille ?

Sur cette terrible idée, le sombre rideau d'un macabre entracte venait de tomber, plongeant Tom dans l'effroi et la pénombre de l'habitacle.

Jawad, lui, semblait aux anges.

Le sourire en coin, il venait de ranger son revolver dans la poche de sa veste.

– Connais-tu l'histoire de la mosquée nuisible ? demanda-t-il d'un air détaché.

Sans attendre la réponse de Tom, il enchaîna :

– Les hypocrites avaient construit une mosquée et ils ont dit au Prophète qu'ils l'avaient construite à l'intention des faibles et des malades pour y faire la prière durant l'hiver. Ils lui ont demandé de venir prier dans leur mosquée, ils espéraient ainsi obtenir son approbation. En réalité, cette mosquée n'était qu'une fortification qui servait de poste d'observation à nos ennemis et elle devait servir à semer la division parmi les croyants. Le Messager d'Allah a appris par l'Archange Jibril les mauvaises intentions des

constructeurs de la mosquée nuisible et il a envoyé ses troupes détruire ce lieu de perdition…

Écoutant à peine, assailli par des pensées multiples, Tom acquiesça silencieusement.

Pourtant, dans sa mémoire, les véritables faits historiques criaient un tout autre scénario : celui d'un imposteur sanguinaire et paranoïaque qui avait éliminé toute espèce de concurrence ou d'opposition intellectuelle. Mahomet ne tolérait que Mahomet, sa religion consistait à détruire tout ce qui n'était pas lui-même et, sous prétexte d'un complot supposé, il avait fait raser cette mosquée trop charitable à son goût, y brûlant vifs les nécessiteux qui s'y étaient rassemblés. La justification de cette barbarie avait fait l'objet de quelques lignes dans le Coran : Allah le permettait, et cette sauvage jurisprudence avait fait des émules jusqu'à nos jours.

De sa voix grave, Jawad poursuivit :

– Allah a fait détruire ce semblant de mosquée qui n'était destinée en fait qu'à tramer des complots au cœur même de l'état musulman, par le doute et la division. Le comportement du Prophète souligne la nécessité de détruire les endroits de perdition, là où Allah et son Messager sont dédaignés, même si ces endroits sont en apparence sans reproche. Pour mémoire, le deuxième calife Omar ibn al-Khattâb a fait brûler un village entier où l'on vendait du vin et il a réservé le même sort à une taverne qu'il appelait « lieu de débauche », un acte qui a été approuvé par tous les *Ulémas*. Si Allah a ordonné la destruction de la mosquée nuisible, n'aie aucun doute, mon frère, sur la nécessité d'avoir détruit ce marché qui n'est rien d'autre que l'antre du Diable !

Le regard vague, Tom approuva.

– Oui, tu as raison, mon frère. Satan m'a obscurci la vision, mais grâce à Allah, *jalla jallālah*, tu étais là. Merci…

Intérieurement, malgré le calme extérieur apparent, Tom bouillait de rage. Pendant que Jawad parlait, il s'était vu en train d'enfoncer ses pouces dans ces orbites cachées derrière les lunettes, lui crever les yeux, puis l'étrangler de ses propres mains. Il s'était imaginé ce plaisir de bête humaine à tuer l'homme qui l'avait obligé à en devenir une. Malgré cet irrésistible désir qui avait envahi tout son être, surmontant la folle tentation dans un

effort mental titanesque, Tom était resté maître de lui-même. Tout en se promettant la mise à mort de Jawad dans un avenir plus ou moins proche, il avait froidement analysé la situation : le mal était déjà fait, il ne pouvait revenir en arrière ; il devait donc laisser ses envies de vengeance de côté, pour se focaliser uniquement sur sa mission d'infiltration.

Et surtout, s'assurer de ne plus commettre d'impair avec Jawad.

Comme sonnant la fin de l'entracte, les cris des survivants retentirent.

Jawad actionna les essuie-glaces pour nettoyer la couche de poussière de ciment qui s'était collée sur le pare-brise.

Dehors, le nuage de fumée s'était plus ou moins dissipé pour laisser place à un paysage de désolation, gris et sale, comme recouvert des cendres d'un volcan colérique. Coulant de la rue qui menait à la place du marché, une lave humaine couverte de sang se répandait sur l'avenue. Le reflet de l'horreur dans les yeux, ces dizaines de personnes paraissaient avancer sans but, tels des zombies, entre les files de taxis encore présents.

Parmi ces morts-vivants, des pères tenaient dans les bras des femmes et des enfants agonisants ou décédés. Ils marchaient vers nulle part, en hurlant des mots incompréhensibles, en implorant une aide humaine ou divine qui ne se semblait pas vouloir se manifester.

Et de partout, des gémissements de douleurs, des pleurs, des insultes contre l'auteur de ce carnage inhumain.

Impuissant, dans un rêve éveillé, Tom fixait ces êtres qu'il avait décimés. Tout autour de lui, ce n'était que la vision des corps blessés, des visages ensanglantés dont certains, les faces courroucées levées vers un ciel comme jugé coupable, exprimaient la stupéfaction la plus totale.

Sur le trottoir à côté de la Mercedes, un adolescent approcha en titubant. Ses mains sur le ventre essayaient de retenir les entrailles qui s'en échappaient. Se vidant de son sang, il s'écroula sur le capot de la voiture avant de glisser sur le sol.

Pendant un bref instant, serrant inconsciemment les poings, Tom ferma ses paupières.

Quand ce cauchemar cesserait-il enfin ?

En tout cas, pas dans l'immédiat : les premières sirènes d'ambulances venaient de se faire entendre et elles n'étaient pas synonymes de la fin du cauchemar. Au contraire, elles n'étaient que le prolongement de la barbarie, le signal qu'attendait la mort pour jeter ses derniers soldats dans le feu de l'atrocité.

Lorsque trois véhicules de secours parvinrent à se frayer un chemin parmi le flot humain, ils se stationnèrent à une cinquantaine de mètres de la Mercedes.

Au milieu de l'avenue, Sabrina les regardait faire.

Une minute plus tôt, elle était sortie de la voiture garée devant celle de Tom.

Vêtue de sa *burqa* bleue, la frêle silhouette de la jeune fille semblait avoir pris de l'embonpoint par le gilet explosif qu'elle dissimulait sur elle. Le détonateur relié sous son gant, elle avait pour consignes de patienter jusqu'à ce que les ambulanciers arrivent à pied avec leurs brancards. Ensuite, elle pourrait s'approcher à leur niveau et déclencher sa bombe.

Grondant au loin, séparées d'une seconde d'intervalle, deux sourdes explosions distinctes retentirent. Dans les rues voisines, David et Mohamed, les autres membres du trio kamikaze, venaient de se faire exploser.

Alors, sans plus attendre, Sabrina disparut dans une boule de feu hurlante.

Son corps se décomposa, les billes métalliques du gilet explosif fauchèrent une vingtaine d'innocents et, à dix mètres de là, grêlèrent la Mercedes qui, fort judicieusement, était blindée.

Derrière le pare-brise constellé d'impacts, Jawad pesta contre Sabrina qui était morte beaucoup trop tôt à son goût : aucun ambulancier n'avait été touché. Il semblait déçu de ce final, lui qui avait voulu être au première loge pour assister au clou du spectacle meurtrier.

Dans un recoin de sa mémoire, Tom savait que, quelques fois, ces bombes humaines oubliaient les ordres et actionnaient leur charge mortelle en avance, parce qu'ils avaient hâte d'être conduits au paradis par le souffle colérique de Dieu qu'ils portaient sur eux, par l'assassin vent divin qu'ils semaient, ce *vent divin* qui était le sens premier du mot *kamikaze*. Ne désirant qu'une vie meilleure,

une vie d'immortalité sans douleur, voulant en finir au plus vite avec les souffrances terrestres, ces kamikazes occultaient de leur esprit la mission confiée de faire le plus de morts possible.

Parfois à la télévision, bien qu'ils en aient matériellement le temps, au lieu de les voir abattre froidement toutes les personnes détenues, on assistait à cette surprenante scène où les preneurs d'otages se désintéressaient du sort de leurs victimes, où ils cherchaient uniquement la confrontation directe avec la police lors de son arrivée sur place. Ils étaient tellement pressés de rejoindre le septième ciel, pour y honorer les vierges promises, qu'ils en devenaient des suicidaires décervelés se précipitant volontairement sur les balles mécréantes. La tête la première, les armes levées vers ce chimérique firmament, ces pieds nickelés du terrorisme bondissaient parmi les policiers, le sourire aux lèvres, comme s'ils sautaient joyeusement dans les eaux miroitantes d'une piscine, croyant plonger instantanément dans les rivières du paradis…

– Allons-y, ordonna Jawad en ouvrant sa portière. Il est temps d'y aller.

Les deux hommes sortirent de la voiture. Pour ne pas se faire remarquer, Tom marcha à une dizaine de pas derrière son acolyte. Ils longèrent le trottoir parsemé de blessés ensanglantés et parvinrent au bout de l'avenue où Jawad s'engouffra dans une nouvelle rue. Tom allait lui emboiter le pas lorsqu'il s'arrêta net : en face de lui, la petite Camille avançait à sa rencontre, en tenant fermement la main de sa mère.

Dans un fol espoir, Tom avait rêvé les revoir un jour, toutes les deux, saines et sauves. Son souhait venait de se réaliser, mais Tom le regretta immédiatement.

Car la vision de la petite Camille n'avait rien d'angélique : une tige métallique avait transpercé le haut de son crâne et était ressortie par l'arcade sourcilière en l'éborgnant.

De son œil vert unique, n'étant plus qu'un être lobotomisé qui souriait doucement, elle cheminait en tenant la main sanguinolente de sa mère qui avait été arrachée par l'explosion. Elle semblait n'être plus qu'un fragile papillon éphémère s'enivrant des derniers instants de son existence.

Paralysé d'effroi, Tom regarda passer ce fantôme à côté de lui.

Alors, pour la première fois, il regretta amèrement de s'être trompé de cartouche lors de sa tentative de suicide : par ce battement d'ailes en occident, il avait provoqué une tornade de feu en orient.

19
V^{ième} Commandement : la perfection du Coran, tu réfuteras

Le Coran n'est pas une création humaine.

Le Coran est une émanation divine, une transcription sincère des écritures originales qui sont éternellement conservées au ciel.

Le Coran, par sa structure littéraire, a un caractère inimitable et parfait. Son système de rimes unique est décrit par les linguistes comme un miracle, que seul Dieu a pu produire. Ce caractère miraculeux a d'ailleurs été démontré par de très célèbres scientifiques au moyen de graphiques et de diagrammes.

Du moins, d'après la propagande islamiste.

Celle-ci ajoute que quel que soit le niveau d'éducation et de culture du lecteur, le langage du Coran y est clair et compréhensible, accessible à tout le monde. À ce sujet, Dieu révèle dans ses versets qu'il a facilité ce Coran en vue de sa mémorisation et qu'il l'a écrit en langue arabe…

En langue arabe ? Compréhensible pour tous et parfait ?

Dans la réalité, les imperfections du Coran sont légions : il contient des phrases qui sont incomplètes ou incompréhensibles sans l'aide d'explications de bas de page, et on y lit également plus d'une centaine de mots étrangers, Mahomet étant incapable d'exprimer certains concepts en utilisant uniquement sa langue maternelle, comme par exemple le terme Nabi (prophète).

Le dogme de la perfection du Coran vole aussi en éclats par de grotesques aberrations de langage : on y trouve des mots arabes peu courants, des mots utilisés avec des significations autres que leur sens normal, des adjectifs et des verbes accordés sans respect de la concordance du genre et du nombre, des pronoms utilisés illogiquement ou de façon agrammaticale.

Allah aurait-il séché les cours de grammaire à l'école ?

Si c'est le cas, il a dû également faire l'impasse sur ses cours d'Histoire, surtout lorsqu'il décrit dans son Coran un Alexandre le Grand (appelé « Deux Cornes ») fervent monothéiste, alors que le Macédonien était un païen, un de ces polythéistes qu'un verset coranique ordonne justement de tuer.

Présentés dans le Coran comme autant de véracités indiscutables, les erreurs scientifiques (n'en déplaise à Dieu, la Terre n'est pas plate !), les multiples anachronismes (Mahomet confond Marie, la mère de Jésus et Marie, la sœur de Moïse) ou les divers contes fantastiques racontés comme des faits historiques réels (telle la fable « les gens de la caverne », tirée du mythe chrétien des sept dormants d'Éphèse), sont particulièrement risibles pour ceux qui savent réfléchir au lieu de croire.

Mais peut-on dire la vérité à ces esprits enfantins voulant croire à la magie du père Noël malgré les évidences ?

Dans un aveugle sursaut d'orgueil, ces doux rêveurs rétorqueront que si le Coran a bien été écrit par des hommes, pourquoi depuis sa création aucun humain n'a réussi, ne serait-ce que par défi, à en faire un supérieur ou au moins semblable ?

Je leur répondrai que Mahomet n'aurait pas dû fanfaronner dans un verset en pensant qu'il avait à sa solde les meilleurs des poètes-scribes, au style inimitable, et qu'il était donc impossible de produire des sourates similaires.

Mal lui en a pris.

Car le poète Bashshar lbn Burd a composé de bien meilleures sourates. Malheureusement, ce contemporain de Mahomet est mort assassiné par les autorités, tombant dans l'oubli collectif avec son précieux travail, victime de

l'inquisition islamiste, comme tant d'autres inconnus qui auraient pu réveiller les consciences anesthésiées.

Au lieu de croire docilement, si seulement ces cœurs perdus avaient pu entendre tous ces sincères amis de l'humanité, comme le grand savant arabe Rhazès qui écrivit en son temps ces quelques lignes aux consonances prophétiques :

« Tous les hommes sont naturellement égaux et également doués d'une raison qui ne doit pas disparaître au profit d'une foi aveugle. Par ailleurs, la raison permet aux hommes de percevoir les vérités scientifiques de façon immédiate. Les prophètes, ces boucs à longues barbes, ne peuvent pas prétendre à une quelconque supériorité intellectuelle ou spirituelle. Ils prétendent apporter un message de Dieu, se fatiguent à dégoiser leurs mensonges et veulent imposer aux masses une obéissance aveugle aux « paroles du maître ». Les miracles des prophètes sont des impostures, basées sur des supercheries, et les histoires qu'on raconte à leur propos ne sont que des mensonges. Leur duperie est évidente dans le fait qu'ils se contredisent tous, l'un affirme ce que l'autre renie, et cependant tous prétendent être les seuls dépositaires de la vérité. Ainsi le Nouveau Testament contredit la Torah et le Coran abroge le Nouveau Testament. Quant au Coran, il n'est qu'un ramassis de fables absurdes qui se contredisent et que l'on estime de façon ridicule comme inimitable, alors que son style, sa langue et son éloquence tant vantés sont en fait loin d'être parfaits. Les habitudes, la tradition et la paresse intellectuelle poussent les hommes à suivre aveuglément leurs chefs religieux. La religion a été la seule cause des guerres sanglantes qui ont ravagé l'humanité. »

Mais, malheureusement pour cette humanité à la conscience dévastée, comme a pu le dire un homme dans une autre vie, nul n'est prophète en son pays…

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

20
La haine

Depuis son levée, le Soleil l'avait suivi comme son ombre, et celle-ci, à présent, était devenue quasi-invisible.

Le Prophète n'y avait pas prêté attention. La pioche entre les mains, il n'avait cessé de creuser. Sous l'effet de ses propres coups, et de ceux de cet astre brûlant qui avait frappé son dos courbé de rayons aux fouets de braise, Muhammad transpirait à grosses gouttes. Le visage enturbanné, il avait du mal à prendre sa respiration à travers l'épais foulard vert imbibé de la sueur d'une journée d'immense labeur.

Ô Dieu ! Donne-moi la force d'accomplir à bien cette journée…

Levant la tête vers le ciel bleu, dans sa tunique blanche, Muhammad s'autorisa une brève pause. Tel un chat, il étira méticuleusement son dos endolori. Puis, il posa la pioche devant ses pieds nus, et il fit quelques pas vers un panier en osier où il prit une outre de thé à la menthe. Avec un plaisir décuplé par l'infernale chaleur, il but à petites gorgées, tout en observant ces hommes, ces femmes et ces enfants qui s'affairaient tout autour de lui.

Dans la fosse en édification, large et profonde de dix mètres, les travailleurs s'activaient à avancer malgré la grande fatigue, centimètre par centimètre. Avec un acharnement de fourmilière, les petites pioches et les pelles grignotaient inlassablement le titanesque mur de terre qui mourait à chaque heure un peu plus ; tandis que des sacs en cuir, remplis de cette terre morte, disparaissaient dans le ciel par un incessant jeu de cordes. Elle

finissait par reposer sur un remblai, haut et large de plusieurs mètres, qui courait le long de la tranchée creusée : derrière cette nouvelle élévation de terre, épaisse et protectrice, les archers seraient en position de tir idéal pour frapper les ennemis de Dieu lorsque ceux-ci seraient stoppés devant l'infranchissable fossé.

De son regard sombre, Muhammad compta mentalement les travailleurs dans la tranchée : ils en manquaient quelques-uns. Certains faisaient semblant de travailler, et dès qu'on ne les observait plus, ils filaient en douce dans la Cité en prétextant une urgence. Dans les yeux de ces hypocrites, Muhammad y avait lu la peur, la résignation ou le découragement : ils croyaient que tout était perdu, ils étaient persuadés qu'en creusant la fosse, ils creusaient leur propre tombe et que l'armée de La Mecque, triomphante, y jetterait leurs cadavres.

Depuis le revers subi au mont Ouhoud contre les Mecquois, des Soumis étaient dans le doute. Cette défaite avait réduit le prestige du Prophète aux yeux des tribus arabes et certaines, qui avaient jusqu'à lors penché en faveur des Soumis, avaient rallié le camp confédéré des Mecquois. Désormais, les Soumis se faisaient attaquer et même tuer lorsqu'ils voyageaient en petits groupes : faisant grand bruit parmi les habitants de la Cité, on racontait qu'un des messagers du Prophète avait été récemment capturé et vendu par une tribu du désert, pour finir par être torturé à mort, sur la place publique, à La Mecque.

L'aura de celle-ci resplendissait comme jamais, et sa nouvelle armée coalisée, forte de dix à vingt milles hommes de tous horizons, ne tarderait plus à fondre sur la Cité du Prophète pour la réduire en cendres et en esclavage.

Telles étaient les pensées pessimistes qui couraient dans les esprits défaitistes.

Pourtant, la victoire finale n'appartenait pas à l'armée la plus nombreuse, ni même à une armée plus petite qui stratégiquement était en train de creuser une tranchée infranchissable : elle n'appartenait qu'à Dieu.

Depuis des siècles, dans le monde entier, on vantait les victoires de Deux Cornes. On louait son courage, sa combativité et son génie tactique, on saluait la performance de son armement ou la qualité de la formation de ses soldats. Soudées derrière leur chef,

on attribuait ses succès à la cohésion de ses troupes qui avaient su défaire des ennemis mille fois plus nombreux.

Néanmoins, toutes ces histoires n'étaient que vanité, tous ces faits n'étaient rien, tous ces dires étaient faux car, en vérité, il n'avait fallu qu'une seule chose à Deux Cornes pour triompher de tous.

Plaire à Dieu…

En effet, que pouvait bien valoir l'intelligence, la force, la fougue ou le talent face à la soumission à Dieu ? Pas grand-chose, assurément. L'homme n'était pas sur terre pour s'élever, mais bien pour s'abaisser devant son Créateur, et c'était ce qu'avait fait Deux Cornes qui s'était humblement soumis à la volonté du Tout Puissant pour étendre un empire.

Celui qui croyait en Dieu et respectait aveuglément ses commandements recevrait tout sans aucun effort, mais celui qui pensait pouvoir s'en passer, tout lui serait ôté, quels que soient ses efforts et quels que soient ses mérites.

À l'instar de Deux Cornes, Muhammad savait qu'il serait victorieux, puisqu'il exauçait la volonté de Dieu, et rien n'empêcherait d'étendre ce nouvel empire sur cette terre idolâtre, rien n'arrêterait la divine parole écrite dans la Mère du Livre de se propager aux quatre coins de cette terre mécréante. Tel un feu incontrôlable, la Soumission se répandrait dans le monde entier jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune mauvaise herbe d'incroyance à brûler.

Mais pour l'instant présent, Muhammad devait s'assurer que les pensées pessimistes qui couraient dans les esprits défaitistes ne se propagent pas dans les rangs des Soumis, et qu'elles ne viennent briser l'émergence prochaine de leur empire.

Mettant la main devant ses yeux, à travers ses doigts épais, le Prophète regarda le Soleil à son zénith.

Ô Dieu ! Bientôt, je vais devoir leur…

Une voix enfantine interrompit ses pensées.

– Messager de Dieu ! cria-t-elle. Messager de Dieu !

Muhammad tourna la tête vers la petite silhouette qui se découpait en haut de la fosse.

– Que se passe-t-il ? lui demanda le Prophète.

L'enfant, un garçon de dix ans, agita les bras.

– Nous avons un problème dans l'autre trou ! répondit-il en gesticulant.

Muhammad reposa l'outre de thé dans le panier en osier. Puis, sous les regards inquiets des travailleurs, il grimpa à l'échelle. Le garçon le conduisit jusqu'à la tranchée située la plus à l'Ouest. Le long de celle-ci, une foule d'une centaine de personnes y était réunie, observant de leur hauteur trois hommes qui se trouvaient dans la fosse.

Par une échelle en bois, Muhammad descendit pour rejoindre le trio qui l'attendait : il s'agissait d'Ali, d'Omar et d'un Soumis – nommé Jaber – qui expliqua la situation.

– Nous avons buté sur un rocher, dit le quadragénaire à la barbe grise et à la voix fluette. Impossible de le briser ! En plus, il doit être immense…

D'une main malingre, il désigna devant lui un gros bloc noirâtre qui dépassait du mur de terre. Omar s'avança et, de son poing énorme, tapa le sombre obstacle.

– J'ai essayé moi-même de le briser, gronda le géant. Mais j'ai brisé deux pioches. Regarde !

À ses pieds, deux outils reposaient, les pics de fer cassés nets en leur milieu.

Le Prophète s'approcha de la pierre noire. Pendant un instant, il se mit à la caresser délicatement.

– Apportez-moi une autre pioche, finit-il par ordonner.

D'une démarche boiteuse, Jaber revint avec l'outil. Muhammad le prit à deux mains et le leva au-dessus de sa tête. Les paupières mi-closes, il ne prêta pas attention à tous ces yeux arrondis ou plissés qui l'observaient d'en haut.

– Ô Dieu ! cria-t-il en direction du ciel. Donne-moi la force de détruire ce rocher, tout comme tu nous donneras la force de détruire nos ennemis…

Les reflets d'or du Soleil animèrent de flammes vivantes le métal de la pioche. La foule, silencieuse, fascinée par ce singulier spectacle, semblait deviner le miracle qu'il allait survenir.

Alors, de toute sa vigueur, le Prophète frappa la roche. Le coup rebondit sur la surface sans l'égratigner mais, à la troisième

tentative plus appliquée, la pierre se désintégra dans un grondement lumineux, comme touchée par la foudre. Immédiatement, un nuage de poussière enveloppa Muhammad, ainsi que les trois hommes derrière lui, noyant la fosse d'une mer de terre pulvérisée.

Lorsque le nuage finit par retomber, les yeux ébahis virent émerger, par l'échelle, quatre êtres fantasmagoriques entièrement recouverts de poussière.

Dans la tranchée, le rocher avait disparu.

– Dieu est le plus grand ! crièrent abasourdis les gens présents. Dieu est le plus grand !

Tous croyaient avoir assisté au plus grand des miracles de Dieu. Toutefois, ils se trompaient : ils ne savaient pas qu'un miracle encore plus grand allait s'accomplir, par la grâce du Tout Puissant, dans l'heure suivante.

Ainsi, ignorant ce futur proche, certains se précipitèrent dans la Cité pour rapporter du présent ce qu'il s'était passé devant eux.

Jaber, lui, vint trouver le Prophète. Il avait vu l'état de faim dans lequel se trouvait Muhammad : tout comme la plupart des travailleurs, le Messager de Dieu n'avait pas mangé depuis trois jours et, dissimulée sous sa tunique encrassée, il avait ceinturé une grosse pierre plate contre son estomac pour en soulager la douleur.

Les temps étaient durs, la famine guettait la population de la Cité, parce que les diverses récoltes de l'année avaient été particulièrement mauvaises : les provisions manquaient déjà, et un rationnement rigoureux avait été établi par le Prophète, lui-même donnant humblement l'exemple en jeûnant depuis ces trois jours, jeûne suivi par les plus valeureux et fidèles Soumis.

Respectueusement, Jaber demanda l'autorisation de s'absenter au Prophète. Celui-ci, encore couvert de la poussière du rocher désintégré, donna sa bénédiction. Jaber put rentrer chez lui et, au dehors de sa petite maison blanche, il se lava à l'eau d'une jarre, tout en racontant l'aventure qu'il venait de vivre à ses nombreux voisins. Puis, une fois nettoyé, il commanda à sa femme entièrement voilée de noir, présente parmi tous ces regards effarés par le récit, de préparer à manger pour le Prophète. Il leur restait un maigre repas, composé d'un petit morceau de chevrette et d'un pain d'orge.

De sa démarche boiteuse, Jaber retourna voir le Prophète qui s'était entre-temps lavé et avait remplacé sa tunique sale contre une propre.

– Ô Messager de Dieu ! dit Jaber de sa voix fluette. Fais-moi l'honneur de venir te restaurer dans ma maison avec Ali et Omar.

– As-tu beaucoup de nourriture ? s'enquit le Prophète.

Le quadragénaire secoua son visage émacié à la barbe grise.

– Non, Messager de Dieu. Un peu de viande et de pain. À peine pour quatre personnes…

– Parfait ! s'exclama le Prophète d'une voix forte. Dis à ton épouse de garder la viande sur le feu et le pain au four jusqu'à mon arrivée.

Muhammad s'adressa aux travailleurs présents autour de lui.

– Ô hommes de la tranchée ! Jaber vous a préparé à manger, allons tous chez lui !

Le visage marqué par l'incompréhension, Jaber partit au-devant du Prophète. Sa femme l'attendait parmi une foule de riverains qui s'étaient réunis devant chez eux.

– Le Prophète vient en compagnie des Soumis et des Auxiliaires, lui dit Jaber. Ils viennent tous manger chez nous ! Comment faire ?

– Est-ce que le Prophète sait de quoi est composé notre repas ? demanda-t-elle.

– Oui ! Bien sûr que je lui ai dit !

– Alors, laissons à Dieu et au Messager le soin d'arranger cette situation ! fit l'épouse voilée en haussant les épaules.

Quelques minutes plus tard, Muhammad arriva accompagné de trois cents personnes. On étendit des longues nappes sur le sol et y enfonça des piquets de bois, pour se protéger du Soleil, par de grands voiles tendues. Les ruelles, tout autour de la maison blanche, devinrent noires d'un monde émerveillé, assis et rêvant de la nourriture promise.

Le Prophète pénétra dans la petite demeure et, debout, fit lui-même le service. Dans le four encastré dans le mur, il prit l'unique pain qu'il rompit en tranches. Puis, de la marmite posée au sol, il se saisit de la viande de chevrette qu'il coupa en longs morceaux

effilés, et il les posa sur les tranches de pain. Ensuite, il les offrit à Jaber et à sa femme.

– Mangez et donnez ! commanda le Prophète. Les gens ont faim.

Le couple distribua la nourriture à l'extérieur. Elle passa de main en main jusqu'au dehors où patientaient les centaines de convives.

Pendant près d'une heure, Muhammad recommença les mêmes gestes, rompant les pains et tranchant les viandes, le four et la marmite se remplissant à nouveau, au fur et à mesure que le Messager de Dieu en retirait la chevrette et le pain d'orge.

Toutes les personnes présentes étaient abasourdies, réjouies et rassasiées par cette multiplication du repas qu'avait préparé la femme de Jaber. Après avoir mangé bien plus qu'à leur faim, beaucoup quittèrent les lieux en laissant encore des pains et des viandes intacts sur les nappes, se précipitant dans la Cité pour crier au miracle de Dieu auquel ils avaient abondamment goûté.

Immédiatement, ces évènements extraordinaires eurent pour effet de tuer les esprits critiques. Ils unirent définitivement les habitants derrière leur chef aux nouveaux pouvoirs divins.

Désormais, tous n'avaient qu'en tête la victoire prochaine contre leur ennemi.

Car les forces confédérées auraient beau faire le siège de la Cité, personne ne manquerait de nourriture : le Prophète y pourvoirait en multipliant les pains à l'infini, et il commanderait la foudre de Dieu pour anéantir les Mecquois, tout comme il avait détruit le rocher noir.

Le baume au cœur, les travailleurs finirent de creuser toutes les différentes tranchées. Il n'avait fallu qu'un seul mois pour parvenir à l'accomplissement de ces ouvrages, et certains groupes, plus motivés que d'autres, avaient réussi l'exploit de terminer leur tranchée assignée en six jours, en y travaillant jours et nuits sans repos.

Et il était plus que temps.

L'immense armée coalisée de La Mecque venait d'arriver en périphérie de la Cité. Elle n'envoya pas d'éclaireurs, tellement elle

était pressée d'en finir avec les Soumis et de récolter au plus vite l'énorme butin promis.

La cavalerie passa donc promptement à la charge sans reconnaissance préalable et, enveloppée dans un gros nuage de poussière, semblable à un essaim d'abeilles bourdonnantes, elle fonça sur cette modeste agglomération que les ennemis de Dieu continuaient d'appeler Yathrib.

À cinquante mètres des premières tranchées, l'assaut confédéré s'arrêta brusquement. Face à ces larges trous et aux talus surélevés situés de l'autre côté, les Coalisés furent totalement surpris. L'incompréhension pouvait se lire sur les visages de leurs différents chefs. De leurs montures, ils donnèrent des ordres. Des hommes à chameau ou à cheval partirent faire le tour de la Cité. Lorsqu'ils revinrent, ils rapportèrent que Yathrib était ceinturé de ces fosses qui formaient, avec les remparts déjà existants, une boucle infranchissable.

Derrière leurs remblais, les Soumis profitèrent du regroupement de l'ennemi décontenancé pour lui décocher des flèches. En retour, des insultes et une pluie de traits s'envolèrent pour s'abattre sur les élévations de terre derrière lesquelles les défenseurs se cachaient.

Dans l'infini du ciel bleu, dans un tableau intemporel, l'astre de chaleur sembla arrêter sa course du jour au-dessus de tous ces soldats immobiles, statufiés par le désarroi, pétrifiés devant ce Yathrib impénétrable. Alors, sur les bouches des Soumis, un chuchotement se mit à se glisser de lèvres en lèvres, un murmure annonçant que Dieu épargnerait tous les hommes des combats, sans exception, par le miracle de la non-bataille.

– Dieu est le plus grand ! hurla un adolescent. Dieu est le plus grand !

Aussitôt, des centaines de Soumis se mirent à donner écho à cette noble vérité céleste.

Dans le camp adverse, une étrange réaction répondit à ces voix qui glorifiaient le Tout Puissant pour sa miséricorde envers ses créatures terrestres.

Le rire.

D'abord, émanant des chefs militaires, il éclata par petites saccades graves, entrecoupé par quelques phrases pertinentes. Puis,

comme des étincelles provoquant l'embrasement d'un alcool fort, il explosa brusquement dans la fureur des gorges de milliers de soldats, riant comme un seul, d'un fou rire incontrôlable qui enflamma d'éclats tonitruants la Cité du Prophète ainsi offerte à eux.

Car si les tranchées étaient infranchissables, elles l'étaient dans les deux sens : les habitants de Yathrib étaient devenus leurs propres geôliers. De fait, ils ne pourraient contre-attaquer avec leur cavalerie ou tout simplement fuir avec tous leurs biens.

Dès lors, les Soumis étaient prisonniers avant même d'avoir été capturés.

Pour les Coalisés, la victoire n'était qu'une question de jours, d'autant plus qu'ils savaient que Yathrib manquait cruellement de nourriture. Il suffisait donc de l'encercler et d'attendre que les habitants affamés finissent par se rendre les uns après les autres. Jamais combat n'aurait été aussi facile, sans perte pour les Mecquois, et ce non pas par la grâce du dieu des Soumis, mais par la stupidité de leur soi-disant prophète.

Alors, les rires redoublèrent. Ils résonnèrent encore jusqu'à la tombée de la première nuit de siège.

Les jours suivants, la bonne humeur de l'ennemi contrasta avec la peur qui régnait dans Yathrib, en particulier lorsque les habitants dormaient : ils avaient l'impression que le moindre bruit nocturne était le signal d'une attaque surprise à l'intérieur de la Cité, comme si les Mecquois avaient pu s'introduire en secret pour assassiner les gens dans leur sommeil. Plus personne n'osait sortir faire ses besoins. Dans cet état d'angoisse permanente, deux groupes de Soumis allèrent même jusqu'à se tirer à l'arc les uns sur les autres, croyant avoir affaire à des Coalisés infiltrés.

Pourtant, l'armée mecquoise n'avaient aucun intérêt à tenter ce genre d'opération suicide. À part quelques escarmouches de la part de rares chefs de troupes voulant absolument en découdre aves les Soumis, les commandements étaient clairs et se résumaient en un seul mot : patienter.

Les Soumis allaient manquer de vivre, c'était une question de jours, voire d'heures. Les Coalisés étaient absolument confiants, ils ne prêtèrent aucunement attention aux rapports écrits de leurs espions de l'intérieur qui leur disaient que Muhammad avait la

capacité de multiplier les pains ou bien de faire descendre la foudre du ciel.

Seul le rire répondait à ce genre de missives ridicules, et ce d'autant plus que d'autres messages affirmaient que Muhammad était à deux doigts de vouloir signer la paix pour épargner les habitants affamés de Yathrib.

Ainsi, attendant bêtement, les Coalisés ne réalisèrent pas que tout cela faisait partie d'une vaste ruse, d'un plan de désinformation de la part des Soumis qui ne manquaient nullement de vivres. Le Prophète y avait bien pourvu et, sur ses ordres, tous les Soumis continuaient à jouer la comédie de la famine pour tromper les espions et gagner surtout du temps.

Car, avec le temps des semaines qui se mirent à passer, une vraie pénurie frappa brutalement les rangs confédérés. À l'extérieur de Yathrib, il n'y avait plus d'agriculture, les habitants avaient récolté le mois précédent tout ce qu'ils avaient planté. Les herbes qui s'y trouvaient n'étaient pas suffisantes pour les chevaux et les chameaux qui avaient commencé à dépérir. À cause du manque de pluie, la terre était toute sèche et l'eau potable s'était épuisée de manière alarmante, tout comme leurs provisions, contrairement à celles des Soumis. L'ennemi n'avait pas vu qu'il avait mis le doigt dans un engrenage qui l'avait contraint à rester sur place. Il s'était lui-même emprisonné dans une cage sans barreau qui, jour après jour, avait précipité son armée dans un abîme aux ressources vitales inexistantes.

Alors, dans la Cité du Prophète, comprenant que l'heure du coup final avait sonné, Muhammad se mit à prier avec ferveur pendant trois jours consécutifs. Il demandait à Dieu de parachever les Coalisés : il suffisait que la nouvelle saison, qui tardait à venir avec son lot de violentes tempêtes, arrive enfin. Dieu entendit les suppliques du Messager. Un ouragan chargé d'une pluie diluvienne et aux vents glaciaux s'abattit brutalement sur la région : en une nuit obscure, il renversa l'ensemble des marmites et emporta au loin toutes les tentes ennemies pourtant solidement fixées au sol.

Sans plus de nourriture et d'abri, le moral et la cohésion s'éclipsèrent en un instant. Tous les bédouins confédérés, qui avaient suivi l'armée de La Mecque en croyant obtenir facilement un butin, réalisèrent qu'ils n'avaient plus rien à gagner à attendre

près d'une tranchée boueuse, sous une pluie froide et battante, à regarder leurs bêtes mourir à cause du manque de fourrage. Ils abandonnèrent donc leurs rangs les uns après les autres. La majorité voulait également rentrer à La Mecque, parce que l'époque du pèlerinage était à présent venue et les divinités attendaient les offrandes.

En ce jour, l'armée mecquoise se désintégra, comme si la foudre de Dieu avait été lancée de la main du Prophète. Ce dernier ne cria pas victoire pour autant car, si l'ennemi de l'extérieur était bien défait, l'ennemi de l'intérieur était toujours présent.

Les Juifs…

Les mauvais génies, qui avaient pris possession des corps juifs de la tribu des Qurayza, représentaient toujours une terrible menace pour le reste de la population : à tout instant, ils pouvaient étendre leur domination sur les hommes en les contaminant.

Heureusement, Muhammad surveillait leurs agissements de près.

Si, connue de tous, la raison principale de la victoire des Soumis contre l'armée mecquoise était le fait de Dieu par le miracle de la tempête, la raison secondaire, connue de peu, était l'œuvre du Prophète et de ses compagnons qui avaient su justement déjouer les sournoises manœuvres des Juifs.

Avant l'arrivée des Coalisés aux portes de Yathrib, des émissaires de la tribu juive des Nadir – celle-là même que le Prophète avait expulsée – étaient venus rencontrer en secret la dernière tribu juive qui restait dans la Cité, pour qu'elle prenne les armes contre les Soumis. Toutefois, le chef des Qurayza avait catégoriquement refusé : la traîtrise ne faisait pas partie de son vocabulaire, et il avait mis en avant sa loyauté envers le traité de paix qu'il avait signé avec Muhammad.

Oubayy, qui avait toujours la confiance des Juifs, avait assisté à cette rencontre, parce qu'il avait promis que ses troupes se soulèveraient également contre le Prophète. En jouant ce double-jeu, le gaillard manipulateur à la barbe rousse avait pu ainsi rapporter la teneur de cette réunion juive à Muhammad. Celui-ci avait été surpris que le chef des Qurayza refuse de le trahir. Mais le Messager de Dieu savait que tout cela n'était qu'une mascarade de la part des mauvais génies qui se méfiaient tout simplement

d'Oubayy. Dans le plan pour se débarrasser définitivement des Juifs de la Cité, Muhammad avait besoin qu'ils le trahissent. Oubayy s'y était donc employé, et il avait fini par convaincre la tribu Qurayza, en leur affirmant qu'en cas de victoire des Soumis sur les Coalisés, Muhammad avait prévu de tuer tous les Juifs de Yathrib.

Cette peur avait engendré la traîtrise tant escomptée par le Prophète.

Lorsque les Coalisés étaient arrivés, surpris par les tranchées – les émissaires des Nadir n'ayant pu les prévenir à temps – la soi-disant famine des habitants avait reporté le projet d'attaque initiale : les Qurayza étaient les défenseurs de remparts qui devaient ouvrir leurs portes à l'armée de La Mecque et s'y joindre pour apporter les combats au cœur de Yathrib. Et quand, finalement, l'armée confédérée avait décidé de pénétrer en force dans l'agglomération en passant par les entrées gardées par les Qurayza, Muhammad avait semé la division qui avait été la raison secondaire de la défaite ennemie : les Coalisés n'avaient pu mettre à bien leur plan d'invasion.

Pour se faire, Muhammad avait eu recours à la ruse dont il excellait tant.

À prix d'or, on avait soudoyé un Coalisé qui s'était dès lors converti à la Soumission. Il avait eu pour mission de semer la discorde en allant trouver les Qurayza. Il leur avait raconté qu'une partie de l'armée mecquoise était las de la non-bataille, et qu'elle pouvait lever le siège à tout instant en abandonnant les Juifs à la merci de Muhammad. Il leur avait conseillé de demander quelques otages confédérés, des notables ou des chefs, afin de s'assurer d'aucune défection et de garantir, jusqu'au bout, la loyauté de la part de leurs alliés. Le Coalisé corrompu était allé ensuite trouver ses ex-frères d'armes. Il leur avait affirmé que les Qurayza n'avaient nullement trahi le traité d'alliance qui les liait au Prophète : ils allaient prétexter une demande d'otages pour capturer de hauts dignitaires et les remettre à Muhammad, scellant ainsi la victoire du côté des Soumis.

Ce fin stratagème du Prophète avait parfaitement fonctionné. Doutant des Qurayza, les Coalisés n'avaient plus osé passer par les

portes des remparts gardés par les Juifs, de peur de tomber dans un piège mortel orchestré par les Soumis.

La guerre n'est que tromperie…

Et cette guerre était loin d'être terminée. Muhammad devait à présent tourner ses forces armées vers ces mauvais génies qui pullulaient dans la Cité, comme les rats sur les terres de Pharaon. Alors, du jour au lendemain, les assiégés d'hier devinrent les assiégeurs d'aujourd'hui, et la forteresse des Juifs fut entièrement encerclée.

Trois semaines suffirent à la faire tomber, les mauvais génies affamés n'ayant pas les pouvoirs du Prophète pour multiplier, par la grâce de Dieu, la nourriture.

Muhammad ne pouvait pas les expulser, parce qu'il savait qu'ils seraient partis renforcer les troupes du Diable à La Mecque, comme l'avaient fait les Nadir en exil. Mais, les concernant, le Prophète ne devait avoir aucun état d'âme. L'ange Gabriel avait été clair à leur sujet, et il lui avait donné les ordres stricts de Dieu : les mâles adolescents et adultes, qui étaient tous infectés par l'œuvre de Satan, devaient être tués. Quant aux enfants et aux femmes, bien que non contaminés, ils seraient offerts en esclavage aux Soumis ou aux Auxiliaires, de part leur condition inférieure au regard de Dieu.

La Mère du Livre en légitimerait tous ces actes.

Alors, pour l'accusation officielle de haute trahison, au levée du soleil, les centaines de Qurayza furent emmenées par groupes de cinq ou six sur la place du marché. Durant la nuit, des fosses suffisamment grandes pour contenir les corps y avaient été creusées. Muhammad attendait, assis au bord de ces futures tombes, avec Ali. Celui-ci, avec d'autres, le sabre en main, commencèrent à égorger ou à décapiter les têtes courbées, le long des tranchées où les cadavres étaient ensuite précipités. Cette condamnation de Dieu débuta tôt le matin, dura tout le jour et se termina en soirée, à la lumière des torches.

Comme hypnotisé par la vision du sang des mauvais génies qui n'avait cessé de couler sur le sol rougeoyant, Muhammad avait assisté en silence, du début jusqu'à la fin, à la mise à mort de ces êtres sataniques. Sous leur paisible apparence, il connaissait leur véritable visage, monstrueux et animal.

Même s'ils avaient des corps d'hommes, ces Juifs n'étaient plus, depuis longtemps, des humains, et aucune forme de pitié ne toucha le cœur du Prophète.

Bien au contraire.

Si l'amour, la paix et l'entraide étaient les fers de lance de la Soumission, pour tous les hommes ou les génies qui s'en remettaient entièrement à Dieu, ceux qui, mauvais génies ou humains, se détournaient de leur Créateur pour vénérer le Diable, ne méritaient qu'un seul et unique sentiment en retour.

La haine…

21
Miracle scientifique

Où était-il ?

L'esprit embrumé, Tom ne le savait plus vraiment.

Devant lui, différentes boutiques s'alignaient de part et d'autre, dans une longue et large galerie marchande qui courait à perte de vue sur deux niveaux. Les belles vitrines lumineuses, celles qui exposaient des vêtements ou des bijoux de luxe, n'arrivaient pas à capter l'attention des quelques couples d'amoureux qui déambulaient tranquillement. Au-dessus d'eux, versant les rayons d'un soleil voilé de nuages, une immense verrière était martelée par une pluie diluvienne. Les gouttes d'eau, qui tambourinaient d'un rythme endiablé la toiture transparente, accompagnaient de leur cacophonie des accords classiques qui couvraient les lieux de lents violons mélancoliques.

En vain, Tom chercha du regard les haut-parleurs invisibles qui jouaient cette douce musique. Ses yeux finirent par se figer sur la devanture d'une grande enseigne de livres, puis sur celle d'un magasin d'articles de sport.

Au grand étonnement de Tom, tout y était écrit en français.

Visiblement, il était en France.

Cependant, ce n'était pas logique. Comment était-il revenu si vite dans son pays de cœur ? Il ne s'en souvenait pas. Mais si sa mémoire était défaillante, la raison devait en être simple : il était forcément drogué.

Jawad lui avait donné une drogue à avaler, pour qu'il soit dans cet état second, pour qu'il ne fasse pas machine arrière à la

dernière minute, une drogue que Jawad octroyait à ses kamikazes pour qu'ils se sentent focalisés, concentrés sur leur cible. Tom connaissait les effets de cette substance, et notamment ceux hallucinatoires : dans les ultimes instants de son existence, il verrait des démons tout autour de lui, comme ceux que voyait Mahomet, comme ceux que le Prophète avait parfaitement dépeints dans le Coran.

Tom baissa la tête pour vérifier la ceinture d'explosifs qui était solidement verrouillée par un cadenas autour de sa taille.

Où se trouvait le système de mise à feu ?

En voyant le téléphone portable fixé sur le détonateur, Tom comprit que Jawad allait déclencher la colère de Dieu à distance.

Cette pensée le rassura.

Dans quelques minutes, il allait mourir en martyr, pour accéder au septième ciel aux côtés d'Allah et de son Prophète. Alors, il aurait droit au privilège d'y retrouver sa compagne terrestre qui lui revenait de droit : Camille.

Ensemble, ils vivraient éternellement jeunes et beaux dans le divin firmament.

Tom sourit en pensant à ce moment où il pourrait enserrer, dans la mort, le seul amour de sa vie, bercés tous deux par de délicieux couplets paradisiaques.

Dans la galerie marchande, les violons avaient cessé de s'apitoyer sur leurs sanglots mélodiques. À présent, les impénétrables haut-parleurs murmuraient l'ultime parole de Dieu : le Coran lui-même.

D'une voix captivante et merveilleuse, un chant *a cappella* résonna au plus profond de Tom, scandant des versets aux promesses célestes. En se demandant comment la cantillation coranique pouvait être déclamée dans un tel endroit, Tom saisit que Jawad était parvenu au centre de sécurité de la galerie pour diffuser la récitation de Dieu.

Tom pressa le pas.

L'instant tant attendu n'allait plus tarder, il devait s'approcher de mécréants.

« Tom ! », appela une femme.

Il se retourna.

Camille était là, derrière lui.

Comment était-ce possible, puisqu'il n'était pas encore mort ?

Les hallucinations de la drogue qu'il avait prise prenaient une forme étrange. Néanmoins, Tom ne s'en plaignit pas, tout heureux d'avoir un avant-goût du paradis qui l'attendait.

Le téléphone portable se mit à sonner longuement.

Effaré, Tom réalisa que la ceinture d'explosifs allait se déclencher et qu'il allait tuer l'incarnation de Camille…

En sursaut, Tom se redressa sur son lit.

Il mit plusieurs secondes à comprendre où il était vraiment.

Sur la petite table de chevet, il arrêta la sonnerie du téléphone portable qu'il avait programmée pour se réveiller. Son regard se tourna vers la fenêtre. Dehors, sous une triste matinée grisâtre, une pluie forte frappait aux carreaux.

Machinalement, il gratta sa longue barbe teinte en noir et passa son autre main sur son crâne rasé.

Les versets du Coran y résonnaient toujours.

Toutefois, le chant *a cappella* n'émanait pas de l'intérieur de sa tête : il provenait de l'extérieur de sa chambre.

Dans la pièce voisine, Jawad était en train d'écouter l'enregistrement audio d'une sourate du Coran. Diffusés par un puissant haut-parleur qui en faisait presque vibrer la cloison blanche, les versets psalmodiés d'un air musical étaient plaisants et entraînants, comme une chanson populaire de hit-parade étranger qu'on pouvait fredonner sans pourtant en saisir le sens. C'était d'une beauté sublime, miroitante et hypnotique.

Sauf pour Tom qui en comprenait parfaitement les paroles : il s'agissait d'un passage de la sourate « le butin » qui exhortait les musulmans à massacrer les non-musulmans.

Un beau refrain sanglant, synonyme de paradis pour les assassins obéissants.

Tom se remémora le cauchemar qu'il venait de faire.

Néanmoins, était-ce réellement un cauchemar ? N'était-ce pas plutôt un beau rêve avec cette mort qui l'aurait délivré des souffrances terrestres, et conduit tout droit au septième ciel pour y retrouver Camille ?

Si ce rêve dément était possible, aurait-il succombé aux sirènes du paradis musulman pour y vivre avec Camille ? S'il avait pu, il aurait même vendu son âme au diable, ou à Mahomet, ce qui revenait au même, et il lui aurait fait allégeance. Pour retrouver Camille, Tom aurait été capable de tuer l'humanité entière, comme l'aurait fait le Meurtrier de Médine pour parvenir à ses fins.

Seulement, Tom n'avait plus l'âge de croire au père Noël ou aux fausses promesses d'un schizophrène narcoleptique. Le paradis musulman était une chimère, un conte pour enfants auquel se raccrochaient tous les naufragés de la terre.

Les sociétés capitalistes étaient coupables d'engendrer ces hommes perdus sans âme, ces robots sans cœur qui œuvraient sans lendemain prospère, telles des machines abêties. La seule échéance à ces existences meurtries était la mort, avec le fol espoir du paradis, faisant de cette fin la plus belle chose qui puisse arriver à ces outils humains bafoués, esclaves d'un monde infernal et tyrannique. Mahomet et ses mensonges représentaient l'espoir, et l'homme avait besoin d'espoirs, même faux, pour accepter sa condition de bête de somme.

Tant que le système d'exploitation mondial existerait, il veillerait à ce qu'on ne dévoile jamais le vrai visage de Mahomet ou la vérité sur son fallacieux Coran, notamment dans les écoles où l'on continuerait à distiller des mensonges alambiqués…

Crac…

Dans l'escalier en bois menant à l'étage de sa chambre, Tom venait d'entendre un léger craquement d'une marche, au moment précis où la « prose rimée » coranique diffusée par le haut-parleur avait marqué une pause, juste avant qu'elle ne reprenne sa liturgie chantante.

Tom se leva du lit pour s'habiller rapidement. Il enfila un pantalon noir et une longue tunique assortie, ainsi que des bottines en cuir.

À pas de loup, il s'approcha de la porte et l'entrebâilla doucement : celle-ci donnait jour à un large couloir blanc qui partait sur la gauche et, sur la droite, aux premières marches de l'escalier en colimaçon qui descendait au rez-de-chaussée.

Soudain, dans son champ de vision, un pistolet apparut à moins de cinquante centimètres, un Glock 17 couleur sable tenu par des mains gantées de mitaines.

Tom ouvrit brusquement la porte et, tel un cobra, son bras gauche se déplia pour se saisir de l'arme, tandis que le tranchant de sa paume droite s'abattit sur une gorge inconnue. Comme une séquence au ralenti, Tom vit le policier afghan tomber à la renverse dans le sombre escalier, perdant par là même un casque kaki trop grand pour lui, et emmener dans sa chute les quatre autres membres de l'escouade qui n'avaient pas encore atteint la dernière marche du palier.

Deux coups de feu retentirent.

Tom venait de tirer en l'air avec le pistolet qu'il avait subtilisé au policier. Même si ces hommes ne semblaient pas avoir l'entraînement ou l'aguerrissement d'une troupe d'élite, ils n'allaient pas mettre longtemps à se réarticuler pour revenir à la charge. Mieux valait initier la prudence dans leurs esprits par la poudre qui parle, synonyme de gain de temps pour Tom.

En djellaba blanche, Jawad apparut sur le seuil de chambre, une kalachnikov à la main.

– C'est la police ! lui cria Tom en anglais. Ils sont beaucoup trop nombreux, on doit fuir...

Il ne voulait pas que Jawad provoque un bain de sang parmi les forces de l'ordre avec son fusil d'assaut.

Derrière ses lunettes rondes et fumées, Jawad acquiesça de la tête.

– Suis-moi !

Il entra dans sa chambre. Tom lui emboita le pas. Pendant quelques secondes, Jawad regarda par la fenêtre et, sur le moment, Tom crut qu'ils allaient s'enfuir par-là, en sautant dans le jardin situé en contrebas. Cependant, Jawad quitta ce poste d'observation pour se porter vers une vieille armoire adossée contre le mur, à l'opposé de son lit, et la fit glisser sur le côté : derrière celle-ci, une ouverte circulaire d'un mètre avait été creusée dans la cloison, donnant accès à l'appartement voisin.

Jawad s'engouffra dans le passage secret. Tom y passa une jambe et voulut remettre l'armoire à sa place derrière lui, mais

Jawad lui tapa sur l'épaule et secoua la tête pour lui signifier que ce n'était pas nécessaire.

Les deux hommes traversèrent trois grandes pièces vides et pénétrèrent dans une quatrième. Celle-ci était également sans aucun mobilier, à part un immense poster mural du film « Matrix » que Jawad déchira.

Derrière l'affiche de cinéma, une autre ouverture circulaire plus étroite avait été percée. De la main, Jawad invita Tom à franchir le premier.

– Après vous, Monsieur Anderson, dit Jawad, le sourire en coin.

Tom se glissa par le trou, et il fut très vite rejoint par Jawad. Ce dernier se retourna pour activer un capteur de mouvement couplé avec trois bâtons de dynamite, l'ensemble scotché sur le mur percé : la prochaine personne qui s'aventurerait par l'orifice déclencherait une explosion.

– C'est bon, allons-y ! commanda Jawad.

Le duo descendit des escaliers et se retrouva devant une porte métallique verrouillée de l'intérieur. Jawad l'ouvrit prudemment. Dehors, il pleuvait des hallebardes. Elles transpercèrent d'eau la djellaba blanche lorsque Jawad s'élança dans la ruelle déserte.

Tom ne le talonna pas immédiatement. Il était sur le seuil de la porte à se demander s'il avait le temps de remonter pour neutraliser la bombe du mur. Il ne voulait plus être responsable de tuerie…

En un instant, sa réflexion fut balayée par son bras qui se leva et pointa le Glock 17 sur cette silhouette qui lui tournait le dos.

Il appuya sur la détente de l'arme et, à dix pas de là, un corps s'écroula, tué d'une balle dans la nuque.

Jawad se retourna.

Entre lui et Tom, sur le sol détrempé, un policier en combinaison bleue gisait dans une mare de sang. Cet élément du bouclage des forces de l'ordre avait surgi de nulle part. De sa visée laser rouge fixée sur un fusil d'assaut, il avait ciblé la tête de Jawad et, sans sommation, il avait voulu ouvrir le feu.

Tom n'avait pas eu le choix : seul Jawad pouvait le conduire jusqu'à Charlie, et il devait le protéger à n'importe quel prix.

Même celui du sang.

– Par-là, cria Jawad en lui faisant un signe de la main.

La rage au ventre d'avoir dû froidement abattre ce policier, Tom se précipita à la suite de son comparse qui venait de s'engager dans une ruelle sur sa gauche.

Sous une bâche en plastique vert, était dissimulée une moto noire avec deux casques intégraux de même couleur. Jawad lança sa Kalachnikov et la bâche sur le côté pour enfourcher la puissante cylindrée qu'il démarra. Il tendit un casque à Tom qui enjambait l'engin, et il boucla le sien sur sa courte chevelure mouillée.

– Jette ton pistolet, ordonna Jawad. Si nous tombons sur un barrage de police, nous devons être *clean*…

Tom s'exécuta et la moto bondit en avant.

Avec une grande maîtrise, malgré une chaussée particulièrement glissante, Jawad roula à vive allure dans les petites rues du quartier et déboucha sur une artère principale de Kaboul. Pour ne pas paraître suspecte, la moto s'insinua à vitesse réduite dans le flot de voitures.

Trente minutes plus tard, elle finit par arriver à la périphérie de la capitale afghane, où elle pénétra dans un chemin résidentiel. Sur un petit parking parmi d'autres véhicules, une fourgonnette blanche était stationnée.

Jawad se gara à côté, ôta son casque et leva son long visage blafard vers le ciel gris. Une pluie plus légère continuait de tomber. Cette vision semblait satisfaire Jawad : à cause des nuages, aucun satellite espion ou drone ne pouvait les voir.

Il ouvrit l'arrière de la fourgonnette et y monta avec Tom. Le véhicule paraissait être une cache de secours : il possédait des couvertures pliées, des matelas de sols roulés sur eux-mêmes et cinq grands sacs de sports. Entièrement trempés, les deux hommes se séchèrent et se changèrent avec des vêtements propres qu'ils prirent dans l'un des sacs. Une fois habillés de longues tuniques blanches, ils s'installèrent à l'avant du véhicule, et Jawad prit le volant.

– Où on va ? s'enquit Tom.

– Nous partons pour le plus beau des voyages, répondit Jawad de manière énigmatique, tout en actionnant les essuie-glaces.

La fourgonnette prit la route du nord.

Les kilomètres défilèrent monotones. Ils finirent par métamorphoser le paysage urbain en un chemin désertique qui courait dans les montagnes par des lacets escarpés, taillé à flanc de coteau. Tel un serpent voulant sans cesse se mordre la queue, la route zigzaguait en montant vers des lieux inhabitables.

– Es-tu marié ? demanda brusquement Jawad.

Du coin de l'œil, Tom regarda le conducteur qui était jusqu'à lors resté muet. Cette question lui sembla étrange, comme si Jawad connaissait déjà la réponse, et qu'il voulait seulement le tester.

– J'étais fiancé, commença prudemment Tom. Elle est morte…

– Bien ! coupa Jawad. Tu as de la chance, par la volonté d'Allah. Notre soumission envers Allah prime sur tout, y compris sur nos femmes et nos enfants. Le Coran nous prévient bien que nos épouses et nos enfants sont des ennemis pour nous, et que nous devons prendre garde à eux. Nos biens et nos enfants ne sont que tentation, alors qu'auprès d'Allah se trouvent une rétribution immense ! Se détacher de nos attaches familiales, voilà le véritable secret qu'Allah nous ordonne pour être un véritable soldat, pour être prêt à combattre et à mourir en son nom, pour rejoindre au paradis le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*.

Tom approuva de la tête, préférant caresser dans le sens du poil cet esprit pervers. Il hésita à lui demander pourquoi il ne prenait pas la place de l'un de ses kamikazes pour un attentat-suicide et rejoindre au plus vite le Prophète au paradis. Mais la réponse était évidente : Jawad n'accepterait jamais de laisser derrière lui une société qui n'était pas conforme à sa folle vision du monde, il ne pouvait aller au ciel sans avoir fait un ménage compulsif et maladif sur terre, bien qu'il sache qu'Allah plongerait en enfer toute cette humanité insoumise.

Tom préféra garder le silence et se focaliser sur sa prochaine rencontre avec Charlie. Car Tom savait pertinemment où le conduisait cette sinueuse route de montagne : elle le menait tout droit vers le nid d'aigle de Sultan.

Avant de partir pour sa mission d'infiltration en Afghanistan, Alain lui avait montré les cartes de la région, et notamment l'emplacement de la demeure de Sultan située au nord de Kaboul. L'agent du Mossad lui avait précisé que c'était dans ce palace

perché sur la montagne que se trouvait Fatima, l'espionne de la CIA, ainsi que Charlie.

Sa rencontre avec le frère jumeau de Camille se précisait donc.

Comment allait-il aborder ce futur tête-à-tête ? Quelle technique de manipulation utiliserait-il pour que Charlie lui révèle les plans secrets de l'attentat de type onze septembre concocté par Sultan ? Et surtout, comment extraire Charlie de sa secte médinoise en le sauvant de lui-même ?

Dans un premier temps, il fallait en priorité obtenir des renseignements sur ce onze septembre à venir. Pour y parvenir, pour faire tomber de précieux détails des plus hautes sphères, telle la fable du corbeau et du renard, la clef psychologique pouvait être les compliments. Tout le monde adorait être complimenté et les négociateurs en usaient, voire en abusaient pour arriver à leurs fins. Même lorsqu'on savait pertinemment qu'ils étaient dits pour décrocher une faveur en retour, la grande majorité des gens ne pouvait y résister, en particulier ceux ayant une très haute estime de soi. Ils plongeaient volontiers dans ce miroir flatteur auquel ils ne pouvaient échapper, tel le mythe de Narcisse.

Lors de son unique rencontre avec Tom, Charlie avait beaucoup parlé de lui-même pour se mettre en valeur. Il s'était photographié plusieurs fois en mode *selfie* et les avait immédiatement envoyés sur les réseaux sociaux, comme en quête d'admiration. Sur l'instant, Tom avait cru déceler en Charlie des tendances narcissiques. Mais l'était-il vraiment ?

Tom se remémora ses leçons en tête-à-tête avec un éminent psychiatre parisien qui lui avait enseigné tous les divers troubles de la personnalité et leurs possibles combinaisons. Ce spécialiste lui avait appris en premier lieu que la méfiance, l'agressivité ou la colère étaient, parmi de multiples traits de la personnalité, des caractéristiques humaines indispensables, un panel de réactions qui permettaient d'affronter efficacement tous les scénarios de l'existence.

Ces comportements, bien humains, avaient été adoptés par nos ancêtres lors de la fameuse sélection naturelle, parce qu'ils avaient apporté aux premiers homos sapiens une aide indéniable à la survie dans un milieu hostile. Toutefois, l'homme savait faire la part des choses : il savait lorsqu'une situation était dangereuse ou non,

lorsque les poings devaient se taire ou parler pour se défendre contre une agression, lorsque la colère devait être contenue ou libérée pour envoyer un signal fort aux autres.

Celui qui souffrait d'un trouble de la personnalité n'arrivait pas à faire cette part des choses. En n'analysant pas au cas par cas, son esprit généralisait toutes les différentes situations de la vie courante auxquelles il était confronté, pour répondre par une réaction identique, rigide et inadaptée. Ne pouvant varier de conduite, d'une inflexibilité névrotique, il considérait pourtant sa rigidité comme une façon naturelle et inévitable de fonctionner, estimant qu'il était tout à fait normal de décocher tout le temps de similaires traits caractériels de l'arc des postures.

Le psychiatre avait cité en exemple l'histoire d'un patient prénommé Albert dont la particularité était de se croire menacé ou en danger, même lorsqu'il se trouvait parmi des gens inoffensifs, répétant tel un robot un même comportement de défense automatique. Il était tout à fait logique d'être méfiant, voire paranoïaque lorsqu'un géant afro-américain nous demandait l'heure en pleine nuit dans un quartier malfamé du Bronx : il y avait de grande probabilité qu'il veuille voler notre montre. Cependant, la même scène jouée à un cocktail mondain, le géant afro-américain en smoking, qui demandait poliment l'heure, ne déclenchait aucune attitude défensive en nous. Sauf chez une personne comme Albert qui ressentait un péril imaginaire en présence de cet étranger. Il ne pouvait alors répondre autrement que par un réflexe inadapté d'anxiété et de fuite, voire d'agressivité.

Tel était la caractéristique des troubles de la personnalité : une sur-utilisation inadaptée d'un comportement adaptif utile, due à une erreur d'interprétation du cerveau face à son environnement.

Talon d'Achille de sa conscience, une personnalité narcissique, elle, ne pouvait s'empêcher de se croire faussement en compétition avec les autres, même quand la situation ne s'y prêtait pas, et de devoir se mettre systématiquement en avant. Avec un sentiment de supériorité par rapport aux autres et un manque d'empathie à leur égard, elle avait au final un besoin d'admiration et de reconnaissance.

Néanmoins, dans le cas de Charlie, il fallait aussi prendre en considération un effet psychologique de circonstance. Il y avait des hommes qui prenaient des risques insensés en traversant au feu rouge piéton, parmi une circulation dense, parce qu'une belle femme patientait au passage piéton avec eux, pour l'impressionner, pour se valoriser et prouver inconsciemment leur courage par rapport aux autres hommes présents, chose que ces audacieux d'un instant n'auraient jamais faite sans cette beauté fatale, restant sagement sur le trottoir en attendant le signal vert.

Lors de cette soirée de gala de charité où Camille avait présenté son frère jumeau à Tom, y avait-il eu une somptueuse blonde en robe rouge qui avait fait vibrer le cœur de Charlie, pour qu'il se mette en compétition par rapport aux autres hommes ? Essayait-il de charmer la créature de ses rêves de ses yeux vert émeraude, les mêmes que ceux de Camille ?

En repensant à son âme sœur disparue, Tom se rappela la promesse morale qu'il s'était faite de sauver son double terrestre des griffes de Sultan et de sa secte médinoise. Il se devait d'y parvenir. Toutefois, le détourner de son engagement fanatique et meurtrier serait un dur labeur.

Car cet engagement était à présent profondément enraciné en Charlie, héritier malgré lui d'un mécanisme psychologique ancestral.

Pour ne pas rebrousser chemin face aux premiers obstacles qui lui barraient la route de la conquête du monde, l'homo sapiens avait légué à l'humanité un besoin de cohérence qui l'avait toujours fait aller de l'avant malgré les difficultés. Il en résultait qu'on ne changeait pas d'avis facilement et nous enchaînait dans l'engrenage de l'engagement quasi irrévocable : plus on avançait et moins on faisait demi-tour, plus l'action nous coûtait en argent ou en temps, et plus elle nous liait par la suite.

Comme lorsqu'on faisait mijoter longuement un plat qu'on salait trop par erreur en milieu de cuisson : plutôt que de le recommencer depuis le début, notre engagement en temps et en sueur provoquait notre acharnement à grand coup d'épices qui rendait au final le plat infect. Ou bien, lorsqu'on se trouvait dans une file d'attente serpentant dans les méandres invisibles d'un parc d'attraction, où l'on ne pouvait apercevoir la ligne d'arrivée, où

l'on voyait par contre les minutes, voire les heures perdues sans que le calvaire ne semble prendre fin : plutôt que de partir et revenir une autre fois, notre engagement des premiers instants nous conditionnait à rester jusqu'au bout.

Et ce d'autant plus sournoisement qu'on se croyait libre de quitter la file d'attente à tout moment, et parce que l'on se pensait libre de s'en aller, on ne partait jamais, croyant être aux commandes de son bon vouloir qui nous poussait paradoxalement à être ce détenu volontaire. Et en cas de doute sur ce qu'il valait mieux faire, entre partir ou rester, on décidait de ne pas choisir, mais de copier simplement le comportement des autres prisonniers, par un effet grégaire qui prenait le pas sur la raison.

Dans l'incertitude, on imitait toujours les autres, et c'était pour cette raison que des mouvements de foule pouvaient naître de façon irrationnelle d'un unique flocon humain, par un effet boule de neige. Les gourous des sectes connaissaient parfaitement cet effet d'incertitude : ils poussaient leurs nouvelles victimes à calquer l'attitude soumise des autres disciples déjà sous leurs emprises, pour se conformer à la volonté du groupe.

De son temps, par un mélange d'incertitude, de faiblesse et de peur, tel un pervers manipulateur-narcissique, Mahomet n'avait pas agi autrement pour transformer les sagaces Arabes en moutons de panurge.

Pour y parvenir, le tyrannique berger avait veillé à les séparer des brebis juives et chrétiennes par des injonctions coraniques qui leur interdisaient de prendre pour conjoint, ami ou patron un non-musulman. Tout bon manipulateur pervers-narcissique s'assurait d'écarter parents, enfants ou amis loin de sa proie, pour qu'elle ne puisse plus avoir de point de comparaison sur ce qu'il lui faisait subir, sur ce qui était juste ou injuste, sur ce qui était vrai ou faux. Ainsi, Mahomet avait lui aussi isolés ses victimes pour qu'elles ne soient pas en contact avec « les hypocrites » ou « les gens du livre », pour que ceux-ci ne puissent pas leur révéler les vrais écrits des faux. Par ce confinement, les Arabes avaient été dans l'impossibilité de comparer l'histoire officielle de Moïse contenue dans la *Torah* à celle du Coran issue d'une fable enfantine juive, ils n'avaient pu confronter le Nouveau Testament à la troisième sourate qui relatait une nativité farfelue de Jésus inventée à partir

d'évangiles apocryphes. En conséquence, Mahomet avait pu mentir tranquillement, réinventant à sa guise l'histoire des religions monothéistes qu'il disait être dans le faux, à l'inverse de sa parole présentée comme le seul vrai message authentique de Dieu.

Après l'isolement, une dernière étape s'imposait pour le manipulateur pervers-narcissique : celle de briser la conscience de sa victime, pour qu'elle ne sache plus comment réagir intelligemment, pour la rendre totalement dépendante à sa volonté. De manière sournoise, il alternait gentillesses ou méchancetés, jolis cadeaux ou violences verbales et physiques. Tout comme Mahomet qui avait alterné promesses de paradis ou d'enfer, pardons miséricordieux ou décapitations.

Alors, après cet ultime conditionnement engendrant un état de faiblesse cognitive absolue, l'obéissance docile envers le pervers-narcissique voyait le jour. La victime devenait par là même sourde et aveugle aux mains amicales voulant l'aider à sortir de son paradisiaque cauchemar. Et si le manipulateur possédait une fonction officielle comme celle d'un juge ou d'un ministre, alors la soumission n'en était que plus totale : l'obéissance à l'autorité était un réflexe ancré dans nos gènes. Un titre, une blouse blanche ou un képi asseyait le pouvoir de manière instantanée dans nos cerveaux reptiliens en soif d'ordre social.

On ne remettait jamais en cause la valeur de l'autorité à moins d'être soi-même de la partie, et nul ne pouvait être d'une sphère aussi haute que Mahomet ; il était de la hiérarchie des prophètes, le dernier des représentants de Dieu sur terre auquel on devait obéissance, accrédité par le Coran qu'il avait lui-même produit…

– Nous y sommes, dit Jawad.

La fourgonnette blanche venait d'arriver devant une barrière peinte en rouge où un vieux vigile en uniforme bleu était en faction, assis sur un tabouret métallique. En reconnaissant Jawad, le gardien leva la barrière et le véhicule poursuivit la route sinueuse sur une centaine de mètres avant de parvenir sur un immense plateau qui surplombait la vallée.

Il y avait plusieurs termes que Tom aurait pu utiliser pour décrire la maison de Sultan, et le mot « maison » n'était pas vraiment le bon : il s'agissait plutôt d'un immense palace construit

tout en marbre blanc, une sorte de réplique du Taj Mahal, entourée de jardins luxuriants, de pelouses parfaitement entretenues et de multiples bassins d'eau où la pluie avait fini de verser les dernières larmes du ciel.

Après avoir franchi la grille d'entrée sous le sourire chaleureux de trois hommes en armes, la fourgonnette roula sur le long chemin pavé qui courait jusqu'à l'édifice. Elle se stationna à cinq pas de la grande porte principale qui était incrustée de mille diamants.

Au moment où Tom sortit du véhicule, la somptueuse porte s'ouvrit et Charlie apparut sur le seuil de la demeure.

Silencieusement, les deux hommes se firent face.

Tom chercha dans ces yeux verts qui le dévisageaient un signe d'étonnement. Pourtant, Charlie ne semblait nullement surpris par la présence en ces lieux du fiancé de sa sœur défunte.

Un petit vent léger s'invita dans ces retrouvailles et fit onduler la longue chevelure brune de Charlie. La main de celui-ci caressa un instant sa barbe coupée courte avant de plonger lentement dans la poche arrière de sa tunique blanche : elle en sortit un révolver argenté.

Charlie leva les deux bras à la hauteur de sa poitrine, et il pointa dangereusement le canon en direction de Tom. Sur l'instant, ce dernier crut que Charlie allait joindre les deux mains, pour les unir autour de la crosse de l'arme, et lui tirer dessus.

Mais ce fut le contraire.

Les mains s'écartèrent l'une de l'autre et les bras s'ouvrirent largement devant sa poitrine offerte. Dans cette posture devenue amicale, Charlie s'avança vers Tom et l'enserra d'une étreinte passionnée, le révolver toujours à la main.

Ses yeux verts illuminés d'une lueur radieuse, Charlie l'embrassa tendrement sur les joues.

*
* *

Derrière un *niqab* et les vitres fumées de sa chambre du troisième étage, des yeux noirs observaient la rencontre entre Thomas Anderson et Charlie. Les deux hommes étaient trop loin

pour que Fatima puisse entendre ce qu'ils se disaient, mais les retrouvailles semblaient particulièrement chaleureuses. Charlie venait d'offrir son révolver argenté, et Tom avait pris ce cadeau insolite dans sa main. Devant le perron, Charlie continuait de parler, le sourire aux lèvres, en tenant amicalement Tom par l'épaule.

Fatima n'en revenait pas : ainsi Tom était parvenu jusqu'à elle, jusque dans la demeure de Sultan et, à présent, elle se demandait si elle pouvait compter sur son aide concernant Charlie.

Rien n'en était moins sûr.

Tout comme Charlie, Tom semblait avoir sombré dans la folie islamiste. D'abord, il avait assassiné un agent de la CIA de sang-froid, d'une balle en pleine tête. Il ne pourrait le nier, Fatima avait vu la vidéo qui circulait sur internet.

Ensuite, il avait provoqué un carnage sur le marché de Kaboul. Fatima avait la preuve de son implication meurtrière : elle avait entendu une conversation téléphonique entre Charlie et Jawad, et elle avait parfaitement compris que Tom était celui qui avait fabriqué la bombe, mais également celui qui avait fait sciemment exploser l'engin de mort.

Fatima fut parcourue par un petit frisson. Dans sa mémoire, les images qu'elle avait vues à la télévision l'assaillirent, elle ne pouvait effacer de son esprit ces cadavres mutilés de femmes et d'enfants que Tom avaient tués.

Comment avait-il pu faire une chose pareille ? Que s'était-il passé dans sa tête pour le transformer en ce monstre sanguinaire ?

Dehors, sous le ciel gris, Charlie et Tom venaient de pénétrer dans le hall d'entrée, laissant Fatima à ses inquiétudes.

Que ferait Tom à son sujet ? Allait-il la dénoncer comme l'imposteur qu'elle était ? S'il le faisait, Sultan serait fou de rage et elle finirait…

Toc, toc…

On frappait à la porte.

Fatima eut un mauvais pressentiment. Personne ne venait jamais la voir dans sa chambre. Son cœur se mit à battre la chamade. Futilement, elle chercha des yeux un endroit où se dissimuler : pour unique mobilier, la grande pièce blanche ne possédait qu'un

immense lit à baldaquin, et il serait le premier endroit où on la chercherait si elle se cachait dessous. La vision floue, elle focalisa son esprit sur la fenêtre, comme si elle pouvait fuir par-là, et s'envoler loin du palace où elle était devenue cette prisonnière volontaire.

Toc, toc…

La main derrière la porte se faisait plus insistante.

– Fatima, ouvre ! C'est moi !

Sultan venait de s'exprimer en anglais de sa voix aiguë. D'un pas résigné, Fatima s'avança vers la porte et l'ouvrit lentement.

Vêtu de sa longue tunique blanche et de son traditionnel foulard arabe sur la tête, Sultan se tenait devant elle, visiblement contrarié. Tout en caressant son interminable barbe noire, l'homme plongea son regard dans celui de la femme.

– Peux-tu servir le thé à mes invités ? demanda-t-il. Les deux domestiques sont parties en ville faire des courses et celle qui reste est indisposée…

Sous son voile noir, Fatima eut un sourire de soulagement.

– Oui, bien sûr, j'en serai ravie.

Refermant la porte derrière elle, une ombre sans visage suivit Sultan dans le couloir.

*
* *

La tête tournée vers la baie vitrée, assis confortablement sur un canapé, Tom contempla un instant le magnifique panorama de la vallée qui s'offrait à sa vue malgré la grisaille du ciel. Autour de lui, le grand salon de style oriental où il se trouvait paraissait avoir été bâti dans un nuage : tout y était blanc, de son sol en marbre jusqu'au plafond avec ses motifs arabesques, de l'épais tapis cotonneux au gros lustre suspendu telle une boule de neige démesurée. Le seul intrus dans ce lieu céleste semblait être un exemplaire du Coran avec sa couverture verte, posé sur une table basse, elle-même de couleur laiteuse.

Tom reporta son attention sur Charlie qui était installé en face de lui dans le canapé en forme de U.

– Je ne comprends pas, dit Tom en français. Quelle est la signification de ce cadeau ?

Il regarda brièvement le révolver argenté qu'il tenait dans sa main droite, et Charlie eut un sourire énigmatique.

– Tu vois cette arme, commença Charlie dans un français au léger accent américain, eh bien, elle était dans ma bouche il y a pas si longtemps que cela. J'ai voulu me tuer avec.

– Te tuer avec ? fit Tom.

– Oui. Et tu sais pourquoi ? C'est à cause de toi. Oui, j'ai failli mourir à cause de toi… Laisse-moi donc t'expliquer pourquoi… J'étais dans une période difficile de ma vie, je revenais de mission en Afrique et ma voiture a sauté sur une mine, j'ai vu mon meilleur ami les jambes arrachées mourir dans mes bras, j'avais son sang sur mon visage et sur les mains, et cette vision d'horreur me hantait chaque nuit. Et quand je suis revenu au pays, j'ai trouvé ton livre par hasard dans la chambre de Camille. Je crois qu'elle ne voulait pas que je découvre « Le rapport Ponce Pilate ». Elle voulait toujours me protéger, même de la vérité. Quand j'ai lu ton roman, quand j'ai compris l'ampleur des mensonges auxquels je croyais, quand j'ai réalisé que Moïse n'était qu'un mythe tout comme le déluge de Noé et son arche, quand j'ai découvert la véritable histoire de Jésus, mon âme s'est brisée. Même si mon esprit protestait, même s'il voulait continuer de croire au beau mensonge du Christ fils de Dieu, je savais au fond de moi-même que tes écrits disaient la vérité.

Charlie se pencha légèrement en avant.

– Tu sais, Tom, ton livre m'a tué, je dirais poétiquement que ta plume m'a transpercé le cœur et que je n'étais plus qu'un être sans âme. C'est indéniable, ton livre a tué l'homme que j'étais, et je t'en ai voulu. Je t'aurais probablement tué si tu avais été devant moi comme maintenant. Mais tu n'étais pas là, alors j'ai voulu en finir avec cette vie de mensonges, je ne voulais plus voir cette autre réalité en face de moi. J'ai mis ce révolver dans ma bouche et j'ai voulu appuyer sur la gâchette. Mais, étrangement, un oiseau blanc s'est posé sur le rebord de la fenêtre de ma chambre, et j'ai alors compris que Dieu m'envoyait un signe. Mieux, il m'envoyait une énigme à résoudre. Pourquoi l'Ancien et le Nouveau Testament

relataient des histoires fausses ? Pourquoi la parole de Dieu était à l'encontre des faits historiques ?

Charlie se saisit du Coran posé sur la table basse.

– À côté de ton roman, sur l'étagère de la chambre de Camille, il y avait ce livre en français. Je ne l'avais jamais lu auparavant. Et quand je l'ai lu, waouh !… comment dire… cet ouvrage est magique. Allah m'a parlé de ma propre voix. Dans certaines sourates, les versets s'adressaient directement à moi, comme si Allah me parlait en tête-à-tête, comme si Allah était dans ma tête. C'était une sensation merveilleuse…

Les yeux brillants, Charlie laissa ses mots en suspens, perdu dans ses réflexions.

L'esprit en ébullition, Tom analysa ce que venait de révéler le frère de Camille. Ainsi, l'origine du mal de Charlie provenait du rapport Ponce Pilate que Tom avait écrit. Après cette lecture, au lieu de l'immuniser contre le Virus Dieu catholique, Charlie avait contracté une autre maladie mentale encore plus grave, le Virus Dieu islamique, en tombant dans le leurre psychologique que Tom désignait sous le terme « d'effet horoscope coranique ».

Ce piège neuronal avait vu le jour à l'époque de Mahomet, lorsque le Meurtrier de Médine avait usé d'un procédé d'endoctrinement qui consistait à attribuer des connaissances imaginaires à ses contradicteurs, en suggérant notamment que « le peuple du livre » dissimulait son savoir et qu'il gardait un trésor qui pouvait l'amener au paradis au détriment des autres. Cela avait provoqué un paranoïde tsunami de réprobations dans les cœurs musulmans, découlant sur la haine de leurs amis juifs ou chrétiens qu'un verset accusait de malveillance cachée, et Mahomet avait surfé sur cette vague de stigmatisations.

Dans le Coran, de multiples versets s'employaient à dénigrer, injurier ou maudire les chrétiens et les juifs. C'était le plan de bataille de Mahomet révélé dans la deuxième sourate, et qui constituait une propagande destinée à manipuler les esprits de ses adeptes afin de s'emparer des biens des tribus juives de Médine, en ordonnant leur massacre ou leur déportation dans une entreprise de purification ethnique.

Néanmoins, voyant soi-disant tout, son Dieu inexistant avait été incapable de lui indiquer l'identité précise de ses nombreux

opposants, Mahomet n'avait pu nommer de façon directe les gens qu'il satirisait, et il avait eu donc recours à l'insinuation sournoise au lieu de désigner clairement ceux qu'il agressait dans son Coran. En usant de périphrases dans certains versets, dans le style « il y en a parmi eux », Mahomet avait involontairement créé un « effet horoscope coranique » : le lecteur se retrouvait à interpréter les termes nébuleux, l'esprit nombriliste s'arrangeant pour leur donner un sens personnel. Ainsi, une phrase confuse, insensée, devenait vraie aux yeux de son interprète, telle une prédiction astrologique qu'on lisait chaque matin dans les journaux : peu importait son signe zodiacal, on croyait toujours se reconnaître dans les phrases aux sous-entendus alambiqués qu'on décryptait comme bon nous semble. Et plus le discours était vague et creux, plus le cerveau leurré pouvait s'identifier dans ces illusoires conseils matinaux.

Il en était de même avec le Coran dans lequel on retrouvait également ces recommandations, non pas astrales mais quasi subliminales, que l'habile manipulateur du désert versait à la fin de ses versets. Le principe était de noyer l'intellect, en soif de finalité, dans des histoires sans chute ou des questions sans réponses, afin de forcer l'inconscient à s'imbiber des avertissements que Mahomet abreuvait au bout des phrases.

Messages-clefs du Coran, ces exhortations étaient une menace ou une intimidation qui servait à nourrir la peur ; pour votre bien, « craignez-Moi », claquait la langue de Mahomet à l'instar d'un fouet.

Car les croyants n'étaient pas désignés comme ceux qui l'aimaient, mais comme ceux qui le craignaient. Son Coran était un livre de peur, celle-ci était le cœur même de sa conception, comme la peur de l'inconnu ou de la mort. Cette peur était la sœur de la cruauté, il n'était donc pas étonnant que la cruauté et le Coran aient cheminé main dans la main jusqu'à nos jours…

– Dans le saint Coran, reprit Charlie, la vérité au sujet du Christ, que tu as aussi écrite dans ton roman, m'a immédiatement sauté aux yeux : Jésus n'a pas été crucifié, ce n'était qu'un faux-semblant ! Jésus n'est pas le fils de Dieu, ni Dieu lui-même, et c'est vrai que logiquement il ne peut pas être homme et Dieu à la fois. Allah m'a fait comprendre cela. Il m'a fait aussi comprendre pourquoi l'Ancien et le Nouveau Testament étaient devenus faux

au fil du temps : ce sont les copistes qui étaient chargés de les reproduire à la main qui ont été pervertis par le Diable aux cours des siècles, et ils ont dénaturé la véritable parole d'Allah transmises aux prophètes. Les occidentaux accusent toujours Dieu de tous les maux de la création lorsqu'un cataclysme survient sur terre, mais jamais ils n'accusent le Diable. Pourtant, c'est lui qui œuvre au mal, c'est lui qui a effacé les traces archéologiques dans le désert du Sinaï pour essayer de faire oublier Moïse, c'est le Diable qui a effacé les traces du déluge et de l'arche de Noé. Oui, j'ai enfin compris que c'est le Diable qui a falsifié la véritable histoire de l'humanité. Grâce à ton roman, grâce au saint Coran et grâce au Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*, j'ai compris tout cela. Je te remercie de m'avoir ouvert les yeux, et c'est pour cela que je te donne ce révolver qui a failli me les fermer pour toujours…

Tom approuva de la tête.

La règle d'or pour tout négociateur était de ne jamais contredire un individu convaincu. Si un paranoïaque affirmait qu'il avait été suivi par le facteur, il ne fallait pas lui dire qu'il se faisait des fausses idées, il fallait au contraire aller dans son sens en lui demandant quel jour et en quelle occasion le facteur l'avait espionné. Si un schizophrène prétendait avoir vu atterrir un ovni dans son jardin, il ne fallait surtout pas lui répondre que les extraterrestres n'existaient pas, il fallait entrer dans sa folie et l'interroger pour savoir quel était le type de soucoupe volante, quelle était sa couleur et de quelle constellation elle provenait.

Il en était de même avec un religieux : il était impossible de lui avouer que Dieu ou le Diable n'existait que dans sa tête, d'autant plus si ce croyant, comme Charlie, prononçait systématiquement une phrase de louange en arabe à la fin du nom de Mahomet. Cette formule d'eulogie, qui consistait à ajouter derrière l'appellation du Prophète *que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui*, provoquait une contradiction dans le cerveau : celui-ci était incapable d'émettre un jugement négatif sur ce qu'on lui désignait sous un terme élogieux. Comme avec la *sainte* Bible ou le *saint* Coran qui endormait l'esprit critique par leur simple dénomination. Ainsi, le croyant ne pouvait pas remettre en question ce qu'il adulait, il ne pouvait se demander si le « bon et généreux

Mahomet » était un prophète vraiment sincère, car son cerveau biaisé par la formulation aurait trouvé une réponse satisfaisante dans la question : le Prophète était bon et généreux, donc forcement sincère…

– Acceptes-tu ce cadeau ? s'enquit Charlie.

Tom acquiesça.

– Oui, merci, j'accepte avec d'autant plus de joie que j'ai eu exactement la même révélation que toi à propos du Diable, et c'est pour ça que je suis là aujourd'hui, par la grâce d'Allah, *jalla jallālah*. J'ai pu…

Tom s'interrompit.

Une ombre noire venait de pénétrer dans la pièce blanche. Porteuse d'un plateau aux tasses assorties à une théière rouge, elle inclina poliment la tête qui était voilée d'un *niqab*. Sans dire un mot, elle s'approcha de la table basse où elle posa le brûlant breuvage.

Pendant qu'elle servait à genoux le thé au fort parfum de menthe, ses yeux sombres croisèrent brièvement ceux de Tom. Ce dernier eut l'impression de reconnaître ce regard furtif et, immédiatement, il pensa à Fatima, l'espionne de la CIA. N'était-ce pas les mêmes yeux noirs qu'il avait vus sur sa photographie, celle qu'Alain lui avait présentée lorsqu'il était à Jérusalem ? Certainement, et dès qu'une occasion se présenterait, Fatima prendrait contact avec lui. Elle avait déjà dû faire son rapport à ses supérieurs, pour leur dire que la mission d'infiltration de Tom était un succès.

Mais un succès à quel prix ?

Tom avait tué tant de personnes pour parvenir jusqu'à Charlie qu'il se demandait encore comment il pouvait continuer de vivre avec ces horreurs gravées dans son cœur ? Pire, il venait d'apprendre qu'il était coupable de la métamorphose de Charlie : c'était à cause de son roman que Charlie s'était transformé en cet assassin islamiste, et Tom serait le seul véritable responsable de la mort de milliers d'innocents s'il ne parvenait pas à déjouer l'attentat que projetait le jumeau de Camille. À cause du rapport Ponce Pilate, Tom avait l'impression d'être devenu une sorte de Frankenstein de la littérature, dont la créature de lettres avait échappé à son emprise.

Dans son roman, en tuant le Christ céleste, Tom avait fait vivre un Jésus terrestre qui avait terrassé la conscience de Charlie, et l'avait jeté dans les griffes du monstre Mahomet. Était-ce un bien ou un mal, Charlie n'avait pas eu accès à son autre écrit « Le Sage de La Mecque » : par sa lecture, aurait-il guéri du Virus Dieu islamique ou, plus probablement, aurait-il accusé le Diable d'avoir pris la plume de son auteur ? À présent, extraire Charlie de sa secte médinoise serait une tâche ardue pour celui qui l'avait involontairement précipité dans le gouffre islamiste…

Pensif, comme absent, Tom fixait la femme qui servait les tasses de thé. Lorsqu'elle se releva et repartit avec le plateau vide, Tom la suivit des yeux de manière inconsciente. D'un pas silencieux, elle disparut derrière l'ouverture en forme de voûte arrondie qui était taillée dans le mur blanc.

Charlie avait remarqué l'attention que Tom avait portée à la femme en *niqab*.

– Tu sais, dit-il en lui faisant un clin d'œil, le Diable peut prendre diverses formes, même les plus charmantes.

Il éclata de rire et Tom l'imita.

Reprenant son sérieux, Charlie ouvrit le Coran qu'il tenait en main.

– Si le Diable peut prendre diverses formes pour pervertir les hommes, il n'est pas aussi puissant qu'il le voudrait. S'il a réussi à pervertir les copistes de la Bible pour enduire les hommes en erreur, il n'a pas jamais pu corrompre le saint Coran… Tu sais, la première fois que je l'ai lu, ce qui m'a d'abord frappé c'est l'abondance des sujets qui y sont traités : la création, l'astronomie, la terre, le règne animal et le règne végétal, la reproduction humaine… Alors que l'on trouve dans la Bible, à cause du Diable, de monumentales erreurs scientifiques, dans le saint Coran, je n'en ai découvert aucune. Ce qui m'a obligé à me poser cette question : si un homme est l'auteur du Coran, comment a-t-il pu, au septième siècle de l'ère chrétienne, écrire ce qui s'avère aujourd'hui conforme aux connaissances scientifiques modernes ? Quelle explication humaine donner à cette constatation ? Comment un habitant de la péninsule Arabique a pu, au temps où régnait en France le roi Dagobert, posséder une culture scientifique en avance d'une dizaine de siècles ?

Charlie se tut un instant avant de reprendre :

– Alors, la logique m'a poussé à comprendre qu'il ne fallait pas chercher une explication humaine, mais bien une explication divine pour expliquer les connaissances scientifiques qu'on trouve dans le saint Coran : c'est la preuve qu'Allah en est bien l'auteur, et ses versets scientifiques qu'on peut aisément qualifier de « miracles scientifiques » doivent nous pousser à l'humilité.

Tournant les pages du Coran, Charlie chercha un verset en particulier et le lut à haute voix :

– « Celui que Dieu veut mettre sur la bonne voie, Il rend sa poitrine détendue pour recevoir l'Islam et celui qu'Il veut égarer, Il rend sa poitrine étroite et oppressée comme s'il montait progressivement dans le ciel... ». Il y a ici une allusion évidente à ce qu'on appelle aujourd'hui « le mal de l'altitude » ou « le mal des astronautes ». Tu sais comme moi que plus on monte, plus l'oxygène se raréfie et plus la pesanteur diminue. Ceci provoque un étouffement auquel on remédie par un masque à oxygène ou en pressurisant l'intérieur du véhicule volant. Mais comment un berger illettré du septième siècle pouvait-il pressentir un tel phénomène si le saint Coran était autre chose qu'une inspiration d'Allah ?

Charlie tourna d'autres pages.

– Dans cette autre sourate, on trouve encore un autre miracle scientifique dans l'histoire des gens de la caverne qu'Allah avait plongés dans un long sommeil. « Nous les retournions tantôt sur leur côté droit et tantôt sur leur côté gauche…». À priori, cet extrait de verset n'attire pas une attention particulière pour le commun des mortels. Cependant, une personne du corps médical y verra un signe, à savoir que la médecine moderne confirme qu'un patient contraint de garder le lit pendant une longue période doit être régulièrement retourné d'un côté à l'autre pour prévenir la nécrose de la peau sur les parties immobilisées. Se peut-il qu'un berger illettré du septième siècle devance la médecine moderne de plus de dix siècles ? Ce n'est pas le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*, qui pouvait énoncer lui-même de telles vérités scientifiques. Cela ne peut être que l'œuvre d'une force surhumaine, en l'occurrence l'œuvre d'Allah.

Tom approuva de la tête.

Il se retenait de dire à Charlie que dans la fable des gens de la caverne, si la plume du Coran écrivait que Dieu retournait les corps, ce n'était pas pour une cause médicale mais pour une raison théâtrale : c'était pour imager, dans l'esprit des lecteurs, la personne vivante qui dormait en bougeant naturellement dans son sommeil, et qui n'était donc pas morte et figée.

Tom se retenait également de contredire Charlie sur « le mal de l'altitude ». La version du Coran que Charlie tenait en main était une bien pauvre interprétation de son original arabe. Le traducteur avait retranscrit en français « Il rend sa poitrine étroite et oppressée comme s'il montait progressivement dans le ciel », alors que le verset en arabe disait « Il lui comprime la poitrine, et l'angoisse comme à qui essaierait d'escalader le ciel ». Il n'y avait dans ce passage aucune référence, de près ou de loin, à un étouffement dû à un manque d'oxygène.

Néanmoins, Tom devait caresser l'esprit de Charlie dans le sens du poil coranique et user d'un effet perroquet en singeant ses propos.

– Oui, c'est parfaitement évident, affirma Tom. On ne peut pas douter de l'origine supranaturelle du saint Coran. J'ai en mémoire un autre miracle scientifique du saint Coran : « Quand la nuit l'enveloppa, il vit une étoile et s'écria : voilà mon Dieu ! Puis, lorsque l'étoile disparut, il dit : je n'aime pas les choses qui disparaissent ». Ce verset est numéroté soixante-seize dans la sourate « le bétail ». Or, la comète de Halley est visible de la Terre tous les soixante-seize ans ! De plus, le nom de « Halley » apparaît également dans ce verset. Comment ce scientifique qui a donné son nom à la comète au dix-huitième siècle peut figurer dans un livre du septième siècle si ce livre n'est pas d'origine divine ?

Le sourire béat aux lèvres, Charlie acquiesça.

Tom lui rendit son sourire, tout en pensant que les termes arabes pour « étoile » et « comète » étaient deux mots différents, ou que le nom de « Halley » n'était pas vraiment écrit dans ce verset : il apparaissait seulement en collant bout à bout deux mots distinctifs « *Aalay*hi allay*lu* ». Autant dire que, avec de l'imagination, n'importe quel personnage historique pouvait surgir « miraculeusement » dans ces multiples combinaisons phonétiques.

– Tu sais, commença Charlie, le jour…

Il s'interrompit.

Jawad était devant l'ouverture en forme de voûte arrondie.

Derrière ses lunettes fumées, ses petits yeux noirs observaient les deux hommes assis. Il finit par avancer et tendit à Charlie une feuille de papier qu'il avait à la main.

– Le jet privé sera prêt pour ce soir, annonça Jawad en anglais. Ils viennent de confirmer le plan de vol.

Posant le Coran sur la table basse, Charlie prit la feuille et la consulta.

– C'est parfait ! s'exclama-t-il. Nous allons pouvoir nous préparer.

Jawad acquiesça silencieusement.

– Vous partez en voyage ? demanda Tom.

Charlie lui sourit.

– Pas seulement nous, tu viens aussi.

– D'accord, dit Tom en lui faisant un clin d'œil. Quelle est notre destination ?

Le regard brillant, Charlie lui donna la feuille.

– Nous allons dans la plus belle des villes au monde…

Lorsque Tom lut la destination inscrite sur le papier, la surprise fit papillonner ses sourcils.

22
IV^{ième} Commandement : les bourdes coraniques, tu prophétiseras

Chaque fois qu'il y a une nouvelle découverte scientifique dans le domaine de la physique, de la chimie ou de la biologie, des pseudo-scientifiques se ruent sur le Coran afin de démontrer que la découverte en question s'y trouve déjà. Ainsi, pour ces esprits rétrogrades, de l'électricité jusqu'à la théorie de la relativité d'Einstein, en passant par l'exploration spatiale, toutes les connaissances majeures de l'époque moderne sont décrites dans le Coran depuis le septième siècle. Ce qui prouve, à leurs yeux, l'origine divine du Coran puisque Mahomet n'était qu'un bédouin illettré, et que notre savoir actuel lui était totalement inconnu.

Contaminés par le Virus Dieu islamique ou par malhonnêteté intellectuelle, ces pseudo-scientifiques basent leurs travaux de recherches sur des sourates qu'ils interprètent selon l'envie du moment, n'hésitant pas à travestir les versets originaux par des traductions erronées pour parvenir à extirper un énième « miracle scientifique » imaginaire du Coran.

Et lorsque, par miracle, ils ne corrompent pas le Coran, ils oublient de dire que les Arabes du temps de Mahomet n'étaient pas des hommes préhistoriques, qu'il y avait parmi eux des savants et notamment des astronomes réputés qui avaient une connaissance claire du ciel comme les Grecs mille ans plus tôt.

Toute phrase sortie de son contexte donne une signification diamétralement opposée au sens premier, et tous les soi-disant « miracles scientifiques » du Coran peuvent être expliqués par la falsification ou les connaissances de l'époque. Il suffit de les examiner avec un minimum de rigueur scientifique et de sens critique pour s'apercevoir qu'il ne s'agit que de pur concordisme.

On peut aisément prendre ces falsificateurs religieux à leur propre piège en faisant une lecture intelligente des versets et, si le Coran est vraiment la parole infaillible de Dieu, une seule erreur contenue dans ses pages devrait rendre nul le reste des écrits.

Or, les bourdes scientifiques et historiques y sont innombrables, du déluge qui n'a jamais eu lieu à l'inexistence de Moïse, de la conception du premier homme à partir d'argile à la création de la Terre en deux jours.

Certes, les pseudo-scientifiques essaieront toujours de noyer le poisson en assurant que les jours de Dieu sont des jours spéciaux, et qu'ils correspondent à des millions voire à des milliards d'années. Malheureusement pour eux, Mahomet a donné dans la sourate « le pèlerinage » la formule mathématique qui permet de convertir les jours d'Allah en années humaines : « Un jour auprès de ton Seigneur, équivaut à mille ans de ce que vous comptez. »

Décidément, à l'école des Dieux, Allah devait être un bien mauvais élève en calcul humain, et un authentique cancre en géologie pour affirmer que notre planète n'est âgée que de quelques milliers d'années terriennes. N'importe quel collégien en connaît bien plus sur la véritable genèse de notre monde que le Créateur lui-même. Si un ange, un peu bavard, s'amusait à claironner les notes du carnet scolaire d'Allah aux oreilles de Mahomet, nul doute que son cadavre à Médine s'en retournerait de stupeur dans sa tombe, en faisant même trembler la terre.

Mais cela ne serait qu'un énième « miracle scientifique » aux yeux de certains, puisque la sourate « les anges qui arrachent les âmes » prophétise bien que le jour où la terre tremblera au premier son du clairon, immédiatement suivi

d'un autre, ce jour-là, il y aura des cœurs qui seront agités d'effroi…

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

23
La question

D'abord rougeoyant, un océan émergent peignit de ses flots l'obscure voûte céleste. Progressivement, il noya les étoiles sous un déluge de bleu grandissant. Alors, ces lumières qui avaient scintillé d'un éclat d'or finirent par mourir, les unes après les autres, pour donner à l'astre nouveau une puissance de braises décuplées. Celles-ci se mirent à engloutir les ténèbres d'une clarté resplendissante.

Seul, debout et immobile, Muhammad contemplait le spectacle de ce soleil levant, devant les centaines de tentes aux toiles blanches où reposaient les corps encore terrassés par une nuit de marche éreintante. Quand le disque de feu prit le dessus sur l'horizon, un petit vent se leva, faisant courir doucement les grains de sable sur les pieds nus du Prophète, faisant danser légèrement sa longue tunique et chevelure noires.

Malgré la fatigue, le Messager de Dieu n'avait pas pu trouver le sommeil. Il était donc resté ainsi, au dehors de sa tente, à savourer le calme du désert. Cependant, un bâillement de fatigue venait de lui rappeler qu'il devait se forcer à dormir un peu, avant la nouvelle marche prévue.

À regret, Muhammad abandonna la suave chaleur du jour. D'un pas lent, il retourna à sa tente. Lorsqu'il en souleva le pan de toile, il se figea brusquement.

Assis à l'intérieur, un vieillard l'attendait. Il était vêtu d'une toge blanche où retombaient ses longs cheveux laiteux et son

épaisse barbe. Dévoilant ses dents perlées, il sourit à Muhammad et, de la main, l'invita silencieusement à le rejoindre.

Comme envoûté par cette présence, le Prophète pénétra dans son lieu de repos et, sur un grand tapis rouge aux multiples coussins, vint s'asseoir en face du vieil homme. Les yeux bleus de ce dernier semblèrent pétiller de malice.

Est-ce Gabriel ?

Pendant un court instant, Muhammad crut qu'il pouvait s'agir de l'ange de la révélation, parce qu'il était impossible à un inconnu de s'introduire jusqu'ici sans se faire détecter par les gardes qui ceinturaient, au loin, le campement. Néanmoins, Gabriel avait toujours pris un corps terrestre d'enfant.

Si ce n'est pas Gabriel, alors qui est ce visiteur ?

Comme si ce dernier devinait les pensées du Prophète, le vieillard crut bon de donner une brève explication.

– Il a fallu un long voyage pour parvenir jusqu'à toi…

Sa voix était belle, chaleureuse et grave à la fois. Faisant vibrer tout son être, elle résonna au plus profond du cœur du Prophète. Celui-ci acquiesça, comprenant que cet étranger était sans doute un haut émissaire ou quelque ambassadeur qui avait été mandaté par un puissant roi. Ce qui expliquait la raison d'avoir été conduit directement auprès du Messager de Dieu.

– Comment t'appelles-tu ? s'enquit Muhammad.

– À vrai dire, mon vrai nom importe peu. Mais certains aiment à m'appeler le Sage de La Mecque. Pour tout te dire, en vérité, j'aime qu'on m'appelle ainsi.

Le Prophète inclina poliment la tête, puis demanda :

– Viens-tu de La Mecque ?

– J'y étais autrefois. Ce temps est malheureusement révolu…

Comme perdu dans d'agréables souvenirs, le sourire aux lèvres et les paupières papillonnantes, le Sage prit un récipient encore rougeoyant qui se trouvait posé devant lui, sur un plateau en bois avec deux gobelets en terre cuite. L'eau brûlante coula délicatement en libérant un exquis parfum de menthe sucré de miel.

Sans un mot, tout en se dévisageant, les deux hommes savourèrent, à petites gorgées, le thé servi.

Le Sage rompit en premier le silence.

– Malgré ton âge, tu me parais toujours jeune, avec tes cheveux noirs et ta barbe.

Muhammad baissa le regard, comme pris en faute de se teindre les poils. Il le faisait pour satisfaire aux caprices d'Aïcha qui ne voulait pas pour mari un vieillard semblable au Sage de La Mecque.

Celui-ci enchaîna sur une curieuse question :

– Est-ce que le miracle du rocher que tu as anéanti en quelques coups de pioche est vrai ? Ou bien, n'est-ce qu'une des nombreuses légendes qui courent à ton sujet, tout comme les fabuleux récits des exploits guerriers de tes compagnons, tel Ali ?

Le visage du Prophète se renfrogna. Il voulut répondre, mais le Sage reprit la parole :

– On dit de toi que tu es rusé comme un renard, et aussi fort qu'un lion, voire aussi cruel…

– Je ne suis pas cruel, protesta Muhammad. Je ne fais qu'exécuter les ordres de Dieu !

Voyant l'agacement du Prophète, le Sage tempéra ses propos.

– On dit que Dieu a fait de toi le parfait modèle à imiter. On dit que tu as un caractère modeste, sincère et fidèle. Si tu es exempt de tout péché, on dit que tu ne te considères pas comme parfait, infaillible ou différent des autres hommes, et que ta meilleure qualité est celle d'être conscient de tes propres défauts. On dit que tu ne te mets jamais en colère pour une raison personnelle, mais seulement quand on viole ce qui est sacré auprès de Dieu. Tu es le plus charitable des hommes, tu es à l'écoute des démunis car tu es comme eux : tu répares tes propres souliers et tu ravaudes tes vêtements, tu dors sur une simple paillasse au sol. On dit que tu es magnanime, aimable, très pudique, et que tu ne critiques jamais les plats qu'on te sert : si tu aimes un plat, tu le manges, sinon tu n'y touches pas, et jamais tu ne fais de reproches à quiconque. Il paraît que tu raffoles des sucreries, du miel et des citrouilles. On dit que tes mains sont plus douces que la soie, que ta peau dégage le plus agréable des parfums. On dit aussi que tu as beaucoup d'humour, et que tu ne mens jamais…

Sous sa barbe blanche, un petit sourire courut sur ses lèvres du vieillard.

– On dit de toi que tu n'es pas poète, et que tu es incapable d'inventer par toi-même quoi que ce soit comparable à ta récitation. On te dit énergique, mais aussi pénétré de ta mission divine : tu es un guerrier qui ne rechigne pas à donner la mort, qui aime les femmes et ne s'en cache pas, qui consacre beaucoup de temps à la prière et dédaigne les plaisirs ou les richesses de ce monde. Dieu a mis tous les trésors de la terre à ta disposition, mais tu leur préfères ceux de l'autre monde. Ta vie est la concrétisation et l'application parfaite de tous les principes de la Soumission et des lois de Dieu. On dit aussi que par ton intermédiaire, Dieu a accompli de nombreux miracles…

Le Sage se mit à rire doucement.

– Tu ne crois pas à la véracité de ces miracles ? questionna Muhammad.

– Je ne crois pas en la réalité de Dieu, rétorqua le vieillard. Ni d'aucune divinité d'ailleurs.

L'incompréhension se fit sur le visage du Prophète.

– Tu ne crois ni en Dieu, ni mêmes aux divinités ? s'étonna-t-il.

– Non, au-dessus de nous, il n'y a rien. Et oui, le ciel est vide…

Cet homme est complètement dément !

Le Prophète se demanda comment le Sage pouvait mettre en doute l'existence de Dieu avec toutes les preuves qui existaient à son sujet. Il fallait être aveugle de cœur pour ne pas percevoir la parfaite réalité de Dieu.

– Me crois-tu fou ? gloussa le vieillard. Qui sait ? Mais en vérité, c'est toi qui es fou, toi et tes Soumis. Croire en Dieu est caractéristique des êtres déments qui souffrent de l'obsession de l'avenir, qui ont au fond d'eux un mal-être incurable, une sensation d'incomplétude. Alors, on ouvre la porte au sentiment fallacieux d'être contrôlé par une force supérieure dans les Cieux, et on endort notre mal, notre intelligence et notre conscience pour sombrer dans les abîmes d'une réalité qui n'en est plus une...

– Dieu existe ! coupa Muhammad.

– Tu as raison, il serait dommage que Dieu n'existe pas, répliqua le Sage d'un ton grave et cynique. Cela gâcherait le plaisir

de pouvoir dire tout notre ressenti à ce Dieu parfait qui a créé un monde imparfait, un monde de famines et de tempêtes, de douleurs et de morts, un monde de cris et de tristesses, un monde d'illusions, une prison infinie que nous appelons la vie. Vous autres avez imaginé un paradis ailleurs pour supporter l'enfer de cette existence, une existence faite de peurs et de pleurs. Mais rien n'existe de tout cela, ce ne sont que les rêves d'un autre. Tu dois ouvrir les yeux sur…

– Tu finiras en enfer pour ton incroyance ! gronda le Prophète.

Caressant sa barbe blanche, le Sage se tut pendant quelques secondes avant de reprendre :

– En enfer ? Ne trouves-tu pas étrange la disproportion entre le simple fait de ne pas croire et le terrible châtiment d'être condamné aux tourments éternels ? Comment un Dieu véritablement miséricordieux peut-il sanctionner une petite offense limitée par une immense punition illimitée ? Cela ne semble pas avoir de sens. Cette notion de punition éternelle paraît incompréhensible. Mais tout s'éclaire quand on prend connaissance de la doctrine de la prédestination. Tout est écrit d'avance, tout est voulu d'avance par Dieu. En vérité, Dieu a créé des hommes qu'il a volontairement rendus aveugles, comme moi, uniquement pour nous consigner dans un lieu de cruautés et de tortures. Tu vénères un être céleste qui a fabriqué un enfer et qui a créé d'innombrables générations d'êtres humains dans le seul dessein, dont le seul destin est de finir en enfer, des êtres humains que Dieu lui-même a choisis d'écarter du droit chemin, dans le seul but de faire peur aux autres hommes. Car ton Dieu et ta religion ne sont que peurs. Dès lors, au lieu d'agir avec un sentiment de devoir envers nos semblables, par générosité ou par sympathie, les Soumis agissent par crainte, pour éviter la punition divine et, égoïstement, pour obtenir de Dieu des récompenses, dans cette vie et dans celle à venir. En fin de compte, la peur corrompt toute véritable moralité. Sous le joug de cette peur, les croyants agissent prudemment dans leur intérêt personnel, pour éviter les tourments de l'enfer. Ta religion n'est qu'une terrifiante idéalisation de la méchanceté…

– Dieu n'incarne pas le mal ! s'écria Muhammad. C'est le Diable qui est l'instigateur du mal et qui détourne les hommes du chemin de Dieu pour les plonger en enfer !

Le Sage dévisagea le Prophète, puis demanda :

– Selon toi, qui a créé le paradis et l'enfer ? Ton Dieu ou le Diable ?

L'étrange visiteur eut un large sourire ironique.

– À moins que tu n'aies entièrement raison : c'est peut-être le Diable qui incarne le mal, parce qu'un Dieu de bonté et d'amour, qui est à l'origine et la cause de toute chose, est effectivement inconciliable avec la notion de mal. Comment notre monde imparfait pourrait-il être l'œuvre d'un Dieu de perfection ? Comment un Dieu de paix dans son infinie bonté, tout puissant de surcroît, aurait-il pu tirer du néant un monde d'erreurs, de malheurs et de cruautés ? Comment aurait-il pu créer des êtres mauvais, cruels et méchants ? Mais cela veut dire alors que ton Dieu n'est pas infiniment puissant. En vérité, ton Dieu n'a pas pu créer tous les êtres selon sa toute volonté, et son pouvoir est donc limité. Ton Dieu est confronté à un ordre de choses sur lequel il n'a pas prise, un espace de liberté qui échappe à son contrôle. Pire, ton Dieu a un antagoniste, un double de lui-même qui lui fait face comme dans un miroir. Mais dans sa folie des grandeurs, il refuse de voir ce reflet noir de lui-même, et il le relègue à un être inférieur qu'il fustige du nom de Satan…

– Tu délires ! coupa Muhammad. Une insolation t'a fait perdre la tête. Tu es resté trop longtemps au Soleil lors de ton voyage jusqu'ici…

Le Sage se mit à rire.

– Celui qui délire ici, c'est toi ! rétorqua-t-il. Tu refuses de voir la vérité en face !

– Tu…Tu…

Muhammad voulut parler. Cependant, sa langue était devenue comme endormie, et sa bouche ne parvenait plus à exprimer les mots qui assaillaient sa conscience grondante de colère.

Ce fut le Sage qui reprit la parole.

– Tu nous dis que Dieu est tout-puissant et bienveillant. Pourtant, Dieu se comporte comme un tyran irascible qui est

incapable de contrôler des sujets récalcitrants comme moi. Il est colérique, il est fier, il est jaloux, autant d'imperfections surprenantes chez un être parfait. Si Dieu est autosuffisant, pourquoi avoir besoin de l'humanité ? Si Dieu est tout-puissant, pourquoi demander l'aide des hommes ? Mais plus que tout, pourquoi Dieu a choisi un obscur marchand arabe qui vit dans un trou perdu, pour être son ultime représentant sur terre ? Et trouves-tu sensé, de la part d'un être suprêmement moral, d'exiger de ses propres créatures louange et adoration absolue ? Que devons-nous penser de ce Dieu qui a créé les humains pour qu'ils se vautrent cinq fois par jour dans la poussière afin de lui rendre hommage ? Ce désir obsessionnel de louanges est difficilement une vertu louable, et ce n'est certainement pas digne d'un être moralement suprême. Ton Dieu change aussi d'avis sans cesse. Est-il normal qu'un être tout-puissant révise ses ordres aussi souvent ? Car un jour c'est blanc, et le lendemain c'est noir. Ne peut-il pas faire ses révélations du premier coup et donner une version définitive de ses commandements ? Après tout, n'incarne-t-il pas la sagesse absolue ?

Le Sage de La Mecque se pencha légèrement en avant.

– Ton Dieu est plus enclin à punir qu'à récompenser, à infliger la douleur qu'à accorder du plaisir, à ruiner qu'à construire. Son plaisir est de laisser les êtres qu'il a créés ressentir qu'ils ne sont rien d'autres que ses esclaves, ses méprisables instruments, ses Soumis, afin que nous puissions mieux reconnaître sa supériorité, afin que nous sachions que sa puissance est au-dessus de notre puissance, que sa ruse est au-dessus de notre ruse, que sa volonté est au-dessus de notre volonté et que son orgueil est au-dessus de notre orgueil…

Paisiblement, le vieillard se resservit du thé qu'il but silencieusement à petites gorgées, tout en fixant de ses yeux bleus le Prophète qui s'était soudainement pétrifié : il était devenu une sorte de statue immobile, impuissante, qui ne pouvait esquisser le moindre geste.

Quelle est donc cet étrange sortilège ?

Un court instant, le Prophète crut qu'un Diable blanc assis en face de lui avait jeté un sort pour le paralyser de la sorte. Mais en

regardant cet invité boire l'exquise boisson à la menthe, Muhammad réalisa pleinement son erreur.

Le thé est empoissonné !

Si le Sage n'avait pas été atteint par les effets du poison, un antidote pris juste avant devait en être la raison. Comme s'il devinait sa pensée, le vieillard lui sourit longuement.

– J'adore ce petit goût de miel ! s'exclama-t-il. Pas toi ?

Le Sage reposa son gobelet sur le plateau en bois.

– Tu sais, depuis la mort de ta première femme, Khadija, ton Dieu qui était si bienveillant à La Mecque a bien changé. Il a fait un étrange revirement, ne trouves-tu pas ? Il s'est associé avec des assassins qu'il appelle martyrs, alors que les véritables martyrs, ce sont bien leurs victimes. Cette bande de criminels tuait auparavant pour l'argent. Maintenant, elle tue au nom de Dieu, mais elle continue toujours à récolter sa part du butin, et en plus, elle aura sa place au paradis. Belle récompense pour des brigands ! Et moi, pauvre fou, j'irai en enfer pour le crime de mon incroyance. Tu m'objecteras que ce sont les Mecquois qui sont venus te faire la guerre. Mais dis-toi que les habitants de La Mecque sont venus se battre pour sauver les Juifs que tu as tués, que tu as déportés et spoliés, que tu as réduits à l'état d'esclaves. N'importe quel peuple au monde, ici ou ailleurs, aujourd'hui ou demain, aurait fait la même chose pour combattre ton fanatisme, ta folie meurtrière et le culte de ta personne…

Hochant gravement la tête, l'étrange visiteur pointa son index vers son auditeur.

– La Soumission n'est pas le culte de Dieu, c'est le culte de Muhammad. Ainsi, ta personne est mise au premier rang, au point que Dieu n'a plus qu'un rôle secondaire, il n'est qu'un simple auxiliaire du Messager. Dieu n'est qu'un subalterne qui te conseille dans ta politique, qui t'assiste pour démêler les menus problèmes de l'empire que tu étends jour après jour. Il t'aide à aplanir les difficultés qui apparaissent au jour le jour. Ce pantin céleste est très utile pour contenir tes hommes qui sont rudes, violents et sanguinaires, qui sont prompts à la colère, inébranlables dans leur haine et leur soif de vengeance, qui sont indifférents au sang humain, avides de rapines et aussi changeant que le vent en amitié. C'est de ta bouche, et non de celle de ton Dieu, que ces hommes

attendent des réponses à leurs questions. Ce n'est pas Dieu qui importe à leurs yeux, mais bien le Messager. Dieu n'est qu'une théorie utile, qui répond simplement par des révélations à toute question gênante, qui rectifie leurs erreurs, qui légalise leurs fautes et encourage leurs instincts violents. On m'a dit qu'un de tes secrétaires a abjuré la Soumission, parce qu'il était dégoûté par l'opportunisme de tes révélations divines qui tombent toujours à pic pour justifier tes actes. À La Mecque, j'ai moi-même rencontré un poète, le fils de Saad, qui est devenu lui-aussi apostat. Ton ancien scribe raconte à qui veut bien l'entendre qu'il a lui-même produit certaines parties de ta récitation.

Mensonge !

Le Sage se mit à rire.

– Non, je te taquine ! Je n'ai pas rencontré le fils de Saad à La Mecque… Cela fait une éternité que je n'y ai pas mis les pieds. Tu sais, je me demande comment doit être la ville à présent. Il doit toujours y avoir ces belles femmes qui se promènent le visage au vent. Ce n'est pas comme ici. Tu as transformé les femmes en prisonnières sans visage. Et ne me dis pas que c'est la volonté de Dieu : Dieu n'existe pas, c'est donc forcément la volonté d'un homme. À cause de toi, la femme est devenue qu'un objet. Plus aucun regard n'est posé sur elle, puisque de toute façon, on ne peut plus voir ses traits derrière son voile. Cela engendre une frustration sexuelle contre laquelle tes Soumis se défendent en imaginant que la femme est mauvaise et veut les salir. Ainsi, le plaisir des yeux devient à leurs yeux un péché qui les éloigne de ton soi-disant Dieu. Tu as transformé les hommes en des êtres peureux, superstitieux et violents envers les femmes.

Fermant un instant ses paupières, le Sage soupira.

– Je suis toujours aussi intrigué, voire même fasciné par la violence de ta religion. Elle exploite les pulsions animales de l'être humain, mais aussi ses pulsions sexuelles ou ses pulsions de domination. Ceux qui y adhèrent ressentent alors cela comme une véritable libération, comme une chance de pouvoir enfin libérer leurs pulsions mauvaises qu'ils avaient trop longtemps étouffées. L'homme reste et restera toujours un animal, un animal enclin à rechercher la protection d'un mâle dominant auquel il se soumet volontairement, même s'il incarne le mal…

Comme perdu dans ses réflexions, le Sage resta un long moment sans rien dire. Il se mit à lisser sa barbe blanche d'une main appliquée. Puis, il reprit son monologue qui semblait totalement décousu pour l'esprit du Prophète.

– Tu sais, tu as gagné. Tu vaincras et ton empire du mal resplendira sur le monde. Les tribus coalisées que tu as vaincues lors de la bataille de la tranchée se rallieront toutes à toi, par cupidité, pour aller piller les richesses de La Mecque ou d'ailleurs. Elles se convertiront parce qu'elles sont alléchées par les butins et la victoire finale, mais elles n'auront aucune inclination réelle pour la Soumission. Bien sûr, si les choses tournent mal, elles seront prêtes à abandonner leur nouvelle religion aussi vite qu'elles vont l'adopter. Mais notre avenir est tout tracé et la victoire t'appartient. Tous les hommes de ces tribus vont apprendre que la perfidie, la cruauté et l'injustice ne sont pas blâmables au nom de ton Dieu, que le mensonge ou la tricherie pour la cause de la Soumission à l'approbation divine. Eux qui n'ont jamais rompu un serment vont apprendre qu'ils peuvent s'affranchir de leur parole pour la cause de Dieu, et ils vont se rallier à la cause du plus fort.

Le visage du vieillard fut déformé par une grimace de tristesse.

– Par mes mots, j'aurai voulu porter un coup fatal à la bête immonde. Mais je crois bien que j'aie à peine égratigné le ventre du monstre que tu es devenu, et qui n'est pas prêt de s'effondrer. Je rêve pourtant, que de cette égratignure, naisse une infection qui se repende progressivement dans l'édifice des mensonges qu'on a construit tout autour de toi, et que cet édifice finisse par s'écrouler pour te faire voir la vérité en face. Peut-être que tout cela nous dépasse désormais, et que seules les générations futures se réveilleront du cauchemar dans lequel nous allons les plonger, des générations qui nous regarderont alors avec un mélange d'étonnement et d'incompréhension, des générations qui se demanderont comment il a été un jour possible de croire à tout cela. Oui, c'est sans doute un processus qui nous dépasse et que rien ne pourra plus arrêter. J'espère simplement que le vrai finit toujours par triompher un jour…

Les yeux perdus de Muhammad se tournèrent sur leur gauche. Entre deux coussins, la poignée de son sabre dépassait. S'il

trouvait la force nécessaire pour s'en saisir, il pourrait tuer ce serviteur de Satan qu'il l'avait empoissonné.

Dans un effort surhumain, faisant couler de grosses gouttes de sueur sur ses tempes qui tambourinaient, le Prophète essaya de tendre le bras. Cependant, son membre était comme collé contre son corps, et il n'en avait plus le contrôle.

– Rappelle-toi surtout que rien de tout cela n'est vrai ! s'exclama soudain le Sage. Rappelle-toi cela : tout n'est que faux-semblant. Toutes les choses auxquelles tu crois ne sont qu'un mythe, une histoire fabuleuse qu'un autre a décidé dans un livre. Tu dois me croire. Rien n'est vrai. Tu dois ouvrir les yeux…

Le Sage insista d'une voix plus forte.

– Ouvre les yeux !

Muhammad ne comprenait pas ce que le vieillard voulait insinuer par ces énigmatiques paroles. Dans le regard du Prophète où régnait l'incompréhension, le vide était visible.

Subitement, les yeux bleus du Sage s'ensauvagèrent d'une détermination meurtrière.

– Si tu ne peux pas ouvrir les yeux, murmura-t-il d'une voix pleine de regrets, je dois te les fermer à jamais, avant qu'il ne soit vraiment trop tard…

Il tendit le bras et prit le sabre sous les coussins. Lentement, il fit glisser le fourreau de cuir noir le long de l'arme. La lame affutée apparut dans toute sa beauté métallique, froide et mortelle. Elle se posa délicatement sur l'épaule de Muhammad. Puis, tel un serpent, elle se déplaça d'une lente reptation jusqu'à la base du cou immobile. Alors, les crocs d'acier du tranchant s'enfoncèrent avec douceur dans la peau, libérant le venin rougeoyant de la chair meurtrie.

Aïcha pénétra dans la tente à ce moment précis.

La frêle silhouette, entièrement recouverte d'un sombre voile, se mit à hurler de peur devant le spectacle du Prophète ensanglanté à la merci de ce sabre.

Ces cris furent comme un antidote au poison qui paralysait tout son être. Ses sens brusquement requinqués, d'une main vigoureuse, Muhammad se dégagea de la lame couverte de son sang. D'un

bond, il se redressa et se précipita au dehors, tout en bousculant sans ménagement Aïcha qui tomba, sur son séant, à l'extérieur.

Dans un état second, la main sur son cou pour arrêter le saignement, le Prophète courut en zigzaguant entre les différentes tentes aux toiles blanches du campement. Les cris aigus d'Aïcha continuaient d'accompagner la fuite éperdue de son époux. Celui-ci se heurta à une montagne de muscles.

– Que se passe-t-il ? demanda Omar d'une voix grondante et inquiète.

Pour toute réponse, Muhammad se saisit de l'immense épée que son ami portait à la ceinture. Tenant la poignée à deux mains, le Prophète fit demi-tour et se précipita vers sa tente. Aïcha s'y trouvait, assise sur le sol, continuant de hurler à la mort.

La pointe de l'épée en avant, Muhammad pénétra dans la tente : le Sage de La Mecque avait profité de la confusion générale pour fuir et disparaître. Avec le recul, le Prophète comprit que son meurtrier avait dû avoir des complices parmi les Soumis, pour l'aider à entrer et à sortir aussi facilement du camp. Il fallait taire cette affaire au plus vite pour éviter toute suspicion parmi la troupe.

La rage au ventre d'avoir échappé de peu à une tentative d'assassinat, Muhammad se promit de se venger, de venger également Dieu pour toutes les paroles blasphématoires émises par ce suppôt de Satan. Toutefois, pour le retrouver parmi la population et le punir de la peine capitale, il fallait avant tout savoir qui était réellement ce vieillard, connaître au moins qui était son père ou sa mère, quelle était sa filiation ou dans quelle cité il demeurait.

Alors, jour et nuit, la question suivante ne cessa de hanter le Prophète.

Qui est vraiment le Sage de La Mecque…

24
Vide

Attablé face à Charlie, dans une luxueuse suite aux teints bleutés, Tom reposa la cuillère à désert sur son assiette vide. À l'aide d'une serviette en soie, il essuya consciencieusement sa barbe noire, puis il tourna sa tête rasée sur la gauche. Par la baie vitrée proche de lui, il se mit à contempler la vue plongeante qu'offrait l'hôtel où il séjournait.

En contrebas, brillant de lumières miroitantes sous une lune naissante, la Kaaba paraissait n'être plus qu'un minuscule carré de chocolat noir, flottant sur une mousse humaine et crémeuse qui tournoyait sur elle-même. Telles des milliers de fourmis blanches, les pèlerins en habits laiteux effectuaient leur ronde folle autour du monument sacré de La Mecque.

Pensif, Tom leva les yeux vers le ciel étoilé.

Est-ce que tout la haut dans le firmament, un architecte céleste observait comme lui ces âmes égarées en quête de paradis imaginaire ? Y avait-t-il une intelligence mère qui regardait ces insectes de chair vivre et mourir vainement en son nom ?

Parfois, une divine flamme virale battait encore en Tom, lui susurrant l'idée irréelle qu'il ne pouvait y avoir de mécanique universelle sans un horloger cosmique. Néanmoins, même si cette entité supérieure existait, il ne s'agissait nullement de Yahvé, de Dieu ou d'Allah : leurs soi-disant émissaires terrestres, Moïse, Jésus ou Mahomet, n'étaient que mythe, faux-semblant ou escroquerie humaine. Il fallait accepter cette vérité, il fallait accepter le fait que le paradis ne soit qu'une conception de l'esprit,

une réaction de protection face à la mort, et il fallait surtout accepter le fait qu'aucun créateur n'ait contacté les hommes prétentieux, pas plus qu'il n'avait pris contact avec les fourmis ou les autres rejetons insignifiants qui se débattaient sur cet infime grain de sable océanique qu'on appelait Terre, perdu parmi d'infinies plages galactiques.

De nouveau, Tom porta son attention sur la Kaaba et, en voyant la circumambulation maladive des pèlerins, un sentiment mélancolique l'envahit.

Comme il l'avait écrit dans son roman « Le Sage de La Mecque », le sentiment normal face à une agression liberticide était l'opposé de l'amour, à savoir la haine. Et elle était légitime face au gourou Mahomet ou à sa doctrine sectaire. Toutefois, il n'y avait aucune haine à avoir face aux victimes du Virus Dieu islamique. Seule une triste empathie envers ces musulmans prisonniers d'un tyran d'un autre temps devait battre dans les cœurs de ceux qui n'étaient pas empoisonnés par son mal littéraire.

Tom se souvint que, lorsqu'il était à la recherche d'un éditeur pour son livre, il avait appelé une grande maison d'édition. Évoquant le synopsis, le directeur avait été effrayé des conséquences de publier un tel ouvrage. En tout premier lieu, il avait eu peur d'un éventuel procès intenté par les associations musulmanes contre le racisme : celles-ci pouvaient aisément déposer une plainte pour incitation à la haine raciale ou religieuse.

Tom lui avait rétorqué qu'il n'y avait aucune haine ou racisme envers quiconque, et surtout pas envers les victimes musulmanes qui étaient composées de toutes sortes de gens contaminés par le Virus Dieu, des noirs, des blancs et des jaunes. Sur un ton pince-sans-rire, Tom avait ajouté que c'était plutôt aux non-musulmans de porter plainte pour haine raciale puisque le Coran affirmait, dans une sourate, que les musulmans étaient supérieurs aux autres peuples. Avec plus de sérieux, Tom avait expliqué qu'une grande majorité de l'humanité était malheureusement infectée à son insu, et elle avait grandement besoin d'un vaccin littéraire contre l'épidémie coranique. Son roman relatait simplement les faits historiques sur la création du Coran, socle des lois islamiques, il dévoilait également la véritable facette de Mahomet et de son

empire légué, ainsi que les moyens sanguinaires que cet empereur posthume avait employés pour soumettre les hommes.

Ne pas parler des massacres de Mahomet revenait à interdire à l'Histoire d'évoquer les tueries occasionnées par les campagnes de Bonaparte, de peur de choquer les Français qui basaient leurs lois civiles sur le code Napoléon comme d'autres les fondaient sur le Coran, de crainte de voir des Français porter plainte pour incitation à la haine raciale contre leur hexagone chéri.

C'était certes ridicule, mais aussi l'arme ultime de ceux qui ne voulaient pas que la vérité éclate au grand jour. Il ne fallait pas se laisser impressionner par cette foultitude d'aliénés…

– Tu sembles rêveur, dit Charlie. À quoi penses-tu ?

Tom tourna le visage vers son interlocuteur qui avait le haut de la tête entièrement rasée ; de la sorte, ses yeux émeraude semblaient être encore plus mis en valeur par cet écrin crânien.

– Je pense à ces faux musulmans sur le marché de Kaboul qu'Allah a punis par notre main. Et je rêve que sa colère se déchaîne prochainement sur de pires criminels…

– Comme qui ? s'enquit Charlie.

Tom laissa un petit moment de battement avant de répondre :

– Comme les criminels américains…

Avant de reposer sa serviette sur la table, Charlie nettoya brièvement sa bouche et sa barbe courte.

– Ne t'inquiète pas pour les Américains, le Grand Satan va payer pour ses crimes. Après-demain, la colère d'Allah va éclater !

Les sourcils de Tom se froncèrent.

– Dans deux jours ? Ce vendredi ? On sera le vendredi 13…

Charlie acquiesça.

– Oui, ce vendredi 13. Et le monde n'oubliera plus jamais cette date…

En quelques phrases, Charlie exposa l'attentat à venir.

Ne laissant rien transparaître, Tom était abasourdi par l'ampleur du plan de Charlie : il allait orchestrer un cataclysme planétaire que même les plus inventifs scénaristes d'Hollywood n'auraient pu concevoir. Des dizaines de milliers de personnes allaient mourir, et pas seulement aux États-Unis.

– Mais ce n'est pas tout, poursuivit Charlie. Si Allah le permet, je compte bien déclencher une troisième guerre mondiale après ce jour, pour exterminer tous les mécréants de la terre…

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement et Jawad pénétra dans la luxueuse suite d'hôtel. Tout de blanc vêtu, la tête entièrement rasée, le nouvel arrivant referma la porte derrière lui et vint s'attabler à côté de Charlie.

Réajustant son habit de pèlerin, Tom en profita pour se lever.

– J'ai un besoin urgent, s'excusa-t-il en anglais. Je crois que j'ai trop abusé du dessert.

Il partit aux toilettes et revint cinq minutes plus tard.

Lorsque Tom se rassit à sa place, Jawad se mit à l'observer en silence. Derrière ses lunettes rouges aux verres ronds et fumés, les petits yeux noirs de Jawad échappaient à ceux de Tom. Soucieux, celui-ci se demanda si l'homme qui lui faisait face se doutait de ce qu'il venait de faire, en secret, dans les toilettes.

– Connais-tu cet individu ? finit par interroger Jawad, le ton inquisiteur.

Il sortit son téléphone portable et montra sur l'écran la photo d'identité d'un passeport.

Immédiatement, Tom reconnut la personne en question. Que devait-il faire ? Mentir ? Mais avec Jawad, mieux valait ne pas tenter le diable.

– Oui, c'est Patrick. C'est un universitaire un peu farfelu. Il m'a téléphoné quand j'étais en France pour me dire que le Prophète n'a jamais existé…

Charlie éclata de rire.

– Il est complètement fou ! Ce genre d'athée doit tellement avoir la rage qu'on soit destinés au paradis et lui à l'enfer qu'il colporte n'importe quoi !

Jawad approuva.

– Oui, et il a encore dit lors de son interrogatoire que Muhammad est un mythe !

– Il a été arrêté ? demanda Tom. Où ça ?

– À Médine. Il a essayé de s'introduire de nuit dans le tombeau du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*. Il était en possession d'un faux certificat de conversion à l'islam…

Tom hocha gravement la tête.

À Médine comme à La Mecque, seuls les musulmans y étaient autorisés. Pour y pénétrer, il fallait montrer patte blanche : délivré par les mosquées, un certificat d'inoculation du Virus Dieu islamique devait être exhibé pour les étrangers, ceux ayant des noms arabes en étaient dispensés, puisqu'ils étaient supposés avoir été contaminés dès le jour de leur naissance.

Ainsi, en terre sainte, dans l'asile de Dieu, seuls les malades y étaient admis, aucun docteur sain ne l'était, comme si ces déments patients craignaient cette présence en leur sein, comme s'ils avaient inconsciemment peur qu'un médecin leur diagnostique leur folie.

– Ce Patrick a été remis à la police secrète, poursuivit Jawad. Il va être décapité pour le crime qu'il a commis contre Allah et le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*. Mais comme l'ONU et les associations humanitaires mécréantes mettent la pression sur les autorités du pays, cette décapitation ne va pas se faire au grand jour. Mais Allah verra que son commandement est respecté au cœur de son royaume et la disparition du criminel passera inaperçue.

– Comment tu sais tout ça ? interrogea Tom.

– J'ai un très bon ami qui travaille pour la police secrète. C'est lui qui m'a appelé pour me demander qui est Thomas Anderson. Figure-toi que ce Patrick t'a téléphoné juste avant qu'on l'arrête. Mon ami a consulté le téléphone, il y a trouvé ton nom dans le répertoire et il t'a retrouvé dans la base de données des arrivées de l'aéroport. Il a vu aussi que j'étais dans le même avion privé que toi. Voilà comment je sais tout cela…

Jawad se pencha en avant.

– Ce que je veux savoir en revanche, c'est pourquoi ce mécréant t'a appelé. Il faut savoir pourquoi. Tu vas l'interroger, il faut savoir s'il sait des choses sur nous…

– Et ensuite ? demanda Tom.

– Ensuite…

Jawad fit lentement glisser le tranchant intérieur de sa main sur son cou.

– Tu auras le privilège de lui couper la tête !

Le regard perdu, Tom acquiesça en silence.

*
* *

WW3.

Tel était le mot en majuscule qu'avait écrit Tom.

De son œil unique, Alain n'arrivait pas à quitter ces trois lettres affichées sur l'écran du smartphone qu'il tenait en main.

La troisième guerre mondiale.

De nouveau, l'agent du Mossad se demanda si Charlie était véritablement apte à la déclencher. Et encore une fois, la même conclusion s'imposait à son esprit : Charlie était parfaitement capable de mettre sa menace à exécution s'il en avait les moyens techniques.

Si seulement les Américains n'avaient pas menti par omission, si seulement ils avaient dévoilé les vraies fonctions que Charlie avait eues au sein de l'Air Force, Alain aurait pu régler depuis longtemps le problème de ce traître d'une balle dans la tête.

À présent, il était trop tard pour éliminer Charlie, son savoir avait pu être transmis à un autre, voire programmé. La seule alternative qui se présentait était de laisser Tom poursuivre sa mission, et qu'il communique l'emplacement précis de la salle opérationnelle d'où Charlie orchestrerait ses attaques. Alors, un missile américain bien placé arrêterait instantanément les projets de Sultan et de ses sbires, la troisième guerre mondiale n'aurait pas lieu et les attentats du vendredi 13 mourraient dans l'œuf.

Alain posa son téléphone à côté de lui.

De la poche intérieure de son costume sombre, il sortit une boite métallique et y prit un cigarillo qu'il alluma. Sous l'éclairage d'un halogène sur pied, les volutes de fumée s'élevèrent au-dessus du canapé dans lequel l'homme à la large silhouette était assis. Il étendit ses jambes sur le petit guéridon en bois d'acajou, et contempla l'un de ses tableaux de maîtres accroché sur le mur couleur crème.

Mais même la vision de sa peinture fétiche n'arrivait pas à calmer la colère qui bouillonnait en lui.

Muni d'un téléphone portable qu'il avait volé à un employé de l'hôtel, par messages, Tom avait conversé avec Alain. Il lui avait texté les emplacements des attentats du vendredi 13, et Israël n'était malheureusement pas épargné. Cependant, même en sachant la date, même en connaissant le moyen employé et l'endroit exact où aurait lieu l'attaque à Jérusalem, Alain ne pouvait rien faire pour arrêter cette furie dévastatrice qui allait déferler sur sa ville sainte, tout comme il ne pouvait empêcher les atrocités qui allaient se déchaîner sur les autres cités.

Il était totalement impuissant, et cette situation le rendait fou de rage.

Désormais, comme il venait de lui dire, le sort du monde libre reposait sur les épaules de Tom, et Alain ne pouvait même plus communiquer avec lui : par sécurité, il avait ordonné à son agent infiltré de jeter le téléphone volé dans la chasse d'eau des toilettes.

Alain poussa un soupir d'exaspération.

On colportait un soi-disant complot juif pour dominer le monde, mais jamais on n'évoquait celui bien réel des salamalikoums pour s'en emparer, par fourberie ou mensonges, à l'instar de leur « prophète » qui avait eu recours à la ruse pour propager son culte infâme.

Dans son roman « Le Sage de La Mecque », Tom avait parfaitement dépeint ces forces de l'ombre qui œuvraient hypocritement au grand jour pour répandre des mensonges malicieusement présentés en demi-vérités. Il avait cité en exemple cet imam des médias qui apparaissait à la télévision et qui, pour appâter le chaland crédule, laissait croire que l'islam était une religion très hospitalière.

Pour se faire, cet imam, ou plus exactement cette cinquième colonne médiatique, falsifiait un verset coranique :

« Si un païen te demande asile, alors donne-lui asile ».

Cet extrait de la sourate « le repentir » était bien évidemment tronqué, parce que la suite précisait de donner l'asile dans le but unique de prosélytisme, pour entendre la parole d'Allah à des fins de conversion.

Même s'il était prêt à utiliser la force pour imposer sa religion, Mahomet avait eu tout intérêt à ce que le plus de gens possible se

convertissent de leur plein gré. Les prisonniers volontaires n'essayaient pas d'ouvrir la cage dans laquelle leur cerveau avait élu domicile, alors que les esprits libres risquaient de s'envoler à la moindre occasion, dès lors que le sabre ne reposait plus sur leur cou.

Pour éviter justement ces défections, Mahomet avait ordonné d'exécuter tous ceux qui cessaient de croire à ses fallacieux contes enfantins de Noël. Sans peine de mort en cas d'apostasie, la civilisation n'aurait jamais entendu parler de l'islam, cette démente religion se serait éteinte, supplantée par le christianisme.

Malheureusement pour l'humanité, l'islam était une secte qui avait survécu grâce à cette peine de mort gravée dans ses commandements, et elle continuait de se maintenir par cette loi dans les contrées totalitaires.

Partout dans le monde, si les salamalikoums perdaient leur foi en découvrant les mensonges du Coran et la véritable personnalité de leur gourou, ils ne l'affichaient pas, de peur de cette peine capitale ou de l'opprobre familial. Il en résultait que les masses soumises et obéissantes n'avaient pas conscience de ces cohortes de renégats dans leur propre communauté, et elles vivaient dans l'illusion que tous les fidèles croyaient sans problème, renforçant en chacun la certitude d'être dans le vrai…

D'une main rageuse, Alain éteignit son cigarillo dans un cendrier posé sur le petit guéridon en bois d'acajou, et il reprit son téléphone posé à côté de lui.

Des salamalikoums qui réfléchissaient étaient des salamalikoums morts : soit ils devenaient apostats et ils étaient assassinés par les leurs, soit ils devenaient kamikazes pour parvenir au septième ciel et c'était alors à Alain de se charger de les renvoyer outre-tombe avant qu'ils ne commettent leurs attentats.

Et Alain avait toute une équipe d'êtres particulièrement réfléchis à pulvériser par un missile.

De son pouce, il composa un numéro sur l'écran de son téléphone.

– C'est Ali, dit-il en arabe. Préparez l'avion. Nous décollons dans une heure.

Il raccrocha.

À présent, il ne lui restait plus qu'à attendre patiemment les coordonnées de la salle opérationnelle d'où Charlie commanditerait ses attaques.

Comme seul savait le faire le destin, le sort de l'humanité allait se jouer à un rien.

Et ce rien s'appelait Thomas Anderson.

*
* *

Les pneus de la Mercedes sombre crissèrent sur le revêtement en ciment du parking souterrain.

Sous l'éclairage des néons blancs, la berline aux vitres teintées descendit jusqu'au dernier niveau inférieur, et elle finit par se garer à côté des deux seuls véhicules présents.

Les portières s'ouvrirent, le conducteur et son passager avant en sortirent. L'œil et la moustache sévères, l'attitude martiale dans leurs costumes noirs, les deux Saoudiens observèrent machinalement le parking désert, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas de regard étranger.

De la main, le conducteur fit un signe et, à son tour, Tom sortit de la Mercedes. Dans sa tunique blanche de pèlerin, il se mit à suivre les deux agents gouvernementaux qui l'escortèrent devant une porte métallique grise, située à une vingtaine de pas des voitures. D'un poing puissant, le conducteur frappa à la porte qui s'entrebâilla un bref instant, avant de s'ouvrir complètement.

Clones parfaits de la première escorte, deux autres hommes en noir prirent le relais. Ils emmenèrent Tom dans un interminable couloir, étroit et mal éclairé, parcouru sur toute sa longueur par des tuyaux de chaufferie et des gaines électriques couvertes de poussière.

Le trio arriva devant une vieille porte métallique peinte en vert. Comme si elle était automatique, elle sembla s'ouvrir toute seule.

L'escorte resta dans le couloir, et Tom pénétra dans une grande pièce sans mobilier, à la lumière vive. La porte se referma derrière lui. Il se retrouva en présence de cinq autres agents à la mine farouche, dont trois armés de fusil d'assaut.

– Voilà enfin le bourreau ! s'exclama une voix en anglais, le ton enjoué.

Tom se retourna.

Jawad était là, devant la vieille porte verte. Le sourire aux lèvres dévoilant sa dentition malsaine, il était couvert de sang : sa tunique blanche en était maculée, et son visage, ainsi que ses lunettes aux verres fumés, étaient constellés d'éclaboussures rouges.

Toutefois, ce sang n'était pas le sien.

– J'ai préféré commencer sans toi, gloussa Jawad. J'ai essayé de le faire parler, mais le vieux n'a rien dit d'intéressant, à part quelques mensonges sur le Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*.

Jawad leva sa main ensanglantée et, de son index, il pointa le mur opposé, là où se trouvait une porte rouillée.

– Il est derrière cette porte. C'est à toi de jouer maintenant. Il te connaît, joue le rôle du gentil avec lui. Un peu de tendresse et d'attention, et il te dira tout ce qu'on veut savoir. Ensuite, tu sais ce qu'il te reste à faire. Dépêche-toi quand même, l'avion nous attend…

Un agent de la police secrète fit coulisser le loquet, Tom entra dans une nouvelle pièce de huit mètres sur quatre, éclairée de néons aveuglants, et la porte rouillée se referma dans un grincement de gongs.

Patrick était là, entièrement nu, suspendu dans le vide. Attaché par une corde reliée à un anneau fixé dans le plafond, il avait les poignets noués au-dessus de sa tête, et celle-ci reposait inconsciente sur le devant de sa poitrine. Sur le moment, Tom faillit ne pas reconnaître le sexagénaire tant son corps était empourpré d'une horrible peinture. À l'aide d'un sécateur, ses pouces avaient été coupés nets, et le sang, tels de macabres pinceaux, avait coulé le long de ses bras, de son torse et de ses jambes. D'une main, Jawad avait dû s'amuser à badigeonner de sang le visage ridé de Patrick. Le crâne dégarni de celui-ci, ainsi que ses longs cheveux blancs, étaient à présent teints d'une couleur mortelle. À vingt centimètres au-dessus du sol cimenté, ses pieds avaient eu les ongles arrachés, et des gouttes rouges continuaient de tomber dans une flaque écarlate.

Pour essayer de fuir cette vision d'horreur, Tom détourna son regard sur la gauche et s'attarda sur une table poussée contre le mur gris. Divers instruments ayant servi à la torture s'y trouvaient, des outils coupants, tranchants et contondants. Cependant, ses yeux dégoutés se détournèrent également de cette table : en son milieu, les deux pouces et les ongles arrachés y étaient alignés.

Tom ferma un instant les paupières.

Il devait faire au plus vite pour abréger les souffrances de son ami.

Et si Jawad trouvait à redire, Tom mentirait en lui racontant que Patrick avait insulté Mahomet, qu'il n'avait pu contrôler sa colère et qu'il lui avait porté un coup fatal.

Faisant abstraction des doigts coupés, Tom s'approcha de la table, et y prit un long couteau de cuisine. Il aurait préféré un pistolet : une balle dans la tête et, sans rien sentir, Patrick s'endormait pour toujours. Avec un couteau, il fallait être plus adroit et, dans un mouvement de bas en haut, l'enfoncer promptement derrière la nuque pour détruire instantanément le cervelet. Heureusement, Patrick était inconscient et il ne bougerait pas…

– Thomas, c'est toi ? demanda en français une voix à peine audible.

Le couteau à la main, Tom fit face au corps chétif qui était suspendu.

Sous son maquillage sanglant, les grands yeux bleus de Patrick brillaient d'un air étonné.

Pendant quelques secondes, Tom resta pétrifié, ne sachant plus que faire ou dire.

– Détache-moi, implora Patrick. Détache-moi…

La voix suppliante ranima la conscience de Tom : il ne pouvait laisser ainsi son ami souffrir le martyr. Il avança vers lui, enserra son bras gauche autour de son torse et coupa la corde.

Lâchant le couteau au sol, Tom porta le corps frêle du vieil homme vers la table. Dessous celle-ci, se trouvait une chaise en bois. Du pied, Tom la fit pivoter vers lui, et Patrick se laissa choir dessus, tout en s'accoudant de son bras droit sur le rebord de la table.

Le nœud coulant qui retenait ses poignets ligotés se délia, et le sang se remit à couler des membres amputés. Tom récupéra le couteau et le bout de corde pour en couper deux morceaux. D'un geste expert, à genoux, il posa des garrots sur les avant-bras de Patrick. Puis, dans un bandage de fortune, il déchira les manches de sa tunique blanche pour envelopper les mains sanguinolentes.

– Merci, murmura Patrick en grimaçant de douleur. Merci d'être venu me sauver…

Ne sachant que répondre, Tom se releva en souriant tristement.

– L'autre m'a interrogé à ton sujet, poursuivit Patrick d'une voix rauque un peu plus animée, mais je n'ai absolument rien dit !

Tom acquiesça en posant une main amicale sur l'épaule nue.

– Ça va aller maintenant, dit-il. Ça va aller, tout est fini…

Patrick releva son visage vers Tom et, sur son crâne dégarni, les longs cheveux poisseux de sang se balancèrent lorsqu'il secoua la tête.

– Non, attends ! Il faut que tu saches avant qu'on fuie d'ici…

Patrick chercha ses mots.

– J'ai essayé de t'appeler pour te le dire… je l'ai vu, tu comprends, je l'ai vu de mes propres yeux…

– Tu as vu quoi ? s'enquit doucement Tom.

– Rien, gloussa-t-il. Je n'ai rien vu, rien du tout…

Tom se demanda si le vieil homme avait perdu la raison à cause des tortures qu'il avait subies ou s'il était dans un état second, l'esprit anesthésié par l'adrénaline que son organisme avait produit. Voyant cette interrogation sur le visage de Tom, Patrick secoua de nouveau la tête.

– Non, grimaça-t-il, je ne suis pas devenu fou. Laisse-moi simplement t'expliquer toute l'histoire depuis le début. Si je dois mourir pendant notre évasion, il faut au moins que quelqu'un sache la vérité et la transmette. C'est primordial. Écoute-moi, il y en a pour dix minutes seulement… ensuite, on pourra partir, d'accord ?

Tom détourna les yeux, n'osant affronter le regard du sexagénaire. Il se dégoûtait pour ce qu'il allait devoir faire par la suite, il se haïssait de laisser Patrick avec ses faux espoirs de salut.

Silencieusement, Tom alla chercher une autre chaise qui se trouvait contre le mur opposé. Il l'a ramena et s'assit en face de

son ami. Brusquement, Tom eut l'étrange sensation d'être en huis clos avec le Diable en personne : peints de son propre sang, la tête et le corps de Patrick lui donnaient une allure de démon rouge et ignoble, sorti tout droit d'un film d'épouvante.

Sauf que dans ce lieu, pour Tom, le seul véritable diable abject, c'était lui-même.

– Comme je te l'ai dit la dernière fois au téléphone, j'ai commencé à avoir des doutes de l'historicité de Mahomet en m'intéressant aux incohérences de son existence. Tu le sais bien, tout mensonge aussi parfait qu'il soit est toujours trahi par de petits détails imparfaits. Et le premier petit détail qui m'a interpellé est le nom même de « Muhammad », un nom que personne n'avait jamais porté avant lui dans la région, un nom qui signifie « le Glorifié » ou encore « le bien-aimé ». Ce n'est pas vraiment un nom, c'est plutôt un titre, et qui correspond étrangement à l'appellation que le Dieu chrétien donne à Jésus dans la Bible…

Patrick sembla rassembler ses souvenirs.

– Je me suis alors posé une série de questions et elles n'ont cessé de me tarauder l'esprit. Comme par exemple, comment Mahomet peut-il être illettré alors que tout son entourage autour de lui sait lire et écrire ? Ou encore, comment un homme peut-il prédire l'avenir ? C'est impossible, et pourtant Mahomet l'a fait. Lorsqu'il était à La Mecque, avant l'hégire de 622, dans la sourate « les Romains », il a prédit que les Romains de l'Empire d'Orient seraient vainqueurs quelques années plus tard en 629, et qu'ils reprendraient Jérusalem alors qu'ils l'avaient perdu en 614 face aux Perses. C'est surprenant, non ?

Les sourcils rouges de Patrick s'agitèrent.

– Ce qui m'a également surpris en m'y intéressant de plus près est que Mahomet aurait dû être le père de dizaines et de dizaines d'enfants, surtout avec sa multitude d'épouses et son harem d'esclaves sexuelles. Mais rien, pas de descendance. Ce qui également étrange, c'est que les six enfants qu'il a eus avec Khadija sont tous morts avant lui, et sa dernière fille est également morte l'année où il décède. Drôle de coïncidence… Aucun enfant légitime ou illégitime pour prendre le relais du père…

Tom approuva de la tête et, du regard, invita Patrick à poursuivre.

– Le temps ne me permet pas de te détailler toutes les incohérences de la vie de Mahomet, mais sache que j'en ai relevé des dizaines et des dizaines. Et c'est celle sur son mariage avec Aïcha qui a fini par m'ouvrir complètement les yeux, un mariage consommé à l'âge de neuf ans ! Tu ne trouves pas cela étrange ? Moi si, et c'est ce petit rien, cet infime fil de l'histoire qui dépassait de la bobine du mensonge qui m'a fait comprendre que l'Histoire s'est jouée de nous depuis le début…

Comme pour faire une confidence, Patrick se pencha légèrement en avant.

– Et maintenant, voilà comment la vraie Histoire a débuté. Comme toujours avec les religions monothéistes, la genèse commence à Jérusalem. En 614, les Perses ont conquit la ville sainte qui était alors aux mains des chrétiens de l'Empire romain d'Orient. Lors de cette conquête, les Perses ont été aidés par des troupes juives, mais également par une tribu arabe, la tribu des Quraychites. Après l'euphorie de la victoire, cela a été une grande déception pour cette tribu arabe, parce que c'est aux Juifs que les Perses ont confié le gouvernement de la Palestine et de la ville sainte. Et les Juifs ont fini par chasser la tribu des Quraychites de la Palestine. Les Arabes de la coalition ont dû partir s'installer à Yathrib. Parmi ces Arabes qui ont participé à la prise de Jérusalem, il y avait Abou Bakr. Et Abou Bakr a compris la raison pour laquelle la tutelle de Jérusalem a échappé à son peuple. Il a compris pourquoi l'un des siens n'a pas été couronné à Jérusalem, pourquoi les Perses les ont écartés du pouvoir et qu'ils ont préféré mettre les Juifs aux manettes : ils n'étaient pas le peuple élu, ils n'étaient par le peuple choisi par Dieu comme l'étaient les Juifs. Il est certain qu'aux yeux des foules soumises et des Perses manipulateurs que Jérusalem devait revenir à ceux qui avaient un testament légitime, la *Torah*, un document qui prouvait le droit à revendiquer la ville sainte, un divin certificat validé par Dieu par l'entremise d'un « Messager ».

Transfiguré par son récit, Patrick était dans un état second, ne ressentant plus la douleur de ses doigts coupés.

– Abou Bakr a surtout compris que ce qui a fait défaut à son peuple, c'est un prophète parmi les siens. Avec un « Messager de Dieu » à ses côtés, Abou Bakr pouvait légitimement conquérir, non

seulement Jérusalem, mais également assouvir la carte du monde qu'il avait en tête. Il pouvait créer un empire à l'instar des puissants Romains. Les Juifs et les chrétiens parlaient d'un dieu tout-puissant, celui des Arabes ne pouvait pas être en dessous, et Abou Bakr a décidé que le dieu des Arabes serait le dieu de la Bible. Il a fait collecter les informations sur ce dieu judéo-chrétien et il a chargé ses scribes-poètes de composer les récitations coraniques selon les besoins du moment. Quand tout a été prêt, un nouveau prophète a pu surgir du désert. Ainsi est né le personnage de Mahomet, tout droit surgi de l'imagination d'Abou Bakr. C'est certainement sous l'influence d'une secte chrétienne de la région qu'il a été nommé « Muhammad », le nom de Mahomet n'est en fait qu'un copier-coller qu'on trouve dans la Bible. Dans un premier temps, il a surtout été une copie de Moïse pour amadouer les juifs et les rallier à lui. Il a été aussi un être bon et miséricordieux pour attirer les chrétiens. Mais Abou Bakr n'était qu'un mercenaire en soif de pouvoir et d'argent, et un bandit reste toujours un bandit. C'est pour cela que l'on retrouve dans le Coran un double langage mafieux, qu'on y pratique l'extorsion de fonds sous couvert de la charité. Et puis, il y a eu ce revirement de situation : les scribes-poètes d'Abou Bakr n'ont pas eu connaissances des bons textes chrétiens et juifs, ils ont commis des erreurs par rapport à l'Ancien et le Nouveau Testament, et il s'en est suivi un rejet. Qu'importe, Abou Bakr a décidé de passer en force, par la force du sabre et son Muhammad est devenu un tueur en puissance. Abou Bakr a décidé aussi de faire du peuple arabe le nouveau peuple élu au détriment des Juifs, et il a imposé le culte d'Abraham plutôt que celui de Moïse…

Tom leva la main devant lui pour interrompre le récit de son ami.

– Comment les croyants ont-ils pu suivre les ordres d'un prophète qu'ils n'ont jamais vu ?

Le visage rubicond de Patrick rayonna sous la lumière des néons.

– N'est-ce pas la même chose aujourd'hui avec les musulmans ? Ils n'ont jamais vu Mahomet et pourtant ils suivent aveuglement ses ordres ! À l'époque, il a suffi d'une poignée de comédiens, des conteurs professionnels qui récitaient les versets que leur avait soi-

disant dictés Mahomet quelques heures plus tôt et le tour était joué. Et puis, je suis persuadé qu'Abou Bakr a dû engager un comédien pour jouer le rôle de Mahomet, pour qu'il se donne en spectacle. Il avait probablement le visage recouvert d'un voile et cela a suffi dans les premiers temps. Ensuite, plus personne n'a été autorisé à le voir, seuls ses compagnons le pouvaient. Seuls ceux qui font partie de la mafia peuvent voir le visage du parrain. Tout le monde en parle, mais personne ne le voit. C'est un être tentaculaire qui a le pouvoir de vie ou de mort sur tous. Et personne ne connaît vraiment son identité. Il en est de même pour le véritable parrain de Médine. Abou Bakr s'est bien joué de l'Histoire.

Tom acquiesça et Patrick poursuivit ses explications :

– Si Mahomet a eu son existence mythique calquée sur celle de Moïse, historiquement, sa vie a été celle d'Abou Bakr. Tous les meurtres, toutes les batailles sont le fait d'Abou Bakr. C'est lui qui a soumis les cœurs et les esprits par la ruse, le sabre et la terreur. Il a inventé le statut de martyr en plus des promesses de butins et d'esclaves, et ce rouleau compresseur islamique a tout écrasé sur son passage. Il a aussi imposé le voile aux femmes pour les préserver des viols de ses hommes, c'est le seul moyen qu'il a trouvé pour contrôler les ardeurs des fauves qu'il a lâchés dans la nature. Il a interdit l'alcool pour qu'aucun de ses hommes n'ose défier son autorité publiquement, et surtout pour éviter que les langues se délient par l'ivresse : le secret du mythe de Mahomet devait être bien gardé par tous. Abou Bakr avait une peur panique que sa supercherie ne tombe à l'eau, il avait une peur paranoïaque que son imposture soit découverte, et cette crainte se reflète dans de nombreux versets. Alors, dès qu'il a eu fini de convertir les Arabes au culte islamique, il a rapidement fait mourir Mahomet, pour que le secret du mensonge soit définitivement enterré avec lui dans sa tombe.

Les yeux brillants, Patrick fit une brève pause avant de reprendre :

– En 632, Abou Bakr a fait mourir Mahomet sans descendance. Bien sûr, d'après la légende, Mahomet ne tarissait pas déloges pendant son existence au sujet d'Abou Bakr, et il a été déclaré comme son digne successeur légitime. Abou Bakr est devenu le « calife », le seul et unique « lieutenant du Messager de Dieu ». Et

il a dû alors faire face à une levée de boucliers de la part de certaines tribus arabes dont les leaders étaient parfaitement au fait du mythe de Mahomet. Ces leaders ne devaient pas trop apprécier d'être mis devant le fait accompli du califat, et surtout de devoir donner un cinquième des trésors de guerre à Abou Bakr. Jusqu'à lors, tous les bandits complices avaient pu bénéficier des rapines sans reverser la part qui revenait normalement à Mahomet. On ne pouvait pas donner sa part à quelqu'un qui n'existait pas. Mais Abou Bakr a patiemment préparé son futur et il a produit un verset qui stipulait qu'on devait donner un cinquième du butin au Prophète. Comme Abou Bakr était son successeur légitime bien vivant, il a réclamé la part du lion, et probablement la part des butins de la décennie passée qui devait revenir de droit au « Messager de Dieu » ou à son « lieutenant ».

Patrick passa sa langue sur sa bouche desséchée.

– Abou Bakr a accusé d'apostat tous ceux qui refusaient de lui payer sa part et il les a massacrés dans un bain de sang. Les leaders arabes ont essayé de briser la dynamique d'Abou Bakr, ils ont essayé de révéler la supercherie du mythe de Mahomet, mais personne ne les a crus. On avait tellement raconté des légendes sur Mahomet que tout le monde croyait l'avoir vu quelque part. Il y avait toujours quelqu'un pour affirmer l'avoir rencontré personnellement à Yathrib, à dos de chameau sur un champ de bataille ou dans une oasis perdue dans le désert. Les faux souvenirs se sont ancrés dans la tête des croyants, et ceux qui n'avaient jamais vu Mahomet ont été certainement ceux à défendre son historicité avec le plus de conviction. Ils étaient persuadés de le connaître intimement comme un proche parent. Tu le sais bien, Thomas, comment on peut se créer ce genre de faux souvenirs. Rappelle-toi, tu m'en avais expliqué le fonctionnement...

Tom approuva d'un petit signe de la tête.

L'année précédente, ils avaient longuement discuté ensemble sur les divers moyens de manipulation pour implanter sciemment dans la mémoire d'une personne le souvenir d'évènements qui ne s'étaient jamais produits. À ce sujet, Tom lui avait rapporté deux expériences universitaires auxquelles il avait pu assister.

La première avait consisté à emprunter une photo prise de l'album familial de plusieurs étudiants. À partir de cette image, et

grâce à un montage numérique, une nouvelle photo avait été créée : on les voyait, enfant, à bord d'une montgolfière. On avait alors demandé à ces étudiants de se replonger dans leur enfance et de commenter leur album familial. En voyant la photo truquée, une partie d'entre eux s'étaient brusquement souvenus de leur voyage en montgolfière alors que celui-ci n'avait jamais eu lieu. Et le plus étonnant, était le fait qu'ils l'aient raconté avec de nombreux détails.

Cette expérience « instantanée » avait démontré qu'un quart des étudiants tombaient dans le piège. Et, lorsqu'on laissait l'imagination voguer sur une période plus étendue, personne ne semblait être à l'abri des faux souvenirs du long terme.

Tom avait pu s'en rendre compte en participant en tant que complice à une autre expérience. On avait demandé à des étudiants d'assister à une séance de cinéma pour la critique d'un court métrage. Quelques mois plus tard, on les avait invités à un apéritif. À cette occasion, Tom leur avait raconté une fausse anecdote survenue soi-disant lors de l'entracte du film : il leur avait fait croire que sa fille Lucy était présente ce jour là avec lui, et qu'elle avait renversé du café sur son pantalon. Pour bien implanter ces mensonges dans les mémoires, pendant l'été, Tom avait envoyé aux étudiants un photomontage où l'on voyait la petite Lucy parmi eux, dans la salle d'attente du cinéma. En automne, les étudiants avaient été conviés pour parler du court métrage, des anecdotes et des personnes présentes lors de la séance. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, quasiment tous les étudiants étaient persuadés d'avoir vu Lucy. Si certains ne se souvenaient pas en particulier de l'incident du café renversé, ils avaient en revanche développé des souvenirs très précis de la petite fille, pouvant retracer des détails sur ce que Lucy avait fait ce jour là, voire même un descriptif de sa personnalité.

Quand Tom leur avait dit qu'ils avaient été victimes d'un canular, que Lucy n'existait pas, ils n'avaient su que croire, quelle était la vérité de la fiction. Ils avaient la nette impression que les souvenirs qu'ils avaient de Lucy étaient réels. Tom avait beau leur dire que c'était faux, ils n'en étaient pas convaincus pour autant, car ils avaient toujours en tête l'image gravée de la petite fille.

Le fait était que les souvenirs d'événements imaginés étaient souvent plus clairs et plus complets que ceux d'évènements non imaginés. Et, pour le plus grand plaisir des manipulateurs, il était impossible de faire la différence entre un vrai souvenir d'un faux. Personne n'était à l'abri d'un souvenir erroné, et notre mémoire en était certainement pleine…

– Abou Bakr a enfin été le seul maître à bord, reprit Patrick de sa voix rauque. Il se croyait invulnérable, le maître absolu. Il ne se doutait pas que parmi ses guerriers, trois d'entre eux briguaient sa place, trois bandits qui voulaient devenir calife à la place du calife. Et ce trio a déployé une même stratégie fort simple pour parvenir à prendre la place du parrain : son assassinat. Omar était un lieutenant proche d'Abou Bakr. Officiellement, il a attendu patiemment la mort d'Abou Bakr pour prendre sa place. Officieusement, je suis persuadé qu'il l'a empoisonné, et la cause de sa mort est passée pour une maladie. Omar était un manipulateur de première, et il a manipulé Abou Bakr pour qu'il soit désigné comme le nouveau calife à sa mort. Dès qu'Omar a été au pouvoir, il a inventé une histoire de mariage entre sa fille et Mahomet. Il est ainsi devenu le beau-père du Prophète, ce qui asseyait sa légitimité à être le deuxième « lieutenant du Messager de Dieu ». Si Abou Bakr était le chouchou de Mahomet et si en plus, en dehors de la famille fictive de Mahomet, il était le premier homme à s'être converti à l'islam, Omar ne pouvait être en reste. Il a inventé la fable qu'il était le tout premier homme à avoir publiquement annoncé sa conversion à l'islam ! Il a suffi qu'il claque des doigts pour que les récitateurs colportent des mensonges, voire même qu'ils les intègrent dans une sourate. À cette époque, le Coran était transmis oralement par les maîtres-récitateurs, et on pouvait chanter un nouveau verset comme bon nous semble, rien n'était figé. Il suffisait pour les différents califes de dire que c'était un verset ancien qui avait été perdu, mais retrouvé par la grâce d'Allah dans la mémoire d'un compagnon de Mahomet. Certains versets avaient été mis par écrits par les musulmans, et Omar les voulait tous en sa possession pour pouvoir faire une épuration qui allait dans son sens. Omar était un malin, il a bien calculé son coup, et il a fait collecter tous ces écrits sans exception du vivant d'Abou Bakr. Pour se faire, il a trouvé excuse de la mort de trois cents maîtres-récitateurs lors d'une bataille, il a

fait collecter tous les écrits coraniques pour ne pas perdre soi-disant la parole de Dieu. Il a pu ainsi détruire certains écrits qu'il n'aimait pas et les interdire de récitation sous peine de blasphème. Il a pu aussi inventer et diffuser des versets qui œuvraient à des intérêts plus particuliers, comme le divorce ou l'héritage. Et c'est certainement lui qui a produit la sourate « les Romains », pour impressionner les habitants de Jérusalem en l'an 637, quand la ville a été prise au final par les musulmans. Omar a produit cette prophétie *ex eventu* pour faire croire à la force « surnaturelle » du prophète de l'islam, un prophète capable de lire dans l'avenir !

Patrick soupira.

– Tu le sais bien Thomas, les vainqueurs réécrivent toujours l'Histoire, y compris celle qu'on trouve dans le Coran. Et c'est ce qu'a fait Othman le troisième calife. Il a fait assassiner Omar par un Perse, et il a pu tranquillement prendre le pouvoir. Il a pu effacer les versets qui le dérangeaient, il a pu gommer des mémoires certains versets inventés par ses deux prédécesseurs. C'est lui le plus grand falsificateur du Coran. Il l'a non seulement revu et corrigé, fabriqué de toutes pièces, mais il a également inventé des nouveaux versets pour son propre intérêt. Comme par exemple, parce qu'il avait besoin de légitimité, il s'est présenté comme le double gendre de Mahomet. Il a inventé la sourate sur Abou Lahab qui est comme un cheveu sur la soupe coranique, une sourate d'une incohérence totale et hors de propos qu'on retrouve à la fin du Coran. Othman a ajouté cette couche de mensonges, il a inventé la fable de l'oncle Abou Lahab qui s'oppose à son neveu Mahomet. Tu connais l'histoire « officielle » : cette sourate a découlé aux divorces des deux filles fictives du Prophète qui étaient soi-disant mariées avec les fils de cet oncle, et Othman a pu se glorifier de les avoir épousées toutes les deux par la suite, même si elles étaient censées être mortes depuis très longtemps. Si Othman avait pu se marier avec toutes les filles qu'on prête à Mahomet, il l'aurait fait sans hésiter…

Patrick ricana avant de reprendre :

– Voilà l'une de ces nombreuses incohérences que l'on trouve dans le Coran, et qui est en fait la partie visible de l'iceberg qui cache le mythe de Mahomet… C'est comme le fait qu'Othman ait détruit tous les écrits coraniques qu'il avait en sa possession.

Comment peut-on détruire des originaux aussi précieux ? Si le Coran est vrai, s'il est la parole de Dieu, comment oser détruire la moindre parole de Dieu qui venait du temps de Mahomet ? Ils auraient dû être conservés pieusement. Cette destruction est la preuve de la supercherie d'Othman, mais les musulmans n'y voient que du feu, du feu de la géhenne si j'ose dire !

Il se mit à rire seul.

– Othman a fini par réaliser que les paroles partent et que les écrits restent. C'est pour cela qui a décidé de coucher le Coran sur papier, et qu'il a fait table rase des anciens écrits en sa possession, des écrits qui pouvaient contredire ce nouveau Coran papier. Et pour dissimuler toutes les incohérences qu'on trouve dans les versets coraniques, pour cacher les différentes strates de la construction du mythe, il a mélangé tous les versets ensemble. Cela a abouti à un ouvrage volontairement confus, sans commencement ni fin logique, un livre qui, de fait, n'a ni queue ni tête. Par la suite, Ali est devenu le quatrième calife. Il a œuvré en secret à l'assassinat d'Othman, et, une fois au pouvoir, il s'est dit cousin et gendre de Mahomet. Il a pu lui aussi apporter sa griffe au Coran papier selon ses intérêts personnels. De fait, le Coran n'a jamais été une œuvre définitive, il a été le jouet des quatre califes pendant des décennies, et il n'a été « standardisé » que bien plus tard. Lors de mon enquête, il m'a été parfois difficile d'assembler les différents morceaux du puzzle du mythe, de connaître les agissements précis de ces quatre criminels dans l'élaboration des mensonges coraniques…

Patrick se tut, comme perdu dans ses pensées.

– Et Aïcha dans tout ça ? finit par questionner Tom. C'est une invention de l'un des califes ? Un mythe ?

– Non, pas du tout ! s'exclama Patrick. Aïcha est bien réelle comme toi et moi ! C'est la fille du premier calife Abou Bakr. Lorsqu'il est mort, elle est devenue la courtisane d'Omar. Elle voulait garder son statut de princesse arabe, la chouchoutée de son père. Elle a inventé une histoire pour se glorifier, elle a raconté qu'elle était l'épouse de Mahomet, du temps de La Mecque. Elle a dû se rendre compte trop tard qu'avant l'hégire, elle n'était encore qu'une enfant. Peu importe, ce qui était dit était dit, et elle a continué dans son mensonge en racontant son histoire de mariage à

l'âge de six ans. Omar la laissait dire, parce que cela ajoutait un crédit au mythe de Mahomet. Omar a même succombé aux délices et aux caprices d'Aïcha en produisant un verset qui interdit d'épouser les anciennes femmes de Mahomet. Cela a permis à Aïcha de garder son indépendance vis-à-vis du calife. D'autres femmes influentes ont dû également jouer le même scénario, et Mahomet s'est retrouvé marié avec une dizaine de femmes ! Avec Aïcha, Omar a mis le petit doigt dans l'engrenage du mensonge, et pour que la machine du mythe ne s'enraille pas par la suite, il a dû finalement légiférer dans le Coran en octroyant à Mahomet des droits spéciaux concernant le nombre d'épouses…

Baissant la tête, Patrick bougea ses pieds meurtris et ankylosés.

– J'ai cherché la preuve de ce mythe, dit-il en relevant la tête, et j'ai fini par réaliser que la preuve que je cherchais a été érigée en monument sacré, une preuve où des millions de musulmans viennent chaque année se prosterner pour vénérer un fantôme…

Comprenant enfin la nature de cette preuve dont lui avait parlé son ami, Tom l'interrompit :

– Alors, tu as voulu t'introduire dans le tombeau de Mahomet, pour avoir la preuve de ce que tu avances. Mais tu as été arrêté avant d'y entrer…

– Non, non, tu te trompes ! Lorsqu'on m'a arrêté, je n'essayais pas d'entrer dans le tombeau de Mahomet, j'essayais au contraire d'en sortir. Tu comprends ?

– Tu es entré dans le tombeau de Mahomet ? s'étonna Tom.

– Oui, et je l'ai vu, je l'ai vu de mes propres yeux : le tombeau est vide !

– Vide ? fit Tom, le regard flou.

– Oui, il est vide ! répéta Patrick. Vide… Tu comprends ?

Tom eut l'impression que la foudre s'abattait sur lui.

Vide, le tombeau de Mahomet était vide. Brusquement, il eut envie de hurler, de crier sa rage de lui-même d'avoir été si longtemps naïf, d'avoir si longtemps été endormi par ses fausses croyances. Le château fort de ses convictions n'était qu'un fragile château de cartes qu'un souffle humain venait d'emporter au loin. Il avait écouté le récit de Patrick sans vraiment vouloir y croire. Cependant, à présent, il devait accepter la réalité : Mahomet

n'existait pas. Et l'existence de Patrick devenait par là même la plus importante d'entre toutes : il fallait le protéger, le sortir du guêpier où il se trouvait, et le conduire sain et sauf vers les médias où il pourrait parler, où il pourrait ouvrir les yeux à des millions de musulmans. Patrick était désormais la vraie et unique clef du cadenas coranique, le futur libérateur des esprits prisonniers et son témoignage valait tout l'or du monde. Il pouvait éradiquer le Virus Dieu islamique, sa personne était l'antidote qu'on devait présenter aux journaux télévisés, le vaccin des consciences malades…

– Thomas, il est temps, nous pouvons y aller.

En grimaçant, Patrick se leva de sa chaise.

Pensif, Tom se leva à son tour. Il dévisagea son ami en silence avant de lui désigner du bras la porte rouillée.

– Va écouter à la porte, commanda-t-il. Il y a des hommes armés derrière. Dis-moi si tu entends quelque chose.

Patrick acquiesça et, d'une démarche difficile, alla coller son oreille contre la porte.

– Je n'entends rien, chuchota Patrick après quelques secondes. Au fait, comment as-tu fait pour…

Ce furent ses derniers mots.

Patrick s'écroula.

Tom regarda le sang s'écouler de la tête de son ami. Un marteau à la main, il venait de lui fracasser l'arrière du crâne, et Patrick était mort sur le coup.

Pendant un instant, Tom ferma les yeux pour ne plus voir ce démon rouge à ses pieds.

Non, Patrick n'était pas l'antidote contre le Virus Dieu islamique, il n'existait et n'existerait aucun vaccin capable de guérir les musulmans. Ceux-ci n'accepteraient jamais la vérité, ils ne croiraient jamais que Mahomet puisse être un mythe. Leurs esprits étaient irrémédiablement contaminés, et ils accuseraient le Diable d'avoir fait disparaître le cadavre de leur Prophète. D'autres, au contraire, crieraient au miracle d'Allah pour expliquer l'absence du corps dans le tombeau. Même avec une machine à remonter le temps qui montrerait au monde la vraie Histoire, les musulmans crieraient encore à l'œuvre du Diable.

Le Coran disait que Dieu avait fait tomber un voile devant les yeux des mécréants pour qu'ils ne voient pas la vérité. En réalité, ce voile était tombé depuis longtemps devant les yeux des croyants, et aucune vérité ne pourrait l'enlever. Le Virus Dieu était trop profondément ancré en eux, aucune guérison n'était désormais possible.

De plus, Tom se doutait que les autorités de Médine, lorsqu'elles prendraient connaissance de l'intrusion, mettraient discrètement un squelette dans le tombeau de Mahomet, et le mythe disparaîtrait pour toujours.

Tom rouvrit les yeux et considéra le corps sanglant de Patrick.

Même si sa conscience protestait, Tom n'avait pas eu le choix. L'évasion était impossible, Patrick et lui n'auraient jamais pu quitter le pays vivants, ils n'auraient même pas pu sortir de ce parking souterrain sans se faire tuer.

Alors, pourquoi vouloir tenter l'impossible ?

Et surtout, Tom ne pouvait pas briser sa couverture et laisser se commettre les attentats à venir, il ne pouvait pas laisser la troisième guerre mondiale naître après ce vendredi 13 apocalyptique.

Le sort de l'humanité en dépendait.

Tom lâcha le marteau et il se dirigea vers la table pour y prendre une machette.

Lorsqu'il tapa du poing sur la porte rouillée et qu'elle s'ouvrit, Jawad l'attendait. Le visage de ce dernier se fendit d'un large sourire en voyant la tête décapitée de Patrick que Tom brandissait dans sa main.

– *Allahou akbar*, cria Tom d'un air enjoué. *Allahou akbar*…

Soudain, sa vision se fit trouble et une étrange sensation l'envahit.

Une sensation de déjà-vu.

25
IIIième Commandement : de Mémento, tu te souviendras

Deux mille ans après la naissance supposée de Jésus, est né un autre conte tout aussi troublant, aux diverses interprétations complexes : celles que nous découvrons dans le film « Mémento ».

La première scène commence dans une veille maison abandonnée. Sur la seule foi d'un écrit griffonné derrière un polaroid qui lui demande de le tuer, Léo abat Teddy d'une balle dans la tête, l'unique personne qu'il aurait pu considérer comme son ami, si seulement il avait pu s'en souvenir…

Pourquoi a-t-il commis ce meurtre, que fait-il dans cette maison et qui est cet homme mort à ses pieds ?

Voilà le genre de questions que se pose sans cesse Léo à chacun de ses « réveils » dans le temps présent. Les seules réponses immédiates qu'il trouve à ces interrogations sont tatouées sur diverses parties de son corps : trouver l'assassin qui a violé et tué sa femme.

Telle est la quête de Léo : se venger du meurtre de son épouse.

Toutefois, la recherche de ce mystérieux assassin est rendue quasiment impossible par le fait que Léo souffre d'une forme rare et incurable d'amnésie suite à un traumatisme crânien. Bien qu'il puisse se souvenir de détails de son passé, et notamment des événements tragiques autour de la mort de son épouse, il est incapable de savoir ce qu'il a fait dans le quart

d'heure précédent, où il se trouve, où il va et pourquoi. Sa mémoire à court terme n'existe plus, et il ne peut plus enregistrer d'informations ou de souvenirs présents. De manière cyclique, tout s'efface de sa mémoire et Léo recommence son existence à partir de zéro. Il se « réveille » donc périodiquement dans des lieux inconnus et parmi des personnes totalement étrangères, qui le regardent comme un extraterrestre ou qui se jouent de lui.

Pour ne jamais perdre son objectif de vue, pour atteindre son graal, Léo a structuré sa vie à l'aide de fiches, de notes, de photos, de faits écrits qu'il se tatoue lui-même ou se fait tatouer sur le corps. C'est ce qui l'aide à garder contact avec sa mission, à retenir les informations et à garder une trace, une notion de l'espace et du temps. Pour vivre, Léo n'a d'autre choix que de faire aveuglement confiance à ses mémentos, choisissant à chaque instant ce qu'il doit se rappeler ou oublier.

À la fin du film, Léo finit par se « réveiller » dans une maison en train de tuer un homme qu'il croit être l'assassin de sa femme. Teddy, qui est policier, lui a fourni ce renseignement et a arrangé le rendez-vous mortel. Cependant, Léo a un doute, un détail ne colle pas et il demande des explications à Teddy. Celui-ci lui avoue la vérité, sachant que, de toute façon, Léo l'aura oubliée quelques instants plus tard : un an passé, Léo a déjà trouvé le vrai meurtrier de sa femme, il s'est vengé en le tuant, mais il a oublié. Depuis, Teddy manipule Léo en l'alimentant de fausses informations, lui désignant de nouvelles cibles à tuer, des criminels en liberté qu'il veut éliminer et qu'il fait passer pour le mystérieux assassin que recherche Léo. Ce dernier brouille lui-même les pistes, entretien de faux souvenirs afin de créer un puzzle insoluble, de façon à garder sa seule raison de vivre : trouver et tuer un assassin qui est déjà mort.

Léo ne veut pas de cette vérité qu'il va au final oublier. Pour mettre un terme à cette boucle interminable, il écrit un mémento à se tatouer : l'immatriculation de la voiture de Teddy, en désignant son propriétaire comme le meurtrier de sa femme. Et Léo finira par abattre Teddy, croyant avoir atteint son graal ultime, pour pouvoir enfin vivre en paix. Mais ne

voudra-t-il pas se laisser oublier cette fin en soi ? Ne souhaiterait-il pas continuer de chasser un homme imaginaire afin d'abolir la vacuité de son existence qui n'a aucun sens à cause de sa mémoire handicapée ? Ne refusera-t-il pas la réalité pour recommencer un autre puzzle et poursuivre sa vengeance toujours insatisfaite, toujours effacée ?

Car pour Léo, peu importe la finalité, seule la quête le motive vraiment.

Souviens-toi que, de la fiction à la réalité, il n'y a qu'un pas, et que certains croyants sont des Léo en puissance, en quête du graal paradisiaque. Pour y parvenir, ils font aveuglément confiance à leurs versets sacrés qui leur ordonnent de tuer des coupables désignés. Ils oublient de se rappeler la falsification dont ils sont les victimes, ils continuent de croire aux légendes écrites qu'ils prennent pour des faits indiscutables.

Souviens-toi que leur graal paradisiaque ne les motive pas tant que leur quête ou conquête : celle d'imposer leurs souvenirs erronés à l'humanité.

Souviens-toi que, tout comme Léo a tatoué de fausses vérités sur sa peau, le Coran a forgé des mensonges dans les mémoires. Il a rendu une partie des hommes amnésiques et orphelins de la vraie Histoire, leur faisant subir le syndrome de mémento : l'invention d'un présent auquel on s'attache avec véhémence, en oubliant ou ignorant la mystification originelle élaborée dans le passé pour créer ce futur.

Souviens-toi…

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

26
La victoire

Muhammad rêvait.

Ou plus exactement, il était à mi-chemin entre le rêve et l'éveil. Une voix, au loin, qu'il identifia comme sa propre voix, lui disait de se réveiller. Elle lui murmurait que toute cette histoire n'était pas vraie, qu'elle n'existait pas. Elle lui affirmait que cette réalité n'en était pas une, qu'il était le jouet d'un être qui se jouait de lui à son insu, que quelqu'un, si loin et si proche, écrivait les mots qui le faisaient vivre, qui animaient sa réalité tronquée, une réalité qui n'en était pas une. Et cette voix, sans cesse en écho de fond, lui criait : « ouvre les yeux, souviens-toi, ouvre les yeux… »

Muhammad ouvrit les yeux.

Sous la douce lumière d'un jour nouveau filtrée par la toile de tente, il mit quelques secondes à comprendre où il était vraiment. La bouche pâteuse, il se releva sur ses coudes.

Quel étrange rêve…

Avec une lenteur de vieillard dont le bas de dos fait souffrir, il s'assit en tailleur, tout en réfléchissant à la mémorable journée qui se préparait : des hauts responsables de La Mecque allaient venir à lui pour parapher un traité de paix.

Ce tour de force était l'œuvre de Dieu.

Par le biais de Gabriel, en songe, le Tout Puissant avait envoyé une vision à Muhammad : celle où le Prophète entrait à La Mecque sans rencontrer de résistance. L'ange de la révélation lui avait alors ordonné d'envoyer Othman en ambassadeur auprès des Mecquois pour signer un accord mettant fin à la guerre.

Bien sûr, cette paix proposée n'était que ruse : son but était de tromper Satan et d'obtenir la victoire finale sur les ennemis de Dieu. Mais chaque chose arrivait en son temps, il fallait d'abord s'accorder sur un simulacre de trêve avec les Mecquois qui accepteraient bêtement : ils étaient aux aboies depuis la défaite de la bataille de la tranchée, les différents groupes coalisées les avaient progressivement abandonnés pour rejoindre les Soumis en les laissant dans une position militaire quasi-intenable, et les riches marchands de la cité seraient tout heureux de voir les attaques de leurs caravanes prendre fin.

Othman, le bon génie, était donc parti à La Mecque pour entamer des pourparlers secrets. Il avait su se prémunir des sorts des mauvais génies présents en ville et obtenir la promesse d'une signature de paix. Toutefois, les chefs mecquois désiraient que le Prophète ratifie lui-même le document aux portes de La Mecque.

Était-ce un piège ? Nul ne le savait. Par prudence, pour éviter toutes mauvaises surprises, il avait été décidé de prétexter l'accomplissement d'un pèlerinage pour partir avec une grosse force armée. Les épées dissimulées sous leurs habits de pèlerins, quelques-unes unes apparentes dans leurs étuis, les Soumis et les Auxiliaires s'étaient humblement mis en marche avec les bêtes à sacrifier et les offrandes, jouant au plus près leur rôle d'innocents dévots. Espérant en imposer par leurs nombres, Muhammad avait invité les nouvelles tribus arabes alliées à l'accompagner : ignorant les tractations en cours qui devaient rester secrètes, elles avaient refusé l'offre, ne voyant aucun intérêt à participer à un voyage pieux qui n'était pas synonyme de butin.

Forte tout de même de plus d'un millier d'hommes, la troupe avait pris la route de La Mecque. À son approche, un espion avait prévenu Muhammad de la présence de cavaliers mecquois qui voulaient lui tendre une embuscade : ils prétendaient interdire le pèlerinage à la gloire du Dieu unique pour éviter la colère des vraies divinités. En vérité, il s'agissait d'une frange dissidente mecquoise qui, obéissant aux ordres du Diable, ne désiraient pas de la paix proposée. Pour éviter toute altercation pouvant ruiner le projet initial, les « pèlerins » avaient emprunté un autre chemin, un parcours plus difficile à franchir. Sur ces gorges de montagnes, la chamelle du Prophète s'était arrêtée et n'avait plus voulu bouger.

– Elle est vieille et fatiguée ! s'étaient exclamés certains Auxiliaires, déclenchant les rires gras d'une partie de la troupe.

Le Messager n'avait rien répondu sur le moment. Il avait réfléchi à la signification de cet arrêt : n'était-ce pas la main de Dieu lui faisant signe de ne pas continuer sur une mauvaise voie ? Connaissant parfaitement la région, Muhammad s'était brusquement souvenu d'un lieu appelé Houdaybiya où se trouvait une mare souvent pauvre en eau en apparence, mais qui en regorgeait dans ses profondeurs. Par cette vision, Dieu avait voulu que le Prophète s'y rende.

– Celui qui a immobilisé ma chamelle n'est autre que celui qui a immobilisé l'éléphant ! s'était-il ainsi exclamé, en faisant référence à la bataille qui avait eu lieu lors de sa naissance.

Il avait poussé sa monture qui s'était relevée, puis il avait changé son chemin et était allé camper à l'extrémité de Houdaybiya. D'une flèche de son arc, un trou avait été pratiqué dans la mare, et l'eau avait jailli comme par miracle, déclenchant l'émerveillement des Soumis.

Une fois le campement établi dans la vallée de La Mecque, Muhammad avait envoyé un messager à chameau pour inviter les représentants de la cité à venir à lui. Toutefois, la monture de cet émissaire avait été blessée aux jarrets, et le cavalier avait été intercepté par les dissidents. Ceux-ci avaient envoyé en retour un porte-parole qui s'était avéré fort arrogant et menaçant en paroles. Le Prophète n'avait eu d'autre choix que de dépêcher Othman pour se rendre jusqu'à La Mecque, parce que le bon génie avait fait partie de la noblesse mecquoise avant sa conversion à la Soumission et, effectivement, nul n'avait osé s'interposer sur son passage. Néanmoins, une rumeur s'était mise à courir en ville : Othman y avait été assassiné. Lorsqu'il avait appris cette nouvelle, Muhammad s'était juré, par une poignée de main avec ses compagnons, de le venger. Othman était finalement revenu pour faire taire la fausse rumeur et annoncer l'arrivée prochaine de hauts dignitaires mecquois aux négociations de paix...

– Messager de Dieu ! s'exclama une voix à l'extérieur de la tente. Les gens de La Mecque viennent d'arriver !

Les images des jours précédents s'envolèrent de l'esprit de Muhammad, et il se focalisèrent sur ceux présents.

Ils sont déjà là…

Le Prophète se leva pour aller accueillir Souhail, le représentant des Mecquois.

Pendant de longues heures, les tractations qui eurent lieu sous une grande tente furent particulièrement tendues. Pourtant, Muhammad fit toutes les concessions nécessaires pour satisfaire les demandes de Souhail, et le traité de paix, rédigé par la main d'Ali, put finalement prendre forme. Pour ne pas faire obstacle à sa ratification, face à l'attitude dédaigneuse de Souhail, le Prophète alla même à effacer sa qualité de « Messager de Dieu » qu'Ali avait écrite sur le document officiel, et Muhammad y fut simplement désigné par son nom, sans aucun titre glorieux. Devant les mines patibulaires des Auxiliaires, l'émissaire mecquois n'avait pas été dupe de la véritable nature de ces « pèlerins » et de leurs épées dissimulées tant bien que mal sous les habits. Souhail obtint l'arrêt de cette mascarade soi-disant religieuse, tout en concédant aux Soumis un vrai pèlerinage l'année suivante, au cœur de La Mecque, sans arme autre que celle visible dans leur fourreau.

Muhammad était particulièrement réjoui de la trêve établie à Houdaybiya, et les différentes parties purent se quitter l'esprit en paix.

Le Prophète était au milieu des Soumis à leur répéter la teneur du traité lorsque Omar, tel un lion en colère, arriva dans le campement. Ses iris étaient injectés de sang et son épaisse moustache fournie s'agita de haut en bas. N'ayant pas assisté aux négociations car assurant la sécurité extérieure du camp, il croyait que Muhammad s'était laissé dupé par leurs ennemis : le traité ressemblait plus à une défaite qu'à une victoire, et les exigences de Souhail étaient ressenties comme un rabaissement humiliant.

– N'es-tu pas le Messager de Dieu ? gronda-t-il.

– Oui, je suis le Messager de Dieu, répondit Muhammad d'un ton surpris.

– N'es-tu pas dans le vrai, et nos ennemis ne sont-ils pas dans l'erreur ?

Muhammad acquiesça de la tête et Omar poursuivit :

– Nos morts ne vont-ils pas au paradis et leurs morts, à eux, ne vont-ils pas en enfer ?

– Si ! répliqua le Prophète.

– Dans ce cas, pourquoi nous déshonorer ? demanda Omar en titubant légèrement.

Muhammad dévisagea Omar. Les questions du géant ne semblaient avoir aucune suite logique, l'irritation paraissait le faire divaguer. Le Prophète chercha des mots pour apaiser son ami.

– En tant que Messager de Dieu, je ne puis désobéir à Dieu. Il est mon seul soutien…

Omar l'interrompit :

– N'as-tu pas dit aux Soumis que nous visiterions la Kaaba, et que nous ferions les circuits sacrés ?

– Si ! Mais, ai-je précisé que nous le ferions cette année-même ?

– Euh… non…

L'esprit d'Omar était perdu, tout comme son regard qui semblait voguer sur un océan d'effluves vinaires. D'une manière irréfléchie, sans s'en rendre véritablement compte, Omar adressa à Abou Bakr les mêmes questions qu'il avait posées à Muhammad. Les deux feux qui brûlaient dans les orbites enfoncées d'Abou Bakr s'enflammèrent vivement.

– Le Messager de Dieu ne désobéira jamais à Dieu, dit-il. Et Dieu ne permettra pas à son Messager de s'égarer ! Comprends-tu ?

D'un pas ferme, Ali s'approcha et prit Omar par le bras, l'emmenant sous une tente à l'abri des oreilles indiscrètes. Muhammad et Abou Bakr les suivirent à l'intérieur.

Une bête a dû piquer Omar. Son venin enivre son esprit et ses sens…

Omar se dégagea de l'emprise d'Ali et se mit à houspiller Abou Bakr :

– On avait quasiment gagné la guerre ! Alors pourquoi cette paix de dix ans avec nos ennemis ! Tu te rends compte qu'on sera probablement morts, toi ou moi, dans dix ans…

– Cette paix ne va pas durer dix ans, interrompit Ali de sa voix chantante. Dieu y veillera et j'ai…

– Dieu ? coupa Omar en ricanant bêtement.

Sous sa large barbe noire, la colère empourpra la peau mat d'Ali. Pourtant, il poursuivit calmement :

– J'ai rallié en secret un clan arabe à la cause des Soumis, mais ce clan va officiellement se rallier aux Mecquois. Quand Dieu décidera que le moment est venu de mettre un terme à cette paix avec nos ennemis, je donnerai l'ordre à ce clan d'attaquer une de nos tribus alliées. Par le jeu des alliances, la paix que nous avons signée sera caduque et, aux yeux de tous, les Mecquois seront coupables d'avoir violé leur serment en nous agressant par le biais de ce clan infiltré dans leurs rangs.

– Voilà le génie de Dieu ! s'enthousiasma la voix aiguë d'Abou Bakr. Pendant cette trêve, nous allons pouvoir attaquer les Juifs de Khaybar sans que les Mecquois interviennent. Dieu pourvoira à nous octroyer leurs richesses pour la bonne cause…

Ces derniers mots semblèrent toucher Omar qui eut un sourire de contentement.

– Bien sûr, continua Abou Bakr, nous allons attaquer les Juifs au plus vite, avant qu'ils ne se rallient officiellement aux Mecquois, pour ne pas rompre la trêve. Parce que cette trêve a de très gros avantages pour nous, même si tu ne les vois pas encore…

– Des avantages ? douta Omar en soulevant son turban blanc pour gratter les légères rougeurs sur son crâne dégarni. Nous ne pouvons plus attaquer les riches caravanes mecquoises, et en plus les Mecquois qui se convertissent maintenant à la Soumission ne peuvent plus rallier nos forces. Où sont les avantages ?

Omar faisait allusion à une clause du traité qui stipulait que, désormais, tout Mecquois qui se convertissait à la Soumission ne pouvait rejoindre Yathrib : il était dans l'obligation de demeurer à La Mecque sous bonne surveillance. Si ce nouveau Soumis, ou tout autre déserteur mecquois, fuyait pour rejoindre les rangs de Yathrib, Muhammad devait l'expulser. À l'inverse, la clause précisait que si un Soumis abjurait sa religion en fuyant la Cité du Prophète, il trouverait refuge à La Mecque sans que celle-ci ne doive l'expulser.

– Tu te trompes ! sourit Muhammad. Nous sommes les vrais gagnants de ce traité. Laisse-moi t'expliquer pourquoi. Premièrement, les hypocrites de la Cité qui renieront la Soumission seront ainsi démasqués au grand jour. Ces traîtres auront beau fuir

tranquillement et se réfugier à La Mecque, nous réglerons leur sort plus tard, lors de la prise de cette ville. Deuxièmement, nous avons obtenu un statut équivalent aux Mecquois. Tous les Soumis de La Mecque vont enfin pouvoir s'afficher librement en ville, ils vont pouvoir propager ouvertement la religion de Dieu avec les autres Soumis que nous leur enverrons. Ils pourront investir l'esprit de chaque maison, conquérir chaque rue, les unes après les autres, si besoin en y faisant des prières collectives. En toute sécurité, ils vont pouvoir exhorter les idolâtres à se convertir en diffusant progressivement la récitation de Dieu. Et tant mieux s'ils ne peuvent pas fuir La Mecque : ils vont la grignoter de l'intérieur, comme une petite souris qui s'introduit dans la trompe d'un éléphant. Nous allons être cette souris qui va se multiplier par millier, qui va ronger l'éléphant mecquois de l'intérieur, et la Soumission va se répandre plus vite que jamais.

Le doux sourire du Prophète s'élargit et sa langue claqua comme un fouet.

– Troisièmement, ceux qui fuiront La Mecque seront évidemment cachés dans notre Cité. Il est hors de question d'expulser un Soumis vers les ennemis de Dieu. Mieux, nous allons ordonner à quelques Soumis de fuir au grand jour La Mecque. Évidemment, pour respecter nos engagements au traité de paix, ils ne pourront pas trouver refuge chez nous. Mais ils iront sur le littoral d'où ils continueront d'attaquer les caravanes mecquoises. Nous ne serons pas tenus responsables de leurs agissements, étant donné que ces fuyards seront des nouveaux convertis avec lesquels nous ne sommes liés par aucun pacte officiel…

Omar se mit à rire de contentement.

– Alors, si j'ai bien compris, nous continuons d'attaquer leurs caravanes tout en étant impunis ?

Ali opina de la tête en reprenant la parole.

– Oui, parce que tout ce butin nous permettra d'étendre notre armée et la domination de Dieu sur le monde. Voilà en quoi ce traité de paix est une victoire pour nous, pour les Soumis et pour Dieu. Et je suis certain que Dieu confirmera cette victoire dans la Mère du Livre.

Muhammad approuva.

– Oui, c'est une victoire. Nous allons pouvoir honorer Dieu dans l'oratoire sacrée qu'est la Kaaba…

– Mais doit-on toujours se raser le crâne ? questionna Omar.

En comité très restreint et secret, il avait été décidé d'arborer un signe parfaitement distinctif lors de l'entrée dans La Mecque. Si les Mecquois autorisaient la poursuite du prétendu pèlerinage jusqu'au cœur de la ville, pour éviter tout piège de dernière minute, mieux valait pouvoir reconnaître les Soumis et les Auxiliaires d'un simple regard, pour former rapidement les rangs défensifs contre toute attaque ennemie. Les tuniques blanches des « pèlerins » étant trop identiques à celles portées par les citadins, il avait été décidé de raser les crânes de la troupe. Sur le moment, les chefs des Auxiliaires n'avaient pas accepté : leurs belles chevelures étaient une de leur fierté, il était hors de question de se faire tondre comme des moutons. Finalement, après des palabres, un compromis avait été trouvé : ceux qui refuseraient d'avoir la tête rasée pourraient simplement se faire couper les cheveux courts.

– Je crois qu'il est plus prudent de le faire, répondit Ali. Même si nous n'entrons pas cette année dans La Mecque, nous reviendrons l'année prochaine et nous nous raserons le crâne par précaution, au cas où les Mecquois décideraient de nous trahir, pour nous distinguer rapidement dans les combats. Commençons à prendre l'habitude maintenant, sinon les Auxiliaires vont encore tergiverser et même revenir sur leur parole. Sacrifions également les bêtes, pour ne pas nous encombrer lors du chemin retour…

Ses trois amis présents approuvèrent.

Ce fut donc une troupe triomphante, sans plus d'offrandes animales et sans plus de cheveux au vent, qui s'en retourna à la Cité du Prophète. Celui-ci y reçut une nouvelle récitation de Gabriel qui confirmait l'éclatante victoire obtenue à Houdaybiya sur les idolâtres.

Le Tout Puissant ordonnait également de partir en guerre contre les mauvais génies qui avaient pris possession des corps juifs et qui s'étaient réfugiés dans la vallée de Khaybar. Lors de cette nouvelle bataille contre les ennemis de Dieu, de fortin en fortin, Muhammad alla de surprise en surprise. En effet, de sa vision de bon génie, Othman ne détecta quasiment aucun génie à la solde de Satan chez les prisonniers juifs. Après la consternation passée, il fallut se

rendre à l'évidence : les mauvais génies étaient morts lors des combats ou avaient quitté les corps des Juifs pour fuir avant leur capture. Othman émit l'hypothèse qu'ils avaient probablement pris possession d'un corps animal, tel le serpent, pour s'éclipser à l'insu de tous.

Face à cette situation inédite, Muhammad se retrouva confronté à une autre réalité tout aussi dramatique que lui expliqua Othman : les Juifs capturés n'étaient plus eux-mêmes, ils n'avaient aucune conscience d'avoir été sous l'emprise de mauvais génies, ils étaient comme abêtis, ce qui faisaient d'eux, non plus des humains contaminés, mais des sortes de sous-hommes aux séquelles intellectuelles irréversibles.

Des sous-hommes à la condition bestiale…

Sous l'égide de Dieu, Muhammad et ses quatre amis décidèrent d'être miséricordieux envers ces êtres devenus inférieurs, à la pauvre condition inhumaine et dénaturée. Tout en sachant qu'un jour viendrait où il faudrait expulser ces créatures déficientes qu'étaient devenus les Juifs de Khaybar, pour ceux qui voulaient rester, le Prophète leur laissa leurs terres à exploiter contre le versement de la moitié des récoltes, tout en leur faisant payer un tribut pour que les sabres des Soumis les protègent, tout comme on protégeait de pauvres bêtes contre les attaques de loups.

Évidemment, il fallait garder cette affaire secrète, pour ne pas inquiéter les populations locales, au risque de les voir fuir les lieux maudits.

Si les mauvais génies avaient pu fuir, tous n'avaient pas eu cette opportunité : l'un de leurs principaux chefs avait été capturé. Muhammad le fit torturer avant de voir sa tête rouler à ses pieds, pour lui donner un avant-goût de l'enfer où il finirait, et pour qu'il avoue l'emplacement du trésor caché des Juifs qui fut bien vite partagé avec les différents clans arabes alliés. Ceux-ci étaient déçus du traité de paix de Houdaybiya et, belle compensation, le précieux butin de Khaybar calma les ardeurs de tous ceux qui avaient escompté piller La Mecque rapidement.

La nouvelle victoire à Khaybar augmenta grandement le prestige du Prophète parmi les tribus idolâtres locales qui, voyant sa puissance et celle de Dieu à travers son Messager, décidèrent de lui jurer allégeance et de se convertir à la Soumission. Le trésor et

les armes capturés aux Juifs permirent d'amplifier encore plus la force exponentielle de son armée et, dans une dizaine de mois, Muhammad savait qu'il serait militairement prêt à donner l'assaut final contre les Mecquois.

Pour l'heure, une année s'étant écoulée depuis la signature de Houdaybiya, La Mecque ouvrit ainsi ses portes aux Soumis, comme promis, pour qu'ils accomplissent leur pèlerinage programmé. Voulant préserver la paix à tout prix, faisant fi des massacres perpétués à Khaybar, les Mecquois accueillirent ces nouveaux pèlerins dans un grand respect mêlé de craintes.

Œuvre des Soumis vivant à La Mecque, un an de prosélytisme de souris avait fait son chemin dans les mentalités des habitants. Celui qui se prétendait le Messager de la plus haute divinité n'avait-il pas finalement raison ? Son étrange récitation, ses indéniables victoires et ses miracles indiscutables ne semblaient-ils pas l'attester ? Certains idolâtres se demandaient également si une divinité plus puissante que les autres n'avait pas pris l'ascendant sur toutes, et qu'elle les avait anéanties pour dominer seule le monde. Alors, à quoi bon vénérer des idoles qui étaient mortes, au risque de déclencher la colère du nouveau roi des cieux, et de se voir punir dans cette vie et celle d'après ? Les jeunes générations étaient bien plus ouvertes à ce genre de questions que les Anciens qui étaient hermétiques à ces discours hérétiques. De fait, un conflit couvait dans chaque foyer entre le père et le fils, entre la mère et la fille, déchirant les familles dans des disputes sans fin.

Dans cette cité où la moindre étincelle religieuse pouvait mettre le feu à la forêt des bouleversements divins, comme Dieu lui avait fait voir en vision, Muhammad entra dans La Mecque sans rencontrer la moindre résistance. Tous les Mecquois avaient quitté leur demeure pour camper en hauteur autour de leur cité. De là, ils assistèrent au pèlerinage qui dura trois jours, avec cette incessante interrogation en tête : finiraient-ils vraiment en enfer s'ils ne rejoignaient pas les rangs des Soumis qui défilaient au loin ?

Au départ des ces pèlerins d'un nouveau type, les esprits étaient en ébullition et, par ses espions sur place, Muhammad réalisa que La Mecque tomberait désormais sans offrir une très grande résistance. Alors, quand suffisamment de tribus arabes furent ralliées à la Soumission, le Prophète activa le plan d'Ali : le clan

infiltré qui jouait double-jeu, et ayant signé une alliance avec les Mecquois, finit par recevoir l'ordre d'attaquer pour la forme une tribu sous la protection des Soumis. Par une nuit sombre, des lames de couteaux firent couler le sang sur des gorges endormies. Lorsque Muhammad apprit que vingt hommes avaient été assassinés lors de cette opération nocturne qui n'aurait dû faire aucune victime, il en fut choqué : ses ordres avaient été outrepassés, et Ali promit de punir lui-même les mains coupables.

Le mal était fait, certes, mais il permettait de révolter les consciences et d'unir les dernières tribus récalcitrantes contre La Mecque. Celle-ci fut désignée comme seule responsable de ces atroces meurtres et d'avoir ainsi rompu le traité de paix avec le Prophète.

Immédiatement, les Mecquois envoyèrent un médiateur de choix auprès de Muhammad pour essayer d'endiguer la crise : il s'agissait de Soufyan, l'un des plus éminents dirigeants de La Mecque. Le Prophète accueillit froidement ce vieux cousin éloigné et farouche opposant de la première heure. Il ne voulut rien entendre des suppliques de ce vieillard à la barbe blanche et l'expulsa de la Cité.

Dans le plus grand secret, l'armée des Soumis et des Auxiliaires se mit en marche. L'effet de surprise étant primordial pour que l'ennemi soit pris au dépourvu, le Prophète ne cessa de prier, à maintes reprises, le Tout Puissant.

Mon Dieu, ferme les yeux aux Mecquois, afin qu'ils ne nous voient que trop tard…

Au fur et à mesure que la force expéditionnaire s'éloignait de la Cité du Prophète, ses rangs grossissaient par le flot des tribus arabes alliées, et les combattants en armes furent rapidement au nombre de dix mille sur le chemin de La Mecque.

Ayant aperçu les préparatifs miliaires lors de sa rencontre avec Muhammad, le vieux Soufyan se doutait que la guerre contre les Soumis était imminente. Avec deux amis, il se mit à guetter sur la route qui menait à sa ville. Il y fut capturé par une avant-garde et, ligoté et les yeux bandés, on le conduisit sous une grande tente où se trouvaient le Prophète et son haut commandement.

– N'est-il pas temps que tu admettes qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu et que je suis son Messager ? questionna Muhammad en enlevant le bandeau des yeux de Soufyan.

Le visage hautain, le prisonnier haussa ses frêles épaules recouvertes d'une cape noire.

– J'en doute encore ! dit-il d'un ton qui se voulait ferme.

Un sabre se posa sur son cou.

– Convertis-toi, lui murmura une voix dans son dos, et prononce les deux attestations avant que je ne te tranche la tête…

La peur au ventre, n'ayant d'autre choix, Soufyan souffla les mots qui lui sauvèrent la vie :

– Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Muhammad est son Messager…

Aussitôt, on coupa les liens qui le retenaient prisonnier puis, après s'être longuement entretenu avec le Prophète, on le conduisit devant l'armée de Dieu qui était en marche dans un défilé. Lorsqu'il vit, au soleil couchant, les ombres menaçantes des dix mille soldats s'étendre à perte de vue, Soufyan réalisa que La Mecque n'avait aucune chance de gagner la bataille à venir.

Le Prophète lui avait garanti que la protection et la sécurité des Mecquois étaient assurées s'ils restaient dans leurs maisons et ne prenaient pas les armes contre les Soumis. Muhammad avait même promis une amnistie générale si les plus vindicatifs opposants, à l'instar de Soufyan, se convertissaient à la Soumission.

Soufyan comprit que s'il voulait préserver La Mecque du pillage et du tranchant des épées, il devait convaincre ses semblables de ne pas s'interposer à cette force jamais égalée. Libre puisque désormais Soumis, il se rendit dans sa ville pour y annoncer l'arrivée imminente du Prophète et de l'armée de Dieu.

Lorsque celle-ci pénétra dans la cité par ses différentes portes, elle ne rencontra qu'une résistance sporadique qui ne fit que quelques morts. Par la surprise et le soulagement de l'amnistie générale proposée par Muhammad, les dos se courbèrent sur son passage, avec ferveur ou effroi, et la plus grande partie de la population s'empressa de lui prêter serment d'allégeance, se convertissant également pour éviter de voir leur demeure pillée par les troupes en armes.

Mais le Prophète avait donné des ordres stricts concernant le pillage : il n'aurait pas lieu en ce jour glorieux où Dieu prenait possession de la cité qu'il avait choisie pour l'honorer. Aux mines farouches qui n'escomptaient que le butin, Muhammad avait dit ceci :

– J'ai reçu pour commandement de combattre les hommes jusqu'à ce qu'ils témoignent qu'il n'est pas de divinité hormis Dieu, que je suis le Messager de Dieu, qu'ils accomplissent la prière et qu'ils versent le tribut. S'ils s'en acquittent, alors ils préservent de moi leur sang et leurs biens. Voici venu le jour de la clémence, et non le jour du deuil et du carnage, car aujourd'hui Dieu sera honoré à la Kaaba. Vous autres, vous recevrez une part du tribut pour vos actes glorieux, et je vous promets que d'autres cités encore plus riches vous seront offertes, sur d'autres horizons, dans un avenir proche…

Les exactions n'eurent donc pas lieu dans La Mecque, les Soumis enlevèrent simplement toutes les idoles du sanctuaire sacré et, comme promis, aucune tête courbée ne fut tranchée, à part celles de six hommes et de quatre femmes.

Lors des pourparlers du traité de paix signé à Houdaybiya, Othman le bon génie avait identifié, au cœur de La Mecque, dix mauvais génies à la solde de Satan qui, par leurs pouvoirs surnaturels, influençaient l'ensemble des hauts dignitaires mecquois : la décade décapitée, le Diable ne pouvait plus avoir d'emprise sur la ville, d'où l'amnistie générale offerte à tous ses citadins. Sur cette liste de dix noms établie par Othman, Muhammad en avait ajouté un onzième : celui du Sage de La Mecque.

Toutefois, malgré tous les efforts et les innombrables recherches, il fut impossible de mettre la main sur le fuyard à la barbe blanche qui avait tenté de tuer, avec son sabre sous sa tente, le Prophète. Ce dernier en fut très contrarié, d'autant plus qu'à l'approche de La Mecque, l'image de son assassin n'avait cessé de hanter ses nuits. Dans ses rêves, Muhammad le voyait toujours surgir d'un immense miroir, dont le reflet sombre ne laissait plus qu'un vide angoissant. Vengeance inassouvie qui gâtait le goût savoureux de la victoire finale, le Prophète se rassura en pensant

que ce n'était qu'une question de temps avant que ses soldats retrouvent l'homme qui se faisait appeler le Sage de La Mecque.

Tu as beau fuir, par la grâce de Dieu, nous nous reverrons. Ce jour-là, tu verras la mort en face de toi…

27
Vendredi 13

Une pluie abondante tombait depuis le matin même. Elle n'avait pas discontinué de la journée. Vers midi, la foudre s'était mise à gronder dans la vallée, déchirant de ses éclairs blancs le tapis de nuages gris qui roulait dans le ciel assombri. En haut de la montagne où se nichait le nid d'aigle de Sultan, l'orage avait jeté une brume épaisse d'où surgissaient, de temps à autre, des fantômes armés qui effectuaient leur ronde autour du somptueux palace.

Debout derrière la vitre de sa chambre située au dernier étage, Tom regardait sans les voir les gouttes d'eau qui frappaient au carreau. Perdu dans ses pensées, la voix de son ami Patrick faisait encore résonner un unique mot dans tout son être.

– Vide, murmura Tom pour lui-même. Le tombeau de Médine est vide…

Ainsi, Mahomet n'existait pas, il n'était qu'un mythe. Tout comme Moïse était la créature fabuleuse de roi Josias, Mahomet était celle d'Abou Bakr. Le Prophète de l'islam était un personnage fictif issu d'un livre, dont une partie des légendes avait été calquée sur celles de Moïse. Le monde croyait à l'existence de ce dernier et, de même, il croyait à l'historicité de Mahomet par une construction mentale similaire, puisqu'on lui prêtait des péripéties avec des dates précises, des faits et des lieux réels.

Sa vie ressemblait en tout point à de l'Histoire, mais il n'était que l'ami imaginaire, le frère d'arme invisible qui avait combattu

pour Abou Bakr. Et par la suite, les trois autres califes avaient su parfaitement profiter de ce juteux filon.

De fait, la légende de Mahomet ne s'était pas construite en un jour. Sa fabrication s'était écoulée sur des décennies, voire des siècles puisque la plus vieille copie détenue du Coran, plus ou moins complète, était datée des années 800. Tous les différents tyrans qui s'étaient succédés au pouvoir avaient pu revoir le mythe selon leurs besoins politiques. Le Coran avait donc été remanié à de multiples reprises, chacun apportant un mensonge personnel à l'édifice coranique. Bien sûr, ces ajouts despotiques n'avaient pas plu à tous les croyants, mais ils n'avaient pas eu leur mot à dire : hier comme aujourd'hui, la contestation légitime ou la vérité était tuée, au sabre ou à la kalach.

Ces falsifications expliquaient les dissensions qui étaient survenues dans l'islam, les schismes qui avaient fait éclater la religion musulmane en diverses sectes, en divers courants opposés. L'authenticité du Coran n'était qu'une vaste fumisterie, tout comme les biographies de Mahomet. La toute première avait été élaborée plus de cent ans après la « disparition » du Prophète, et elle avait été remaniée encore un siècle plus tard. N'ayant jamais vu Mahomet, et pour cause, les biographes avaient puisé à la source commune des récits inventés par les conteurs et les marchands de rêves. Pour être plus crédibles, renom oblige, les biographes avaient ajouté des dates, des localisations, des noms précis, toutes sortes d'informations qui rendaient la fable plus vraisemblable, édifiant un merveilleux Prophète par une vision idéalisée du passé. S'ils avaient pu, pour paraître encore plus légitimes et incontestables, ils auraient même fait peindre son portrait sur la couverture de leurs ouvrages. Toutefois, les califes avaient formellement interdit la représentation de Mahomet, et ce pour une raison toute pragmatique : on ne pouvait reproduire l'image d'un homme qui n'existait pas…

Tom soupira.

Depuis qu'il avait pris de la hauteur face à ses anciennes certitudes, Tom percevait tous les petits détails auxquels il n'avait pas prêté une attention particulière, et qui révélaient pourtant le mythe.

Le nom de Mahomet en était un exemple flagrant.

En dehors du Coran, ce chimérique personnage ne possédait aucune preuve extérieure qui légitimait son ministère de prophète : tel un serpent se mordant la queue, Mahomet témoignait du Coran et le Coran témoignait de Mahomet. Il en découlait que la foi d'un milliard de musulmans était fondée sur le seul témoignage qu'un être ordinaire se portait à lui-même. Pour parer cette réalité fatidique, le Coran affirmait donc que son émissaire avait été prophétisé dans la *Torah* et, annonciateur de sa venue, que le nom même de Mahomet se trouvait écrit noir sur blanc dans le Nouveau Testament. Il y a quelques jours encore, Tom était persuadé que les musulmans jouaient sur les mots en détournant la version grecque de l'Évangile de Jean qui annonçait l'arrivée future du « parakletos », terme ayant un sens de « consolateur » ou de « Saint-Esprit », et qu'ils le substituaient par « periklytos » signifiant « le glorieux », pour se référer ainsi au nom arabe « Ahmad », pseudonyme de Mahomet dans le Coran. À présent, avec le recul, Tom comprenait qu'Abou Bakr avait soigneusement choisi le nom de son homme de paille pour qu'il concorde au Messie tant attendu. Le premier calife de l'islam avait aussi veillé à coller la fable de Mahomet aux différentes histoires juives et chrétiennes, notamment celle qu'on trouvait dans l'Ancien Testament et qui disait : « je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai ». Cela correspondait bien à l'idée selon laquelle Mahomet retransmettait ce que lui dictait l'archange Gabriel…

Tom s'en voulait d'avoir été si longtemps aveugle de l'évidence du mythe. L'énormité du mensonge était telle qu'elle induisait une profonde rage d'avoir été aussi grossièrement floué, d'avoir été ainsi trompé par son propre esprit. Il se sentait coupable d'avoir été la victime de cet effet Ikea qu'il décriait lui-même si souvent.

Ce biais de jugement devait son nom à la fameuse enseigne de mobilier à monter en kit et à une expérience psychologique : on avait demandé à des personnes de donner le prix d'un petit meuble présenté déjà monté, ou bien que certains devaient assembler eux-mêmes. Les personnes, dont le meuble avait été assemblé par leurs soins, avaient annoncé une valeur double par rapport à ceux qui avaient simplement eu à estimer le meuble déjà tout monté. Bien

que les deux meubles soient parfaitement identiques, cette valeur ajoutée provenait de l'effort produit.

On retrouvait un prolongement de cet effet Ikea lors d'enchères publiques, quand les acheteurs potentiels avaient eu la possibilité de toucher l'objet en vente : ils formulaient alors des enchères supérieures à ceux qui n'avaient pas touché l'objet. Dès qu'on effleurait une chose, elle semblait déjà nous appartenir, être une partie de soi, et on ne pouvait abandonner ce qui nous appartenait. Il en était de même avec certains propriétaires qui refusaient de baisser le prix de la petite maison qu'ils avaient mise en vente après l'avoir occupée pendant des décennies : tout ce qu'ils avaient mis tant de temps à construire avait beaucoup de valeur pour eux, mais n'en avait aucune pour le futur acheteur rationnel.

Par cet effet Ikea, il en découlait qu'on surestimait la valeur d'une idée qu'on avait eue soi-même, on encensait la certitude qu'on avait si longuement façonnée dans notre esprit, et on ne pouvait abandonner sa propre vision erronée…

Une mélodie se fit entendre.

Dans la poche de sa longue tunique blanche, Tom prit le téléphone que lui avait donné Jawad. C'était justement celui-ci qui était en train de l'appeler.

– Non, je ne suis plus au salon, répondit Tom en anglais à la question de son interlocuteur. Je suis dans ma chambre… d'accord, je t'attends…

Tom raccrocha et, sur l'écran, consulta machinalement l'heure qui était affichée.

Encore une fois, il s'étonnait d'être toujours dans le palace de Sultan. Le matin même, Charlie lui avait promis qu'il serait aux premières loges pour assister à la colère divine venue du ciel. Pourtant, les heures étaient passées et Tom n'était toujours pas parti rejoindre Charlie. Ce dernier avait disparu après le petit déjeuner, laissant Tom et Jawad ensemble pour le reste de la journée.

Pensif, Tom fit un rapide point de situation.

Pour l'instant, il ne savait pas où se trouvait la base secrète à partir de laquelle Charlie allait orchestrer les attaques de ce vendredi 13. Si Tom et Jawad prenaient une voiture pour s'y

rendre, cela signifiait qu'elle ne devait pas être très éloignée du nid d'aigle de Sultan. À moins qu'ils ne rejoignent Charlie en hélicoptère. Il y en avait justement un posé sur une des pelouses. Néanmoins, les conditions météorologiques étaient exécrables, et elles n'étaient nullement favorables au décollage de l'aéronef.

Par la fenêtre, Tom leva les yeux vers le ciel gris et pluvieux.

Là-haut, avec leurs milliers d'otages, des centaines de kamikazes devaient être à présent prêts à déferler sur leurs cibles.

Tom se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec Alain à Jérusalem, avant son départ pour sa mission d'infiltration. Il avait interrogé l'agent du Mossad au sujet de son protocole de négociation envers les kamikazes islamistes qui prenaient des otages juifs à la suite d'une tuerie de masse, comme par exemple dans un centre commercial. Alain lui avait répondu qu'il était impossible de négocier avec les kamikazes, car ils cherchaient la confrontation et la mort. Il n'y avait aucun dialogue possible pour obtenir la libération d'otages avec les fous d'Allah. On devait juste détourner leur attention, faire diversion en prenant contact avec eux, pour gagner de précieuses minutes, le temps nécessaire aux forces d'intervention d'être prêtes à donner l'assaut. L'intervention primait sur la négociation, il fallait aller au plus vite pour neutraliser les terroristes avant que ceux-ci ne tuent ou ne posent des explosifs sur les accès menant au centre commercial. La négociation n'était que secondaire, seule une intervention ultra rapide comptait pour éviter que la prise d'otages ne finisse fatalement par un carnage.

Tom n'avait rien dit pour ne pas contredire Alain qui était un « maître » en matière de négociation. Cependant, Tom pensait que son ami avait tort. Il croyait à l'inverse que le dialogue avec un kamikaze était possible pour aboutir à la libération des otages sains et saufs.

Pour se faire, comme avec un schizo, on devait entrer dans sa folie, dans cette logique insensée, froide et fanatique. À l'instar du kamikaze, Tom connaissait par cœur le Coran. De la sorte, il y avait un lien qui pouvait s'établir entre eux, une frontière religieuse qui paraissait infranchissable et qui, pourtant, pouvait être traversée.

Par sa maîtrise des textes sacrés, Tom était en mesure d'argumenter, d'expliquer que le verset qui octroyait le droit au septième ciel stipulait une clause de Dieu : « Nous accorderons une récompense sans limite à celui qui combat dans le chemin d'Allah, qu'il soit *tué* ou qu'il soit *victorieux*. »

Ainsi, victorieux ou non, le kamikaze allait au paradis.

Leur tuerie initiale, voire même la simple tentative, suffisait pour parvenir au plus haut des cieux, et il n'était nullement obligatoire d'assassiner tous les otages. Tom pouvait mettre en avant cette clause de Dieu pour garantir au terroriste qu'il allait d'ores et déjà rejoindre le Prophète par sa glorieuse action. Il en découlait qu'il pouvait humblement libérer les otages, que cette manifestation de sa grandeur d'âme ne lui coûterait rien, et aucunement sa place auprès d'Allah.

Au contraire, Dieu serait touché par cette miséricorde humaine, car Allah n'était-il pas lui-même « Miséricordieux » ?

Il suffisait que le martyr sorte les armes à la main en tirant sur les policiers pour que ceux-ci répliquent et qu'il s'envole vers les houris promises. Il serait tué d'une balle dans la tête, il ne sentirait rien et se réveillerait instantanément au paradis.

Tom était persuadé qu'il pouvait faire mouche avec ce genre d'arguments, les kamikazes étaient souvent des *borderline* et non des psychopathes n'ayant aucune empathie pour leurs victimes qu'ils dépersonnalisaient.

Et s'il arguait du fait que les otages devaient être exterminés pour leur mécréance, Tom pouvait parer en affirmant que ces mécréants iraient, tôt ou tard, en enfer. En étant magnanime, le kamikaze leur laissait un peu de répit terrestre avant d'être confrontés aux tortures d'outre-tombe. Et puis, par cette confrontation avec la mort, ces *kouffar* prendraient conscience de la futilité de leurs existences, ils finiraient par comprendre la réalité d'Allah et se convertiraient à l'islam, si telle était la volonté de Dieu. Grâce au kamikaze, comme le Prophète avant lui ayant ouvert les yeux aux Arabes polythéistes, ces otages convertis le rejoindraient au paradis, et ils lui seraient éternellement reconnaissants, chantant même ses louanges pour avoir su les guider dans le sentier de Dieu, hors des affres de la géhenne de feu.

Il était un héros miséricordieux en soi et tous le verraient tel quel, sur terre comme dans le ciel.

C'était avec ce genre de dialogues déments qu'on pouvait entrer dans la folie rationnelle des suicidaires islamistes, et parvenir à libérer des otages.

Le regard flou, Tom contempla la couverture nuageuse.

Toutefois, ce type de négociation avec les centaines de kamikazes qui se trouvaient actuellement dans le ciel n'aboutirait pas : on ne pouvait négocier avec des hommes qui étaient à la fois terroristes et otages…

Toc, toc, toc…

Jawad frappait à la porte.

Tom alla lui ouvrir. Le visage glabre et le crâne rasé, Jawad était vêtu d'une tunique blanche. Derrière ses verres fumés, les petits yeux noirs se figèrent sur ceux de Tom.

– Donne-moi ton téléphone, ordonna-t-il. Là où nous allons, aucun dispositif électronique n'est autorisé.

Tom acquiesça, tout en tendant l'appareil qu'il tenait en main. Jawad le glissa dans sa poche.

– Allons-y, dit-il de sa voix grave. L'heure de la colère d'Allah a sonné !

D'un pas rapide, Tom se mit à suivre Jawad dans le large couloir de marbre blanc qui était éclairé de lumières tamisées. Ils marchèrent jusqu'à la porte dorée d'un ascenseur. La petite cabine était déjà à l'étage, et les deux hommes s'y engouffrèrent.

Jawad appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Lorsque l'ascenseur commença sa descente, il ouvrit une minuscule trappe murale qui était située sous le panneau de commande. À l'intérieur, il composa quatre chiffres sur le digicode qui y était encastré.

0911.

L'œil aux aguets, Tom l'avait observé pianoter sur le boîtier la date des attentats du onze septembre. Sur le moment, il se demanda quelle pouvait en être la raison. L'instant d'après, son interrogation laissa place à l'étonnement : la cabine ne s'arrêta pas au rez-de-chaussée. Elle continua sa course dans le cœur de la montagne. Quand elle finit par s'immobiliser, Tom estima qu'il était au moins à une cinquantaine de mètres sous le palace de Sultan.

La porte de l'ascenseur coulissa sur une grande pièce lumineuse, au sol et aux murs peints d'un rouge sang. Le visage souriant, un gardien armé d'une kalachnikov faisait face aux deux nouveaux arrivants. Jawad lui confia les téléphones qu'il avait dans sa poche. Puis, il s'avança vers une grosse porte argentée comportant en son milieu un volant noir. Il le tourna pour déverrouiller le mécanisme de fermeture, et il s'aida de l'épaule pour faire pivoter l'épais bloc blindé contre la cloison. De la main, il invita Tom à le précéder dans la pénombre d'un interminable couloir qui venait d'apparaître, et dont les pâles dalles luminescentes cheminaient dans les profondeurs de la roche. La minute suivante, le duo parvint devant un sas automatique aux vitres teintées.

Lorsque celles-ci s'effacèrent dans un souffle froid et muet, Tom eut l'impression de faire un bond dans un autre monde. Ainsi, la base secrète qu'il recherchait était cachée sous ses pieds depuis le début, et Sultan n'avait pas lésiné sur les moyens pour sa construction : il s'agissait d'un dôme haut de quinze mètres pour un diamètre de soixante, dont la sphère intérieure était divisée en trois écrans géants et courbes, chacun diffusant la vue satellite d'une partie du globe terrestre, l'un affichant les États-Unis, l'autre l'Europe et une grande partie de la Russie, et le dernier l'Asie avec l'Océanie.

Tel un bâtiment de guerre, le dôme baignait dans une faible lumière rouge qui donnait aux personnes présentes un air démoniaque. Celles-ci étaient nombreuses : Tom ne compta pas moins de quarante hommes, la plupart asiatiques, attablés à des pupitres d'ordinateurs qui étaient alignés en un arc de cercle, et positionnés à deux mètres des écrans géants. Un casque audio sur les oreilles, ils s'activaient sur leurs consoles ou des tablettes numériques, visionnant des images satellites, des trajectoires de vols ou des séries de codes informatiques verdâtres. Dans un silence quasi-religieux, seuls se faisaient entendre les ronronnements des climatiseurs et la voix aiguë de Sultan.

Celle-ci émanait du centre du dôme.

Assis sur une sorte de trône surélevé en cuir noir, Sultan avait les trois écrans géants en vision panoramique. À ses pieds, une table-écran de six mètres sur quatre diffusait la carte du monde et,

tout autour, une dizaine de Saoudiens debout l'écoutaient sagement discourir. Charlie était parmi eux. Tel un monarque diabolique s'adressant à une cour satanique, tous habillés d'un long habit rougeoyant, coiffés d'un foulard arabe traditionnel, Sultan dialoguait avec eux dans sa langue maternelle.

Jawad prit Tom par le bras. Il le conduisit jusqu'à Charlie.

– Ah, te voilà ! s'exclama celui-ci en français. Je suis heureux de te voir.

Comme pour faire une confidence, il se pencha vers Tom.

– Excuse-moi, dans le feu de l'action, je t'ai oublié ! J'avais tellement de chose à préparer que j'ai complètement oublié de te faire venir. Sultan me l'a rappelé. Il t'apprécie beaucoup, tu sais.

De l'autre côté de la table, Sultan leur fit justement un petit signe amical de la tête, puis il continua de parler avec un Saoudien qui se tenait à côté de lui. De sa main gauche, Charlie s'appuya sur le rebord de la table-écran et y pointa son index droit.

– Regarde, Tom. Les petits points verts que tu vois clignoter sont les avions déjà sous notre contrôle. Les oranges sont en attentes de basculer à tout moment sous notre contrôle. Les rouges sont les avions qui n'ont pas de dispositif.

– Un dispositif ? s'enquit Tom.

– Oui. À La Mecque, je t'ai dit que je prendrai le contrôle à distance des avions de ligne, mais je ne t'ai pas dit comment. Voilà mon petit secret…

De la poche de sa tunique, il sortit un boîtier noir de la taille d'un paquet de cigarette d'où partaient trois fils jaunes qui se terminaient par des pinces-crocodiles.

– C'est le dispositif qui permet de contrôler les avions à distance. Je les transforme en drone dès que les pilotes passent en mode pilotage automatique. Ce dispositif a été monté sur un millier d'avions, pendant qu'ils étaient en maintenance au sol. Cela a été en fait un jeu d'enfant.

– Tu es vraiment brillant, flatta Tom.

– Oh, je n'ai aucun mérite, tu sais. Je travaillais sur ce genre de système quand j'étais aux États-Unis. J'étais dans une branche spéciale de l'armée de l'air, une branche spécialisée dans le piratage informatique. J'ai travaillé pendant des mois sur un

programme pour la prise de contrôle à distance des satellites russes ou chinois, et même de leurs avions de combat. L'ironie de l'histoire, c'est que j'ai réussi à pirater les satellites américains à leur insu, et aussi une grande partie de leur réseau de défense. C'est comme cela que j'ai appris pour le plan de vol des agents de la CIA qui ont été parachutés, tu sais, ceux qui ont voulu te capturer dans ce village de montagne, là où nos soldats t'ont trouvé. Par la grâce d'Allah, j'ai pu ainsi contrer le plan des mécréants.

Il se tut un court instant avant d'ajouter :

– Les USA ne perdent rien pour attendre. Avec notre équipe de mercenaires chinois, nous sommes proches de pouvoir déclencher des frappes nucléaires pour provoquer une troisième guerre mondiale.

– Une troisième guerre mondiale ? répéta Tom.

– Oui, nous pourrons déclencher des frappes nucléaires à partir des sous-marins russes ou américains. Nous allons pirater leurs systèmes d'authentification. De faux codes pour de vrais lancements !

Les yeux émeraude de Charlie semblèrent s'animer d'une flamme sanguinaire.

– Mais nous verrons cela plus tard. Pour l'heure, la colère divine va s'abattre sur toutes ces villes occidentales perverties.

Tom fronça les sourcils.

– Les Américains risquent d'intercepter les avions de ligne qui sont sous notre contrôle.

Charlie eut un sourire.

– Oui, ils le peuvent, effectivement. Mais dès qu'ils donneront l'ordre d'attaquer un des avions qui est sous notre contrôle, je piraterai leurs messages tactiques et je désignerai à la place un autre avion de ligne, un qui n'a pas notre dispositif de contrôle. Les mécréants s'entretuant, voilà le génie d'Allah !

Tom acquiesça.

Ainsi, Charlie avait tout prévu. Non seulement il avait la main mise sur les pilotes de ligne, devenus à la fois kamikazes et otages, mais ils veillaient également à leurs « sauvegardes » temporaires en piratant les défenses militaires.

Dans le ciel comme sur terre, d'une minute à l'autre, le chaos le plus total allait se propager dans un déluge de feu.

– La toute première cible va être Jérusalem, annonça Charlie. Un avion est déjà en approche pour frapper ceux qui encourent la colère d'Allah…

Sur le visage de Charlie, Tom pouvait voir la haine des Juifs. Comme tous les fanatiques religieux, Charlie avait besoin d'un ennemi sur lequel épingler toutes les catastrophes, il avait besoin de croire que tout ce qui pouvait lui arriver de négatif était un complot, et que chaque fois que quelque chose même de plus infime ne fonctionnait pas, c'était à cause des Juifs.

Au cours de l'Histoire, ceux-ci avaient toujours été peu nombreux et, de nos jours, ils n'étaient encore qu'une goutte d'eau dans l'océan humain, comparés au milliard de musulmans. Pourtant, ils déclenchaient une réaction mentale, voire une réaction allergique disproportionnée chez les croyants qui étaient incapables de les sortir de leur tête. Dans leurs prières quotidiennes, les musulmans entretenaient cette fixation paranoïaque des enfants d'Israël en récitant, de manière maladive et continuelle, la sourate numéro un de leur livre sacré. Dès la première page, le Coran donnait le ton en stigmatisant les Juifs : ils étaient désignés comme ceux qui encouraient la colère de Dieu, engendrant fatalement mépris et animosité à leur égard.

Pire, dans les sourates suivantes, des versets les animalisaient en les traitant de « singes » et même de « porcs ». Le Coran déshumanisait les Juifs, ainsi que les mécréants, les abaissant au niveau de sous-hommes en les considérant comme les « pires bêtes ». Par cette animalisation, par cette déshumanisation qui endormait les consciences, l'islam leur ôtait le droit d'exister et rendait leur extermination aisée : l'homme n'avait que peu d'empathie pour les animaux qu'il abattait. Et puis, comment avoir de la compassion pour ces bêtes juives, puisque le Miséricordieux Allah Lui-même projetait de les brûler dans le feu de l'enfer ?

En son temps, Hitler avait repris à son compte cette animalisation coranique des Juifs, il les avait qualifiés de vermines, de cafards ou de rats, les faisant représenter dans les publications nazies sous forme de souris. Ainsi, il avait pu faire assassiner dans des chambres à gaz ces millions d'êtres humains qu'il considérait

comme des êtres inférieurs, tel du bétail dans un abattoir, les brûlant dans des fours crématoires en guise de prémices de géhenne promise.

En imposant l'étoile jaune aux Juifs ainsi que les lois antisémites, Hitler s'était sobrement inspiré de l'islam des origines. Celui-ci imposait aux Juifs et aux chrétiens de porter des marques ou des attributs vestimentaires distinctifs pour être reconnus des musulmans, comme un badge, une ceinture ou une coupe de cheveux particulière. Ils devaient également signaler leurs maisons qui ne pouvaient pas être plus élevées que celles des musulmans, et il leur était interdits de construire des églises ou des synagogues. Ils ne pouvaient pas monter à cheval ou porter des armes, et ils devaient céder le passage aux musulmans…

Tel était le genre de lois ségrégationnistes qui émanaient de l'islam des origines.

Et si Hitler avait calqué cet islam ancestral qui l'avait grandement influencé, c'était parce que ce dogme religieux et le nazisme œuvraient à une idéologie commune : la domination du monde par ceux qui se considéraient comme supérieurs. Chez les partisans, l'islam et le nazisme véhiculaient l'idée d'avoir été choisis, d'être des gens qui étaient supérieurs au reste de l'humanité. Dans le Coran, étant de surcroît les représentants de Dieu sur terre, un verset stipulait que les musulmans étaient le peuple le plus excellent parmi les hommes, tout comme Hitler avait décrété que le peuple allemand était les représentants de la race supérieure.

Le *Führer* avait eu conscience que l'islam n'était pas uniquement une religion, qu'elle était aussi une idéologie politique incarné par son Prophète jouant le rôle d'homme d'État, de général d'armée, de juge et de policier. Hitler avait réalisé que si le nazisme voulait triompher comme l'islam avant lui, il ne pouvait être qu'un simple mouvement politique : il devait devenir une religion civile, avec un leader infaillible ayant accès à une vérité unique, et à qui tous devaient une obéissance absolue.

Imitant le mythique personnage de Mahomet, Hitler s'était donc adoubé d'une volonté divine en perpétuant la devise militaire « *Gott mit Uns* » gravée sur les ceinturons de ses soldats et, Dieu avec lui, il avait plagié discrètement la religion coranique. Il en

découlait que les similitudes entre le nazisme et l'islam étaient nombreuses.

La plus flagrante de ces ressemblances était l'idée de combat, le *Kampf* en allemand et le *djihad* en arabe. On ne se battait pas pour vivre, mais on vivait pour se battre. Le combat en lui-même était une fin en soi, et pas seulement un moyen pour atteindre des buts politiques. Il était glorifié comme on glorifiait la mort, puisque la vie et l'individu ne comptaient plus : seule la nation ou la religion devait être importante aux yeux des sots dévots, tandis que les hauts dignitaires nazis s'enrichissaient personnellement en spoliant les Juifs, en pillant l'or des pays conquis ou les œuvres d'art à l'instar du bandit Hermann Göring, tout comme l'avait fait avant lui la bande de brigands du pantin Mahomet qui avait dépouillé les richesses du monde dévasté.

Un autre point commun était l'idée d'ennemis intérieurs et extérieurs. Pour les nazis, l'ennemi à l'extérieur, c'était l'Ouest, et à l'intérieur, les Juifs et l'extrême gauche. Pour les islamistes, c'était les autres. Il y avait d'abord eu les Juifs, les chrétiens ou les non-croyants, puis avaient suivi les croisés, les colonialistes et aujourd'hui le monde moderne dans son ensemble. L'histoire était conçue comme une seule ligne directrice, et l'ennemi restait toujours le même. Pour les fanatiques, l'Occident incarnait inlassablement le mal, c'était immuable et, avec le temps, ils finiraient certainement par le dominer.

Si Hitler avait, lui, échoué à le vaincre, c'était dû à l'impossibilité pour ses victimes de se rallier à la cause du bourreau allemand : elles ne pouvaient obtenir le statut d'être supérieur, on l'était de naissance ou non. Acculées, les victimes du nazisme s'étaient rebellées, contrairement à celles de l'islam qui avaient eu une échappatoire en se soumettant. Avec l'islam, qu'il soit blanc, jaune ou noir, tout individu qui se convertissait devenait l'élu de Dieu, un être supérieur, et il se métamorphosait ainsi en un dévot soldat tendant le bras vers le ciel…

– Regarde derrière nous, dit Charlie en donnant un petit coup de coude à Tom.

Les deux hommes se retournèrent pour faire face à l'écran géant qui affichait, jusqu'à lors, la vue satellite de l'Europe. À présent, on y voyait la vidéo diffusée en direct de la caméra embarquée

d'un avion de ligne, celle qui se trouvait sur l'empennage arrière. Elle montrait l'aéronef blanc piquer droit sur la cité de Jérusalem.

Trente secondes plus tard, dans une boule de feu, l'avion se désintégra sur sa cible programmée.

Le mur des lamentations.

*
* *

L'agent du Mossad n'aimait pas cette situation, elle était beaucoup trop calme à son goût.

Instinctivement, Alain savait que c'était le calme avant la tempête. Pourtant, cette tempête terroriste ne semblait pas vouloir se déchaîner : aucun élément précurseur prouvant le détournement d'avions n'était parvenu jusqu'au centre de commandement de la CIA, aucun aéronef n'avait brusquement changé de cap et aucun message d'alerte de pilotes ne s'était fait entendre.

Tout était absolument normal comme un jour ordinaire.

Dans la grande salle d'une lumineuse blancheur enfouie dans les entrailles de la terre, la dizaine d'opérateurs s'activaient sur leurs consoles d'ordinateurs. Ils analysaient les images que « Dieu », leur satellite en orbite géostationnaire, diffusait sur leurs écrans, ainsi que les trajectoires de vols transmis en direct par les avions de ligne.

Sur l'écran géant, Alain scrutait de son œil unique la carte du monde qui y était affichée avec la position des avions en temps réel. Tel un essaim d'abeilles autour d'une ruche, les minuscules avions, dessinés en jaune, fourmillaient sur les zones terrestres, certains continents n'étant même plus visibles tant l'intensité aérienne était grande.

– Êtes-vous toujours certain de votre information ? demanda une voix à l'accent texan.

Alain se tourna pour dévisager le chef régional de la CIA. Le quinquagénaire afro-américain au crâne rasé esquissa un sourire gêné, dévoilant ses dents blanches.

– Mike, les attaques sont bien prévues aujourd'hui, rétorqua Alain.

Du haut de ses deux mètres, la stature mince de Mike s'inclina légèrement comme pour s'excuser de mettre en doute les renseignements d'Alain.

– Mais les attaques ont peut-être été reportées à un autre jour ? émit Mike. Parce que, pour l'instant, nous n'avons rien de tangible. À moins que, par la grâce de Dieu, votre agent infiltré soit parvenu à détruire leur installation de contrôle. Mais si ce n'est pas le cas, n'aurait-il pas dû vous fournir les coordonnées de la base de Sultan depuis longtemps ? Je ne veux pas être pessimiste, mais son silence est inquiétant…

– Monsieur ! l'interrompit l'opérateur aux épaisses lunettes qui dévoilait sa myopie. Un avion vient de s'écraser à Jérusalem !

– Fuck ! jura Mike. Je veux une analyse de son plan de vol.

Nerveusement, il tira sur la manche de son sombre costume trop cintré.

– L'avion n'a pas dévié de son itinéraire, annonça l'opérateur au bout d'une vingtaine de secondes. Il était en train de survoler la région quand il a brusquement plongé sur Jérusalem. Le pilote n'a émis aucun message de détresse. Il s'agit probablement d'un accident…

De la paume de la main, l'Afro-américain se tapa le front.

– Vous êtes idiot ou quoi ? fustigea-t-il. Vous croyez aux coïncidences ? Ça sent l'attaque terroriste à plein nez ! Vérifiez toutes les trajectoires des avions. Si un seul dévie ne serait-ce que d'un mètre, je veux immédiatement le savoir !

– À vos ordres, Monsieur…

Mike s'éloigna et laissa Alain seul devant l'écran géant. Pensif, ce dernier ferma un instant les paupières.

Ainsi, les attaques du vendredi 13 venaient bien de débuter, et son pays en était la première cible. Avec le recul, n'aurait-il pas dû faire interdire le survol d'Israël ? Voire même, interdire tous les avions de ligne de décoller ? Cependant, il était impossible de clouer tous les avions du monde au sol, d'autant plus qu'il ne savait pas quel système secret Charlie utiliserait pour les pirater. Celui-ci aurait fatalement reporté son opération et, par ces immobilisations forcées, des soupçons auraient pu se porter sur Tom, son infiltration aurait été irrémédiablement compromise. Il

avait donc fallu se faire discret, et patienter jusqu'à ce que ces maudits salamalikoums mettre en branle leur plan de bataille. À présent, seul Tom pouvait donner le coup de grâce à cette déferlante qui commençait à peine.

Des bombardiers furtifs de nouvelle génération étaient déjà en vol. Ils n'attendaient plus que les coordonnées du quartier général de Sultan pour envoyer des missiles à haute pénétration. Alain supposait que Sultan avait construit une base en profondeur, quelque part dans les montagnes d'Afghanistan ou dans les régions frontalières. Néanmoins, sans message de la part de Tom, la guerre paraissait perdue d'avance.

Intérieurement, Alain enrageait.

Les salamalikoums savaient si bien y faire en matière de guerre, surtout avec le Coran comme guide. Ce manuel militaire prescrivait deux stratégies pour conquérir le monde. Le plan A était déployé lorsque les salamalikoums étaient supérieurs en nombre : dans un premier temps, ils « invitaient » gentiment l'ennemi à se convertir et, dans un second temps, après le refus de conversion des mécréants, le djihad voyait le jour, la guerre était décrétée puisqu'elle était une obligation religieuse ordonnée par Allah dans la sourate *At-Tawba*. Lorsque les salamalikoums étaient inférieurs en nombre, le plan B était appliqué par la dissimulation dite *taqîya* : ils présentaient l'islam comme une religion de tolérance et de paix, ils demandaient protection et amitié aux non-musulmans, ils juraient au grand Dieu qu'ils aimaient les athées, les Juifs et même les homosexuels, couvrant leurs manigances d'habiles mensonges en attendant, pendant des décennies s'il le fallait, que le plan A puisse se mettre en œuvre.

Et, fatalement, ils parvenaient toujours à être supérieurs en nombre par les mariages synonymes d'obligation de conversion, par la conquête des ventres ou bien par la colonisation.

Sans arrêt, on rabâchait l'histoire des Juifs qui avaient colonisé de petits territoires autour d'Israël, mais jamais on n'évoquait celle des salamalikoums qui continuaient de coloniser la planète entière par leur émigration. Celle-ci était un devoir sacré inscrit dans la sourate *An-Nisa*, une nécessité absolue sanctionnée par l'enfer en cas de refus de leur part. Ils n'avaient donc d'autre choix que de partir conquérir de nouvelles nations pour propager l'islam. Il en

résultait des vagues de migrants allant sur tous les continents, pour en contaminer les lieux de leur maladie mentale, sans qu'aucune terre ne soit épargnée. En délaissant leur patrie, ils voyageaient l'âme légère, puisque le Coran leur promettait le confort du paradis en récompense de cet exode et, dans les pays démocratiques conquis, ils trouvaient de surcroît un niveau de confort bien terrestre que leur bastion gangréné par l'islam n'avait pu leur procurer.

Néanmoins, dans leurs nouveaux pays d'accueil qui leur offraient une vie sociale agréable, ils n'acceptaient pas les lois faites par des hommes, ils ne voulaient pas des démocraties avec leurs lois votées : les lois, elles existaient déjà, c'étaient celles du Coran, celles de Dieu, légitimes par-dessus toutes, et ils voulaient les appliquer à la lettre pour ne pas subir, par leur désobéissance, les tourments de l'enfer.

L'islam n'était donc pas compatible avec la démocratie, tout comme le christianisme ou le judaïsme, parce que leur concept de Dieu n'était qu'un tyrannique législateur au regard figé sur un temps moribond qui n'existait plus. Si la démocratie supposait l'égalité entre tous les hommes, l'islam, lui, rejetait ce principe humain primordial en définissant des classes : les salamalikoums étaient de première classe, les chrétiens et les juifs étaient de seconde, et les non-croyants n'en avaient aucune…

– Monsieur ! s'exclama l'opérateur aux lunettes. Un avion vient de dévier de sa trajectoire.

Mike s'approcha de l'écran géant.

– Affichez sa trajectoire, ordonna-t-il.

La carte du monde fit place à un plan large de la région parisienne, avec des dizaines d'aéronefs dessinés en jaune qui approchaient ou s'éloignaient de la capitale française.

– C'est un avion d'Air France, expliqua l'opérateur. Il devait atterrir sur un des aéroports de Paris. Mais il a brusquement changé de cap et d'altitude. Il se dirige droit sur le centre-ville. Attendez… la tour de contrôle essaye de prendre contact avec lui…

Il s'interrompit, écoutant dans son oreillette la conversation entre le contrôleur aérien et le pilote de ligne.

– Qu'est-ce qui se dit ? finit par demander Mike.

– Le pilote assure que tout est normal, une simple erreur de navigation… mais il y a quelque chose d'étrange…

S'avançant vers l'opérateur, Mike gronda :

– Quoi ? Qu'est-ce qui est étrange ?

– D'après mes fiches, il s'avère que le commandement de bord est une femme. Or, c'est un homme qui a répondu à l'appel radio de la tour de contrôle. À moins que ce ne soit le copilote qui ait répondu.

Mike secoua la tête.

– Non, ils doivent également pirater les moyens de transmissions…

Impuissants, sur l'écran géant, tous regardèrent l'avion jaune se détacher du flux aérien et voler droit sur Paris.

La minute suivante, l'avion disparut des radars.

– Il s'est écrasé, reporta l'opérateur.

– Est-ce qu'on sait où exactement ? questionna Alain. Sur quel quartier ?

Par-dessus l'épaule de son subordonné aux épaisses lunettes, Mike lut les informations qui parvenaient sur l'écran d'ordinateur.

– Non, pas pour l'instant, répondit-il. Notre annexe européenne est en train de repositionner son satellite au-dessus de Paris. Nous allons avoir une vue aérienne de l'étendue des dégâts d'ici peu…

Des images de la métropole française finirent par envahir l'écran géant. Et le lieu du crash laissa Alain sans voix.

Des colonnes de fumée noire paraissaient sortir d'un colossal forage de puits de pétrole : l'avion avait percuté un des quatre piliers de la tour Eiffel, entre le premier et deuxième étage. Sous le choc, les structures métalliques s'étaient brisées au point d'impact. Haute de plus de deux cent mètres, basculant à quatre-vingt-dix degrés, la partie supérieure de l'édifice était tombée tel un arbre abattu, pour terminer sa fracassante chute jusqu'aux abords du fleuve.

*
* *

Tom serra les dents.

Même s'il ne voulait rien laisser transparaître, arborant un sourire de circonstances, il fulminait de rage face au spectacle auquel il assistait.

Un avion venait de s'écraser sur Paris, et Charlie avait éclaté de joie, tout comme Sultan et ses convives saoudiens.

Dans le dôme qui baignait dans une faible lumière rouge, les ombres démoniaques semblèrent s'agiter dans une sorte de transe festive.

– Tu as vu cela ! s'exclama Charlie à l'adresse de Tom. Et ce n'est que le commencement !

Sur la table-écran où était affichée la carte du monde, il pointa son index sur les États-Unis.

– Dans moins d'un quart d'heure, cela va être le tour du Grand Satan !

Tom approuva d'un large sourire.

– J'ai hâte de voir ça ! s'exclama-t-il le ton enjoué.

Après lui avoir fait un clin d'œil complice, Charlie l'abandonna pour aller s'installer à l'un des pupitres d'ordinateur qui était libre, entre deux pirates informatiques chinois qui étaient en train de pianoter rapidement sur leur clavier, tels des virtuoses de musique jouant une partition complexe.

L'esprit de Tom se mit à réfléchir à toute vitesse.

Il devait profiter de cette opportunité pour fuir le dôme, et appeler Alain pour lui dire où il se trouvait, pour lui révéler l'emplacement secret d'où les attaques de ce vendredi 13 étaient commanditées. L'agent du Mossad pourrait faire bombarder l'installation souterraine pour mettre fin aux agissements assassins de Charlie. Celui-ci, aux yeux de Tom, ne pouvait être secouru, il avait sombré dans une folie islamiste, sans retour possible. Désormais, avec son équipe de pirates informatiques œuvrant à une troisième guerre mondiale, Charlie représentait la plus grande menace que l'humanité ait connue.

Tom n'avait pas le choix, le temps était compté, et il ne pourrait sauver Charlie de lui-même comme il se l'était pourtant promis en mémoire de Camille…

– Tu as l'air préoccupé, dit Jawad en anglais, tout en s'approchant de lui. As-tu un problème ?

Tom fit une grimace.

– Oui, j'ai un peu mal au ventre. Il y a des toilettes par ici ?

Derrière ses lunettes aux reflets rougeoyants, Jawad l'observa un instant avant de répondre :

– Là-bas à droite, juste à côté du sas d'entrée.

D'un petit mouvement de tête, Tom le remercia et s'éloigna d'un pas lent. Une fois devant la porte des toilettes, il mit la main sur la poignée, tout en regardant derrière lui. Jawad lui tournait le dos, l'attention accaparée par l'écran géant. On y diffusait la vidéo d'une caméra embarquée d'un avion de ligne qui se trouvait au-dessus du sol américain.

Tom lâcha la poignée de la porte et, discrètement, sortit par le sas automatique. Dans un souffle froid et muet, il attendit que les vitres teintées se referment, avant de s'aventurer dans la pénombre du couloir aux pâles dalles luminescentes. Lorsqu'il parvint devant la porte argentée ayant un volant noir en son milieu, il le tourna et tira l'épais bloc blindé vers lui.

Tom pesta.

Il s'était attendu à trouver le garde armé auquel Jawad avait confié leurs téléphones. Cependant, l'homme en faction avait déserté la grande pièce lumineuse, au sol et aux murs peints en couleur de sang.

S'avançant vers la porte de l'ascenseur, Tom appuya sur le bouton d'appel. La cabine arriva et il remonta jusqu'au rez-de-chaussée. La demeure de Sultan paraissait abandonnée et, avec l'espoir de trouver un téléphone, Tom déambula dans les longs couloirs de marbre blanc, aux colonnes d'argent soutenant des voûtes d'or incrustées de mille émeraudes.

La musique d'un générique de film de science-fiction se fit entendre.

Il y avait du monde dans l'un des grands salons du palace, Tom s'y dirigea et pénétra par l'ouverture en forme de voûte arrondie qui était taillée dans le mur blanc.

À son entrée, vingt regards surpris se braquèrent sur lui.

Derrière leur *niqab* noir, assises en tailleur sur un épais tapis cotonneux ou sur des canapés, certaines femmes du harem de Sultan se mirent à glousser devant cette intrusion.

Tom s'inclina poliment et ressortit immédiatement.

Au bout du couloir se dessinait une porte qui menait à l'extérieur de la résidence. D'un pas plus rapide, Tom marcha vers cette sortie. Dehors, sous la lumière voilée du jour, il se retrouva sous un long porche soutenu par des poteaux aux motifs arabesques.

Alignées les unes à côtés des autres, une trentaine de voitures y étaient stationnées, à l'abri de la pluie qui continuait de tomber sur les jardins luxuriants, noyés sous une épaisse couche de brume.

Parmi les véhicules, Tom voulut ouvrir la portière d'une Mercedes blanche, mais il arrêta son geste : des voix s'élevèrent et deux ombres sortirent du brouillard.

S'accroupissant, Tom alla se dissimuler à l'arrière de la voiture. Quelques instants plus tard, les gardes armés disparurent et, prudemment, Tom se redressa.

À dix mètres de lui, une silhouette noire semblait le chercher des yeux. Quand elle le vit, elle lui fit un petit signe de sa main gantée.

Tom réalisa qu'il s'agissait de Fatima. Lorsqu'il était entré dans le salon, elle devait se trouver parmi ces femmes en *niqab*. Du bras, il l'invita à le rejoindre et, une fois ensemble, ils s'agenouillèrent derrière la Mercedes.

– Tu as un téléphone ? chuchota Tom en français, sachant que Fatima était une Algérienne également francophone.

– Un téléphone ? demanda Fatima d'une voix à peine perceptible. Pour quoi faire ?

– Je dois contacter Alain.

– Alain ? Quel Alain ?

Tom s'étonna de la candeur de la question.

– Alain, l'agent du Mossad ! répondit-il d'un ton plus impétueux

– Ton ami du Mossad à Jérusalem ? murmura Fatima. Mais pour quelle raison ?

Tom scruta ces yeux noirs qui le dévisageaient d'un air hébété.

– Tu ne comprends pas ? Le quartier général de Sultan est sous nos pieds. Il a fait construire un bunker sous cette montagne. On doit appeler Alain pour lui dire de balancer un missile dessus avant

qu'il ne soit trop tard. Charlie est en bas, dans cette salle de contrôle et c'est lui qui dirige les opérations…

– Tu veux tuer Charlie ? susurra Fatima, le regard affolé.

Ces chuchotements ne conduisaient qu'à de l'incompréhension de part et d'autre, il fallait pouvoir discuter plus sereinement. Tom prit donc la femme par le bras.

– Viens, lui souffla-t-il.

Ils montèrent tous deux à l'arrière de la Mercedes blanche.

Derrière elle, Fatima referma doucement la portière à la vitre teintée. D'un ton grondant, Tom se fit plus insistant :

– Tu ne comprends pas ce que je viens de te dire ? Charlie est sous nos pieds, il est en train de diriger les attaques terroristes depuis ce bunker. Si Alain ne le fait pas exploser rapidement, il va y avoir des milliers de morts. Tu comprends la situation maintenant ?

Fatima posa sa main gantée sur le bras de Tom et, ses prunelles sombres s'enflammèrent de colère.

– Alors, tu es juste venu ici pour tuer Charlie ?

Le sang de Tom se glaça.

Comme surgie d'outre-tombe, il venait de reconnaître cette voix.

De ses mains tremblantes, Tom ôta le voile noir qui dissimulait le visage de Fatima.

Sans rien dire, celle-ci le laissa faire.

Lorsque le masque tomba, mille sabres transpercèrent Tom, et le temps se figea dans une dimension au-delà du réel.

28
IIième Commandement : au futur, tu veilleras

Philip K. Dick était un romancier visionnaire. Son esprit possédait une sorte de fenêtre ouverte sur notre réalité future, comme s'il percevait dans son présent cet avenir qui nous attend tous demain.

Aux consonances prophétiques à mes yeux, l'une de ses œuvres les plus remarquables s'intitule « Les assiégés ».

Son histoire débute sur une planète perdue, loin de la Terre, où se trouvent les rescapés d'un crash de vaisseau spatial qui a accidentellement percuté une météorite. Dans une ambiance délétère, la centaine d'hommes, de femmes et d'enfants survivent depuis cinq ans sur ce sol extraterrestre. Tous semblent n'avoir qu'une obsession en tête : renflouer le vaisseau spatial qui a sombré dans les marais pour repartir dans l'espace.

Toutefois, cette tâche se révèle être compliquée.

Depuis leur accident, les rescapés subissent les attaques continuelles des Terriens. Ces derniers ont envoyé des troupes de choc et des espions militaires, des individus parfaitement entraînés à la subversion et au sabotage, des agents tellement bien rodés à l'infiltration que les rescapés n'ont jamais pu en capturer ni en tuer un seul, voire même simplement les voir. Par contre, ils se font entendre la nuit parmi les bruits nocturnes, se glissent vers les installations pour empoissonner l'eau, diffuser du gaz mortel ou bien tenter de poser des bombes. Mais grâce aux mesures de protections drastiques que prennent les assiégés, les agents terriens ne sont pas parvenus à

leur causer du tort, hormis la mort de six hommes lors d'un sabotage d'un pont.

Le calvaire quotidien semble vouloir prendre fin : les rescapés arrivent à renflouer le vaisseau spatial. Cependant, ce qu'ils découvrent dans la cabine de pilotage les laisse dans une perplexité la plus totale.

Eux qui se considèrent comme des mutants « supérieurs » par rapport aux Terriens qu'ils appellent péjorativement les « singes », sont confrontés à une dure réalité : celle des enregistrements de bord. Ils y apprennent qu'ils ne sont nullement des êtres supérieurs, mais simplement des Terriens malades, des êtres psychotiques transportés par un vaisseau au pilotage automatique vers une planète hôpital. Dans un vieil enregistrement audio, un médecin rapporte que ces patients sont tous des paranoïaques et, si l'on reste en dehors du complexe dont ils souffrent, ils se montrent logiques, rationnels, voire brillants. On peut converser avec eux, ils sont capables de parler d'eux-mêmes et sont conscients du monde extérieur vers lequel ils sont activement tournés. S'ils s'écartent des individus considérés comme normaux, c'est par un certain nombre d'idées fixes, des postulats erronés à partir desquels ils construisent inlassablement un système de croyance particulièrement élaboré et non dépourvu de cohérence interne par rapport à l'axiome délirant. Les paranoïaques possèdent une personnalité totalement rigide, leurs fixations sont inébranlables et elles conditionnent leur existence. Ils interprètent tout ce qu'ils voient ou entendent, pour en déformer la réalité selon la conformité de leur vision du monde. Ces êtres sont convaincus que le monde entier complote contre eux, qu'ils sont eux-mêmes revêtus d'une importance capitale et doués d'aptitudes en conséquence, ce qui leur vaut d'être la cible d'interminables machinations…

Consternation.

Les assiégés ne sont-ils qu'un tas de cinglés, un plein cargo de dingues aux souvenirs déficients, au passé tronqué ? Toutes les agressions, dont ils sont victimes depuis de si longues années, ne sont-elles que des hallucinations qui se passent uniquement dans leurs têtes ? Le pont saboté, ayant entraîné la

mort de six des leurs, n'est-il au final qu'un banal accident dû à l'infrastructure défaillante ?

Telles sont les questions que se posent les neuf chefs des assiégés.

Ils prennent alors conscience qu'une société entière peut très bien adopter par erreur n'importe quel mythe et le transmettre à la génération suivante. Pendant des siècles, les Terriens ont cru que la Terre était plate, ils ont cru aux dieux, aux fées, aux sorcières. Ce n'est pas parce qu'on y croit que c'est la vérité. Il se peut que rien de tout cela n'existe. Seulement, comment le prouver ? Si les assiégés sont tous fous, comment le savoir ? Parmi eux, il n'y a pas de non-paranoïaque, il n'y a aucune personne non-contaminée pour pouvoir comparer la normalité à leur folie.

L'un des chefs a une idée pour savoir s'ils sont vraiment fous ou non : à l'aide d'instruments d'analyse, ils vont chacun leur tour comparer deux échantillons numérotés A et B, l'un supposé contenir un gaz mortel prélevé sur les lieux de la dernière attaque des Terriens, et l'autre contenant simplement l'air de la pièce où ils se trouvent. Si les échantillons s'avèrent tous deux positifs, c'est qu'ils sont psychotiques ; un positif et un négatif, les attaquants sont réels, les assiégés sont sains d'esprit et parfaitement rationnels.

Après l'analyse, les neuf chefs réalisent avec stupéfaction que cinq d'entre eux ont désigné l'échantillon B et les quatre autres le A. Ces deux échantillons positifs prouvent qu'ils sont paranoïaques : ils voient le mal là où il n'existe pas.

À présent, que faire ? Ne doivent-ils pas se rendre aux autorités hospitalières ? Ne sont-ils pas des dangers pour le reste de l'humanité ? Dans l'avenir, si leurs enfants atteignent les zones terriennes, ils se battront à cause de leur idée fixe, ils se raccrocheront à leurs fausses croyances, et ils gagneront car ils sont plus acharnés, plus fanatiques.

Et cette prédiction se révélera exacte : les chefs s'entre-tuent, ceux qui avaient vu l'échantillon B comme étant empoisonné massacrent ceux ayant désigné le A. Ils les accusent d'avoir menti, d'avoir fabriqué de faux enregistrements audio qu'ils ont dissimulés dans le vaisseau spatial. Par la complexité de leur machination, les hommes-

singes de la Terre ont essayé encore une fois d'étouffer dans l'œuf la race supérieure, destinée à les supplanter.

Car un seul assiégé vaut un million de singes terriens…

J'ai réalisé, lorsque j'ai lu cette nouvelle écrite au millénaire dernier, qu'on pouvait étrangement remplacer le mot « assiégés » par « islamistes », sans dénaturer l'œuvre de son auteur. Les similitudes avec leur héritage moderne sont frappantes : ils croient être supérieurs parce qu'un verset ancestral l'affirme, supérieurs aux « singes » humains comme nous désigne péjorativement le Coran ; ils crient au complot contre leur personne, mais ce sont eux qui complotent contre l'humanité pour la supplanter ; par l'invasion de notre espace, ils distillent leur maladie mentale et nous infectent en usant de la force ou de la ruse.

Notre seule défense, pour nous les véritables « assiégés », notre seule arme contre cette déferlante virale et fanatique est la vérité. Malheureusement, même si on leur prouvait par A + B la véritable nature du poison coranique ou la fausseté de leurs certitudes, les croyants ne l'accepteraient jamais.

Dans cette décennie, j'écrirai certainement une suite à ce roman, une histoire de science-fiction si chère à Philip K. Dick. J'y conterai ma vision de l'avenir : une société unique où le Virus Dieu a contaminé sans exception notre humanité, un monde entièrement religieux mis en quarantaine par les civilisations extraterrestres qui veillent, elles, au futur. Et, de peur que nous autres les êtres « supérieurs » ne lapidions l'univers de nos croyances fanatiques, notre Terre a été condamnée à n'être plus qu'un immense asile psychiatrique, perdu au milieu du vide sidéral.

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

29
La mort

La mort…

La mort était là.

En son fort intérieur, Muhammad la sentait en lui. Elle coulait dans ses veines, dans son sang, au plus profond de son corps vieux et fiévreux.

Dans son habit blanc aux fines rayures grises et verticales, une main calée sous la nuque, le Prophète était allongé sur une couche, à même le sol carrelé d'un bleu turquoise. Son regard pensif contemplait, sans vraiment la voir, la pièce où il pousserait son dernier souffle. Grande de quatre mètres sur trois, la chambre était silencieuse et vide. Seul le sabre du Prophète en décorait les sobres murs blancs, accroché dans un étui de cuir noir au-dessus de la porte fermée, souvenir de moments glorieux au plus haut des cieux.

De sa main libre, Muhammad lissa sa barbe noire : la veille, Aïcha l'avait teinte, de même que sa longue chevelure. Ainsi rajeuni, le Prophète se sentait présentable pour aller humblement rencontrer le Créateur au septième ciel.

Un petit vent souffla, faisant doucement onduler l'épais rideau vert de la fenêtre ouverte. Dehors, perturbant la quiétude des lieux, un jour nouveau avait emmené avec lui la fureur des cris des enfants insouciants qui jouaient, au loin, dans les rues de la Cité, l'épée en bois à la main, courant après des ennemis insaisissables qui n'existaient que dans leur imagination.

Une terrible douleur dans sa tête ferma un instant les paupières du Prophète.

Le poison…

Il savait qu'il avait été empoisonné. Son instinct ne le trompait pas : c'était comme une petite voix intérieure et grondante qui faisait résonner en lui cette fatidique réalité et qui posait, sans cesse, une question récurrente.

Qui m'a empoisonné ?

Cette sage petite voix savait qu'il avait été victime, par le passé, d'une tentative d'empoisonnement. Cet épisode s'était déroulé après la bataille de Khaybar. Une Juive avait empoisonné une pièce d'agneau qu'elle avait cuite pour lui et son ami. Elle avait particulièrement mis du poison dans l'épaule de l'agneau, la partie favorite du Prophète. Toutefois, sentant justement un goût étrange et fort, Muhammad avait recraché le morceau, tandis que son ami l'avait mangé et en était mort.

Est-ce ce poison que j'ai eu en bouche qui a contaminé mon sang ?

Muhammad n'en était pas absolument certain. Un doute l'habitait. Et ce d'autant plus qu'il avait surpris, un soir, Marya la Copte en train de mettre une mystérieuse substance dans son thé. Certes, confondue, elle lui avait murmuré en rougissant que c'était une poudre médicinale de son pays, aux vertus de jouvence et aphrodisiaque. Était-ce assurément le cas ? En ces heures où la fin était proche, le Prophète en doutait de plus en plus.

Lorsqu'il avait vu Marya verser le produit dans le thé, il n'avait pas pensé une seule seconde à une tentative d'empoisonnement. Il l'avait bu avec délice, persuadé que ce remède pouvait corriger sa vision du voile noir, celui qui floutait la beauté exotique et le sublime sourire de Marya, ou de toute autre.

Ce soir-là, il aurait dû être avec Hafsa, parce que c'était au tour de cette épouse de passer la nuit avec lui. Toutefois, Hafsa s'était absentée pour rendre visite à son père Omar. Elle était rentrée à l'improviste et, furieuse, elle avait surpris Muhammad au lit avec Marya. Voyant la colère noire de Hafsa, le Prophète avait craint qu'elle ne se venge en colportant, à tout vent, le honteux secret de son impuissance sexuelle. Pour éviter toute parole malheureuse, Muhammad lui avait fait le serment de ne plus approcher Marya.

Incapable de garder cette histoire pour elle, Hafsa n'avait pu tenir sa langue : la nouvelle s'était répandue à la vitesse de l'éclair dans le harem, de bouche en bouche, y déclenchant une jalousie collective. Le Prophète s'était retrouvé bien vite mis à l'écart par ses propres épouses. Cependant, Dieu en personne était intervenu pour régler ce conflit familial. Il avait ordonné de rompre la promesse faite à Hafsa et de laisser son Messager dans les bras de la Copte aussi longtemps qu'il le souhaitait. L'ange Gabriel avait ainsi soufflé une nouvelle récitation à Muhammad qui réprimandait ses femmes pour leur insubordination, en les menaçant de les renvoyer et de les remplacer par d'autres bien meilleures.

Muhammad avait apprécié cette aide de Dieu.

Alors, pendant quasiment trente nuits de suite, il était resté dans les appartements de la Copte, croyant aux allégations de celle-ci qui lui susurrait que son remède finirait par faire effet. Malheureusement, tous ses espoirs n'avaient servi à rien : au bout d'un mois passé exclusivement avec elle, infusion après infusion, le Prophète avait dû se rendre compte que le miraculeux médicament promis par Marya ne marchait pas et ne marcherait jamais.

Est-ce ce remède qui a empoisonné involontairement mon sang ? Ou alors, est-ce Marya qui a voulu volontairement m'empoisonner ?

Muhammad eut une grimace de douleur.

Comment faire confiance en Marya, comment croire en celle qui affirmait haut et fort avoir eu un enfant de lui, alors qu'ils n'avaient jamais eu commerce ensemble.

Que croire ?

Une autre voix, plus forte et rassurante, se fit dans sa tête. Elle lui demandait si, au final, il importait que sa mort soit de cause accidentelle ou intentionnelle. Certes, non, il était vrai, peu importait. Seul Dieu le savait, et si Dieu ne lui avait rien révélé à ce sujet, c'était que la réponse à toutes ces questions n'était que futilité. De surcroît, Muhammad était à présent las de cette existence, et il voulait rejoindre au plus vite son épouse Khadija qui l'attendait au paradis. Son travail sur terre était désormais amplement terminé et son décès, qui survenait, n'était pas une mauvaise chose en soi : elle n'était qu'une libération, une

récompense pour tout ce que le Prophète avait accompli pour les hommes.

Cette pensée fit disparaître le doute et la petite voix qui grondait en lui. Des images agréables prirent le relais devant son regard flou : celles de son dernier pèlerinage à La Mecque. Tous ces lieux où ses ancêtres s'étaient prosternés, tous ces rites idolâtres que Muhammad avait accomplis dans sa jeunesse – sans leurs sifflements, sans leurs applaudissements ou leurs circumambulations sans vêtements – s'étaient transformés en norme de la Soumission. Le cœur de la foule immense l'avait porté avec ferveur, et ces cris passés réchauffèrent son corps aux pieds nus qui grelottait. Cela avait été le voyage triomphal d'un messager vieillissant, usé par des années de persécution et de luttes incessantes. Il avait été entouré d'une aura de splendeur, comme si un grand cercle de lumière s'était éteint petit à petit, embrassant le monde des mortels de son éclat apaisant.

La Mecque…

Désormais, marquant la fin de l'idolâtrie, Dieu n'y tolérerait plus aucun homme qui ne soit pas Soumis. Il l'avait stipulé dans la Mère du Livre. La Soumission y était maintenant fermement établie et, dans les années à venir, elle allait croître, à l'instar d'un grand arbre, par les ramifications de foules encore plus nombreuses qui étendraient à leur tour, par leurs mains amies, l'ombrage bienfaisant du Tout Puissant. Et ces nouvelles mains rejoindraient les rangs de l'armée de Dieu qui allait devoir exterminer tout mécréant.

Car la guerre était loin d'être terminée.

Si le Diable était défait, si Satan n'espérait plus être adoré dans la région, il continuait à avoir des adorateurs dans le reste du monde. L'ère de l'ignorance devait cesser, et la Vérité se devait de triompher partout où les Soumis fouleraient, de leurs pieds, de nouvelles contrées…

Pendant des secondes interminables, une terrible migraine figea les pensées du Prophète. Lorsqu'il reprit ses esprits, il comprit que la mort approchait à grands pas.

Comme s'il devait se rassurer face à cette échéance fatidique, Muhammad ressentit le besoin de faire le rapide bilan de son existence.

Au jour du jugement dernier…

Il avait toujours œuvré selon la volonté de Dieu, et il éprouvait une joie immense d'avoir sacrifié sa vie pour cette juste cause. Depuis sa couche, d'un rêve, il contempla le fruit de ses efforts en voguant sur un océan de visages qui proclamait d'une seule voix l'unicité de Dieu, qui se prosternait devant la véritable religion de Dieu, débordant de flots d'amour et de ferveur. À travers tous ces faciès souriants, d'hommes et de femmes, il voyait l'image de leurs enfants, et des enfants de leurs enfants qui leurs succèderaient, et il espérait leur faire parvenir la Vérité par-delà les siècles. Il leur avait appris à prier, à jeûner et à s'acquitter du tribut pour que resplendisse la Soumission. Il avait débarrassé La Mecque de ses idoles et du Diable, il avait rétabli la pureté de la Kaaba pour que les Soumis puissent honorer Dieu dans le temple qu'Abraham, en personne, avait rebâti de ses mains. Avec délice, il se remémora la soif du désert, les longues marches harassantes, l'humiliation des moqueries et la souffrance de l'oppression. Il avait surmonté avec brio toutes ces terribles épreuves, tous ses affreux doutes et toutes les pertes douloureuses. Au final, il avait parfaitement accompli la tâche que Gabriel lui avait confiée : la récitation résonnait dans chaque gorge, la Mère du Livre habitait désormais dans toutes les têtes, et Dieu commandait enfin l'esprit des hommes. Muhammad était maintenant prêt à déposer son lourd fardeau de messager et partir au plus haut des cieux.

Le paradis…

Le cœur du Prophète se mit à battre plus vite par l'effet de l'excitation. Il revit les rivières du paradis, tous les délices infinis qui s'y trouvaient, qui lui tendaient les bras avec son épouse adorée, Khadija.

Rien sur terre n'a autant de valeur que le paradis !

Du vivant de son Messager, Dieu lui avait offert tous les trésors terrestres possibles et imaginables. Humblement, Muhammad les avaient tous déclinés pour les offrir aux plus démunis. Au grand désarroi de certaines de ses épouses, il avait distribué sa fortune à tous les nécessiteux, tout au long de son mandat de Prophète. De fait, en ce jour, Muhammad ne laissait rien derrière lui, à part sa jument blanche, son sabre et une parcelle de terrain qu'il léguait volontiers aux voyageurs.

Personne n'emporte de trésor dans sa tombe…

En pensant à sa tombe, le Prophète serra involontairement le poing. Il haïssait les Juifs et les Chrétiens qui avaient changé les tombeaux de leurs prophètes en oratoires sacrés, les vénérant au même titre que Dieu.

Blasphème !

Sur les recommandations de l'ange Gabriel, Muhammad avait formellement interdit aux Soumis de considérer sa tombe comme un lieu de prière : le Prophète ne devait pas devenir le sujet d'une idolâtrie qu'il avait justement combattue toute sa vie. Pour éviter toute tentation de vénération de la part des Soumis, Dieu avait ordonné à Muhammad qu'il demeure et meure loin de La Mecque. Il ne fallait pas que les prières des fidèles, qui devaient être exclusivement prodiguées à l'attention de Dieu et en direction de sa Maison, ne soient accaparées par la personne du Prophète ou de son défunt corps. Celui-ci serait donc enterré dans la Cité du Prophète.

– Mourir loin de La Mecque, murmura-t-il. Si telle est la volonté de Dieu…

Surgissant de nulle part et de partout à la fois, belle et grave, une voix retentit.

« Ainsi, tu vas mourir ici, à Yathrib ! Ne trouves-tu pas étrange que Dieu te fasse mourir dans ce trou à rat ? Un endroit si loin de La Mecque où tu es né, où tous tes ancêtres et tes proches sont morts ? Dieu n'a vraiment aucune reconnaissance pour toi, après tout ce que tu as fait pour lui et pour la Kaaba ! »

Un petit rire se mit à résonner dans la chambre.

Effaré, Muhammad se releva sur ses coudes.

Quelle est donc cette voix ?

Lorsque ses yeux hagards finirent par se tourner lentement vers la fenêtre ouverte et qu'ils y reconnurent dans l'encadrement un vieil homme aux dents perlées, le Prophète se leva d'un bond. Il se précipita vers la porte pour se saisir de son sabre qui était accroché au-dessus. L'arme en main, il fit face au Sage de La Mecque.

Car il s'agissait bien du vieillard à la barbe blanche et aux longs cheveux laiteux qui se tenait debout à l'extérieur de la maison. D'un bras, il avait écarté l'épais rideau vert qui était retombé sur le

dos de sa tunique blanche. Puis, il s'était accoudé sur le rebord en bois de la fenêtre. De ses yeux bleus rieurs, il dévisageait ainsi Muhammad.

– Quel père ingrat ce Dieu ! gloussa-t-il. Ou devrai-je plutôt dire ce fils ? Bonne question ! D'ailleurs, les histoire des pères et des fils sont toujours compliquées, comme dans toute bonne famille…

Le Sage eut un large sourire.

– Ainsi, tu vas mourir ici, parce que ton Dieu l'a décidé ? Tu sais, je me dis que si Dieu existe réellement, nous n'avons vraiment pas de chance d'avoir pour père créateur un tel pervers assassin qui aime dévorer par le feu ses propres enfants, qui se complaît à les voir souffrir en enfer ou même ici sur terre. Mais il est vrai, comme pour toi, les enfants ne choisissent par leur père. Ainsi va la vie !

Les paupières du vieillard papillonnèrent.

– Ne trouves-tu pas étrange que Dieu ait besoin d'un messager comme toi pour faire passer ses révélations écrites dans la Mère du Livre, alors qu'il pourrait, compte-tenu de sa toute puissance et son omnipotence, faire apparaître ta récitation dans l'esprit de chaque homme d'un simple claquement de doigts ? Et quelle est la teneur de ces révélations au final ? Dieu nous commande ceci : vous me reconnaissez comme votre dieu exclusif et vous m'obéissez, en contrepartie, je vous protège, je vous protège de moi-même et de mon enfer… Pour dire vrai, ce père céleste est similaire à un bandit du désert qui nous laisse le choix entre la bourse ou la vie, sachant que de toute façon, quoi qu'il arrive, il aura quand même notre argent. Ainsi, par le biais de ton sabre, ton Dieu nous donne le choix entre la mort, qui nous spolie de nos biens, ou bien la vie, à condition bien sûr de payer le tribut et de lécher ses pieds de voleur. Alors, sans véritable choix, tous ceux qui ont croisé le sabre que tu tiens en main ont opté pour la vie, et tous payent le tribut en se prosternant. Toutefois, à leur tour, ils veulent une compensation, un dédommagement immédiat, un retour rapide sur investissement, comme un marchand, plutôt que d'attendre le paradis promis, et ils attaquent ceux qui ne se sont pas soumis pour prendre leurs richesses.

Le regard triste, il secoua la tête.

– Dieu a interdit tout pillage entre Soumis. Ils ne peuvent donc le faire que contre des mécréants. Grâce à ce prescrit, les guerres tribales vont cesser, et les Arabes vont se tourner vers l'extérieur. Tu sais, la quête de butin est un mobile puissant pour mener des guerres de conquête. La Soumission va se propager à cause d'une seule véritable motivation : l'argent. Les ennemis d'hier deviendront fatalement les mains amies, les mains armées de demain, celles qui prendront le sabre en main pour récupérer ce que ton Dieu leur a volé. Les volés du passé deviennent les voleurs du futur dans un cercle sans fin, tel le serpent qui se mange la queue. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à voler, à violer, à tuer ou à réduire en esclavage sur cette terre de misère...

Les yeux fermés, le Sage soupira.

– Ta religion est la fascination de l'opulence d'outre-tombe, de la richesse qui s'y trouve, mais aussi de celle que peuvent obtenir, de droit, dès maintenant, tes Soumis sur tous les mécréants. Le butin devient le but premier de leur vie, bien avant le paradis. Dans ta récitation, il y a une obnubilation pour cet argent. Cette fascination deviendra la rengaine des Soumis dans le futur. Comme ils ont l'obligation d'émigrer vers de nouvelles contrées pour propager la Soumission, des Soumis se retrouveront isolés. Dans ces lieux où tes Soumis ne pourront imposer leur pouvoir, cela engendrera des générations latentes. Certains attendront passivement que leur existence prenne fin pour accéder au luxe du paradis, d'autres n'y verront que frustration, notamment à cause de leur inactivité intellectuelle ou manuelle qui découlera sur une absence totale d'argent ou de femmes dans leur vie. Évidemment, ils rejetteront la faute sur les autres, et pas sur eux-mêmes, ni même sur la Soumission. Ils accuseront les riches mécréants de tous les torts qui leur arrivent. Ils se mettront à les voler parce qu'il est licite de le faire, selon ta récitation, depuis la bataille de Badr. Oui, ils voleront les biens de cette société ennemie de Dieu qui les aura accueillis ou vus naître, où ils s'afficheront comme des victimes, des prétendues victimes qui accuseront sans cesse les autres de tous les maux. Puis, lorsque leur brigandage n'aboutira pas à la fortune escomptée, ils essaieront de détruire les sourires et la joie de vivre de leurs hôtes par des actes de terreurs, pour acheter une place au plus haut des cieux, le sabre à la main...

Comme statufié, Muhammad écoutait le long monologue du Sage qui se poursuivait.

– Oui, ces générations futures ne verront que par l'argent. Elles voudront avoir une vie d'oisiveté comme celle promise au luxurieux paradis : tout recevoir en produisant le moindre effort, ne rien faire mais tout avoir en retour. Ils rêveront d'avoir des chevaux puissants et des femmes à chevaucher de leur vivant. Et lorsque ces Soumis ne parviendront pas à réaliser ces fallacieux rêves de richesse, l'amour que tout être humain à dans le cœur se transformera en une haine implacable envers tous les mécréants qu'ils désigneront comme des êtres égoïstes et méchants, les responsables du malheur du monde. Une haine naîtra ainsi de ces Soumis à l'encontre des autres hommes. Ces Soumis les considéreront alors comme de simples objets sans valeur, à qui on peut prendre la vie sans aucun remord, à défaut de leur prendre leurs biens.

Dans l'encadrement de la fenêtre, le Sage leva un bras au ciel.

– Ton Dieu…

– Tu m'as empoisonné ! coupa brusquement Muhammad. Oui, c'est toi qui m'as empoisonné le jour de notre rencontre ! Quel poison as-tu mis dans ce thé que tu m'as fait boire ce jour-là ?

Le Sage se pencha un peu plus en avant.

– Comme toujours, tu entends mais tu n'écoutes pas. Comme toujours, tu vois mais tu n'observes pas. Et comme toujours, tu penses mais tu ne réfléchis pas. Évidemment que tu as été empoisonné ! Le poison dort en secret dans ton sang, mais ce n'est pas moi qui t'aie empoisonné. Pour tout te dire, je suis le seul à te protéger. Je suis ton seul véritable ami ici…

– Tu as voulu me trancher la gorge avec ce sabre !

– Je n'avais pas le choix, tu refusais d'ouvrir les yeux. Tu es comme tes Soumis : un aveugle qui marche vers un précipice sans fond. Tes Soumis sont totalement aveuglés par tes victoires qui démontrent, à leurs yeux, la pertinence de ta récitation. Mais tu ne vois même pas que tu les fais marcher vers des nations plus fortes que vous. Certes, vous les vaincrez dans un premier temps, mais elles finiront fatalement par prendre leur revanche. Elles vous réduiront à l'état d'esclave ou de vassal. En particulier ces Juifs que tu as attaqués : leurs descendants réduiront les Soumis à l'état

de servitude. Crois-moi quand je te dis cela : qui sème un vent de sables, récolte la tempête du désert. Ce que tu as fait subir aux Juifs, un jour, c'est certain, ils prendront leur revanche, parce qu'eux-aussi croient avoir un alliance avec un Dieu vengeur, et même en avoir l'exclusivité malgré tes dires. Les Juifs se vengeront, et ils vous soumettront comme vous les avez soumis. Oui, c'est indéniable, les Juifs que les Romains ont chassé de leurs terres reviendront au pays, ce pays que tes Soumis vont facilement coloniser. Ces Juifs vous chasseront parce qu'eux-aussi sont des fanatiques d'un Dieu assassin, ils croient en des livres divins aux textes aussi fallacieux que ta récitation. Quand ces Juifs, une petite minorité, mettrons en débâcle des armées soumises, immenses et coalisées, alors vous comprendrez que Dieu n'est pas de votre côté, pas plus qu'il n'est d'ailleurs du côté des Juifs. Lorsque cette défaite surviendra sur vos terres, cela ne sera pas une épreuve de Dieu pour éprouver les croyants : cela sera la preuve que votre Dieu n'existe pas…

– Tu es fou ! coupa de nouveau Muhammad. Dieu existe, je l'ai vu au…

– Et que dire de l'empire chrétien auquel tu t'attaques ! interrompit à son tour le vieillard d'une voix grondante. Les Chrétiens ne seront pas en reste. Ce n'est pas une religion d'amour que Jésus a jetée sur terre, mais bien une religion aussi guerrière et conquérante que la tienne. Dans ses évangiles, Jésus dit qu'il n'est pas venu pour apporter la paix sur terre, mais bien l'épée. Il ordonne également qu'on égorge ses ennemis, ceux qui ne veulent pas qu'il règne sur eux. Il commande aux croyants d'aller conquérir le monde pour imposer leurs croyances, et ceux qui ne croiront pas seront condamnés. Ton Dieu a cru que le Dieu des Chrétiens était un berger pour ses moutons, un Dieu de paix et d'amour. Mais ton Dieu s'est trompé. Le Dieu des Chrétiens est un guerrier aussi assassin que le tien. Ils se combattront dans des guerres de religions, ils se massacreront par fidèles interposés, au nom d'un Dieu qui n'existe pas, qui n'existe que dans les têtes…

– Tu te trompes, gronda Muhammad. Il n'y a qu'un seul Dieu…

– S'il y a bien qu'un seul Dieu, il y a bien plusieurs visages humains derrière le sien. Oui, ces visages, comme le mien, qui te sont proches…

– Tu ferais mieux de fuir, avant que justement un de mes proches ne vienne et ne te trouve ici !

Le Sage de La Mecque eut un sourire sardonique.

– Un de tes proches ? gloussa-t-il. Tu veux parler d'Omar, le tueur sanguinaire ? Ou d'Othman, le mystérieux génie ? Ou bien d'Abou Bakr, la sournoise ombre de Dieu ? Ou encore d'Ali, l'apprenti marionnettiste ?

Le vieillard éclata d'un rire dont les éclats, telles des flèches décochées, blessèrent le cœur du Prophète. Avant que celui-ci ne puisse répondre, le Sage interrogea de nouveau :

– Laisse-moi deviner : tu penses à Abou Bakr, n'est-ce pas ? Et dire que tu l'as désigné comme ton successeur ! Inconscient que tu es !

Muhammad fronça les sourcils.

Comment a-t-il deviné pour Abou Bakr ? Lit-il dans mes pensées ?

En effet, le Prophète venait d'imaginer qu'Abou Bakr pouvait très bien venir d'une minute à l'autre, pour s'enquérir de sa santé. D'autant plus que Muhammad avait renvoyé sa fille Aïcha de la maison une heure plus tôt : il n'avait pas voulu qu'elle soit à ses côtés au dernier instant de sa vie, il n'avait pas voulu qu'elle assiste au triste spectacle de sa mort, préférant rester seul avec lui-même dans ce moment délicat.

Une question troublante se fit brusquement dans son esprit.

Comment sait-il également que j'ai désigné Abou Bakr comme successeur ?

En comité secret avec ses quatre amis, Muhammad avait désigné comme successeur Abou Bakr. Ce choix venait du cœur. Il était également celui que lui avait imposé l'ange Gabriel lors d'une ultime révélation. Pour l'heure, hormis ses amis, personne n'était au courant de cette décision qui serait entérinée officiellement, après son enterrement, lors d'une élection au sein d'un comité de Soumis et d'Auxiliaires.

Comment sait-il alors ?

Muhammad se mit à réfléchir rapidement. Il réalisa que le Sage de La Mecque devait certainement être présent les jours précédents à l'espionner. Le vieillard avait dû voir que le Prophète, gravement

malade, avait recommandé Abou Bakr pour diriger les prières en son absence. Muhammad avait également fait des éloges publics sur son ami, laissant sous-entendre qu'il serait le successeur au Messager de Dieu.

Ainsi, pendant tout ce temps, le Sage n'a cessé de m'espionner…

Le vieillard opina de la tête.

– Tu as choisi Abou Bakr parce qu'il est aussi le père de ta petite Aïcha. C'est ta préférée, pour sûr ! Tu es d'ailleurs dans sa maison, c'est là que tu as choisi de mourir.

D'un sourire moqueur, le Sage dévoila ses dents blanches.

– Au fait, où est Aïcha ? Déjà dans les bras d'un autre ? Ou bien, devrais-je plutôt dire : encore dans les bras d'un autre ?

La colère emporta la conscience du Prophète.

Poussant un rugissement, il fonça le sabre en avant pour transpercer l'insolent. La lame ne rencontra que le vide et troua l'épais rideau vert.

Un rire se fit dans le dos du Prophète. Celui-ci se retourna promptement. Le Sage était là, au coin de sa chambre, à le regarder de son sourire moqueur.

Le regard perdu, Muhammad ne comprenait pas comment ce tour de force était possible.

La fièvre me fait halluciner. Ou alors je rêve, rien de tout cela n'est vrai. Je vais me réveiller de ce cauchemar…

– Tu ne peux pas te réveiller de ce cauchemar qui est ta réalité, gloussa le Sage. Cette réalité de mensonges qu'on a fabriquée tout autour de toi…

Le Prophète rugit de nouveau en se précipitant vers le vieillard. Et encore une fois, le sabre ne rencontra que le vide. Il s'enfonça, de plusieurs centimètres, dans la cloison blanche.

– Tu ne peux pas me tuer, dit le Sage derrière lui. Du moins, de ton vivant…

Lentement, Muhammad se retourna, laissant son sabre planté dans le mur.

– Tu es le Diable, n'est-ce pas ? questionna-t-il d'une voix tremblante.

À deux mètres de lui, les bras croisés, le Sage secoua la tête.

– Non, loin de là, je ne suis pas le Diable.

La main grelottante, le Prophète leva un doigt interrogateur vers lui.

– Alors, si tu n'es pas le Diable, qui es-tu vraiment ?

Comme si le Sage de La Mecque hésitait à révéler son véritable nom, il garda le silence pendant d'interminables secondes.

– Tu veux savoir qui je suis vraiment ? finit-il par demander. Eh bien, dis-toi que je suis…

Dans la bouche du vieillard, deux syllabes résonnèrent comme le tonnerre et, longtemps, elles firent écho dans l'esprit du Prophète.

hallah…hallah…hallah…

30
Apocalypse

Deux ombres émergèrent de la brume épaisse.

Fine et glacée, la pluie continuait de tomber sur les faciès des gardes armés qui patrouillaient autour de la résidence de Sultan.

Sous la lumière voilée du jour, ils s'arrêtèrent pour se mettre à couvert sous le long porche soutenu par des poteaux aux motifs arabesques. Sans un mot, tour à tour, ils allumèrent une cigarette et se mirent à fumer par petites bouffées rapides, tout en admirant une Ferrari rouge flambant neuve stationnée parmi une trentaine de voitures.

Une voix autoritaire crépita dans un talkie-walkie.

L'un des gardes répondit à l'ordre donné et, à regret, le duo abandonna son abri pour disparaître dans l'environnent gris qui l'enveloppa d'un manteau humide.

À l'arrière de la Mercedes blanche aux vitres teintées, Tom ne s'était pas aperçu du bref passage des deux gardes.

Pour lui, le temps avait suspendu son cours. Le cou tendu, son regard bleu était figé sur celui noir de la femme en *niqab* assise à sa gauche. Tom était paralysé par cette vision dévoilée de Fatima, face à ce visage courroucé aux longs cheveux blonds et bouclés.

La conscience de Tom était assaillie d'émotions diverses et contradictoires.

Était-ce la joie des retrouvailles, la peur de ce fantôme ou la colère d'avoir été joué ainsi qui submergeait son esprit ?

Il eut besoin de verbaliser par un nom ce sentiment qui l'étreignait.

– Camille, murmura-t-il. Camille…

Car il s'agissait bien de Camille revenue d'entre les morts qui se tenait à côté de Tom. Elle avait décoloré sa longue crinière brune, et ses yeux verts étaient occultés par des lentilles qui leur donnaient un air sombre.

Brusquement, tel un barrage cédant sous des flots tumultueux, la colère s'empara de Tom.

– Je me suis tiré une balle dans la tête à cause toi ! gronda-t-il.

Il désigna sa tempe où la croûte noire de l'impact était visible.

– Ah, oui ? répondit Camille sur un ton agressif. On dirait pourtant que tu n'es pas mort. Ce n'est pas comme les innocents que tu as tués sur le marché de Kaboul. Et maintenant, tu es venu jusqu'ici pour tuer mon frère !

– Ton frère est un assassin…

– Et toi non, tu n'es pas un assassin ? le coupa Camille. Va donc l'expliquer aux familles afghanes qui pleurent leurs morts…

Elle lui jeta un regard chargé de rancœur et Tom baissa les yeux, touché au plus profond de son être. Les images de l'attentat qu'il avait commis vinrent le hanter. Tenant la main arrachée de sa mère, le souvenir de la fillette éborgnée par une tige métallique troubla sa vision.

– Je n'ai pas eu le choix, murmura-t-il, comme cherchant à justifier l'injustifiable.

Camille fit une grimace.

– On a toujours le choix, affirma-t-elle. On a toujours le choix…

Elle se tut un moment avant de reprendre d'une voix teintée de tristesse et de colère contenue :

– Au début, quand tu as tué tous ces gens, j'ai cru que tu étais devenu fou. Ensuite, quand je t'ai vu ici, j'ai cru que tu étais venu pour moi, que tu m'avais retrouvée et que tu avais compris que je n'étais pas morte. J'ai pensé que tu pourrais m'aider à sauver Charlie. Mais je me suis trompée, tu ne savais même pas que j'étais vivante. Tu es juste venu ici pour tuer Charlie…

– Les journaux ont annoncé ta mort, protesta Tom. J'ai…

– Tu fais confiance aux journaux maintenant ? fit Camille d'un air sarcastique.

Tom secoua la tête.

– J'ai assisté à tes funérailles, et il y avait bien un corps dans ton cercueil !

Un bref instant, Camille leva les yeux vers le plafonnier de la voiture.

– Oui, évidemment qu'il y avait un corps dans mon cercueil ! Il fallait être crédible, mais c'est le corps d'une inconnue morte noyée. Mon père a un ami *coroner* qui nous a aidés dans la mise en scène. Il a fait semblant d'identifier formellement mon cadavre et le tour était joué. Pour tous, je suis morte et enterrée.

– Une mort sans retour possible…

– Non, au contraire, ce n'est pas une mort définitive. Mon père a prévu de me faire revenir à la vie quand le moment viendra.

– Comment ça ? questionna Tom.

Camille poussa un soupir d'exaspération.

– Les journaux vont adorer l'histoire que mon père a inventée : on racontera que ma tête a heurté le rebord de mon voilier, que je suis tombée à l'eau et qu'un navire marchand m'a retrouvée amnésique. J'ai été ensuite hospitalisée en France où j'ai miraculeusement retrouvé la mémoire. Mon père dira qu'il s'est trompé en identifiant mon cadavre, à cause de la décomposition du corps. Voilà la merveilleuse histoire hollywoodienne, une histoire comme les aiment les Américains. Tu le sais bien, plus le mensonge est gros et plus il marche, et il va faire sensation dans les journaux télévisés, surtout à l'approche des prochaines élections…

Le regard perdu, Camille sembla se refermer sur elle-même.

– S'il n'y avait pas eu ces élections, tout serait probablement différent…

Silencieusement, Tom la dévisagea.

– Que veux-tu dire ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Elle plongea ses yeux noirs dans les siens.

– Tu veux savoir ce qu'il s'est passé ? Je vais te le dire : tu n'étais pas là quand j'avais besoin de toi !

Le visage empourpré, Camille venait de crier ces derniers mots. Elle détourna la tête et baissa son regard vers ses genoux. Pendant des secondes qui parurent interminables à Tom, elle resta muette, comme égarée dans des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier. D'une voix hagarde, elle finit cependant par libérer les pensées qui tourmentaient son esprit.

– Quand j'étais dans cette clinique où mon père m'a fait interner de force, j'étais désespérée. Il n'y avait aucune échappatoire. Un jour, il est venu me voir dans ma prison. Il avait avec lui une lettre de Charlie qui m'était adressée. Charlie parlait de sa conversion à l'islam, du Diable qu'était notre père. Il me demandait de le rejoindre au plus vite, de me convertir à la véritable religion de Dieu. Il parlait également de son mentor Sultan et des futurs combats qu'il allait mener contre les États-Unis. Mon père m'a demandé de rejoindre Charlie pour le ramener à la raison. Il a peur du scandale si cela se sait. Mon père va se présenter aux prochaines élections du parti, et il brigue les plus hautes instances…

Les yeux de Camille errèrent sur ses mains gantées de noir.

– Au début, j'ai pensé refuser. Mais mon père a trop d'emprise sur moi, et je voulais sortir de ma prison. Tu n'étais pas là, j'étais seule avec moi-même et j'ai dû faire un choix. Et puis, j'ai réalisé que je ne pouvais pas abandonner mon frère. Je devais l'aider à sortir de sa propre prison, je devais l'aider à sortir de cette secte où il était tombé. Je n'ai pas voulu le rejoindre directement, parce que je me doutais que notre rencontre ne mènerait à rien. Je devais avant tout comprendre pourquoi Charlie était devenu un autre que lui-même. J'ai pris le nom de Fatima et je suis entrée par la petite porte pour l'espionner. Quand je l'ai vu, quand je l'ai entendu parler, j'ai compris qu'il n'y aurait pas de guérison possible à sa folie. Charlie n'est plus le même. Il a subi un lavage de cerveau. Mais je n'ai pas voulu l'abandonner, j'avais toujours espoir d'une guérison « miraculeuse », j'espérais qu'il prendrait conscience par lui-même de la folie de tout cela et que ce jour-là, je serai présente pour l'aider à fuir. Et les jours sont passés, ils se sont transformés en semaines, et les semaines en mois. L'ironie de cette histoire, c'est que je me suis de nouveau retrouvée toute seule dans une autre prison sans barreaux…

La gorge serrée, Tom acquiesça.

– Pourquoi avoir simulé ta mort ? demanda-t-il. Ça n'avait aucun intérêt.

Camille eut un sourire triste.

– Si j'ai simulé ma mort, c'est à cause de toi… J'ai réalisé que tu m'empêcherais de rejoindre Charlie à cause des dangers encourus. Je savais aussi que même si je ne te disais rien, tu aurais fini par me retrouver où que j'aille, et cela aurait pu compromettre tout le plan pour sauver Charlie. J'ai dit à mon père que tu cesserais de me chercher seulement si j'étais morte. Mon père a vu dans cette mort l'avantage d'attirer la sympathie des électeurs et d'être sous le feu des projecteurs médiatiques lorsque je reviendrai à la vie. C'est pour cela qu'il a organisé ma disparition…

D'avoir exprimé par des mots les maux qu'elle avait vécus, la colère initiale de Camille avait laissé place à une sorte de fatalité mêlée d'amertume. Elle garda le silence pendant une longue minute avant de lever sur Tom un regard interrogateur.

– Que fait Charlie en ce moment ? Tu as parlé d'un bunker sous terre…

Devant une Camille attentive, Tom expliqua la situation. Il lui raconta également la mission d'infiltration qu'Alain lui avait confiée, il lui confia ce qu'il s'était réellement passé lors de l'attentat de Kaboul, les choix qu'il avait dû faire pour parvenir jusqu'à Charlie, pour essayer de le secourir envers et contre tous. Il lui avoua que son frère jumeau ne pouvait être sauvé de lui-même, qu'il était sur un chemin de non-retour. Puis, Tom détailla précisément les attaques qu'était en train d'orchestrer Charlie dans sa salle de contrôle.

– Malheureusement ce n'est pas tout, ajouta-t-il en guise de conclusion, il va être aussi en mesure de déclencher une troisième guerre mondiale si on ne l'arrête pas.

Comme à regret, Camille opina lentement de la tête.

– Tu as raison, admit-elle. On ne peut pas le laisser faire. Trop de vies sont en jeu…

Elle se mit à réfléchir rapidement avant de demander :

– Tu crois que le seul moyen d'arrêter tout cela, c'est de faire bombarder le bunker ?

– Oui, c'est la seule solution. Je téléphone à Alain et il envoie un missile ici-même.

– Mais tu réalises que toute la résidence va exploser ! As-tu pensé aux filles du harem qui s'y trouvent ? Et puis, je crois qu'on peut encore sauver Charlie.

Les sourcils de Tom se froncèrent.

– Comment ça ?

– Il y a peut-être une autre solution, proposa Camille, une alternative où Charlie ne meurt pas…

D'une voix assurée, elle se lança :

– Je descends chercher Charlie dans le bunker. Il sera tellement surpris de me voir qu'il gobera tous les mensonges que je vais lui servir. Ensuite, je le conduis jusqu'ici et tu l'assommes. Tu le mets dans le coffre de la voiture, je préviens discrètement les filles pour qu'elles fuient, on fuit à notre tour et tu fais exploser ce maudit endroit ! Qu'en penses-tu ?

Plein d'espoir, elle jeta un regard suppliant vers Tom. Ce dernier ferma un instant ses paupières pour visualiser la faisabilité de ce scénario. Au premier abord, ce plan audacieux paraissait parfaitement réalisable, à condition de ne pas prévenir les femmes du harem. Concernant celles-ci, Tom saurait convaincre Camille au dernier moment, quand Charlie serait dans le coffre de la Mercedes. Évidemment, à la place de Charlie, Tom aurait préféré assommer Camille et l'emmener inconsciente loin du palace de Sultan. Toutefois, elle ne lui pardonnerait jamais une telle traîtrise. Dans sa tête, Tom se mit à rêver d'un autre avenir avec Camille, et il ne voulait pas que la mort de Charlie entache ce nouvel horizon amoureux.

– Ok, on fait comme ça, mais tu dois faire vite…

Il lui expliqua où se trouvait le digicode secret de l'ascenseur menant au bunker, et il détailla les lieux qu'elle aurait à parcourir pour parvenir jusqu'à Charlie.

– D'accord, j'ai bien compris, dit-elle d'un ton déterminé. Je vais faire au plus vite. Et je ferai attention à mes réactions limbiques quand je lui mentirai, comme tu me l'as si bien appris.

Elle fit un petit clin d'œil complice, et Tom le lui rendit par un sourire.

En parlant de ses réactions limbiques, Camille faisait allusion à l'art de la détection du mensonge que lui avait enseigné Tom.

Pendant de longues heures d'apprentissage, il lui avait révélé que lorsqu'on mentait, un conflit interne apparaissait dans le cerveau qui était composé de trois entités distinctes et indépendantes : le reptilien de l'instinct, le limbique, carrefour de la mémoire, et le néocortex, socle de l'intelligence. Lors d'un mensonge, le cerveau limbique provoquait une chaîne de réactions involontaires, parce que cette partie du cerveau où circulaient les souvenirs d'événements passés ressentait un malaise face à la différence des informations qu'elle communiquait à la conscience, et celles qui étaient falsifiées et verbalisées par le cerveau néocortex du menteur.

Par ce viol de la mémoire, le cerveau limbique envoyait un signal d'alarme que le cerveau reptilien interprétait comme un danger potentiel. Celui-ci préparait alors le corps à fuir par des réactions physiologiques plus ou moins visibles, tels l'accélération du rythme cardiaque, la sudation ou les mains froides, car le sang quittait les extrémités dans le but d'irriguer rapidement les jambes et permettre ainsi la course.

Pour apaiser son cerveau limbique face à la malversation des souvenirs, quasi invisible pour la conscience, l'inconscient déclenchait un « auto-massage » rassurant qui pouvait prendre diverses formes : caresser une partie du corps, se toucher de manière répétée le visage ou les cheveux avec une main, malmener un objet ou augmenter les battements de paupières immédiatement après les mots mensongers déclamés.

Lorsque Camille fabulait, elle avait tendance à humidifier sa lèvre inférieure avec le bout de la langue, le mensonge engendrait chez elle un dessèchement de la bouche, et elle avait un besoin machinal de l'hydrater.

Dans la détection du mensonge, Tom avait conseillé à Camille d'observer en priorité ces comportements non-verbaux, car les gens étaient plus conscients de ce qu'ils disaient que de ce qu'ils faisaient. Il lui avait dit de se méfier de la peur du gendarme qui faisait rougir ou baisser le visage de gens sincères, mais de prendre tout de même en compte ce genre de caractéristiques typiques du menteur. Le positionnement des bras ou leurs mouvements étaient

également une source d'informations fiables : si le menteur esquissait quelques mouvements, les membres supérieurs restaient toutefois collés contre le corps ou bien croisés. De plus, une personne extravertie agitait moins les bras durant le mensonge que pendant la vérité, alors que pour un tempérament introverti c'était l'inverse. Quelques fois, la seule réaction limbique visible était un retour à une humanité sereine car, pendant la fabulation, la personne devenait une sorte d'automate raidi, au visage figé, récitant un texte souvent improvisé dans l'urgence.

Il était parfois difficile de décrypter les différents « auto-massages » qui trahissaient le mensonge, surtout vis-à-vis des tics nerveux propres à chaque personnalité : un individu pouvait très bien se toucher le nez sans pour autant proférer des contre-vérités. Pour faire la part des choses entre ces tics et les réactions limbiques, un bon moyen était de poser une question neutre à laquelle la personne ne mentirait pas : si des tics apparaissaient, ils devaient être pris en compte pour les distinguer de futurs « auto-massages ». Mieux, si on connaissait la vraie réponse à une question à laquelle la personne allait mentir, la réaction non-verbale qui s'ensuivait était son talon d'Achille limbique qui dévoilerait toutes ses mystifications.

Dans sa quête de vérité, Tom aimait aussi l'observation des yeux car, d'un simple regard, tout un chacun pouvait se trahir.

Il avait expliqué à Camille que les yeux reflétaient l'élaboration du mensonge en temps réel : tel un court-circuit involontaire provoquant le *bug* d'un système électrique, croyant se balader impunément dans son esprit créatif pour fabriquer de toutes pièces une histoire fabuleuse, la conscience engendrait une dérivation visuelle qui faisait pivoter les yeux sur leur droite ; de même, lorsque la conscience voulait consulter sa mémoire accessible par l'hémisphère opposée, les yeux se portaient irrésistiblement sur leur gauche. Ainsi, divulguant un probable mensonge, une personne qui basculait le regard vers sa droite avait de fortes chances de créer une image fictive et non pas de s'en souvenir, tandis que, garant possible d'une vérité, un individu qui regardait vers sa gauche avait tendance à se remémorer plutôt qu'à inventer. Cette caractéristique humaine était valable pour la grande majorité des droitiers, et elle était très souvent inversée chez les gauchers.

Néanmoins, dans ce livre ouvert trahissant le cheminement de la pensée, la lecture des yeux n'était pas une science exacte, parce que plusieurs facteurs pouvaient compromettre le décryptage de cette vision secrète.

Tom savait que les histoires inventées finissaient fatalement par être stockées dans la mémoire comme un film vu au cinéma, et que les yeux du menteur se tourneraient sur leur gauche pour les restituer tels des souvenirs non inventés, alors qu'ils n'étaient que mystifications préparées de longues dates. Pour corser le tout, dans un but d'amorcer les souvenirs, l'esprit de certaines personnes pouvait commencer par vagabonder dans l'imaginaire, sans pour autant élaborer un mensonge, juste avant d'accéder aux images réelles de la mémoire, faisant faire aux yeux un mouvement de droite à gauche typique d'un menteur.

Les fabulateurs professionnels savaient également se prémunir de ces pièges que leur jouait le cerveau en tournant la tête sur leur gauche : de fait, lorsqu'on était en face d'eux, leurs yeux étaient rivés sur leur droite, et ils avaient donc un accès invisible et illimité à leur imaginaire. On devait aussi se méfier des gens qui nous regardaient droit dans les yeux car, lorsqu'ils mentaient, la majorité des gens observaient minutieusement leurs victimes pour voir si ces dernières gobaient leurs mensonges. Un regard droit et franc n'était donc pas gage de sincérité, et il fallait s'assurer de l'honnêteté des propos tenus par des questions pertinentes, voire déstabilisantes pour enclencher un mouvement des yeux révélateurs…

– Je fais au plus vite, dit Camille. Ouvre bien les yeux et reste vigilant, les gardes passent souvent par ici.

De sa main gantée, elle lui caressa sa longue barbe.

– Je te préfère quand même sans, avoua-t-elle en esquissant un petit sourire.

Remettant rapidement le voile sur son visage, elle ouvrit la portière, sortit avec l'agilité d'un chat et referma doucement la Mercedes derrière elle.

Tom aurait voulu la serrer dans ses bras, l'embrasser longuement. Le temps était malheureusement compté.

Brusquement, comme un flash intemporel, une étrange pensée l'assaillit.

Celle d'avoir vu Camille pour la dernière fois.

Secouant la tête, Tom chassa cette vision malsaine de son esprit.

*
* *

Un silence pesant régnait au centre de commandement de la CIA. Diffusées par un haut-parleur central, seules les voix de journalistes s'y faisaient entendre.

Dans la grande salle d'une lumineuse blancheur, assis devant leurs consoles d'ordinateurs, la dizaine d'opérateurs avaient tous les visages tournés vers l'écran géant. Juste devant celui-ci, Mike et Alain se tenaient côté à côte. D'une main anxieuse, le quinquagénaire afro-américain ne cessait de caresser le haut de son crâne rasé, tandis que l'agent du Mossad paraissait avoir été transformé en statue de pierre par l'horrible spectacle retransmis en direct à la télévision.

Après le « bombardement » de Jérusalem et de Paris, la nouvelle d'une offensive islamiste, matérialisée par un essaim d'avions kamikazes, s'était répandue comme une traînée de poudre dans les médias audiovisuels. Pressentant une opération terroriste d'une envergure jamais égalée, les télévisions du monde entier avaient immédiatement déployé leurs troupes de reporters et de caméramans. Sans censure, professionnelles ou amateurs, les images ou les vidéos inédites des attaques de ce vendredi 13 passaient à présent en boucle sur les chaînes d'actualités, au fur et à mesure qu'elles parvenaient aux différentes rédactions.

Les journalistes vomissaient les informations aussi vite qu'ils les ingurgitaient par leur oreillette ou leur prompteur, annonçant gravement qu'en trente minutes, pas moins de quinze avions s'étaient écrasés sur de grandes agglomérations.

Rome avait été la troisième cité touchée : le siège pontifical n'était plus qu'une plaie ouverte au sein de la ville éternelle, crachant un épais nuage noir qui s'élevait au-dessus du ciel vide.

La minute suivante, Londres avait été la quatrième victime de ces frappes aériennes. Dans un grondement grandissant, filmée à l'aide d'un smartphone, une vidéo montrait un biréacteur blanc surgir au-dessus des têtes, puis la terrible explosion qui avait

surmonté le vacarme des réacteurs lorsqu'il s'était écrasé, sans coup férir, sur la célèbre Tour de l'Horloge du Palais de Westminster. Désormais, les treize tonnes et demi de Big Ben ne s'ébranleraient plus pour égrener le temps qui passe.

La mort avait continué de progresser, inéluctable, sous la forme de cinq Airbus qui s'étaient rejoints au-dessus de Moscou, avant de plonger de concert sur leur objectif dans une symphonie assourdissante. La grande forteresse triangulaire du Kremlin où l'escouade s'était abattue n'était plus qu'un amas de béton, de métal incandescent et fumant. Ses hautes tours étaient détruites, sa muraille béante, et la basilique Basile-le-Bienheureux était à terre, ses orgueilleux dômes colorés qui déclenchaient l'admiration des touristes encombraient, pêle-mêle, la place Rouge. Quant à celle-ci, elle ne ressemblait plus qu'à un champ de lave, mêlant en un magma informe les choses et les hommes.

À l'autre bout de la planète, la grande puissance américaine n'avait pas été épargnée. Les gratte-ciel avaient été la cible d'une nuée volante qui avait anéanti leurs superstructures de verres, ainsi que les rêves des citadins encore endormis, dans l'obscurité mourante des mégapoles.

Pour l'heure, des intercepteurs de l'armée sillonnaient le ciel du nouveau monde pour abattre tout vol commercial déviant de son cap. Au-dessus de Washington, d'après des journalistes sur place, des avions de combat patrouillaient pour protéger la Maison-Blanche d'une éventuelle attaque.

Cependant, pour ajouter de la confusion au chaos déjà existant, les autorités aériennes de nombreux pays avaient donné l'ordre à tous les aéronefs de se poser dans les aéroports les plus proches. Ce faisant, le remède était pire que le mal, puisque la quasi-totalité des avions s'étaient détournés de leur plan de vol initial. Dans ce grand imbroglio qui allait durer plusieurs heures, le temps nécessaire aux multiples atterrissages, il en découlait l'impossibilité de savoir quels étaient les avions qui n'avaient pas été piratés, et ceux qui fonçaient impunément vers des cibles civiles ou militaires.

Devant l'écran, le regard flou, Alain était perdu dans ses pensées.

Dans ces avions détournés, il se demandait si tous les pilotes étaient réellement des victimes impuissantes, ou si certains étaient des kamikazes infiltrés qui avaient patiemment attendu leur heure pour passer à l'attaque. Parmi eux, autorisés à adopter ses vices, n'y avait-il pas des agents dormants qui s'étaient fondus dans cette société « impie » ? Pour se cacher des radars de la CIA, même s'ils aimaient plus la mort que la vie, n'avaient-ils pas fait semblant de profiter de celle-ci en sortant faire la fête en discothèque accompagnés d'amis mécréants, aux bras de filles faciles et au volant de voitures de luxe ? Qui pouvait vraiment le savoir ? La vérité éclatait seulement au grand jour lorsqu'ils tombaient le masque de la comédie, et qu'ils passaient à l'acte final. Les familles de ces terroristes ne voulaient jamais croire à cette réalité, elles ne voyaient pas qu'elles avaient dupé comme tous par cet art de la dissimulation. Elles affirmaient que leurs « chérubins » kamikazes étaient normaux, qu'ils aimaient le foot et les filles comme tout le monde, voire qu'ils buvaient de l'alcool, et qu'ils étaient devenus simplement fous, sans jamais accuser le contenu même du Coran qui commandait, à ces familles également, sa ruse guerrière nommée *taqîya*.

De par son expérience, Alain savait que tout salamalikoum était potentiellement un agent dormant adepte de cette *taqîya*, une pratique gravée dans la sourate *Al-Baqara* qui ordonnait la dissimulation de sa véritable pensée en présence d'un non-musulman. Pour parvenir à la victoire finale et voir triompher une terre islamique, tant que la situation n'était pas favorable à prendre le pouvoir, les salamalikoums étaient donc autorisés par Dieu à user de mensonges, de fourberie, voire de traîtrise. Par cette *taqîya*, ils étaient en droit « divin » de faire semblant de jouer le jeu des institutions des républiques qu'ils parasitaient, patientant en propageant lentement mais surement l'islam par les ventres des femmes, ainsi que par les cerveaux enfantins conditionnés pour croire inconditionnellement au père Noël coranique.

Et cette *taqîya* se retrouvait dans toutes les strates de la société, jusqu'à ses plus hauts sommets.

Dans la mémoire d'Alain, un souvenir se raviva.

Le mois dernier, filant un terroriste islamiste français sur Paris, Alain s'était retrouvé à assister à un colloque gouvernemental sur

la prévention de la radicalisation. Le premier intervenant était en charge de présenter l'islam à l'auditoire, et Alain avait fait des bonds sur son siège en entendant tous les mensonges qui avaient été colportés.

Le plus flagrant avait été l'affirmation qu'aucun verset dans le Coran n'ordonnait de tuer les apostats, que cet ordre émanait des hadiths non reconnus par l'islam, et que les terroristes se fourvoyaient donc en le prenant au pied de la lettre. À l'instar d'un catholique se moquant des dogmes protestants, ce salamalikoum avait raillé les certitudes islamistes, sans remise en question de ses propres croyances. Maniant l'art de la *taqîya* avec brio, cet intervenant était même aller jusqu'à nier le sens du mot « islam » comme voulant dire « soumission », et il avait donné une traduction bien plus bucolique dans le sens de « s'en remettre à Dieu », voire en « quête de Dieu » ou encore « paix avec soi ».

Cet agent déguisé du prosélytisme avait usé du mot « révélation » au lieu de « rencontre » pour évoquer la fable du premier contact entre le Prophète et l'ange Gabriel, il avait d'ailleurs désigné invariablement Mahomet sous le terme de « Prophète », dévoilant ainsi son appartenance à la secte, tel un espion nazi infiltré qui se serait trahi en appelant systématiquement Adolf Hitler par son glorieux titre de « Führer ».

Pour appâter les potentiels nigauds aux diverses croyances, ce salamalikoum de l'ombre n'avait pas hésité à dire que Bouddha ou bien encore tous les philosophes grecs pouvaient être considérés par l'islam comme des prophètes en soi, et d'enchaîner sur l'âge d'or de la civilisation islamique avec ses imminents savants tel Averroès.

Alain savait que, si la science et la philosophie avaient fleuri sur le sol musulman durant cette première moitié du Moyen Âge, ce n'était pas en raison de l'islam : c'était au contraire malgré l'islam. Il n'y avait pas un seul philosophe ou un seul érudit musulman qui n'avait échappé à la violence religieuse. Durant cette période, la persécution avait été à peine moins forte que la soif de découvertes, et la tradition rationaliste avait été encore vivante, les sciences islamiques étant fondées sur les travaux de l'antiquité grecque. Les savants musulmans avaient juste eu le mérite de préserver et transmettre le savoir grec ou hindou malgré les

contradictions du Coran, savoir qui aurait certainement été perdu s'il en avait été autrement. Puis, sous la houlette d'un Coran resplendissant, l'intolérance et le fanatisme avaient définitivement repris le dessus en gagnant la bataille de l'obscurantisme. Il était vrai que l'Église catholique avait aussi fait d'immenses difficultés à la science au Moyen Âge, mais elle ne l'avait pas complètement étranglée, comme l'avait fait la théologie musulmane. Donner à l'islam le crédit d'Averroès et de tant d'autres penseurs illustres, qui avaient passé la moitié de leur vie en prison, dans la clandestinité, en disgrâce, dont les livres avaient été brûlés et dont les écrits avaient été impitoyablement censurés par l'autorité religieuse, c'était comme attribuer à l'inquisition la gloire des découvertes de Galilée et tous les développements scientifiques qu'elle n'avait pu réprimer.

Au final, pour les salamalikoums rien n'était perdu puisque cette science était inutile à l'objectif ultime de l'islam qui était de servir Dieu. Alors, les pères continuaient d'apprendre la soumission religieuse à leurs enfants, en pensant leur apporter le plus grand des héritages, le plus précieux des trésors : le paradis. Dans son roman « Le Sage de La Mecque », Tom avait écrit que les musulmans croyaient êtres de bons parents, persuadés de sauver leurs progénitures de l'enfer grâce à l'islam. En réalité, ils transmettaient un poison qui jetait leurs enfants dans un enfer terrestre, qui rendait malheureuse la seule existence qu'ils possédaient par une vie d'esclave, au service d'un livre d'un bandit pervers, manipulateur et violent.

À cause de son Coran qui commandait de frapper les mères désobéissantes, en quête de repères par leurs pères, les petites têtes apprenaient culturellement que la violence était la première solution aux problèmes sociaux, surtout lorsqu'ils voyaient le tout puissant patriarche en venir aux mains à la moindre contrainte. Une fois adultes, croyant détenir la céleste vérité, persuadés d'avoir tous les droits du mâle dominant, ils reportaient cette violence en réponse aux difficultés rencontrées, engendrant des générations ultra-agressives, notamment envers les *kouffar* ou les femmes.

Celles-ci étaient d'ailleurs leurs premières victimes.

Elles subissaient leurs agressions sexuelles qu'elles finissaient par couvrir d'un masque de soie, espérant se protéger de ces hommes brutaux et, prétextant leur foi, elles essayaient de cacher le secret des viols subits sous une couche de vêtements mensongers. Dissimulant la honte de ces abus sous un voile religieux qui ne trompait que les ignorants, elles n'étaient que des armées de fantômes aux bas-ventres tourmentés, des âmes errantes au passé marqué d'un fer rouge.

L'esprit perdu dans un océan de réflexion, la pensée d'Alain vogua vers le souvenir d'une amie juive qui avait été capturée, des années auparavant, par un groupe islamiste. Après sa libération, cette amie lui avait raconté que leur chef l'avait abusée sexuellement, et que ce dernier lui avait dit qu'en la violant, il se rapprochait de Dieu. Qui sur terre pouvait sortir de telle horreur s'il n'avait pas lu dans le Coran des versets qui expliquaient qu'Allah offrait les femmes et les esclaves comme un présent ? Qui dans le monde pouvait croire agir légalement de la sorte s'il n'avait pas appris des dogmes religieux qu'il était en droit légitime de le faire ?

Car seules les religions pouvaient convaincre les hommes qu'ils faisaient le bien en commettant des actes monstrueux.

Certes, la barbarie humaine avait de tout temps existé. Cependant, après l'avènement des religions monothéistes, et notamment celle chrétienne, la barbarie avait eu l'outrage de le faire au nom de Dieu : on vous torturait, on vous assassinait non plus pour des raisons crapuleuses, mais uniquement pour votre bien, pour votre salut, le soi-disant salut de votre âme. Quant à l'islam, leurs fanatiques croyants agissaient de même par obligation divine, puisque Allah le Tout Puissant Maître de l'Univers était incapable de faire mourir les infidèles d'une simple crise cardiaque à distance, et qu'il avait délégué aux hommes le soin d'en exterminer d'autres, avant de pouvoir lui-même les rôtir en enfer pour l'éternité.

Tout cela était indéniablement grotesque, mais parfaitement censé pour les salamalikoums. Comme l'avait si bien dit Tom dans son livre, les musulmans avaient une logique de schizo et, à l'instar de ces psychotiques qui ignoraient qu'ils étaient des fous pour les autres, les croyants ne savaient pas qu'ils étaient dangereux pour

les autres. Tom avait écrit que, lorsque les idées fixes des schizos devenaient une menace pour la société, lorsqu'ils voulaient égorger tous ceux qu'ils prenaient pour des démons incarnés, on restreignait leur liberté pour le bien de tous : bien que la folie irrationnelle des croyants soit instituée en liberté de penser, cette même liberté n'était pas accordée aux fous qui étaient enfermés dans des asiles. Et Tom de poser cette question : ne fallait-il pas agir de la sorte pour les religions, ne fallait-il pas interdire leurs dangereux schizo-religieux de déambuler librement dans les rues des sociétés modernes, pour éviter la pandémie du Virus Dieu, et voir les esprits sains devenir les souffre-douleur de ces déments ?

Pour Alain, la réponse était évidente.

Leur religion était un fléau, une maladie mentale qui faisait leur fierté, qui les rendait insensibles à tout argument, à toute vérité, et ils la défendaient contre vents et marées, malgré les faits, en dépit des évidences. Aucune remise en question n'était possible, et c'était pour cette raison qu'ils étaient particulièrement dangereux pour les êtres qui n'étaient pas infectés comme eux.

Malheureusement pour cette humanité, c'étaient les déments croyants qui avaient gagné la bataille de la connaissance, qui contrôlaient le monde de la raison et les portes des asiles psychiatriques.

Alors, les véritables fous continuaient de déambuler dans les cités du monde, sans que leur folle obsession de Dieu ne prenne jamais fin. Ils continuaient de programmer une alarme sonore sur leur téléphone pour se souvenir de prendre, non pas le traitement pour soigner leur maladie, mais au contraire une piqure de rappel par une des cinq prières quotidiennes, entretenant sans cesse le mal en eux, les laissant avec ce mystérieux petit sourire au coin des lèvres qui paraissait égailler leur journée…

L'esprit d'Alain se focalisa sur l'écran géant où les images des journaux télévisés étaient diffusées en direct.

Si un kamikaze était aux commandes de l'un des avions détournés, pour sûr, Alain l'aurait immédiatement reconnu d'un simple regard. Dans beaucoup de cas de tueurs de masse, le désespoir était la cause du passage à l'acte. Alors que pour la majorité des terroristes islamistes, c'était l'espoir d'atteindre quelque chose de supérieur, quelque chose de divin. Ils n'étaient

pas déprimés en commettant leurs tueries. Au contraire, ils souriaient, et cette grande différence se voyait immédiatement.

En tant qu'agent de terrain, cagoulé, Alain avait assisté à des centaines de perquisitions chez les familles de terroristes. Pendant des mois, Alain avait été intrigué par ces discrets sourires que ces salamalikoums semblaient arborer. Intrigué, il avait fini par interroger un prisonnier qui lui avait révélé la raison de ces sourires : les Juifs allaient en enfer, tandis que les musulmans allaient au paradis. De fait, ceux-ci pouvaient tout endurer le sourire aux lèvres, leurs « bourreaux » finiraient dans la géhenne de feu, torturés pour le reste de l'éternité, pendant qu'eux, les nobles croyants soumis, profiteraient du paradis d'Allah, mettant ainsi un terme à l'enfer terrestre qu'avaient été leurs existences…

– Oh, my God !

De concert, plusieurs opérateurs avaient crié leur effroi.

Depuis New-York, une caméra de télévision venait de filmer la chute d'un Boeing sur la Statue de la Liberté, et la scène de quelques secondes repassait en boucle sur l'écran géant : dans une gerbe de feu, la fière dame de cuivre fut coupée en deux, sa partie supérieure se désintégra avec l'avion de ligne et, telle une grosse pluie de fin du monde au point du jour, les différents débris balafrèrent les eaux tranquilles du fleuve Hudson.

Comme hypnotisé par cette vision quasi irréelle, Mike posa machinalement sa main puissante sur la large épaule d'Alain.

– Votre agent infiltré ne vous a toujours pas appelé ? s'enquit le chef régional de la CIA, la mine grave et la mâchoire crispée.

– Non, pas encore, répondit Alain.

– Alors, vous n'avez vraiment aucun moyen d'entrer en contact avec Thomas Anderson ?

– Non, je vous l'ai déjà dit. Thomas n'a pas de téléphone pour ne pas compromettre sa couverture. Je ne peux…

Alain suspendit sa phrase.

Une idée avait soudainement émergé en lui.

Avec colère, il réalisa qu'il avait été stupide. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ? Le poing rageur contre lui-même, il sortit son téléphone de sa poche et composa rapidement un numéro.

*
* *

L'air soucieux, assis à l'arrière de la Mercedes blanche, Tom considéra le téléphone qu'il avait trouvé à côté du levier de vitesse. Et la pensée d'appeler Alain s'immisça dans son esprit.

Il savait que plus de deux cents avions de diverses compagnies aériennes sillonnaient le ciel en ce moment même et, sous la houlette de Charlie, ils étaient en train de frapper mortellement des cibles prioritaires ou de circonstances. Ainsi, d'après ses estimations, à chaque seconde qui passait, une personne mourait dans le monde à cause de son inaction.

Néanmoins, Tom n'avait pas le choix, il ne pouvait contacter Alain pour l'heure. Il devait attendre le retour de Camille. Et s'il avait fallu l'attendre mille ans et voir disparaître l'humanité entière, être après être, seconde après seconde, il aurait attendu.

Telle était la résolution qu'il avait prise un peu plus tôt, une résolution d'un monstre sans âme que tout être avec du cœur aurait également choisie.

Tom glissa le téléphone dans l'ample poche de sa tunique blanche et, par la vitre teintée, scruta l'extérieur où la brume enveloppait toujours la lumière du jour de son épais manteau gris.

Que faisait Camille ? Pourquoi était-elle si longue à revenir avec Charlie ? Est-ce que tout se passait comme elle avait prévu ?

Plusieurs questions sans réponse se bousculèrent dans sa tête, et une appréhension se fit en lui. Il n'aurait pas dû laisser Camille partir seule, il aurait été plus judicieux de l'accompagner jusqu'à Charlie, il s'en rendait compte à présent. Il avait laissé la joie des retrouvailles obscurcir son jugement, et il avait commis une erreur.

Après une minute de réflexion, Tom prit une autre résolution.

Il ne pouvait rester là sans rien faire, il se devait d'aller au devant de Camille.

Au moment où il posa sa main sur la poignée de la portière du véhicule, une série d'explosions et de coups de feu éclatèrent au loin.

Tom ne put retenir un juron.

– *Scheiße...*

Il sortit hâtivement de la Mercedes et tendit l'oreille. Le crépitement des armes automatiques semblait provenir de l'entrée principale de la résidence. Tom courut vers la porte qui menait à l'intérieur du palace, il continua sa course dans le long et large couloir de marbre blanc éclairé de lumières tamisées.

Arrivé à une intersection en forme de T, il tourna sur sa droite et se retrouva presque nez à nez avec Jawad. En le voyant, celui-ci esquissa un sourire qui se voulait chaleureux. Soudain, ce sourire dévoilant sa dentition malsaine se transforma en une grimace de haine qui hurla une injonction en anglais :

– Couche-toi ! Couche-toi…

Instinctivement, Tom se jeta au sol, fit une roulade sur lui-même et s'accroupit derrière une colonne d'argent qui se trouvait sur sa gauche.

D'un index rageur, Jawad venait de presser la détente de la kalachnikov qu'il portait en bandoulière, et un déluge de feu se déchaînait de la gueule froide du canon. À l'autre bout du couloir, des armes répliquèrent et les balles sifflèrent dans une symphonie qui se voulait mortelle.

Jawad bondit sur sa gauche pour se réfugier derrière la colonne vis-à-vis de celle de Tom. Sur son nez large et tordu, Jawad réajusta ses lunettes rondes aux verres fumés, et ses minuscules yeux noirs se figèrent sur le bas de sa tunique blanche où la couleur était en train de virer au rouge. Sa main se posa un instant sur son ventre et, lorsqu'elle se retira, la paume ensanglantée révéla qu'il avait été grièvement touché.

– C'est terminé pour moi, mon frère, murmura-t-il en tournant son visage blafard vers Tom. Continue le combat au nom du Prophète, *salla Allah 'alayhi wa salam*. Nous nous retrouverons au paradis, *inch'Allah*…

Il jeta la kalachnikov au sol, entre lui et Tom.

– Je me rends, cria-t-il en anglais. Ne tirez pas !

De la poche intérieure de son vêtement, il sortit une grenade qu'il dégoupilla. Il leva un bras en l'air et, tout en dissimulant le projectile explosif d'une main derrière le dos, il s'avança dans le couloir.

Tom osa un regard furtif.

À une vingtaine de pas, les uns derrières les autres dans leurs combinaisons bleu-nuit, porteurs de casques blindés et de visières balistiques typique de forces spéciales, cinq hommes cagoulés braquaient leurs fusils d'assaut sur Jawad.

De manière inattendue, celui-ci se précipita vers eux.

– *Allahou akbar* ! brailla-t-il. *Allahou akbar…*

Dans un concert de détonations, les policiers d'élites ouvrirent le feu, et les balles fauchèrent mortellement Jawad. L'instant d'après, une boule incandescente avala son corps et la lumière, libérant le souffle dévastateur de la grenade dans ce lieu confiné. Une sirène d'alarme incendie se déclencha et hurla une sonnerie aux décibels assourdissants.

Dans la pénombre, Tom se frotta les tympans. Avant qu'un nuage de poussière ne l'engloutisse, il se saisit de la kalachnikov de Jawad et repartit en direction de l'ascenseur menant au bunker.

D'un sprint effréné, Tom s'élança sur une trentaine de pas. Il s'immobilisa brutalement. Courant en sens inverse, à l'autre extrémité du couloir éclairé, deux gardes armés venaient vers lui. Ceux-ci reconnurent Tom, et ils firent un signe amical du bras, tout en continuant d'avancer les armes à la main.

Sur leur gauche, le couloir faisait une bifurcation à angle droit, et lorsqu'ils passèrent devant cette large ouverture de cinq mètres, ils ne prêtèrent pas attention à ce qui pouvait s'y trouver, obnubilés par la vision du nuage laiteux que la grenade de Jawad avait provoquée.

Ce fut une erreur fatale.

Un court déluge de balles grondantes s'abattit sur leurs jambes, et ils tombèrent lourdement sur le sol. L'un des gardes poussa un cri de douleur, tandis que l'autre tenta de pointer sa kalachnikov vers ces policiers qu'il n'avait pas décelés. Ceux-ci ne le laissèrent pas la menace impunie : de tirs précis, les têtes des deux blessés explosèrent, faisant jaillir des gerbes de sang derrière elles.

Sous le vacarme de la sirène d'alarme, couvrant le bruit de ses pas, Tom approcha prudemment de la bifurcation où les gardes venaient de rencontrer la mort. À l'angle du mur, il jeta un bref coup d'œil sur la droite : à moins de dix mètres, deux colonnes de cinq hommes avançaient de chaque côté de ce couloir. Pour

stopper leur progression, Tom tira une rafale en l'air, et une pluie de plâtre tomba du plafond sur les cadavres des gardes, les saupoudrant d'un linceul blanc.

Il s'adossa contre la cloison, et prit les secondes nécessaires pour analyser la situation, car elle semblait particulièrement critique. Tom était bloqué, il était dans l'impossibilité de traverser sans se faire tirer dessus. À présent, quel était le meilleur choix tactique pour parvenir rapidement à l'ascenseur : bondir au risque d'être blessé ou revenir en arrière pour trouver un autre chemin d'accès ? Accaparé par ce dilemme, le regard dirigé vers le nuage de poussière qui paraissait s'être quelque peu dissipé, Tom ne vit pas venir la féline silhouette qui courait sur les pas des défunts gardes.

– Tom ! cria la voix féminine. Tom !

Il tourna la tête.

Vêtue de son *niqab* noir, Camille se tenait à cinq mètres de lui, juste à l'angle opposé du couloir, l'observant de ses yeux sombres.

Soulagé de la voir saine et sauve, Tom allait lui ordonner de ne surtout pas bouger lorsque Camille releva son voile de ses mains gantées.

La déception se lut sur le visage de Tom. En face de lui, ce n'était pas Camille qui venait de l'appeler par son prénom, mais Fatima, l'espionne de la CIA. Elle ressemblait trait pour trait à sa photo qu'Alain lui avait montrée à Jérusalem. La jeune femme, à la peau blanchâtre et aux faux airs eurasiens, tapota la montre sur son poignet.

– Il ne reste plus que dix minutes ! lança-t-elle d'une voix forte en français. Il faut partir au plus vite !

– De quoi tu parles ? demanda-t-il en criant à son tour pour se faire entendre du tumulte de la sirène.

Fatima leva son doigt vers le plafond.

– Des avions sont en train de venir, ils vont tout bombarder. Alain m'a téléphoné tout à l'heure pour me demander si je t'avais vu. Je lui ai dit que je t'ai vu dans la salle de cinéma et il a compris que si tu es encore ici, c'est que le quartier général de Charlie doit se trouver ici-même. Alain a donné l'ordre de tout raser. On a à peine le temps de partir…

D’un geste empressé, Tom plongea la main dans l’ample poche de sa tunique pour prendre le téléphone qu’il avait trouvé dans la Mercedes. Il devait contacter Alain pour lui dire de stopper immédiatement les frappes aériennes. Mais sa main ne rencontra que le vide.

Tom pesta.

Le téléphone avait dû tomber lorsqu’il s’était jeté à terre.

– Appelle Alain, cria-t-il à Fatima. Dis-lui que c’est plus la peine de faire bombarder la place. La police est là, je vais les conduire au bunker et tout sera fini…

Fatima secoua la tête.

– Ce ne sera jamais fini... La police et les juges du pays sont corrompus. Même si on les arrête maintenant, ils laisseront Sultan et Charlie s’échapper de prison et tout recommencera, je le sais. On ne peut pas les laisser vivre…

Tout en lui criant son point de vue, Fatima s’était mise à reculer de quelques pas. Elle remit le voile sur son visage et, brusquement, fit demi-tour.

Tom regarda ce spectre noir fuir dans le couloir blanc, et cette image fut la dernière chose qu’il vit.

Une grenade incapacitante éclata à ses pieds, et le souffle de l’explosion le projeta au sol. Dans sa tête bourdonnante, brisée et meurtrie, le temps cessa sa course. Lorsque Tom reprit plus ou moins conscience, un environnement obscur et assourdissant le submergea. Il voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Au bout de secondes infinies, il réalisa qu’il était allongé sur le dos et solidement ligoté, que ses yeux étaient bandés et qu’un épais morceau de ruban adhésif scellait irrémédiablement ses lèvres.

Pour se libérer de ses entraves, Tom rua dans tous les sens. Comme descendues du ciel, des poignes puissantes l’immobilisèrent, et il ne put plus esquisser le moindre geste. Ainsi paralysé, il eut beau hurler toute sa hargne, tenter de leur crier que leur fin approchait à vitesse supersonique, personne ne se souciait de ce qu’il pouvait leur révéler, aucune âme éclairée ne paraissait vouloir comprendre ce savoir primordial qui faisait toute la différence entre la vie ou la mort.

Impuissant, Tom n'était plus qu'un être sourd, aveugle et muet, à la conscience altérée par ce funeste avenir qu'il allait s'abattre sur eux, un être dont la colère salutaire restait invisible aux yeux de ces hommes qui continuaient à s'agiter autour de lui.

Surgie de nulle part et de partout à la fois, une petite voix se fit en Tom, une voix presque enfantine, douce et rassurante. Elle lui susurra de ne plus résister, de se laisser aller et que tout finirait enfin, qu'un monde nouveau allait s'ouvrir à lui, un monde où il retrouverait Camille, un monde sans plus de haine ni de peine, où le temps ne serait plus ce qu'il semblait être. Grisé par cette voix, Tom se sentit étrangement bien, et il arrêta sa lutte intérieure, comme s'il quittait déjà ce corps lourd et cruel qui lui avait servi de prison, dans cet univers de fous. Shooté par l'adrénaline euphorisante que son cerveau produisait pour tempérer l'incendie qui le consumait face à l'échéance fatidique, Tom ne vit pas la mort le prendre. Au compte à rebours final, de manière instantanée, il s'évapora pour s'envoler en poussière, porté par un cataclysme de fin des temps qui s'était mis à tout engloutir sur son passage.

Au-dessus des cieux, un avion furtif avait chevauché le voile nuageux pour donner jour à quatre missiles à très haute perforation qui venaient de libérer, sur cette terre ignorante, le feu de l'apocalypse.

31
Ier Commandement : du Virus Dieu, tu t'immuniseras

Dans la nature, les virus biologiques sont constitués d'un fragment de code génétique. Celui-ci va parasiter un hôte et en détourner les ressources, afin d'assurer sa propre propagation. À l'identique, contenu dans des « livres sacrés », les virus religieux sont constitués d'un code dogmatique qui va parasiter les sociétés et les individus, pour se répandre le plus largement possible en entités culturelles reproductibles.

Certains virus biologiques modifient le comportement de leurs hôtes afin de mieux assurer leur prolifération. Par exemple, le virus de la rage provoque la déshydratation chez l'animal atteint pour l'inciter à mordre, ce qui permet la transmission directe aux autres. Les virus religieux n'agissent pas différemment quand, pour transmettre la rage des autres, ils prescrivent le prosélytisme par des moyens violents ou suicidaires.

Les virus biologiques opèrent des mutations de temps en temps, et échangent des matériaux génétiques avec d'autres virus. Ces mutations leur servent à acquérir des virulences et des résistances accrues, pour conquérir de nouveaux corps. De la même façon, les virus religieux se construisent de fragments d'autres cultes, ils opèrent des mutations qui accroissent leur virulence et leur capacité à se propager. Le Dieu Unique, nommé cliniquement « Virus Dieu », représente une telle mutation des cultes tribaux. La virulence que confère cette

mutation est de rassembler des tribus en une armée nombreuse, capable de conquérir de nouveaux territoires.

Il est particulièrement difficile de s'immuniser contre ce Virus Dieu car, pour bon nombre d'entre nous, il est extrêmement compliquer d'admettre que Dieu n'existe pas, qu'il n'est qu'une invention humaine, qu'un échafaudage constitué d'impostures successives et motivées par des projets politiques, comme ceux du roi Josias ou ceux de Mahomet.

Par sa nature, toute religion est ignoble, puisqu'elle consiste à exploiter les faiblesses humaines à des fins partisanes, en prétendant aider les hommes, voire à les sauver d'eux-mêmes. En réalité, leur dieu n'est qu'un virus parasite égoïste qui vampirise les êtres, il les asservit en esclaves soumis qu'il utilise pour asseoir un pouvoir politique.

Si la création d'un tel dieu politique a pu avoir quelques utilités par le passé pour les sociétés qu'il a parasitées, de nos jours, il est rendu obsolète par l'invention de la démocratie laïque. Par cette indépendance vis-à-vis des religions, les institutions humaines remplacent toute espèce de dieu avec avantage, parce qu'elles bouleversent le tabou de blasphème par la liberté d'expression, elles transforment les lois « divines » et figées par des lois votées et révocables, elles convertissent les superstitions obligatoires par la liberté de conscience.

Hélas, nos institutions et nos hommes politiques sont également gangrénés par le Virus Dieu, nos représentants ou nos défenseurs sont contaminés, ils sont devenus à la fois juges et parties. Pour le terrible blasphème d'avoir écrit ce livre, j'ai pleinement conscience qu'ils me laisseront être condamné à une fatwa mortelle.

Mais ne devons-nous pas tous mourir un jour ?

Comme des millions de gens, nous pouvons attendre cette mort tranquillement dans notre lit, une couverture sur le visage pour cacher nos peurs d'agir. Pourtant, pour l'avenir de nos enfants, il nous faut surmonter ces peurs, et réaliser que la seule existence qui donne un sens à notre mort est une vie de vérité.

Car de nous restera, aux générations futures libérées, une reconnaissance salutaire.

Malheureusement pour l'humanité, ce demain est incertain : le Virus Dieu domine actuellement le monde, et ceux qui œuvrent à sa vaccination encourent la prison pour crime de lèse-majesté, voire l'asile psychiatrique ou le bûcher, à l'instar d'un Galileo, pour avoir simplement énoncé que la Terre est ronde, qu'elle tourne autour du Soleil et qu'elle est peuplée d'hommes malades…

Extrait du roman « Le Sage de La Mecque » de Thomas Anderson.

32
hallah

hallah…hallah…hallah…

Dans l'esprit de Muhammad, résonnant comme le tonnerre, cet étrange nom se répercutait en écho qui ne semblait avoir ni de début ni même de fin.

– Voilà les deux syllabes par lesquelles je me fais connaître à toi, dit le Sage de La Mecque. Et tu vas comprendre la signification profonde de ce nom d'ici peu. Mais pour l'instant, laisse-moi te narrer une petite histoire en t'ouvrant une partie de toi-même…

Le vieillard à la longue tunique et barbe blanche s'assit en tailleur à même le sol carrelé d'un bleu turquoise. De la main, il invita le Prophète à s'assoir à son tour. Celui-ci hésita quelques secondes. Brièvement, il tourna la tête derrière lui où son sabre était planté dans le mur blanc de la chambre.

Si je ne peux le tuer, autant écouter l'histoire de cet être mystérieux…

Le corps grelottant, Muhammad s'assit en face de l'étrange visiteur, et ce dernier lui fit un sourire amical. D'une voix grave et chaleureuse, il commença son récit.

– Cette petite histoire que ton Dieu a concoctée est son œuvre, oui, l'œuvre d'un homme de La Mecque, l'œuvre d'un homme du désert. Et cet homme du désert a voyagé dans de multiples contrées. Il a vu un danger se répandre partout où ses jambes le conduisaient : les Chrétiens et leur fascinant livre. Il a compris qu'un jour, tôt ou tard, les pèlerins qui font la prospérité de La Mecque se tourneraient exclusivement vers cette autre ville sainte

qu'est Jérusalem. Et ce jour, verrait la fin de La Mecque. Mais que pouvait faire l'homme du désert face à la puissance du Dieu des Chrétiens ? Rien. Du moins, il le croyait jusqu'à lors…

Le Sage tourna un instant son regard bleu vers la fenêtre ouverte où l'épais rideau vert ondulait doucement au gré d'un petit vent.

– Un jour, le danger chrétien a brutalement déferlé sur La Mecque, par le biais d'une armée venue détruire le sanctuaire concurrent de Jérusalem. Cette armée chrétienne avait à sa tête des éléphants. Une pluie de pierres chauffées à blanc s'est abattue sur cette force qui s'est bien vite repliée face à ces projectiles tombés miraculeusement du ciel. On disait que c'était des oiseaux qui avaient jeté ces pierres brûlantes. C'était ce que les stratèges militaires de La Mecque avaient ordonné de colporter, pour dissimuler le fait qu'ils avaient acquis une arme redoutable : une catapulte romaine. La vérité et cette arme cachée ont bien vite été oubliées, enfouies sous le temps qui passe. Le jour de cette bataille, une autre vérité a quant à elle surgi de ce désert, sous la forme d'un ouvrage écrit en latin. Ce livre fort vieux écrit à une époque lointaine, c'est l'homme du désert qui l'a trouvé sur le corps d'un ennemi chrétien. Quand il a pris connaissance de son contenu, l'homme du désert a compris comment il pourrait désormais contrer le danger chrétien qui avait tenté de détruire sa cité : il suffisait que lui-aussi invente un Messager de Dieu, un Messager à la solde des Arabes…

– Qui est cet homme du désert ? murmura Muhammad, comme soudainement pris sous l'emprise des paroles du Sage.

– Cet homme, c'était ton oncle Talib. Pour ne plus jamais voir notre cité attaquée de la sorte, il a compris qu'il devait imposer La Mecque comme étant la nouvelle Jérusalem. Par le biais d'un Messager, il a compris qu'il devait y instituer une religion au dieu unique, sur le modèle des Juifs et des Chrétiens. Mieux, son Messager serait l'ultime représentant des gens du livre, pour les détourner de leurs lieux de cultes et les obliger à se prosterner à nos pieds. Alors, immédiatement après la bataille, il a posé la première pierre de l'édifice sur lequel il allait bâtir ses mensonges. Et cette première pierre a été posée le jour même de ta naissance. Cette pierre, c'est ton nom, Muhammad, un nom que ton oncle a soigneusement choisi. Il a également veillé à ce que jamais tu

n'apprennes à lire, pour que tu ne puisses jamais douter du nouveau livre qu'il te ferait apprendre, pour que tu ne puisses jamais lire la vérité dans un autre livre comme celui qu'il avait trouvé sur le corps de l'ennemi chrétien. Ce nouveau livre qu'il allait t'apprendre devait supplanter tous les livres du monde et devenir la Mère du Livre écrite dans le ciel étoilé, un livre de mensonges mis dans ta bouche…

– Mon oncle m'a toujours interdit de mentir, protesta doucement Muhammad. Il voulait…

– Évidemment qu'il t'interdisait de mentir ! coupa sèchement le Sage. Pour que les futurs mensonges de ta récitation sonnent vrais dans ta bouche, il fallait que tu sois le plus intègre, le plus honnête des jeunes hommes. Ton oncle t'a éduqué ainsi, pour que jamais tu ne professes un seul mensonge dans ton existence, et ce avant le grand jour. Ainsi, quand ce jour est arrivé, quand tu as enfin joué ton rôle de Messager, tes mensonges ont paru tellement véritables, tellement justes. Le meilleur des menteurs est celui qui ignore qu'il ment. Il croit dire la vérité, et sa sincérité persuade et dupe même les esprits les plus intelligents. Toute ta vie de Messager, crois-moi, tu nous as menti sans même t'en apercevoir…

Muhammad ferma un instant les paupières. Quand il les rouvrit, le Sage de La Mecque avait disparu de sa vision. Pourtant, sa voix continuait de lui parvenir, comme si le vieillard à la barbe blanche était toujours présent face à lui.

– La deuxième pierre de l'édifice des mensonges de Talib a été de s'unir à d'autres pour réussir. Il avait un besoin vital d'argent pour rallier les pauvres en achetant leur croyance, et pour payer le silence et le travail des poètes qui allaient composer ta récitation. Il avait surtout le besoin d'une espionne. Il a pu concilier tout cela en la personne de la plus riche des commerçantes de La Mecque : Khadija. C'est pour cette raison qu'il a joué les entremetteurs et qu'elle est devenue ton épouse. Elle a pu à loisir t'espionner et le renseigner sur tes agissements, sur tes croyances, sur tes pensées ou tes fantasmes les plus intimes. Khadija faisait semblant de t'aimer. Crois-moi, Muhammad, quand je te dis cela…

– Mensonges ! cria le Prophète. Khadija m'aimait et je l'ai aimée de tout mon cœur…

Muhammad ferma les yeux pour ne plus voir ce vide dérangeant d'où surgissait la voix du Sage de La Mecque. Une autre voix se mit à murmurer dans l'oreille droite du Prophète : celle de Khadija.

– Je ne t'ai jamais aimé. Je n'ai jamais pris de plaisir avec toi. Comment crois-tu qu'une femme puisse prendre plaisir avec un homme qui jouie dès qu'elle effleure sa minuscule virilité ? Et dis-toi que nos enfants ne sont pas de toi. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ils ne te ressemblaient pas physiquement ?

Son petit rire cristallin résonna comme le son d'une cloche qu'on agite.

– Peux-tu lui refaire le petit chien ? demanda innocemment la voix de Khadija.

L'esprit effaré, Muhammad rouvrit les yeux. Face à lui, le vieillard à la barbe blanche était de nouveau assis, tenant dans sa main une petite cloche.

– Ton oncle usait de cette cloche pour provoquer ton profond sommeil. Il t'a conditionné pour que tu lui obéisses. De ses beaux yeux bleus, il t'a ensorcelé. Cela s'appelle l'hypnose. Avec sa cloche ou une phrase clef, ton oncle déclenchait le conditionnement. Alors, tu devenais son petit chien. Devant Khadija, il aimait te faire marcher à quatre pattes pour lui montrer toute la puissance de l'emprise qu'il avait sur toi. Et toi, tu oubliais tout ce qu'il te faisait faire, tu oubliais tout ce qu'il se disait autour de toi, si tel était le souhait de ton oncle. Khadija a pu t'avouer ouvertement la vérité à ton oreille au sujet de tes enfants, elle savait que ton oncle l'effacerait de ta mémoire selon son bon vouloir. Cela l'amusait beaucoup, cela la faisait même beaucoup rire.

Le Sage agita la petite cloche, et une pénible douleur tétanisa tout le corps du Prophète.

– Ton oncle pouvait te donner en spectacle, il pouvait t'insuffler en avance ce que tu devais faire, ce que tu devais dire ou comment le dire. C'est comme cela qu'il prenait possession de ton corps, c'est comme cela qu'il t'apprenait la récitation que ses poètes avaient composée pour lui.

Insaisissables pour la conscience, des flots rapides d'images se bousculèrent dans la tête bourdonnante de Muhammad, noyant sa mémoire dans un torrent de souvenirs contradictoires.

– Oui, ton esprit est confus. Tout se mélange en toi, entre rêve et réalité. Tu ne sais plus ce qui est vrai ou ce qui est faux. Tu ne sais déjà plus quel souvenir est vrai ou faux. Alors, laisse-moi te dire que tu n'es pas né circoncis, ou que la cicatrice que tu portes sur la poitrine n'est pas l'œuvre d'un ange venu te laver le cœur. Ce ne sont que des faux souvenirs que ton oncle a implantés en toi pour servir sa cause. Tout comme les rêves prémonitoires que tu croyais faire : il s'agissait de fait d'une manipulation sournoise de ton oncle qui te faisait voir la veille comment serait fait le lendemain. Devant tes yeux hypnotisés, il suffisait qu'il porte le soir une belle tunique bleue et qu'il revienne le lendemain te voir avec, en te disant qu'il venait de l'acheter au marché, pour que cette sensation de déjà-vu explose en toi en croyances prémonitoires. Mais tout a été manipulation autour de toi, autour de nous, mon ami…

Les yeux bleus du vieillard se levèrent au plafond et, comme perdu dans ses propres réflexions, il sembla se parler à lui-même.

– L'oncle Talib aimait aussi bien les femmes que les hommes. D'ailleurs, il aimait aussi bien les filles que les garçons. C'est pour cela qu'il a dû imposer la position presque sexuelle de la prière des Soumis, pour voir leurs fesses à l'air ainsi offertes à ses fantasmes gloutons. Les Soumis ne savent pas qu'en se soumettant à Dieu, ils se soumettent de fait aux fantasmes d'un bisexuel qui les a abusés. A-t-il aussi abusé sexuellement du jeune orphelin que tu étais ? Lui a-t-il fait oublier ces abus pervers de par son emprise ? Est-ce là l'origine du voile noir qui floute sa vision des visages angéliques ?

– Non ! s'écria Muhammad. Oncle Talib ne m'a jamais fait de mal, il n'a jamais porté les mains sur moi !

Le Sage se mit à rire doucement.

– Le crois-tu vraiment ? Ferme les yeux, Muhammad, et souviens-toi de cette fameuse nuit sur la montagne, lors de cette rencontre avec l'ange de la révélation. Qui crois-tu avoir vu ?

De leurs fragiles voiles de chair, les paupières du Prophète tombèrent devant un regard hagard. Dans l'ombre de la mémoire, il revit l'être de lumière flottait au-dessus de lui, puis serrer son cou d'une main brillante et de l'autre, agiter un rouleau d'étoffe couvert de signes. Progressivement, cette vision s'effaça de l'esprit pour laisser place à la silhouette de l'oncle Talib qui était

agenouillé devant le corps allongé de Muhammad. Il serrait de sa main le cou de son neveu, tenant un parchemin enroulé de l'autre, le tout éclairé par une lanterne accrochée en bandoulière sur sa tunique blanche.

– Oui, c'est bien ton oncle que tu as vu cette fameuse nuit. C'est bien lui qui a joué le rôle de l'ange de la révélation. Il t'a suivi ce matin-là où tu es parti chercher de la nourriture chez Khadija. Elle avait préparé un gâteau soi-disant d'épice et du thé vert. C'est là où se trouvait la drogue. Ton oncle était un maître en matière de plantes hallucinogènes. À ton insu, au jour le jour, il t'a fait prendre diverses substances, selon ses besoins de manipulations. Celle qui préférait, il l'appelait le « souffle du Diable ». Elle permettait de mettre sous son emprise quiconque en respirait le parfum. Cette nuit-là, ton oncle t'a drogué pour que tes hallucinations servent ses desseins. Il est allé un peu trop loin dans la mise en scène, et tu as été particulièrement perturbé par ces horribles visions. Tu as même voulu te suicider à cause de cela. C'est dû aux effets secondaires des drogues qui poussent à un état dépressif. Ton oncle le savait et il t'a conditionné pour que tu ne puisses pas te faire de mal. À chaque fois que tu voulais te jeter de la montagne, ton esprit produisait une image et un message de l'ange de la révélation qui t'interdisait de le faire. Telle est la force de l'emprise que ton oncle avait sur toi, même quand il n'était pas physiquement présent.

Le Sage soupira.

– Et pour que jamais tu ne refasses une tentative de suicide, ton oncle a décidé de te faire peur en te montrant où les hommes qui se donnent intentionnellement la mort sont supposés finir : en enfer. Il a contrôlé la moindre parcelle de ton rêve hypnotique dans lequel il t'a plongé à l'aide de savantes drogues. Il en a profité pour te montrer les douceurs du paradis, pour te motiver dans ton rôle de Messager de Dieu. Ensuite, dans cet enfer, il t'a montré toutes les horreurs qu'il cachait dans son cœur.

– J'ai eu pourtant les pieds brûlés, murmura Muhammad. Comment a-t-il fait ?

– Avec un mélange de plantes urticantes qu'il a badigeonné sur tes pieds, pour bien implanter en toi la notion d'enfer. Et pour la notion de paradis, ton oncle a même fait jouer d'un instrument de

musique à tes oreilles endormies. Il t'a ainsi bercé d'un air divin, comme un charmeur de serpent. Sauf que le serpent, c'est lui. Il a entortillé ton esprit, il y a craché son venin sous forme de drogues pour se jouer de toi. Mais il n'était pas le seul à se jouer de toi. Tu es tombé dans un nid de serpents où tous ont joué la comédie autour de toi. Comme l'aveugle Waraqa qui t'a fait croire qu'il voyait le petit garçon aux longs cheveux d'or qui jouait le rôle de l'ange de la révélation.

Muhammad acquiesça machinalement.

– Qui était ce petit garçon ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

– Un esclave. Khadija lui a teint les cheveux et décoloré les sourcils. Et si tu crois que l'ange Gabriel pouvait changer son visage d'enfant selon sa guise, tu te trompes. C'est le fait de ton oncle qui veillait à changer régulièrement ces petits esclaves, pour que tu ne les voies pas grandir ou changer physiquement d'une année sur l'autre, de peur que tu comprennes qu'il s'agissait d'êtres bien humains et non pas célestes. Ils sont à présent tous morts, à cause de toi. Ils ont fini par être assassinés pour qu'ils ne puissent jamais révéler à quiconque leur incroyable secret…

Pendant une longue minute, un silence glacial souffla sur le corps grelottant de Muhammad.

– Ton oncle avait gagné, finit par reprendre le Sage. Les Mecquois voulaient faire de toi leur roi. Il suffisait simplement d'une petite concession à la Soumission, il suffisait simplement d'inclure quelques divinités pour intercéder auprès de Dieu. Si seulement ton oncle avait accepté, tout serait différent à présent. Il n'y aurait jamais eu tous ces morts, tous ces massacres. Mais ton oncle a été trop têtu et trop gourmand, il en a voulu toujours plus, et il t'a fait refuser le sage compromis des Mecquois. En vérité, il désirait s'accaparer toutes les idoles pour lui seul. Il comptait les déplacer dans un sanctuaire secret, et devenir le Maître des divinités. Il rêvait de créer une société secrète d'Anciens qui continuerait d'honorer les vrais dieux auxquels il n'a jamais cessé de croire, et c'est d'ailleurs pour cette raison que jusqu'à sa mort, il a refusé de se convertir à la Soumission. Mais son rêve a pris une autre tournure, une tournure dramatique lorsque les Mecquois ont décidé de vous expulser de vos demeures.

Muhammad se remémora cet exil forcé, retranché dans un fief situé dans une des gorges montagneuses qui descendaient vers La Mecque. Pendant de très longs mois, avec son clan, il avait dû faire face à la froideur des nuits, à la faim et à la soif. Toutes ces douloureuses épreuves avaient eu raison de la santé de l'oncle Talib.

– Ne crois pas que ce sont ces privations qui ont emporté ton oncle, révéla le mystérieux vieillard. Pour ne rien te cacher, c'est ta femme Khadija qui l'a tué…

La bouche de Muhammad s'ouvrit plusieurs fois de haut en bas, mais aucun son n'en sortit tant l'incompréhension était grande.

– Oui, lors de cet exil, Khadija en a profité pour assassiner ton oncle.

– Pourquoi ? réussit à articuler Muhammad. Pourquoi a-t-elle fait cela ?

– Parce Khadija était une veuve noire, noire comme son âme. Elle a empoisonné son dernier mari pour s'approprier tous ses biens. Ton oncle le savait, et il l'a menacée de dévoiler son meurtre si elle ne se remariait pas avec toi. Dis-toi qu'avec le temps, Khadija a fini par adhérer aux rêves de ton oncle. Elle espérait devenir une reine en son pays, la femme la plus honorée au monde et la plus puissante : la femme du Messager de Dieu. Elle a attendu patiemment tapis dans l'ombre, comme une araignée qui tisse sa toile. Elle a attendu en faisant d'énormes concessions, tout en rêvant aux jours de gloire. Elle est devenue la parfaite complice de ton oncle, et c'est d'ailleurs elle qui a eu l'idée d'imposer le voile à toutes les femmes : d'une part pour que tu puisses prêcher en toute quiétude ta récitation au sein d'un public féminin sans t'évanouir d'excitation, et d'autre part pour cacher aux regards moqueurs sa beauté fanée aux mille rides. Ses rêves de grandeurs, personne ne pouvait les stopper. L'aveugle Waraqa a osé, lui, parce qu'il craignait une colère venue du ciel pour t'avoir menti au sujet de l'enfant « Gabriel », et il a voulu arrêter la comédie et t'avouer la vérité. C'est son cœur qui s'est finalement arrêté de battre : Khadija l'a empoisonné. Tout comme elle a empoisonné ton oncle pour se venger de son échec cuisant, pour se venger de l'humiliante déchéance due à l'exil, et pour reprendre en main les futures rênes de sa vie de reine. Khadija estimait qu'il n'était pas

trop tard, qu'il était toujours temps de parvenir à ses fins. Elle maudissait ton oncle d'avoir attendu de si nombreuses années avant de commencer à te faire jouer le rôle de Messager de Dieu. Tu sais, ton oncle était très superstitieux. Il croyait que tant que tu n'avais pas de poils blancs à ta barbe noire, il n'aurait pas eu les ferveurs des dieux auxquels ils croyaient, et que le malheur se serait abattu sur lui s'il agissait avant l'heure. Ainsi était ton oncle : fin stratège, mais paralysé par les superstitions ridicules des Anciens. Superstitions qu'il nous a transmises en partie dans ta récitation…

Le Sage eut une grimace dédaigneuse.

– De fait, ton Dieu a un nom, il s'appelle Talib. Dès lors, on comprend mieux ta récitation quand on y remplace « Dieu » par son véritable nom : Talib. Et l'on saisit encore mieux son sens subtil quand on y remplace « Dieu » par le nom de son fils, par le nom de son digne successeur : Ali.

– Ali, mon fils… murmura Muhammad.

– Oui, Ali, ton fils adoptif, ton fils adoré, le fils de Talib que tu as élevé comme ton propre fils. C'est lui qui a pris la relève de son père chéri. C'est lui qui a continué à jouer le rôle de Dieu. C'est lui qui a été le bras vengeur de Talib. Ton oncle se savait empoisonné par Khadija, et Ali s'est chargé de le venger. Il a étouffé ton épouse lors de son sommeil, sous sa couverture. C'est aussi Ali qui a veillé à faire annuler votre expulsion de La Mecque. L'acte officiel, qui était placardé à l'intérieur de la Kaaba, a été badigeonné d'une eau sucrée. Quand le feuillet a séché, les fourmis ont adoré en manger le papier, sauf une partie badigeonnée d'une substance répulsive où était écrit « en ton nom ô dieu ». Les esprits superstitieux ont craint la colère des divinités, et vous avez pu tous retourner à La Mecque…

La voix du Sage se fit plus lente.

– Ali pensait pouvoir rallier tous les Mecquois à la Soumission une bonne fois pour toute. Il croyait qu'il suffisait de mettre les esprits superstitieux face à un événement extraordinaire et inexplicable pour qu'ils se soumettent à son pouvoir naissant. Alors, Ali a engagé un marchand pour conduire une caravane à La Mecque. À sa tête, il y avait une jument blanche. Et toi, tu as raconté à tous que tu avais survolé cette caravane avec un cheval

ailé nommé Bouraq, que tu y avais vu la jument blanche et que tu avais même discuté avec le marchand pour lui demander à boire. Et quand ce comédien de marchand a confirmé tout cela, quand il a affirmé t'avoir vu chevaucher un animal ailé dans le ciel, et qu'en plus tu as pu décrire précisément la cité de Jérusalem comme si tu l'avais effectivement survolée tel un oiseau, les esprits superstitieux ont été à deux doigts d'abandonner leurs idoles…

– Pourtant, j'ai bien vu Jérusalem du ciel, murmura Muhammad. Je l'ai vu de mes yeux vus…

– Ce que tu as vu n'était pas vraiment Jérusalem. C'était simplement l'image d'un tableau de la cité dessinée du haut d'une colline, un tableau qu'Ali a mis devant tes yeux pour te faire croire que tu as voyagé jusqu'à Jérusalem pendant la nuit…

– Comment Ali est-il arrivé à me faire voir toutes ces choses pourtant si réelles ?

– Il a commencé par user d'une plante qui te plonge dans un profond sommeil, une plante mélangée avec d'autres plantes hallucinogènes de ton oncle, des plantes qui te font abondamment transpirer. Ali a pu ainsi te transporter endormi jusqu'à un fortin en dehors de la ville, et c'est là qu'il t'a réveillé et, bien sûr, tu as cru que tu étais toujours à La Mecque. Avec deux complices, Ali a alors joué le rôle de l'ange de la révélation, et devant tes yeux qui déliraient, il t'a fait croire qu'il t'ouvrait la poitrine et qu'il te lavait le cœur. En réalité, il s'agissait d'un cœur de mouton qu'il a lavé dans un récipient d'or. Ensuite, Ali t'a conduit dehors, à côté d'une bâtisse carrée que tu as prise pour la Kaaba. Il t'a présenté Bouraq, un âne noir peint de couleur argentée auquel il avait fixé deux grandes ailes blanches, des ailes faites de feuilles de palmier et de plumes peintes. Lorsque tu es monté dessus, tu y as été attaché et on t'a soulevé à plus de vingt mètres du sol avec ton âne, à l'aide d'une longue corde reliée à une potence fixée sur la bâtisse carrée. Ali s'est également affublé de fausses ailes, et il a été hissé à ta hauteur par une autre corde. En dessous de vous, on a allumé de petites brindilles pour te faire croire à de grands feux vus de très haut, on a déplacé sous toi de grands seaux d'eau que le reflet de la lune t'a fait prendre pour des rivières ou des lacs. On a balancé ta corde d'avant en arrière, et le vent qui soufflait cette nuit-là t'a donné la sensation de vitesse sur ton âne. Et la voix hypnotique

d'Ali t'a fait croire ce qu'il voulait. C'est de votre hauteur qu'Ali t'a montré le tableau de Jérusalem qui s'est profondément empreint dans ta mémoire. Une fois qu'ils t'ont fait redescendre, la vingtaine d'Auxiliaires qui étaient présents ont joué le rôle des messagers de Dieu pour une prière collective. Ensuite, Ali t'a fait ingurgiter une drogue encore plus forte que tu as bue goulûment dans une coupe de lait. Les Auxiliaires ont joué de la trompette, ils ont également joué le rôle d'anges armés de glaives qui brillaient sous les feux des lanternes. Alors, Ali t'a fait monter des escaliers, et il t'a fait croire qu'à chaque marche tu visitais les différents cieux. Au palier, tu es entré dans une pièce avec un trône où Ali avait pris place. Là, tu as cru entendre Dieu, mais c'était bien Ali qui continuait à se jouer de toi. Il t'a fait voir un livre censé être la Mère du Livre. Ensuite, tu as fait un malaise, et tu t'es évanoui. On t'a reconduit inconscient jusqu'à Bouraq où tu as été de nouveau attaché dessus. Quand tu as rouvert les yeux, les Auxiliaires ont hissé ton âne au-dessus du sol, et le chemin retour a commencé. En dessous de toi, ils ont fait venir le marchand avec la jument blanche et ses dromadaires. Ils t'ont fait redescendre à côté de lui, et le marchand t'a donné de l'eau qui contenait en réalité encore une autre plante hallucinogène, une drogue qui t'a fait un peu plus sombrer hors de ton environnement. Finalement, Ali a enlevé les fausses ailes de Bouraq, et il t'a raccompagné à La Mecque en tenant l'âne par la bride. Puis, il t'a déposé dans la cour de la maison. Voilà toute l'histoire…

Dans l'esprit effaré de Muhammad, une interrogation se fit.

– Je me souviens pourtant d'avoir heurté un vase aux ablutions lors de mon départ, des heures avant, et d'avoir pu l'empêcher de se renverser à mon retour, des heures après. Comment est-ce possible ?

– Non, tu n'as pas heurté le vase à ton départ. Tu l'as bousculée uniquement à ton retour, et tu as eu le réflexe de tendre la main pour l'empêcher de se renverser. Avec toutes les drogues qu'Ali t'a fait prendre, tu n'avais plus le sens du présent, ni de la notion du temps qui passe. Tu dissociais tout ton environnement temporel. Tu étais comme un somnambule qui marche entre le rêve et la réalité. Tels sont les pouvoirs des drogues, tels sont les pouvoirs de marionnettiste qu'Ali à sur toi et, avec cette histoire de la caravane,

il aurait pu dès lors étendre ces pouvoirs tentaculaires sur la ville entière. Sa main est comme une croix d'attelle, les branches de ses doigts tirent les ficelles des esprits pantins qui se courbent à l'appel des cinq prières qu'il a imposées pour parfaire sa domination absolue, pour que les esprits soumis n'aient plus le temps de réfléchir, pour qu'ils n'aient plus le temps de vivre pour eux-mêmes, pour qu'ils obéissent uniquement à la volonté de « Dieu ». Oui, c'est indéniable, les esprits prisonniers n'ont ainsi plus le temps de réfléchir en dehors de ces prières qui les obsèdent continuellement, à toute heure, et les transforment en malades malheureux. Ils n'ont plus le temps de laisser la pensée libre les rendre heureux. Et, étrangement, ce malheur les rend heureux…

Perdu dans ses réflexions, le Sage se tut une longue minute avant de reprendre sa narration dans un flot plus rapide.

– Comme je te le disais, avec cette histoire de la caravane, Ali aurait pu étendre la Soumission à toute la ville, dès cette époque. Malheureusement pour lui, un témoin l'a vu conduire ton âne sur le chemin du retour. Tu chevauchais endormi cet âne, et le témoin t'a formellement reconnu. Quand toi-même tu as entendu ce témoignage, tu ne l'as pas cru, tu croyais qu'il s'agissait d'une invention de tes ennemis pour dénigrer ta rencontre avec Dieu au plus haut des cieux. Pourtant, c'était la vérité, et c'est ce qui a permis aux Mecquois de douter de cette histoire d'animal ailé, c'est ce qui a permis aux Mecquois de ne pas tomber dans le piège qu'Ali avait imaginé pour rallier les esprits superstitieux à la Soumission.

De son index, le Sage pointa Muhammad.

– Ils ont voulu mettre un terme à cette menace religieuse qu'est la Soumission, et ils ont voulu se débarrasser définitivement de celui qui tenait responsable de tout cela : le Messager. Alors, Ali a organisé votre fuite à Yathrib. Il n'escomptait pas t'y voir jouer de nouveau le même rôle d'un homme aux douces paroles de paix. Ce qu'Ali voulait désormais, c'était la guerre. Il voulait se venger des Mecquois et détruire à jamais leurs idoles responsables de leurs entêtements, synonyme de son échec. Il voulait se venger de l'humiliation de l'expulsion qu'il avait subie, ainsi que la mort de son père Talib qui en avait découlé indirectement. Dès lors, « Dieu » a montré un tout autre visage aux croyants. Il s'est associé

avec des bandits du désert pour saigner les riches caravanes mecquoises. Lors de ta fuite, tu as chargé Ali de restituer les biens que t'avaient confiés de riches mecquois par le passé. Dis-toi qu'Ali n'a rien restitué du tout, et c'est aussi pour cela que tous ont fini par te considérer comme un voleur sans parole, surtout après l'attaque de leur première caravane qui a été sournoisement orchestrée de main de maître par ton « Dieu ».

Muhammad secoua la tête.

– Pourquoi les Mecquois ne m'ont jamais rien dit au sujet de ces restitutions ?

– La terreur qu'Ali a instaurée a lié bien des langues, la terreur que tu as propagée a tué à jamais bien des vérités…

Dans sa barbe blanche, le Sage eut un sourire triste.

– Même si au fond du cœur tu ne le voulais pas, tu es en partie responsable de tout cela. Dis-toi que, indéniablement, Ali était confronté à un problème avec toi : il ne savait pas comment te faire entrer dans sa folie guerrière sans que tu ne refuses de porter le sabre sur le cou de ses ennemis. Tu n'es qu'un innocent agneau, et Ali se doutait que tu aurais refusé de faire du mal aux autres, quitte à désobéir à « Dieu » et à la Mère du Livre. Mais, finalement, c'est toi-même qui as apporté la solution au problème d'Ali. Avant toute chose, il faut que tu comprennes qu'Ali n'est pas un expert en hypnose ou en drogue comme l'était son père, il ne possède pas un savoir aussi complet que ton oncle Talib. Ali n'est de fait qu'un apprenti marionnettiste. Il a commis des erreurs en utilisant sur toi certaines drogues aux effets résiduels. C'est ainsi qu'il a provoqué involontairement chez toi des hallucinations permanentes. Comme ces fous qui ont des visions, des rêves dans leur tête alors qu'ils ne dorment pas, tu as commencé à délirer. Oui, tu as commencé à te battre contre des fantômes démoniaques qui n'existaient que dans ta tête, tu as commencé à voir des êtres monstrueux tout autour de toi, parmi les hommes et les femmes que tu côtoyais au quotidien. Tu les percevais avec des faciès horribles et inhumains, et tu commençais à sombrer dans une folie irréversible. Jusqu'au jour où tu es allé trouver Othman pour lui trancher la gorge. Et ce jour-là, Othman n'a pas eu peur de ton sabre. Il t'a laissé parler, et il a compris ce qui se passait dans ta tête et qu'elle en était la véritable raison. Ingénieusement, il t'a fait

croire que toutes tes folles visions étaient vraies. Alors, il a pu inventer cette histoire de bons et de mauvais génies, il a pu élaborer une quête du bien contre le mal. De manière habile, il a fabriqué des ennemis de Dieu à exterminer, d'innocents hommes qu'il allait pouvoir te désigner comme faisant partie d'un vaste complot du Diable, un complot secret et imaginaire, complot qui résolvait de fait le problème auquel était confronté Ali.

Le Sage pointa de nouveau Muhammad du doigt.

– Et « Dieu », ou plus exactement Ali, a confirmé toute cette rocambolesque histoire dans la Mère du Livre. Il t'a fait croire que tu n'étais pas ensorcelé, mais bien détenteur, par miracle, d'un Œil de Dieu qui te permettait de percevoir les soi-disant génies. Cet «Œil », ou plus exactement cet empoisonnement résiduel, une fois qu'il est parvenu à te convaincre de massacrer ses ennemis, Ali a veillé à le faire disparaître pour préserver ta santé mentale : il a ordonné un jeûne long et strict pour que ton corps se purifie de toute trace de substances néfastes, en trouvant prétexte de commémorer la victoire de Badr, jeûne qu'Ali a perpétué en coutume curative annuelle pour éviter toute rechute accidentelle, un jeûne dément qu'Ali a imposé à tous à cause de toi, pour que jamais tu ne soupçonnes ton empoisonnement. Voilà toute l'histoire de tes visions…

D'une voix presque imperceptible, Muhammad interrompit le vieil homme.

– Pourtant, j'ai bien vu des choses miraculeuses et bien réelles lors de la bataille de Badr, des choses qui n'ont rien à voir avec des visions…

– Tu te trompes. Laisse-moi te montrer la bataille comme elle s'est réellement passée, comme tu aurais dû la voir sans tes hallucinations du moment. Ferme les yeux et souviens-toi…

Le corps tremblant, Muhammad s'exécuta et, comme par enchantement, il se retrouva debout à côté de sa jument blanche, au milieu du désert. Immédiatement, il reconnut les lieux où sa troupe composée de trois cents hommes s'était rassemblée à l'époque, juste avant qu'il ne donne l'assaut victorieux contre les Mecquois au puits de Badr. Sous l'ombre menaçante d'épais nuages bas et gris, avec ses soixante-dix chameaux, la troupe était toujours présente derrière sa jument. Cependant, tout comme la monture de

Muhammad, elle n'était plus qu'une armée immobile, figée dans des postures insolites, transformée en statues de pierres silencieuses qu'un petit vent berçait d'un souffle glacial.

Surgissant dans son habit blanc, le Sage de la Mecque désigna de la main les trois hommes entièrement drapés de noirs qui se tenaient à quelques mètres de Muhammad.

– Sais-tu pourquoi Ali, Omar ou Abou Bakr ont enturbanné leur visage de la sorte ce jour-là ? gloussa le vieillard. Eh bien, dis-toi qu'ils craignaient que tu ne voies en eux qu'un monstre démoniaque, à cause de tes hallucinations. Rappelle-toi cette période : Ali et ses complices sont restés le visage camouflé la plupart du temps en ta présence, de peur que tu ne les prennes pour des « génies » comme pour Othman, et qu'ils ne perdent ainsi du crédit à tes yeux.

Les pieds nus, Muhammad marcha d'un pas léger vers le trio pétrifié. Il contempla la silhouette titanesque d'Omar : le géant à la force colossale semblait encore plus grand que d'ordinaire, aussi imposant qu'une montagne.

Alors, depuis toutes ces années, Omar s'est joué de moi…

Derrière lui, le Sage approuva de la tête.

– Oui, Omar s'est bien joué de toi, comme d'ailleurs il s'est bien joué de tous. Il était et reste toujours le plus sanguinaire des hommes, un assassin assoiffé de sang et de vins, ton plus féroce ennemi d'autrefois qui s'était fait la promesse de te tuer de ses propres mains. Il aurait pu y parvenir, parce qu'il avait fait croire à sa sœur Fâtima qu'en lisant un feuillet de ta récitation il avait eu la révélation que tu étais vraiment le Messager de Dieu, et il avait pu ainsi obtenir de son idiote de sœur le lieu où tu te trouvais. C'était une ruse brillante de sa part, et il était bien parti pour t'assassiner. Mais il a trouvé Abou Bakr sur son chemin. Pour l'empêcher de te tuer, Abou Bakr lui a tout révélé, toute l'ampleur de la comédie qu'il jouait avec ton oncle depuis le début. Abou Bakr a promis monts et merveilles à Omar s'il acceptait de se joindre à eux. Et Omar a intelligemment accepté de se joindre à eux, et il a eu parfaitement raison de croire aux promesses d'Abou Bakr : il sera son second pour régner avec lui, pour diriger l'empire des Soumis que tu as offert sur un plateau en or à Abou Bakr.

Mon ami, Abou Bakr…

– Abou Bakr n'est pas ton ami, crois-moi. Il n'a été que l'ombre sournoise de ton oncle et d'Ali. D'ailleurs, quelle probité accorder à cet homme qui a donné son enfant Aïcha à un vieillard comme toi ? Et cela, dans le seul but de placer son avenir dans ta couche, uniquement pour assurer son devenir lorsque le jour de ta mort surviendrait. Et toi, pauvre fou, pauvre aveugle que tu es, tu as désigné Abou Bakr comme ton successeur !

Au loin, le tonnerre se mit à gronder.

« Je suis en colère ! »

La voix de Dieu venait de résonner dans l'esprit de Muhammad.

– C'est fou ce que l'on peut entendre quand on est sous l'effet résiduel de drogues, gloussa le Sage. Pour tout de dire, comme maintenant, dis-toi que le jour de cette bataille tu n'as nullement entendu la voix de Dieu : tu as simplement entendu le tonnerre gronder, et ton esprit malade l'a interprété à sa manière, ton esprit fou a donné des mots à des bruits, un sens logique à cette vision délirante dans laquelle ta conscience empoisonnée était prisonnière. Rien de tout cela n'était vrai, pas plus qu'il n'y avait de vierges descendues du paradis pour prendre soins du corps terrestre de leur époux, pas plus que tu n'as aveuglé les rangs mecquois avec une poignée de sable que tu as jetée dans leur direction. Rien n'est vrai, même si tu es persuadé qu'un vent divin a transformé ta poignée de sable en un gigantesque nuage de poussière.

Le Sage s'avança vers Muhammad et lui murmura à l'oreille.

– Oui, tout n'est qu'est imagination, tout n'est qu'illusion…

– Mais les anges dans le ciel, protesta Muhammad. Ce sont pourtant bien eux qui ont attaqué les Mecquois en premier. Je me souviens des lignes mecquoises qui étaient disloquées, je me souviens de la confusion dans leurs formations. Je revois encore ces hommes qui étaient au sol, qui agonisaient sans blessure apparente, sans même que le sang ne coule. Je revois encore certains d'entre eux avec les nuques brisées, d'autres qui avaient la tête décapitée alors que notre armée n'était pas encore arrivée sur place.

– Il n'y avait pas d'anges dans le ciel, rétorqua le Sage d'un ton cinglant. Ce ne sont pas tes visions qui ont tué les Mecquois. La réalité est tout autre : Ali avait soudoyé à prix d'or une

cinquantaine de Mecquois parmi leurs clans. Ces traîtres ont mis un poison fulgurant dans une partie de l'eau des hommes et des chevaux qui étaient en train de se préparer à la bataille. Et juste avant que ton armée ne donne l'assaut, ils sont passés à l'action dans le dos de leurs amis. D'où la confusion et la panique que tu as vues parmi eux, d'où les têtes décapitées et la fuite précipitée des Mecquois à la vue de leurs frères empoisonnés qui mouraient de manière inexpliquée…

– Mais pourquoi les prisonniers mecquois n'ont rien dit à ce sujet ?

– Ils étaient tous terrorisés. Ils ne savaient pas quel sort tu allais leur réserver, surtout s'ils disaient quelque chose qui était contraire à ta vision des anges, contraire à ce que tu as raconté à tous juste après la bataille. De retour chez eux, les chefs de La Mecque n'ont pas révélé la vérité au peuple, pour ne pas rompre la cohésion de leurs clans, pour ne pas y jeter le feu de la suspicion si on apprenait la traîtrise de certains. Ils ont simplement fait le ménage dans leurs rangs, et la bataille suivante n'a pas été la même histoire. Ils ont été victorieux. Tu le sais bien, sans ruse ou traîtrise, on ne pouvait pas battre les Mecquois, ils étaient les plus forts…

Le Sage fit un pas sur le côté et, d'un doigt accusateur, il désigna la silhouette d'Ali.

– Immédiatement après la bataille, tu lui as raconté en détail ce que tu croyais y avoir vu. Et tout ce que tu as cru y voir, tout ce que tu lui as décrit, Ali l'a soigneusement consigné et fait rédiger par ses poètes, pour composer une nouvelle récitation qui relatait cette bataille. Les Auxiliaires ont été ravis de colporter tes délires, de dire qu'ils avaient vu eux-aussi les anges dans le ciel attaquer vos ennemis. Parmi ta troupe, les esprits idiots, qui n'avaient pourtant rien vu, ont été les langues les moins avares en détail, ils ont été les plus fervents à raconter tous ces mensonges auxquelles ils ont fini par donner vie dans leurs mémoires. Au final, Ali était réjoui de tes hallucinations qui servaient sa cause, et il n'a pas manqué de créditer tous tes délires. Comme celui que tu as eu la veille de cette bataille, quand tu es venu reconnaître le terrain. Ton esprit malade a eu une vision des cadavres qui joncheraient soi-disant ces lieux le lendemain, et ton esprit fou a superposé cette image avec celle du jour d'après, te faisant croire qu'elles étaient

parfaitement identiques. D'où ta croyance d'avoir vu le futur. Mais personne ne peut voir l'avenir, crois-moi mon ami…

Le Sage s'avança vers Ali pour lui enlevait le turban qui cachait son visage à la peau mate et juvénile, à la belle barbe noire et au sourire éclatant.

– Regarde bien Ali, mais ne le juge pas mal. Même s'il s'est joué de toi, même s'il t'a fait faire des choses horribles, contrairement aux autres, il a été le seul à vraiment veiller sur toi par amour. Comme un fils pour son père, comme le fils qu'il était pour toi. Il a veillé à t'apporter tout ce qu'il pouvait t'offrir, tous les trésors du monde, même si tu n'en voulais pas. Pour ton unique bonheur, il t'a octroyé des droits spéciaux dans ta récitation, pour que tu puisses enfin trouver l'amour auprès de femmes aimantes…

Comme perdu dans des souvenirs oubliés, le Sage fixa silencieusement Ali pendant une longue minute. Puis, d'une main délicate, il caressa tendrement la joue du barbu et reprit la parole.

– Tu sais, Ali avait une vison fausse des femmes à cause de Khadija l'empoisonneuse. Il les croyait toutes mauvaises, sournoises et maléfiques pour les hommes. Alors, il les a reléguées à un niveau inférieur, il les a rabaissées à un statut animal. Il les voulait soumises et silencieuses, lascives et obéissantes aux moindres désirs des hommes, bonnes qu'à n'être prises que par derrière, quitte à les frapper si elles refusaient l'ignominie de leur nouvelle vie. Ali a transformé toutes nos mères, toutes nos filles en esclaves dociles par amour de « Dieu ». Elles ne savent pas qu'elles sont de fait l'esclave d'un seul homme qui les méprises, qui les hait comme il haïssait Khadija…

Le Sage se tourna brusquement vers Muhammad, les yeux bleus accusateurs.

– Et si Ali veillait sur toi, tu as toi-aussi veillé sur lui au quotidien. Quitte à mentir pour le protéger, quitte à mentir pour le glorifier…

Muhammad baissa le regard sur ses pieds nus, couverts de grains d'un sable gris. Il comprenait ce que le Sage lui reprochait. Pendant des années, fermant les yeux sur les racontars d'Ali, il avait laissé se colporter les prouesses guerrières que ce fils chéri s'était inventées. Avec l'aval de Gabriel – et pour cause –, Muhammad avait crédité tous ces combats fictifs, tous ces duels

imaginaires ou ces exploits légendaires qu'Ali affirmait avoir accomplis sur les champs de bataille, par la grâce divine, contre les ennemis de Dieu. À l'époque, Muhammad avait trouvé légitime ces mensonges : la ruse faisant partie des mœurs de la guerre, ils permettaient de prendre l'ascendant moral sur l'ennemi qui avait vu en la personne d'Ali un surhomme indestructible, un héros devenu tout puissant par la volonté du Tout Puissant.

Les mensonges sont toujours nécessaires pour gagner la guerre…

Le corps flottant au-dessus du sable, le Sage vola lentement vers Muhammad.

– Des mensonges, toujours des mensonges, toi qui étais réputé ne jamais mentir… Et pourtant, tu mentais si bien, comme lors de la multiplication des pains…

La voix grondante et accusatrice du Sage résonna en Muhammad comme le tonnerre.

Parce que Dieu lui avait demandé de le faire par le biais de son ange de la révélation, il avait orchestré sous l'égide d'Ali une ingénieuse supercherie, dans le but d'unir définitivement les habitants de Yathrib derrière le Messager et, par la ruse, d'obtenir la victoire finale sur les Mecquois qui s'apprêtaient à les attaquer. À prix d'or, Ali avait acheté une quantité pharaonique de viande séchée et de blé qui était parvenue en secret, de nuit, dans la cité. Dès lors, la famine ne guettait nullement les croyants : le pain fabriqué avait été stocké dans une immense cavité creusée sous une petite demeure. C'était dans cette modeste maison que Muhammad avait joué les prodiges capable de multiplier la nourriture à l'infini. Par des trappes invisibles sous un four et sous une marmite posée au sol, un complice caché sous terre lui avait tendu les pains et les viandes de chevrette. La supercherie avait parfaitement fonctionné, et les habitants avaient cru aux pouvoirs miraculeux du Messager, surtout après avoir assisté à un autre miracle : celui du rocher transformé en poussière.

Le génie jaune…

Dans le désert, venu de là où le soleil se lève, les Auxiliaires avait capturé un homme à la peau jaune et aux paupières étrangement fermées comme un aveugle, mais parfaitement voyant. Malgré la barrière de la langue, cet homme leur avait

exhibé une poudre noire qu'il transportait en petite quantité dans plusieurs sacs : d'une simple étincelle, il avait montré le pouvoir destructeur de cette substance sombre. Immédiatement, Ali avait réalisé tout le potentiel de cette mystérieuse poudre noire. Pour parfaire les pouvoirs « miraculeux » de Muhammad, le jour prévu de la multiplication des pains, Ali avait eu l'idée de mettre en scène cette poudre dans l'une des tranchées qui était en train d'être creusée. Devant les yeux ébahis des habitants, le Messager avait pu faire disparaître un rocher dans un nuage de poussière, grâce à la poudre de l'homme jaune. Celui-ci avait finalement été décapité, après qu'Othman ait affirmé qu'il n'était qu'un mauvais génie, un génie jaune venu d'une contrée lointaine.

– Sous les ordres de ton « Dieu », tu as su parfaitement ruser lors de cette bataille de Yathrib, murmura le Sage à l'oreille de Muhammad. Et finalement, tu t'es mis à prier pour un recours divin, pour que les Mecquois abandonnent définitivement leurs positions de siège. Et la mauvaise saison est arrivée juste à temps, avec son lot de violentes tempêtes. Ali en a profité pour envoyer une poignée d'Auxiliaires dans les rangs ennemis pendant la nuit : ils ont arraché les piquets des tentes, et le vent qui hurlait a fait le reste…

Aïcha !

Devant le regard effaré de Muhammad, la frêle silhouette de l'enfant venait d'apparaître au loin. Entièrement dévêtue, le bout de ses minuscules seins pointant, la petite rouquine marchait d'un pas ingénu vers un homme lui-aussi nu, le sexe énorme, dressé plein de désir et de fougue. Les deux amants s'embrassèrent sur la bouche goulûment.

– Dans ce désert, Aïcha a succombé à l'appel des sens, susurra le Sage. Elle a perdu sa virginité ce jour-là. Souviens-toi, elle est tombée malade juste après cette aventure amoureuse, et elle est restée souffrante pendant un mois. Son sexe s'est infecté, et elle ne pourra probablement jamais avoir d'enfant…

Du doigt, le Sage désigna Ali.

– Il savait Aïcha coupable, mais par amour pour toi, il a fait condamner des innocents qui clamaient la vérité de l'adultère. Ali a produit des lois divines mensongères qui te protégeaient, qui protégeaient les secrets de tes défaillances sexuelles, pour que les

moqueries ne fassent jamais écrouler l'édifice des mensonges sur lequel repose ta récitation...

Au loin, le sang commença à couler de l'entrecuisse d'Aïcha. Les premières gouttes perlèrent sur le sable gris et, dans le ciel sombre et grondant, une pluie rouge se mit à tomber à verse.

Devant cette vision qu'il ne voulait voir, Muhammad ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il se retrouva sur la place du marché de Yathrib, au pied d'une profonde fosse noyée d'une mer de sang que la pluie constellait des larmes rougeoyantes du ciel. Les têtes décapitées des Juifs de la tribu de Qurayza étaient en train d'y flotter.

– D'autres innocents sont morts ici de la main d'Ali, dit le Sage d'une voix triste. Le jour de ce massacre, Othman n'est pas intervenu, comme il a pu le faire par le passé pour la tribu des Nadir que tu as expulsé de Yatrhib. Il n'est pas intervenu comme il se complaisait à le faire pour sauver certains Juifs de leur condamnation, en échange de pièces d'or, bien évidemment. Le jour de ce massacre, avec les autres complices criminels d'Ali, Othman a tout bonnement profité une bonne fois pour toutes de tous les biens spoliés des Juifs…

– Les Juifs n'étaient donc pas de mauvais génies…

– Non, les bons ou les mauvais génies n'existent pas, ils n'ont existé que dans ta tête, mon pauvre ami. À défaut de les rallier, les Juifs sont devenus les souffre-douleur de ta religion, et leur argent a servi à propager la Soumission dans le sang.

Du revers de sa manche, Muhammad essuya les gouttes de pluie qui coulaient de son nez, et le Sage lui fit brusquement face.

– Tu es en train de mourir, parce que tu es empoisonné, empoisonné par toutes ces drogues qui dorment dans ton sang. Oui, tu vas mourir d'ici peu, et tu emporteras dans la tombe l'histoire que je viens de te conter. Et si cette histoire finit quant à elle dans la tombe, ton corps, lui, n'y finira pas, parce qu'il dégage une odeur typique de ton empoisonnement, et nul doute qu'Ali veillera à se débarrasser définitivement de ce corps dont la peau laisse déjà apparaître les traces des drogues qu'il t'a administrées. Ali ne prendra aucun risque, il ne veut pas qu'un Soumis moins idiot qu'un autre devine la vérité à la lecture de ta peau. Alors, Ali va balancer ton cadavre dans le désert où il pourrira au soleil. Et on

oubliera à jamais ton visage, parce qu'Ali ne veut pas que tu sois glorifié à sa place. Lui seul aura droit aux peintures et aux statues à son effigie. Il est temps que tu ouvres les yeux sur cette réalité…

Muhammad ferma un instant les yeux. Quand ses paupières se rouvrirent, il était de nouveau assis dans la chambre aux murs blancs. Devant lui, à un mètre, le Sage lui faisait face tel le reflet immobile d'un miroir. Le sang était en train de couler du nez de Muhammad, et il en essuya les gouttes du revers de sa manche.

– Il est vrai que tout le monde aspire à la gloire, reprit le Sage comme s'il se parlait à lui-même, et c'est d'ailleurs ce qui motive les Soumis : ils veulent la gloire au plus haut de cieux, un lieu où ils meurent et demeurent éternellement jeunes pour déflorer jusqu'à la fin des temps des vierges nymphomanes. Pour parvenir à ces fantasmes juvéniles, les Soumis viendront des contrées les plus lointaines rêver autour de la Kaaba, et ils devront jeter des cailloux à un imaginaire Satan et baiser la pierre noire. Combien est étrange et ridicule ces rites sacrés qu'Ali a instaurés pour les Soumis, pour donner un semblant de but à leurs vies d'esclaves, pour donner un sens à une quête d'immortalité qui n'en a pas, tout cela pour asseoir son pouvoir sur la Soumission. Il est vrai que depuis la nuit des temps, pouvoir et soumission ont toujours été indissociables, l'un ne pas sans l'autre, l'un ne peut exister sans l'autre. L'exercice d'un grand pouvoir implique forcément l'existence d'une grande soumission. Si Dieu est grand, l'homme doit forcément être petit. Si Dieu n'est qu'une projection des fantasmes humains, alors toute religion est animée par un désir de puissance. Si Dieu existe, et qu'il a fait l'homme à son image, alors cela signifie que le Créateur est à l'image de l'homme : aussi avide de puissance que lui. Un Dieu qui n'a au final créé l'humain que pour avoir la possibilité d'exercer sur lui sa toute puissance. Tel est donc le sens de notre vie : nous n'existons que pour être soumis à un Dieu qui a besoin de nous pour se sentir puissant. Dieu en a besoin car, autrement, par rapport à quoi serait-il grand ? Les Chrétiens appellent cela l'amour : Dieu nous aime. Mais qu'est-ce que Dieu aime au juste dans cette relation complètement déséquilibrée entre la créature et le créateur ?

– Es-tu une divinité venue du ciel ? s'enquit soudainement Muhammad. Ou es-tu toi-même, en vérité, Dieu ?

Le Sage se mit à rire.

– Dieu n'existe pas, du moins je ne crois pas, je n'y crois pas. Ne comprends-tu pas enfin que Dieu, comme tout ce qui t'entoure, n'est peut-être pas réel ? Oui, rien n'est probablement réel, tout comme je n'existe pas !

D'une main perplexe, Muhammad se gratta la barbe.

– Tu n'existes pas ? Que veux-tu dire par là ?

– Dis-toi qu'en vérité, le vieil homme que tu crois voir en face de toi n'existe que dans ta tête, mon ami. Je ne suis que ta création, juste une illusion, le fruit de ton imagination… C'est fou ce que l'on peut voir lorsqu'on est sous l'effet résiduel de drogues…

Progressivement, les cheveux et la barbe blanche du Sage de La Mecque s'assombrirent pour devenir du noir d'une nuit sans lune. Alors, dans les traits du vieillard aux yeux bleus, Muhammad reconnut son propre visage.

– Oui, je suis bien toi, gloussa son jumeau. Depuis toujours, je ne suis que toi, qu'une partie de toi. Je suis cette conscience qui percevait tout quand tu étais inconscient, celle qui entendait tout ce qui se disait quand tu étais drogué ou sous l'emprise de ton oncle, celle qui voyait tout quand nos yeux hypnotisés ne voyaient que ce que ton oncle ou Ali voulaient te faire voir.

Muhammad voulut parler, mais la surprise était telle qu'il ne put exprimer un seul mot.

– Nous sommes deux, reprit le Sage avec la voix de Muhammad. Nous sommes de fait un palindrome humain, nous sommes *hallah* : tu es le *hal* et je suis le *lah*. Tous deux, nous ne sommes qu'un, un simple reflet de miroir dans lequel tu te regardes, dans lequel ton esprit croit me voir et me parler.

Avec effroi, Muhammad était en train de réaliser que, depuis le début, il se parlait seul à voix haute. Il comprit qu'une partie secrète et inaccessible de lui-même s'était ouverte à son esprit, et les mots qu'il s'était dits jaillissaient, au son de la vérité, du plus profond de son être.

Souviens-toi de notre toute première rencontre, mon ami…

D'une mémoire vive, dans un torrent d'images vraies, Muhammad se revit sous la tente où il avait cru y rencontrer le Sage de La Mecque au premier jour. Toutefois, ce jour-là, il était

bien seul assis sous la tente, seul avec lui-même. Et la main meurtrière qui tenait son sabre, cette main assassine qui avait posé le tranchant de la lame sur son cou pour le tuer, était sa propre main. Il avait échappé à son inconscient suicide par l'arrivée inopinée d'Aïcha. Celle-ci s'était mise à hurler devant la vision de son époux en train de vouloir se trancher la gorge.

Et comme toujours, Ali a veillé à faire taire cette affaire…

Le regard effaré, pendant un temps infini, il fixa l'épais rideau vert de la fenêtre ouverte qui avait cessé d'onduler. Dehors, le vent semblait mort, et le Sage avait disparu avec lui. À présent, Muhammad était seul avec lui-même. Sans qu'il en ait conscience, un sang noir perlait à grosses gouttes de son nez.

– Je dois leur dire la vérité ! s'écria-t-il brusquement. Je dois dire aux Soumis que Dieu n'existe pas, que c'est mon oncle et Ali qui ont tout inventé ! Il n'est pas trop tard…

D'un mouvement lent et difficile, s'aidant de ses bras tremblants, il se leva et marcha vers la porte. Lorsqu'il l'ouvrit, Muhammad eut la surprise de trouver Abou Bakr qui avait jusqu'à lors l'oreille collée contre la porte.

Affolé, Abou Bakr recula de trois pas et, la rage aux lèvres, Muhammad avança en tendant les bras pour étrangler son ami.

– Menteur ! hurla-t-il. Tu n'es qu'un menteur…

Deux mains géantes se saisirent du cou de Muhammad. D'une étreinte meurtrière, elles le soulevèrent à trente centimètres au-dessus du sol. Les jambes gesticulèrent dans le vide de manière grotesque, comme celles d'une marionnette dont on tire les ficelles.

– Paix sur toi, Messager de Dieu ! gronda Omar dans un sourire grimaçant.

Le visage écarlate, le corps devenu soudain raide et impuissant, Muhammad sentit la vie le quitter. Devant ses yeux voilés d'un rouge sang, une ombre noire et froide, surgie du firmament, l'enveloppa de bras malveillants. Et, avant que cette mort ne l'emporte vers les ténèbres qui s'ouvraient sous ses pieds, Muhammad entendit une dernière fois la voix du Sage de la Mecque qui résonna en lui.

hallah…

Remerciements

Anna K. Dick n'est pas une femme. Pas plus qu'elle n'est un homme. Elle n'est personne, ou plus exactement elle n'est qu'un groupe de personnes écrivant au nom de l'amour. L'amour de la Vérité, avec cette idée qu'aimer est plus fort que d'être aimé.

Nous ne sommes que des joailliers de l'écriture. Nous avons trouvé de nombreuses pierres précieuses littéraires, des diamants aux textes parfois bruts, d'auteurs connus ou inconnus, qui n'attendaient qu'à être mis en valeur de manière romancée.

Nous voulons donc remercier, avant de les citer dans les pages suivantes, ces différents penseurs indépendants et leurs écrits qui nous ont permis de sertir ce livre de perles romanesques, en particulier Ibn Warraq pour son ouvrage « Pourquoi je ne suis pas musulman », ainsi que « Le Coran démasqué » de @taghout.blogspot.com.

Un grand merci pour Olivier Surin de PhénixGraphic.com et sa création des « serpents tournants », que vous pouvez admirer sur la couverture du livre. Copyright www.phenixgraphic.com

Un immense Merci à l'armée des M pour son dévouement à la propagation du Virus Dieu (le roman) et dans leur lutte quotidienne pour réveiller tous ceux qui ont vocation à s'exprimer en public, médias ou classe politique. Depuis longtemps, ceux-ci utilisent des stratégies d'évitements ou d'édulcoration de la Vérité, pour endormir les masses ignorantes, avec cette idée que les mots provoquent les problèmes.

Mais les mots ne sont des maux que lorsqu'ils mentent.

Comme le disait George Orwell, dans les temps de tromperie universelle, dire la Vérité devient un acte révolutionnaire.

Vive la Révolution des esprits Libres…

Références, sources et droits de citation

*
* *

Chapitre 1 « Bouquet final »

…régentant tous les aspects de la vie privée, de l'alimentation à habillement, des relations sexuelles aux relations professionnelles, depuis la naissance jusqu'à la mort…

« Depuis plus de 500 ans, les règles et les théories d'un vieux cheikh arabe, et les interprétations abusives de générations de prêtres crasseux et ignares ont fixé, en Turquie, tous les détails de la loi civile et criminelle. Elles ont réglé la forme de la constitution, les moindres faits et gestes de la vie de chaque citoyen, sa nourriture, ses heures de veille et de sommeil, la coupe de ses vêtements, ce qu'il apprend à l'école, ses coutumes, ses habitudes et jusqu'à ses pensées les plus intimes. L'islam, cette théologie absurde d'un Bédouin immoral est un cadavre putréfié qui empoisonne nos vies. »

Mustapha Kemal Ataturk 1881-1938, fondateur de la Turquie laïque.

…« S'ils retournaient à l'infidélité, saisissez-les et mettez-les à mort partout où vous les trouverez », murmura Tom en citant un verset du Coran…

Coran, sourate 4 verset 91 (4.91)

…après avoir maudit dans son Coran les poètes…

26.224

…il ne savait pas quels seraient ses besoins futurs, qui se mettrait en travers de son chemin et qui Dieu devrait maudire pour discréditer ces futurs opposants de l'ombre, comme ce fut le cas avec son oncle Lahab et sa tante…

Sourate 111 « Abou Lahab »

…Il s'était totalement discrédité auprès des juifs, mais également auprès des chrétiens pour avoir confondu dans sa récitation la mère de Jésus, Marie, avec la sœur de Moïse qui portait le même nom…

19.28-29 : Elle alla chez sa famille, portant l'enfant dans ses bras. On lui dit : O Marie ! tu as fait une chose étrange. ***O sœur d'Aaron*** *! ton père n'était pas un homme méprisable, ni ta mère une femme suspecte. (Aaron est le frère de Moïse)*

Aucune ambigüité possible sur l'identité de cet Aaron puisque son nom est confirmé dans la même sourate versets 52-54 (note de l'auteur nda)

52 : Parle aussi, dans le Livre, de Moïse. Il était pur. Il était envoyé et prophète en même temps. 53 : Nous lui criâmes du côté droit du mont Sinaï, et nous le fîmes approcher pour nous entretenir avec lui en secret. 54 : Par l'effet de notre miséricorde, nous lui donnâmes ***son frère Aaron*** *pour prophète.*

…persuadé que Jésus avait reçu les Évangiles de Dieu de son vivant…

5.50 : nous lui avons donné l'Évangile…

57.27

…qu'aucune des révélations d'Allah ne seraient désormais abrogées ou oubliées sans qu'il ne soit substitué quelque chose de mieux ou de similaire…

2.100

…Mahomet finira par ordonner, par Coran interposé, de leur couper les pieds et les mains, de les crucifier ou de les décapiter…

5.37 : Voici quelle sera la récompense de ceux qui combattent Dieu et son apôtre, et qui emploient toutes leurs forces à commettre des désordres sur la terre : vous les mettrez à mort ou vous leur ferez subir le supplice de la croix ; vous leur couperez les mains et les pieds alternés ; ils seront chassés de leur pays. L'ignominie les couvrira dans ce monde, et un châtiment cruel dans l'autre.

…Quand les Mecquois se retirèrent, par la volonté d'Allah comme l'affirma Mahomet, celui-ci fanfaronna…

33.25

…affirmant qu'il n'avait jamais été donné à un prophète de faire des prisonniers sans commettre de grands massacres sur la terre…

8.68 : *Il n'a jamais été donné à un prophète de faire des prisonniers sans commettre de grands massacres sur la terre.*

…invité à bénéficier du butin de guerre…
8.70

…Il possédait des privilèges spéciaux sur le butin…
8.42

…autorisé à avoir toutes les femmes qu'il désirait…
33.47

le dernier législateur sous forme de révélations divines
33.38

…Allah la girouette le justifia comme étant une épreuve, pour tester ceux qui suivaient le Messager et les séparer de ceux qui lui tournaient les talons. Cependant, Mahomet dut rassurer ses crédules adeptes qui considéraient la prière comme un acte magique comptabilisé pour obtenir les meilleures places au paradis, en leur garantissant que les anciennes prières faites tournées vers Jérusalem ne seraient aucunement défalquées du divin comput…
2.136-139

…D'autres, prenant comme modèle à suivre celui du tueur qu'était devenu Mahomet à la fin de son existence, perpétuaient des actes de terreur par amour du Prophète, trouvant parfaitement légitimes les massacres orchestrés au nom de Dieu…
33.21 : Vous avez certainement dans le Messager de Dieu un beau modèle (de conduite) pour quiconque dont l'espoir est dans Dieu et le Jour Final, et qui engage beaucoup dans l'Adoration de Dieu.

…tuez les infidèles partout où vous les trouverez…
9.5

…occultant les ordres sectaires de Mahomet qui leur disaient de ne pas prendre pour ami ou patron un non-musulman. Par cette occultation volontaire, ils évitaient le repli communautaire…
3.27 : Que les croyants ne prennent pas pour patrons de mécréants au lieu de croyants !
5.56 : O croyants ! ne prenez point pour amis les juifs et les chrétiens.

*
* *

Chapitre 2 « La révélation »

…« Lis ! Au nom de ton Seigneur qui a tout créé, qui a créé l'homme à partir d'un caillot de sang. Lis ! Ton Seigneur est le Très Généreux, qui a enseigné par la plume, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. »…

96.1-5

…Ô Muhammad, tu es vraiment l'Envoyé de Dieu…

Hadith 91.1

…vergers, vignes et jardins luxuriants…

78.31-34 : Ce sera un succès pour ceux qui craignent Dieu : des vergers et des vignes, des adolescentes d'une égale jeunesse, des coupes débordantes.

…Parmi des rivières d'une eau claire parsemée de rubis et de diamants, des ruisseaux de vins, de miel pur ou de lait au goût inaltérable coulaient à flot…

47.16

…bordé d'arbres majestueux aux divers fruits succulents et qui étendaient leur ombrage tout autour d'eux…

56.27-33

…ils émanaient d'hommes vêtus d'habits de satin vert et de soie, ornés de bracelets d'argent. Dans une totale béatitude, ils étaient allongés sur des lits ornés de pierreries, assis sur des sièges d'or ou accoudés sur des tapis aux revers de brocart et aux coussins couleur émeraude…

37.40-49, 44.51-55, 55.54-58, *56.15-24, 76.12-26, 83.23*

…des enfants doués d'une jeunesse éternelle…

52.24, 56.17, 76.19

…Dans des vases tenus par les anses, ces jeunes éphèbes offraient également d'inépuisables vins savoureux qui ne provoquaient ni ivresse, ni somnolence parmi les buveurs qui gardaient toute leur raison…

37.46, 47.16, 83.25

…les vierges créées spécialement pour eux par Dieu…

37.47, 55.56, 56.34, 78.33

…après avoir bu une boisson mêlée de gingembre…
76.17

…leurs seins arrondis…
78.33

…la virginité conservée…
56.35

…Fouettés par des vents pestilentiels et de fournaises, de tous âges, des centaines d'hommes et de femmes nus subissaient les pires tourments, entravés par des chaînes ou des carcans…
56.41-42, 76.4

…des voix terrifiées demandaient à Malik, le gardien de l'enfer, de supplier Dieu de les achever…
43.77

…Attachés dans le vide, un groupe d'hommes et de femmes étaient en proie à des flammes vives qui leur rôtissaient la chair. Et celle-ci, une fois carbonisée dans des souffrances abominables, était remplacée par une autre peau humaine, pour que le châtiment des prisonniers ne cessent jamais…
4.59

…En train de s'y consumer, le cou tendu en direction de Gabriel, un vieillard appela au secours. Pour toute aide, il eut en retour un jet liquide de métal fondu qui le défigura…
18.28, 55.35

*
* *

<u>Chapitre 3 « Aller simple pour l'enfer »</u>

…Le prétendu « Prophète » avait affirmé que le Coran contenait des versets explicites, et d'autres ayant un sens caché que seul Dieu connaissait…
3.5 : C'est Lui qui a fait descendre sur toi le Livre : Dans celui-ci sont des versets explicites : ils sont la mère du Livre. D'autres [versets] sont à prendre

au figuré. Mais ceux dont les cœurs sont dévoyés s'attachent à la partie qui est au figuré, cherchant la discorde, et cherchant les sens cachés, mais personne ne connaît les sens cachés sauf Dieu.

…Les mots à double sens pour les gangsters étaient à profusion dans le Coran…

8.62 : Mettez donc sur pied toutes les forces dont vous disposez et de forts escadrons, pour en intimider les ennemis de Dieu et les vôtres, et d'autres encore que vous ne connaissez pas et que Dieu connaît. Tout ce que vous aurez dépensé dans la voie de Dieu vous sera payé, et vous ne serez point lésés.

…reverser sa part au chef de la pègre de Médine qui exigeait un cinquième des rapines…

8.42

…Ces derniers « imposaient ce qui était juste »…

3.106 : Vous [les musulmans] êtes le meilleur des peuples, élevé au dessus des [autres] hommes ; Vous imposez ce qui est juste, interdisez ce qui est mauvais, et vous croyez en Dieu. Si les hommes qui ont reçu les Écritures voulaient croire, cela ne tournerait qu'à leur avantage ; mais quelques-uns d'entre eux croient, tandis que la plupart sont pervers.

…C'était l'abécédaire des criminels qui ordonnait d'exterminer les non-musulmans en leur coupant la tête, affirmant que ce n'était pas les musulmans qui tuaient mais Dieu par leur entremise…

8.17

…ces dernières ne pouvaient leur refuser les rapports sexuels…

2.223 : Vos femmes sont un labour pour vous. Approchez donc votre labour quand et de la manière que vous voulez.

…Mahomet décida d'accorder un statut d'infériorité sans engagement de durée contre argent comptant…

9.29 : Combattez ceux qui rejettent Dieu et le jugement dernier et qui ne respectent pas Ses interdits ni ceux de Son messager, et qui ne suivent pas la vraie Religion quand le Livre leur a été apporté, (Combattez-les) jusqu'à ce qu'ils payent tribut de leurs mains et se considèrent infériorisés.

…Pour les rabaisser, on obligeait les victimes terrorisées à se tenir debout, courbées devant le percepteur armé qui était lui assis et, lorsqu'ils payaient le tribut, on les frappait derrière la nuque pour les humilier …

D'après le commentateur musulman al Zamakhshari (1075-1144), source « pourquoi je ne suis pas musulman » de Ibn Warraq, édition l'âge d'homme, 1999.

…De la même manière que dans la mafia on ne quittait pas l'organisation sans se faire « descendre », éliminant ceux qui en savaient trop, les apostats qui renonçaient à l'islam étaient considérés comme des traîtres et devaient être tués…

4.91

…Par contre, ce que ne disait jamais l'imam des médias, c'était que l'inverse était impossible : l'apostat qui délaissait l'islam pour une autre religion devait être mis à mort…

4.91

…véritable verset incriminé, dans sa version officielle, disait que quiconque tuait une personne non coupable d'un meurtre ou d'une *corruption* sur la terre, était comme s'il avait tué tous les hommes…

5.35

…Dans un verset, le Prophète avait même poussé le vice en ordonnant à ses adeptes, lors de leurs prosternations, de se faire des bosses sur le front en se frappant la tête par terre, afin d'exhiber les marques de leur dolorisme.…

48.29

*
* *

Chapitre 4 « Xième Commandement : le mythe de Moïse, tu comprendras »

…réellement battu contre Pharaon…

10.76, 40.40, 43.45.

…du déluge…

11.42, 54.11, 69.11.

…l'Arche de Noé…

11.40

…Jonas avalé par un poisson…
37.136

…Adam chassé d'Éden…
7.22-24

*
* *

Chapitre 5 « L'ascension »

…l'ange Gabriel était apparu et avait retiré le cœur de Muhammad de sa poitrine, il en avait enlevé une boule noire, la partie du diable en lui…
Sourate 94

…C'est la marque de leur vertu et un frein contre les propos des hommes. Elles en seront plus vite reconnues et éviteront ainsi d'être offensées. Telle est la volonté de Dieu qui est indulgent et miséricordieux…
33.57

…Ces épreuves, toutefois, étaient toujours suivies d'une consolation…
94.4-6

…le Prophète se demanda si son nom ne signifiait pas plutôt *transpiration* au lieu d'*éclair*…
عرق transpiration (qui engendre la sueur abou araq)
البراق Bouraq (al-buraq)

…Au septième ciel, Abraham était là, ainsi que Gabriel qui l'avait conduit jusqu'à l'extrême limite des cieux…
2.27 : C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre, puis Il a orienté Sa volonté vers le ciel et en fit sept cieux.
17.46 : Les sept cieux et la terre et ceux qui s'y trouvent, célèbrent Sa gloire.
23.17 : Nous avons créé, au-dessus de vous, sept cieux.
23.87 : Dis : Qui est le Seigneur des sept cieux et le Seigneur du Trône sublime ?
41.11 : Il décréta d'en faire sept cieux en deux jours et révéla à chaque ciel sa fonction.
65.12 : Dieu qui a créé sept cieux et autant de terres.

…Ce voyage nocturne était déjà écrit dans le Livre…

Sourate 17

*
* *

Chapitre 6 « Fatima »

…Pour les musulmans, le Coran était un livre non créée, descendu du ciel tel quel, dont l'original, la Mère du Livre, reposait sur une Table gardée…

43.3, 85.22

…Mahomet avait été impressionné par la connaissance des saintes écritures que possédaient les juifs instruits : ils connaissaient le Livre comme ils connaissaient leurs propres enfants…

6.20

…dans un verset « qu'Allah les maudisse »…

9.30 : Les Juifs appellent Uzair un fils de Dieu, et les Chrétiens appellent Christ le fils de Dieu. C'est ce qu'ils disent de leur bouche ; (en cela) ils imitent ce que les infidèles disaient. Que Dieu les maudisse : comme ils sont loin de la Vérité !

…La réponse était simple : parce que, dans son délire d'imposture, Mahomet oubliait souvent qu'il récitait soi-disant les paroles de Dieu, qu'il était simplement la bouche humaine parlant à la place du Très Haut et que tout le Coran était supposé être l'expression d'Allah à la première…

9.40

…son oncle Abou Talib, le père d'Ali, se trouvait au plus profond de l'enfer…

« Peut-être que mon intercession lui sera utile au jour de la résurrection, pour qu'il puisse être transféré dans un feu qui atteindra seulement ses chevilles, mais qui sera suffisamment chaud pour lui rôtir la cervelle. » Hadith.

…que tout fidèle doit imiter…

33.21

…kamikazes islamiques désireux de se faire exploser au milieu de mécréants, pour accéder instantanément au paradis promis…

4.76 : À ceux qui, combattant dans le chemin de Dieu, sont tués ou sont vainqueurs, Nous donnerons une rétribution immense.

…il y a un astérisque coranique, un verset qui stipule que tous les musulmans seront précipités en enfer à leur mort…

19.69 : Nous les rassemblerons, eux et les diables. Puis, Nous les placerons autour de l'Enfer, agenouillés.

19.72 : Il n'y a personne parmi vous qui ne passera pas par L'Enfer : Car il s'agit là pour ton Seigneur d'une sentence irrévocable.

…car eux échappent à l'enfer par la clause d'un autre verset…

3.194 : J'effacerai les péchés de ceux qui auront émigré ou auront été chassés de leur pays, qui auront souffert dans mon sentier (pour ma cause), qui auront combattu et succombé. Je les introduirai dans les Jardins arrosés de courants d'eau.

…Allah n'autorisait pas le mariage avec un insoumis…

2.220 : Ne mariez pas les femmes associatrices (polythéistes), avant qu'elles ne croient : Une esclave qui croit est meilleure qu'une femme associatrice, même si celle-ci vous plaît. Ni ne mariez [de femmes] aux associateurs avant qu'ils ne croient. Un homme esclave est meilleur qu'un associateur, même si celui-ci vous plaît. Ils vous invitent au Feu. Mais Dieu vous invite au Jardin et au Pardon, et rend Ses Prodiges clairs aux hommes. Peut-être se rappelleront-ils.

2.220 : N'épousez point les associatrices (les chrétiennes trinitaristes almushrikati) avant qu'elles ne croient (au strict monothéisme de Dieu) !... Ne donnez point vos filles en mariage aux associateurs avant qu'ils ne croient !

3.114 : O croyants ! ne formez de liaisons intimes qu'entre vous.

60.10 : Ô vous qui croyez ! Quand viennent à vous des croyantes émigrées, soumettez-les à examen (relativement à l'authenticité de leur foi)… En revanche, ne retenez point les incroyantes par les liens du mariage.

*
* *

<u>Chapitre 8 « La paix »</u>

...Que penses-tu de deux personnes dont le troisième compagnon est Dieu ? Ne crains rien, car Dieu est avec nous...

9.40 : Si vous ne secourez pas votre prophète, Dieu le secourra, comme il l'a déjà secouru lorsque les infidèles l'ont chassé lui deuxième (Abou Bakr). Ils étaient tous deux dans une caverne ; il dit alors à son compagnon : Ne t'afflige

point, car Dieu est avec nous. Il a fait descendre d'en haut sa protection ; il l'a soutenue par des armées invisibles, et il a abaissé la parole des infidèles. La parole de Dieu est bien plus élevée. Dieu est le puissant, le sage.

…Il a acheté à prix d'or ce livre ainsi que le Livre des Juifs…

2.38 : Et croyez à ce que J'ai fait descendre, en confirmation de ce qui était déjà avec vous ; et ne soyez pas les premiers à le rejeter. Et n'échangez pas Mes révélations contre un vil prix. Et c'est Moi que vous devez craindre.

2.169 : Ceux qui cachent ce que Dieu à fait descendre du Livre et le vendent à vil prix, ceux-là ne s'emplissent le ventre que de Feu. Dieu ne leur adressera pas la parole, au Jour de la Résurrection, et ne les purifiera pas. Et il y aura pour eux un douloureux châtiment.

3.71 : Ceux qui vendent à vil prix leur engagement avec Dieu ainsi que leurs serments n'auront aucune part dans l'au-delà, et Dieu ne leur parlera pas, ni les regardera, au Jour de la Résurrection, ni ne les purifiera ; et ils auront un châtiment douloureux.

3.72 : Et il y a parmi eux certains qui roulent leurs langues en lisant le Livre pour vous faire croire que cela provient du Livre, alors qu'il n'est point du Livre ; et ils disent : « Ceci vient de Dieu », alors qu'il ne vient pas de Dieu. Ils disent sciemment des mensonges contre Dieu.

3.184 : Dieu prit, de ceux auxquels le Livre était donné, cet engagement : « Exposez-le, certes, aux gens et ne le cachez pas ». Mais ils l'ont jeté derrière leur dos et l'ont vendu à vil prix. Quel mauvais commerce ils ont fait !

3.198 : Il y a certes, parmi les gens du Livre ceux qui croient en Dieu et en ce qu'on a fait descendre vers vous et en ceux qu'on a fait descendre vers eux. Ils sont humbles envers Dieu, et ne vendent point les versets de Dieu à vil prix. Voilà ceux dont la récompense est auprès de leur Seigneur. En vérité, Dieu est prompt à faire les comptes.

5.48 : Nous avons fait descendre la Thora dans laquelle il y a guide et lumière. C'est sur sa base que les prophètes qui se sont soumis à Dieu, ainsi que les rabbins et les docteurs jugent les affaires des Juifs. Car on leur a confié la garde du Livre de Dieu, et ils en sont les témoins. Ne craignez donc pas les gens, mais craignez Moi. Et ne vendez pas Mes enseignements à vil prix. Et ceux qui ne jugent pas d'après ce que Dieu a fait descendre, les voilà les mécréants.

9.9 : Ils troquent à vil prix les versets de Dieu (le Coran) et obstruent Son chemin. Ce qu'ils font est très mauvais !

…l'accusant de n'être qu'un faussaire changeant sans cesse de récitation…

16.104-105 : Lorsque nous changeons un verset contre un autre verset — Dieu sait ce qu'il révèle — ils disent : « Tu n'es qu'un faussaire ! » Non ! Mais la plupart d'entre eux ne savent pas. Dis (leur) « L'Esprit de sainteté l'a fait descendre avec la Vérité, de la part de ton Seigneur comme une Direction et une bonne nouvelle pour les soumis, afin d'affermir les croyants. »

…« Dieu est pauvre et nous sommes riches »…

3.177 : Dieu a certainement entendu la parole de ceux qui ont dit : « Dieu est pauvre et nous somme riches ». Nous enregistrons leur parole, ainsi que leur meurtre, sans droit, des prophètes. Et Nous leur dirons : « Goûtez au châtiment de la fournaise. »

…Il était certes répréhensible de combattre pendant un mois sacré mais, pour le Créateur, demeurer infidèle était un péché au combien plus grave. En vue d'étendre partout la Soumission, il était légitime de faire la guerre à ceux qui rejetaient Dieu, son Prophète et les Soumis. Excusant le meurtre de mécréants, l'infidélité était pire que n'importe quel carnage à leur encontre…

2.214 : ils t'interrogeront sur le mois sacré ; ils te demanderont si l'on peut faire la guerre dans ce mois. Dis-leur : la guerre dans ce mois est un péché grave ; mais se détourner de la voie de Dieu, ne point croire en lui, et à l'oratoire sacré, chasser de son enceinte ceux qui l'habitent, est un péché encore plus grave. La tentation à l'idolâtrie est pire que le carnage. Les infidèles ne cesseront point de vous faire la guerre tant qu'ils ne vous auront pas fait renoncer à votre religion, s'ils le peuvent. Mais ceux d'entre vous qui renonceront à leur religion et mourront en état d'infidélité, ceux-là sont les hommes dont les œuvres ne profiteront ni dans cette vie ni dans l'autre. Ils sont voués au feu, où ils resteront éternellement.

*
* *

<u>Chapitre 9 « Septième ciel »</u>

…Créés d'un feu pur sans fumée selon la fabulation coranique…

55.14

…Dans un hadith, les symptômes caractéristiques de la maladie avaient été confirmés par son épouse, la femme-enfant Aïcha : le Prophète avait été « ensorcelé » et était en proie à de telles hallucinations qu'il s'imaginait faire ce qu'en réalité il ne faisait nullement…

D'après Aïcha : « le Prophète fut victime de sortilèges, si bien qu'il s'imaginait faire des choses qu'en réalité il ne faisait pas. » Hadith 58.14

Aïcha a dit : « le Prophète ayant été ensorcelé fut en proie à de telles hallucinations qu'il s'imaginait faire ce qu'il ne faisait nullement. » Hadith 59.11

…Angoissé par les moqueries sur ses dires et des complots imaginaires sur sa personne…

Son obsession panique de la moquerie se révèle dans les versets : *2.13, 4.139, 6.5, 6.10, 11.11, 11.40, 13.32, 15.11, 16.36, 18.54, 21.42, 25.43, 26.5, 36.29, 37.12, 45.34.*

Son obsession des complots s'affirme dans les versets : *8.30, 35.11*. (nda)

…Dans le Coran, retranscrit fidèlement par ses scribes, Mahomet s'était flagorné d'avoir gagné par forfait un de ces duels contre des rabbins : dans le challenge de sorciers qu'il leur avait proposé, les participants devaient solennellement déclarer « par le Dieu X ou Y, que je meure si je mens ! »…

2.88 : Dis-leur : s'il est vrai qu'un séjour éternel séparé du reste des mortels vous soit réservé chez Dieu, osez désirer la mort, si vous êtes sincères.

2.108 : Et qui est plus injuste que celui qui interdit de prononcer le nom de Dieu dans les lieux de son adoration ? Quel zèle va les ruiner ? Il ne convenait pas que ceux-ci n'y entrent sinon dans la peur.

3.54 : Dis à ceux qui disputeront avec toi à ce sujet depuis que tu as reçu la science parfaite : Venez, appelons nos enfants et les vôtres, allons-y nous et vous, prions sincèrement et invoquons la malédiction de Dieu sur ceux qui mentent !

…Mais la victoire avait été facile pour Mahomet : par l'un des dix commandements, il était interdit aux juifs d'invoquer en vain le nom de leur Dieu…

(Nda) Les rabbins refusent le duel, parce qu'une telle pratique est inacceptable au regard du commandement : « *Tu n'invoqueras pas en vain le nom de Dieu* ». Ce refus permet à Mahomet de se vanter auprès de ses adeptes. Il leur dit : *Si ils avaient accepté le challenge, alors pas un seul juif ne serait resté sur terre, mais ils seraient tous morts (Sirat).*

…De fait, le Coran était un recueil criminel de menaces, de sorcellerie arabe…

113.1-5 : Dis : Je cherche protection auprès du Seigneur de l'aube naissante, contre le mal des êtres qu'Il a créés, contre le mal de l'obscurité quand elle s'approfondit, contre le mal de celles qui soufflent (les sorcières) sur les nœuds.

…et de malédictions qui se concluait par celle à l'encontre de l'oncle Abou Lahab…

Sourate 111

…ces contrées islamiques où les musulmans punissaient dévotement les homosexuels…

4.20 : Si deux hommes sont coupables de rapports, punissez les tous les deux. Si ils se repentent et font amende, laissez les, car Dieu est pardonneur, royal.

4.21 : Dieu accepte le repentir de ceux qui font le mal par ignorance et se repentent sitôt après, vers ceux-là, Dieu se tourne avec pitié car Dieu est plein de connaissance et de sagesse.

4.22 : Ineffectif est le repentir de ceux qui continuent à mal agir, jusqu'à ce que la mort regarde l'un et qu'il dise : « Maintenant je me repens vraiment ». Ni de ceux qui meurent en rejetant la croyance : pour ceux-là Nous préparons une punition très pénible.

…fouettaient religieusement les femmes adultères…
24.2

…les emmurer vivantes…

4.19 : si vous femmes commettent l'action infâme (l'adultère), appelez quatre témoins. Si leurs témoignages se réunissent contre elles, enfermez-les dans des maisons jusqu'à ce que la mort les visite ou que Dieu leur procure un moyen de salut. (Les dispositions contenues dans ce passage sont modifiées par celles de la sourate 24.2 : 100 coups de fouet, nda)

…celles qui ordonnaient les mutilations, les décapitations et les exécutions...
Mutilations *5.37*
Décapitations *8.12*

…autorisant l'homme à battre sa femme…
4.38

…l'infériorité de celle-ci par rapport au sexe fort…
4.38

…le voile islamique…
33.57

…pouvait boire de l'alcool…
2.216, 4.46, 5.92, 16.69.

…nul verset n'ordonnait de tuer au nom de Dieu…
5.37

…nulle sourate ne mentionnait le paradis promis aux martyrs musulmans mourant en trucidant des innocents…

47.4-7 : Donc quand vous rencontrez les kafir (ceux qui rejettent Mahomet, nda), coupez-leur le cou, jusqu'à ce que vous ayez fait d'eux un grand massacre. Liez fermement (les prisonniers) Ensuite soit la générosité soit la rançon, jusqu'à ce que la guerre dépose ses charges. Ainsi (ferez-vous), mais si c'était la volonté de Dieu, il aurait certainement obtenu rétribution d'eux (lui-même). Mais c'est pour vous tester les uns des autres. Mais ceux qui sont tués sur le chemin de Dieu, il ne laissera pas leurs actions être perdues. Il les dirigera et rendra leurs cœurs droits. Il les introduira dans le paradis dont il leur a parlé.

*
* *

Chapitre 11 « La guerre »

…« Je vais vous aider en vous envoyant un millier d'anges qui vont déferler les uns à la suite des autres. »…

8.9

…Ne nous suffit-il pas que Dieu envoie trois mille anges à notre secours ?…

3.119-120 : Dieu vous a reconnus à la journée de Badr où vous étiez inférieurs en nombre. Craignez donc Dieu et rendez-lui des actions de grâces. Tu disais aux fidèles : « Ne vous suffit-il pas que Dieu envoie trois mille anges à votre secours ? »

…Derrière lui, les Soumis et les Auxiliaires s'étaient disposés en deux lignes d'attaque. Par un effet d'optique miraculeux, noyé dans un nuage de sable, Muhammad avait l'impression qu'ils étaient dix fois plus nombreux. Cette immense armée fantôme, ainsi que la vision des anges, avait jeté l'effroi parmi les Mecquois…

3.11 : Il y eut déjà pour vous un signe dans ces deux troupes qui s'affrontèrent : l'une combattait dans le sentier de Dieu ; et l'autre, était mécréante. Ces derniers voyaient (les croyants) de leurs propres yeux, deux fois plus nombreux qu'eux-mêmes. Or Dieu secourt qui Il veut de Son aide. Voilà bien là un exemple pour les doués de clairvoyance !

…« Frappez au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts ! »…

8.12 : Et ton Seigneur révéla aux Anges : « Je suis avec vous : affermissez donc les croyants. Je vais jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants. Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts. »

…« Ils seront bientôt mis en déroute et fuiront ! »…

54.45

…Ce n'est pas vous qui les avez tués, mais Dieu ! Ce n'est pas moi qui aie jeté la poussière, mais Dieu…

8.17

…Lorsque Dieu avait fabriqué l'homme à partir d'une argile sonnante comme la poterie, Il avait également créé les génies de la flamme d'un feu sans fumée….

51.56 : je n'ai créé les hommes et les génies qu'afin qu'ils m'adorent.

55.13-14 : Il a créé l'homme d'argile sonnante comme la poterie et il a créé les djinns de la flamme d'un feu sans fumée.

…Car les génies n'étaient pas tous un peuple mauvais. Certains étaient bons, comme Othman, et ils vénéraient Dieu…

72.11 : parmi nous, il est des génies vertueux, il en est qui ne le sont pas ; nous sommes divisés en diverses espèces.

…Ces singulières conversions, ainsi que toutes ces vérités révélées par Othman, avaient été confirmées par la bouche même de l'ange Gabriel quelques nuits plus tard…

Sourate 72 « les génies »

46.28-29 : Un jour nous avons amené une troupe de génies pour leur faire écouter le Coran ; ils se présentèrent et se dirent les uns aux autres : Écoutez ; et quand la lecture fut terminée, ils retournèrent apôtres au milieu de leur peuple. O notre peuple ! dirent-ils, nous avons entendu un livre descendu du ciel depuis Moïse, et qui confirme les livres antérieurs il conduit à la vérité et dans le sentier droit.

…Il avait également donné au Prophète des formules de protections permettant de se prémunir des génies. Désormais, Muhammad connaissait une panoplie de jets de sorts particulièrement efficaces…

voir sourate 113

Selon une tradition, Muhammad a dit : « Si l'un d'entre vous se réveille durant son sommeil, qu'il se mouche trois fois, car le Diable passe la nuit dans les narines d'un homme. » Il en découle que les musulmans obstruent les orifices d'un mort avec du coton pour empêcher que le Diable ne pénètre dans son corps (nda)

…Néanmoins, le Prophète s'était promis de ne jamais dévoiler une partie de son anatomie à Othman. Certes, il avait confiance en lui, mais la prudence était

mère de sureté : il ne voulait pas qu'Othman, sur un coup du Diable, prenne possession de son corps…

Selon Aicha : « Le Prophète était assis avec une cuisse découverte, Abou Bakr lui demanda permission d'entrer et il lui accorda sans changer de position, ensuite lui demanda Omar et il lui accorda sans changer de position, ensuite lui demanda Othman et il recouvrit sa cuisse. Quand ils sont sortis je lui ai demandé : « Ô Messager de Dieu, Abou Bakr et Omar t'ont demandé la permission d'entrer et tu leur a accordé sans changer ta posture ; mais quand te l'a demandé Othman tu t'es recouvert » ?

Il dit : « Ô Aicha, ne devrais-je pas avoir crainte d'un homme duquel, par Dieu, les anges ont crainte de lui ».

…Dans les temps anciens, les hommes avaient cru voir en eux des demi-dieux aux pouvoirs extraordinaires. Ils les avaient même divinisés pour certains, les vénérant tels des dieux, alors que les génies n'étaient qu'une œuvre de Dieu, comme les humains…

6.100 : ils ont associé les génies à Dieu, à Dieu qui les a créés ; dans leur ignorance ils lui inventent des fils et des filles. Loin de sa gloire ces blasphèmes ! Il est trop au-dessus de ce qu'ils lui attribuent.

37.152 : Et ils ont établi entre Lui et les génies une parenté, alors que les génies savent bien qu'ils [les mécréants] vont être emmenés (pour le châtiment).

…Dieu avait donné l'ordre de se défendre, pour protéger les fidèles des attaques de tous ceux, mauvais génies ou hommes complices, qui vaquaient sournoisement aux machinations du Diable…

22.39-41 : Que Dieu protégera ceux qui croient contre toute machination des infidèles, car il n'aime point les perfides et les infidèles. Il a promis à ceux qui ont reçu des outrages de combattre leurs ennemis ; Dieu est capable de les protéger. Ceux qui ont été injustement chassés de leurs foyers, uniquement pour avoir dit : Notre Seigneur est le Dieu Unique. Si Dieu n'eût repoussé une partie des hommes par les autres, les monastères, les églises, les synagogues et les oratoires des Musulmans où le nom de Dieu est évoqué sans cesse auraient été détruits. Dieu assistera celui qui l'assiste dans sa lutte contre les impies. Dieu est fort et puissant.

…le Diable finirait par asservir l'humanité par ses légions de mauvais génies…

2.252 : Et si Dieu ne freinait pas certains peuples par d'autres, la terre serait certainement corrompue.

*
* *

Chapitre 12 « Collabo »

…qu'ils devaient donc prendre leurs distances avec lui, comme le commandait le Coran…

5.56, 5.62.

…l'injonction d'Allah ordonnant de tuer les Juifs…

4.91 : Ils (les hypocrites) souhaitent que vous rejetiez la croyance, comme ils le font, et ainsi être sur un pied d'égalité. Mais ne prenez pas amis dans leurs rangs jusqu'à ce qu'ils aient émigré dans le chemin de Dieu. Mais si ils sont renégats, attrapez-les et tuez-les où que vous les trouviez. Et ne prenez ni amis ni protecteurs dans leurs rangs.

5.37, 8.12, 33.59, 47.4.

…les passages historiques dévoilant le génocide racial orchestré par Mahomet…

33.26

…Mais la réalité était ce qui refusait de disparaître quand on cessait d'y croire…

Philipp K. Dick

*
* *

Chapitre 14 « La ruse »

…Il avait accusé le Prophète de plagier les légendes loufoques des Anciens pour sa récitation personnelle…

8.31-32 : quand on leur relit nos enseignements, ils disent : « nous les avons déjà entendus. Il ne tiendrait qu'à nous d'en produire des semblables. Ce n'est qu'un tissu de rêveries des anciens. Dieu tout-puissant, si le Coran est réellement la vérité, fais pleuvoir du ciel les pierres sur nos têtes ; fais-nous éprouver quelque châtiment douloureux. »

…Un prophète ne devrait pas faire de prisonniers avant d'avoir massacré tous les mécréants sur la terre…

8.68-69 : Il n'a jamais été donné aux prophètes de faire des prisonniers sans commettre de grands massacres sur la terre. Vous désirez le bien de ce monde, et Dieu veut vous donner ceux de l'autre. Il est puissant et Sage. Si la révélation

faite précédemment n'avait pas semblé vous y autoriser, Dieu vous aurait fait expirer par des châtiments douloureux la rançon des captifs à Badr.

…Gabriel lui confirma les obscurs projets de meurtre à son encontre…

9.75 : Ils jurent par Dieu qu'ils n'ont pas dit (ce qu'ils ont proféré), alors qu'en vérité ils ont dit la parole de la mécréance et ils ont rejeté la foi après avoir été musulmans. Ils ont projeté ce qu'ils n'ont pu accomplir (celui de tuer Muhammad). Mais ils n'ont pas de reproche à faire si ce n'est que Dieu - ainsi que Son messager - les a enrichis par Sa grâce. S'ils se repentaient, ce serait mieux pour eux. Et s'ils tournent le dos, Dieu les châtiera d'un douloureux châtiment, ici-bas et dans l'au-delà ; et ils n'auront sur terre ni allié ni secoureur.

…le Tout Puissant savait comploter bien mieux que les conspirateurs eux-mêmes…

8.30 : (Et rappelle-toi) le moment où les mécréants complotaient contre toi pour t'emprisonner ou t'assassiner ou te bannir. Ils complotèrent, mais Dieu a fait échouer leur complot, et Dieu est le meilleur en stratagèmes.

…N'y aura-t-il pas un homme d'honneur qui profitera d'un moment d'inattention de sa part pour mettre fin aux espoirs des gogos…

D'Asma bint Marwan : « Salauds de Malik et de Nabit et de Aws, salauds de Khazraj. Vous obéissez à un étranger qui n'est pas des vôtres, qui n'est pas de Murad, ni de Madh'hij. Mettez-vous vos espoirs en lui, comme des hommes affamés qui attendent la soupe, alors qu'il a tué vos propres chefs ? N'y aura-t-il pas un homme d'honneur qui profitera d'un moment d'inattention pour mettre fin aux espoirs des gogos ? » The Life of Muhammad. A translation of Ishaq's "Sirat Rasul Allah", pgs. 675–676, A. Guillaume, Oxford University Press, 1955.

…Deux chèvres ne se disputeraient même pas pour ça…

Ibn Ishaq, Muhammad tome II , Paris, éditions Albouraq, 2001, p 597 p-p 562

…Si tu crains quelque perfidie de la part de certaines gens, rejette leur traité en agissant de la même manière à leur égard….

8.60

…Elles reprochaient la mort de leurs frères qui auraient mieux fait de rester à l'abri dans la Cité, loin de cette futile affaire de guerre qui avait conduit à une amère défaite. Par la bouche du Prophète, Dieu leur répondit que les Soumis tombés aux combats n'étaient pas morts : ces martyrs vivaient éternellement auprès de lui au plus haut des cieux…

3.150 : O croyants ! ne ressemblez pas aux mécréants qui disent à leurs frères, quand ceux-ci voyagent dans le pays ou quand ils vont à la guerre : s'ils étaient restés avec nous, ils ne seraient pas morts, ils n'auraient pas été tués. Dieu a voulu que ce qui est arrivé jetât dans leurs cœurs d'amers regrets. Dieu donne la vie et la mort, et il voit vos actions.

3.151 : si vous mourrez ou si vous êtes tués en combattant dans le sentier de Dieu, l'indulgence et la miséricorde de Dieu vous attendent. Ceci vaut mieux que les richesses que vous ramassez.

3.162-163 : A ceux qui, restés dans leurs foyers, disent : si nos frères nous avaient écoutés, ils n'auraient pas été tués, réponds : Mettez-vous donc à l'abri de la mort si vous êtes véridiques. Ne croyez pas que ceux qui ont succombé en combattant dans le sentier de Dieu soient morts ; ils vivent près de Dieu, et reçoivent de lui leur nourriture.

…Et que même s'ils étaient restés dans leurs foyers, la mort aurait frappé dans leur lit ceux dont le trépas était inscrit là-haut…

3.148 : Après ce revers, Dieu fit descendre la sécurité et le sommeil sur une partie d'entre vous. Les passions ont suggéré aux autres de vaines pensées à l'égard de Dieu, des pensées d'ignorance. Que gagnons-nous à toute cette affaire ? disaient-ils. Réponds-leur : toute l'affaire dépend de Dieu. Ils cachaient au fond de leurs âmes ce qu'ils ne te manifestaient pas. Ils disaient : si nous eussions dû obtenir quelque avantage de toute cette affaire, certes nous n'aurions pas été défaits ici. Dis-leur : quand vous seriez restés dans vos maisons, ceux dont le trépas était écrit là-haut seraient venus succomber à ce même endroit, afin que le Seigneur éprouvât ce que vous cachiez dans vos seins et débrouillât ce qui était au fond de vos cœurs. Dieu connaît ce que les cœurs recèlent.

…De surcroît, la défaite n'en était pas une : elle n'était qu'une épreuve de Dieu pour reconnaître les vrais Soumis des faux…

3.134-136 : si les blessures vous atteignent, eh ! n'en ont-elles pas atteint bien d'autres ? Nous alternons les revers et les succès parmi les hommes, afin que Dieu connaisse les croyants, qu'il choisisse parmi vous ses martyrs et afin d'éprouver les croyants et de détruire les infidèles. Croyez-vous entrer dans le paradis avant que Dieu sache qui sont ceux d'entre vous qui ont combattu et ceux qui ont persévéré ?

3.154 : si Dieu vient à votre secours, qui est-ce qui pourra vous vaincre. S'il vous abandonne, qui est-ce qui pourra vous secourir. C'est en Dieu seul que les croyants mettent leur confiance.

3.159-160 : Lorsqu'un revers vous a atteints pour la première fois (et vous aviez précédemment fait éprouver à vos ennemis le double de vos malheurs), vous avez dit ; d'où nous vient cette disgrâce ? Réponds-leur : de vous-mêmes. Dieu est tout-puissant. Le revers que vous avez éprouvé le jour où les deux armées se sont rencontrées eut lieu par la volonté de Dieu, afin qu'il distinguât les fidèles des hypocrites. Quand on leur cria : avancez, combattez dans le

sentier de Dieu, repoussez l'ennemi, ils répondirent : Si nous savions combattre nous vous suivrions. Ce jour-là ils étaient plus près de l'infidélité que le la foi…

…c'était un avertissement à ceux qui avaient privilégié le butin à l'éradication des forces du Diable…

3.145 : Dieu a déjà accompli ses promesses, lorsque, avec sa permission, vous avez anéanti vos ennemis ; mais votre courage a fléchi, et vous disputâtes sur les ordres du prophète ; vous les violâtes, après qu'il vous eut fait voir ce qui était l'objet de vos vœux.

3.146-147 : Une partie d'entre vous désirait les biens de ce monde, les autres désiraient la vie future. Dieu vous a fait prendre la fuite devant vos ennemis pour vous éprouver, mais il vous a pardonné ensuite, parce qu'il est plein de bonté pour les fidèles. Tandis que vous preniez la fuite en désordre, et que vous n'écoutiez la voix de personne, le prophète vous rappelait au combat. Dieu vous a fait éprouver affliction sur affliction, afin que vous ne ressentiez plus de chagrin à cause du butin qui vous échappa et du malheur qui vous atteignait. Dieu est instruit de toutes vos actions.

…Désobéir au Prophète revenait à désobéir à Dieu, et ce péché conduisait en enfer. Toutefois, Dieu était clément. Il pardonnait à tous les transgressions faites à Ouhoud…

3.149 : ceux qui se retirèrent le jour de la rencontre des deux armées furent séduits par Satan, en punition de quelque faute qu'ils avaient commise. Dieu leur a pardonné, parce qu'il est indulgent et clément.

3.166 : ceux qui après le revers (essuyé à Ohod) obéissent à Dieu et au prophète, qui font le bien et craignent le Seigneur, ceux-là recevront une récompense magnifique.

…Dans la Mère du Livre, Dieu saurait sagement répartir toutes ces richesses abandonnées…

Sourate 59.

*
* *

<u>Chapitre 15 « Narco »</u>

…écrire de la poésie…

26.224 : Et quant aux poètes, ce sont les égarés qui les suivent.

…Allah leur ordonnait de rester cloitrées à la maison, et il était interdit aux visiteurs de leur parler en tête-à-tête…

33.30-31 : Ô vous, les femmes du Prophète ! Vous n'êtes comparables à aucune autre femme. Si vous êtes pieuses, ne vous rabaissez pas dans vos propos afin que celui dont le cœur est malade ne vous convoite pas. Usez d'un langage convenable. Restez dans vos maisons, ne vous montrez pas dans vos atours comme le faisaient les femmes au temps de l'ancienne ignorance. Acquittez-vous de la prière ; faites l'aumône ; obéissez à Dieu et à son Prophète. Dieu ne veut qu'éloigner de vous l'abomination de la vanité, et vous assurer une pureté parfaite.

33.51 : Si vous avez quelque demande à faire à ses femmes, faites-la à travers un voile.

…elles avaient été enterrées vivantes sous un voile bien plus oppressant…

24.31 : Dis aux croyantes de baisser leurs regards, d'être chastes, de ne montrer que l'extérieur de leurs atours, de rabattre leurs voiles sur leurs poitrines, de ne montrer leurs atours qu'à leur époux, ou à leur père, ou au père de leur époux, ou à leurs fils, ou aux fils de leur époux, ou à leurs frères, ou aux fils de leurs frères, ou aux fils de leurs sœurs, ou à leurs servantes ou à leurs esclaves, ou à leurs serviteurs mâles incapables d'actes sexuels, ou aux garçons impubères. Que les croyantes ne frappent point le sol de leurs pieds pour montrer les atours qu'elles cachent ! (on se fonde sur ce passage pour interdire la danse, nda)

33.57 : O Prophète ! prescris à tes épouses, à tes filles et aux femmes des croyants, d'abaisser un voile sur leur visage (ramener sur elles leurs grands voiles) Il sera la marque de la vertu et un frein contre les propos des hommes. Dieu est indulgent et miséricordieux.

Au final, la majorité des femmes musulmanes ne portent pas le voile sur leur visage et les hommes ne trouvent rien à redire parce que cette prescription de « Dieu » n'est assortie, ni dans le Coran ni dans les hadiths, d'aucune sanction. Mêmes si des hadiths confirment le verset 37, sourate 57, à savoir cacher le visage, voire les pieds et les mains, cela n'est nullement une obligation « condamnable » aux enfers et aux pires tourments comme c'est généralement le cas pour oser enfreindre certains versets (exemple sourate 4, les femmes, verset 115 : l'enfer promis pour ceux et celles qui se détournent du Prophète). Des intellectuels religieux ont profité de ce « divin vice de procédure » du Coran pour s'engouffrer dans la brèche de la modernité et libérer les femmes de leur prison de toile. (nda)

…Ce dernier fut produit par Mahomet lorsque des femmes étaient venues lui demander son opinion sur une relation contre nature, leur homme les possédait aussi bien par-devant que par-derrière…

2.223 : Vos femmes sont un labour pour vous. Approchez donc votre labour quand et de la manière que vous voulez. Mais commettez quelque bonne action pour vos âmes auparavant. Et craignez Dieu. Et sachez que vous aurez à Le rencontrer. Donne bonne nouvelle à ceux qui croient.

…Prostitution légalisée dans la sourate « les femmes »…

4.28 : Puis, de même que vous jouissez d'elles, donnez-leur leur mahr, comme une chose due. Il n'y a aucun péché contre vous à ce que vous concluez un accord quelconque entre vous après la fixation du mahr. Car Dieu est, certes, Omniscient et Sage.

24.33 : Et dans votre recherche des profits passagers de la vie présente, ne contraignez pas vos femmes esclaves à la prostitution, si elles veulent rester chastes. Si on les y contraint, Dieu leur accorde, après qu'elles aient été contraintes, Son pardon et Sa miséricorde.

Ces deux versets de Médine abolissent le verset antérieur 16.93 donné à La Mecque qui interdisait la prostitution (nda)

…violer gratuitement l'une de ses esclaves non convertie, même si elle était mariée…

4.28 : Les femmes déjà mariées vous sont interdites, sauf celles que votre main droite possède (esclaves, captives non converties). Ainsi a ordonné Dieu.

…Si Mahomet avait limité la polygamie à quatre épouses croyantes, il n'avait aucunement limité ce que l'homme pouvait « posséder de sa main droite » : un nombre infini d'esclaves femelles captives…

4.3 : mariez une femme de votre choix. Ou deux ou trois ou quatre, mais si vous craignez de ne pas pouvoir agir justement, alors seulement une ou ce que votre main droite possède (captives de guerre ou esclaves).

…Mahomet avait ordonné dans un verset de les enfermer et de les battre jusqu'à ce qu'elles obéissent docilement…

4.38 : Les femmes vertueuses sont pieuses : elles préservent dans le secret ce que Dieu préserve. Admonestez celles dont vous craignez l'infidélité ; reléguez-les dans des chambres à part et frappez-les. Mais ne leur cherchez plus querelle, si elles vous obéissent.

…L'homme étant le maître par droit divin…

4.38 : Les hommes ont autorité sur les femmes, en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles, et à cause des dépenses qu'ils font pour assurer leur entretien.

…Dans le Coran, il n'y avait nulle sourate décrivant la destinée de la femme au paradis mais, heureusement, interpolant des versets, les intellectuels musulmans en avaient déduit que les hommes, en plus d'hériter de soixante-douze vierges, voyaient aussi leurs épouses terrestres leur revenir de droit…

36.55-56 : Les gens du paradis seront, ce jour-là, dans une occupation qui les remplit de bonheur ; eux et leurs épouses (houris) sont sous des ombrages, accoudés sur le divans.

43.70 : entrez au paradis, vous et vos épouses (houris) vous y serez fêtés.

44.54 : c'est ainsi ! et nous leur donnerons pour épouses des houris aux grands yeux.

…la femme n'était pas l'égal de l'homme dans le Coran…

2.228 : Les maris sont supérieurs à leurs femmes. Dieu est puissant et sage.

…une fille ne pouvait hériter que de la moitié perçue par son frère…

4.12 : Voici ce dont Dieu vous fait commandement au sujet de vos enfants : au mâle, portion semblable à celle de deux filles.

4.175 : Les croyants, Prophète, te demandent éclaircissement sur la succession sans ayant droit […]. Si (chez le défunt) il y a des frères et des sœurs, au mâle, part égale à celles de deux sœurs.

…il fallait deux femmes pour que leur témoignage égale celui d'un homme devant un tribunal…

2.282 : appelez deux témoins parmi vous ; si vous ne trouvez pas deux hommes, appelez-en un seul et deux femmes parmi les personnes habiles à témoigner ; afin que, si l'une oublie, l'autre puisse rappeler le fait.

…l'autorisant à avoir plus de quatre épouses, sans avoir l'obligation de partager ses nuits entre elles de façon équitable…

33.47 : Ô Prophète ! il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes maternels et paternels qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui livrera son cœur au Prophète, si le Prophète veut l'épouser. C'est un privilège que nous t'accordons sur les autres croyants.

33.48 : Nous connaissons les lois de mariage que nous avons établies pour les croyants. Ne crains point de te rendre coupable en usant de tes droits. Dieu est indulgent et miséricordieux.

33.49 : Tu peux à ton gré accorder ou refuser tes embrassements à tes femmes. Il t'est permis de recevoir dans ta couche celle que tu en avais rejeté, afin de ramener la joie dans un cœur affligé. Tu ne seras coupable d'aucun péché en agissant ainsi…

…une sourate tout entière pour justifier sa liaison avec Marie, sa concubine copte…

Sourate 66

…Sa passion pour la femme de Zaid, son propre fils adoptif et son ami intime, fut l'objet d'un divin message, tombant comme toujours à point nommé, par lequel Allah balayait ses simulacres de scrupules, permettant le divorce du couple et ordonnant au Prophète de se marier avec l'objet de son désir…

33.35

…Beau modèle à suivre…
33.21

…Par précaution, il produisit de divins versets pour leur intimer de rester cloitrées dans leur maison…
33.30-31

…de ne parler aux visiteurs que derrière un rideau. Dans son Coran, Mahomet avait aussi formellement interdit d'épouser toutes femmes avec lesquelles il avait essayé d'avoir commerce…

33.51 : Si vous avez quelques demande à faire à ses femmes, faites-la à travers un voile ; c'est ainsi que vos cœurs et les leurs se conserveront en pureté. Évitez de blesser l'envoyer de Dieu. N'épousez jamais les femmes avec qui il aura eu commerce ; ce serait grave aux yeux de Dieu.

…aux jeunes garçons comme il l'avait fantasmé au paradis…
56.17

…Pendant trois années, il put pratiquer avec Aïcha le *moufakhada*, frottement du pénis entre les cuisses…

Hadith, Sahih Bukhari 1:4:229. Aïcha a relaté : J'avais l'habitude de laver les traces de Janaba (sperme) des vêtements du prophète (Mahomet) et il avait l'habitude d'aller à la prière avec de l'eau encore dessus (les traces d'eau étaient encore visibles).

…avant de la déflorer à l'âge de neuf ans…

Hadith, Sahih Bukhari 7:62:64. Le prophète (Mahomet) l'a épousé (Aïcha) quand elle avait six ans et il a consommé son mariage quand elle avait neuf ans, et alors elle est resté avec lui pendant neuf années (c'est à-dire, jusqu'à sa mort).

Hadith Sahih Mouslim 3310. Aïcha (Que Dieu soit satisfait d'elle) a rapporté : L'Apôtre de Dieu (puisse la paix être sur lui) m'a épousée quand j'avais six ans, et j'ai été admise dans sa maison quand j'avais neuf ans. Ou encore : « J'avais six ans lorsque le Prophète m'épousa, neuf ans lorsqu'il eut effectivement des relations conjugales avec moi ».

…y légalisant la pédophilie la plus abjecte…
65.4

…comme les jeux de hasard ou l'alcool. Pour ce dernier, après l'avoir plus ou moins toléré…

(Nda) Dans le verset 69 de la sourate 16, le Coran loue le vin comme un signe de la grâce de Dieu pour son humanité. Puis, il y a quelques signes de désapprobation (*2.216, 4.46*), jusqu'à l'interdiction complète : *5.92 « Ô vous qui croyez ! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées et les flèches divinatoires sont une abomination et une œuvre du Démon. Évitez-les. Peut-être serez-vous heureux ».*

…Ceux qui ne connaissent rien à l'islam véritable prétendent qu'il met en garde contre la guerre…

2.186-187 : Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui vous combattent… Tuez-les partout où vous les atteindrez !... Telle est la récompense des infidèles.

2.212-213 : On vous a prescrit la guerre et vous l'avez prise en aversion. Il se peut que vous ayez de l'aversion pour ce qui vous est avantageux et que vous aimiez ce qui vous est nuisible. Dieu le sait ; mais vous, vous ne le savez pas.

4.73 : Ô vous qui croyez, prenez garde ! Lancez-vous en campagne par groupes clairsemés ou lancez-vous en une masse !

8.40 : Et combattez-les (les infidèles) jusqu'à ce que ne subsiste plus de tentation d'abjurer et que le culte en entier soit rendu à Dieu !

9.38-39 : Ô vous qui croyez ! Quand il vous est crié « Lancez-vous en campagne dans le chemin de Dieu », qu'avez-vous à rester cloués à la terre ?... Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous infligera un tourment cruel et vous substituera un peuple autre que vous.

9.124 : Ô vous qui croyez, combattez ceux des infidèles qui sont dans votre voisinage ! Qu'ils trouvent en vous de la dureté !...

Voir aussi 2.245, 4.70-78, 4.86, 8.15-16, 9.5, 9.13-14, 9.29, 22.41.

…Dans un verset du Coran, Mahomet donnait carte blanche au proche parent du défunt pour venger son meurtre, la famille était autorisée à se faire justice elle-même et assassiner le coupable désigné…

17.35 : Ne tue aucun de ceux que Dieu a interdit de tuer, à moins que ce ne soit pour une juste cause. Si quelqu'un est tué injustement, nous avons donné autorité à son proche parent. Que celui-ci ne commette pas d'excès dans le meurtre, car il est aidé.

…il avait ajouté dans son verset une clause financière lavant le prix du sang, permettant aux meurtriers les plus riches de s'acheter l'impunité devant la loi…

2.173 : Ô vous qui croyez ! la loi du talion vous est prescrite en cas de meurtre : homme libre pour homme libre, esclave pour esclave, femme pour femme. Celui qui obtiendra le pardon de son frère, sera tenu de payer une certaine somme, et la peine sera prononcée contre lui avec humanité.

Pris littéralement, le verset sur la loi du talion autorise la famille de la victime à se faire justice elle-même, en tuant une personne de la famille du meurtrier présumé, du même sexe et statut, éventuellement innocente du moindre crime. Le système s'étend à toute espèce de blessure. (nda)

5.49 : Nous avons ordonné pour eux ; Une vie pour une vie, un œil pour un œil, un nez pour un nez, une oreille pour une oreille, une dent pour une dent, et blessures égales pour égales. Mais si quelqu'un renonce à la retaliation par acte de charité, c'est un acte de rachat en soi. Et quiconque ne jugerait pas par ce que Dieu a révélé, serait un maléfacteur.

…la loi islamique avait fini par se figer, mortifiée sur elle-même, gravée dans la pierre de l'obscurantisme, sans changement possible…

48.23 : Telle est la règle de Dieu appliquée aux générations passées. Et tu ne trouveras jamais de changement à la règle de Dieu.

…La charia n'était qu'un système de despotisme à l'intérieur et d'agression à l'extérieur, qui ordonnait dans des versets de ne pas obéir aux non-musulmans ainsi qu'à leurs lois démocratiques contraires à celle du Coran…

9.29 : Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu ni au jour dernier, qui ne regardent point comme défendu ce que Dieu et son apôtre ont défendu, et à ceux d'entre les hommes des écritures qui ne professent pas la vraie religion. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent le tribu de leurs propres mains et qu'ils soient soumis.

33.45 : N'obéis ni aux infidèles, ni aux hypocrites ! Laisse leurs sévices et appuie-toi sur Dieu ! Combien Dieu suffit comme protecteur !

…un non-musulman ne pourrait plus témoigner contre un musulman…

Tableau général de l'empire Othoman tome 6 par M.d'Ohsson, page 226 code judiciaire.

…C'était le cas avec l'usure qui était formellement interdit par le Coran…

3.125 : ô croyants ! Ne vous livrez pas à l'usure en la portant au double, et toujours au double. Craignez Dieu et vous serez heureux.

30.38

…l'ordre divin d'emmurer vivante les femmes adultères…

4.19

…trancher les mains des voleurs…

5.42 : Au voleur et à la voleuse, tranchez les mains en récompense de ce qu'ils se seront acquis, et en châtiment de Dieu…

…ne plus enseigner que la Terre était ronde, car cela contredisait un verset du Coran…

79.30

…le Coran confirmait la thèse créationniste d'Adam et Ève…

4.29

…« Malheur à l'homme par qui le scandale arrive » disait Jésus…

Mathieu 18.7

…Mahomet avait surenchéri en élaborant un verset ordonnant de crucifier ceux qui s'opposaient à lui ou simplement œuvraient au scandale…

5.37 : La récompense de ceux qui combattent Dieu et son apôtre, et qui s'évertuent à semer le scandale sur la Terre sera seulement d'être tués ou d'être crucifiés, ou d'avoir les mains et pieds opposés tranchés, ou d'être bannis de leur pays. Cela sera pour eux opprobre en la vie immédiate ; et, en la vie dernière (celle qui arrivera après le jugement dernier), ils auront un tourment immense.

…Il était faux de dire que la religion rendait les hommes plus altruistes...

Cerveau et psycho, numéro 73 janvier 2016, page 12.

*
* *

<u>Chapitre 17 « L'amour »</u>

…elle s'était mise à raconter que le Prophète l'avait déflorée avant sa dixième année…

Hadith 67.39

…Garde ton épouse et crains Dieu…

33.35

…le Tout Puissant autorisait son futur mariage, car le temps de l'ignorance des Anciens était révolu par l'avènement de la Vérité…

33.4 : Dieu n'a pas donné deux cœurs à l'homme ; il n'a pas accordé à vos épouses le droit de vos mères, ni à vos fils adoptifs ceux de vos enfants. Ces mots ne sont que dans votre bouche. Dieu seul dit la vérité et dirige dans le droit chemin.

33.5 : Appelez vos fils adoptifs du nom de leur père ce sera plus équitable devant Dieu…

33.34 : Il ne convient pas aux croyants des deux sexes de suivre leur propre choix, si Dieu et son prophète en ont décidé autrement. Quiconque désobéit à Dieu et à son prophète est dans un égarement manifeste.

33.35-38 : O Muhammad ! tu as dit un jour à cet homme envers lequel Dieu a été plein de bonté, et qu'il a comblé de ses faveurs : Garde ta femme et crains Dieu. Mais lorsque Zeid prit un parti et résolut de répudier sa femme, nous te l'unîmes par mariage, afin que ce ne soit pas pour les croyants un crime d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs après leur répudiation. L'ordre de Dieu doit être exécuté. Il n'y a pas de faute à reprocher au Prophète au sujet de ce que Dieu lui a imposé…Muhammad n'est le père d'aucun homme parmi vous, mais il est le Prophète de Dieu ; le sceau des prophètes.

...Une étoile filante venait de traverser la voute céleste : c'était le dard lancé par les gardiens de Dieu contre un démon qui avait tenté de pénétrer le premier ciel...

72.8 : Nous avons touché le ciel dans notre essor, mais nous l'avons trouvé rempli de gardiens forts et de dards flamboyants. (L'opinion des anciens Arabes, que ce verset a conservée, regarde les étoiles qui filent comme les dards lancés contre les démons qui tentent de pénétrer dans le ciel. nda)

…Dieu saurait bien protéger son Messager par d'autres mots écrits dans la Mère du Livre pour rappeler à l'ordre les langues déliées…

66.1-5 : Ô Prophète ! Pourquoi interdis-tu ce que Dieu a rendu licite, lorsque tu recherches la satisfaction de tes épouses ? Dieu est celui qui pardonne, Il est miséricordieux. Dieu vous impose de vous libérer de vos serments, Dieu est votre Maître ! Il est celui qui sait tout, Il est sage. Lorsque le Prophète confia un secret à l'une de ses épouses et qu'elle communiqua à sa compagne, Dieu en informa le Prophète. S'il vous répudie, son Seigneur lui donnera peut-être en échange des épouses meilleures que vous, soumises à Dieu, croyantes, pieuses, repentantes, dévotes, pratiquant le jeûne ; qu'elles aient été déjà mariées ou qu'elles soient vierges.

…le sceau des Prophètes n'était pas immortel et que le jour où il serait tué, la Soumission devrait continuer d'avancer sans lui…

3.138 : Muhammad n'est qu'un messager. Avant sa venue, des messagers (comme lui) sont passés. S'il mourait, donc, ou s'il était tué, feriez-vous marche arrière ? Celui qui se détourne (de l'islam) ne nuit point à Dieu. Et Dieu récompensera ceux qui sont reconnaissants.

…À travers la voix du Prophète, Dieu sermonna les habitants pour avoir fait courir, de bouche en bouche, les atroces rumeurs sur Aïcha, alors qu'elles étaient des mensonges évidents. Dieu aurait pu faire abattre un châtiment terrible

sur tous pour ces bruits propagés. Toutefois, le Tout Puissant était miséricordieux et pardonnait le péché commis…

24.11-20

…l'homme et la femme adultères recevraient cent coups de fouets, ou quatre-vingts pour les accusateurs n'ayant pas de quatuor attestant de la vérité…

24.2 et 4

*
* *

Chapitre 18 « Vent divin »

…les musulmans qui restaient sagement chez eux n'étaient pas égaux par rapport à ceux qui se battaient pour faire triompher l'islam…

4.97 : Les fidèles qui resteront dans leurs foyers sans y être contraints par la nécessité ne seront pas traités comme ceux qui combattront dans le sentier de Dieu, avec le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes. Dieu a assigné à ceux-ci un rang plus élevé qu'à ceux-là ; il a fait de belles promesses à tous, mais il a destiné aux combattants une récompense plus grande qu'à ceux qui restent dans leurs foyers.

…il y avait sept enfers dont certains réservés spécialement aux chrétiens, aux juifs ou aux athées…

15.43-44 : L'enfer est le séjour qui leur est promis à tous. Elle a sept portes ; à chacune se tiendra une troupe d'entre eux.

…il y avait sept paradis…

17.46, 41.11, 65.12.

…Si le croyant voulait atteindre le pont supérieur du navire amiral, il n'avait d'autre choix que de devenir un combattant, avec l'obligation de tuer les infidèles au nom de Dieu, pour imposer l'islam par les larmes, ou bien en mourant les armes à la main, en martyr, comme l'escomptait Mohamed…

4.76 : Que ceux qui troquent la vie présente contre la vie future combattent dans le chemin de Dieu. Nous accorderons une récompense sans limite à celui qui combat dans le chemin de Dieu, qu'il soit tué ou qu'il soit victorieux.

…Mis en avant par les gourous islamistes manipulateurs, l'avantage du statut de martyr, par rapport à celui de combattant-meurtrier, était de voir ses péchés rachetés par Allah…

3.194 : J'effacerai les péchés de ceux qui auront émigré ou auront été chassés de leur pays, qui auront souffert dans mon sentier (pour ma cause), qui auront combattu et succombé. Je les introduirai dans les Jardins arrosés de courants d'eau.

…avec en toile de fond des versets coraniques qui menaçaient d'enfer ceux qui refusaient d'y participer…

9.39 : Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous châtiera d'un châtiment douloureux ; il vous remplacera par un autre peuple.

48.17 : Si l'aveugle, le boiteux, l'infirme, ne vont point à la guerre, on ne leur imputera pas à crime. Quiconque obéit à Dieu et son apôtre sera introduit dans le jardin où coulent des fleuves mais Dieu infligera un châtiment douloureux à ceux qui auront tourné le dos à ses commandements.

…Et cette guerre sainte n'était pas, comme l'affirmaient les Meccans, un combat d'un autre temps, voire une croisade morale ou une bataille métaphorique : elle était un devoir sacré, une obligation religieuse établie dans le Coran en institution divine, pour infliger définitivement, par la force assassine, l'islam à toute l'humanité…

9.112 : Dieu a acheté des croyants leurs biens et leurs personnes pour qu'il leur donnât en retour le paradis ; ils combattront dans le sentier de Dieu, ils tueront et seront tués.

…Leur intégrisme, leurs actes de terrorisme et leur folie meurtrière avaient le mérite d'être logiques, voire honnêtes, par rapport aux commandements d'Allah…

2.186-187 : Et combattez dans le chemin de Dieu ceux qui vous combattent, et ne transgressez pas. Dieu n'aime pas les transgresseurs. Et tuez-les, où que vous les rencontriez ; chassez-les d'où ils vous ont chassé ; la tentation à l'idolâtrie est plus grave que le meurtre.

…ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont forcément raison…

Citation de Coluche, comique français.

…Mahomet interdisait de discuter de ses versets avec eux…

6.67 : Quand tu vois ceux qui pataugent dans des discussions à propos de Nos versets, éloigne-toi d'eux jusqu'à ce qu'ils entament une autre discussion.

…ne voyant plus autre chose que le Coran, puisque celui-ci stipulait qu'Allah était suffisant en tout…

22.63 : A Lui appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. Dieu est le seul qui se suffit à Lui-Même et qui est Le Digne de louange !

…Infériorisés par rapport au Puissant Créateur…

2.28 : Je sais, répondit le Seigneur, ce que vous ne savez pas.

…Celui qui tue un croyant volontairement aura l'enfer pour récompense…

4.95

…La justification de cette barbarie avait fait l'objet de quelques lignes dans le Coran…

9.108 : Ceux qui ont construit une mosquée par esprit de méchanceté et de concurrence et par pure mécréance, dans l'intention de diviser les croyants en attendant le retour de celui qui a déjà combattu auparavant Dieu et Son Messager, ils jureront de toute leur force que : « nous n'avons visé qu'une œuvre de bienfaisance ». Et Dieu atteste qu'ils sont vraiment menteurs.

9.109 : N'y prie jamais ! une mosquée qui a été fondée sur la piété dès le premier jour mérite bien plus que tu y pries. Là sont des hommes qui aiment se purifier et Dieu aime ceux qui se purifient.

*

* *

Chapitre 19 « Vième Commandement : la perfection du Coran, tu réfuteras »

…Dieu révèle d'ailleurs dans ses versets qu'il a facilité ce Coran en vue de sa mémorisation…

54.22 : Nous avons facilité ce Coran en vue de sa mémorisation.

…écrit en langue arabe…

26.192-195 : Ce (Coran) ci, c'est le Seigneur de l'univers qui l'a fait descendre, et l'Esprit fidèle est descendu avec cela sur ton cœur, pour que tu sois du nombre des avertisseurs, en une langue arabe très claire.

…Mahomet étant incapable d'exprimer certains concepts en utilisant uniquement sa langue maternelle, comme par exemple le terme Nabi (prophète)…

Également : Sawt (fléau), Madina, Masjid (endroit pour prier), Sultan, Sullam (échelle)

…on y trouve des mots arabes peu courants, des mots utilisés avec des significations autres que leur sens normal, des adjectifs et des verbes accordés

sans respect de la concordance du genre et du nombre, des pronoms utilisés illogiquement ou de façon agrammaticale...

« Le verset 15 de la sourate 20 est totalement incongru : la rime est différente du reste de la sourate. Les versets 1 à 5 de la sourate 78 ont de toute évidence été ajoutés et de façon tout à fait artificielle, parce que la rime aussi bien que le reste de la sourate ne sont pas dans la même tonalité. Dans la même sourate, les versets 32, 33 et 34 ont été insérés entre les versets 31 et 35 créant une rupture logique entre les versets 32 et 35. Dans la sourate 74 le verset 31 est manifestement lui aussi un ajout car il est dans un tout autre style et beaucoup plus long que les autres versets de la sourate. Dans la sourate 50, les versets 24 à 32 ont été artificiellement adaptés au contexte auquel ils sont étrangers. » Extrait du livre « Pourquoi je ne suis pas musulman » de Ibn Warraq.

Coran 18.82-98 Zul-Qarnayn ou Dhoul'Qarneïn (possesseur de deux cornes) est Alexandre le Grand.

…un de ces polythéistes qu'un verset coranique ordonnait justement de tuer…

9.5 : Après que les mois sacrés expirent, tuez les polythéistes où que vous les trouviez.

…la Terre n'est pas plate…

43.9 : c'est lui qui a étendu la terre comme un tapis.

79.30 : Ensuite il étendit la terre comme un tapis.

…les multiples anachronismes (Mahomet confond Marie, la mère de Jésus et Marie, la sœur de Moïse)…

19.29

Également, dans la sourate 40.38, le Coran se méprend sur l'identité d'Haman, qu'il croit être un ministre de pharaon, à l'époque de Moïse, alors qu'il était en réalité le ministre du roi perse Assuérus (mentionné dans le livre d'Esther).

Les versets 2.248-252 font également une confusion entre l'histoire de Saül telle qu'elle nous est racontée et le récit de Gédéon dans le Livre des Juges (7.5). Le Coran confond Saül et Goliath (2.248).

Autre erreur, le Coran fait vivre Noé 950 ans avant le début du déluge (sourate 29.13), alors qu'il s'agit de la durée totale de sa vie (Genèse 9.29).

3.30 : En voulant reprendre à son compte la généalogie fictive des traditions judéo-chrétiennes, le Coran semble confondre aussi Imran père d'Aaron, contemporain de Moïse, de la tribu de Levi, et Imran, père de Marie, grand-père de Jésus, de la tribu de Juda, distants de plus d'un millénaire. Nda

…les gens de la caverne…

Tiré de la fable chrétienne des sept dormants d'Éphèse, repris dans le Coran (18.8-26) comme un fait historique, les versets commencent ainsi : « As-tu fait attention que l'histoire des compagnons de la Caverne et d'al Raqim est un de nos signes et une chose extraordinaire constituent une merveille parmi nos Signes ? ». D'après ce conte fantastique, quelques jeunes chrétiens s'étaient réfugiés dans une caverne pour échapper aux persécutions sous l'Empereur Decius. Leurs poursuivants trouvèrent leur cachette et les y emmurèrent. Les jeunes gens survécurent miraculeusement et réapparurent plusieurs siècles plus tard. Nda.

…Mahomet n'aurait pas dû fanfaronner dans un verset en pensant qu'il avait à sa solde les meilleurs des poètes-scribes, au style inimitable…

2.21 : Et si vous êtes dans le doute au sujet de ce que Nous avons révélé à Notre serviteur, eh bien produisez une sourate semblable et invoquez ceux qui vous assistent en dehors de Dieu si vous êtes sincères !

10.39 : Ou bien prétendent-ils qu'il [le Prophète] l'a inventé ? Dis-leur : Produisez une seule sourate semblable et, hormis Dieu, appelez qui vous pourrez à votre aide si vous êtes sincères !

…le poète Bashshar lbn Burd a composé de bien meilleures sourates…

Ibn Warraq « Pourquoi je ne suis pas musulman » : Une des charges qui étaient souvent retenues contre Bashshar b. Burd, c'était leur critique systématique du dogme de la nature miraculeuse du Coran inimitable. Nul homme, de l'avis des orthodoxes, n'était capable d'atteindre la perfection du Coran. Goldziher nous livre un exemple de leur impertinence : On rapporte qu'à Basra, un groupe de libres penseurs, musulmans et non-musulmans, tous hérétiques, avait l'habitude de se réunir et que Bashshar b. Burd ne manquait pas de commenter en ces mots les poèmes qui lui étaient soumis par l'assemblée : ton poème surpasse tel ou tel verset du Coran et ce vers est également meilleur que telle ligne du Coran, etc. En fait, Bashshar était en train de louer un de ses propres poèmes quand il l'entendit récité par une chanteuse de Bagdad qui le trouvait elle-même meilleur que la sourate al-Hasher (sourate 59 l'émigration). On critiquait le style littéraire du Coran et en particulier les métaphores. Al Mubarrad parle d'un hérétique qui ridiculise la parabole de la sourate XXXVII.63 dans laquelle les fruits de l'arbre Zakkem qui pousse en enfer sont comparés à des têtes de diables. Le critique dit : il compare le visible avec l'inconnu. Nous n'avons jamais vu des têtes de diables ; quelle sorte de comparaison est-ce donc?

*
* *

Chapitre 21 « Miracle scientifique »

…Tom aurait été capable de tuer l'humanité entière, comme l'aurait fait le Meurtrier de Médine pour parvenir à ses fins…

3.92, 29.5

…Notre soumission envers Allah prime sur tout, y compris sur nos femmes et nos enfants. Le Coran nous prévient bien que nos épouses et nos enfants sont des ennemis pour nous, et que nous devons prendre garde à eux. Nos biens et nos enfants ne sont que tentation, alors qu'auprès d'Allah se trouvent une rétribution immense…

64.14-15 : Ô vous qui croyez ! En vos épouses, en vos enfants sont un ennemi pour vous. Prenez garde à eux !... Vos biens, vos enfants sont seulement tentation, alors qu'auprès de Dieu est une rétribution immense.

…le tyrannique berger avait veillé à les séparer des brebis juives et chrétiennes par des injonctions coraniques qui leur interdisaient de prendre pour conjoint, ami ou patron un non-musulman…

3.114 : O vous qui croyez ! Ne prenez pas amitié intime avec ceux qui ne sont pas dans vos rangs. Ils ne manqueront pas de vous corrompre. Ils souhaitent seulement votre ruine : la haine est déjà apparue dans leurs bouches : Ce que leurs cœurs cachent est bien pire. Nous avons rendu les Signes clairs pour vous, si vous avez de la sagesse.

5.56 : O vous qui croyez ! ne prenez pas les Juifs et les Chrétiens pour amis et protecteurs : Ils sont amis et protecteurs les uns des autres. Et celui parmi vous qui se tourne vers eux (pour amitié) est un des leurs. Vraiment Dieu ne guide pas un peuple injuste.

5.62 : O vous qui croyez ! ne prenez pas pour amis ou protecteurs ceux qui prennent votre religion en moquerie, qu'ils soient de ceux qui ont reçu l'Écriture avant vous, ou de ceux qui rejettent la Foi ; mais craignez Dieu, si vous avez foi.

…la troisième sourate qui relatait une nativité farfelue de Jésus inventée à partir d'évangiles apocryphes…

3.43 : je formerai de boue la figure d'un oiseau ; je soufflerai dessus, et par la permission de Dieu l'oiseau sera vivant (ce miracle-là est dans l'évangile dit de Thomas, nda)

…On ne remettait jamais en cause la valeur de l'autorité à moins d'être soi-même de la partie, et nul ne pouvait être d'une sphère aussi haute que Mahomet ; il était de la hiérarchie des prophètes, le dernier des représentants de Dieu sur terre auquel on devait obéissance, accrédité par le Coran qu'il avait lui-même produit…

4.62 : Ô les croyants, obéissez à Dieu et obéissez au messager et à ceux d'entre vous qui exercent l'autorité.

…le Meurtrier de Médine avait usé d'un procédé d'endoctrinement qui consistait à attribuer des connaissances imaginaires à ses contradicteurs, en suggérant notamment que « le peuple du livre » dissimulait son savoir et qu'il gardait un trésor qui pouvait l'amener au paradis au détriment des autres…

2.139 : Nous te voyons tourner la face vers les cieux : maintenant Nous t'orienterons vers une Qibla qui te plaira. Tournes alors ton visage en direction de la Mosquée sacrée : Où que vous soyez, tournez vos visages dans cette direction. Le peuple du Livre sait bien que c'est la vérité de leurs maîtres (rabbihim). Ni Dieu ne néglige ce que vous faites.

2.141 : Ceux qui ont reçu les Écritures connaissent l'Apôtre comme leurs propres enfants ; mais la plupart cachent la vérité qu'ils connaissent.

…Cela avait provoqué un paranoïde tsunami de réprobations dans les cœurs musulmans, découlant sur la haine de leurs amis juifs ou chrétiens qu'un verset accusait de malveillance cachée…

3.114

…Dans le Coran, de multiples versets s'employaient à dénigrer, injurier ou maudire les chrétiens et les juifs…

2.61, 2.82, 4.48-49

…la deuxième sourate, et qui constituait une propagande destinée à manipuler les esprits de ses adeptes afin de s'emparer des biens des tribus juives de Médine, en ordonnant leur massacre ou leur déportation dans une entreprise de purification ethnique…

Voir la sourate AL-BAQARAH « la vache »

…Néanmoins, voyant soi-disant tout, son Dieu inexistant avait été incapable de lui indiquer l'identité précise de ses nombreux opposants…

7.198 : cherche refuge auprès de Dieu. Car Il entend, et sait tout.

…En usant de périphrases dans certains versets, dans le style « il y en a parmi eux »…

3.72 : Il y en a parmi eux qui tordent le Livre avec leurs langues : vous croyez que c'est une partie du Livre, mais ce n'est pas partie du Livre. Et ils disent : C'est Dieu, mais ce n'est pas de Dieu. Ce sont eux qui disent un mensonge contre Dieu et ils le savent !

…Le principe était de noyer l'intellect, en soif de finalité, dans des histoires sans chute ou des questions sans réponses, afin de forcer l'inconscient à s'imbiber des avertissements que Mahomet abreuvait au bout des phrases…

3.96 : Et comment pouvez-vous ne pas croire, alors que les versets de Dieu vous sont récités, et qu'au milieu de vous se tient son messager ? Quiconque s'attache fortement à Dieu, il est certes guidé vers un droit chemin.

3.97 : ô les croyants ! Craignez Dieu comme Il doit être craint. Et ne mourez qu'en pleine soumission.

10.32 : Dis : « Qui vous attribue de la nourriture du ciel et de la terre ? Qui détient l'ouïe et la vue, et qui fait sortir le vivant du mort et fait sortir le mort du vivant, et qui administre tout ? » Ils diront : « Dieu ». Dis alors : « Ne le craignez-vous donc pas ? ».

…Jésus n'a pas été crucifié, ce n'était qu'un faux-semblant…

4.156 : Nous avons vraiment tué le Christ, Jésus, fils de Marie, le Messager de Dieu... Or, ils ne l'ont ni tué ni crucifié ; mais ce n'était qu'un faux semblant ! (ou un autre individu qui lui ressemblait lui fut substitué) Et ceux qui ont discuté sur son sujet sont vraiment dans l'incertitude : ils n'en ont aucune connaissance certaine, ils ne font que suivre des conjectures et ils ne l'ont certainement pas tué.

…Tu sais, la première fois que je l'ai lu, ce qui m'a d'abord frappé c'est l'abondance des sujets qui y sont traités : la création, l'astronomie, la terre, le règne animal et le règne végétal, la reproduction humaine…Alors que l'on trouve dans la Bible, à cause du Diable, de monumentales erreurs scientifiques, dans le saint Coran, je n'en ai découvert aucune. Ce qui m'a obligé à me poser cette question : si un homme est l'auteur du Coran, comment a-t-il pu, au septième siècle de l'ère chrétienne, écrire ce qui s'avère aujourd'hui conforme aux connaissances scientifiques modernes ? Quelle explication humaine donner à cette constatation ? Comment un habitant de la péninsule Arabique a pu, au temps où régnait en France le roi Dagobert, posséder une culture scientifique en avance d'une dizaine de siècles ?…

Dr Maurice Bucaille : La Bible, le Coran et la science Editions Seghers.

…Nous les retournions tantôt sur leur côté droit et tantôt sur leur côté gauche…

18.17 : Tu aurais cru qu'ils veillaient, et cependant ils dormaient ; nous les retournions tantôt à droite et tantôt à gauche ; leurs chiens étaient couchés, les pattes étendues, à l'entrée de la caverne.

…le verset en arabe disait « Il lui comprime la poitrine, et l'angoisse comme à qui essaierait d'escalader le ciel »…

6.125 : Celui que Dieu veut guider, Il lui élargit la poitrine à l'Islam. Celui qu'Il veut fourvoyer, Il lui comprime la poitrine, et l'angoisse comme à qui

essaierait d'escalader le ciel. Ou bien *Dieu ouvrira pour l'islam le cœur de celui qu'il voudra diriger ; il rendra resserré, étroit, et comme s'efforçant à s'élever en l'air, le cœur de celui qu'il voudra égarer. Telle est la punition dont Dieu atteindra ceux qui ne croient pas.*

…le nom de « Halley » n'était pas vraiment écrit dans ce verset : il apparaissait seulement en collant bout à bout deux mots distinctifs « Aaalay*hi allay*lu »…

فَلَمَّا جَنَّ عَلَيْهِ اللَّيْلُ رَأَى كَوْكَباً قَالَ هَـذَا رَبِّي فَلَمَّا أَفَلَ قَالَ لا أُحِبُّ الآفِلِينَ.6.76

Falamma janna Aaalay*hi allay*lu raa kawkaban qala hatha rabbee falamma afala qala la ohibbu alafileena

*
* *

<u>Chapitre 22 « IVième Commandement : les bourdes coraniques, tu prophétiseras »</u>

…de l'électricité jusqu'à la théorie de la relativité d'Einstein…

24.35 : Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est semblable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un (récipient de) cristal et celui-ci ressemble à un astre de grand éclat ; son combustible vient d'un arbre béni : un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile semble éclairer sans même que le feu la touche. Lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut. Dieu propose aux hommes des paraboles et Dieu est Omniscient.

…l'exploration spatiale…

55.33 : ô peuple de djinns et d'hommes ! si vous pouvez sortir du domaine des cieux et de la terre, alors faites-le. Mais vous ne pourrez en sortir qu'à l'aide d'un pouvoir [illimité].

…de la conception du premier homme à partir d'argile…

23.12 : Nous avons certes créé l'homme d'un extrait d'argile.

…la création de la Terre en deux jours…

41.8 : Dis : Renierez-vous [l'existence] de celui qui a créé la terre en deux jours, et Lui donnerez-vous des égaux ? Tel est le Seigneur de l'univers.

…Malheureusement pour eux, Mahomet a donné dans la sourate « le pèlerinage » la formule mathématique qui permet de convertir les jours d'Allah

en années humaines : « Un jour auprès de ton Seigneur, équivaut à mille ans de ce que vous comptez. »…

22.46 : Cependant, un jour auprès de ton Seigneur, équivaut à mille ans de ce que vous comptez. (voir aussi 32.4)

70.4 : Les anges ainsi que l'Esprit montent vers Lui en un jour dont la durée est de cinquante mille ans.

…la sourate « les anges qui arrachent les âmes » prophétise bien que le jour où la terre tremblera au premier son du clairon, immédiatement suivi d'un autre, ce jour-là, il y aura des cœurs qui seront agités d'effroi…

Sourate 79 « les anges qui arrachent les âmes »

Versets 6-8 : Le jour où [la terre] tremblera [au premier son du clairon] immédiatement suivi du deuxième. Ce jour-là, il y aura des cœurs qui seront agités d'effroi.

*
* *

Chapitre 23 « La question »

…Dieu a créé des hommes qu'il a volontairement rendus aveugles…

2. 6 : Dieu a scellé leurs cœurs et leurs oreilles ; et un voile épais leur couvre la vue ; et pour eux il y aura un grand châtiment.

6.25 : Il en est parmi eux qui viennent t'écouter, cependant que Nous avons entouré de voiles leurs cœurs, qui les empêchent de comprendre (le Coran), et dans leurs oreilles est une lourdeur. Quand même ils verraient toutes sortes de preuves, ils n'y croiraient pas. Et quand ils viennent disputer avec toi, ceux qui ne croient pas disent alors : « Ce ne sont que des légendes des anciens ».

6.110-11 : Parce qu'ils n'ont pas cru la première fois, nous détournerons leurs cœurs et leurs yeux ; nous les laisserons marcher aveuglement dans leur rébellion. Et si Nous faisions descendre les Anges vers eux, [comme ils l'avaient proposé] si les morts leur parlaient, et si Nous rassemblions toute chose devant eux, ils ne croiraient que si Dieu veut. Mais la plupart d'entre eux ignorent.

7.177. Nous avons créé pour l'enfer un grand nombre de génies et d'hommes qui ont des cœurs avec lesquels ils ne comprennent rien, qui ont des yeux avec lesquels ils ne voient rien, qui ont des oreilles avec lesquelles ils n'entendent rien.

17.47-49 : Et quand tu lis le Coran, Nous plaçons, entre toi et ceux qui ne croient pas en l'au-delà, un voile invisible, Nous avons mis des voiles sur leurs cœurs, de sorte qu'ils ne le comprennent pas : et dans leurs oreilles, une lourdeur. Et quand, dans le Coran, tu évoques Ton Seigneur l'Unique, ils tournent le dos par répulsion.

18. 55-56 : Quel pire injuste que celui à qui on a rappelé les versets de son Seigneur et qui en détourna le dos en oubliant ce que ses deux mains ont commis ? Nous avons placé des voiles sur leurs cœurs, de sorte qu'ils ne comprennent pas (le Coran), et mis une lourdeur dans leurs oreilles. Même si tu les appelles vers la bonne voie, jamais il ne pourront donc se guider.

45.22 : Vois-tu celui qui prend sa passion pour sa propre divinité ? Et Dieu l'égare sciemment et scelle son ouïe et son cœur et étend un voile sur sa vue. Qui donc peut le guider après Dieu ? Ne vous rappelez-vous donc pas ?

…sa puissance est au-dessus de notre puissance, que sa ruse est au-dessus de notre ruse, que sa volonté est au-dessus de notre volonté et que son orgueil est au-dessus de notre orgueil…

3.47 : les juifs imaginèrent des artifices contre Jésus. Dieu en imagina contre eux ; et certes Dieu est le plus habile.

8.30 : quand les infidèles tramaient un complot contre toi, quand ils voulaient te saisir, te tuer ou te chasser, Dieu à son tour complota contre eux, et certes Dieu est le plus habile à nouer un complot.

59.23-25 : il n'y a qu'un seul Dieu. Rien n'est caché à ses yeux. Il voit tout ; il est clément et miséricordieux. Il n'y a qu'un Dieu ; il est roi, saint, sauveur, fidèle, gardien, prédominateur, victorieux, suprême. Gloire à Dieu ! et loin de lui ce que les hommes lui attribuent ! Il est le Dieu créateur et formateur. Il a tiré tout du néant. Les plus beaux noms sont des attributs. Tous les êtres au ciel et sur la terre célèbrent ses louanges.

…La Soumission n'est pas le culte de Dieu, c'est le culte de Muhammad…

33.21 : Vous avez un excellent exemple dans votre prophète, un exemple pour tous ceux qui espèrent en Dieu et croient au jour dernier ; qui y pensent souvent.

68.4 : tu es d'un caractère sublime.

…un poète, le fils de Saad, qui est devenu lui-aussi apostat. Ton ancien scribe raconte à qui veut bien l'entendre qu'il a lui-même produit certaines parties de ta récitation…

Sirat, Abu Dawud 38:4346

*
* *

<u>Chapitre 24 « Vide »</u>

…Mais Allah verra que son commandement est respecté au cœur de son royaume…

9.17

…jamais on n'évoquait celui bien réel des salamalikoums pour s'en emparer, par fourberie ou mensonges…

3.27 : Que les croyants ne s'allient pas avec des non-croyants au détriment des croyants. Celui qui fait cela ne bénéficie plus de la protection de Dieu. Sauf si les croyants font cela pour se prémunir des non-croyants.

…« Si un païen te demande asile, alors donne-lui asile ». Cet extrait de la sourate « le repentir » était bien évidemment tronqué, parce que la suite précisait de donner l'asile dans le but unique de prosélytisme, pour entendre la parole d'Allah à des fins de conversion…

9.5-6 : Après que les mois sacrés expirent, tuez les païens où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. Si ensuite ils se convertissent, accomplissent la Salat et acquittent la Zakat, alors laissez-leur la voie libre, car Dieu est Pardonneur et Miséricordieux. Et si l'un des païens te demande asile, accorde-le lui, afin qu'il entende la parole de Dieu, puis fais-le parvenir à son lieu de sécurité. Car ce sont des gens qui ne savent pas.

… Et le premier petit détail qui m'a interpellé est le nom même de « Muhammad », un nom que personne n'avait jamais porté avant lui dans la région, un nom qui signifie « le Glorifié » ou encore « le bien-aimé ». Ce n'est pas vraiment un nom, c'est plutôt un titre, et qui correspond étrangement à l'appellation que le Dieu chrétien donne à Jésus dans la Bible…

Nouveau Testament Mathieu 3.16. Dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici, les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui.

Mathieu 3.17 Et voici, une voix fit entendre des cieux ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.

…Lorsqu'il était à La Mecque, avant l'hégire de 622, dans la sourate « les Romains », il a prédit que les Romains de l'Empire d'Orient seraient vainqueurs quelques années plus tard en 629, et qu'ils reprendraient Jérusalem alors qu'ils l'avaient perdu en 614 face aux Perses…

30.1-4 : Les Romains ont été vaincus, dans le pays voisin, et après leur défaite ils seront les vainqueurs, dans quelques années…

Les Perses envahissent la Palestine dès 611, puis prennent Jérusalem en 614. La ville est reprise par les Byzantins en 629 sous Héraclius. (629 le 17 juillet : accords d'Arabissos entre Héraclius et le général perse révolté Charbaraz. L'Empire byzantin récupère la Mésopotamie romaine, la Syrie, la Palestine et l'Égypte.) Nda

…il avait peur paranoïaque que son imposture soit découverte, et cette crainte se reflète dans de nombreux versets…

4.139, 6.5, 6.10, 11.11, 11.40, 13.32, 15.11, 16.36, 18.54, 21.42, 25.43, 26.5, 35.11, 36.29, 37.12, 45.34.

…Mahomet ne tarissait pas déloges pendant son existence au sujet d'Abou Bahr…

N'allez-vous pas laisser tranquille mon compagnon ! N'allez-vous pas cesser, et laisser tranquille mon compagnon ! Lorsque je vous ai dit : « Ô peuple, je suis le Messager de Dieu auprès de vous ! » Vous m'avez répondu : « Menteur ! », sauf Abû Bakr qui, lui, m'a cru. (rapporté par Abu ad-Darda'a al-Ansari dans le recueil Sahih al-Bukhari)

Quand j'ai invité les gens à embrasser l'islam, tous ont pris un temps de réflexion et d'hésitation, excepté Abû Bakr : il ne s'est pas retenu, et n'a pas hésité. (Rapporté par Ibn Ishaq)

S'il m'avait été permis d'avoir pour ami intime quelqu'un d'autre que Dieu, cela aurait été Abû Bakr. Seulement il est mon frère et mon compagnon. (Source inconnue)

…cette sourate a découlé aux divorces des deux filles fictives du Prophète qui étaient soi-disant mariées avec les fils de cet oncle…

D'après la légende musulmane : Othman ibn 'Affan était surnommé « Dhu al-Nurayn », c'est-à-dire, l'homme au deux lumières car il avait épousé deux des filles du Messager de Dieu Rukayya et Umm Kulthum. Rukayya était mariée à Otba Ibn Abi Lahab et Oum Koulthoum à son frère Oteiba Ibn Abi Lahab. Lorsque la sourate Al Massad qui concerne le couple Abou Lahab fut descendue, elle a suscité la colère du couple qui a exigé que les deux fils répudient leurs épouses.

Après être revenues chez elles, et après un certain temps Othman s'est empressé de demander au Prophète la main de sa fille Rukayya qu'il appréciait énormément avant même sa conversion à l'islam. Après la mort de Rukayya, Othman était tellement triste d'avoir perdu sa chère épouse et ses liens de parenté avec le prophète que le messager de Dieu (Que la paix et le salut soient sur lui) lui a accordé l'autorisation d'épouser sa fille Oumm Koulthoum. C'est le seul être humain sur terre à avoir eu le privilège de se marier avec deux filles d'un même prophète. Il assista à tous les grands évènements avec le Messager de Dieu sauf à la bataille de Badr car sa femme Rukayya était mourante. Ainsi le Prophète lui ordonna de rester à son chevet à Médine.

…Si Othman avait pu se marier avec toutes les filles qu'on prête à Mahomet, il l'aurait fait sans hésiter…

Il est rapporté dans un hadith que Mahomet a dit à Othman : « Si j'avais une troisième fille à marier, je te l'aurais donnée comme épouse »

*
* *

Chapitre 26 « La victoire »

…Lorsqu'il avait appris cette nouvelle, Muhammad s'était juré, par une poignée de main avec ses compagnons, de le venger…

48.18 : Dieu a été satisfait de ces croyants qui t'ont donné la main en signe de fidélité sous l'arbre ; il connaissait les pensées de leurs cœurs ; il y a versé la tranquillité et les a récompensés par une victoire immédiate.

…ceux qui fuiront La Mecque seront évidemment cachés dans notre Cité. Il est hors de question d'expulser un Soumis…

60.12 : O Prophète ! si des femmes fidèles viennent te demander un asile après t'avoir promis qu'elles fuiront l'idolâtrie, qu'elles ne voleront point, qu'elles éviteront la fornication, qu'elles ne tueront point leurs enfants, qu'elles ne te désobéiront en rien de ce qui est juste, donne-leur ta foi, et prie Dieu pour elles. Il est indulgent et miséricordieux.

…Et je suis certain que Dieu confirmera cette victoire dans la Mère du Livre…

Sourate 48 « la victoire »

…Celui-ci y reçut une nouvelle récitation de Gabriel qui confirmait l'éclatante victoire obtenue à Houdaybiya sur les idolâtres…

48.1 : Nous t'avons accordé une victoire éclatante.

…Muhammad le fit torturer avant de voir sa tête rouler à ses pieds, pour lui donner un avant-goût de l'enfer où il finirait, et pour qu'il avoue l'emplacement du trésor caché des Juifs...

Sira, II, 336-337

*
* *

Chapitre 27 « Vendredi 13 »

…Pour parer cette réalité fatidique, le Coran affirmait donc que son émissaire avait été prophétisé dans la *Torah* et, annonciateur de sa venue, que le

nom même de Mahomet se trouvait écrit noir sur blanc dans le Nouveau Testament…

7.155 : Ceux qui suivent le Messager, le Prophète illettré qu'ils trouvent écrit chez eux dans la Torah et l'Évangile. Il leur ordonne le convenable, leur défend le blâmable, leur rend licites les bonnes choses, leur interdit les mauvaises, et leur ôte le fardeau et les jougs qui étaient sur eux. Ceux qui croiront en lui, le soutiendront, lui porteront secours et suivront la lumière descendue avec lui ; ceux-là seront les gagnants.

61.6 : Et quand Jésus fils de Marie dit : O Enfants d'Israël, je suis vraiment un messager de Dieu à vous, déclarant véridique ce qui, de la Torah, est antérieur à moi, et annonciateur d'un messager à venir après moi, dont le nom sera « le Très Glorieux » (ou Ahmad)

Deutéronome 18.15 : L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi : vous l'écouterez !

Les Actes des Apôtres 3.22 : Moïse a dit : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écouterez dans tout ce qu'il vous dira.

Les Actes des Apôtres 7.37 : C'est ce Moïse qui dit aux fils d'Israël : Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi.

…Tom était persuadé que les musulmans jouaient sur les mots en détournant la version grecque de l'Évangile de Jean qui annonçait l'arrivée future du « parakletos », terme ayant un sens de « consolateur » ou de « Saint-Esprit », et qu'ils le substituaient par « periklytos » signifiant « le glorieux », pour se référer ainsi au nom arabe « Ahmad », pseudonyme de Mahomet dans le Coran…

Jean 14.16 : Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur (en grec parakletos) afin qu'il demeure éternellement avec vous.

61.6 : je suis l'apôtre de Dieu, disait Jésus, fils de Marie, à son peuple. Je viens confirmer le Livre qui m'a précédé, et vous annoncer la venue du prophète qui me suivra, et dont le nom est Ahmad. Lorsqu'il fit éclater à leurs yeux des signes évidents, ils s'écrièrent : c'est de la sorcellerie pure.

…celle qu'on trouvait dans l'Ancien Testament et qui disait : « je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai ». Cela correspondait bien à l'idée selon laquelle Mahomet retransmettait ce que lui dictait l'archange Gabriel…

Deutéronome 18.18 : Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai.

Évangile de Jean 16.13 : Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.

…Il se sentait coupable d'avoir été la victime de cet effet Ikea qui décriait lui-même si souvent…

A*rticle « L'effet Ikea » par Sébastien Bohler, magazine cerveau et psycho.*

…Dès la première page, le Coran donnait le ton en stigmatisant les juifs : ils étaient désignés comme ceux qui encouraient la colère de Dieu, engendrant fatalement mépris et animosité à leur égard…

1.6-7 : Guide-nous dans le droit chemin, le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés.

…dans les sourates suivantes, des versets les animalisaient en les traitant de « singes » et même de « porcs »...

2.61 : Vous avez certainement connu ceux des vôtres qui transgressèrent le Sabbat. Et bien Nous leur dîmes : « Soyez des singes abjects ! »

2.166 : Les mécréants ressemblent à [du bétail] auquel on crie et qui entend seulement appel et voix confus. Sourds, muets, aveugles, ils ne raisonnent point.

5.65 : Dis : Puis-je vous informer de ce qu'il y a de pire, en fait de rétribution auprès de Dieu ? Celui que Dieu a maudit, celui qui a encouru Sa colère, et ceux dont Il a fait des singes, des porcs, et de même, celui qui a adoré le Tagut, ceux-là ont la pire des places et sont les plus égarés du chemin droit.

7.165 : Puis, lorsqu'ils refusèrent (par orgueil) d'abandonner ce qui leur avait été interdit, Nous leur dîmes : « Soyez des singes abjects ».

…Le Coran déshumanisait les juifs, ainsi que les mécréants, les abaissant au niveau de sous-hommes en les considérant comme les « pires bêtes »…

8.57 : Les pires bêtes, auprès de Dieu, sont ceux qui ont été infidèles (dans le passé) et qui ne croient donc point (actuellement), ou encore « il n'y a point auprès de Dieu d'animaux plus vils que ceux qui ne croient pas et qui restent infidèles »

et aussi 7.174 : Et si Nous avions voulu, Nous l'aurions élevé par ces mêmes enseignements, mais il s'inclina vers la terre et suivit sa propre passion. Il est semblable à un chien qui halète si tu l'attaques, et qui halète aussi si tu le laisses. Tel est l'exemple des gens qui traitent de mensonges Nos signes. Eh bien, raconte le récit. Peut-être réfléchiront-ils !

…Dans le Coran, étant de surcroît les représentants de Dieu sur terre, un verset stipulait que les musulmans étaient le peuple le plus excellent parmi les hommes…

3.106 : vous êtes le peuple le plus excellent qui soit jamais surgi parmi les hommes

3.133 : Ne vous laissez pas battre, ne vous affligez pas alors que vous êtes les supérieurs, si vous êtes de vrais croyants.

…Le *Führer* avait eu conscience que l'islam n'était pas uniquement une religion, qu'elle était aussi une idéologie politique incarné par son Prophète jouant le rôle d'homme d'État, de général d'armée, de juge et de policier…

Islamic fascism de Hamed Abdel-Samad

… Imitant le mythique personnage de Mahomet, Hitler s'était donc adoubé d'une volonté divine en perpétuant la devise militaire « Gott mit Uns » gravée sur les ceinturons de ses soldats et, Dieu avec lui…

« Hitler possède un pouvoir magnétique sur les foules, qui découle de la foi en une mission qui lui aurait été confiée par Dieu. Il se met à parler sur le ton de la prophétie ». Erwin Rommel.

…la guerre était décrétée puisqu'elle était une obligation religieuse ordonnée par Allah dans la sourate *At-Tawba*…

9.38 : O croyants ! qu'avez-vous donc, lorsque au moment où l'on vous a dit : Allez combattre dans le sentier de Dieu, vous vous êtes montrés lourds et comme attachés à la terre ? Vous avez préféré la vie de ce monde à la vie future ; les jouissances d'ici-bas sont bien peu, comparées à la vie future.

9.39 : Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous châtiera d'un châtiment douloureux ; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurer lui nuire en aucune manière. Dieu est tout-puissant.

…le plan B était appliqué par la dissimulation dite *taqîya* : ils présentaient l'islam comme une religion de tolérance et de paix…

3.27 : Que les croyants ne prennent pas, pour alliés, des infidèles, au lieu de croyants. Quiconque le fait contredit la religion de Dieu, à moins que vous ne cherchiez à vous protéger d'eux. Dieu vous met en garde à l'égard de Lui-même. Et c'est à Dieu le retour (du butin…nda).

…les mariages synonymes d'obligation de conversion…

2.220 : N'épousez point les femmes idolâtres tant qu'elles n'auront pas cru. Une esclave croyante vaut mieux qu'une femme libre idolâtre, quand même celle-ci vous plairait d'avantage. Ne donnez point vos filles aux idolâtres tant qu'ils n'auront pas cru. Un esclave croyant vaut mieux qu'un incrédule libre, quand même il vous plairait d'avantage.

…coloniser la planète entière par leur émigration. Celle-ci était un devoir sacré inscrit dans la sourate *An-Nisa*, une nécessité absolue sanctionnée par l'enfer en cas de refus de leur part…

4.99 : Les anges, en ôtant la vie à ceux qui avaient agi iniquement envers eux-mêmes, leur demandèrent : de quel pays êtes-vous ? Ils répondirent : nous étions les faibles de la terre. Les anges leurs dirent : La terre de Dieu n'est-elle pas assez vaste pour que vous puissiez émigrer ? Ne pouviez-vous pas, en

abandonnant votre pays, chercher un asile quelque part ? C'est pourquoi l'enfer sera leur demeure. Quel détestable route que la leur !

4.101 : Quiconque émigre, dans le Chemin de Dieu, trouve sur la Terre de nombreuses possibilités et espace. Quiconque sort de sa demeure, émigrant vers Dieu et Son Prophète, mais est frappé (en route) par la mort, voit échoir sa rétribution qui incombe à Dieu. Dieu est absoluteur et miséricordieux (pour les croyants).

4.102 : Quand vous parcourez la Terre, il n'y a pas de grief à vous faire d'abréger la Prière, si vous craignez que les Infidèles ne vous tourmentent. Les Infidèles sont pour vous un ennemi déclaré.

…le Coran leur promettait le confort du paradis en récompense de cet exode…

3.194 : J'effacerai les péchés de ceux qui auront émigré ou auront été chassés de leur pays, qui auront souffert dans mon sentier (pour ma cause), qui auront combattu et succombé. Je les introduirai dans les Jardins arrosés de courants d'eau.

8.75 : Ceux qui croient, qui ont émigré et mené combat dans le Chemin de Dieu, ceux qui (leur) ont donné refuge et (les) ont secourus, (tous) ceux-là sont véritablement les Croyants. À eux, pardon et généreuse attribution.

…L'islam n'était donc pas compatible avec la démocratie, tout comme le christianisme ou le judaïsme, parce que leur concept de Dieu n'était qu'un tyrannique législateur au regard figé sur un temps moribond qui n'existait plus…

La principale raison pour laquelle les religions bibliques ne sont pas compatibles avec les lois de la République laïque tient en ce que ces religions sont *théocentriques* (Dieu est la valeur suprême et sans rivale) alors que la République laïque se veut anthropocentrique (faisant de l'humanité la valeur prioritaire).

Le théocentrisme religieux est illustré de manière évidente par l'anecdote biblique où Abraham, se pliant devant l'exigence d'Élohim, accepte d'égorger son « fils unique » en holocauste (*Genèse*, 22 / 1-18). Certes, l'Ange de Yahvé retient la main armée du vieil homme, mais, en terme de morale, l'intention vaut l'action : Abraham n'a pas manifesté de refus devant l'horreur du tribut ; il s'est conduit en véritable « craignant Dieu », en théocentriste !

Dans le christianisme, la « promesse » de la Jérusalem céleste est directement subordonnée au principe de « foi en Jésus Christ ». Dans l'épître *aux Galates* (3 / 16-17), le personnage est présenté comme « semence d'Abraham » ; or, la « promesse » aux chrétiens, fils d'Abraham par Jésus, repose sur la seule croyance théocentrique du patriarche manifestée lors de la *ligature* d'Isaac (*Galates*, 3 / 6). Le fondement du christianisme – comme celui du judaïsme – est donc le théocentrisme.

L'anecdote de la *ligature* d'Isaac se trouve aussi dans le Coran (sourate 37, versets 100 à 109). Comme dans la Bible (qui est la référence permanente du Coran), la soumission d'Abraham y est mise à l'épreuve, et l'issue en est identique : elle fait d'Abraham un *hanif*, un homme « docile » aux ordres de Dieu (16.122). En fait, la *charia,* dans son principe, est soumission totale au dictat divin ; elle est l'expression du théocentrisme musulman. Or le Coran, prétendu d'inspiration divine, ne manque pas d'exemples où les préceptes intransigeants qu'on y trouve s'opposent aux lois républicaines : loi du talion, polygamie, esclavagisme, infériorité de la femme par rapport à l'homme, etc.

Dans ces conditions, il est évident que, si l'intérêt d'une religion biblique venait à s'opposer à l'intérêt de la République laïque, le croyant se devrait de donner priorité à la première, au détriment de la seconde, faute de se conduire en apostat. C'est pourquoi l'*humanisme* (qu'il ne faut pas confondre avec l'*humanitarisme*, simple attitude de générosité sociale indépendante des religions) devrait être la seule ligne directrice des Républicain, leur seul principe déontologique : celui qui place la vie humaine et la pérennité de l'espèce avant toute autre considération. (Nda)

*
* *

Chapitre 28 « IIième Commandement : au futur, tu veilleras »

…ils croient être supérieurs parce qu'un verset ancestral l'affirme…
3.106

…« singes » humains comme nous désigne péjorativement le Coran…
5.65

*
* *

Chapitre 29 « La mort »

…L'ange Gabriel avait ainsi soufflé une nouvelle récitation à Muhammad qui réprimandait ses femmes pour leur insubordination, en les menaçant de les renvoyer et de les remplacer par d'autres bien meilleures…

66.1-5 : Ô Prophète ! Pourquoi défends-tu ce que Dieu a permis ? Tu recherches la satisfaction de tes femmes. Le Seigneur est indulgent et miséricordieux. Dieu vous impose de vous libérer de vos serments, Dieu est votre Maître ! Il est celui qui sait tout, Il est sage. Le Prophète confia un secret

à une de ses femmes ; elle le publia. Dieu lui révéla cette indiscrétion. Le Prophète lui en fit savoir certaines choses, et il passa outre sur d'autres. Quand il le lui reprocha, elle lui demanda : qui t'a donc si bien instruit. Celui, répondit Muhammad, à qui rien n'est caché. Revenez à Dieu, si vos cœurs sont coupables, il vous pardonnera. Si vous êtes rebelles au Prophète, le Seigneur est son protecteur. Gabriel, tout homme juste parmi les croyants et les anges, lui prêteront assistance. S'il vous répudie, son Seigneur lui donnera peut-être en échange des épouses meilleures que vous, soumises à Dieu, croyantes, pieuses, repentantes, dévotes, pratiquant le jeûne; qu'elles aient été déjà mariées ou qu'elles soient vierges.

…Désormais, marquant la fin de l'idolâtrie, Dieu n'y tolérerait plus aucun homme qui ne soit pas Soumis…

9.1, 9. 28

…Ils se mettront à les voler parce qu'il est licite de le faire, selon ta récitation, depuis la bataille de Badr…

8.70 : Nourrissez-vous des biens licites enlevés aux ennemis et craignez le Seigneur. Il est clément et miséricordieux.

…Oui, ces générations futures ne verront que par l'argent…

...Les sociologues mainstream parlent plutôt d'un « rejet d'une jeunesse désespérée, victime de la ségrégation raciste, victime du chômage, qui ne se reconnaît pas dans notre société matérialiste, etc, etc. ». Le mot « victime » revient souvent. Trop souvent. (Aurait-on l'idée de présenter Hitler comme une victime de la société des années trente ?) En réalité, loin d'être les victimes « spirituelles » d'un système supposé « matérialiste » qui les rejette, ces terroristes en puissance sont tout le contraire. Ils ne vénèrent au départ qu'un seul dieu : le dieu argent. Ils n'ont qu'un seul rêve : conduire une grosse voiture, habiter une grosse villa et être entourés de filles faciles. Se la couler douce, tout recevoir en produisant le moindre effort. Et ils basculent dans le terroriste lorsque, arrivés au bout de leur raisonnement, ils se rendent compte qu'ils n'obtiendront jamais autant d'argent et de confort matériel qu'ils le voudraient. Frustrés, ils rendent alors la société responsable de leur échec, au lieu de se remettre en question. Le profil-type de ces terroristes est bien connu : petits délinquants qui ne s'intéressent pas du tout à la religion mais qui s'intéressent énormément à tout ce que l'argent peut leur offrir. Ils rêvent sans doute du grand coup qui leur permettra de s'en mettre plein les poches. Malheureusement, leurs petits braquages minables ne leur rapportent jamais assez. C'est ainsi qu'ils en viennent à haïr cette société qui, vraiment, n'est pas sympa avec eux.

Mais cela suffit-il à expliquer les actes monstrueux dont ils se rendent coupables ? Comment une simple frustration peut-elle mener au massacre aveugle d'innocents, de femmes, d'enfants, de familles entières ? C'est là que leur racisme intervient. Leur racisme, présent chez eux dès le départ, entretenu

peut-être inconsciemment par leurs parents, par le biais de leurs traditions et de leurs mythologies. Ce racisme latent est très vivace. Comme tout racisme, il se présente sous la forme de « eux » et de « nous », fondamentalement autres, irrémédiablement séparés. « Nous ne sommes pas comme eux », « ils ne sont pas comme nous ». Qui mène forcément à « nous valons mieux qu'eux » et qui peut aller jusqu'à « ils ne méritent pas de vivre, le monde serait mieux sans eux, leur existence-même est la source de tous les problèmes ». Seul ce racisme peut expliquer la froideur avec laquelle de jeunes terroristes commettent leurs massacres. Ces horreurs ne seraient pas possibles si ceux-ci n'avaient pas au préalable « aliéné » leurs futures victimes, ne leur accordant pas la qualité d'êtres humains. Ce racisme adore se cacher derrière des prétextes d'ordre « culturel » ou « religieux ». Mais en réalité, il s'agit de bien plus que ça : ce n'est pas juste une culture ou une religion, mais bien tout un peuple qu'ils englobent dans leur délire. C'est tout un peuple qu'ils aimeraient voir annihilé. Anéantir l'Europe, anéantir les États-Unis, anéantir tous ceux qui ne sont pas comme eux, voilà leur rêve ultime. L'islam intégriste leur sert d'excuse pour mettre en pratique leurs fantasmes sanguinaires ; il leur offre un cadre avec un semblant de légitimité pour mettre en œuvre leur envie de génocide. L'islam, cette religion « bien de chez eux », qui colle si bien à leur peuple, à leur race, à leur « nous ». Fermer les yeux sur ce racisme très présent chez nombre de « musulmans modérés », tolérer ces discours qui stigmatisent notre société jugée décadente, c'est se rendre coupable de complicité envers les futurs terroristes… Extrait d'une lettre de Christophe V.K.

…Ces Juifs vous chasseront parce qu'eux-aussi sont des fanatiques d'un Dieu assassin, ils croient en des livres divins aux textes aussi fallacieux que ta récitation…

Deutéronome 7.1-3 *: Quand l'Éternel, ton dieu, t'aura introduit dans le pays où tu entres pour le posséder (Canaan), et qu'il aura chassé de devant toi des nations nombreuses et plus fortes que toi, et que l'Éternel, ton dieu, les aura livrées devant toi, et que tu les auras frappées, tu les détruiras entièrement comme un anathème (comme une malédiction), tu ne concluras pas d'alliance avec elle et tu ne leur feras pas grâce. Tu ne t'allieras point par mariage avec elles (les nations), tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils !*

Deutéronome 28.9-14 : *L'Éternel t'établira pour lui être un peuple consacré […]. Et tous les peuples de la Terre […] auront peur de toi. Et l'Éternel te fera surabonder en prospérité […]. Tu annexeras des nations nombreuses et toi, tu ne seras pas annexé. Et l'Éternel te mettra à la tête, et non à la queue, et tu ne seras qu'en haut, et tu ne seras pas en bas.*

Psaume 2 : *…Demande-moi (à moi, ton Dieu), et je te donnerai les nations pour héritage, Et, pour ta possession, les bouts de la Terre (la Terre entière)…*

Au lu de l'Ancien Testament, on comprend la difficulté qu'il y a, de nos jours, à établir et faire durer un traité de paix entre les Israéliens et les Palestiniens…(Nda)

…Jésus dit qu'il n'est pas venu pour apporter la paix sur terre, mais bien l'épée…

Matthieu 10.34 : Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.

…Il ordonne également qu'on égorge ses ennemis, ceux qui ne veulent pas qu'il règne sur eux…

Luc 19.27 : Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici, et tuez-les devant moi.

…Il commande aux croyants d'aller conquérir le monde pour imposer leurs croyances, et ceux qui ne croiront pas seront condamnés…

Marc 16.15 : Puis il leur dit : Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. 16.16 : Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.

*
* *

Chapitre 30 « Apocalypse »

…cette *taqîya*, une pratique gravée dans la sourate *Al-Baqara* qui ordonnait la dissimulation de sa véritable pensée en présence d'un non-musulman…

2.225 : Dieu ne vous punira point pour une parole inconsidérée dans vos serments, il vous punira pour les œuvres de vos cœurs.

On trouve aussi dans cette sourate Al-Baqara des invectives racistes en 2.58, une version barbare du talion 2.173, l'appel au meurtre 2.187, le non-respect des mois de trêve 2.214, la prohibition 2.216, le viol conjugal 2.223, la dissimulation 2.225, la déportation des Nadir 2.257, l'incapacité juridique des femmes 2.282, et une tripotée de châtiments divins et malédictions : 2.6, 2.9, 2.22, 2.37, 2.84, 2.98, 2.108, 2.166. (Nda)

…autorisés par Dieu à user de mensonges, de fourberie, voire de traîtrise…

3.27 : Que les croyants ne prennent pas, pour alliés, des infidèles, au lieu de croyants. Quiconque le fait contredit la religion de Dieu, à moins que vous ne cherchiez à vous protéger d'eux. Dieu vous met en garde à l'égard de Lui-même. Et c'est à Dieu le retour. Dis : Que vous cachiez ce qui est dans vos poitrines ou bien que vous le divulguiez, Dieu le sait. Il connaît tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Dieu est omnipotent.

8.60 : si tu redoutes fortement d'un peuple quelque traîtrise, rejette son alliance en agissant de la même manière à son égard car Dieu n'aime pas ceux qui agissent avec perfidie.

16.109 : quiconque, après avoir cru, redevient infidèle – à moins qu'il ne soit pas contraint et que son cœur ne reste ferme dans la foi – ne sera pas coupable ; mais la colère de Dieu s'appesantira sur celui qui ouvre son cœur pour l'infidélité, et un châtiment terrible l'attend.

Le verset 16.94 impose de ne pas violer les serments, mais cette prescription est abolie par le verset 5.91 qui introduit un principe de compensation, par lequel le parjure peut être racheté par certaines bonnes actions. Ce principe est confirmé par la sourate 66 verset 2 et il est étendu au Prophète lui-même. Il a comme grave conséquence que la loi islamique ne possède aucun moyen d'obliger celui qui fait un serment à le respecter. (Nda)

…Le plus flagrant avait été l'affirmation qu'aucun verset dans le Coran n'ordonnait de tuer les apostats…

4.91 : S'ils retournaient à l'infidélité, saisissez-les et mettez les à mort partout où vous les trouverez.

…Pour appâter les potentiels nigauds aux diverses croyances, ce salamalikoum de l'ombre n'avait pas hésité à dire que Bouddha ou bien encore tous les philosophes grecs pouvaient être considérés par l'islam comme des prophètes en soi…

Dieu avait prétendument envoyé des avertisseurs à chaque peuple (Nda) 10.48, 16.38, 35.22.

…À cause de son Coran qui commandait de frapper les mères désobéissantes…

4.38

…Qui sur terre pouvait sortir de telle horreur s'il n'avait pas lu dans le Coran des versets qui expliquaient qu'Allah offrait les femmes et les esclaves comme un présent…

2.23

…Nous nous retrouverons au paradis, *inch'Allah…*

18.23 : Et ne dis jamais, à propos d'une chose : « Je la ferai sûrement demain », sans ajouter : « Si Dieu le veut » (inch'Allah), et invoque ton Seigneur quand tu oublies et dis : « Je souhaite que mon Seigneur me guide et me mène plus près de ce qui est correct ».

*
* *

Chapitre 32 « hallah »

…Il voulait se venger de l'humiliation de l'expulsion qu'il avait subie…

2.187 : Et tuez-les, où que vous les rencontriez; et chassez-les d'où ils vous ont chassés : l'association est plus grave que le meurtre. Mais ne les combattez pas près de la Mosquée sacrée avant qu'ils ne vous y aient combattus. S'ils vous y combattent, tuez-les donc. Telle est la rétribution des mécréants.

2.214 : Ils t'interrogent sur le fait de faire la guerre pendant les mois sacrés. Dis : « Y combattre est un péché grave, mais plus grave encore auprès de Dieu est de faire obstacle au sentier de Dieu, d'être impie envers Celui-ci et la Mosquée sacrée, et d'expulser de là ses habitants. »

60. 9 : Dieu vous défend seulement de prendre pour alliés ceux qui vous ont combattus pour la religion, chassés de vos demeures et ont aidé à votre expulsion. Et ceux qui les prennent pour alliés sont les injustes.

...Et « Dieu », ou plus exactement Ali, a confirmé toute cette rocambolesque histoire dans la Mère du Livre. Il t'a fait croire que tu n'étais pas ensorcelé, mais bien détenteur, par miracle, d'un Œil de Dieu qui te permettait de percevoir les soi-disant génies...

68.2 : Par la grâce de ton Seigneur, ô Muhammad, tu n'es pas un possédé du démon.

…Ali avait une vison fausse des femmes à cause de Khadija l'empoisonneuse. Il les croyait toutes mauvaises, sournoises et maléfiques pour les hommes…

Les propos antiféministes d'Ali (600-661), cousin du Prophète et quatrième calife, sont renommés : « Toute la femme est maléfique et le pire c'est que c'est un mal nécessaire. » « Vous ne devez jamais demander conseil aux femmes parce que leurs avis ne valent rien. Cachez-les pour qu'elles ne puissent pas voir d'autres hommes. Ne passez pas trop de temps en leur compagnie car elles vous conduiraient à votre perte ! » « Hommes, n'obéissez jamais à vos femmes. Ne les laissez jamais vous donner un conseil sur un quelconque problème de la vie quotidienne. Si vous les laissez faire, elles dilapideront tous vos biens et elles désobéiront à tous vos ordres et à tous vos désirs. Quand elles sont livrées à elles-mêmes, elles oublient la religion et ne pensent qu'à elles. Dès qu'il s'agit de leurs désirs charnels, elles sont sans pitié ni vertu. Il est facile de prendre plaisir en leur compagnie, mais elles vous le feront chèrement payer. Même la plus vertueuse a la vertu facile, et les plus corrompues sont des putains. L'âge ne leur épargne aucun vice. Elles ont trois qualités qui sont dignes d'un incroyant : elles se plaignent d'être opprimées quand en fait ce sont elles qui oppriment ; elles jurent solennellement et mentent en même temps ; elles s'offusquent des avances que leur font les hommes tout en les désirant avec ardeur. Implorons Dieu qu'il nous délivre de leur sorcellerie. »

4.38 : Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes.

…Muhammad avait crédité tous ces combats fictifs, tous ces duels imaginaires ou ces exploits légendaires qu'Ali affirmait avoir accomplis sur les champs de bataille, par la grâce divine, contre les ennemis de Dieu…

Les biographes traditionnels musulmans de Mahomet racontent que lors de l'attaque d'une des forteresses, tout d'abord Abou Bakr, puis Omar, se portèrent directement à la tête des attaquants afin de briser la résistance des juifs, mais que tous les deux échouèrent. Selon la tradition musulmane, Mahomet appela alors son cousin et porteur d'étendard Ali, qui tua un chef juif d'un seul coup d'épée, en coupant en deux le casque, la tête et le corps de la victime. Ayant perdu son bouclier, Ali aurait soulevé les deux portes de la forteresse hors de leurs gonds, serait descendu dans le fossé et aurait fait un pont avec les deux portes, permettant ainsi aux attaquants de pénétrer dans la forteresse. Les portes étaient si lourdes, qu'il fallut quarante hommes pour les remettre en place. Cette histoire du point de vue musulman et plus particulièrement des Chiites fait de Ali le prototype du héros.

…Et la mauvaise saison est arrivée juste à temps, avec son lot de violentes tempêtes. Ali en a profité pour envoyer une poignée d'Auxiliaires dans les rangs ennemis pendant la nuit : ils ont arraché les piquets des tentes, et le vent qui hurlait a fait le reste…

33.9 : O croyants ! souvenez-vous des bienfaits de Dieu envers vous, lorsque l'armée ennemie fondait sur vous, et que nous envoyâmes contre eux un vent et des milices invisibles. Dieu a vu ce que vous faisiez.

*
* *

Sommaire

1 – Bouquet final	7
2 – La révélation	41
3 – Aller simple pour l'enfer	61
4 – Xième Commandement : le mythe de Moïse, tu comprendras	85
5 – L'ascension	89
6 – Fatima	107
7 – IXième Commandement : le Coran, tu liras	131
8 – La paix	137
9 – Septième ciel	151
10 – VIIIième Commandement : des maux édulcorés, tu ne goûteras	177
11 – La guerre	179
12 – Collabo	195
13 – VIIième Commandement : au héros, tu ne joueras	221
14 – La ruse	225
15 – Narco	241
16 – VIième Commandement : la charia, tu ne charrieras	267
17 – L'amour	271
18 – Vent divin	285

19 – Vième Commandement :
la perfection du Coran, tu réfuteras 317
20 – La haine 321
21 – Miracle scientifique 331
22 – IVième Commandement :
les bourdes coraniques, tu prophétiseras 357
23 – La question 361
24 – Vide 373
25 – IIIième Commandement :
de Mémento, tu te souviendras 397
26 – La victoire 401
27 – Vendredi 13 415
28 – IIième Commandement :
au futur, tu veilleras 437
29 – La mort 441
30 – Apocalypse 455
31 – Ier Commandement :
du Virus Dieu, tu t'immuniseras 479
32 – hallah 483
– Remerciements 509
– Références, sources et droits de citation 511
– Sommaire 565